

**Elizabeth Teissier**

# Astralement vôtre



**Le triomphe  
d'une vocation**



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat: vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.



Elizabeth Teissier

# ASTRALEMENT VÔTRE

Le triomphe d'une vocation

*À ma mère,  
qui a laissé grandir en moi la vacillante étoile.*

PREMIÈRE PARTIE :  
« DEVIENS CE QUE TU ES »

Nietzsche

## 1 — David contre Goliath

Jamais, autant que cette nuit du 28 février 1977, je ne m'étais découvert une sympathie aussi émue pour les gladiateurs de l'époque romaine. C'est que jamais je ne m'étais trouvée dans une situation si proche de la leur. Avec, cependant, un net désavantage pour votre servante : elle allait se battre, là, dans une petite heure, contre une grosse tête quasi inconnue, après une attente inhumaine d'une longue journée. Celle-là, vide et incohérente en soi, n'avait été que projection, anticipation, imagination, terreur. Or, pour autant que je sache, les combats de gladiateurs avaient lieu de jour, et cela fait toute la différence. Tout le monde conviendra que l'action vaut mille fois mieux que l'imagination : les candidats à la torture — ou aux examens —, les accusés avant leur procès, les condamnés à mort en savent quelque chose. L'attente, ce supplice toujours recommencé...

Et puis n'allez pas croire que ledit supplice soit une vue de l'esprit, un syndrome purement psychologique dont, avec un effort de volonté, on pourrait se débarrasser. Non, c'est là, au creux de l'estomac, une sensation qui vous prive de votre souffle, pompe votre vitalité — ils ont raison les yogis : l'air, le prana, c'est la vie même. Offrez-vous un bon petit trac et vous en ferez la preuve par l'absurde.

Il est bientôt dix heures du soir. Je longe, pratiquement seule, les quais de la Seine qui font face à cet énorme vacherin de pierre qu'est la Maison de la Radio. En temps normal, je ne serais pas très rassurée. Mais on ne peut se battre à la fois au-dehors et au-dedans n'est-ce pas ? J'ai déjà fort à faire pour lutter contre la panique qui, par ondes cycliques, me saisit : je respire profondément, je me raisonne, je démythifie la situation... Mais en vain. Je me souviens de mon lointain cours

de philo où panique était synonyme de « peur irraisonnée et déraisonnable » ; ça explique tout. C'est pourtant curieux : je suis comédienne et j'ai tourné dans bon nombre de films ; j'ai été étudiante et j'ai passé de nombreux examens ; je n'ai jamais eu une telle peur au ventre ; ça frise le malaise. Merci, monsieur Bouvard : ça, c'est de l'émotion !

Qu'a donc d'extraordinaire l'épreuve d'aujourd'hui ? En veut-on à ma vie ? Non, on n'est plus au siècle où l'on brûle les sorcières, ou celles que, par commodité, on prend pour telles.

Dans notre pays libre et démocratique — en est-on assez conscient ? — on ne risque plus sa vie pour ses idées : les Thomas Moore et les Giordano Bruno peuvent dormir sur leurs deux oreilles, les Jeanne d'Arc pas moins. L'enjeu est-il mon avenir, ma réputation ? Oui, et alors ? Le ridicule ne tue pas davantage et, avec le temps, les colonnes vertébrales se sont assouplies. Mais, petit Capricorne réglementaire, je suis malade d'appréhension. Le Capricorne est, en effet, avec le Lion, un Signe plus attaché que les autres à sa réputation, à sa gloire. Gloire, le grand mot est lâché. Pour quoi d'autre que pour la gloire m'apprêté-je à venir m'offrir en holocauste au petit écran et, par-delà celui-ci, aux millions de Français qui vont assister à ce match ? Pour la Gloire et pour la Vérité.

Je frissonne. Cette nuit hivernale est à l'unisson de mon cœur. J'ai froid, très froid, au plus profond de moi-même. Je suis seule. Pourquoi un donquichottisme absurde m'a-t-il donc poussée à accepter ce défi imprudent ? Tout simplement parce que j'ai la certitude intime que cette émission est, sinon décisive, du moins importante pour l'image de la vraie astrologie, sérieuse et scientifique. J'ai la faiblesse, l'illusion ou la prétention de penser qu'une victoire de l'astrologie, ce soir, peut avoir une incidence sur le public. Mais je sais aussi que, marginale et controversée, méconnue, elle ne peut se permettre une défaite cuisante... d'où mon angoisse.

Et d'abord, de quoi va-t-il avoir l'air, ce M. Schatzman ? S'il

était beau et sympathique, ça ne faciliterait pas les choses —oui, j'ai une faiblesse pour les gens beaux, à l'air ouvert— mais que dis-je ? beau et sympathique, il ne peut pas être contre l'astrologie ! Je sais qu'on me taxera d'élitisme et, qui sait ? même de racisme, tant il est vrai que, dans notre société, on a perdu la notion du sens des mots ; et, n'est-ce pas ? monsieur Étiemble, vous l'avez assez dit à la Sorbonne : « L'éthique d'une société est fondée sur une notion juste de la sémantique, et bien des malaises disparaîtraient, si on donnait aux mots leur vraie valeur : voir la politique, la publicité... »

Oui, que sais-je de mon adversaire, sinon ce que j'ai retiré de l'analyse de son thème, et avant tout qu'il est une Vierge bien représentative de son signe ? Eh oui, monsieur Schatzman, vous ne l'avez pas fait exprès, mais vous êtes du même signe que Colbert, celui qui a chassé l'astrologie de la Sorbonne, il y a trois siècles ; le saviez-vous ? Plutôt que de penser que l'histoire se répète à travers nous, comme j'aimerais pouvoir penser qu'une Vierge a proscrit l'astrologie et qu'une autre, fût-ce à son corps défendant, va la rappeler. Détestable mission que celle-là, me direz-vous, monsieur Schatzman, pour une Vierge rationaliste. Mais le destin nous utilise à sa guise, qui n'est pas toujours la nôtre. Comble d'ironie, ce destin, justement, m'oppose à une Vierge, mon signe d'élection. Comment pourrais-je, en effet, résister au charme virginien auquel mon signe est particulièrement sensible ? Peut-être allons-nous, bras dessus, bras dessous, sortir de l'émission pour aller boire un verre au café du coin, à l'instar des avocats complices, en fin de plaidoirie ?

Arrivée à peu près au milieu du pont Mirabeau, nouveau coup de poing à l'estomac : je sens que la verve dialectique, un des atouts de la Vierge mercurienne, ne va faire qu'une bouchée de mon argumentation. S'il me pousse sur son terrain d'astronome, je suis perdue. Surtout ne pas me laisser manipuler, ne pas me laisser pousser dans mes derniers retran-



chements, afin de ne pas être amenée à dire des choses que je ne veux pas dire, des choses qui brouilleraient les pistes, me feraient perdre des points dans ce combat sans merci.

Comme je le faisais à dix ans, je m'amuse, pour me faire peur ou pour me rassurer, à marcher à l'extrême limite du trottoir, en essayant d'éviter les raies transversales des pierres. Si j'arrive jusqu'au bout de ce pylône en ayant évité toutes les barres, je vais sûrement gagner ! Je suspends mon souffle en avançant et presque inconsciemment, je triche de quelques centimètres chaque fois que j'arrive au voisinage d'une raie. Comme c'est beau, la régression dans l'enfance ! Pile ou face, et voilà ; pas de demi-teintes. Mon Dieu, éloigne de moi cette coupe ! Je me renie, je fuis, je déclare forfait, lâchement. Je ne pourrai jamais parler calmement avec ce cœur en chamade qui m'empêche de penser. La solitude du coureur de fond, je commence à la comprendre. Et pourtant, cela fait deux mois que je me prépare au combat ; nuit et jour, cette épreuve constitue la toile de fond de toute ma vie et, même dans mon sommeil, je n'arrive pas à en faire abstraction. Chaque nuit, surtout depuis quelques jours, je suis à la fois l'examineur et l'élève. Je fais les questions et les réponses. Et les questions sont surnoises, croyez-moi ; je n'ai pas toujours la partie belle.

— Eh bien, puisque vous êtes si savante, dites-nous donc quelle est la distance de Pluton à la Terre ?

— Euh ! c'est que...

— Vous voyez bien, comment voulez-vous faire de l'astrologie si vous ne possédez pas ces notions élémentaires ? Ha, ha, ha !...

Et un grand rire ubuesque secoue l'atmosphère. Il m'a écrasée. Je me réveille en sueur, avec la vision d'une petite chose visqueuse étalée sur le sol : moi...

Une autre nuit, ça se passe beaucoup mieux pour moi. Dans

une lucidité parfaite, j'argumente, je raisonne, je conclus et je terrasse mon adversaire. Telle la statue du Commandeur, il est là, tout d'abord, me couvrant d'une ombre menaçante et ironique. Le silence s'est installé entre nous ; Goliath méprise à ce point David qu'il ne daigne même pas parler. D'abord impressionnée par ce vide qui cherche à m'anéantir, je réagis soudain en hurlant : « Vous ne m'atteindrez pas, monsieur Schatzman, avec votre silence plein de morgue. Je sais que vous partez d'un syllogisme rationaliste qui vous rassure. Je vais vous l'énoncer, moi. Premièrement, l'astrologie est irrationnelle, dites-vous. Deuxièmement, vous affirmez que la raison seule est valable, et troisièmement, vous concluez que l'astrologie est non fondée. Mais vous vous trompez, monsieur Schatzman, car les deux prémisses sont fausses, dans la mesure où l'astrologie est à la fois rationnelle et irrationnelle ; elle est un pont jeté entre l'objectif et le subjectif, l'objectif étant l'univers, le subjectif étant l'homme. Et puis, d'autre part, l'irrationnel, vous le savez ou vous devriez le savoir, n'est appelé tel qu'en attendant d'être justifié, expliqué par un fait nouveau. La science d'aujourd'hui n'est-elle pas le merveilleux d'autrefois ? Vous avez misé sur le mauvais cheval, monsieur Schatzman, faites votre chemin de Damas. »

Dans mon rêve, je vois mon adversaire statufié se disloquer, perdre un bras, puis une main, puis l'autre, une oreille, un pied et s'écrouler, tel un petit monceau de gravats. Et j'entends un écho qui répète au loin : « Vous avez misé sur le mauvais cheval, monsieur Schatzman... »

Et alors, ô stupeur, je vois peu à peu mon adversaire se reconstituer, ses membres se remettre en place. Sa mine s'est égayée, il se rengorge et, finalement hilare, il me convie — scandaleuse promiscuité — à une danse endiablée... dans un cercle magique !

« Venez, ma sorcière bien-aimée, venez, ma chère Elizabeth, dansons ensemble cette bacchanale qui enterrera à

jamais la tête hideuse du rationalisme. » L'admonester ne servirait à rien ; la Vierge sage visiblement s'est muée en Vierge folle qui a jeté son bonnet par-dessus les moulins.

Songe, mensonge. Un klaxon furieux me ramène à la réalité. Je traverse maintenant l'avenue du président Kennedy. Mon Dieu ! il est déjà 10 h 15 ; l'émission est pour 10 h 50, en direct. *L'huile sur le feu*. Qui de nous deux va frire, joyeusement donné en pâture au voyeurisme des téléspectateurs, dans cette formule moderne des jeux du cirque ? Au fait, par quel bout faut-il prendre ce grand fromage terrifiant ? Le studio 102, oui, c'est tout bête : c'est celui qui fait face à la Seine. Le planton m'indique les coulisses. Je lorgne avec angoisse et envie la foule qui se presse dans l'entrée principale. Va-t-elle m'accepter, va-t-elle me rejeter ? Va-t-elle me suivre avec enthousiasme ou me perdre en route, peu encline à sortir des sentiers battus ? Va-t-elle miser pour Goliath, hurler avec les loups, ou soutenir David, le petit David, qui vient les mains nues, avec sa simple foi. (Oh, mon Dieu ! surtout ne pas utiliser ce mot ; ce mot, pour un rationaliste, quelle horreur ! D'ailleurs, mon astrologie n'est pas une foi, ce n'est pas une croyance, c'est une découverte, découverte d'un système de l'univers ; pourquoi est-ce que j'utilise des mots aussi ambigus et aussi dangereux ? Il ne faut pas parler de corde..., ni de foi dans le saint des saints de la science...)

Pourtant je dirai, tout à l'heure, à mon interlocuteur... Je lui dirai...

« Vous venez pour l'émission ? Le maquillage c'est par ici. » Et déjà on m'entraîne vers une salle spacieuse, très éclairée, agrandie par des miroirs multiples devant lesquels sont posés quelques fauteuils de dentiste ; non, pardon, des fauteuils de maquillage ; ces fauteuils que je connais bien pour les avoir pratiqués au hasard de mes tournages. D'où vient-il que ces fauteuils innocents m'ont un air fatal, ce soir ? Tout cet acier, ce peignoir dépourvu de col provoquent en moi des associa-

tions de pensées sinistres. Va-t-on me préparer pour une cérémonie ultime dans un petit matin blafard ? Non, je ne rencontre autour de moi que des regards aimables, des sourires amicaux qui devraient m'encourager. Je suppose que le petit bélier d'Abraham promis au sacrifice devait être entouré au jour J de beaucoup de sollicitude... Mais voilà le maître de cérémonie qui s'avance en la personne de Philippe Bouvard qui me tend une main affable. Il me paraît d'humeur égale, plutôt bien disposé, l'air cependant préoccupé ; et la tension va monter au fur et à mesure de l'attente, car attente il y aura. Non pas l'attente prévue d'un petit quart d'heure, mais un suspense de cinquante minutes exactement ; circonstance unique, à ma connaissance, dans toute cette série de faces à faces...

Après le maquillage, je me glisse subrepticement dans le décor de l'arène pour contempler la foule qui tout à l'heure me jugera. Verrai-je les pouces se dresser en l'air ou pointeront-ils impitoyablement vers le sol, à l'issue de ce combat ? Je n'en sais rien. Même mon astrologie ne m'est plus d'aucune aide. Car les transits planétaires sont ambigus aujourd'hui ; ils le sont souvent, hélas ! Il y a actuellement dans le ciel un superbe trigone entre le Soleil et Uranus qui répète une configuration qui m'est propre ; et ça, ce n'est pas mal, me dis-je. Voire... Je ne dois pas oublier, dans ce sursaut d'euphorie autoprotectrice, que la fameuse Vierge profite d'un trigone exact de Jupiter sur son Soleil. Pas bon, ça, pas bon du tout ! Quelle sera l'issue, quelle sera l'issue, grand Dieu ?

J'avance mon nez entre deux murs de fortune et j'examine cette foule anonyme et bigarrée qui s'échelonne sur les gradins. Ah ! voilà quelques visages qui sont comme autant d'oasis dans un désert. J'aperçois — à tout seigneur, tout honneur — mon maître Henri Gouchon qui, malgré son grand âge, est venu me soutenir de sa présence. J'aperçois Jean Carteret, une figure tout à fait originale de l'astrologie visionnaire, à

l'allure ascétique et au regard enflammé de prophète. J'aperçois Françoise Hardy, Jacqueline Aimé, Ménie Grégoire. Et voici Raymond Abellio, écrivain, savant, philosophe, auteur de *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, de *La Structure absolue* —entre autres—, polytechnicien, adepte fervent et défenseur de l'astrologie. Mon frère Walter est là avec des amis, ma sœur Christiane, en amazone bagarreuse, s'est carrément introduite dans le jury, fraction du public qui tout à l'heure votera pour clore le débat. Son ascendant Scorpion a là de quoi satisfaire sa combativité. Elle part du principe que la famille, il faut que cela serve...

Nouveau coup de poing à l'estomac. Ce mal que je ne parviens pas à maîtriser —le trac— fait battre mon sang dans ma gorge, comme après un cent mètres. Que suis-je venue faire dans cette galère, mon Dieu ? Pourquoi moi, je vous le demande ? Car, disons-le tout net, je ne pratique pas l'astrologie professionnellement, je n'en tire pour l'instant aucun bénéfice pécuniaire ; je n'ai pas de cabinet de consultations. Je chante l'astrologie comme on chante l'amour, la liberté ou Dieu, lorsqu'on a vécu une expérience directe. Alors pourquoi moi ? comment se fait-il que, simple témoin d'une découverte, d'une expérience intellectuelle et spirituelle qui me bouleverse depuis des années, je sois soudain le fer de lance de cette noble discipline ? Bien sûr, il y a une explication événementielle ; il y a eu «Astralement vôtre», le premier horoscope télévisé d'Europe, qui a mis le feu aux poudres. Le hasard —auquel je ne crois pas— m'a ainsi amenée à jouer ce rôle, à la fois inconfortable et magnifique, qui consiste tout d'abord dans un risque accepté au nom de la vérité : celui, non négligeable, de me voir broyée par le système existant.

Quelle folle suis-je ! Mis à part quelques amis, quelques partisans farouches dans ma corporation — mon maître, tout d'abord, et quelques autres qui savent l'honnêteté de mon projet, l'enthousiasme de mon témoignage, je suis seule. Pas

de chapelle, pas de groupe derrière et autour de moi pour me défendre. Je réalise que je suis une aventurière. Je me demande si l'aventurier fait peur parce qu'il est seul, ou s'il est seul parce qu'il fait peur. Trêve de gamberge, soyons positive. Ramassons-nous, résumons-nous. Quels sont les grands thèmes que je dois garder à l'esprit ? Que vais-je lui jeter à la face, à mon interlocuteur (encore) fantôme ?

Je lui dirai...

Mais le voilà, qui s'avance. Je l'ai compris à la présence d'un aréopage amical qui l'entoure. Il n'a pas l'air très redoutable, mais il faut se méfier. Il semble plutôt renfrogné et sévère ; grâce au ciel, ce n'est pas un don Juan, ce n'est pas la Vierge fatale du Capricorne que je suis. Tout à l'heure, me dis-je, je vais l'attaquer, bille en tête ; et je vais lui dire :

« Monsieur Schatzman, comment peut-on être rationaliste ? Comment peut-on être rationaliste depuis la découverte de l'inconscient, la psychologie des profondeurs ; depuis les fourvoiements du scientisme qui s'est ridiculisé dans ses ambitions à travers son matérialisme mystique ; mais oui, mystique, monsieur Schatzman (car qu'était-ce d'autre que du mysticisme, que ce Capricorne paranoïaque d'Auguste Comte manifestait lorsqu'il se voyait déjà, comme Aznavour, officiant en la chaire de Notre-Dame, chantre et mage d'une nouvelle religion, le scientisme ?). Je vous ai fait sauter en l'air, monsieur Schatzman, en parlant de mystique ? Pardonnez-moi ; malheur à celle par qui le scandale arrive ! Mais soyons objectifs, la mystique n'est plus du côté que l'on croit, la dictature intellectuelle de la science officielle que vous représentez, ce soir, monsieur Schatzman, son terrorisme, son intolérance, son dogmatisme, tout cela n'est-il pas synonyme de mystique, pour ne pas dire de fanatisme ? Parce que, dès qu'on immobilise un système, dès qu'on ferme portes et fenêtres pour supprimer tout élément extérieur qui pourrait apporter un changement, un peu d'air pur, on s'expose,

par ce sectarisme, à la mort, à la sclérose, à un appauvrissement certain. N'est-ce pas cela, la mystique, avec ses frontières bien délimitées, ses exclusions, ses condamnations, ses tabous ? Alors qu'une science vivante, qui se cherche, celle que je représente ce soir, c'est une science active, mais sereine, qui ne préjuge pas et n'exclut pas, s'ouvre sur tous les possibles ; c'est une science qui s'offre à l'expérience, à cette méthode expérimentale que vous prônez. Vous voyez bien que vous n'êtes pas rationnel ! Peut-être rationaliste, en tout cas pas rationnel. Ah ! Vous restez coi, n'est-ce pas, monsieur Schatzman ? Non, vous répondrez tout à l'heure. (Je me sens indomptable, soudain... Hélas, *in petto* !) Le doute cartésien, où est-il, le doute fondamental, celui-là même sur lequel se fonde toute votre doctrine rationaliste ? Mais il est perdu, noyé, prédigéré, phagocyté au sein d'un système qui se suffit à lui-même, orgueilleux et frileux à la fois. Alors Claude Bernard avec sa méthode expérimentale, parlons-en ! Pourquoi n'acceptez-vous pas de l'appliquer aux nouvelles sciences, plutôt que de les fuir, ces sciences, de les ignorer avec dédain, simplement parce que vous les craignez ? Vous savez, vous me faites penser à ce dessin humoristique de Jacques Faizant, représentant le général de Gaulle tenant à la main Debré et Pompidou enfants, tous les trois se promenant sur une plage, lui en short et en canotier, eux en costume de marin, sous la pluie, et de Gaulle disant : "Emporter un parapluie, c'était admettre qu'il puisse pleuvoir ; accélérer le pas, c'est admettre qu'il pleut." N'est-ce pas cela, la politique de l'autruche ? Alain Peyrefitte, dans *Le Mal français*, souligne et analyse très bien cette reluctance du Français pour les idées. Mais les idées, me semble-t-il, sont comme les arbres : pour être valables, elles doivent avoir les racines profondément fichées dans le sol et la tête dans les nuages. Or, les racines des idées, qu'est-ce d'autre que les faits ? » Ma machine mentale me paraît bien huilée, maintenant ; elle a à peine besoin de moi ! Je conti-

nue sur ma lancée : « Ah ! vous voulez des faits ? Je vais vous en donner sous forme de statistiques. Et savez-vous qui les a faites, qui les a opérées, ces statistiques ? Un des vôtres ! Que c'est drôle, que c'est hilarant ! Un des vôtres qui partait en croisade contre l'astrologie ; un monsieur du CNRS, comme vous, formé à vos méthodes, qui voulait mettre l'astrologie en défaut, la détruire, d'un coup d'un seul, à l'aide de cette arme moderne universellement respectée : les statistiques... »

Je n'ai pas le temps de donner suite à mon monologue imaginaire : une agitation fébrile se manifeste soudain sur le plateau. De plus en plus tendu, le front préoccupé, Philippe Bouvard, impatient, après avoir tourné en rond, est allé s'installer à sa place, d'où il va officier tout à l'heure... tout de suite.

La tension est extrême sur le plateau, un climat bien à l'image du carré exact que forment aujourd'hui Saturne et Uranus. Les machinistes en ont assez, ils vont faire des heures supplémentaires, et je me demande — est-ce un délire de persécution ? — jusqu'à quel point tout cela n'a pas été orchestré. L'émission précédente, « La tête et les jambes », n'en finissait plus. Mais voilà on m'appelle, les deux adversaires, la Vierge et le Capricorne, sont assis face à face, se jaugent en silence — moment intense — et le maître d'œuvre prend la parole :

— Le débat d'aujourd'hui s'intitule : « Pour ou contre l'Astrologie ? »... L'astrologie est-elle une science exacte, ou bien est-ce une supercherie ? Est-ce une activité utile ou une coupable industrie ? Peut-on, à partir de la position des astres, déterminer le caractère et l'avenir des individus, voire le destin des entreprises ou celui des nations ? Y a-t-il de bons et de mauvais astrologues ?

Cet exposé intelligent de la question permet tous les espoirs, me dis-je. Philippe Bouvard continue :

— Pour évoquer ces questions, j'ai invité Elizabeth Teis-



sier, trente-cinq ans, mariée, deux enfants, diplômée d'Études supérieures de lettres, ex-mannequin, comédienne, ex-productrice d'*Astralement vôtre* sur Antenne 2. Auteur de *Ne brûlez pas la sorcière*, membre de la Société astrologique de France. Face à elle, Évry Schatzman, cinquante-six ans, agrégé de physique, docteur ès sciences, président de l'Union rationaliste, astronome à l'observatoire de Meudon et à l'observatoire de Nice, directeur de recherche au CNRS, membre de l'Union astronomique internationale et des Sociétés astronomiques anglaise et américaine, membre du Comité national français d'astronomie, auteur d'une dizaine de livres dont *Origine et évolution des mondes*, *Traité d'astrophysique générale*, *Structure de l'univers* et *Science et Société*.

N'en jetez plus, la cour est pleine, je sombre sous l'avalanche des œuvres de cette grosse huile qui vient imprudemment se mettre sur le feu. N'étaient-ce nos vingt et un ans de différence, je serais rudement humiliée de l'abîme qui me sépare — quant aux œuvres, s'entend — de ce puits de science.

— Je pense maintenant, continue Philippe Bouvard, que vous avez déjà compris que mes deux invités regardaient la même chose, mais avec des yeux très différents. Tout d'abord, est-ce que l'astrologie est une science ?

Et c'est parti. Tout de suite, c'est déjà la tour de Babel, la confusion, le quiproquo parsemé de mauvaise foi. Lorsque, interrogée, je me hasarde à dire que je considère l'astrologie comme une science humaine et non pas comme une science exacte, (pas plus d'ailleurs que la psychologie, l'économie politique, la psychanalyse, que sais-je, toutes les sciences qui se rapportent à l'homme), Philippe Bouvard me contre tout de suite :

— Mais si, vous avez dit quelque part, Elizabeth Tessier : « L'astrologie peut même être considérée comme une science exacte et une psychanalyse préventive. » Et moi de rétorquer :

— Exacte, non, je suis sûre que je ne l'ai jamais dit. (Mais allez donc prouver un fait négatif!...)

— Si, si, vous l'avez dit. Et deux mois plus tard, vous vous êtes contredite d'ailleurs (ah, tiens !) en disant : "Je n'ai jamais parlé de science exacte en parlant de l'astrologie. Mais ce n'est pas non plus une science inexacte", avez-vous ajouté. »

Je vous le disais, d'entrée, c'est kafkaïen. J'essaie de me justifier :

— Je n'ai jamais pensé que l'astrologie était une science exacte, pour la bonne raison qu'il n'y a guère que les mathématiques qui en soient une. Si on prend la physique, ce n'est déjà plus une science exacte, puisqu'en physique les systèmes changent. Comment peut-on prétendre que la météorologie soit une science exacte ? Ou l'économie politique, la psychologie ? Et pourtant, tout le monde fait comme si...

Et Évry Schatzman de répliquer :

— Je peux répondre à ces questions. D'abord, dire que la physique n'est pas une science exacte, c'est une aberration. Le but de la physique est de pénétrer de plus en plus profondément dans la connaissance du monde qui nous entoure. » (Je n'ai jamais parlé du but de la science, mais de ses critères fondamentaux d'exactitude. Curieux, ce savant. Je parle épistémologie, il parle finalité. N'est-ce pas le but de toute science que de pénétrer de plus en plus profondément dans la connaissance du monde ? Ce n'est pas spécial à la physique.)

E.T. : Et les systèmes qui se succèdent et qui se nient les uns les autres ?

E.S. : Ils ne se nient pas les uns les autres, ils s'approfondissent... (Dans un sens, là, il a raison. Je poursuis mon idée.)

Moi : Le monde moderne a marché sur une affirmation qui consistait à dire : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Il me semble que, depuis Einstein, tout cela a changé... Puisque la matière est devenue de l'énergie, ce

principe est faux ; en fait, il y a création d'énergie à partir de la matière.

Il est bien évident que tout cela nous éloigne du sujet. Mais tout le monde, sans cesse, me jette cet argument au visage, comme si c'était l'arrêt de mort de l'astrologie : l'astrologie n'est pas une science exacte ! Qui sait avec précision ce qu'est une science exacte, et quelles sont ces sciences exactes ? Je continue de penser que même la physique va d'approximation en approximation.

Comme nous avons bifurqué inutilement, Philippe Bouvard nous ramène au centre du débat et dit :

— Essayons, si vous le voulez, de savoir tout ce qui peut opposer l'astronomie à l'astrologie, et puis aussi le rationalisme — que vous représentez, monsieur Schatzman — à cette discipline, qui n'est pas tout à fait une science exacte, mais pas tout à fait non plus une science inexacte, qui contient une part de psychologie, une part de psychosomatique, une part de rêve.

Ces derniers termes me font bondir intérieurement et comprendre, une fois de plus, qu'on ne sait pas de quoi on parle. Je dis :

— Je crois qu'il faudrait expliquer une fois pour toutes aux téléspectateurs ce qu'est l'astrologie. Il y a une part tout à fait technique, scientifique, astronomique dans l'astrologie ; les gens ne le savent pas. On la confond avec la voyance, avec les sciences parapsychologiques.

— Combien de fois s'adresse-t-on à moi en me disant : « Je voudrais connaître mon destin » et on me montre une main. Il s'agit en réalité de prendre très simplement les positions planétaires du moment de la naissance d'un individu ; en fonction de celles-ci, la tradition astrologique fournit des principes, des normes, des lois, qui servent à l'interprétation d'un thème ; un code, en somme, qui donne des lumières sur

le psychisme de l'individu en question, et par-delà son psychisme, sur une espèce de modulation de son destin.

Mais je sens que la dernière partie de ma tirade tombe dans le vide ; le public a décroché. Indubitablement, une onde insolite parcourt le studio. Je regarde autour de moi ; mes yeux tombent sur le poste témoin juste à temps pour voir s'achever un *traveling* complaisant sur mes jambes. Je suis furieuse. Ces images faussement flatteuses sabotent tous mes efforts. Impuissante, j'assiste aux manœuvres phallogocratiques de ce cameraman qui, probablement sans malice, symbolise bien un des traits fondamentaux de notre société, le « sois belle et tais-toi ». Mais peut-être ne subit-il que l'influence rémanente de l'émission qui vient de s'achever ? En transposant celle-ci, ne conclut-il pas tout simplement qu'une femme — surtout si elle n'est pas repoussante — ne peut à la fois avoir une « tête et des jambes » ?

M. Bouvard, souriant, narquois, en profite pour changer de sujet ; il attaque :

— Il faudrait quand même rappeler que, dans une revue américaine qui s'intitule *The Humanist*, cent quatre-vingt-six scientifiques de grande réputation, parmi lesquels dix-huit lauréats du prix Nobel, ont dénoncé la prétention qu'a l'astrologie de relier le sort des êtres humains aux étoiles, planètes et autres objets célestes.

— Je connais le texte, dit E. Schatzman. Je pense que l'argument d'autorité peut avoir un certain poids. Je pense cependant qu'il serait utile d'entrer dans beaucoup plus de détails. (Ah ! La Vierge ferait-elle des réserves sur la sévérité de ses pairs ?)

Philippe Bouvard : Avez-vous signé ce manifeste, monsieur ?

E.S. : Je n'ai pas été sollicité. Mais j'en ai signé un autre à Grenoble, au mois de septembre dernier, qui reprenait pratiquement le texte des cent quatre-vingt-six.

Moi : Est-ce que je peux poser une question ? Je vous le demande, monsieur Schatzman, que savez-vous de l'astrologie ? Il n'y a aucune discipline dont on se permette de juger aussi aisément que de l'astrologie, sans rien y connaître !

P.B. : Vous posez cette question à un astronome. (Visible-ment, Philippe Bouvard, pénétré de son respect pour l'astronomie, est convaincu qu'elle implique la connaissance de l'astrologie. Or, si celle-ci implique un minimum de connaissances astronomiques, sa sœur l'astronomie ne suppose nullement la maîtrise du langage astrologique, symbolique, dont, après la révolution copernicienne, elle s'est séparée avec hauteur.) J'éprouve le besoin de faire ressortir mon étonnement.

— Ça n'a rien à voir... L'astrologie est une interprétation à partir de positions planétaires. C'est comme si vous preniez un disque : l'astronome regarde le disque, compte le nombre de sillons, mesure le diamètre du disque ; l'astrologue écoute la musique du disque.

E.S. : Vous avez cent quatre-vingt-six personnes renommées...

E.T. : C'est un consensus social, monsieur. C'est tout simplement une mode.

E.S. : C'est ce qu'on appelle un argument d'autorité.

E.T. : Oui, c'est ça ; donc les modes ont, selon vous, toujours raison. (Zut, me dis-je, ce n'est pas exactement ce que je voulais dire, qui était que les systèmes en place ne sont pas toujours du côté de la vérité et que l'histoire ne manque pas d'exemples ; le plus illustre étant celui de Galilée, avec son « Et pourtant, elle tourne !... », Galilée, ce grand astronome condamné par toute la science officielle de son temps. Des exemples inverses se produisent également, où celle-ci ne s'en tire pas à son avantage non plus. N'est-ce pas un de vos confrères, monsieur Schatzman, un professeur de physique cosmique du nom de Dauvilliers, qui déclarait en jan-

vier 1962, sept ans seulement avant le débarquement sur la Lune, qu'il n'était pas question, pour un humain, de poser les yeux sur cet astre ? Ce que je voulais dire, c'est que les gros bonnets, les grosses têtes, les savants respectables forment eux aussi une corporation, avec ses convenances, ses sujets tabous, ses rites d'initiation... et son mimétisme. Ce que je voulais dire encore, c'est que même chez les esprits éminents peut se produire le phénomène assez lamentable des moutons de Panurge, phénomène causé en grande partie par la paresse naturelle de l'homme et par sa tendance à croire que si l'on est nombreux à penser la même chose, la vérité de cette chose en est affermie, ce qui reste à prouver.)

Moi : Est-ce que vous savez monter un thème, monsieur ? (Je veux absolument revenir sur le fond du problème.)

E.S. : J'ai monté le mien, ça m'a ennuyé mortellement.

Moi : Peut-être parce que ce que vous y avez découvert ne vous plaisait pas beaucoup, dis-je malicieusement.

Évry Schatzman ne daigne pas réagir à ma banderille.

— Je n'ai pas réussi à comprendre comment on pouvait appliquer des règles aussi farfelues, dit-il, aussi contradictoires, aussi vagues. Je n'ai pas l'habitude de travailler avec des éléments aussi imprécis et aussi difficiles à interpréter.

— Il existe, dis-je, une base absolument rigoureuse et mathématique à l'astrologie et là-dessus se greffe un raisonnement symbolique qui, peut-être, vous échappe. En effet, il faut avoir une sorte d'esprit très différent de votre esprit virginiens. J'ai fait votre thème et vous êtes tout à fait à l'image de ce thème.

La salle applaudit, appréciant probablement le caractère inattendu de ce fait. Philippe Bouvard me demande :

— Vous avez fait le thème de M. Schatzman ?

Moi : Oui, il fallait bien en venir là. Les faibles utilisent les armes qu'ils ont. Moi, je suis le pauvre petit David en face

d'un Goliath. Qu'est-ce que c'est que ce Goliath ? Il représente le consensus social d'une mode qui a trois cents ans. Depuis la condamnation de l'astrologie par Colbert.

— Voulez-vous lui donner quelques détails qu'il approuvera ou qu'il démentira ?... demande Philippe Bouvard.

Moi : Il n'y a qu'une seule chose qui me déçoit : normalement, la Vierge est mon signe d'amour et j'ai l'impression que nos relations ne sont pas tellement bien parties.

E.S. : Voilà au moins une parole honnête.

Avant même que j'aie pu dire quoi que ce soit sur le thème de Schatzman, Philippe Bouvard est parti sur une autre idée. C'est cela, les jeux de cirque ; le tempo en est essentiel.

— Avez-vous fait votre propre thème pour la journée d'aujourd'hui ?, demande-t-il.

Moi : Je savais que c'était très mixte comme influences. Mais là-dessus, justement, je peux vous dire une chose très amusante, c'est qu'en ce qui concerne le thème de M. Schatzman, il a aujourd'hui même un transit planétaire qu'il n'a pas eu depuis quatre ans, et qu'il n'aura pas avant quatre ans : un trigone exact de Jupiter sur son Soleil, qui normalement le met en vedette... Vous voilà en vedette, monsieur Schatzman.

Philippe Bouvard se tourne vers mon adversaire :

— Vous sentiez l'approche du transit ?

Et Évry Schatzman de répliquer avec candeur :

— Non, parce que comme cela fait un certain temps que je suis en vedette, je n'ai pas remarqué de changement particulier aujourd'hui.

Je ne puis m'empêcher de glisser perfidement :

— Vous passez tous les jours à la télévision, c'est ce que vous voulez dire ? »

E.S. : Il y a d'autres façons d'être en vedette que de passer

à la télévision. (Ah, pardon ! il ne mange pas de ce pain-là ; mélanger la science et les médias, quel sacrilège !)

Philippe Bouvard saisit la balle au bond :

— Madame Teissier, justement, à propos de télévision, on l'a dit tout à l'heure dans votre autobiographie, vous avez été productrice d'une émission astrologique sur Antenne 2, qui a finalement été retirée de la grille des programmes, à la suite de certaines interventions... M. Schatzman a-t-il eu une part dans ces interventions ?

E.S. : Je l'espère bien ! (Ah, là, il me cherche ! Il va me trouver. La tigresse en moi ne fait qu'un bond.)

— Une part très importante, dis-je ; oui, vous espérez bien... Bien sûr, que vouliez-vous protéger à travers cette action de répression ? Je vais vous dire, monsieur Schatzman, ce qui me frappe dans votre cas : c'est que, tout en étant rationaliste, vous êtes terriblement contradictoire. Je vais vous expliquer pourquoi.

— J'ai pris la peine d'apprendre à vous connaître, même en dehors du thème, parce que vous pourriez penser que le thème astral est extrêmement fabriqué, donc faux... J'ai donc pris la peine de lire *Science et Société*, dans lequel, toutes les trois lignes, vous parlez de la « société répressive » dans laquelle nous vivons, et de liberté.

— Alors je vous pose une question : si vraiment vous pensez que l'homme est libre, si vous pensez — puisque vous êtes rationaliste — qu'on doit avoir confiance dans la raison humaine, je ne comprends pas très bien pourquoi vous avez jugé utile d'intervenir d'une façon aussi méchante, aussi catégorique, aussi arbitraire, aussi intolérante et, je dois le dire, d'une façon aussi répétitive. Quand je pense qu'il y a eu, dans *L'Humanité*, sept articles en quinze jours, qui ont eu, finalement, la peau d'*Astralement vôtre*, je vous félicite, vous avez été très efficace.



Évry Schatzman bredouille :

— Ce n'est pas moi...

Mais je ne le lâche pas :

— Écoutez, monsieur, ce n'est pas vous qui les avez faits, mais j'ai retrouvé les mêmes articles, mot à mot, dans le *Courrier de l'Union rationaliste*.

L'astronome avoue :

— Nous avons écrit une lettre, en tant qu'*Union rationaliste* à l'ORTF ou à Antenne 2, au sujet de cette émission, et nous avons publié le texte de notre lettre dans le *Courrier*.

Je pousse un soupir de soulagement ; cela n'a l'air de rien, mais il était important pour moi de faire apparaître, auprès des téléspectateurs, les vases communicants qui existent entre l'*Union rationaliste* et *L'Humanité*.

P.B. reprend la parole :

— Permettez-moi, Elizabeth Teissier, de vous demander si dans votre thème personnel, vous aviez vu qu'une catastrophe commençait à poindre à l'horizon.

Moi : Vous parlez de l'émission qui a été arrêtée ?

P.B. : Vous l'aviez vu ?

Moi : Oui... Au moment où l'émission a démarré, cela se passait sous des influx très contradictoires, c'est-à-dire qu'il y avait en particulier une opposition de Saturne à mon Soleil, qui signifiait que cela n'allait pas durer longtemps, et effectivement cela n'a pas duré.

P.B. : Donc, vous n'avez pas été surprise de la campagne de Schatzman ?

Moi : Absolument pas.

P.B. : Si je vous pose cette question, c'est en me demandant ce que vous auriez pu faire pour l'empêcher.

Moi : Absolument rien ; je suis déterministe, moi ! dis-je.

P.B. : Alors à quoi sert de connaître des catastrophes contre lesquelles on ne peut rien ? (J'ai l'impression que le débat se passe entre lui et moi...)

Moi : Ce ne sont pas tellement des catastrophes ; la preuve, c'est que cela m'a permis d'écrire mon livre ; j'ai pu prendre conscience de certaines choses importantes.

P.B. : Sur le moment, vous n'avez pas pris cela comme une victoire. J'ai vos déclarations sous les yeux. (Décidément, il a l'air de m'en vouloir, ce soir.)

Moi : Vous m'étonnez. Le seul critère de la vie n'est ni la victoire, ni la défaite. Les choses ne sont pas aussi simples. Ce que je veux dire, c'est que j'avais effectivement vu qu'au mois d'octobre 1975, au moment où les choses se sont déclenchées d'une façon si violente, il y avait dans mon thème des aspects très durs.

P.B. : Allons maintenant dans le concret. Il y a des exemples célèbres que vous utilisez et que M. Schatzman réfute ; il y a l'exemple des jumeaux astrologiques qui sont des gens qui naissent à la même heure, à la même minute, et qui, donc, aux termes des théories qui vous sont chères, madame, devraient connaître un destin identique ?

Moi : Oui, à condition qu'ils naissent absolument en même temps et au même endroit, ce qui n'est pas toujours le cas, même des jumeaux.

P.B. : Alors, on cite, à l'appui de la véracité de cette thèse, l'histoire du fils du roi et du fils du quincaillier.

Moi : Oui, c'est un exemple historique, mais il y en a d'autres. Celui-là est très intéressant. Il est d'ailleurs absolument officiel et figure dans les archives de l'Institut de métapsychique de Londres. Disons qu'ils sont nés exactement au même moment, le 4 juin 1738 à Londres, à 7 h 30 du matin. Les deux ont hérité de leur père le même jour, ils se sont mariés le même jour, ils ont eu le même nombre d'enfants,

garçons et filles ; ils ont eu le même nombre d'accidents, des maladies en même temps. Et ils sont morts à une heure d'intervalle... La chute étant que l'un était un obscur quincaillier des faubourgs de Londres et que l'autre était le roi George III d'Angleterre.

P.B. : Que répondez-vous à cette belle histoire, monsieur Schatzman ?

E.S. : Je réponds d'abord que si l'on voulait vraiment s'intéresser au problème, il faudrait aussi trouver tous les cas où deux personnes nées au même instant, même jour, ont eu un destin différent.

P.B. : Mais quelqu'un y a pensé : il y a le fameux exemple de Voltaire évoquant le tremblement de terre de Lisbonne qui avait fait cinquante mille morts ; il disait d'eux : « Ils ont eu le même destin, en ayant des ciels astrologiques complètement différents. » (Bien que cet exemple ne réponde pas au cas annoncé par Bouvard, puisque, justement, ces cinquante mille morts ont eu le même destin en partant de thèmes différents et non pas l'inverse, je ne relève pas l'erreur et je réponds) :

— Mais pas du tout, monsieur ! L'astrologie est beaucoup plus complexe que cela ! Je ne peux pas expliquer dans une émission de ce genre, qui est trop brève, les nuances et les technicités de l'astrologie. Il se trouve que dans chaque thème individuel, les facteurs qu'on appelle les significateurs de mort, sont différents. Chaque cas est individuel et le thème est une structure globaliste.

Zut... je n'ai pas été assez claire. Ce que je voulais dire, c'est que si on avait regardé individuellement chaque thème de défunt, je suis persuadée que pour chacun et de façon diversifiée, la mort était marquée, plus ou moins visible. Car l'astrologie, c'est de la casuistique. Je veux préciser tout cela, mais c'est déjà trop tard.

Bouvard continue :

— Vous avez dit qu'un transit de Mars sur le Soleil peut amener un accident, mais cela peut aussi dire que vous allez vous couper en pelant une pomme de terre. Ce n'est pas très sérieux, une science qui ne fait pas de différence entre un accident grave et une petite coupure.

C'est vraiment entre lui et moi que cela se passe ; je le sens bien plus agressif que Schatzman, finalement. Mais au fait, qu'a-t-il dit là ? Ah oui ! Mars. Mais il est évident que cela dépend du contexte planétaire, puisqu'il y a dix planètes qui jouent à chaque instant. Mars n'est que l'une d'entre elles. Mais au lieu de dire cela, tout simplement, je m'entends dire :

— Est-ce que pour vous cela n'est pas important, de savoir qu'il va se produire quelque chose ? Vous prenez l'astrologie sur son terrain le plus fragile, qui est justement la prévision du futur. Je ne parle pas de prédictions. Je parle de prévisions, domaine de toutes les sciences. Les sciences font des prévisions et non pas des prédictions. D'ailleurs toutes les sciences en sont là, le but même de la science, monsieur, vous ne me contredirez pas, étant de prévoir. C'est ce que disait en tout cas Henri Poincaré. Il faut souligner le fait que l'astrologie est avant tout une description caractérologique qui donne sur les êtres une lumière tout à fait extraordinaire et quasiment psychanalytique sur ce qu'ils sont. Vous avez l'air d'en douter, monsieur Bouvard ?

P.B. : Pas du tout, je suis pétri d'admiration, dit-il, ironique.

Moi : Soyez-le ; l'astrologie est une science admirable. (Là ! je ne laisserai pas flétrir l'objet de ma passion.)

Philippe Bouvard attaque alors sur un autre front :

— Est-ce qu'il faut croire les horoscopes ?

Moi : Les horoscopes que vous lisez dans les journaux ? Un horoscope est une approximation qui peut être faite de façon très sérieuse ; c'est de l'astrologie de confection par rapport

à de l'astrologie sur mesure. Si je vous explique que le thème d'un individu est fait de la position des dix planètes réparties dans douze Signes différents, eux-mêmes se superposant à douze Maisons, vous verrez qu'il y a trente-quatre facteurs qui jouent.

P.B. : Trente-quatre facteurs pour douze maisons, la distribution du courrier est bien faite !

Je sais que cette émission est censée être un spectacle, mais la moutarde commence à me monter au nez.

Moi : Dix plus douze, plus douze... je continue, monsieur Bouvard. Quand on dit de quelqu'un qu'il est, par exemple, Vierge, comme monsieur, cela veut dire qu'il a simplement le Soleil dans ce Signe. On ne parle pas des autres planètes. Lorsqu'on fait un horoscope collectif, comme on ne peut pas entrer dans le détail de toutes les planètes, on calcule juste en fonction du Soleil natal, seul paramètre.

Ai-je marqué un point, suis-je tombée à plat, on ne le saura jamais. Le maître de cérémonie passe à autre chose :

— Tout cela, c'était pour vous demander si vous étiez au courant de cette expérience que des journalistes ont tentée avec malignité et qui a consisté à fournir à des machines les coordonnées de gens qui ne s'étaient pas tellement signalés par leur vertu. On a communiqué l'horoscope d'un gangster, surnommé « le tueur de Londres ». La réponse de la machine est tombée aussitôt : « Caractère gai, agréable, plein d'entrain, coopératif et volontiers porté à la plaisanterie. » Quant au Dr Petiot, soixante-trois fois assassin, ce fut : « Nature bien insérée dans les normes du social, éprise de convenances, pourvu d'un sens moral confortable, bourgeois et digne d'un honnête citoyen. »

Moi : C'est un échec de l'ordinateur en question, voilà tout.

Évry Schatzman se manifeste à nouveau ; je le croyais endormi :

— On parlait de mode, tout à l'heure ; on pourrait peut-être parler de la raison de la mode. Lorsqu'on dit que l'astrologue sert à apporter une aide sur le plan psychologique, c'est peut-être parce que les gens ont besoin d'une telle aide. On peut se poser la question de savoir pourquoi, dans la société actuelle, il y a tellement de gens qui ont besoin d'une aide de cette nature. Je crois qu'il y a des raisons objectives pour lesquelles beaucoup de gens sont extrêmement inquiets, vivent dans une anxiété latente qui peut aller de la peur atomique jusqu'à la peur du chômage... pourquoi l'on cherche à se reconforter sur le plan personnel aussi bien que sur le plan du métier... Je le comprends parfaitement, mais cela ne me semble en aucune manière prouver la véracité de l'astrologie.

Moi : Les motivations des gens qui vont consulter les astrologues, cela n'a rien à voir avec la base de l'astrologie, ni avec la question de savoir si elle correspond à quelque chose ou pas, si oui ou non les positions planétaires à la naissance d'un individu peuvent donner des lumières sur son psychisme ou sur ce qu'il devient.

P.B., magnanime ou goguenard, dit :

— L'astrologue-conseil, ça existe ! Il a une utilité !

Moi : Merveilleux ! C'est un corollaire, mais étant donné que monsieur n'admet pas le principe, il en résulte qu'il n'y a pas de corollaire.

P.B. se tourne alors vers mon interlocuteur pour lui dire :

— M. Schatzman, vous avez dit aussi quelque chose qui me paraît assez grave ; vous avez dit : « Aujourd'hui n'importe qui peut être astrologue ; c'est bien rémunéré. L'astrologie, avez-vous ajouté, est un moyen de s'enrichir. »

Ça, c'est un coup bas... Je fulmine.

Moi : Je voudrais des exemples. En outre, je voudrais dire encore une fois que ce n'est pas la question. Même s'il y avait quelqu'un de riche comme Crésus qui soit astrologue — et ce

n'est pas le cas —, ce ne serait pas la question. Ce sont les avatars de l'astrologie commerciale ; nous parlons ici de l'astrologie fondamentale, la vraie, la seule... (Comme si on allait chercher l'Inquisition pour juger de la doctrine chrétienne ! Et puis, je devrais dire à ce rationaliste rétréci que puisque l'analyse de son thème l'a suprêmement ennuyé, c'est qu'il ferait probablement un piètre astrologue et que justement, c'est la relative difficulté ou subtilité de cette discipline, son hermétisme qui la rendent vulnérable aux critiques des gens comme lui qui ont un esprit carré, allergique au symbole qu'ils dédaignent... Bof, à quoi bon ; c'est fatigant à la fin... Ce qui est sûr, c'est que la tour de Babel vient de gagner un étage supplémentaire, et ça continue...)

P.B. : Vous dites que la vraie astrologie ne donne pas de consultations payantes ?

Moi : Je n'ai pas dit cela du tout. (La tête me tourne ; j'ai simplement dit que moi, je ne donnais pas de consultations, ce qui, évidemment ne signifie pas que ce soit à mes yeux la seule façon d'être un astrologue sérieux. On veut vraiment me faire dire ce que je ne dis pas !)

Mais P.B. n'en a pas fini avec moi :

— Je ne donne pas de consultations, dites-vous, et parmi les vrais astrologues, je n'en connais pas dix qui gagnent 2 500 F par mois. Vous ajoutez : « Les vrais astrologues sont des gens malheureux. »

Où est donc la contradiction ? J'avoue qu'elle m'échappe.

Moi : Je voulais dire qu'ils vivaient dans la simplicité et parfois le dénuement. Les plus grands astrologues que je connais vivent ainsi. (Décidément, je ne vau<sup>x</sup> rien, ce soir. Si j'avais été astucieuse, je lui aurais dit, par exemple, que s'il fallait juger le sérieux d'une profession en fonction inversement proportionnelle des gains qu'elle permet, tous nos critères sociaux seraient à revoir et beaucoup d'occupations à

la fois rentables et respectables — comme celles qui touchent aux médias, par exemple — se verraient réduites à une bien piètre estime.)

— À vous croire, madame, continue l'animateur, les astrologues sont des gens qui ont une fortune personnelle ou qui ont un autre métier ?

Moi : Pas du tout. (Si j'étais honnête, je lui dirais qu'effectivement, beaucoup font deux métiers, pour pouvoir rester intègres dans leur passion des astres. Mais je n'ai pas envie de lui donner raison ; il a excité mon esprit de contradiction ; après tout, il ne fallait pas titiller ma conjonction natale Lune-Mars !)

P.B. : Il faut bien vivre, quand même ! (Décidément, ce débat ne concerne que les espèces sonnantes et trébuchantes). Si l'on ne vit pas de l'astrologie, il faut vivre d'autre chose.

Moi : Je me sens complètement en-dehors de cette discussion, puisque, encore une fois, l'astrologie n'est pas mon gagne-pain. Je veux bien la défendre en tant que témoin, c'est tout. Je dis simplement que les gens qui donnent des consultations, ce sont des gens qui vivent d'une façon... simple, et qu'à la limite l'astrologue est une espèce de Dr Faust qui a choisi l'esprit plutôt que la matière.

P.B. : Ce sont des gens désintéressés ?

Moi : Je parle de la vraie astrologie. Il est bien évident que tant que l'astrologie ne sera pas une profession codifiée, avec des statuts — ce qui permettra de séparer l'ivraie du bon grain — elle sera un terrain d'élection pour les charlatans. Quand l'opinion publique aura accepté de reconnaître la vraie nature de l'astrologie, et le temps que cela suppose pour un astrologue de faire un thème valable, alors à ce moment-là les gens seront prêts à consacrer l'équivalent de deux ou trois jours de travail, ce qu'ils paieraient à un médecin ou à un



psychiatre s'il prenait deux ou trois jours de son temps pour effectuer un travail identique.

Suit une discussion babélique sur l'influence astrale, qui n'aboutit à rien, qui n'apprend rien à personne et qui m'attriste. Cette journée a été trop dure, je suis exaspérée. J'ai envie d'en finir.

Moi : Finalement, nous nous perdons dans le détail. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les plus grands astronomes ont été des astrologues : Newton, Keppler, Copernic qui, malgré la révolution copernicienne a continué de faire de l'astrologie. Quant à Newton, lorsqu'il est tombé sur un homme comme vous, monsieur, dis-je en me tournant vers mon adversaire, qui s'appelait en l'occurrence Halley — celui qui a donné son nom à la comète que vous connaissez mieux que moi — et que cet astronome lui dit, surpris : « Vous, monsieur Newton, un éminent astronome, comment pouvez-vous faire de l'astrologie ? » Ce dernier lui a répondu : « La différence entre vous et moi, monsieur, c'est que, moi, je l'ai étudiée, pas vous ! » Je vous réponds la même chose. Trois siècles après, c'est toujours le même problème : étudiez l'astrologie et nous reviendrons ici l'année prochaine.

P.B. : Alors justement : voilà une science qui a plusieurs millénaires d'ancienneté, c'est une caractéristique que vous ne manquez pas de faire valoir avec raison, mais certains prétendent, justement, que depuis huit mille ans le ciel a changé.

Mon interlocuteur se trouve en pays de connaissance ; il s'exclame :

— La précession des équinoxes !

Je réplique :

— Oui, mais c'est la tarte à la crème.

E.S. : Je sais que les astrologues ont une réponse à cela.

Moi : Tant mieux, comme cela il sera inutile d'en parler.

E.S. : Je peux vous la donner, cette réponse. C'est que les thèmes astrologiques ont été établis à l'époque où le Soleil occupait certaines constellations à certaines dates ; depuis deux mille cinq cents ans environ, ça a changé d'un Signe, mais les astrologues continuent à se servir du système des Signes d'il y a deux mille cinq cents ans, en disant que c'est parce qu'ils ont été fondamentalement établis en liaison avec le rythme des saisons.

Moi : C'est cela ; et non pas sur les constellations.

E.S. : Et non pas sur les constellations. (Cette Vierge qui renchérit me paraît tout d'un coup bien conciliante ; ça doit cacher quelque chose...)

Moi : Il s'agit donc d'un Zodiaque solaire, et non pas stellaire. On prend comme repère le point vernal, qui n'est autre que le retour du Soleil, tous les ans, au même moment, à l'équinoxe de printemps. C'est donc un repère spatio-temporel qui n'a rien à voir avec la constellation, qui, il y a deux mille cinq cents ans, était dessous.

P.B. : Une dernière critique, et ce n'est pas la moins grave, que M. Schatzman a pu faire à l'astrologie, — décidément, je suis sur la sellette ; c'est vraiment mon procès qu'on est en train de faire —, ...c'est qu'elle est une atteinte à la liberté et que dans, une certaine mesure, elle provoque une espèce de démission chez ceux qui vont consulter les astrologues au lieu de regarder en face les vrais problèmes. (Dieu ! qu'il y en aurait, là, des réponses à faire et des choses à dire ; par exemple qu'il y a de bons et de mauvais astrologues, comme dans toutes les disciplines, que tout est dans la qualité du dialogue entre l'astrologue et son consultant ; que, d'autre part, on peut faire cette même critique à tout ce qui est psychothérapie, psychiatrie, et même, et pourquoi pas, au phénomène de la confession, d'ailleurs ; je ne vois pas pourquoi il y aurait démission parce qu'on va consulter un astrologue ; au contraire, c'est peut-être

justement parce qu'on regarde les problèmes en face qu'on a besoin de quelqu'un pour vous aider à les résoudre, et pour comprendre comment on en est venu là. Mais je suis bien utopiste si je m'imagine pouvoir dire quoi que ce soit.)

M. Schatzman embraie immédiatement :

— Je crois que les problèmes individuels, on les résout de la manière que l'on peut, comme on peut. Je crois qu'effectivement, il y a des cas où l'imprudence du discours qui est tenu par l'astrologue au consultant peut l'entraîner à agir contre lui-même.

Pourquoi ne dis-je pas que c'est le cas de toute profession qui implique un ascendant d'un homme sur l'autre, comme par exemple de la médecine ? Pourquoi ne lui dis-je pas que tout est dans la manière, dans l'intelligence ? Mais je suis muselée ; en fait, je suis vidée ; j'ai donné toute mon énergie.

P.B. : Sauf si l'on se maintient, comme c'est souvent le cas, dans des généralités prudentes et vagues.

Ça, c'est encore une pierre dans mon jardin. Décidément, si je croyais avoir un allié en Philippe Bouvard, je m'étais trompée.

E.S. : Dans des généralités dans lesquelles on se reconnaît toujours.

Moi : Vous voilà bien d'accord tous les deux !

Ai-je tort ou raison, mais j'ai l'impression que mes deux interlocuteurs ne s'opposent pas qu'à l'astrologue, mais aussi à la femme. Un petit peu de misogynie, c'est tellement confortable et rassurant, lorsqu'on est entre hommes... Et puis après tout, la femme n'a-t-elle pas été tirée d'une côte d'Adam ? Cet épiphénomène doit savoir rester à sa place.

Tout au long de ce débat, on l'aura noté, M. Bouvard a fait montre d'une certaine sollicitude et, en tout cas, d'un grand

intérêt pour la situation pécuniaire des astrologues. C'est encore sur une note de cet ordre qu'il conclut la soirée :

— Je dois dire qu'un élément important manque à ce dossier : c'est la statistique qui permettra dans quelques semaines, dans quelques mois, de savoir si ce débat a fait augmenter ou baisser le chiffre d'affaires des astrologues, tant il est vrai que tous les professionnels du Zodiaque ne vivent pas, comme vous, Elizabeth Teissier, d'amour et d'eau fraîche.

C'est fini. C'est enfin fini ! Je n'ose y croire. Je suis à la fois soulagée et déçue. Soulagée, car cette épreuve est derrière moi ; je peux enfin respirer de nouveau. Mais déçue, parce que j'ai l'impression que la montagne a accouché d'une souris. Je suis grosse de tout un discours rentré, de toute cette foule de choses qui me paraissaient vitales et que j'aurais voulu dire, que je n'ai pas eu l'occasion ou la présence d'esprit de dire. Par exemple, j'aurais voulu donner des détails sur les statistiques de Michel Gauquelin, ces statistiques qui confirment l'astrologie traditionnelle et qui relient d'une façon indubitable la réussite dans certaines professions à certaines dominantes planétaires du thème astral... Comme la planète Saturne, qui est valorisée dans le thème des savants ; et à ce propos, si j'avais eu de bons réflexes, j'aurais dit à Schatzman que s'il se moquait de l'astrologie, l'astrologie, elle, ne l'avait pas oublié ; et qu'il possédait, lui, dans son thème, la marque du savant, avec Saturne placé à sa naissance sur le méridien inférieur ; également la marque même de l'enseignement, avec son Mercure en Vierge, voire, d'ailleurs, celle du fanatisme intellectuel avec son carré Mars/Uranus. Et puis, j'aurais pu citer de nombreux cas de jumeaux, qui auraient apporté de l'eau à mon moulin comme, par exemple, celui de jumeaux séparés à la naissance, élevés dans des milieux différents et qui choisirent séparément une carrière militaire : ils furent tous deux colonels... Ou bien encore le cas de ces jumeaux suisses,

cité par l'astrologue Krafft — celui de Hitler — qui naissent à Plainpalais, près de Genève, à cinq minutes d'intervalle et qui meurent à deux mois d'écart, tous les deux de gastro-entérite. J'aurais pu lui parler des astronomes qui sont moins sectaires que lui, qui ne voient pas le ciel par le petit bout de la lorgnette et qui n'ont pas *d'a priori* — j'en connais. J'aurais pu lui citer des pays où est dispensé un enseignement officiel de l'astrologie, où il y a des facultés, des chaires d'astrologie, comme en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis. J'aurais voulu... J'aurais pu... Mais qu'importe !

Car le mieux n'est-il pas l'ennemi du bien ? Ne soyons pas trop exigeante, trop ambitieuse, trop perfectionniste. Le débat de ce soir, s'il n'apprit pas grand-chose au public, s'il fut avant tout un spectacle — mais peut-on en vouloir à un homme de spectacle de faire du spectacle ; ça ne pouvait être une soutenance de thèse, n'est-ce pas ? — eut tout de même le mérite de soulever un problème. Et soulever un problème, c'est donner existence à quelque chose. De là à lui donner droit de cité... Mais ne rêvons pas ! Ce sera peut-être pour plus tard. C'est à cela que je veux œuvrer. « L'Art royal des Astres » est sorti ce soir de son ghetto, timidement. Je ne veux pas qu'il y retourne. Ce qui est gagné est gagné. Mais, au fait, qu'ai-je gagné ? L'esprit vide et exalté à la fois après cette réelle tension nerveuse, tandis que je signe quelques autographes à des fans de l'astrologie — ou de l'astrologue ? —, j'ai une pensée paradoxalement reconnaissante pour mon bourreau de tout à l'heure : après tout, en choisissant ce sujet, son professionnalisme l'a fait passer outre son optique personnelle, ce qui a permis à ma vérité — qu'il refuse — de montrer le bout de l'oreille. Merci, monsieur Bouvard, ça c'est du journalisme ! Demander l'impartialité, c'était probablement trop demander. M. Schatzman se lève et, d'un geste d'exaspération qui n'a plus rien à faire avec la Vierge plutôt réservée de tout à l'heure, il s'exclame à mon intention :

— Oh, quelle femme impossible !

Décidément, pour ce qui est de la loi d'attraction des Signes, nous sommes l'exception qui confirme la règle. Je ne sais si la sorcière a donné du fil à retordre au savant, mais elle semble l'avoir surpris. Et tout le monde sait que la Vierge déteste être prise au dépourvu.

J'entends vaguement évoquer le nom de « La Coupole » où mes amis projettent de m'entraîner pour « fêter ça ». J'ai la tête ailleurs. Une pensée m'obsède, une question, une seule, qui tourne au leitmotiv : Gagné ? Perdu ?

Ai-je gagné ? Ai-je perdu ? Les dés sont jetés. L'avenir le dira, peut-être... En respirant profondément l'air de cette nuit hivernale, je me dis que l'irrévocable, ça a du bon.

## 2 — Les racines d'une passion honteuse

— Alors, Elizabeth, tu as le même toubib que Clément Ledoux, le journaliste du Canard enchaîné, à ce qu'il paraît ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? demandé-je, intriguée.

Je viens m'étendre près de mon amie d'enfance retrouvée. Couchée sur une bergère près de la fenêtre, elle capte, face aux cimes argentées qui scintillent au soleil couchant, les derniers rayons bienfaisants du jour. Elle commence, après une période de révolte et de stupéfaction, à prendre son malheur avec une certaine philosophie.

Était-elle surmenée ? Nerveuse ? Désaccoutumée ? Elle était sûrement tout cela, comme moi ; comme la plupart des skieurs qui reprennent contact avec la neige après de longs mois. Mais je ne suis pas dans le plâtre et elle y est : double fracture du péroné, vicieuse, en spirale. Plusieurs mois d'immobilisation ; le grand jeu, quoi ! Digne d'un coup bas d'Uranus, la planète des imprévus — ah ça ! — et des ruptures — eh oui ! À la première descente de la Saulire, en quelques instants, crac ! ça y était... De quoi nous faire regretter notre initiative qui nous avait remplies de joie lorsque nous avions pu la mettre à exécution : celle de monter ensemble à Courchevel pour vraiment nous retrouver. Pour vraiment, après ces deux décennies de séparation, refaire le point, renouer le fil d'Ariane de notre adolescence ; pour apprécier ensemble dans quelle mesure les labyrinthes parcourus nous avaient éloignées de notre juvénile point de départ, fait d'enthousiasme et de foi. Bref, pour vérifier — et ce, non sans une certaine appréhension — si la réalité de la femme qu'était devenue l'Autre n'oblitérait pas le souvenir ébloui de feu l'adolescente. Quelle surprise rare cela avait été de réentendre cette voix que j'aurais reconnue entre mille — et que

je reconnus, en effet, prise d'une intense émotion, lorsqu'au lendemain de l'émission télévisée, mon amie m'appela, ayant retrouvé mes traces. Quel rajeunissement instantané ! Quel extraordinaire saut dans le temps qui, en un clin d'œil, me métamorphosait en cette chose impatiente de vivre et craintive tout à la fois que j'étais alors, aussi gourmande qu'intransigeante !

Et elle gisait là, ma pauvre Mireille, avec sa patte folle en camisole de force de béton armé, essayant de faire, comme on dit fort justement, contre mauvaise fortune bon cœur. Elle s'empare du journal en question.

— Mais oui, écoute ça, c'est tordant ; et puis, cela me concerne un peu ; c'est intitulé : « Sous le signe du Verso », avec un o — l'envers de l'endroit, quoi, tu vois l'astuce. Il dit : « Si je me suis arrêté devant l'*Huile sur le feu* de la mini-terreur des Batignolles, monsieur Philippe Bouvard, c'était uniquement dans l'espoir de me rincer l'œil. L'astrophysicien Évry Schatzman devait en effet y donner la réplique à Elizabeth Tessier, l'onduleuse et belle astrologue, dont les jupes fendues m'inspirent un de ces respects de derrière la tête qui ferait rougir un godet de blanc de blanc. Hélas ! Hélas ! Hélas ! J'ai vite rompu le contact. M. Évry Schatzman nappait ce qu'il a de dent dure d'une lèvre molle et la sirène du Zodiaque ne montrait guère que ses genoux, au grand déplaisir du cameraman et de ma pomme. Une fois, j'ai vu de tout près Elizabeth, cette splendide voleuse de santé, et je me suis vite douté qu'elle n'allait pas tarder à se mettre à poil. Pas pour moi, hélas ! Nous faisions antichambre chez le même toubib... Tant il est vrai que l'amour se nourrit de malentendus ! » C'est signé Clément Ledoux, apparemment un fameux phallocrate... mais un esthète, commente Mireille, sentencieuse.

— Alors, c'est qui, ce toubib ?

— Je n'en sais strictement rien, répliqué-je vivement.



— C'est probablement imaginé pour être drôle. Parce qu'en effet, c'est plutôt marrant, non ? Et assez flatteur, en somme. Mais je suis déçue qu'un type à l'esprit si ouvert — tu sais, sa marotte, ce sont les ovnis — puisse réagir si superficiellement. Ça m'étonne ; et puis ça m'énerve...

— À la réflexion, je crois que je vais lui écrire pour lui dire mon étonnement. Après tout, si le cosmos l'intéresse, il aurait dû voir autre chose dans ce débat que mes guibolles, non ?

Mireille réagit vivement :

— Si j'en juge par ce paquet de coupures de presse que j'ai parcourues tout à l'heure et qui sont les retombées de ton *Huile sur le feu*, il n'est pas le seul. C'est un leitmotiv. Apparemment, c'est ce que la majorité des journalistes a retenu de cette émission.

— Eh bien, dis-je, indignée, c'est assez triste, non ? À croire, aux yeux de ces journalistes — qui sont en majorité des hommes comme par hasard —, qu'une bonne femme ne peut pas avoir à la fois de jolies jambes et un cerveau. Des machos...

— Pourtant après *La tête et les jambes*, cela aurait dû les inspirer, dit Mireille, facétieuse.

Mais je n'ai pas très envie de plaisanter. Quel quiproquo, toujours, dès qu'il s'agit de se faire entendre, lorsqu'on vous dit belle. Cette enveloppe charnelle est bien, comme le dit Sartre quelque part, une aliénation, dès qu'elle est trop laide... ou trop belle. Elle focalise alors l'attention ou l'intérêt ; elle crée de ce fait un écran, car elle trouble en quelque sorte la projection de ce que vous émettez. Mais, ne soyons pas hypocrites : tant qu'à choisir, je préfère l'aliénation à la norme et, bien sûr, celle par le plus, plutôt que par le moins ! Il y a tout de même d'appréciables compensations.

— Mireille, toi aussi tu es belle. Alors tu as dû avoir à te battre aussi pour ton Moi, non ? Tu sais ce que je ressens.

— Oui, mais dans ton cas, tu accumules les difficultés et les pièges ; car tu es aussi comédienne, donc tu axes ta profession sur ton aspect physique ; et puis tu défends quelque chose qui n'est pas reconnu — à tort ou à raison, là n'est pas le problème. Tout cela augmente la confusion et nourrit le malentendu dont tu es l'objet. Ma pauvre chérie, comme tu es à plaindre... Vieille et laide, tu te serais tellement mieux fait comprendre, n'est-ce pas ? Mais n'exagérons pas. Tu as deux pages dans *Paris-Match* qui ne font nullement allusion à ce long et fatal travelling sur tes jambes qui a empêché beaucoup d'autres téléspectateurs, apparemment, de se concentrer sur ce que tu disais.

— Ce cameraman, en tout cas, m'a joué un sale tour...

— Peut-être ne faisait-il qu'apprécier ? dit Mireille. Tu reconnaitras que tu l'as un peu cherché, non ? On m'a parlé d'une apparition que tu aurais faite à la télévision — je ne sais pas, je ne l'ai pas vue — tu sais, où tu étais avec Jacques Chirac, notamment...

— Ah oui ! une émission sur la séduction : il y avait plein de monde sur le plateau. Chacun y donnait son avis sur l'art de la séduction. C'est à cette occasion que je traitai Chirac — que je trouve entre nous très séduisant, plein de prestance — de Sagittaire phallocrate. Il venait de dire que, pour lui, la femme séduisante était avant tout discrète et effacée, tu vois le genre : tenons-nous à notre place... pas de vagues... sois belle et tais-toi, etc.

— Il paraît que tu portais une robe décolletée jusqu'au nombril...

— Tiens, c'est justement l'expression que mon père a employée lorsqu'il m'a reproché la même chose ; il était furieux. Mais je n'y étais pour rien. Lorsque je suis arrivée sur le plateau couvert de journalistes en train de mitrailler Chirac, on ne m'a guère demandé mon avis. Toutes les femmes devaient

être en noir ; on m'a collé cette robe d'autorité ; je me suis exécutée. Mais elle était très serrée et un peu trop audacieuse, et je n'étais pas à l'aise du tout. Qu'est-ce que j'ai reçu comme lettres d'indignation... et aussi de compliments, je dois dire !

— Match nul, en somme ; ce ne fut donc pas un fiasco ?

— Loin de là, puisque c'est ce jour de janvier que Gilbert Kahn, responsable d'*Aujourd'hui Magazine*, me proposa de collaborer, et c'est l'origine de ma prochaine émission régulière sur Antenne 2 qui s'appellera *Au Bonheur des Astres*. J'ajouterai que j'avais accepté cette petite émission ponctuelle sur la séduction, car elle se plaçait à un excellent moment pour moi ; j'en attendais beaucoup. Avec raison, apparemment. Comme je sais qu'il va se passer des choses très positives et très importantes pour moi à la fin de ce mois et au début d'avril. Cela m'a tout l'air d'en prendre le chemin, car j'ai reçu un coup de fil de l'hebdomadaire *Télé 7 Jours*, qui me propose également une collaboration.

Mireille soupire :

— Si je comprends bien, ça marche bien pour toi ? Mieux que pour moi, en tout cas.

— Mais tu sais, je crois vraiment que le bénéfice le plus indiscutable de *l'Huile sur le feu*, c'est que cette émission m'a permis de te retrouver. Ça, c'est superbe. Ensemble, nous vieillirons deux fois moins vite. La seule ombre au tableau, c'est ton accident stupide.

— Aïe, tu l'as dit, gémit Mireille. Cette fichue jambe semble avoir gonflé sous le plâtre ; ce que ça fait mal ! Au fait, si ton astrologie est rigoureuse, Giscard ferait bien de s'abstenir des sports d'hiver en ce moment, puisque tu me dis qu'il est né un 2 février, comme moi. Tu devrais lui écrire, à lui aussi, dit-elle, comique malgré elle.

— Ce n'est pas aussi simple que cela, le raisonnement astrologique, dis-je, amusée. Si chaque planète avait la

même valeur pour tout le monde, agissant de la même façon et sur les mêmes domaines de la vie, l'astrologie, plus accessible d'emblée, serait mieux reçue, donc moins discutée. Hélas, ce n'est pas le cas. Mais je t'expliquerai tout cela en son temps. »

Mireille me regarde avec tendresse; elle a toujours ses beaux yeux verts de chat, sa voix douce, la voix de ses quinze ans qui, à l'époque, successivement m'envoûtait et m'agaçait — cela lorsque je doutais de son naturel.

— Oui, madame le professeur. Car, n'est-ce pas, tu as été prof, d'après ce que j'ai lu dans la presse ?

— Oh, si peu ! À Lyon, en effet, j'ai failli entrer dans l'enseignement ; mais, finalement, je ne pense pas que j'étais faite pour enseigner, même si les circonstances qui m'en ont dissuadée furent fortuites en apparence.

Je me lève pour ranger mes affaires de ski éparpillées à travers la pièce. Mireille continue :

— Au fond, ç'aurait été une trajectoire assez logique pour toi ; après tout, tu étais ce qu'on appelle une forte en thème, avec tous tes prix d'excellence.

Après avoir fait faire un tour de 45° à sa jambe inerte, alourdie par le plâtre, elle se rejette en arrière. Je rétorque :

— Il me semble bien que tu as réussi à m'en faucher un : celui de la cinquième, je crois. Ces mouffles sont complètement détrempées... Il faudrait retrouver nos archives, ajouté-je en riant.

— Tu parles d'un événement, s'esclaffe Mireille. Moi, je me souviens comment littéralement tu éclatais de fierté lorsque, dans la cour du collège Mers-Sultan, on nous a lu le palmarès du BEPC. Tu as eu le toupet d'être première sur les huit cents élèves du Maroc, tu te rappelles ? L'inspecteur qui te félicitait était près de défaillir, tellement il faisait chaud ; mais toi, tu te tenais là, fière comme Artaban, insensible au soleil

marocain de juin, à ce qui t'environnait, rouge d'excitation, comme un lampion.

— C'est vrai, je m'en souviens ; je flottais. C'était mon premier vrai succès scolaire dans mes études françaises, puisque, comme tu le sais, jusqu'à l'âge de douze ans, je n'avais jamais écrit un mot de français. Le Progymnasium, à Berne, dis-je, rêveuse, me retrouvant soudain dans la « Spitalgasse », au « Zibelemarit<sup>1</sup> », la foire aux oignons, ou au « Bärengraben », avec les ours.

Mireille allume une cigarette, dont elle laisse s'échapper de longues volutes de fumée qui enrobent nos souvenirs.

— Ah oui, j'oubliais que tu étais suisse. Qu'est-ce que tu avais l'air nunuche, quand tu as débarqué. Tu ne connaissais même pas ce que les Anglais appellent « the facts of life ».

Mon amie sourit à cette pensée fugitive.

— Heureusement que tu étais là pour m'initier, rétorqué-je, sinon je risquais de mourir idiote.

Je me suis approchée d'elle et pose sa jambe plâtrée sur mes genoux. Mireille poursuit son idée :

— Avoue tout de même qu'être une grande perche d'un mètre soixante-douze, avoir des seins qui commencent à pointer et ne pas savoir, à presque treize ans, comment se fabriquent les bébés, il y a là comme un défaut. Un contraste tel, que cela explique que tu aies été bouleversée, choquée, lorsque, enfin, tu as su. Tu te souviens comme tu as eu peur des hommes, par la suite ?

— Horreur, plutôt, oui ! Ils me dégoûtaient. Je rasais les murs pour rentrer chez moi et, quand ils me regardaient, j'étais comme pétrifiée, écoeurée.

— J'espère que tout cela est changé, maintenant ? insinue malicieusement ma compagne.

---

<sup>1</sup> En dialecte bernois pour « Zwiebelmarkt ».

— Merci, ça va bien, dis-je en tirant une bouffée de sa cigarette... Aussi, j'ai voulu éviter ça à ma fille ; à sept ans, le plus naturellement du monde, son éducation sexuelle était faite. Dès les premières questions... Dans les grandes lignes, bien sûr. Que veux-tu, avec un père suisse-allemand et protestant, tu sais, la sexualité, c'était tabou. Ça n'existait tout simplement pas. J'avais bien une vague idée de la réalité ; mais mon expérience m'a prouvé, à travers la réaction violente que j'ai eue, qu'il y a un monde entre supputer et savoir. Le monde de la réalité crue, dont soudain tout mystère est banni.

— Je comprends, dit Mireille de sa voix très douce.

— Tu comprenais déjà très bien alors. Tu te souviens comme tu as été aux petits soins avec moi ? J'avais l'impression que tu trimbalais un vase fragile que tu avais eu l'imprudence de sortir de sa niche.

— Une cruche plutôt, interrompt Mireille, taquine. Oui, j'étais un peu l'apprenti sorcier qui se voit débordé par les catastrophes qu'il a lui-même déclenchées. Et pourtant, il n'était que temps, non ? Tu te souviens de notre banc initiatique ? ajoute-t-elle en riant. Mais, d'un autre côté, qu'est-ce qu'on a pu rigoler ! Rappelle-toi *La Chasse au canard* de Robert Lamoureux. Ce sketch nous faisait rire aux larmes, et je te revois, pratiquement entortillée autour d'un poteau télégraphique par peur de mouiller ta culotte, en pleine rue, riant à gorge déployée — au grand mépris des passants — tandis que, les yeux humides, je te relisais pour la énième fois l'une ou l'autre de ces histoires, que nous possédions toutes.

— Il est Capricorne. Comme beaucoup de comiques, de clowns : Grock, Danny Kaye ou le plus grand de tous, Molière. Peut-être parce que l'humour implique un certain pessimisme et du détachement et que les Capricorne ont toujours quelque chose de triste, quelque chose d'un ascète spectateur... Mais tu as raison. Pourquoi ne rit-on plus jamais comme ça ? Le

rire-volupté, cela se perd avec l'âge. Simone Weil a raison d'opposer « la pesanteur et la grâce » ; au fond, c'est la pesanteur croissante de la vie qui tue en nous la grâce du rire, son insouciance.

— C'est bien le moment de me parler de pesanteur et de légèreté, se rebiffe Mireille. Tu as un humour douteux, je trouve !

Nous nous regardons et pouffons de rire.

— Ma pauvre vieille, lui dis-je avec compassion. Ton ski aura été réduit à sa plus simple expression. Et moi qui te disais l'autre jour au téléphone que tu traversais une période propice aux tuiles...

Mireille s'est rembrunie :

— Ne parle pas de cela, veux-tu ?

Elle a réagi si vivement que je crois saisir une certaine impatience que je connais bien. Un agacement que je perçois fréquemment chez mes semblables, lorsque je leur donne les corrélations astrales de ce qui leur arrive. À croire que l'on déteste être programmé selon un système que l'on ignore ou refuse. Je veux en avoir le cœur net :

— Avoue que, vu ton scepticisme par rapport à l'astrologie, ça t'ennuie de ne pas savoir si tu dois mettre cet accident sur le compte du hasard ou du déterminisme astral...

Mireille maugrée un vague « bof », tout en sortant son tricot. Je continue :

— J'ai apporté ce qu'il faut pour dresser ton thème. Est-ce que tu me promets d'être de bonne foi lorsque je te le commenterai ? Sinon, tu le sais, on n'arrive à rien.

— Tu oublies que je suis psychiatre. Je sais à quel point le patient est tenté de tricher avec lui-même, avec sa vérité.

— Tu seras ce patient justement. Donc, je me méfie ! Hélas,

tu vas être tentée de croire que mes conclusions seront des extrapolations à partir de ce que je connais de toi.

— Je te sais honnête, ma petite Helvétè, dit Mireille.

— Voilà que tu fais des vers, maintenant.

— Mais ce qui me paraît le plus urgent, c'est que tu me racontes tout de toi. Je veux tout, tu entends ?

Ayant reposé délicatement le membre infortuné, je me lève d'un bond :

— Et si, en attendant, je nous faisais un dîner au champagne ? Pour fêter ton retour dans ma vie et aussi pour faire mentir le carré Saturne-Uranus qui vient de te faire, si je puis dire, ce vilain croc-en-jambe ? Demain, je te le promets, je te raconte tout depuis nos seize ans, où nous nous sommes quittées...

— ...Où tu m'as lâchée, rectifie Mireille avec force.

— Que veux-tu dire ?

— Que j'ai tellement ressenti ton départ comme un abandon que je n'ai plus rien fichu en classe. Plus motivée du tout ! Tu comprends, la concurrence, l'émulation que tu représentais — sans même parler d'amitié —, cela ayant disparu, je ne voyais plus aucune raison valable de travailler. Il a fallu que je parte moi-même à Dakar — où mon père était muté — pour en avoir de nouveau envie : tout d'un coup, j'ai voulu faire médecine, et puis après, psychiatre et psychanalyste. Et j'étais sûre, si un jour je te revoyais, que je te retrouverais médecin, toi aussi.

— J'ai effectivement été tentée par cette voie, dis-je. Et, après propédeutique à la Sorbonne, j'ai émigré à Jussieu, à la fac des Sciences où j'ai fait une année de P.C.B. Mais ensuite, je suis revenue aux Lettres.

— Pourquoi ? Tu étais faite pour être toubib, toi.

— Tu sais, l'astrologue, c'est le médecin de l'âme. Excuse-



moi, si je pénètre sur ton territoire, mais vois-tu, nous sommes inséparables, même à travers nos différences. Demain, ma chère, nous casserons le rite psychanalytique. Nous innovons. C'est toi qui seras sur le divan et c'est moi qui parlerai, d'accord ?

Je regarde ma montre :

— Zut ! Le magasin va fermer. Je file. As-tu besoin de quelque chose ?

— Et comment ! Une cartouche de Winston, si tu veux éviter que je craque. Sinon, je vais grimper aux murs !

Je ris.

— Avec ta patte folle, ça m'étonnerait !

Je dévale la pente enneigée, happant, comme venue d'une autre galaxie, l'atmosphère nocturne et glaciale de la montagne.

Que celui qui a eu une enfance heureuse me jette la première pierre. Pour moi, il n'y a pas d'enfant heureux. Bien sûr, l'enfance est enchantement, mais n'est-elle pas écorchure surtout ? L'enfance est magie de la découverte, mais n'est-elle pas avant tout frileuse insécurité ? On parle de la fantaisie et de l'espièglerie de l'enfance. On oublie son terrible sérieux.

Mais, me dira-t-on, je généralise peut-être à partir d'un cas personnel. Possible. L'astrologue ne peut qu'opter pour un schéma psychique de base de l'enfant, plus ou moins disposé pour le bonheur, de même que suivant son taux d'hormones thyroïdiennes, il sera agité ou indolent. Cela explique, je pense, que même l'empreinte négative ou positive d'un événement puisse être différente d'un enfant à l'autre et qu'à la limite, un être douillettement élevé — ou particulièrement sensible — puisse ressentir plus cruellement la perte de son chat qu'un autre enfant, celle de son père. Question de perméabilité affective.

Aussi loin que je me souviene, je me retrouve comme une enfant à double visage : sombre, tourmentée, maussade à la maison et, dès que j'ai fréquenté l'école, entreprenante, débridée, allergique à toute autorité qui ne s'imposait pas par elle-même, qui était fabriquée. L'autorité naturelle d'un adulte, je l'admettais, et alors je pouvais être singulièrement docile, mais j'étais résolument et instinctivement rebelle à l'autorité par principe, au diktat.

Cette tendance a perduré à travers ma vie et m'a parfois posé des problèmes, chaque fois que je ne reconnaissais pas l'adulte en face de moi comme intrinsèquement supérieur à moi. C'est ainsi que plus tard, pensionnaire, je me suis trouvée être traitée plus d'une fois d'« esprit négatif », ce qui, sur le moment, ne laissait pas de me perturber.

Mais pas longtemps. Finalement, je trouvais tout cela presque normal. Car depuis toujours, j'étais le vilain petit canard des contes d'Andersen. J'éprouvais une tendresse masochiste pour cette histoire dans laquelle je me complaisais et me plaisais à me reconnaître, les larmes aux yeux. Il fut même une période, vers neuf-dix ans, où je ne cessais de le relire, le soir, persuadée que, tel un météore venu de nulle part, j'avais un jour fait irruption dans la vie de mes parents. Ceux-ci, quelque peu embarrassés de ce cadeau insolite, traitaient cette chose apatride à leur manière, qui n'était que rarement la sienne. J'appris par la suite que les enfants en général traversent fréquemment cette phase de l'« enfant trouvé » lorsqu'ils prennent intensément conscience de leur individualité propre. Et pourtant, cette petite chose lointaine et quelque peu étrange avait un immense besoin de communication, de chaleur. Elle les trouvait auprès de sa mère, lorsque celle-ci était disponible, c'est-à-dire seule.

Sa mère était un oiseau méditerranéen qui, de sa voix pleine de soprano, avait enchanté et formé son oreille depuis toujours aux grands airs d'opéras italiens. Ce rossignol, sou-

dain égaré en Suisse alémanique, s'était tu. L'oiseau s'étiolait, perdait sa joie de vivre dans les hivers bernois. Sa tristesse me pesa terriblement — je me souviens de certains matins blêmes, à sept ans, lorsque je partais en classe et laissais là maman, déprimée, près du chauffage ; combien me pesait sa tristesse.

Les mères savent-elles jamais comme elles culpabilisent leur enfant par leur absence de bonheur ? J'aurais tant voulu l'envelopper dans mes ailes d'enfant et profiter d'un vol de cigognes pour lui rendre le soleil... J'appris en tout cas la force de cette parole de Spinoza : La tristesse est un « manque d'être ».

Mon père me glaçait : entre nous s'était établi le cercle vicieux de la feinte et brûlante indifférence, l'escalade de la froideur.

Mais hors de la maison, avec mes camarades de classe, je me muai soudain en un mélange de farfadet, de meneuse, de clown irrespectueux !

Ce n'est que bien plus tard que je découvris que le statut de vilain petit canard, ça a aussi du bon. Être différent, ce n'est pas toujours négatif ou frustrant. Cela sied bien à un esprit frondeur qui n'accepte pas facilement les lois qui régissent le reste des hommes. J'ai toujours implicitement agi comme si des choses m'étaient permises ou promises dans la vie, qui n'étaient pas accessibles aux autres. Oser, pour moi, est un devoir quasi moral ; le contraire supposant une fâcheuse résignation, sinon de la paresse mentale ; en tout cas, un gâchis. Je retire encore aujourd'hui une singulière satisfaction de pouvoir entrer *in extremis* dans une banque ou un bureau de poste, en faisant du charme au portier en train de fermer. Puérile réaction... Mais cessons-nous un jour d'être des enfants ?

Cependant, l'enfance proprement dite, où s'arrête-t-elle ? J'en suis sortie, quant à moi, lorsque arrivée à Casa à douze

ans, après des années passées dans la brumeuse Berne, je me suis retrouvée en classe, près de toi, Mireille. Souviens-toi, nous étions toutes deux les grandes bringues de la classe — assises à la même table, nos trop longues pattes repliées inconfortablement sous nos bancs d'écolières. Les plus grandes, les plus vieilles ; on pourrait conclure : les plus bêtes ? Eh bien, non, nous formions un attelage de deux chevaux de race qui galopaient en tête de la classe. À deux, glorieusement, nous enterrions les complexes qu'aurait pu nous coller notre année de retard... Bien que celle-ci fût amplement justifiée dans les deux cas par des circonstances exceptionnelles : toi, tu revenais, auréolée d'exotisme extrême-oriental, d'un long séjour en Indochine où ton père, officier de carrière, avait été envoyé ; quant à moi, mes parents avaient enfin succombé à la tentation de suivre les cigognes vers des horizons plus cléments : j'arrivais de Berne où les programmes pédagogiques suisses se limitaient en toute bonne conscience au microcosme helvétique.

Ah ! il est certain que j'étais incollable sur le nombre de soldats suisses qui s'étaient battus à Morat contre les Bourguignons en 1476 ou sur le nom du plus humble affluent de l'Aar, mais il ne fallait pas me demander où se trouvait Lille ou New York : on avait assez à faire chez soi sans aller s'embarrasser l'esprit de ces scories indigestes ! Et puis, on avait tout le temps pour les apprendre...

Je subis le choc des programmes français. J'étais à la fois éblouie et affolée devant les descriptions anatomiques pourtant élémentaires du corps humain en sciences naturelles ou devant les impressionnantes cartes de l'URSS ou des États-Unis qu'on nous faisait dessiner en cours de géographie. Le monde était-il donc si vaste, et je n'en savais rien ? Un déclic, je crois très marquant dans ma vie, s'opéra alors dans mon esprit d'enfant qui soudain était porté à tout relativiser. Il m'apparaissait d'une part qu'on pouvait très bien vivre dans

un univers limité, parfaitement satisfait de soi et des autres, et cette naïveté était combien rassurante et confortable. D'autre part, je constatais que ce qu'on ne connaît pas n'existe pas. Depuis, trop souvent, j'ai pu vérifier ce dernier point dans mon expérience d'astrologue, mais n'extrapolons pas.

J'en tirai une précieuse leçon — inconsciente, bien sûr — en ceci que j'acquis le réflexe d'aller au-delà de ce qui est communément admis. Et tout cela se révélait à moi en la modeste classe de septième, où j'étais retombée après mon lycée helvétique. Car j'avais dû en découdre de mes ambitions scolaires ! Et j'avais cruellement ressenti l'humiliation, que dis-je, la déchéance qu'impliquait ma rétrogradation à l'école communale, alors que j'étais excellente élève dans mon lycée bernois.

Candide, je m'étais présentée en arrivant à Casablanca, au concours d'entrée en sixième, comptant me débrouiller, pour la dictée, avec les moyens du bord. Je veux parler de l'écriture phonétique, calquée sur l'allemand, la seule qui existât pour moi. J'ai retrouvé depuis une carte d'anniversaire destinée à ma mère dans laquelle je lui faisais une grande déclaration ainsi libellée : « Pur moa, tu e la plu bel de tut le mama. Je t'èm tan. » Je sous-estimais de toute évidence le niveau de la sixième en briguant d'y entrer avec une telle orthographe ! Curieusement, peut-être parce que j'aime les mots, leur sonorité et que je suis une visuelle, je m'adaptais très vite aux fantaisies de l'orthographe française et, au bout d'un an, je ne faisais pratiquement plus de fautes. La difficulté peut être un levain extraordinaire pour un enfant — j'appris plus tard que cela est plus vrai encore pour l'enfant Capricorne ou Scorpion.

Oui, Mireille, c'est toi qui me fis sortir de l'enfance et de son intense sensation de solitude. Je n'étais plus seule, tu étais là, qui pensais comme moi, qui me comprenais. Le canard n'était donc pas si vilain que cela, si tant est que deux

exceptions en conjuguant leur originalité ne sont déjà plus tellement des exceptions.

En Suisse, j'étais «die Französin», la Française, car ma classe —mixte— savait que j'avais une mère française et que je parlais le français à la maison. Malgré mon niveau en classe, je ne parvins jamais à faire oublier à mes copains et copines cette regrettable excentricité qui, selon eux, frisait le mauvais goût si l'on ajoutait le fait tout à fait incongru d'être née à Alger ... Alger, autant dire les antipodes : c'était fichtrement loin du Barengraben ou de la Spitalgasse !

Est-ce parce que j'osais dépasser les garçons en classe (alors que mes camarades savaient rester à leur place de femelles subjuguées), ou parce que mes origines paraissaient nébuleuses et suspectement exotiques à mes comparses, que ceux-ci m'avaient spontanément élue chef de bande de l'une des deux moitiés antagonistes de la classe ? Je ne sais. Je me retrouvai à la tête d'une flopée de garnements excités, vaguement effrayée mais plus flattée qu'effrayée, m'efforçant d'être à la hauteur de la situation. Cela consistait à organiser —pendant les cours, bien sûr— des stratégies que nous imaginions fort subtiles pour, à la sortie de l'école, tomber comme la foudre sur la bande rivale. Et moi qui détestais la violence —porter la main sur quelqu'un m'est toujours apparu comme le viol par excellence de l'Autre—, je me retrouvais, grisée par le tabou transgressé, mordant et griffant comme une furie ceux d'en face. Cela se termina douloureusement un jour où maman, inquiète de mon retard, dut venir me chercher à l'école. Elle me trouva pliée en deux, sans souffle, terrassée par un coup de poing reçu en plein diaphragme, entourée de mes «alliés» impuissants qui tentaient de me redresser. Cela ne venait qu'en manière de représailles, à la suite d'un combat entre les deux têtes de la bande dont l'une —pas moi— avait perdu dans la bagarre —et par mes soins— une touffe impressionnante de cheveux qui me restèrent dans la main

et firent à mon adversaire un début précoce de calvitie. Le plus cruel dans sa situation, c'était le ridicule : elle était fille de coiffeur ! Toute ma vie, je regretterai de ne pas connaître son Signe zodiacal...

...Pas plus que je ne connus celui de mon premier flirt — ô combien innocent ! — qui fut aussi le dernier que j'eus sous le ciel helvétique. Il s'appelait Hans-Ueli, il était grand et beau. Du moins le croyais-je. Car dans mon souvenir, je garde l'image d'un lapin — un très beau lapin aux yeux de biche et au corps d'athlète — un athlète de douze ans, cela s'entend : le fait (qui m'apparaît aujourd'hui d'un attrait douteux) qu'il ne parvint pas à fermer la bouche lui conférait à mes yeux à la fois une valeur de rareté et de sensualité. Il m'apparaissait comme le comble de la séduction. Parfois, en cours, lorsque je le contemplais, fascinée par son œil fendu et vague, frangé de longs cils noirs, il me venait bien un doute confus sur son Q.I., mais je passai vite là-dessus.

À son sujet, également je me pose, aujourd'hui encore, des questions sur son Signe. Après tout, il fut le premier mâle à se trouver avec moi dans une cabine téléphonique (suisse et translucide). Le Signe du Lapin lui eût certes bien convenu...

Il avait pour meilleur ami une force de la nature, un fils de boucher, Heinz, dont le souvenir reste vivace en moi. Avec le recul du temps, il devait être Bélier, ou Taureau, en tout cas un Signe vital du printemps qui mord voracement dans la vie. À défaut de mordre, il buvait. Il buvait le sang encore tout chaud des bêtes abattues par son père. Il nous fit, à Hans-Ueli et à moi, un jour, l'insigne honneur de nous initier à ce rite barbare. En approchant de ces lieux, l'âcre odeur du sang nous surprit et je réprimai un haut-le-cœur. Il nous tendit solennellement un verre de ce breuvage animal en disant fièrement : « Buvez. Mon père dit que cela nous donne toute la force de la bête. »

À le regarder, on ne pouvait pas en douter. Mais nous

étions, Hans-Ueli et moi, résignés à accepter notre faiblesse : nous refusâmes. Vexé, il sembla considérer avec tristesse que nous n'étions pas dignes de ce don précieux. Je me surpris souvent par la suite à penser à cette anecdote étrange, avatar probable d'un certain cannibalisme lointain, tout en me disant que ce principe qui consiste à s'attribuer la vertu — la force — de l'être ingéré trouvait, sublimé, une application dans la Sainte Cène.

Certes, lorsque je rentrais de classe flanquée de mes deux gardes du corps, Hans-Ueli et Heinz, mes inconditionnels, je me sentais glorieuse et protégée. Andersen perdait du terrain. Et puis mon spleen, ma mélancolie me reprenaient, ma solitude m'envahissait de nouveau, interrompue par des moments d'intense surexcitation où le monde m'appartenait. Personne ne le savait, c'était un secret. Mais le monde m'appartenait.

Aucun souvenir astral n'est associé à cet itinéraire jusqu'à toi, mon Verseau complice. Je vivais dans une édénique innocence : je n'avais pas goûté encore à l'arbre de la connaissance astrologique.

J'avais quatorze ans lorsque, par hasard — mais je ne crois au hasard — cet arbre laissa négligemment tomber un fruit que je cueillis. C'est ainsi que, de la pomme de Guillaume Tell à celle de Newton, il n'y eut pour moi qu'un pas. Je le sais avec certitude puisque, récemment, je retrouvai, dans le grenier et parmi mes compositions françaises de jadis, une rédaction dont le contenu me surprit agréablement. J'appris en effet qu'à la question que le professeur nous posait sur la manière dont nous employions nos loisirs, je répondis ceci : « Quand j'ai le spleen, je joue de l'harmonica ou de la flûte sur mon balcon, doucement, pour moi toute seule, lorsque la nuit est tombée. Mais en général, c'est la lecture que j'aime



le plus, et écrire. Et puis j'étudie une chose passionnante que je découvre : l'astrologie. Je sens que l'écriture et l'astrologie seront très importantes pour moi dans la vie... »

Pour moi qui ne parvenais pas, jusqu'ici, à retrouver le départ exact de cette curiosité pour les astres, cette indication est précieuse. Mais quelle fut donc la providentielle amorce, le doigt invisible du hasard qui me fit découvrir cette clé, ce code dont, plus tard, je devais faire ma passion d'être pensant ?

Ma mémoire, là, se bloque bêtement. Il est assez révoltant et frustrant pour l'esprit de constater que l'aube d'un fait important — le moment où l'on s'est senti adulte, celui où l'on a commencé à aimer l'autre, le jour et les circonstances où l'on a conçu un enfant, l'instant où a germé en soi la première étincelle d'une œuvre — que cette origine est diffuse, nébuleuse, à jamais, semble-t-il, perdue pour la conscience. Cependant, si le jour et l'heure me sont inconnus, je me souviens que ma pomme à moi tomba de son arbre sous la forme d'un vieux traité d'astrologie. Une cliente de ma mère l'avait-elle oublié en quittant la salle d'attente ? Une amie me l'avait-elle prêté ? Je ne sais plus. Je le feuilletai d'abord distraitemment. Puis, intriguée par ce que j'y découvris, je me mis à le fouiller avec curiosité, m'imbibant de l'étrange typologie qu'il exposait.

J'ai toujours eu une propension malade à classer les choses, les êtres, les idées, à les situer. Il me reste une impression très précise de l'époque où je ne savais ni lire, ni écrire. Je devais avoir environ cinq ans, et j'étais assise au milieu de mes jouets, de mes poupées, de mes perles multicolores, de mes crayons, renfermée dans un petit espace que je m'étais créé au moyen de meubles, de chaises et de caisses — plus l'espace était restreint, plus j'étais à l'aise, rassurée : rien ne pouvait m'arriver. J'éprouvai le besoin de séparer les objets, de les ranger dans des boîtes par catégories. Et je me souviens de la pénible impression d'impuissance que j'eus, lorsque

je m'aperçus que je ne possédais aucun moyen, aucun code pour me rappeler plus tard le contenu des boîtes ! Je pensais bien mettre une croix sur l'une, un rond sur l'autre et ainsi de suite, mais, immédiatement, je me rendis compte que ce moyen mnémotechnique laissait à désirer : qu'arriverait-il si j'oubliais à quoi correspondaient la croix, le rond ? Je cherchais non un code relatif, mais un code absolu, un langage.

J'ai pris conscience ce jour-là du prix, de l'utilité du savoir-écrire, et ce fut pour moi une singulière motivation lorsque, quelques mois plus tard, j'allais à l'école.

Classer, donc ; cerner, situer, comprendre était vital pour moi. Et comme je m'ouvrais au monde, c'était aux autres que, tout naturellement, j'appliquais ces tendances. Comme chacun d'entre nous, j'avais observé autour de moi des modes de comportements différents. Ne serait-ce qu'à l'école, il y avait les timides, les présomptueuses, les secrètes, les fortes en gueule ; il y avait les réfléchies et les fofolles, les sentimentales et les raisonneuses, les rancunières, les obstinées et les girouettes ; les généreuses et les étriquées. Parmi les adultes autour de moi, par-delà les activités humaines toutes plus ou moins semblables — chacun se levait, se lavait, mangeait, travaillait, se distrayait comme tout le monde —, j'observais également d'énormes différences. Les visages humains m'inspiraient la même constatation étonnée : ils possédaient tous un nez, une bouche, deux yeux, deux oreilles, un front. Or, la nature — quel exploit ! — parvenait, avec un si petit nombre de facteurs, à produire une infinité de visages qui réfléchissaient en général la nature profonde de l'individu. Tous semblables... et tous différents. Et voilà que cet étrange ouvrage astrologique m'apportait des cases toutes prêtes pour contenir ce vaste éventail humain, douze cases, conçues dans la nuit des temps pour expliquer douze modes différents d'être, douze modes d'exister !

C'était fascinant, c'était follement séduisant, cette palette

de douze nuances d'un même prisme: l'homme. Fascinant, séduisant... si c'était vrai ! Si ce n'étaient pas là les gratuites élucubrations superstitieuses d'une âme populaire trop imaginative.

Ce qui paraissait apporter une caution sérieuse à cette typologie, c'était justement sa pérennité. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'une classification de l'homme qui venait de si loin —on parlait de la Grèce et d'Hippocrate— et qui n'était pas engloutie sous les vagues des siècles, devait proposer quelque chose de valable. Cependant, pour vraiment établir si oui ou non ce système de références correspondait à la réalité, il fallait vérifier« sur le tas », il fallait expérimenter, appliquer à mon entourage ces rudiments de connaissances astrologiques que je possédais déjà. Je me promis en outre de me livrer, dans l'avenir, à un très sérieux recensement astral de mes flirts. Il va sans dire que je me mis à observer de plus près les êtres que je côtoyais. Je me demande aujourd'hui comment Mireille ne fut pas mon premier cobaye. Peut-être m'était-elle trop proche, mes liens avec elle étaient-ils trop passionnels pour que je puisse la considérer objectivement. Paradoxalement, je pouvais mieux m'examiner moi-même par le truchement de l'introspection. Elle se trouvait à une de ces distances limites où cette réaction objectivante n'était pas possible. En un mot, elle était tabou.

Avec Marie-Claire, mon test était déjà davantage possible.

J'aimais bien cette Balance sensible, raffinée, —voire un peu maniérée— artiste —elle jouait Bach à me faire pâlir de jalousie— dont l'occupation favorite était ce qu'on appelle en allemand la « Schwärmerei », c'est-à-dire une façon romantique de rêver au Prince Charmant. Mon manuel d'astrologie prétendait que l'amour est la grande affaire dans la vie des Balances, que tout tourne autour de cet échange avec l'autre, pour lequel on nourrit des sentiments très idéalisés. C'était tout à fait Marie-Claire. Mais attention, me disais-je, cela est

vrai pour tout le monde, et puis — restons calmes — même si c'est plus vrai pour Marie-Claire que pour la moyenne des gens — et c'était le cas — accusons le hasard. Ce dernier, que n'ai-je pu — et vu — lui mettre sur le dos, depuis ! Il croule, le malheureux, sous le fardeau de tout ce qu'il refuse d'assumer.

Le manuel ajoutait que ce Signe est particulièrement hésitant, modéré, ou tiède — pensons à ses plateaux étales — et qu'il agace volontiers des Signes plus décidés, plus entiers que lui, tels que le Bélier ou le Capricorne. Là, je jubile, car avec ses manières quelque peu affectées, ce sont ses hésitations, ses difficultés à prendre parti qui m'énervent le plus, et sont la cause de nos — épisodiques — brouilles.

Mireille, Marie-Claire et moi formons avec Thérèse un trio qui se transforme occasionnellement en quatuor, à l'instar des trois mousquetaires. Car Thérèse est un oiseau insaisissable, indépendant, dont la fantaisie et l'espièglerie légère peuvent apparaître à des tempéraments plus graves carrément inconsistentes. Elle change d'idée au gré de ses humeurs. Ce qui était blanc la veille est noir le lendemain par le simple jeu de son caprice. Je dois lui demander son Signe d'urgence !

— De quel Signe veux-tu parler ? me demande-t-elle, ahurie.

— Ton Signe de naissance, pardi. À quelle date es-tu née ?

— Le 25 mai 1942, me dit-elle.

— Alors, attends : Tu es... — je feuillette mon bouquin — tu es Gémeaux ! Voilà : « Esprit aux curiosités multiples, mais superficielles ».

— Tu exagères, dit-elle vexée ; suis-je superficielle, moi ?

— Il est vrai, dis-je en riant, que tu t'intéresses à tout mais que, très vite, sans approfondir, tu passes à autre chose.

— Et puis, d'abord, qu'est-ce que ce bouquin-là ?

— Voilà quelque chose qui va te combler d'aise : « En amour,

est volage, instable, aime butiner et badiner». Écoute, tu ne peux pas dire le contraire, flirteuse comme tu es !

— Je m’amuse ! Quel mal y a-t-il à cela ? rétorque-t-elle. Ce n’est pas ma faute si aucun ne me retient.

— Signe d’air, le natif des Gémeaux est insaisissable, léger, difficile à capter, car, intelligent, il sait tout de suite reconnaître les insuffisances de ses semblables, dont il a cependant grand besoin.

Thérèse fronce les sourcils.

— Passe-moi ton bouquin. Il semble y avoir quelque chose de vrai dans tout ça.

— Évidemment, quand on te prête l’intelligence, tu acceptes d’être de ton Signe, hein, maligne !

— Ben, pourquoi pas ? dit-elle en cherchant visiblement quelque chose de précis dans le manuel qu’elle vient de prendre de mes mains.

— On va voir si ton truc est sérieux, dit-elle. 28 octobre, c’est quoi ? Voilà : Scorpion. Oh ! que c’est drôle. Tu sais, Matthieu, mon petit copain, il est Scorpion ! C’est une sale bête, ça, non ? dit-elle en levant les yeux vers moi, vaguement inquiète.

— Je crois qu’ils sont assez tourmentés, jaloux et possessifs, si je me souviens bien. Vérifie. Il me semble aussi qu’ils sont obsédés par l’idée de la mort.

— Dis donc, mais c’est rigolo, cette ...astrologie — c’est comme ça que tu appelles ça, n’est-ce pas ? — Regarde ce qu’ils disent sur Matthieu, que tu as vu cinq minutes l’autre jour...

— Juste assez pour voir qu’il était sombre et n’avait pas l’air commode !

Thérèse lit tout haut — visiblement, elle n’a pas écouté ce que je viens de dire : « Signe d’eau automnal qui correspond à la décomposition de la nature, à sa putréfaction. C’est le Signe

de la régénération, des métamorphoses, de la mort. Le natif du Scorpion est, plus qu'un autre, préoccupé par l'au-delà. Il a le goût du mystère, mais aussi du morbide. Sa sexualité est très exigeante. »

— Ah, ça, c'est vrai ! Il ne pense qu'à ça, s'exclame-t-elle, amusée.

— Mais tu apprécies, sinon il ne serait pas ton flirt, que je sache ! dis-je, insinuante.

— Je le trouve bien un peu obsédé, mais il est tellement intelligent, tellement attirant — il m'attire comme un aimant, tu sais — que je passe là-dessus. D'ailleurs, ils ne sont pas tous comme ça, les types, d'après toi ? Moi, je ne rencontre que cela ! Ses cheveux de lin luisent au soleil.

— C'est ce qui te semble, peut-être parce qu'en tant que Signe d'air, tu es une cérébrale et que pour toi, le sexe, c'est un complément. Ce que tu aimes, c'est marivauder, ma lou-loute ! Butiner, comme dit le bouquin.

— Tu as peut-être raison. Et puis, comment puis-je lui échapper ? C'est le premier qui me piège comme ça. Il ne me lâche pas d'une semelle : jaloux comme un tigre ! Écoute ça : « Ils exercent un magnétisme certain sur leur entourage. »

— Qu'est-ce que je te disais ? Dis donc, c'est drôlement intéressant, tout ça. Et toi, qu'est-ce que tu es, là-dedans : chèvre, corbeau ou renard ?

— Chèvre, justement. Ou plutôt Capricorne !...

Thérèse lit à voix basse et conclut :

— Pas drôle, ton Signe. « Taciturne, ambitieux » — ça, c'est comme Matthieu : donc le Capricorne ressemble au Scorpion ?

— Oui, sur certains points, dis-je.

— Tu es ambitieuse, toi ?

Thérèse me regarde comme si elle ne m'avait jamais vue, avec un œil quelque peu soupçonneux.

— Oui, je crois, pourquoi ?

— C'est pas sympa, l'ambition. D'abord, c'est ennuyeux. Ça suppose des idées fixes... au moins une, ajoute-t-elle en réfléchissant. Sur son visage lisse de rouquine, une ride frontale est apparue.

— Évidemment, pour un Gémeaux, la persévérance, c'est une hérésie, dis-je avec une pointe de mépris.

— Bof... C'est tellement plus amusant de prendre la vie comme elle vient, de changer de cap comme on veut, de n'avoir pour but que son plaisir immédiat.

— Possible, c'est une façon de voir.

— Si je comprends bien, ce n'est pas la tienne ? Pourtant, tu n'es pas du genre bûcheuse. Je te vois en « mettre un coup » juste avant les compositions, pour pouvoir nous écoëurer en fin d'année avec tes prix...

— C'est peut-être ça, l'ambition. Je ne sais pas à quelle force j'obéis — mais c'est une force — lorsque quelque chose me pousse à être la meilleure, la première. Tu parlais de cap tout à l'heure. Je ne sais pas encore quel est le mien, mais j'y vais tout droit, ça je le sais.

— Bizarre...

Les taches de rousseur de son nez retroussé frémissent d'incompréhension.

— Ça paraît prétentieux, mais en lisant des bonnes femmes comme Simone de Beauvoir — tiens, je viens d'apprendre qu'elle était Capricorne, elle aussi, et crois-moi, comme je l'admire énormément, ça ne me fait pas peu plaisir — elle ou Virginia Woolf, un Verseau, je crois, ou Marguerite Yourcenar, qui est Gémeaux, comme toi, et dont je viens de lire les superbes *Mémoires d'Hadrien*... quand je les lis, ça me fait vibrer ; très loin au fond de moi, je sais que j'aurai, moi aussi, un jour ma note à ajouter à ce concert féminin.

— Qui sait ? dit Thérèse, conciliante, mais sceptique.

Et sur mon élan, je reprends :

— Pourquoi, à ton avis, parle-t-on toujours de l'ambition masculine, comme si, là, on la tolérerait comme un moindre mal, alors que celle des femmes est suspecte ? Est-ce que, par exemple, ton père accepterait l'idée que tu veuilles devenir quelqu'un d'important, je ne sais pas, moi, un personnage ?

— Euh...

— Le mien, non. Et nos pères sont pratiquement tous pareils, continué-je sur ma lancée. Tout juste bonnes pour nous marier et pondre des enfants. D'accord : pendant des siècles, les hommes disposaient de la guerre pour justifier leur ambition. La guerre était un exutoire spectaculaire : Alexandre de Macédoine, ça devait être quelqu'un. Mais maintenant que les guerres mettent des populations entières en jeu, donc aussi les femmes, et que l'ambition est loin de n'avoir que les armes comme moyen de s'affirmer, il n'y a plus aucune raison pour faire deux poids, deux mesures. Donc j'accepte d'être ambitieuse et je ne me marierai pas avant... disons trente ans. Et seulement si je trouve l'oiseau rare. Sinon, célibat ! C'est d'ailleurs dans mon Signe, dis-je, en fanfaronnant quelque peu.

— Quoi donc ?

— Le célibat. Les Signes le moins portés au mariage sont, pour des raisons différentes, le Verseau, le Sagittaire, la Vierge et le Capricorne. J'ai appris cela cet après-midi.

— Et les Gémeaux ? Moi, je n'ai aucune envie de rester célibataire.

— Tu as peu de chances, d'après ce que je sais. C'est un Signe très liant, très sociable. Il se marie plutôt deux fois qu'une, car il a une vie souvent double, double comme lui.



— ...Parce qu'en plus de tout je suis double ? demande Thérèse, sur la défensive.

Et, après un temps, d'ajouter :

— C'est vrai que je ne sais pas qui je suis. Par exemple, tu vois, je me surprends à être sentimentale et indifférente à la fois ; quand je suis avec quelqu'un, j'ai à la fois envie de fuir et de rester, je le comprends et le critique en même temps. Bref, je ne m'y retrouve pas, c'est pas clair.

— Là, Thérèse, je vais te faire une confidence. Je ne suis pas Gémeaux et je suis exactement comme toi. C'est ce qui me fait apporter quelques réserves à ma découverte. D'autant plus que je suis censée être fidèle et que maman m'appelle cœur d'artichaut.

— Ah ! tu vois, il n'y a pas que moi d'instable !

— Mais je ne t'arrive pas à la cheville, ma chère !

J'entends sonner l'horloge du quartier et je réalise qu'il est très tard.

— Je file, Thérèse, dis-je en reprenant mon précieux manuel ; mes parents vont se demander où je suis passée, et en ce moment, j'aime mieux ne pas discuter : il y a de l'électricité dans l'air ! À demain ...

Et je disparaïs.

À la maison, on se croirait chez les trappistes, tant le silence s'éternise. On n'entend que le cliquetis des couverts contre les assiettes ; je m'entends même déglutir, c'est à vous couper l'appétit.

Mes parents sont furieux de mon retard. Je suis censée rentrer directement après mes cours et je n'ai pas d'excuse. Depuis plusieurs jours, je ne fais, telle loup affamé qui sort du bois, que de brèves — et muettes — apparitions lors des repas. Les explications que je pourrais leur donner ne sont

valables que pour moi — je veux parler de mon enthousiasme pour ma récente découverte. Mira, la fatma qui nous sert, me lance un œil noir et complice. Elle rit sous cape. Elle est grande et belle, très majestueuse, avec une chute de reins de Vénus hottentote qu'elle porte avec dignité. Elle est la malice personnifiée et je pense que c'est cette malice qui, malgré sa classe, la poussera, peu de temps après, à filer avec quelques draps de la maison sous sa djellaba et, lorsqu'elle sera surprise, ainsi bardée, par ma mère dans l'escalier, à simplement éclater d'un rire innocent et moqueur.

Je l'aime bien... Tiens, au fait, me dis-je, en mastiquant avec application la semoule d'un exquis couscous dont elle nous a encore gratifiés, de quel Signe peut-elle bien être ? Pauvres indigènes qui, pour la plupart, n'ont pas d'acte de naissance et n'ont de ce fait qu'une idée très vague de leur venue au monde. Frustrés à jamais !

Mon père boude. Il me demandait hier encore — ou feignait de me demander — si mon but dans la vie était de devenir ministre, parce que je ne daignais sortir le nez de mes livres que pour venir me rassasier, me reprochant mes occupations si peu féminines. Mes parents, visiblement, sont fort déçus de mon comportement et de mes goûts et auraient préféré me voir coudre, tricoter, vaquer à des tâches ménagères. Ils me citent régulièrement ma grande sœur Christiane en exemple qui non seulement est la beauté de la famille — moi, j'en serai le cerveau, peut-être, et ce sera bien suffisant —, mais qui possède en outre ces précieuses vertus domestiques qui me font défaut. Les absents (car l'oiseau s'est déjà envolé) n'ont apparemment pas toujours tort.

Vilain petit canard... Il me vient soudain une question à l'esprit, qu'irrésistiblement, avec un manque d'à-propos évident, je pose à ma mère :

— Au fait, maman, c'est bien aujourd'hui que M<sup>me</sup> Stella devait revenir se faire soigner ?

— Oui, pourquoi ? réplique maman sur un ton neutre, qui vise à me montrer que je ne suis pas en odeur de sainteté.

— As-tu pensé à lui demander ce dont je t'ai parlé l'autre jour ? »

Un reste d'intuition me fait éviter de parler de cette chose incongrue que semble être, je le sens déjà, l'astrologie aux yeux des gens.

— Oui, tu avais raison, répond maman. Elle est Scorpion. Elle était tout à fait au courant de ces histoires d'astres et connaissait son Signe.

Et après un temps, comme si elle réalisait soudain la chose :

— Tu veux dire que tu as trouvé son Signe rien qu'en voyant ses yeux l'autre jour ? Ça me paraît incroyable.

Je suis aux anges. Mon premier succès en astrologie ! Je deviens volubile, malgré l'humeur paternelle.

— J'étais sûre, d'après la description de mon manuel ; car ce Signe a un regard tout particulier, paraît-il, et voilà : pour moi, la preuve est faite, puisque je n'ai fait que la croiser en rentrant de classe.

— Une hirondelle ne fait pas le printemps, dit maman, dubitative !

— Peut-être... Mais c'est tout de même bizarre, non ? Je trouvais qu'elle avait du chien.

— Sais-tu seulement de quoi tu parles, dit mon père, réprobateur. Peuh !... du chien, répète-t-il, ironique.

Je continue, enthousiaste, sur ma lancée.

— Et ces yeux ! Profonds, assez rapprochés, sombres, avec une expression intense et magnétique : le regard Scorpion, quoi ! Un regard sexuel.

Là, je sens que j'ai dépassé les bornes, j'ai fait fi de la pudeur suisse-allemande de mes origines. Quand mon père est en colère, il parle de moi à la troisième personne en ma

présence — c'est le signe d'une grande indignation — et il traduit littéralement en français des expressions germaniques :

— Quoi ! elle qui est encore verte derrière les oreilles<sup>2</sup> oser parler de regard sexuel. Il n'y a plus d'enfants...

Et il sort. Ma mère a une curieuse réaction. Le mécontentement de mon père ne suffit pas à expliquer son attitude. Je vais pour l'embrasser avant de retourner à mes fidèles amis, mes livres. Je la prends dans mes bras et la soulève comme une poupée, car je la dépasse depuis longtemps. Elle me repousse doucement et me dit bonsoir sans effusion. Je me retire dans ma chambre, prétextant des devoirs à faire. Mais quelques instants plus tard, en me rendant à la salle de bains, je passe devant la porte du salon restée ouverte et je saisis alors quelques bribes des paroles de ma mère qui s'adresse, stupéfaite, à mon père :

— Tu as entendu ? La petite parlait de regard sexuel à propos de ma cliente Scorpion, tu sais, cette femme toujours très élégante, dont le mari est le cardiologue bien connu...

Je me suis arrêtée, j'attends la suite, je sais que cela va m'intéresser.

— Eh bien, continue maman, je perçois une certaine provocation dans sa voix. Sais-tu une chose ? Elle m'a avoué aujourd'hui — les femmes parlent beaucoup dans les salons de beauté — qu'elle était très portée là-dessus.

— Que veux-tu dire ? demande mon père, qui pense arrêter cette conversation en obligeant maman à s'avancer davantage.

Mais elle se jette à l'eau :

— Eh bien, oui, son mari lui fait l'amour tous les soirs depuis vingt-deux ans. Tu te rends compte ? conclut ma mère, dont le ton traduit une incrédulité mêlée d'admiration.

---

<sup>2</sup> Traduction de l'allemand : *Sie ist noch grün hinter den Ohren.*

Le reste ne m'intéresse pas. Mon triomphe est complet. C'est une Scorpionne en règle. Je m'endors, excitée et comblée, riche d'une clé encore brute, primitive, mais dont j'entrevois les ciselures cachées.

Mireille et moi sommes étalées, deux lézards sous le chaud et pénétrant soleil de juin, à Aïn Diab, près de Casa. Dans quelques jours, le concours du BEPC auquel nous nous préparons à notre manière. L'intention y est, puisque tel l'épée entre Tristan et Yseult, un mur de livres scolaires nous sépare pour bien nous rappeler à notre devoir. Il est évident que ni l'une, ni l'autre n'y touchera : comment peut-on songer à travailler par un temps pareil où tout invite au *dolce farniente* ? Et puis, c'est le moment de la sieste ; saisissons-nous de cette trêve qui d'ailleurs s'impose d'elle-même. Le voudrait-on, qu'on ne pourrait rien assimiler sous ce soleil de plomb.

C'est à se demander comment, sous des cieux si caniculaires, on trouve des gens cultivés. Le climat semble dissoudre les cellules grises et réduire l'homme à l'essentiel de sa nature animale, à une vie purement végétative.

À plat ventre l'une et l'autre, nos visages encadrés de nos bras repliés, nous nous faisons face et nous sourions, heureuses de vivre. Mireille murmure lascivement, et c'est plus une affirmation qu'une question :

— Tu as lu *Les Mandarins* de Beauvoir, il me semble ?

— Oh ! oui, dis-je, enthousiaste. Et j'ai beaucoup aimé.

— Tu te souviens lorsque Nadine, je crois, parle des « moments parfaits » de la vie ?

— Oui, très bien. Ce sont ces moments privilégiés où tout — le cadre, les circonstances, l'humeur — semble concourir à une perfection fugitive. C'est ça ?

— Oui, exactement, dit Mireille. Je pense que nous vivons un tel moment. Tu imagines ? Nous avons seize ans, toute la vie devant nous — comme on dit, mais c'est vrai — une vie qui

sera forcément belle, pleine, heureuse, glorieuse. Comment veux-tu qu'elle soit autre chose ?

Elle rit d'un petit rire de gorge.

— ... Et nous sommes là, à engloutir toute cette force, cette chaleur qui nous viennent de si loin, dis-je en me retournant et en m'étirant, les bras en croix, les jambes en V. Je suis une étoile de mer. Je suis l'homme de Léonard de Vinci.

— Quoi ?

— Oui, tu sais bien, l'homme qu'il a dessiné telle une étoile à cinq branches, inscrite dans un cercle.

— Ah ! oui, dit Mireille d'un ton alangui.

— C'est l'homme englobé dans l'univers, qui éclate dans toutes les directions, qui garde ses racines et vise le ciel, dis-je avec ferveur. Tu dors ?

— Non. Je suis bien ; simplement... Je suis bien. Je t'écoute.

— Eh bien, tant mieux, lui dis-je, toujours crucifiée sur le sable bouillant, parce que j'ai des choses à te dire.

— Aïe ! gémit Mireille. Vas-y, raconte.

— Est-ce que je t'avais parlé de Patrick, tu sais, ce type très beau, qui a dix-neuf ans...

— ... Des yeux bleus extraordinaires, des cils à nous rendre folles de jalousie... Je vois, tu m'en parles depuis des siècles, complète Mireille en ronronnant comme une chatte. Je sais aussi que tu l'as rencontré à l'UCJG<sup>3</sup>.

— C'est exact. Je t'avais dit qu'il me faisait la cour. J'ai flirté avec lui après de longs moments très romantiques main dans la main. Nous en étions déjà à nous demander combien d'enfants nous aurions plus tard ; il en voulait neuf !

— Quelle horreur ! s'écrie mollement Mireille, compatissante.

---

<sup>3</sup> Union Chrétienne des Jeunes Gens.

— Tu imagines. Alors, je ne sais pas si le nombre lui paraissait nécessiter une mise en route immédiate. N'empêche qu'il m'a demandé de coucher avec lui. Qu'est-ce que tu dis de ça ? dis-je fièrement à Mireille.

— C'est pas original, laisse tomber ma compagne.

— Ça ne t'est pas encore arrivé, que je sache. (Je tiens à ce que les choses soient claires.)

— Bôf...

C'est la seule réponse qui sort du sable, à ma droite. Mais la curiosité l'emporte sur sa fierté.

— Et alors ? ajoute-t-elle.

— Bien sûr, j'ai refusé. Il est fou !

J'étais furieuse, parce que vexée. Vexée de m'être trompée car, étant Gémeaux comme Thérèse, je le croyais idéaliste, cérébral, détaché des trivialités de ce genre. Je m'étais trompée ...ou plutôt non.

— Pendant tous ces mois, j'avais simplement eu affaire à Pollux, alors que sa moitié matérialiste, Castor, existait et que je voulais l'oublier. C'est Castor qui m'a demandé cela, probablement réprouvé par Pollux puisque, dès le lendemain, Patrick, mon cher Patrick revenait, tout honteux, me demander pardon pour ce moment de faiblesse où il avait cessé de me respecter, de me mettre sur un piédestal (ce sont ses propres paroles).

— Dis donc, (Mireille ouvre un œil, un œil très vert dans cette lumière intense ; elle est superbe avec son corps uniformément cuivré de jeune animal) ton gars est dans un état drôlement conflictuel, si j'en crois ce type nommé Freud que je lis en ce moment — tu sais, c'est toi qui m'as passé son bouquin sur les rêves : passionnant d'ailleurs...

— Il a l'air pourtant parfaitement heureux. Simplement, il passe d'un personnage à l'autre, et quand il est l'un, il n'a

pas la nostalgie de l'autre. C'est la dualité des Gémeaux, ça. En tout cas, le cochon qui sommeille en lui, je veux parler de Castor, est allé coucher avec Jeanne.

— Quoi ? Jeanne ? Cette fille qui avait l'air d'un chef scout : jamais soignée malgré ses dix-huit ans, le cheveu filasse et l'allure d'une vieille Anglaise ?

Mireille a levé la tête, outrée.

— Oui, elle. Je te signale qu'on peut être chef scout sans avoir l'air d'une vieille Anglaise ; Jeanne et moi, nous nous sommes connues dans un camp scout. Elle était Kââ et moi, Baghera. Je n'aurais jamais cru que cette fille me chiperait Patrick, avec ses allures de petit soldat.

— Si elle couche, tu sais...

— Évidemment, c'est une vieille : tu parles, dix-huit ans... Et tu sais quoi, dis-je soudain véhémement en souvenir de ce que j'évoque. Voilà qu'hier, il arrive triomphant pour m'annoncer que tout cela est normal ; que depuis que je lui ai expliqué qu'il était Gémeaux, il avait découvert en feuilletant un dictionnaire que Dante — tu sais, celui de *La Divine Comédie* — était du même signe que lui et que j'étais sa Béatrice, sa céleste bien-aimée qu'il n'a jamais touchée. Du coup, il se sentait complètement justifié à mon égard : tu penses, avec un modèle si illustre...

— C'est certain, dit Mireille, si tu définis les qualités et défauts des gens au moyen d'un langage, tu les enfermes dans ces limites et de ce fait, ils se sentent justifiés. Dangereux, ton histoire, ma chérie, ajoute-t-elle d'un air malicieux, un drôle de piège, non ?

Je rabats mon chapeau de paille sur mes yeux. La tête à l'ombre et le corps au soleil, c'est idéal. Je suis tellement bien, avec ce bruit des vagues qui suffit à nous rafraîchir ; tellement bien qu'à force d'exister, je n'existe plus. L'immobilité et le bonheur, c'est comme la mort.



— Ce que tu racontes est trop subtil. Il fait trop chaud. Dis, Mireille, promettons-nous quelque chose : de nous retrouver ainsi plus tard, au soleil, de la même façon. Tu crois qu'on pourrait être aussi heureuses qu'aujourd'hui ?

— Nos destins vont diverger. Tu vas m'oublier, dit Mireille avec désinvolture.

— On n'oublie pas son adolescence, dis-je. Et mon adolescence, c'est toi.

Ce qu'on a appelé les *événements*, qui devaient aboutir à l'indépendance du pays, inquiétèrent vivement mes parents.

Je quittai donc, avec mon frère Walter, le Maroc sauvage où je me sentais libre comme un oiseau — au moins hors de chez moi — pour un pensionnat de la Haute-Loire où je fis connaissance avec un froid sibérien... et avec la contrainte.

J'entrai en classe de seconde. C'était un hiver particulièrement rigoureux et l'humidité suintante sur les murs intérieurs de ma chambre me rappelait que la vertu morale du protestantisme impliquait le mépris de ce genre de contingences matérielles.

Ce collègue — qui, on l'a compris, était protestant — présentait par ailleurs des aspects extrêmement agréables ; d'abord, il était mixte, ce qui me ramenait à mes premières années scolaires et ce, à un âge plus intéressant qu'alors. Ensuite, la nature, il fallait le concéder, était superbe et les saisons, nettement caractérisées. En particulier l'automne, je m'en souviens, flamboyait de tous ses arbres qui se déposaient peu à peu, et comme à regret, de leur parure fauve. Celle-ci gisait en un épais tapis de feu sur le chemin qui menait du dortoir au cours. Je réapprenais les saisons européennes et cela me séduisait, mais la mer me manqua très vite, et le soleil.

L'autre ennemi, avec le froid, était la contrainte. La discipline, je l'acceptais — de plus ou moins bon cœur — compre-

nant que face à une horde de plusieurs centaines de pensionnaires qui venaient de partout — y compris d'Amérique — il fallait une règle commune.

Mais je ne supportais pas que sous prétexte de m'édifier, on violât ma vie personnelle, cherchant à travers des entretiens où l'on prêchait le faux pour savoir le vrai, le niveau de mon intimité avec celui que je considérais comme le seul garçon subtil et intelligent de la « boîte », je veux parler de Willy. De plus, il était très mignon, ce qui ne gâtait rien, et Gêmeaux lui aussi ! Avec le premier, il avait en commun cette caractéristique du Signe : il était spirituel, vif d'esprit, drôle, avec cependant une propension à la mélancolie que je ne m'expliquais pas. Il avait tous les traits de son Signe, avec des choses en plus, qui n'étaient pas « prévues » par mon manuel. L'apprenti astrologue était un peu perplexe.

Nous ne nous quitions plus. Lui, en Maths élémentaires, moi en Seconde, nous nous arrangions pour faire miraculeusement coïncider nos fins de cours — parfois au prix de quelque irrégularité qu'il fallait payer chèrement en se faisant gravement admonester par les directeurs. Mais demain était un autre jour ! Ceux-là, je le compris plus tard, mais absolument pas sur le moment, avaient visiblement très peur des possibles — et prosaïques — retombées d'un semblable emballement. Le dimanche, au cinéma du village où nous avions le droit d'aller, nous pouvions enfin nous prendre innocemment la main dans le noir, nous croyant à l'abri de la délation. Point du tout ! Le lundi matin, régulièrement, nous nous retrouvions lui ou moi, ou les deux, mais séparément, devant les hautes instances, priés d'avouer des forfaits que nous n'avions pas commis. Une fois de plus, nous avons donc été espionnés, et c'étaient des gamins scouts qui servaient d'informateurs ! Nous nous promettions, Willy et moi, d'en faire de la pâtée pour chiens si nous arrivions à en coincer un.

Donc, après avoir été en révolte contre mon père, je l'étais

contre la directrice du pensionnat, dont les discours moralisateurs m'indignaient. Confusément, je sentais qu'elle ne digérait pas mes dix-sept ans pleins de sève, pleins d'espoir. Quand elle me citait la Bible pour me ramener dans le bon chemin, ses yeux, inquisiteurs au point de m'indisposer, démentaient la sagesse de ses paroles. Mieux, ils me rendaient ces dernières odieuses d'hypocrisie, et je pensais aux tombeaux blanchis de l'Évangile, irrésistiblement.

Je pris donc en grippe aussi la religion ou, sinon l'idée de Dieu que je gardais intacte, du moins la façon dont on l'habillait — j'avais été très mystique à Casa, souviens-toi, Mireille, et notre but était de rejoindre Albert Schweitzer à Lambaré pour l'aider à soigner ses Noirs. C'était la révolte tous azimuts, mais une révolte secrète, qui ne cherchait pas d'exutoire spectaculaire, sauf dans les moments où la provocation me paraissait insupportable.

En classe, c'était toujours la même chose. Je ne fichais rien ou pas grand-chose et je faisais un « rétablissement » *in extremis* en fin de trimestre, pour justifier l'argent et l'effort de mes parents, poussée toujours par ce besoin de m'affirmer, de me dépasser, besoin que je me connaissais déjà et auquel je me devais d'obéir, comme à un maître implacable.

La fin de l'année scolaire arrive. Tous les candidats au bachot vont descendre au Puy pour passer l'examen. Le téléphone arabe laisse entendre que ce seront là trois jours de liesse, trois jours de rigolade dans l'absolue liberté. Après tout, ce sont « les grands », on doit leur faire confiance. « Youpi, youpi, vive le bachot ! Qu'est ce qu'on va se marrer ! » Voilà ce que mes oreilles frustrées entendent de partout.

Et Willy qui va descendre sans moi ? C'est impossible.

Impossible n'est pas français. Je demande donc à la directrice générale, petite marmotte que j'aime bien, si elle me permet de me présenter ...au bachot !

— Quoi ? Ma fille, vous n'y pensez pas. Pourquoi une idée aussi saugrenue ?

— Parce que, Madame, j'ai perdu un an lors de mon passage de Suisse au Maroc ; en faisant le chemin inverse, j'aimerais annuler ce retard.

Ça me paraît un subterfuge sans faille. Mais la directrice ne l'entend pas de cette oreille.

— Il n'en est pas question. D'abord, étant un collègue libre, nous devons soigner notre standing. Celui-ci dépend entre autres des succès aux examens. Nous avons déjà des hécatombes d'échecs chaque année, ce n'est pas pour en ajouter un autre. Car, bien sûr, vous n'avez pas travaillé le programme de première ? »

L'honnêteté m'oblige à répondre négativement.

— Alors, conclut-elle, c'est de la folie ; c'est non.

Je repars, penaude. Mon projet de réjouissances estudiantines s'éloigne de plus en plus. Me vient alors une autre idée : je peux toujours me présenter comme candidate libre !

Et c'est ce que je fais. J'écris à l'Académie régionale en demandant d'être inscrite comme candidate au baccalauréat, section moderne, puisque c'est la mienne. Je reçois l'accord de l'Académie. Je suis ravie : je descendrai au Puy avec Willy et les autres ! Enfin libres !

Et puis le Capricorne calculateur songe qu'après tout, on ne sait jamais, que ce serait un crime de ne pas mettre (toutes) les chances de son côté — même si ces chances se limitent à une seule — puisque la fortune sourit aux audacieux. Il calcule donc que, sur les quatre matières d'écrit, deux récolteront un zéro éliminatoire. Il calcule que s'il était dans la même classe que sa compagne de chambre Françoise, qui est en section B, (dont l'écrit comprend trois langues vivantes plus le latin) il n'aurait plus qu'un seul zéro : en latin. Car il se sait excellent en allemand — et pour cause — et il a toujours la meilleure

note en anglais. Qui sait ? Encore une fois, pourquoi réduire son horizon ?

Et le Capricorne de reprendre sa plume pour demander un changement de section. Il est temps, car les examens ont lieu dans quinze jours. L'Académie encore une fois, avec une célérité stupéfiante, accepte. Qui osera me parler désormais du manque de souplesse et de la lenteur de l'Administration française ?

Je « descends » donc dans un car bruyant au Puy avec mes copains et surtout avec mon copain. Ils sont tous assez blufés, car depuis le début, on me conseillait de toutes parts de laisser tomber.

Nous arrivons, ivres de chahut, dans la ville fatale. Elle est fatale pour les autres, car moi, je m'amuse énormément, spectatrice de ce trac général.

— Qu'est-ce que tu crois qu'ils vont nous donner comme version latine ?

— Tu as potassé ton allemand ?

— Je vais me ramasser en dissertation. Que veux-tu, j'sais pas ordonner mes idées...

Il n'y a pas de doute, le climat général est à l'appréhension. C'est une merveilleuse sensation que de « faire l'examen buissonnier » : on compatit à la souffrance générale, parce que solidarité oblige, mais on plane. Cependant, c'est là un luxe que peu d'étudiants ont la chance et l'opportunité de s'offrir. Dommage...

— Mais tu n'as pas ton Gaffiot, me dit une âme charitable qui se dirige dans le saint des saints, à savoir la salle d'examens.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

Elle me regarde comme si je descendais de la planète Mars. Puis elle croit que je plaisante.

— Tu n'es pas drôle. En ce moment, on n'a pas envie de rigoler. Mais sans blague, sans dico, tu ne peux rien faire. Tu l'as au moins ?

— Un dictionnaire ? Ah bon ? On a le droit d'emporter un dictionnaire ? Mais alors, c'est rudement facile, m'écrié-je, ravie. Effectivement, je remarque que chacun porte sous le bras un énorme volume.

Je ne sais plus comment, mais je me retrouve immédiatement flanquée d'un Gaffiot que je traîne plutôt que je ne le porte, tandis que j'entre dans ce sanctuaire pour participer à un culte dont je suis hérétique. Vilain petit canard...

Le sujet de la version est un discours sur la gloire de Cicéron. C'est à peu près la seule chose dont je sois sûre. Puis, en piquant un mot par-ci, un mot par-là dans le dictionnaire, je compose des phrases selon une logique toute personnelle : j'invente un peu, beaucoup... il faut bien pallier les lacunes ! Manque de chance : un grand nombre de mots sont introuvables et je les cherche nerveusement, réalisant que ce n'est pas si facile que je le croyais tout d'abord, mais on me dira tout à l'heure, entre deux éclats de rire, que je pouvais toujours chercher les passifs — qui, hélas, pullulent !

Je me souviens qu'il était question — d'après moi — de superstition et de sorcières — étrange prémonition. Étrange interprétation plutôt, car, lorsque je sors de ces quatre heures, les joues en feu (tourner les pages, c'est énervant et jouer aux devinettes, carrément épuisant), tous mes copains, après s'être mutuellement rassurés ou alarmés, se jettent sur moi comme sur le bouffon :

— Lis-nous ta version, hurlent-ils en chœur.

Je ne résiste pas. Après tout, c'est une œuvre entièrement originale. Pourquoi ne pas leur faire profiter de ma verve imaginative ?

Dès les premières phrases, ils pouffent, puis ils hurlent de

rire et ça finit dans l'hystérie collective : ils sont pliés en deux et certains filent discrètement aux toilettes. Il paraît que mon texte est tout à fait aux antipodes de celui de l'illustre Cicéron. Au moins on ne me reprochera pas de n'avoir pas pris mes distances avec le texte !

Je les ai fait rire. J'ai la vedette.

Willy, d'abord fier de ma popularité, m'entraîne derrière le pâté de maisons et là, je cesse d'être le bouffon. Je suis celle qu'il aime, et il me le dit joliment.

Les autres matières — le français et les langues vivantes — se passent bien et nous remontons tous — toujours très gais et très exubérants — vers notre prison dorée, car « la quille » est proche et l'été, les promenades dans les bois hospitaliers sont romantiques à souhait...

Les résultats sont pour demain. Maman est rentrée en France à son tour et loge à l'hôtel du village. Nous partirons ensuite passer nos vacances sur la Côte d'Azur avant de rentrer en Suisse où mes parents ont décidé de se réinstaller à cause du marasme économique qui a suivi *les événements* marocains récents. On nomme ainsi de façon vague et pudique les bouleversements politiques plus ou moins violents qui ont agité l'Afrique du Nord.

Mon année scolaire est terminée ; les pensionnaires sont tous partis. Sauf ceux qui attendent les résultats ou ceux qui retardent leur départ pour des raisons fallacieuses, en réalité sentimentales, comme moi. Car Willy attend, lui, ses résultats. Pourquoi partirais-je avant lui, alors que nous avons un long été, puis une longue année de séparation devant nous. Affreuse perspective !

Le journal doit paraître le lendemain, à l'aube. Vers six heures du matin, c'est un spectacle pour le moins étonnant que l'on a, en contemplant la place du village : une foule de mahométans en train de faire leur prière du matin, accroupis

sur un journal. Apparemment. En réalité, les fesses en l'air, il s'agit de la foule des candidats qui se penchent sur les journaux étalés par terre.

Phénomène d'osmose ou vague pressentiment ? À mon tour d'honorer Allah. Et mes prières portent leurs fruits car, en toutes lettres, il y a là mon nom inscrit ! Me voici qui jubile et qui me précipite vers l'hôtel, où ma mère dort encore, en hurlant : « J'ai réussi, maman, j'ai réussi ! »

En réalité, c'est là un cadeau empoisonné, car je n'ai obtenu que l'écrit. Un cadeau, qui va en effet empoisonner toutes mes vacances — sauf quinze jours —, puisque, après avoir envoyé un certificat médical à l'Académie pour excuser mon absence à la session de juin — je ne vais tout de même pas aller perdre plusieurs jours de précieux soleil, ce soleil dont j'ai si soif, pour me présenter aux dix matières dont je ne connais ni l'alpha, ni l'oméga, hélas ! Comment puis-je refuser la chance qui m'est offerte, même si, là encore, elle est insignifiante ? Je travaillerai donc comme une corde tout l'été après m'être octroyé, près de maman que je retrouve avec bonheur et avec mon jeune frère, deux semaines de plage intensive à Cannes. Là, j'achète tous les aide-mémoire concernés et je fais un planning draconien : dix heures par jour d'étude pendant tout l'été. Dans quinze jours...

D'ici là, je jouirai de chaque minute de paresse, je boirai goulûment chaque goutte de ton nectar doré, ô soleil...



### 3 — Rendez- vous avec le destin

Entre projeter et faire, il y a tout l'effort de la terre et je m'en aperçois à Genève lorsque, à l'hôtel, je passe mes journées en pyjama à bachoter, pendant que maman et Walter courent les appartements. Lorsqu'ils rentrent, le soir, physiquement épuisés par la chaleur, ma tête éclate de chiffres et de noms, de règles et de postulats, et j'ai des envies félines de grimper aux murs pour me détendre les membres. Et tout cela dans le noir absolu, avec l'absolue certitude d'échouer. J'ai des moments de découragement, et ils sont nombreux : j'aimerais tant aller me baigner dans le Léman ou visiter la ville de Calvin (que je trouve plus attrayante que ce dernier) et ses appartements, avec maman, plutôt que d'apprendre la longueur du canal de Panama ! Maman a beau, alors, me citer la célèbre parole attribuée à Guillaume d'Orange : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer », qui semble faite pour moi *hic et nunc*, quand ça ne va plus du tout, elle m'emmène déguster une glace sur les rives du Rhône et le lendemain, miraculeusement, mon « punch » est revenu.

Un soir, pendant le dîner, elle me raconte qu'elle est entrée chez un pharmacien du voisinage pour se faire concocter une potion homéopathique. La conversation s'amorce et il s'avère que le pharmacien est un Arménien qui revient lui aussi du Maroc — de Rabat. De fil en aiguille, il parle de son violon d'Ingres, l'astrologie :

— Tout cela était prévisible, madame, dans vos thèmes, dit-il en parlant des départs des uns et des autres. Tenez. Pour voir si cela ressort dans le vôtre, je vous propose de vous le dresser, comme ça, pour voir, parce que vous êtes en quelque sorte une compatriote, mais surtout parce que c'est ma passion.

Ma mère, lui ayant demandé ce que c'était qu'un thème, me répète la réponse du pharmacien Stakanian.

— Ce sont les positions des planètes à la naissance, mais comment et pourquoi ça marche, ça je l'ignore, tu le lui demanderas. Moi, ce qui m'intéresse, c'est le résultat, c'est ce qu'il va trouver.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est justement le pourquoi et le comment. Je sens que je vais bientôt avoir besoin d'aspirine.

— Ne peux-tu pas lui demander de dresser également mon thème ? J'avoue que ça m'intrigue assez.

— Il faut qu'il te le propose lui-même, car, si j'ai bien compris, il n'en fait pas commerce. Il m'a dit qu'il pratique l'astrologie depuis quarante ans, te rends-tu compte, et juste pour lui.

Je réplique songeuse :

— Ce doit être rudement passionnant pour qu'il y trouve encore un intérêt après quarante ans. S'il est pharmacien, cela suppose un certain niveau intellectuel... Ce doit être passionnant, répété-je... Tu viens avec moi ce soir, maman ? Tu m'arranges ça ? Tu es si diplomate, maman chérie...

— Bon, on verra.

Mes huit heures de bourrage de crâne sont achevées et avalées. Il m'en reste deux, mais je les garde comme dessert, pour ce soir. C'est l'heure exquise où, l'été, lorsque le soleil faiblit, la température s'adoucit et fraîchit agréablement ; c'est aussi, ce soir, l'heure du pharmacien et c'est pour moi bien excitant.

Les choses se passent le plus facilement du monde. Cet Arménien — j'ai remarqué depuis que les astrologues le sont souvent — apparemment taciturne, semble me prendre très vite en amitié, peut-être parce qu'il perçoit le vif intérêt que j'éprouve pour ce qui le passionne depuis si longtemps. Je

sens confusément que partager une passion commune est un lien plus mystérieux et bien plus fort que partager une même profession, comme si, paradoxalement, on s'exprimait davantage à travers la première qu'à travers la seconde.

Il attend que le dernier client ait quitté la pharmacie, puis il me dit, toujours sans un sourire, mais son ton est doux :

— Votre maman est très sympathique.

Je crois que maman a séduit ce vieux Faust oriental. Il continue :

— Puisque vous êtes sa fille et que l'astrologie vous intéresse, je ferai aussi votre thème. Je verrai ainsi si votre changement de résidence est visible dans votre carte du ciel.

Tout en parlant, après avoir fermé son magasin — c'est l'heure — il nous fait signe de passer dans son arrière-boutique. Là, s'étagent tout le long des murs, sur des étagères, des rangées de ravissants bocalaux turquoises sur lesquels sont portées des inscriptions latines en plaquettes émaillées (celles-ci me rappellent la leçon de latin prévue demain avec Roger, que j'ai contacté par le biais des petites annonces. Gouttes d'eau dans la mer, ces quelques leçons que je prendrai avant l'oral de septembre me donneront au moins quelques rudiments de cette langue qui, bien que morte, me cause passablement d'ennuis : pour l'instant, j'en suis à la mélopée rythmée de *rosa, rosae, rosam...* et cela me paraît déjà suffisamment hermétique, malgré l'exemple de l'allemand qui m'a pourtant déjà familiarisée avec les déclinaisons... ).

— Venez, poursuit-il, asseyez-vous et bavardons un peu. Savez-vous, chère madame — et, ce disant, il s'assied après nous avoir offert des chaises —, savez-vous que votre thème indique que l'un de vos enfants sera célèbre ? Peut-être savez-vous déjà lequel...

J'ai dressé l'oreille.

— Ma foi, non, dit maman. Mais c'est amusant ce que vous

me dites. Une voyante au Maroc m'avait déjà dit la même chose. Dr Faust se rembrunit.

— Vous savez, dit-il, la voyance et l'astrologie n'ont rien à voir.

— Mais toutes deux font des prédictions, non ? dit maman, candide mais entêtée.

— La voyance, effectivement, fait des prédictions. L'astrologie ferait plutôt des prévisions, car c'est là affaire de calculs. Prévoir ou prédire l'avenir est l'objet de toute science, madame. La biologie, la chimie, la physique prévoient ; pour-quoi pas l'astrologie ?

J'interviens timidement.

— Mais ces sciences sont basées sur des lois mathématiques ou expérimentales qui permettent à l'homme de les appliquer à l'avenir, alors qu'il me semble...

— Ah ! m'interrompt le pharmacien — et il sourit pour la première fois d'un air entendu —, je vous attendais là. Et vous croyez qu'il n'y a pas de lois en astrologie ?

Visiblement, il s'amuse beaucoup.

— En vérité, je ne sais pas bien. Je sais vaguement qu'elle divise l'humanité en douze types psychologiques, d'après le jour de naissance de l'individu. Et il me semble assez normal que l'enfant de l'été soit psychiquement et physiquement différent de l'enfant de l'hiver. Mais c'est une impression. Je ne sais pas bien pourquoi.

Et, parce que ma curiosité est très impatiente, je préviens sa réponse et, vite, glisse la question qui me brûle les lèvres :

— Et d'abord, monsieur, qu'est-ce que le Zodiaque et qu'est-ce qu'un thème ? Et une carte du ciel ?

— Le thème et la carte du ciel sont une seule et même chose. Disons — il cherche ses mots, comme si ce qu'il va dire était de la plus haute importance et que sa vie en dépendait ;

j'ai l'impression qu'il n'a pas eu souvent l'occasion d'exprimer ou de partager son savoir—, disons que c'est une topographie céleste à un moment précis; ou pour être plus simple, c'est la photographie des positions des planètes de notre système solaire à un moment précis, en l'occurrence au moment de la naissance d'un individu. Regardez, dit-il, —et il a déjà esquissé un cercle qu'instantanément il divise en douze parties égales—, ces positions planétaires sont orientées, c'est-à-dire fonction de l'heure et du lieu exacts de la naissance, car l'image du ciel est, bien sûr, différente selon le lieu de la terre d'où on l'observe. Cette orientation du ciel (on l'appelle la domification) est représentée principalement par les axes de l'Ascendant et du Milieu-du-Ciel, ou MC. Le premier correspond à l'horizon et le second au méridien du lieu en question. Les Maisons sont une division de la voûte céleste et chacune d'entre elles concerne un domaine spécifique de notre vie terrestre: le Moi, les Amours, la Mort, les Voyages, les Maladies, etc. Chaque planète du thème est ainsi placée à la fois dans un signe déterminé et dans une Maison. Car, vous me comprenez, mon petit, les Maisons se superposent aux Signes du Zodiaque! Voilà pour l'explication technique. Mais le thème d'un individu, c'est un paysage de sa personnalité, un tableau qui trace un jeu de forces, les forces cosmiques qui jouent sur lui à sa naissance aussi bien sur le plan physique que psychique, ou sur le plan matériel aussi bien qu'affectif, spirituel ou social.

Les yeux du savant brillent d'intelligence au-dessus de ses lunettes qui s'obstinent à glisser.

Pendant que ma mère, écoutant d'une oreille distraite, furète parmi les médicaments, les bocaux, les mesurette et les minuscules balances qui font penser au monde de Gulliver ou aux dinettes enfantines, j'essaie de suivre l'enseignement du vieux sage. Et c'est vraiment un cours qu'il me donne puisqu'il utilise son tableau noir, sur lequel il a effacé

des formules mystérieuses probablement destinées à ses ordonnances.

— Je trouve tout cela terriblement compliqué ...et précis ! dis-je.

— Trop compliqué, dit maman. Dites-moi d'abord ce que vous avez découvert dans mon thème, je brûle de savoir, moi. Vos discussions théoriques, vous les aurez après, non ? suggère-t-elle avec finesse.

— Je pense, réplique M. Stakanian, qu'il vaudrait mieux que nous soyons en tête à tête pour cet entretien. Vous savez, c'est très confidentiel une analyse astrologique.

— Je n'ai rien à cacher à ma fille, dit maman, qui met en doute la pureté de ses intentions — je le vois au regard entendu qu'elle me lance, tandis qu'il farfouille dans ses paperasses, à la recherche probablement du thème maternel.

Je lui réponds par une moue dubitative.

— Imaginez que l'analyse d'un thème révèle les tendances les plus profondes d'un individu.

Le pharmacien a enfourché son dada avec ferveur. Je suis tout ouïe. Mais maman, plus concrète, ne l'entend pas de cette oreille. Elle l'interrompt au bout d'un moment :

— En tout cas, je ne suis toujours pas plus avancée en ce qui concerne mon thème. Dites-moi, d'abord, cher monsieur, y avez-vous vu notre retour en Suisse ? Allons-nous trouver un appartement ?

— Et voilà, c'est toujours pareil, se plaint le pharmacien. Les gens ne sont jamais intéressés que par ce qui leur arrive, les événements, les faits, au lieu de chercher à mieux se connaître ; ils pourraient pourtant tellement mieux jouer sur les événements s'ils se connaissaient mieux. Mais enfin, c'est ainsi. Je vais vous répondre, puisque cela vous intéresse — et, au fond, je le comprends, dans la situation où vous êtes —, mais nous nous verrons tranquillement la prochaine fois

pour l'étude approfondie de votre thème, si vous êtes d'accord bien entendu.

Maman incline la tête, mi-figue, mi-raisin. Je sais, moi, que cette proposition ne la satisfait qu'à moitié, parce qu'elle ne sait trop encore si ce Dr Faust n'est pas en réalité un Dr Jekyll cachant un redoutable Mr Hyde. Or, elle est candide et farouche comme une jeune fille — à tel point que du haut de mes dix-sept ans, il me semble de mon devoir de tantôt la protéger, tantôt l'initier aux dédales abrupts de l'existence — et son regard incertain vers moi signifie, je le sais : « Crois-tu que ton père approuverait ? »... Mon sourire engageant la rasure quelque peu.

— Eh bien, oui, commence Stakanian, qui poursuit son idée. Vous êtes au rendez-vous de votre destin et celui-ci est superbement marqué dans votre thème par l'entrée d'Uranus dans votre Maison IV. Si je vous dis qu'Uranus, c'est le changement radical, que la Maison IV est celle qui représente le foyer, le pays de résidence, et enfin qu'Uranus n'y reviendra pas avant quatre-vingt-quatre ans — durée de son cycle autour du Soleil — je pense que même si vous n'êtes pas initiées à l'astrologie, vous pouvez comprendre l'importance de ce transit, enfin, de ce passage planétaire.

— Tout cela m'a l'air très compliqué, répond maman, mais ne me dit pas si ce changement est heureux. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

Je n'ai pas bien saisi de quoi parle notre sage Arménien, ni de quelles maisons ; ni où ni comment, les planètes doivent passer pour être significatives, mais je devine là derrière un monde d'autant plus fascinant qu'il me paraît arbitraire et mystérieusement cabalistique. J'écoute, comme si j'étais à l'église, ce prêtre étrange d'un non moins étrange culte — pharmacien aux heures ouvrables — qui officie dans son humble antre d'apothicaire devant une audience privée.

— Il l'est à coup sûr, répond M. Stakanian, car voyez-vous...

Il hésite — nous ne voyons rien, mais nous attendons, suspendues à l'oracle —.

— Oui, c'est cela, Jupiter fait actuellement un superbe trigone avec cet Uranus et un sextil avec votre Soleil natal qui représente votre Moi, chère madame. Or, Jupiter est un facteur d'abondance et d'expansion. On ne peut donc rêver mieux... bien que cela ne se passe pas sans luttes... oui, des luttes dues à un carré de Mars, mais j'opte pour le positif; le résultat est positif, c'est sûr.

Maman pousse un soupir :

— Oh ! oui, les luttes, je vois ce que c'est ; ce sont, entre autres, les kilomètres que j'avale tous les jours dans l'espoir de trouver un appartement qui nous convienne. Et puis, bien sûr, une réinstallation à deux mille kilomètres de distance, cela ne se fait pas en un jour.

— Oui, approuve le pharmacien, c'est le départ d'une nouvelle vie.

— Eh bien, voyez-vous, monsieur, intervient-je alors à brûle-pourpoint, moi, ce qui m'intéresserait vraiment actuellement, ce serait de savoir si je suis en train de gâcher bêtement mes vacances ou si ce que je fais va servir à quelque chose ; autrement dit, si j'aurai mon oral de baccalauréat en septembre. Peut-on voir quelque chose comme cela dans un thème ?

— Voilà bien l'égocentrisme et l'impatience des jeunes, madame, et il amorce un bref sourire... Tout se passe par rapport à eux... Mais en fait, nous restons tous plus ou moins ainsi, ajoute-t-il après un instant de réflexion. Nous devenons simplement plus diplomates, plus hypocrites, plus polis... ou plus résignés, ajoute-t-il dans un soupir.

Je n'avais pas remarqué — ou plutôt ce n'était pas venu à ma conscience — qu'un tic apparaît chaque fois qu'il réflé-



chit, quand il prend son temps pour répondre : il soulève ses lunettes d'un vif mouvement du nez vers le haut, celles-ci lui retombant alors immanquablement sur l'extrémité de son appendice nasal. Je ne peux m'empêcher de penser que cela doit être très inconfortable. Après avoir rapidement satisfait à sa manie, il me regarde par-dessus ses verres, toujours le thème de maman à la main, et réplique :

— À condition de connaître la date de l'examen avec le plus de précision possible, on peut se prononcer de façon tranchée dans les deux cas extrêmes : quand les transits planétaires sont très bons et quand ils sont très négatifs. Dans les cas litigieux, la prévision, l'issue supposent une analyse extrêmement délicate dont la synthèse est relativement aléatoire... Connaissez-vous vos dates d'examen ?

— Oui, absolument. Les oraux se placent dans la semaine du 15 au 20 septembre prochain.

— Vous allez me donner vos coordonnées de naissance et je vais regarder cela. Je vous dirai ce que j'ai trouvé la semaine prochaine... Mais dois-je lui dire la vérité ? dit-il en se tournant vers maman.

Je réponds à sa place :

— Absolument. Vous savez, j'essaierai de voir le côté positif dans les deux cas : mes vacances à moitié sauvées si vous me dites que c'est fichu, une année de gagnée et mon entrée en classe de philo en septembre, si j'ai la chance inespérée de réussir. Vous voyez, je suis très détendue et vous pouvez vraiment me dire la vérité.

Je lui donne ma date, mon heure et mon lieu de naissance.

— Ah ! le 6 janvier, comme Jean Kepler, marmonne-t-il. Un fameux astrologue...

— Vous parlez du grand astronome du XVII<sup>e</sup> qui a trouvé les fameuses lois de Kepler sur l'attraction des planètes ? demandé-je.

— Celui-là même, répond-il, me regardant par-dessus ses verres. Et croyez-moi, si ce mathématicien génial continua jusqu'à la fin de sa vie de pratiquer l'astrologie, ce n'est pas pour rien. C'est qu'elle représentait à ses yeux une connaissance valable, sinon, il l'aurait abandonnée très vite.

— C'est curieux, quand on entend parler de Keppler, il s'agit seulement de sa facette d'astronome, jamais de l'autre, remarqué-je.

— Si un jour vous vous intéressez vraiment à l'astrologie —je veux dire de l'intérieur, pas seulement en curieuse de votre avenir, comme tout le monde —, vous apprendrez à ne plus vous étonner de ce genre de choses, mon enfant. Vous apprendrez que l'astrologie est un monde à part, tout à fait marginal par rapport à notre culture officielle d'Occidentaux, qui parvient à l'oblitérer totalement, du moins dans ce qu'elle a de valable. Les mailles de ce filet n'en laissent, hélas, passer—aujourd'hui en tout cas— que les fragments les moins nobles. Je pense cependant que cela ne va pas tarder à changer... Mais est-ce bon que cela change ? achève-t-il sa tirade comme pour lui-même.

— Pourquoi ? dis-je surprise. Vous préférez garder cette connaissance secrète ?

— Ceux qui ont soif trouvent toujours la source, dit-on chez nous, en Arménie. Ma fille, je vois que votre maman piaffe d'impatience. Nous nous reverrons lorsque j'aurai fait votre thème. Disons mercredi prochain ?

— C'est si long ? demandé-je avec une certaine insolence inconsciente.

— Ma chère, un thème, cela prend une demi-heure à monter et quelques heures à interpréter. Ou toute une vie. Je découvre encore aujourd'hui, après quarante ans d'astrologie, des choses sur ma carte du ciel ou celle de mes proches, qui ne m'étaient jamais apparues encore. En ce qui nous

concerne, je vous donne rendez-vous dans plusieurs jours, car je fais cela en-dehors des heures d'ouverture de la pharmacie, vous comprenez.

Et, se tournant vers maman, il lui dit :

— Nous vous avons un peu délaissée, chère madame, et je ne suis pas sûr que mon coin d'herboristerie, que vous semblez examiner avec intérêt, vous captive vraiment, ou est-ce que je me trompe ?

Sa voix a toujours ce timbre doux et grave à la fois, le timbre de ceux qui ont souffert, me semble-t-il, à moins que ce soit là simplement l'accent de la sérénité.

— Eh bien, vous vous trompez, monsieur, dit maman avec bonne humeur, car figurez-vous que je m'intéresse à l'herboristerie en tant que thérapeutique idéale de nos maux modernes. Je me soigne beaucoup par les tisanes. Ai-je raison, d'après vous ? Mais vous autres, pharmaciens, vous préférez vendre des médicaments tout prêts... et chers, n'est-ce pas ? dit-elle avec malice.

M. Stakanian, imperméable à la légère critique contenue dans ces paroles, réplique calmement :

— Mercurienne comme vous êtes, madame, votre intérêt pour tout ce qui est médical ou paramédical ne m'étonne pas. Vous êtes Vierge, Ascendant Gémeaux, donc doublement mercurienne. Or, vous savez peut-être que Mercure ou Hermès, ce demi-dieu voyageur de l'Antiquité a des rapports avec la médecine : il porte le caducée.

— C'est très curieux, ça, dit maman avec enthousiasme ; j'ai toujours regretté de n'avoir pas étudié la médecine et, pour tromper mes regrets, je suis devenue esthéticienne et puis diététicienne.

— L'esthétique, c'est votre Vénus en Taureau, murmure-t-il. Et vos deux Signes dominants sont, avec les Poissons

et le Sagittaire, les Signes guérisseurs du Zodiaque, achève Stakanian.

— Ah ! dis-je, il existe donc des Signes guérisseurs ? Fixés par quelle autorité ?

— La Tradition, mon enfant, la Tradition... Mais sauvez-vous, maintenant, ajoute-t-il, nous poussant vers la porte qui nous ramène à la boutique.

— Mais, dis-je sur un ton de regret, je ne sais toujours pas très bien ce que c'est que le Zodiaque ! Vous étiez parti pour tout m'expliquer tout à l'heure et...

— ...Cela ennuie votre maman. Venez aussi souvent que vous voudrez. Vous ne me dérangez pas. Je vous expliquerai tout ce que vous voulez savoir. À bientôt, mademoiselle. Au revoir, madame.

Nous sommes dehors. Bras dessus, bras dessous, nous descendons la rue du Mont-Blanc en nous dirigeant vers le lac. Je suis assez troublée par cette rencontre apparemment hasardeuse. C'est tout de même curieux, me dis-je, que maman soit tombée sur cet astrologue, alors que je suis loin d'être indifférente, depuis trois ans déjà, à sa passion. C'est au « Mövenpick » qu'en cette lourde soirée d'été nous décidons de nous gâter un peu. Mon frère est parti camper avec ses copains scouts, nous sommes en filles ou en femmes. C'est le doux bonheur d'un instant privilégié où je regarde maman, les yeux brillants et l'air d'une petite fille gourmande, engloutir une longue flûte de glace aux fruits frais, qu'elle affectionne tout particulièrement. Après un instant d'attendrissement, ma propre gourmandise reprend ses droits et je pique moi aussi, joyeusement, dans la chantilly.

Trois fois par semaine à onze heures tapantes, j'entends le klaxon discret du scooter de Roger qui m'appelle pour ma leçon de latin. Il m'emmène alors régulièrement dans un

café où, autour d'un milk-shake aux fraises et d'une bière, il fait sortir pour moi d'illustres textes de Virgile, Caton ou Sénèque des ténèbres que ces derniers n'auraient sinon jamais quittées.

Ce matin-là, lorsque j'ai rejoint mon jeune et blond précepteur à l'œil très bleu et à la barbichette espiègle, celui-ci, sans quitter son scooter qui continue de ronfler au ralenti, me lance :

— Bonjour, Elizabeth ! Avouez qu'il fait trop beau ce matin pour s'enfermer dans un café. Si vous êtes d'accord, je vous emmène faire un tour le long du lac Léman pour vous montrer un peu cette région que vous ne connaissez pas encore.

— Formidable, m'écrié-je, ravie... mais ma leçon de latin, qu'est-ce qu'elle devient ? Je ne suis pas sûre que maman approuverait !

— Vous avez vos affaires, j'ai les miennes : nous sommes mobiles. Nous trouverons bien un endroit digne de Virgile dans notre Suisse romande, conclut-il fièrement.

Et nous voilà partis. Les cheveux au vent — un vent déjà chaud qui annonce une journée caniculaire — nous filons sur la Vespa qui pétarade le long du lac en direction de Rolle. Quelque part, pas loin de l'embranchement de Saint-Cergue, nous bifurquons sur la gauche, vers la montagne. La route est ravissante et semble totalement déserte ; c'est la pleine nature, c'est la liberté, c'est merveilleux. Comme c'est rassurant de penser que pendant que je passe mon temps à fureter dans mes bouquins, la nature, immuable, est là, qui m'attend...

Tout en me cramponnant aux reins du conducteur, je songe qu'un tel décor mérite mieux qu'une balade en copains et je réalise à quel point la nature complice peut jouer un rôle trouble et troublant dans ce genre de situation. Justement, Roger semble avoir remarqué, comme moi, cet arbre particu-

lièrement imposant et protecteur, là-bas, qui arrive sur nous. Il freine en commentant :

— Là, nous aurons de l'ombre. Vous ne trouvez pas que c'est un endroit idyllique ? L'homme apparaît comme un intrus ici, dit-il gaiement.

— C'est la raison pour laquelle vous aimez tant y pénétrer, peut-être ? L'instinct de l'explorateur, dis-je à mon tour en riant.

— Peut-être , répond Roger, honnête.

Il est d'ailleurs la personnification de la candeur, de l'honnêteté suisse, dont l'enthousiasme, heureusement, n'est pas absent.

— C'est bonnard, par ici, conclut-il avec un accent proportionnel à sa fougue.

Il m'amuse. Mais comme je préférerais, à sa place, ici-même, la présence de Willy, si doux, si romantique. Le pauvre ! Hier encore, j'ai reçu une lettre mélancolique de Forêt-Noire en Bavière où mon amoureux, en compagnie de ses parents, se morfond de mon absence au point, dit-il, de se couvrir de boutons. En toute bonne foi, et bien que je ne doute absolument pas de son désespoir, je me demande si la charcuterie allemande ne fait pas, dans le cas présent, très sérieusement concurrence au chagrin d'amour. Maman ne m'a-t-elle pas toujours prévenue contre les méfaits dermatologiques des saucisses de toutes sortes ? Dans ce décor champêtre, mon interprétation prosaïque me fait tout de même un peu honte. Comment puis-je ainsi sous-estimer les ravages d'un amour contrarié ?

Entre-temps, Roger est venu s'asseoir près de moi, ses livres sagement posés près de lui, en caution morale de la situation. Il se tourne vers moi, ses yeux très clairs et très beaux — c'est ce qu'il a de mieux, me dis-je, il n'y a pas à dire —, réplique de l'azur du ciel. Il me regarde intensément, sans rien dire. Je

suis consciente soudain de mon visage, de mon cou, de mes cheveux, de tout. C'est une impression désagréable, car rien en moi n'est d'accord avec une progression quelconque des choses. « Il est marié ! me crie une sonnette d'alarme. Il est vieux : trente ans, tu penses... Mais surtout, il est marié. »

Ne pas bouger. Ne pas frémir. Ne pas ciller. Soutenir ingénument son regard comme si rien de trouble ne l'effleurait jamais. Mais la barbichette de Roger frémit pour deux et je ne veux pas que les choses se gâtent.

— Bon, dis-je. Où en étions-nous ? Vous savez, Roger, je ne me souviendrai plus de rien dès le lendemain de l'examen. Très exactement ! Parce que ce sera un oubli actif, volontaire : je recracherai une nourriture trop riche, trop abondante, indigeste dès que les circonstances me le permettront !

Parler, parler beaucoup. C'est un très bon truc, ça. Nous autres femmes avons tout de même un instinct merveilleux. Comment se fait-il que nous sachions d'emblée — et comme par miracle — comment il faut agir en de telles circonstances ? Après tout, me dis-je, rien d'extraordinaire là-dedans : les abeilles savent aussi, elles.

— L'essentiel, dit Roger d'une voix rauque, c'est que vous vous souveniez de tout au moment de l'oral. Après, on verra.

Il a compris. Le fier Sagittaire a compris à demi-mot. La tentation est affaire d'instant, et l'instant, tel un nuage, s'est évaporé, laissant la place à l'amitié recouverte, fortifiée. Je le sais tellement loyal, ce centaure affamé de grand air, de vitesse et d'évasion, mais aussi de situations nettes et franches. Son œil bleu est vaguement reconnaissant lorsqu'il retrouve son ton magistral pour me dire :

— Nous allons étudier les passifs, aujourd'hui.

— Ah, j'ai un compte à régler avec ceux-là. Cicéron les aimait beaucoup, me semble-t-il.

Le mercredi suivant chez M. Stakanian.

— Un thème complexe, ma chère enfant, oui, complexe. Un beau thème, certes, mais— me regardant par-dessus ses lunettes qu'il remonte dans son tic de lapin— les épreuves ne vous seront pas épargnées. C'est très bien ; il faut des épreuves, ça aide à évoluer, croyez-moi !

— Je m'en passerais très bien, vous savez, dis-je un peu inquiète. De quelles sortes d'épreuves s'agit-il ?

— Difficile à dire. La Lune Noire en Maison XII traduit des épreuves secrètes. Mais je vois que celle-ci fait un carré exact avec votre Neptune en IX, secteur des croyances, des idéologies. Cela ne m'étonnerait pas que le défi de votre vie se situe à ce niveau-là. Ce sera dur, mais c'est votre chemin. Mais n'allons pas trop vite. Vous savez, un thème, comme je vous l'ai dit, est un paysage qu'il faut d'abord embrasser globalement, dont il faut se pénétrer dans son ensemble, au risque, sinon, d'en perdre l'originalité, l'aspect unique. Il se dégage une nature double, très contrastée, que vous devez avoir du mal à harmoniser. Sérieuse, farouche, taciturne, misanthrope, introvertie et assez tourmentée, avec une certaine avidité affective, ça c'est la note saturnienne. Et puis, il y a, de l'autre côté, une nature enjouée, heureuse de vivre, sociable, artiste, espiègle ; ça, c'est la note mixte Vénus / Mercure. La première a des curiosités austères, l'esprit rigoureux qui aime à aller au fond des choses — Saturne, c'est la planète de l'esprit scientifique, vous savez — l'autre a l'esprit vif mais superficiel des Gémeaux.

— Mais je ne suis pas Gémeaux, que je sache ! m'écrié-je, stupéfaite, mais troublée surtout de constater qu'il a immédiatement perçu cette bipolarité qui, parfois, me rend si inconfortable avec moi-même, depuis toujours, et m'empêche de savoir qui je suis vraiment. Je suis donc à la fois l'une et l'autre face de ce Janus...

M. Stakanian répond à ma question :

— L'astrologie, mon enfant, est beaucoup plus complexe



que vous ne le croyez. Un thème ne traduit pas une ligne de force unique, c'est au contraire le confluent de forces différentes, plus ou moins harmonieusement concourantes. Le Signe solaire — pour vous le Capricorne — n'en est qu'un élément, important, certes, en général le facteur essentiel, mais un élément parmi d'autres tout de même. On ne connaît rien de l'astrologie, tant qu'on ne sait pas cela.

— Mais les douze types zodiacaux : Bélier, Taureau, etc., c'est valable ou non ? J'ai trouvé jusqu'ici que les gens d'un même Signe ont souvent des comportements semblables ; et même, ajouté-je, ils ont parfois des ressemblances physiques entre eux. Est-ce normal ?

— Parfaitement. Les types zodiacaux existent. Un Bélier alerte, dynamique, volontariste et de tempérament bilieux n'a rien à voir avec un Cancer, Jean de la Lune, calme, introverti, plutôt passif et flegmatique. Mais cela, ce sont des portraits types tout théoriques. Vous pouvez très bien être née Bélier et ne pas correspondre à ce portrait robot, parce que la dominante de votre thème est de nature différente. Ainsi, par exemple, si vous avez l'ascendant et plusieurs autres planètes en Verseau, vous serez probablement plus marqué par ce dernier Signe, à la fois physiquement et dans votre comportement, c'est-à-dire que les autres tiendront une place plus importante dans votre vie que si vous étiez un pur et égocentrique Bélier. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Je vois vaguement. Très vaguement. J'avoue cependant que ce qui m'intéresse le plus, c'est mon petit personnage à moi. C'est surtout l'issue de mes examens de septembre. Je n'ose pas trop le décevoir en lui posant abruptement la question et je me demande comment je vais le mettre sur la voie, en douceur.

— Et moi, suis-je un vrai Capricorne, d'après vous ? C'est cela peut-être, le fil conducteur.

— Oui et non, répond le vieil astrologue. C'est une composante très importante de votre thème, la composante saturnienne dont je parlais tout à l'heure — oui, commente-t-il, Saturne est la planète qui régit les Capricorne —, mais ce n'est pas la seule, elle est même sérieusement contrebalancée par les notes vénusienne et mercurienne. Tant mieux, c'est cela qui vous donne votre féminité, sinon, Capricorne ascendant Capricorne que vous êtes, vous auriez une mentalité de vieux savant ermite comme moi, conclut-il en souriant.

— Parce que vous êtes, vous aussi, né sous le signe du Capricorne ? me hasardé-je timidement à lui demander.

— Non, je suis Verseau, mais j'illustre justement ce que je vous disais à l'instant. J'ai un Saturne très fort dans mon thème : il est juste sur l'ascendant. C'est ce qui m'a valu une vie parsemée d'embûches, de difficultés et une santé assez défaillante souvent. C'est ce qui m'a valu également l'approfondissement dans l'étude de l'astrologie, car le Verseau, c'est le signe d'Uranie. Vous voyez, mon enfant, il y a une juste compensation dans les choses. Mais je suis sûr que vous aimeriez savoir si les astres vous seront cléments le mois prochain... ou bien dites-moi si je me trompe, ajoute-t-il en me taquinant.

— Vous ne vous trompez pas, dis-je en souriant. Je suis fascinée par cette caverne d'Ali Baba que je découvre : l'univers des astres.

— Eh bien, je ne vous laisserai pas longtemps sur des charbons ardents. Je pense, dit-il, que cela se passera bien. Oui, oui, très bien. Belle conjonction de Vénus sur votre ascendant le 15 — vous serez en forme, c'est important — superbe trigone de Jupiter — la chance — au Milieu-du-Ciel. Il y a bien la Lune, qui ce jour-là vous est contraire...

— Ça, c'est le latin, dis-je promptement, et pleine d'appréhension.

— Mais ça s'arrange dès le lendemain, conclut-il.

— C'est bien ce que je dis, c'est le latin... ou les maths : la géométrie dans l'espace, je n'en avais jamais fait jusqu'ici... ou alors, c'est la physique. Bref ! La Lune a le choix, dis-je pathétiquement.

— La géométrie dans l'espace, vous en aurez besoin si vous étudiez l'astrologie un jour.

— Oh, cela me paraît bien trop compliqué ! Vous avez l'air de posséder un savoir absolument magique. Ça doit être inné, tout cela.

Stakanian sourit. Il a l'air soudain beaucoup plus jeune.

— Et le médecin qui a le sens du diagnostic, c'est inné ou acquis, hein ?

Et hop, les lunettes ont sursauté sous le coup de cette téméraire comparaison.

— Mais revenons à vous. Votre examen vous paraît important maintenant, mais ce n'est qu'un moment de votre vie. Attention ! Que ce que je viens de vous dire ne vous empêche pas de travailler ! Pensez à l'adage antique : « Les astres inclinent, mais ne déterminent pas », conclut-il malicieusement. Je vais vous dire les choses pêle-mêle, comme elles me viendront, vous ferez la synthèse vous-même : Gare aux accidents, mon enfant, vous avez un thème à accident. Soyez plus prudente que la moyenne des gens.

Mon cœur bat plus vite dans ma poitrine. Je ne puis m'empêcher de l'interrompre :

— Pourquoi ? Peut-on changer son sort ?

— Dans une certaine mesure, on peut limiter les dégâts je pense, répond-il, en hésitant ; cela dépend, bien sûr. Il est des choses que nous subissons passivement, mais d'une certaine façon, nous les avons provoquées, souvent à notre insu, alors... Mais cette discussion est pour un autre jour ; laissez-

moi continuer : là, cette Maison IV, votre père vous a posé ou vous pose des problèmes.

Je suis sidérée, je bois ses paroles. C'est vraiment magique, tout ça, et vaguement effrayant. Comment un dessin circulaire, apparemment innocent, portant des signes cabalistiques, peut-il recéler mon problème paternel ? C'est difficile à gober pour le Capricorne rationaliste que je suis. Mais à Alice aux pays des merveilles, il suffit de passer de l'autre côté du miroir, où tout est possible.

Je suis de l'autre côté du miroir et j'attends la suite ; j'ai laissé logique et esprit critique derrière moi, car là, Stakanian a atteint mon noyau douloureux. Il a gagné.

— Oui, continue-t-il, en examinant son rébus, il y a une révolte contre le père ou un père absent, une frustration du père, je ne sais... Vous êtes sensible aux Vierge, mais vous épouserez un Lion, probablement. Il aura un esprit très original, très innovateur.

Je me récrie :

— J'espère que ce n'est pas pour tout de suite !

Imperturbable, l'oracle continue :

— C'est ennuyeux, vous pouvez faire beaucoup de choses... trop de choses. Grand éventail, sensibilité artistique ; vous devez vous accomplir à travers l'art avec ce Milieu-du-Ciel en Balance : chant, danse, art dramatique ; mais l'esprit est très exigeant aussi ; les langues, vous êtes douée pour les langues, l'écriture...

— C'est vrai, au Maroc, en six mois j'avais rattrapé mes camarades en arabe, elles qui en faisaient depuis des années. Et cela malgré les fous rires à deux qui, régulièrement, me valaient la porte.

Mais M. Stakanian est plongé dans l'examen de ma carte du ciel.

— Attention à la dispersion. Trop douée. C'est ce Mercure un peu dissonant... Vous savez, dit-il en relevant la tête pour la première fois, que vous feriez une bonne astrologue ? Vous avez tout pour ça : un Uranus très fort, cette Lune en Poissons qui vous rend sensible et intuitive, la logique du Capricorne, oui, oui, c'est intéressant, cela.

Je n'ai pour l'instant aucune envie d'être astrologue. Pas plus que dompteur ou exorciste ou éleveur de rhinocéros. Comment peut-on être astrologue ? C'est normal, me dis-je, il prêche pour son saint.

— Un bon médecin aussi, dit-il.

Là, je dresse l'oreille :

— Voilà une carrière qui m'attire beaucoup, la médecine, dis-je, enthousiaste.

Je suis reconnaissante à ce vieux magicien —un astrologue, c'est forcément un peu un magicien, non ? — d'avoir détecté si miraculeusement mes aspirations secrètes.

Il semble continuer de ne rien entendre.

— Mais avec ce Mercure sur l'ascendant —vous savez, Mercure, c'est la parole, la pensée, l'intelligence—, la carrière d'avocate n'est pas exclue non plus... Attention ! le foie et les nerfs sont fragiles. Et surtout la colonne vertébrale ; vous êtes sujette aux fractures en général. Gare aux chutes (ça, c'est Saturne). Pieds sensibles... Vous êtes très attachée à votre mère ; très. Vous ferez des choses intéressantes dans votre vie. Il y a un côté pionnier dans ce thème qui déteste les sentiers battus. C'est cet Uranus très fort que vous avez là. Humm... marmonne-t-il, il y aurait beaucoup de choses à dire. Thème intéressant, mon enfant. Il faut le vivre maintenant. Allez ! Votre maman vous attend, je suppose ? Vous lui direz que son breuvage est prêt et sa préparation magistrale aussi. Saluez-la bien pour moi.

Je suis dehors. La tête me tourne. Ma vie, cette chose que

je m'apprêtais à créer de toutes pièces par ma propre volonté, était-ce par hasard elle, ma vie, qui allait me tirer à elle, invinciblement, le long de ce fil ténu, déjà tissé, qui n'était autre que mon destin ?

M. Stakanian avait raison. Combien de fois, depuis ce mémorable entretien, me suis-je fait cette réflexion ? Il avait tout d'abord raison pour septembre. J'obtiens mon oral avec mention et fièrement — mais un peu intimidée par ma situation exceptionnelle —, et je passe, dès octobre, de la classe de seconde à celle de philosophie. Je me rends tous les jours au « bahut » d'Annemasse, la ville frontrière, où je puis normalement continuer mes études françaises. J'apprécie particulièrement le programme de philosophie ; j'aime faire connaissance avec les visions du monde des penseurs de l'humanité, et ce qui me fascine le plus, c'est la réduction à un système à une idée unique à partir desquels l'univers entier peut s'agencer et se déduire. Ainsi en est-il de la monade de Leibniz, de l'élan vital de Bergson, de la sensation de Hume, de la libido de Freud... Enthousiaste de l'homme, je mords à belles dents dans la philosophie du XIX<sup>e</sup>, faisant chœur avec les Auguste Comte et les Nietzsche, sans me douter que, quelques années plus tard, je les vomirai. Je vomirai leur puérile prétention à vouloir faire de l'homme l'égal de Dieu, pire : à vouloir tuer en l'homme l'aspiration divine. En ce qui concerne Auguste Comte, ce Capricorne paranoïaque, sa création d'un culte dont il sera à la fois le prêtre et le dieu me dérange bien un peu, mais je trouve la progression chronologique de ses fameux trois états de l'humanité tellement géniale que je lui pardonne cette humaine — trop humaine — faiblesse. Je pense que si j'avais su alors qu'il tenait l'astrologie pour une « vieille chimère », j'aurais sûrement été moins indulgente pour sa mégalomanie.

Tout me passionne et je suis d'une extraordinaire avidité

mentale. Je reste stupéfaite en constatant qu'il faut remonter des millénaires en arrière pour trouver le fondateur du matérialisme en la personne de Démocrite. De quel Signe pouvait-il bien être, celui-là ? J'opte pour le signe du Taureau, le plus matérialiste de tous, mais c'est vraiment pour me faire plaisir, car je n'en saurai jamais rien... Et puis, en bon Capricorne ennemi du gâchis et de l'absence de rigueur, je suis pour Épicure et son économie des plaisirs ! Je trouve qu'il y a une grande sagesse dans le fait de se refuser un plaisir qui doit entraîner un déplaisir plus important. Ah, me dis-je, si je pouvais toujours respecter ce principe, quelle vie sage je mènerais ! Et de me promettre secrètement de tenir compte dans ma vie de cette noble comptabilité...

Par contre, Épictète et son stoïcisme, malgré ma facette saturnienne qui devrait pourtant vibrer, me restent assez étrangers, tout en me paraissant admirables. C'est probablement dû au son de cloche vénusien dans mon thème qui amollit quelque peu mon hypothétique ascétisme : en vérité, je me sentirais incapable, sous la torture, de me désolidariser de mon corps ! Le mépris de ce dernier à travers certaines religions — y compris la mienne, et je sors d'en prendre ! — m'est toujours apparu comme un des plus dangereux qui soient et la parole de Pascal, « celui qui veut faire l'ange fait la bête », comme une des plus subtilement vraies.

Oui, M. Stakanian, vous aviez raison. Un jour de février, également, vous eûtes — hélas ! — raison. Une autre de vos prédictions — pardon ! de vos prévisions — s'est alors réalisée. Ou plutôt, une des virtualités de mon thème s'est manifestée.

Il est 8 h 15 et je suis terriblement en retard. Comme chaque matin. Je serai toute ma vie en retard, c'est chronique. Mais cette fois, ce retard va jouer un rôle déterminant, un rôle fatal dans ma vie, prouvant une fois de plus, si c'était nécessaire, combien ce que nous sommes — nos travers, nos qualités, notre Moi profond — détermine ce qui nous arrive.

J'avale en vitesse, debout, une dernière gorgée de café — je suis déjà caféinomane (avant mon café, je suis une sorte de paramécie qui flotte dans son milieu et ne réagit qu'à des stimuli extrêmement primaires: une sonnerie stridente, une lumière aveuglante...) — et je prends mes affaires. Je me rue sur la porte d'entrée, mais, brrr!, il semble faire affreusement froid ce matin, car la rue, que je vois d'ici, se couvre d'un pudique et glacial voile de gelée: il me faut mon bonnet! Dans ma chambre, je farfouille dans mes affaires; ah, le voilà, mais il est noir, avec mon manteau brun, ce n'est pas idéal, tant pis, à la guerre comme à la guerre; le sens esthétique est une denrée tout à fait superfétatoire en ce 26 février genevois, alors qu'on m'attend dans une demi-heure, en France, là-bas, en cours de chimie!

Ça y est, je sais que j'ai loupé ma correspondance à la frontière, j'y vais en tramway. Le sort en est jeté, je serai en retard, me dis-je, car il me faut exactement quarante-cinq minutes de trajet et je ne les ai plus.

La main sur la porte, cette fois, je suis prête à partir. Mais je suis seulement au rendez-vous du destin. Car à cet instant, le téléphone sonne, et je suis là à hésiter. 8 h 29! Répondre au téléphone est un luxe que je ne peux pas m'offrir maintenant... Et puis mon prof de chimie n'est pas commode... Mais maman va se réveiller et je veux qu'elle dorme. De toute façon, je serai en retard, alors...

— Oui ? lancé-je dans l'appareil.

— C'est moi. Marie-Martine. Chic, tu es encore là ! Je craignais que tu ne sois déjà partie. Figure-toi que mon frère a une voiture et il me propose de nous emmener toutes deux à Annemasse. C'est chouette, non ? au lieu de ces fichus trams qui se traînent.

— Je ne savais pas que ton frère conduisait, dis-je, un peu surprise.



— Mais si ! Il a son permis depuis huit jours. Bon, nous sommes en bas de chez toi dans cinq minutes. Tu descends ?

— Je descends, dis-je, ravie. Je serai donc à l'heure à mon cours de chimie !

« Zut, je ne serai pas à l'heure à mon cours de chimie. » Cette pensée traverse difficilement mon cerveau embrumé par des bruits métalliques, des voix, beaucoup de voix, une foule de voix, toutes différentes, qui font des commentaires, très loin. Je crois que je suis dans le cirage. J'ouvre un œil : où est Marie-Martine, ma copine ? Elle porte des lunettes ; c'est embêtant, des lunettes, dans un accident, me dis-je. Ça se casse, les lunettes, ça peut vous crever un œil comme un rien. Moi, j'ai mes yeux... je les entrouvre. Elle est là, près de moi, mais où sont donc passées ses lunettes ? C'est affolant, me dis-je, en refermant les yeux.

— Ne la bougez pas. On va la glisser là-dessus, dit une voix mâle, autoritaire. Vous avez mal, mademoiselle ? (Ça, c'est pour moi.) Pouvez-vous vous relever ?

La réponse est apparemment négative, car il ajoute alors :

— Celle-ci semble avoir quelque chose aux vertèbres. Allez-y doucement, doucement, hein, les gars !

J'ai effectivement trois fractures vertébrales. Je fais connaissance avec la douleur physique. Celle-ci est avant tout pour moi synonyme de pesanteur, car bouger un pouce me paraît chose surhumaine. Mais j'éprouve en même temps du fond de cette léthargie douloureuse, une vive curiosité — oui, c'est de la curiosité — pour ce nouvel état où, pour la première fois, mon corps me trahit gravement, où, de toute son épaisseur, il pèse soudain sur ma conscience, sur mon esprit. Si ça ne durait pas trop longtemps, ce serait un état intéressant à analyser... dans la mesure où l'on peut garder ses yeux rivés au plafond, sans se commettre trop avec l'ennemi, sans

y laisser trop de plumes... sa superbe, qui part en lambeaux. «Aïe!» j'ai encore voulu bouger un pouce, pour montrer à l'ennemi qu'il ne m'a pas investie encore, que le gagnant n'est pas désigné à l'avance.

Heureusement, maman est là, sa main sur la mienne. Elle a l'intuition de ne rien dire. Le cordon ombilical n'est pas tranché; elle sait ce que je ressens, ce dont j'ai besoin: calme et compréhension, sa présence silencieuse.

Mes amis n'ont rien eu. Tant mieux. Mais je ne peux réprimer mon impression — pas nouvelle — de vilain petit canard. Pourquoi ne puis-je pas faire les choses comme tout le monde, même dans un accident?

— Stakanian...

J'ai prononcé ce nom pour rappeler à maman ses paroles prophétiques qui n'ont que trop peu tardé à se réaliser.

— Oh, dit maman impatientée, celui-ci aurait mieux fait de se taire!

— Cela n'aurait rien changé, murmuré-je faiblement.

Mais, ô mentalité magique, combien tu es vivace en nous, nous qui nous disons civilisés et combien la queue de saurien que nous traînons derrière nous continue de nous attirer vers les ténèbres de l'irraisonné et du déraisonnable! Car je ne peux m'empêcher, moi non plus, de rendre Stakanian confusément complice de ce qui m'est arrivé, comme si la connaissance l'avait en quelque sorte contaminé, l'avait privé de son innocence. Est-ce donc cela l'origine du fruit défendu et de l'arbre de la Connaissance?

Dr Faust, vous saviez, vous, que le péché originel, c'est avant tout *savoir*. Malédiction sur toi, Cassandre, si ton seul mérite consiste à me faire vivre, espérer, redouter, vivre et revivre encore cette vie que, sinon, j'eusse vécue tel un météore, sans m'y appesantir.

## 4 — Une Mercurienne dispersée

Quelle chance, je « monte » à Paris ! Je vais m'inscrire à la Sorbonne, cette Sorbonne qui existe depuis le Moyen Âge, cette Sorbonne déjà contemporaine de Rabelais — qui cependant lui préféra, si mes souvenirs sont bons, l'université de Montpellier.

Moi, je préfère la Sorbonne.

Les revers de fortune familiaux au Maroc, plus mes résultats scolaires m'ont valu une bourse qui me paiera tout juste mon pensionnat dans une maison d'étudiantes. L'argent de poche que mes parents me donnent, je vais essayer de le gonfler un peu par des leçons d'allemand, et puis le tour sera joué. Ivresse de mon arrivée à Paris que je veux parcourir dans tous les sens pour mieux le sentir, m'en imprégner, pour mieux respirer la liberté. Ivresse de l'anonymat, de cette foule rassurante d'étudiants qui, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dans les amphithéâtres de la Sorbonne, grouillent et cependant vous ignorent, consentent passivement à votre existence. Ivresse de cette quatrième dimension qui vous pousse comme des ailes et vous fait découvrir la vie plus ample, plus passionnante, plus diverse, plus inattendue. Ivresse de l'adulte qui naît, qui devient responsable, qui organise sa vie, ses repas, ses papiers, son travail, qui planifie son budget — ô combien ! — et — si peu — son temps.

J'ai débarqué dans une maison d'étudiantes située près du Panthéon où je partage une très grande chambre avec une Alsacienne aux blondes nattes. Nadège, elle-même fille de médecin, veut faire sa médecine et prépare PCB ; c'est un petit Bélier courageux, un vrai petit soldat qui ne manque pas de finesse — oh, non — mais à mon sens, peut-être d'une certaine féminité, d'un certain bonheur de vivre, aussi. En

,un mot, ce qui nous séparera toujours — en dépit d'une vraie amitié dont alors nous posons les jalons— c'est cette profonde conviction puritaine où elle semble vivre, que l'existence n'est qu'une vallée de larmes et que chaque sourire, chaque rire doit être payé tôt ou tard. De là à régler ses factures d'avance, il n'y a qu'un pas lorsqu'on craint d'être débiteur à l'égard de la vie. Les bons moments, vous ne vous les octroyez alors qu'avec parcimonie, sinon dans un climat de culpabilité diffuse, qui est, hélas, contagieux. J'aurai beau, pendant notre année de vie commune, lutter contre l'emprise, dans le quotidien, de son «sens tragique de l'existence», je ne réussirai pas toujours à garder mon optimisme intact, d'autant plus que son mal de vivre trouvera parfois dans mon côté saturnien un écho des plus encourageants. N'était le sombre Baudelaire qui lui tient compagnie dans le Zodiaque, j'avoue que ma perplexité astrologique eût été bien plus profonde encore. Si je me basais sur les manuels, le Bélier était le type vital et enthousiaste par excellence.

Longues et nombreuses soirées d'hiver, assises, adossées à la tête de nos lits qui se font face, soirées très vite instituées en rite que, par fanfaronnade juvénile, nous ne voulons ni l'une ni l'autre reconnaître comme tel. C'est donc en sifflotant que nous nous installons, comme par hasard, dans cette position privilégiée de la veillée estudiantine, notre timide cigarette, emblème de notre fraîche indépendance, posée entre nos lèvres novices. Et là, sans avoir besoin de quiconque, en grignotant une plaque de chocolat douce à nos palais après le fruste repas universitaire, nous refaisons le monde avec délectation à partir de nos lectures, de nos découvertes, de nos enthousiasmes.

Ces derniers vont en priorité vers des philosophies pessimistes, négatives, voire nihilistes. Le positif, le constructif, c'est ennuyeux; c'est bon pour les adultes, pour les rassis, les naïfs qui n'ont pas percé à jour les ressorts cachés de l'homme.

Quand on sait, comme nous, ce qu'il en est en réalité, on ne peut plus hurler avec les loups, on ne peut plus être dupe : on est contre, voilà tout.

« L'homme est un animal qui sait qu'il va mourir. » Cette constatation nous fascine. Étrange, ce charme morbide qu'ont, pour la jeunesse, la destruction, le cynisme, la mort, comme si le trop-plein de vie et d'énergie qui la caractérise se retournait contre elle. Ne se comporte-t-elle pas, en fait, tel ce milliardaire qui nie la valeur de l'argent ? Albert Camus, avec sa philosophie de l'absurde, a nos faveurs. Peut-on trouver illustration plus vraie, et plus tragique en même temps, de la condition humaine, que le sort de Sisyphe, condamné *ad aeternum* à remonter son rocher à la sueur de son front sur le faite de la montagne maudite dont, chaque jour, celui-ci va retomber, absurdement, implacablement ? L'homme révolté, lui aussi, fait nos délices.

Un soir, en faisant la queue parmi les étudiants qui viennent de partout engloutir la portion congrue des universitaires, je pousse Nadège du coude pour lui apprendre la bonne nouvelle :

— Dis donc, j'ai appris qu'il était Scorpion !

— Qui, il ? répond-elle, ahurie.

— Mais Camus, voyons ! Tu te rends compte, avec un titre pareil, *L'homme révolté*, que pourrait-il être d'autre ? Si, Verseau, peut-être, ou Bélier, ajouté-je à la réflexion. Mais il y a une force destructrice en lui — tu vois ce que je veux dire : au sens de guerre totale — et un besoin de réformer qui sont tout à fait Scorpion.

— Ah, tu crois ?

Visiblement, là, Nadège ne me suit pas dans mon enthousiasme. Si je parlais l'esperanto ou l'hébreu, elle me comprendrait mieux. Il y a dans son expression une condescendance mêlée d'agacement, lorsqu'elle me lance :

— Comment peux-tu t'intéresser à des stupidités pareilles ? C'est de la pure superstition, ça n'a rien de scientifique, ça ne correspond à rien, sinon à des racontars de bonne femme.

— Écoute, ma vieille, c'est faux ; — elle a trois mois de moins que moi, mais je sais que ça l'agace quand je l'appelle ainsi, surtout devant les copains —, ce n'est pas parce que tu prépares ta médecine que tu dois regarder de haut les littéraires comme s'ils étaient débiles et manquaient à priori d'esprit critique. Et la curiosité d'esprit, qu'est-ce que tu en fais, hein ? Pour un Bélier, je te trouve bien orthodoxe, ils ont l'esprit de contradiction en principe. Remarque, tu le manifestes avec moi, c'est vrai.

— Vos plateaux, mesdemoiselles ! hurle l'intendant.

Tandis qu'elle pousse son plateau un peu gras — ils sont tous un peu gras — vers l'avant, elle me gratifie d'un sourire supérieur. C'est le sourire de la sœur aînée pour la petite sœur ignare, c'est aussi — et c'est ainsi que je le reçois — celui de l'officier anglais pour l'aborigène aux allures de macaque, qui caresse avec amour un vulgaire bouton ramassé sur le sol (parce que ça brille !).

Pourquoi avoir choisi Propédeutique ? Avant tout, parce que cela me permet de surseoir à la décision définitive, d'éviter pour un an encore ce moment cruel du choix. Ah, les affres du choix ! En lisant la fameuse phrase de Gide : « Choisir m'apparaissait non tant élire que repousser ce que je n'élimais pas », je découvre avec l'auteur des *Nourritures terrestres* un esprit de ma race.

Ce sont, en effet, de nombreuses routes qui se dessinent devant moi, un peu comme pour le chat de Kipling « qui s'en va tout seul dans la nuit, et tous les chemins sont les mêmes pour lui ». Car aucune ne me paraît impérativement prédominante. J'aimerais choisir une carrière qui à la fois ait

un aspect intellectuel — faire fonctionner mon cerveau me paraît essentiel —, et artistique, mais qui comporte également un contact avec mes semblables, ce fameux contact humain dont il est tant question de nos jours, que l'on met à toutes les sauces, mais qui, comme tous les clichés, correspond à une réalité profonde.

Tout naturellement, je songe à la médecine qui me paraît réunir deux de ces qualités. Mais, en déjeunant avec le Dr A.A..., un vieux médecin ami de mes parents, lorsque je lui expose mes doutes et mes perplexités, il me déconseille vivement la carrière médicale.

— Trop long, dit-il, et surtout pour une femme. Vous en avez pour dix ans, ma chère Elizabeth, si vous voulez faire une spécialisation. Vous êtes jeune et belle, vous n'allez pas moisir dix ans dans des études de médecine et pour finir comment ? En faisant de la recherche ou de la médecine collective, puisque votre père ne peut vous céder de cabinet. Le népotisme est très puissant, mon enfant, dans ce milieu... Non, je vous déconseille cette voie.

Le loup grillé aux fenouils que je dévore avec délice me fait lâchement abandonner l'intention de faire ressortir à mon hôte adorable à quel point sa conception de la femme et de la médecine est réactionnaire, voire rétrograde. Mon Sagittaire de toubib, vénérable et très estimé dermatologue de sa génération, non moins vénérable et entêté célibataire à la culture encyclopédique, surtout philosophique, ce Sagittaire, au-delà — ou serait-ce en-deçà ? — de sa sérénité et de sa propension naturelle au bonheur : il est l'homme le plus naturellement heureux que j'aie rencontré, reste attaché aux principes de la société dans laquelle il vit, en symbiose spontanée avec eux.

Comme chaque mois, le docteur m'a emmenée déjeuner dans un très bon restaurant qui me fait mesurer l'abîme qu'il y a entre une nourriture civilisée — disons-le, raffinée — et

ma pitance universitaire qui frustre ma gourmandise naturelle. La tarte aux fraises que j'engloutis ensuite me paraît trop savoureuse pour en gâcher le plaisir, et je décide ...de ne pas décider aujourd'hui.

Donc, pour la médecine, on verra plus tard. Une autre carrière qui me paraît spectaculairement altruiste et intellectuelle: celle d'avocat. Prendre la défense du pauvre, de l'innocent, du déshérité, du calomnié, quelle noble vocation, me dis-je, et mon côté Saint-Bernard est tout vibrant d'enthousiasme. Hélas, trois fois hélas, le chemin pour parvenir à ce but enviable est aride et ingrat: il s'appelle Code civil, Code pénal, Code du travail, etc., et cela pour moi est rédhibitoire. Je sais d'avance que je ne pourrai pas plier mon esprit à la servitude et à l'arbitraire de la lettre. D'ailleurs, depuis toujours, la vue d'un papier, d'un texte officiels me brouille la vue. Il se produit alors un curieux phénomène d'allergie mentale qui me met vraiment au niveau de l'idiot du village, dans un état de totale imperméabilité.

Donc *exit* le Droit et *exit* les effets de manches qui eussent fait de moi un mélange — féminin, bien sûr — de Zorro, de Beaumarchais, de Jean Valjean et d'Abraham Lincoln...

Mais l'homme, l'humain, reste au centre de mes préoccupations.

Et, dans cette mesure, toute la psychologie, la psychopathologie, la graphologie m'attirent énormément. La psychanalyse également me fascine. Mais lorsque, dans mon désarroi, je demande une consultation au BUS (centre d'orientation destiné aux étudiants), on m'apprend que ces dernières professions sont terriblement « encombrées », qu'on ne sait où caser les nouveaux diplômés. Cela me refroidit passablement.

Cependant, si j'ai abandonné très vite l'étude du russe et puisque j'aime les langues et qu'elles semblent m'aimer, pourquoi ne pas préparer une licence d'allemand ? Je pourrai



toujours enseigner ou faire des traductions, si l'envie ou le besoin s'en fait sentir. Et puis je l'ai parlé très bien jusqu'à douze ans ; il s'agirait de ne pas laisser s'étioler en moi cette connaissance d'une langue que je trouve très belle, surtout dans sa poésie romantique. Comme, de plus, l'histoire de la littérature germanique m'est à peu près inconnue, je suis assez tentée.

Je m'inscris donc à la rentrée suivante en licence d'allemand.

Grosse surprise, grosse déception : l'accent français m'est d'abord désagréable puis, après quelques cours, carrément insupportable. Pourtant j'apprends beaucoup de choses en cours de littérature allemande.

J'hésite et puis, un jour, ma décision est prise. Je ne continuerai pas au-delà du premier trimestre, ce qui signifie que, d'ici Noël, je dois me décider.

Et de me décider, envers et contre tout, pour la médecine. Je rentre donc en janvier, en cours d'année scolaire, en classe de PCB à mon tour, avec un an de retard sur Nadège, qui entre en première année, non sans subtilement me faire sentir ce décalage qui maintient son avantage.

Là, mon destin semble s'accélérer curieusement. Il se passe des choses dans ma vie, une sorte de mutation. Je me suis rendue compte depuis qu'un changement professionnel entraîne souvent une mutation psychologique qui, à son tour, commande un changement dans le domaine sentimental. C'est ce qui se passe. J'entre à la faculté des Sciences et, le soir même, j'annonce à Willy, mon innocent amour cévenol, que c'est fini. Et lorsque interloqué, il me demande mes raisons, je dois les chercher. Après trois ans, on ne licencie pas un amoureux adorable sans un mot d'explication ! Mais celles-ci ne me sont pas conscientes encore, et je ne trouve qu'une stupide métaphore :

— Notre histoire, je la ressens comme un soufflé dégonflé que nous aurions mis au frigo pour qu'il se regonfle. Je t'aime bien, mon petit Willy, mais le Gémeaux que tu es fait des compromis, des arrangements avec sa dignité que le Capricorne que je suis accepte difficilement d'un homme. Car, pour moi, tu es un homme, même si tu refuses de l'être, dominé que tu es par un père tyrannique. Je sais que trouver le milieu entre l'excessive adaptabilité et la stupide rigidité, c'est difficile. C'est peut-être le point de rencontre entre l'intelligence et la dignité. Et puis, je nous sens aller nulle part...

Il est parti, très simplement parti, quittant le café de Flore où nous avons rendez-vous. Il marche, là-bas, boulevard Saint-Germain, vers la rue du Bac. Il emporte avec lui trois ans de mon cœur. Le roi est mort, vive le roi ! En moi triomphe la cruelle et enivrante liberté retrouvée.

Le prochain rendez-vous de Cupidon se place seulement une semaine plus tard. Ma mère a raison lorsqu'elle me qualifie de cœur d'artichaut ; mais après une louable — et longue — période de fidélité, il faut tout de même que jeunesse se passe !

La victime se présente sous les traits d'une Vierge très belle — pardon, très beau —, il mesure un mètre quatre-vingt-dix et c'est un véritable Adonis. Malheureusement, il ne le sait que trop et, s'il a le sens outré du détail — souvent mesquin — qui caractérise son Signe, il n'en possède pas la modestie. Il a un côté nettement Lion, au fond, avec son goût immodéré pour la parade (plus tard, en faisant son thème, je devais noter, en effet, sa composante — dissonante — léonienne d'une part, Balance d'autre part, qui expliquait très bien la vanité de cet homme à femmes). Comme refuserait de dire mon prof de l'année dernière à la Sorbonne, M. Étiemble : Il est très *show off*, et j'avoue que, au départ, je suis assez bluffée. Bref, il m'en impose (peut-être parce qu'il est déjà en quatrième

année de médecine et qu'il a vingt-quatre ans) et la victime n'est pas celui qu'on croit. Du moins au départ. Car nous sommes appelés à vivre une histoire absurde, où l'absence de synchronisme joue un rôle de malin génie. Je veux dire que la Vierge et le Capricorne se comportent en l'occurrence comme ces petits personnages des pendules suisses qui, alternativement, apparaissent pour faire coucou, alors que le partenaire s'est effacé. D'un couple parfait en puissance, le facteur temps semble s'amuser à faire un lamentable gâchis. Il n'y a rien de plus triste que le couple qui s'aime successivement. C'est cependant ce qui nous arrive. Lorsque Jean, après la première toquade, puis une relative indifférence narcissique et pleine de morgue, se met enfin à m'aimer, à me voir avec des yeux qui « consentent à mon existence », comme dirait Simone Weil, ce grand philosophe Verseau, il est trop tard ; j'ai usé mes batteries affectives tant et plus. Je suis déçue et désenchantée.

Je ne peux plus supporter, en particulier, l'abîme qui sépare le Jean intime du Jean en groupe. De relativement humain, il se métamorphose en un mélange insupportable de mièvre muflerie et de lâche moquerie. L'hilarité collective a toujours comme prétexte central ma marotte astrologique. Parmi sa demi-douzaine de camarades carabins, il n'en est pas un pour douter une seconde de sa bonne conscience anti-astrologique. Scientistes sans le savoir, ils considèrent en chœur que l'astrologie n'est rien d'autre qu'un résidu moisi des ténèbres du Moyen Âge.

D'un autre côté, je suis devenue totalement allergique à l'exhibitionnisme prétentieux de Jean qui aime me montrer exactement comme on montrerait une jument ou une chienne de race dont on vient de faire la flatteuse acquisition. D'ailleurs, il a une passion pour les chevaux. C'est ainsi que, les beaux jours revenus, il me sort presque chaque soir au quartier Latin et son plaisir favori est de passer et de repasser

devant les Deux Magots et le Flore en me tenant par le bras, l'air satisfait, comme s'il disait à la cantonade : « Regardez ce que je me suis trouvé aux dernières enchères, qu'en dites-vous, hein ? »

Je réalise chaque fois davantage que le « sois belle et tais-toi » n'est vraiment pas fait pour moi. Tant pis pour ceux qui, dans ma vie, ne le comprendront pas. Je ne me doute pas alors qu'ils vont être si nombreux...

Dans la chambre de bonne du sixième étage où j'ai émigré pour être vraiment indépendante — en particulier pour pouvoir rentrer le soir après 22 h 30 — a lieu une pathétique scène d'adieux où l'Adonis en larmes aux pieds de sa Dulcinée ravale sa superbe, fait amende honorable pour son péché d'orgueil, monte solennellement à Canossa et jure de l'aimer toujours, et où Dulcinée, les yeux rougis par un sort cruel, se lamente en répétant :

— C'est trop tard, c'est trop tard, je n'y peux rien, mon cœur est mort...

L'ennui, c'est que cette scène se situe la veille de mon examen de biologie végétale — dont je ne possède pas le premier traître mot. Or, je redoute en la circonstance une totale imperméabilité du correcteur par rapport à mes problèmes sentimentaux. Comme ma tête vacille d'avoir trop pleuré, afin de rester éveillée, j'applique la recette qu'employait un de mes modèles — je veux parler d'Albert Schweitzer — lorsqu'il travaillait ses examens : les pieds dans l'eau froide ! Et c'est ainsi que Jean m'a trouvée en arrivant chez moi, défaite, le regard absent et mon bouquin sur les genoux. C'est dans cette noble posture que je reçois sa tardive et inopportune déclaration d'amour.

Inutile d'ajouter que, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas ouvert (pratiquement) un livre depuis le début, et

que — c'est justice — pour la première fois de ma vie, et la seule, je vais échouer à mes examens.

Comme, de plus, la médecine est maintenant pour moi plus ou moins associée à Jean qui, avec ses copains, m'en a fait voir un aspect trop éloigné de l'image idéale que j'en avais conçue — un aspect cynique, arriviste, inhumain et prétentieux —, comme je ne me sens pas le courage, avec la formation littéraire que j'ai, d'engloutir toute cette physique et cette chimie que je déteste, je décide de laisser tomber les Vierges, les médecins... et la médecine.

Mes tentacules, mes tentatives m'ont déjà emmenée dans différentes directions. Joue alors une autre décisive tentation : celle des lettres, à laquelle j'obéis en dernier ressort, puisque la licence de philosophie est exclue, à cause de l'épreuve — sérieuse, celle-là —, de latin (car les trop brefs efforts de Roger pour m'y initier m'ont laissée dans une ignorance quasi parfaite de cette langue). Dommage, car c'est l'interrogation fondamentale de l'homme face à son destin qui m'a toujours parue fondamentale.

J'opte donc pour une licence de lettres modernes et j'irai jusqu'à l'agrégation, me dis-je. Tout à mon enchantement d'avoir enfin trouvé ma voie, je me rends avec Nadège à la bibliothèque Sainte-Geneviève, car c'est un endroit très agréable pour travailler. Il y règne une atmosphère à la fois feutrée et laborieuse qui est très stimulante. Malgré la quantité impressionnante de bouquins, ceux-ci ne semblent pas prédominer sur le vivant, alors que, un peu plus tard, lorsque enceinte de ma première fille, je fréquenterai la Bibliothèque Nationale, j'aurai l'impression contraire : les visiteurs, les lecteurs sont en quelque sorte engloutis par Gutenberg, comme des parasites de la chose écrite. Celle-ci, immuable, semble recouvrir l'homme de sa pérennité en faisant ressortir ce qu'il a de fragile et surtout d'éphémère.

Installée dans la trajectoire d'un rayon de soleil complice qui aboutit sur ma table et me rappelle que l'automne devient insensiblement avare de beaux jours, je rêve sur un manuel de philologie. Mes yeux parcourent les murs imposants de cette grande salle, murs jusqu'en haut tapissés de livres. Que de volumes ! me dis-je. Et, en faisant une rapide approximation, j'arrive à un nombre qui dépasse de loin les possibilités de lecture d'un homme dans sa vie, même si je compte un livre par jour, ce qui paraît matériellement irréalisable. Jamais je ne posséderai le contenu de cette bibliothèque, me dis-je, mélancolique ; même si, à partir d'aujourd'hui, je n'arrêtais pas de lire jusqu'à la fin de ma vie. C'est déprimant. Et puis il ne s'agit que d'une bibliothèque ! Il y en a des centaines dans le monde et même si je fais abstraction des titres communs, il en reste un nombre astronomique. Constatation angoissante : les créations de l'homme ont submergé ce dernier.

Je me demande si la réaction positive en face d'un tel phénomène n'est pas de faire table rase, d'exclure ce qui existe pour refaire soi-même tout le chemin. Je joue mon petit Descartes, mon petit Robinson de la culture. Quelle chance si la durée de la vie humaine permettait une telle entreprise ! Quelle rigueur, quelle cohérence, quelle homogénéité dans une connaissance élaborée par soi-même de A à Z ! Hélas, c'est impossible. On est condamné au « second hand », au manteau d'Arlequin de la connaissance : un morceau d'Aristote jouxte une pièce de Platon qui elle-même côtoie une parcelle de Galilée. Suit un bout de Hegel ou de Leibniz, accrochés à des lambeaux d'Einstein, de Marie Curie ou de Dostoïevski. Si l'on éclaire cette harde disparate et grandiose d'un faisceau lumineux multicolore, où le rayon d'un Marc Aurèle se mêle intimement à celui d'un Montaigne ou d'un Shakespeare, d'un Goethe ou d'un Gurdjeff, on a à sa disposition un patrimoine humain, ou plutôt humaniste, qui devrait suffire, sur

une île déserte, à vous rappeler que vous êtes homme, à vous montrer d'où vous venez.

Je ne suis plus mélancolique du tout. Cette construction, pierre après pierre, de l'esprit humain à travers le temps me paraît soudain merveilleuse, exaltante. Tous ces noms sur ces murs étaient des êtres de chair et de sang, qui avaient faim, soif ; qui tous, à côté de leurs dons, avaient des lacunes, des défauts, qui étaient sujets à des angoisses, des défaillances. Et pourtant, ils ont traversé les siècles et les voici qui à la fois me défient et m'encouragent, me narguent et m'exhortent. Aurai-je quelque chose à dire, moi aussi, dans cette cohorte d'élite, aurai-je, humble grain de sable, mon grain de sel à apporter dans cet édifice intemporel ? Je me sens si petite, si insignifiante, imprégnée de tant de vénération pour ce peuple d'insignes fantômes...

Montaigne, Galilée, Einstein : Poissons ; Marie Curie, Camus, Paul Valéry : Scorpion ; Goethe : Vierge ; Shakespeare : probablement Taureau. Chaque Signe peut être magnifié, sublimé, accompli à sa manière ; et c'est bien ainsi. Mais oui, un Verseau comme Beaumarchais, un Poissons comme Bach, un Gémeaux tel que Dante, un Lion comme Pétrarque ; un Nietzsche Balance, un Kipling Sagittaire, une sainte Thérèse d'Avila Bélier, un Mao Tsé-Toung Capricorne : tous ont glorifié l'homme à travers le prisme de leur Signe. « Ce doit être passionnant de voir si l'on retrouve une même famille d'esprits à travers les personnages d'un même Signe », me dis-je.

— Tu rêves ? me chuchote Nadège à l'oreille. Regarde là-bas, ton Hugues, le major de l'X, qui ne se remet pas de son dépit amoureux. Derrière ses lunettes, il louche par ici. Dis donc, il a vraiment l'air dans la lune, celui-là... encore plus que toi, tiens ! À quoi rêvassais-tu, avec ce rayon de soleil qui te chatouille le nez ?

— À rien de précis, dis-je. Je te signale qu'il n'est pas plus mon Hugues que le tien.

Je n'ai pas une grande pitié pour ce Cancer Jean de la Lune, timide et inhibé qui s'est concocté durant les vacances un amour aussi secret qu'imaginaire, à la suite d'une rencontre au bal de Polytechnique; un amour imprudent qui n'a pas subi le choc de la rentrée. Ni celui de cette réalité, qui n'est autre que moi-même, perçue par lui comme une Célimène frivole et cruelle, obstinément attachée à sa marotte honteuse. Cette marotte, il ne s'est pas privé de tenter de m'en dégoûter, usant de tous les moyens de dissuasion qu'il possédait, ou croyait posséder.

Lors d'une réunion amicale qui se tenait un après-midi chez un de ses camarades — nous nous trouvions environ une douzaine à siroter un verre et à discuter — le sujet fatal fut abordé. Je crois que, imprudemment, j'avais mis le feu aux poudres en faisant une remarque morpho-astrologique sur l'un d'entre eux, du style: «Je vous trouve une vraie tête de Lion!» ou: «Savez-vous que vous avez des yeux terriblement Poissons?» Qu'avais-je dit là?

Immédiatement, je fus prise à partie, critiquée, moquée par la plupart d'entre eux qui ne pouvaient comprendre et encore moins admettre un intérêt sérieux pour un domaine aussi fantaisiste, aussi gratuit, aussi occulte, bref, pour un domaine aussi suspect que celui-là. Ceux qui ne manifestaient pas bruyamment leur réprobation sarcastique ne me réservaient pas un accueil plus favorable. Silencieux, la tête penchée, les sourcils relevés en point d'interrogation, ils m'examinaient avec une curiosité d'entomologiste. Ce regard-là me faisait penser à la philosophie du regard que Sartre expose dans *L'Être et le Néant* où, avec une subtilité toute gémellienne, il analyse comment, sous le regard d'autrui, le Moi est «présent à la conscience en tant qu'il est objet pour autrui». Effectivement, je suis à mes yeux ce que je me



surprends à être pour les autres : un objet. Objet de curiosité, chose incongrue dont le niveau intellectuel paraît singulièrement inquiétant. Je ne suis plus dans moi, mais dans ces regards étrangers qui me jugent. Et, me voyant à travers eux, j'ai honte de moi, car je me sens aliénée, pétrifiée ; je n'ai pas d'échappatoire. Papillon fou, je me heurte partout à cette étiquette : belle, mais idiote, d'autant plus idiote que belle, d'ailleurs. Pour ces mathématiciens phalocrates, la stupidité des filles croît en fonction directe de leur beauté. Si je n'étais que femelle, je me sentirais flattée du compliment implicite que me vaut leur condescendance sur le plan de l'intellect.

Néanmoins, ils sont étonnés. Une universitaire, ça a tout de même un petit vernis culturel, ça suppose quand même un certain esprit critique, ça a appris à raisonner, même quand il ne s'agit que d'une littéraire, cette sous-branche des études supérieures ! Par l'effet de quelle anomalie peut-elle traîner ainsi derrière elle ces vestiges de mentalité magique en plein XX<sup>e</sup> siècle, alors qu'elle a la chance d'avoir l'esprit éclairé par la vraie connaissance, illuminé par le « gai savoir » ? Il y a du mystère là-dessous. D'où la perplexité inquisitrice des regards.

Pauvre Hugues, c'est trop pour lui. Faire face à l'ironie perfide — mêlée de jalousie — de ses copains qui feignent de s'étonner que le cerveau de la bande fasse la cour à une brune aussi intempestive, c'était déjà beaucoup lui demander ; ne lui a-t-on pas enseigné que « qui se ressemble, s'assemble » ? Et, même si physiquement, il pense qu'il aurait plutôt à gagner à cette assimilation, sa pudeur, son côté comme-il-faut souffrent du manque de discrétion de cette grande fille aux yeux verts qui semble capter chaque regard et même — ô honte ! — les provoquer.

S'il faut, en plus, par solidarité d'amoureux, assumer son originalité, non, plutôt son excentricité puérile (qui ne s'appuie sur aucune démonstration rigoureuse !) et cela en

groupe, sous les regards narquois de ses camarades polytechniciens qui la lorgnent, cela dépasse ses forces. Il n'a pas le punch nécessaire. Il me démontre qu'il y a un abîme entre l'intelligence pure et la force de caractère, la vitalité, le courage qui ne sont souvent qu'une seule et même chose. Ce n'est pas par hasard que le Bélier qui lui est contraire, signe par excellence de l'élan vital, est aussi le plus téméraire. Pauvre petit Cancer lymphatique et velléitaire...

Et pourtant, elle le fascine. Le Cancer subit le tropisme du Capricorne, son antipode, son opposé et son complément. Il le subit à tel point qu'il en grimpe aux arbres, à l'heure d'un certain rendez-vous au jardin du Luxembourg, pour la voir arriver de plus loin ! Il le subit au point de lui demander de rencontrer ses parents, très vite. Mais à une condition : qu'elle tienne cachée sa tare, cette folie astrale, cette curiosité absconse pour les forces cosmiques qui retentiraient — par quel phénomène, je vous le demande un peu — sur nous autres, pauvres humains. Motus ! La loi du silence doit régir cette rencontre au sommet avec les géniteurs de ce génie polytechnicien.

Le Capricorne — chèvre rétive et farouche — regimbe et refuse, et la susceptibilité bourrue de ce grand Crabe maladroït aux épaisses lunettes de M. Magoo n'en supporte pas davantage. C'est la fin d'une brève rencontre et, pour le Capricorne, peut-être, la fuite d'une dernière chance de rédemption avant la perte totale, avant la chute vertigineuse vers les abîmes de l'obscurantisme.

Et pourtant, non. Ce n'est pas pour aujourd'hui encore. La culture officielle, l'enseignement tel qu'il existe sont une accusation implicite de mon dada astral et ils sont les plus forts. Ce qui existe est toujours plus fort que ce qui n'existe pas, n'en déplaise aux créateurs de systèmes sublimes qui n'ont qu'un inconvénient : celui de n'être pas représentés, de n'exister point, face au poids des systèmes existants. Or, je

suis, moi, une petite étudiante débarquée du Maroc, via la Suisse, en cette maison respectable appelée Sorbonne. Si, au sein de cette dernière, l'astrologie est réduite à un fantôme lointain, qui, nostalgiquement, rôde dans les amphithéâtres à la recherche d'une audience disparue depuis des siècles, c'est que les Lumières l'ont balayée. Avec raison, sûrement. Sinon, pourquoi ? La naïveté de nos vingt ans ne nous porte-t-elle pas, en premier lieu, à supposer justifiée *a priori* toute institution et, inversement, à supposer justifiée toute absence d'institution ? Comme si le monde des adultes dans lequel nous entrons sur la pointe des pieds — même s'il est imparfait dans ses détails — ne pouvait être qu'un monolithe de bon sens et d'équité. On passe ensuite le reste de sa vie à abandonner peu à peu, et plus ou moins rapidement suivant nos tempéraments, ces certitudes confortables...

Tout en ne laissant pas d'être étonnée de l'absence épaisse de l'astrologie dans l'enseignement universitaire, je l'accepte comme une évidence, comme un fait accompli. Peut-être, me dis-je, au hasard d'un cours de MM. Birault, Jankélévitch ou Étiemble, saluerons-nous quelque allusion ou référence à l'Art Royal des Astres ? Ce ne serait que légitime, que ce soit au niveau de la caractérologie effleurée en Propédeutique ou au niveau de la Littérature comparée, au cours de laquelle on étudie des séries de mythes, légendes ou thèmes littéraires communs à des cultures différentes — tels que les thèmes de Faust ou de Tristan et Yseult, qui ne sont autres que des scénarii d'archétypes remontant aux sources de l'humanité et participant de l'inconscient collectif.

Depuis l'âge de quinze ans, ce qui me captive le plus, c'est de comprendre l'homme, de le cerner. Ma rencontre avec Jung me séduit, m'enrichit. Sa position à la fois de spiritua-liste et de clinicien me paraît particulièrement attachante, et je me plonge avec passion dans *L'homme à la découverte de son âme*. Sa façon de diviser les êtres en deux catégories — les

extravertis et les introvertis — est astucieuse, me dis-je, axée qu'elle est sur la priorité que le sujet accorde, soit au monde extérieur, soit à lui-même.

Quant à Le Senne, sa façon de classer les humains par rapport à trois critères, (et leurs contraires): l'émotivité, l'activité et la primarité, me semble rendre davantage compte de la diversité des êtres. Exemple: Napoléon I<sup>er</sup> est un passionné, c'est-à-dire un EAS (Émotif / Actif / Secondaire); mais n'est-il pas également — j'aimerais dire: avant tout — Lion ?

Or, justement, l'astrologie propose un éventail extrêmement riche de douze types morpho-psychologiques très précis. La physiognomonie, ou la morpho-psychologie — qui devrait bénéficier d'une grande objectivité, puisqu'il ne s'agit en fait que de classer des formes, des volumes en fonction de certains traits de caractère, de certains comportements — curieusement utilise la terminologie astrologique pour désigner ses différents types: le Solaire, le Lunaire, le Vénusien, le Marsien, etc. Je m'attends tout naturellement à voir évoquer ces modes de classement.

Mais en vain. Tout au long de mes études, pas le moindre mot touchant à ces louches disciplines, pas le moindre pont jeté sur ces territoires tabous. On fait même une prudente ellipse sur ces connaissances sulfureuses, lorsque l'allusion paraît inévitable; par exemple, lorsqu'on parle de la classification de Le Senne et de ses correspondances avec celle d'Hippocrate, fondée sur les quatre éléments, comme l'astrologie elle-même.

Ce qu'on n'évoque pas n'existe pas.

Est-ce pour la faire exister un tant soit peu, pour tenter de soulever ce voile tabou qui la recouvre, que je pose à M. Étiemble, un jour, en fin de cours, la question fatidique: « Monsieur, croyez-vous à l'astrologie ? » En même temps, une seconde question me brûle les lèvres, mais je n'ose la poser

encore: « N'êtes-vous pas Bélier ? » Avec son profil d'aigle, ses yeux obliques, ses manières abruptes, je suis sûre de mon fait. Je ne sais pas encore alors que la dominante morpho-astrologique n'est pas forcément le signe solaire : ce peut être le Signe ascendant ou même un autre Signe du thème, particulièrement valorisé.

Je ne connaîtrai jamais la réponse à la seconde question, car celle de la première me cloue sur place : « Superstition idiote, dit-il, la question ne se pose même pas. »

Au moins, voilà une position catégorique qui me renforce dans mon hypothèse quant à son Signe ! Le Bélier n'est-il pas d'instinct, — parce qu'il hait tout déterminisme qui rendrait son élan vital et son esprit d'entreprise téléguidés, donc ridicules — hostile à l'astrologie ? Néanmoins, je suis très déçue, car j'ai beaucoup d'admiration pour ce militant du purisme français qui, avec véhémence, rejette l'invasion des mots étrangers non digérés par la phonétique et l'orthographe françaises ; qui, avec Queneau ou Marcel Aymé, opte pour *coquetèle* à la place de *cocktail* ou *pique-eupe* au lieu de *pick-up*, qui nous donne envie d'apprendre, comme lui, le chinois, car, avant tout, il sait transmettre son énergie, son enthousiasme à ceux qui l'écoutent : encore une qualité Bélier...

Mais je dois me rendre à l'évidence : que ce soit au-dedans ou en-dehors du tabernacle de la culture occidentale — je veux parler de la Sorbonne — mon intérêt pour l'astrologie ne rencontre qu'un vide étonnant, quand ce n'est pas une répugnance ou un refus systématiques, le plus souvent assaisonnés d'une ironie méprisante. Même avec mes amies Nadège et Léna — sa sœur, qui s'est jointe à nous pour former un trio qui a émigré rue de Seine dans un petit appartement que nous loue un exquis et farfelu libraire protestant — même avec elles, je compose, je réprime ; j'adopte un *modus vivendi* dont j'expurge les références à cette classification astrale, comme je le ferai bien souvent tout au long de ma vie, lorsque je n'au-

rai pas, en certaines circonstances, le courage d'être la pierre de scandale. Et cependant, je ne suis pas folle. Je ne rêve pas quand j'observe un commun dénominateur fait d'espègle-rie légère, d'instabilité et d'habile débrouillardise chez les Gémeaux que je rencontre, qui, souvent, ont quelque chose d'un oiseau, au physique comme au mental. Je ne rêve pas quand je fais un rapprochement spontané entre ma concierge et ma tante qui toutes deux ont une physionomie « dilatée » — dirait le Dr Corman, ce pape de la morpho-psychologie — en l'occurrence une tête toute ronde, pleine, lunaire en somme, qui exprime une bonhomie évidente et lorsque je découvre, en interrogeant la première, qu'elle est Cancer... comme ma tante. Je ne rêve pas lorsque, en plein cours, séduite par le comportement poli, réservé mais sans morgue, de ma voisine, et par son visage régulier, lisse, au vaste front, je lui demande à brûle-pourpoint, après trois mots d'introduction, si elle n'est pas née sous le signe de la Vierge et que, ignorante de cette classification, elle me répond, assez stupéfaite de ma question, qu'elle est née un 19 septembre. Hasard ? Coïncidence ? Lorsque celles-ci se répètent inlassablement, ne suis-je pas en droit de conclure qu'il y a là derrière, peut-être, et quelle qu'en soit l'explication, un phénomène intéressant ?

Mais, grand dieu ! me dis-je, si j'en arrive, moi, à cette conclusion, qui n'est en fait qu'une hypothèse, pourquoi suis-je seule dans ce cas ? Pourquoi ne rencontré-je jamais dans ma vie d'étudiante un écho à cette curiosité, quelqu'un qui serait aussi intrigué, voire plus convaincu, plus passionné que moi ? Pourquoi me heurté-je sans cesse à un mur sarcastique, à un rejet *a priori*, dans ce milieu où toute connaissance digne de ce nom devrait avoir droit de cité ? Ne s'agirait-il donc que d'une fausse science ? Cette énigme ne laisse pas de me troubler, encore et encore. D'où vient, alors que je pourrais tout simplement me laisser, moi aussi, gagner par cette attitude négative, que je suis convaincue dès lors qu'il y a là « quelque chose » qui mérite d'être creusé ?

Je ne soupçonne pas encore que cela risque de m'entraîner loin, très loin ...

Est-ce pour cette raison inconsciente que je mets prudemment ma passion embryonnaire sous le boisseau parce que, pétrie moi-même de cette culture occidentale officielle qui la rejette, vaguement honteuse — ou simplement respectueuse de ce qui existe — je veux garder ma respectabilité intellectuelle ? Peut-être. Je sais aujourd'hui que cela jouera comme un frein inconscient pendant de longues années.

Pourtant, la raison la plus évidente, la plus pratique découle simplement de mes activités, qui sont multiples. J'ai deux certificats à préparer, que je dois obtenir si je veux mériter ma bourse ultérieure. J'ai diverses traductions en cours, dont celle d'un livre de philosophie allemand qui m'oblige à une gymnastique mentale dans le domaine de l'abstraction dont je sors abrutie. Là aussi, lorsque, de nuit, mes yeux et mon esprit se ferment de fatigue, je plonge mes pieds dans une bassine d'eau froide et — ô miracle ! — voici mes cellules grises requinquées d'un coup, ma compréhension qui s'éclaire, les raisonnements qui deviennent transparents. Tout de même, je trouve que c'est beaucoup d'efforts pour un gain relatif.

Que dis-je relatif ? Minable, lamentable, ridicule, lorsque je le compare à la somme extravagante que je gagne quelques jours plus tard : en une matinée, l'équivalent d'un mois de travail nocturne ! Miraculeux ? Oui, et à peine moral. En tout cas bien agréable, me dis-je. Il semble cependant acquis que, dans notre société, la matière grise ne peut rivaliser sur le plan pécuniaire avec certaines formes et proportions plus visibles.

Comment est-ce arrivé ? Le plus simplement du monde. Assise à un café sur la place de la Sorbonne, goûtant les premiers rayons de soleil à peine tièdes de ce mois de février, devant un café viennois — ma passion du moment — je lève les yeux sur un inconnu qui, en souriant, pose devant moi une carte de visite.

— Je suis photographe. Voudriez-vous m'appeler à *Elle* demain vers dix heures ? Il me semble que nous pourrions travailler ensemble.

Évidemment, je me méfie. J'ai l'habitude d'être abordée, draguée, baratinée. Je commence à connaître toutes les ficelles. Je sais qu'une jeune fille comme il faut s'abstient de tenir compte des tentatives d'un inconnu pour entrer en contact avec elle dans la rue. J'ai été élevée ainsi. Donc, je me méfie. Mais, d'un autre côté, si c'est sérieux, quel autre moyen a-t-il, ce personnage, pour me parler, en-dehors de celui, assez cavalier, qu'il a employé ? Aucun. Et puis, si j'appelle le journal *Elle*, je saurai vite si c'est une supercherie ou non.

Ça n'en est pas une. Sans le savoir, j'ai mis le pied dans une voie qui va me faire bifurquer de la route prévue — mais laquelle, en fait ? — et ce durant plusieurs années. Indirectement, alors que je refuse sur le moment la tentation du cinéma, lorsqu'un monsieur du Tout-Paris — dans une boîte de nuit à la mode où ma sœur m'a emmenée — me propose, légèrement éméché, de faire de moi une seconde Sophia Loren (pourquoi, lui dis-je, la première ne suffit donc pas ?) les photos, la carrière de *cover-girl* qui s'amorce, par un détour, m'amèneront à lui pourtant plus tard — je parle du cinéma, bien sûr. Malice de la destinée...

*Mars 1977 à Courchevel*

— Je n'ai plus de cigarettes, gémit Mireille. Comment peux-tu me priver du seul plaisir qui me reste ? Tu es inhumaine.

Maladroite comme une tortue qui essaierait de se retourner, elle s'efforce de changer de position.

— Je constate que tu as bien rempli ta vie, après notre sépa-



ration. Aïe, j'ai l'impression de me déchirer l'aine à chaque coup.

— Je perçois un peu d'aigreur dans ta voix. Est-ce un reproche ?

— Probablement. Une petite rémanence du sentiment d'abandon que tu as suscité en moi pendant si longtemps. C'est sûrement la raison pour laquelle je n'ai jamais répondu aux quelques lettres ou cartes postales que tu m'as envoyées. Ou alors, je deviens acariâtre avec ma gambette, tout simplement !

— Curieux, dis-je. Je dois être amnésique, car je ne me souviens pas de t'avoir écrit.

— Eh bien, c'est du joli, s'écrit-elle, indignée. Tu as même rayé cela de ta mémoire, ces quelques signes de vie que tu daignais m'envoyer de ton univers tout neuf, où je n'avais aucune place.

— Ma parole, tu es encore jalouse, dis-je, ravie. C'est du beau, pour une psychiatre. Si tes patients savaient ça.

Soudain sérieuse, Mireille réplique :

— Non, ma chérie. Je ne le suis plus. Mais je l'ai été. Mon analyse me l'a démontré.

— C'est vrai que tu as fait une analyse. Ce doit être passionnant. Mais, moi, cela m'effraie. Il paraît que cela démolit plus souvent qu'à son tour ; que les couples qui se font analyser divorcent presque à coup sûr. Qu'en pense Frau Doktor ?

— On en parlera quand tu voudras ; ce n'est pas si simple que cela. Pour revenir à il y a vingt ans, ce n'était pas vraiment de la jalousie. Mais j'enviais ta force, ta vitalité. Tu étais incarnée et moi, je flottais, un peu suspendue dans le vide. Tu me donnais du corps, comme on le dit d'une sauce ou d'un tissu. Dans notre tandem, c'est toi qui étais le moteur, et tu me stimulais.

— Tu es folle ! C'est le contraire. C'était toi qui me portais à bout de bras, qui étais mon arbitre et mon juge. Quand de ton air de bouddha inspiré, tu me disais d'une voix douce : « Je ne suis pas d'accord » ou : « Ce n'est pas si simple », comme tout à l'heure, tu m'écrasais de ta supériorité mystérieuse, et j'attendais ton ukase. Ce que tu me dis me stupéfie.

— Tu sais, j'étais un peu schizoïde, je l'ai su plus tard. Tu me raccrochais au réel...

— C'est le Capricorne. (Je soupire.) Le réel, actuellement, pour moi, c'est mon émission demain, en direct... Et avec ce Mercure dissonant... aïe ... Bon, je vais faire les courses en attendant.

— N'oublie pas les journaux. Distrayants, hein ? *Le Canard*, *Paris Match*, *Charlie-Hebdo*, je ne sais pas, moi ; ce que tu veux... Ah, encore une question, juste pour savoir, bien que je n'y croie pas, tu le sais ; par jeu, quoi... Ça s'arrête quand, d'après toi, ton truc saturnien ?

— Tu veux parler du carré Saturne-Uranus, je suppose ? Oh, ce n'est pas fini ; je crois qu'il va se réformer le mois prochain ; mais sois tranquille, en ce qui te concerne les dégâts sont faits. Alors, ça suit son cours, comme vous dites, vous autres médecins...

— Il ne va pas m'arriver une autre bricole, tout de même ?

— Je trouve, docteur, que vous manquez de sérénité... Et de logique, ce qui est plus grave, puisque vous n'y croyez pas. Hélas, dis-je d'un air mélodramatique, vous n'êtes pas seule dans votre cas. Personne n'y croit et tout le monde s'en préoccupe.

— Ça doit être un reste de mentalité magique.

— Bien sûr, docteur. « Voilà pourquoi votre fille est muette »...

— Quoi ? Que vient faire Molière là-dedans ?

Sur le pas de la porte, emmitouflée dans une cagoule de trappeur et tout en enfilant mes moufles, je lance à Mireille, d'un air taquin :

— Mais oui, vous n'avez pas changé, vous autres médecins, depuis ceux de Molière. En paraphrasant une définition, en jargonnant, vous croyez circonscrire et expliquer un mal. Ta mentalité magique, c'est sûrement vrai ; l'étiquette est bonne. Mais ce n'est qu'une étiquette, comme la rhino-pharyngite, qui n'est qu'un vulgaire rhume, et que vous ne savez toujours pas soigner, dis-je en la grondant de ma grosse moufle qui s'agite dans l'air. Sur ce, bye-bye, ma chérie, à tout à l'heure. Ceux qui vont geler te saluent !

En refermant la porte, j'ai le temps de l'entendre qui me crie :

— Toi, tu regrettes de ne pas être médecin !

Ah, les psychiatres, ce que c'est compliqué !

Essoufflée par le froid et le poids des paquets qui m'encombrent, je me précipite, tout excitée, dans notre studio.

— Mireille, lis ça, dans *Le Canard enchaîné*. Ce Clément Ledoux est vraiment exquis ! (Je dépose mon fardeau.) Figure-toi qu'il s'excuse publiquement. Et quelle finesse, quel humour ! Lis...

— Tu as ma drogue, au moins ? Donne, je suis en manque !

— Quelle maîtrise de soi, quel contrôle, vous êtes exemplaire, docteur ...

— Ah, tu ne vas pas recommencer avec ça, je t'en supplie ! On ne peut pas se battre sur tous les fronts à la fois : tu gambades, toi, ma chevrette, dit-elle en tirant une bouffée extatique de sa cigarette. Où est cet entrefilet où l'on va à Canossa pour madame ? Ah, voilà.

Elle lit d'un air sentencieux : « Je dois des excuses à M<sup>me</sup>

Elizabeth Teissier — ma parole, tu disais vrai — l'onduleuse et belle astrologue (on le saura !) : ses intimes ne l'appellent plus que « la voleuse de santé », — j'ai compris : je ne fais pas partie de tes intimes — ce qu'elle a d'ailleurs l'esprit de prendre avec le sourire. Pardon, madame, je n'ai pas voulu cela ! Permettez-moi de déposer à vos pieds ce qui me reste de santé... Étant donné mon âge, cela ne risque pas de faire l'orgueil de vos trésors, ce dont je suis le premier navré, croyez-le bien. » Il faut avouer qu'il sait écrire, ce type et qu'il a de l'esprit. Bravo, c'est très amusant ; et c'est bon pour toi.

— Je ne sais pas, mais cela me fait particulièrement plaisir.

— Ton ego est flatté, voilà tout. Et c'est très bien : signe de bonne santé morale.

— Non, il y a autre chose. Je ne sais pas pourquoi... Peut-être la qualité de la personne. C'est un monsieur. Et puis, je trouve que ce papier dégage une certaine tristesse, une nostalgie un peu amère.

— Là, dit Mireille, je pense que tu en rajoutes. Donne-moi les autres nourritures spirituelles... en attendant que tu nous prépares les terrestres, n'est-ce pas, ma chérie, ajoute-t-elle d'un air charmeur. Tu sais que tu es ma mère nourricière, en ce moment, que je suis en pleine régression dans l'enfance.

Je regarde mon amie, un peu surprise.

— Mais oui, je suis complètement dépendante de toi et j'adore cela. Ça me change, tu sais.

— Laisse-toi dorloter, va.

— Mais j'ai des scrupules... enfin, quelques-uns, dit-elle, malicieuse.

— Étouffe-les. Ce sera mon tour une autre fois. Bien que je n'aie nullement l'intention de me casser une jambe pour cela. Au fait, devine ce que je t'ai apporté... des olives !

— Tu es merveilleuse, Élisabeth.

Le rouge colore subitement ses pommettes; c'est l'émotion. Elle ne sait que bégayer :

— Vingt ans après, tu te souviens que j'ai une passion pour les olives noires, c'est formidable ! La boucle est bouclée. Le temps n'existe pas.

— Vingt ans après... dis-je rêveuse, serions-nous devenues vieilles ?...

## 5 — Un défi et puis un autre

Paris, 25 mars 1977

Ouf, quelle journée ! Mercure, toi qui présides aux contacts et aux déplacements, tu as failli me jouer un joli tour. Il est vrai que je me méfiais de toi. En consultant mes éphémérides pour cette deuxième émission du *Bonheur des Astres*, je m'étais en effet aperçue que tu formais un angle négatif avec mon Soleil natal. Je m'étais donc dit : à nous deux ; il va falloir jouer serré. J'avais commencé par redoubler de précautions concernant mon vol pour Paris. Air Alpes m'avait assuré qu'il n'y avait aucun risque, et que si on ne pouvait, à cause de la neige, décoller de Courchevel, un car amènerait les passagers à Chambéry d'où le vol était assuré. Dans ce cas, l'autobus quitterait l'aéroport de Courchevel à onze heures.

Ce matin, effectivement, en téléphonant à Air Alpes, j'appris que la neige et le brouillard empêchaient tout décollage de Courchevel. À 10 h 45, je pris donc ma voiture et montai à l'aéroport sachant que j'y arriverais en avance. Mais ce n'est pas sans raison que tu es le gouverneur de l'espiègle Gémeaux, Mercure, toi, le malicieux. Je n'étais pas parvenue encore à l'altiport, quand je croisai un autocar qui essayait laborieusement de prendre un virage en épingle à cheveux. Ce car m'intrigua et j'eus un pressentiment : c'était le mien. J'arrêtai la voiture et j'allai taper contre la vitre du véhicule qui heureusement était pratiquement à l'arrêt. Le chauffeur me confirma dans mes craintes : il partait pour Chambéry avec sept minutes d'avance. Sacré Mercure ! J'aurais loupé mon émission en direct si je ne m'étais pas tellement méfiée, si, à l'encontre de mes habitudes, je n'avais pas été, pour une fois, en avance.

Mais tu m'attendais au second virage, si je puis dire. J'étais

censée avoir envoyé à Antenne 2, quelques jours à l'avance, le dessin du thème de la semaine, afin que les peintres aient le temps de le reproduire sur le décor. C'est ce que je fais. Mais, oh surprise ! lorsque j'arrive sur le plateau, je suis assaillie de cris et de grincements de dents. Niet ! On n'a rien reçu du tout. Pourtant nous sommes vendredi et j'ai expédié mon papier mardi. Mercure, vraiment, tu m'en veux...

Il est cinq heures du soir. C'est pour tout à l'heure. Le plateau fourmille de techniciens, de journalistes et animateurs de la chaîne, de vedettes invitées pour cet après-midi d'*Aujourd'hui Magazine* dans lequel, tout en fin de programme, je vais apporter mon grain de sel astrologique. Depuis ce matin, l'équipe est là au complet pour préparer l'émission, régler les lumières, définir les emplacements de chacun, s'occuper du décor dans le moindre détail. J'aide le peintre, qui est resté sur le plateau exprès pour moi (on me le reproche avec une certaine aigreur, à laquelle mon bronzage insolent n'est peut-être pas tout à fait étranger), à poser sur le Zodiaque géant du décor les planètes natales de mon Bélier pionnier. Je veux parler d'Hervé Bazin, à qui je dois tant d'heures de lecture passionnée.

Il est là, pas loin, souriant, cobaye volontaire de cette nouvelle expérience télévisée que l'on a décidé d'appeler *Au Bonheur des Astres*.

Nous nous sommes salués tout à l'heure à son arrivée sur le plateau ; et puis, à la fois pour réviser, l'estomac noué par le trac, le contenu de ces quinze minutes fatidiques, et afin de garder toutes les chances d'être objective, je me suis éloignée. Comment, en effet, si je crée quelque lien d'amitié, même ténu, avancer un trait ambigu, voire négatif, sans être mal à l'aise ? Comment pourrais-je éviter d'être influencée malgré moi ? Pas d'aliénation, surtout... Et puis, il y a autre chose. L'analyse du thème de cet écrivain m'a suggéré certaines idées, m'a portée à certaines conclusions. Il me serait insup-

portable de découvrir là, au hasard d'une conversation préliminaire, que celles-ci sont erronées. J'aurais l'impression de fausser le jeu, qui, alors, perdrait toute spontanéité, donc tout intérêt ; or, ce jeu, moi aussi je veux le jouer, même si c'est un jeu dangereux, un exercice sans filet. Et c'en est un, étant donné que chaque position planétaire, *a fortiori* chaque combinaison de planètes, a une signification polyvalente et que c'est là qu'intervient l'intuition pour guider dans le choix des possibles. Ainsi, par exemple, une planète en Maison VIII — celle du sexe, des crises et métamorphoses, de la mort, mais aussi de la renommée — pourra jouer sur l'un ou l'autre de ces secteurs, suivant la tendance globale, le contexte du thème.

Il est évident qu'il y a un aspect kamikaze dans ma façon de traiter cette émission, et que je me rends ainsi vulnérable au malentendu. Car même si une erreur d'interprétation n'est en fait que le produit d'un décalage sur le plan du symbole, elle ne me sera pas pour autant pardonnée, les non-initiés n'étant pas au fait des correspondances sémantiques entre les différents niveaux d'interprétation ; et lorsque je voudrai m'expliquer, on me reprochera de rattraper, on me taxera d'opportunisme ou de finalisme ; bref, on croira simplement que je noie le poisson. Tant pis. Je prends le risque. Suis-je inconsciente par témérité ? Non. C'est que pour moi l'astrologie est scientifique dans et malgré sa complexité, et que j'ai suffisamment confiance en elle pour la mettre à l'épreuve. Paradoxalement, c'est sa qualité de science-en-train-de-se-faire qui lui donne le droit à l'erreur. Je ne vois vraiment pas pourquoi elle serait la seule discipline à ne bénéficier d'aucune perfectibilité. L'exigence d'absolu que l'on oppose aux connaissances marginales, plus ou moins teintées d'irrationalisme, est une séquelle de mentalité magique : on veut, dans une vision puérile, que la vérité vous tombe toute cuite, parfaite et absolue, du ciel, comme la manne céleste. Une optique qui est à changer.



— C'est à vous ! me chuchote-t-on.

J'arrête ma promenade de capucin en prière et, la gorge sèche, me dirige vers mon fauteuil ; celui-ci tourne le dos au Zodiaque mural et la caméra est braquée sur lui, ainsi que sur celui, vide, du personnage-mystère qui viendra prendre place tout à l'heure, après le jeu de devinette.

J'expose quelques traits caractéristiques sur la symbolique du Signe, dont les natifs sont, selon la classification de Le Senne, des émotifs-actifs-primaires.

— Primaires ? s'insurge l'animateur qui est à mes côtés. C'est péjoratif, cela !

— Non, dis-je, c'est par opposition à *secondaire*, c'est-à-dire aux tempéraments qui réagissent avec retard aux émotions ; la réaction du primaire, plus superficielle, est instantanée.

Je donne alors en pâture aux téléspectateurs une description psycho-existentielle de M. Hervé Bazin, tout en me gardant bien de le nommer. À travers ce que j'aurai dit, ceux-ci devront choisir, parmi dix Béliers célèbres, celui du jour. Ce dernier, s'il est vivant et Parisien — même occasionnel — apparaîtra alors en chair et en os pour confirmer ou infirmer mes dires. Si le personnage n'est plus de ce monde — s'il s'agissait en l'occurrence de Napoléon III ou de sainte Thérèse d'Avila — un expert (critique, biographe, journaliste) est invité pour remplir la fonction d'arbitre. Je me lance, priant le ciel de m'épargner le trou de mémoire, ma terreur.

— Le personnage d'aujourd'hui m'a donné beaucoup de mal, dis-je, car il est très complexe, très riche ; sa dominante astrale est multiple. Mais qu'est-ce donc qu'une dominante ? Ce sont les lignes de forces planétaires qui se dégagent d'une vue synthétique du thème. Cette dominante explique à la fois le caractère et la destinée. Non seulement, dans le thème qui nous occupe aujourd'hui et dont vous devez, chers téléspectateurs, identifier le propriétaire, cette dominante est mul-

tiple, mais elle est le reflet de contradictions, ce qui fait de cet être quelqu'un de quasiment complet, mais aussi, probablement, quelqu'un de très déchiré. Première contradiction : il est Marsien...

— Extra-terrestre ? demande l'animateur avec finesse.

— Non, dis-je, il a les pieds bien sur terre... Marsien, c'est-à-dire Bélier, puisque ce Signe est régi par Mars. Autant dire dynamique, belliqueux, entreprenant, audacieux, partisan, impatient ; cherchant une emprise sur le réel. Mars est le symbole du métal (le fer, l'outil ou l'arme) et représente donc aussi bien l'homme de guerre que le chirurgien... ou le boucher ! C'est le Soleil en Bélier, mais également ce Mars, que vous voyez conjoint au Milieu-du-Ciel — ou MC — et qui est donc valorisé.

Ma baguette magique illustre sur le Zodiaque du décor ce que je viens d'expliquer.

— Mais, d'un autre côté, il est aussi Lunaire, c'est-à-dire rêveur, sensitif, lyrique, poète ; un être, en somme, qui vit beaucoup dans l'imaginaire et pour lequel l'inconscient joue un grand rôle. On pense à Proust, à La Fontaine. Cela correspond sur le plan morphologique à un visage rond, épanoui. Deuxième contradiction : c'est un Vénusien, par le fait qu'il a cet astre sur l'Ascendant à la naissance et, de plus, situé dans son Signe de prédilection, le Taureau. Cela fait de lui un être voluptueux, esthète, qui aime à séduire et à être séduit. Par le trigone que fait cette planète avec Uranus, la création originale est stimulée, en même temps que le sujet est porté aux coups de foudre. Mais — et c'est là qu'intervient la contradiction — par les dissonances que reçoit Vénus, on peut conclure à une problématique au niveau de la femme et de la mère... Et ces dissonances touchent également au domaine du mariage, qui subit des entraves. Dernière contradiction : notre personnage est un Uranien, parce que le Signe du Verseau est très

valorisé : un original, voire un extravagant, un nerveux, un innovateur, un intuitif. Mercure, de son côté, étant puissant — puisque situé dans son domicile, les Gémeaux, l'intelligence d'une part, l'aspect social et sociable de l'autre, sont activés ; cette personne a en outre le goût des choses manuelles... Mais — et là encore éclate ce jeu d'oppositions — comme la Maison XII, celle du secret, de l'isolement, des épreuves, est très habitée, on peut conclure à une part de misanthropie, de même qu'à des revers importants dans l'existence. Pour finir ce cocktail astral, il se mêle à ce tableau psychologique une touche plutonienne, potentiel énergétique créateur ou destructeur selon les individus ; en l'occurrence, je pense, plutôt créatif et régénérateur...

— Chers amis téléspectateurs, je nous sens pressés par le temps.

Il est vrai que l'on pourrait dissenter des heures sur un thème.

— Mais, voyons maintenant si, parmi les Béliers dont vous pouvez suivre les portraits sur votre écran, vous saurez désigner celui que je viens de vous décrire. Vous avez le choix. Voici Jean-Paul Belmondo, suivi de Marcel Amont, Jacques Brel, Napoléon III, René Descartes. Et puis voici Émile Zola, Marie-José Nat, sainte Thérèse d'Avila, Hervé Bazin et Lénine.

Ce que c'est inhibant, cet œil au plafond qui vous regarde et vous juge ; il est le reflet de vos insécurités cachées, de vos interrogations refoulées. Suis-je bonne ? Suis-je reçue ? Suis-je claire ou va-t-on me reprocher mon jargon astrologique ? (Oh, oui, on va.... !) Comment parler astrologie sans parler angles, aspects, planètes ? Vulgariser sans trahir, voilà le défi... Suis-je belle ? Ah, cette détestable habitude que j'ai de froncer le sourcil et le front, de me passer la langue sur les lèvres. Tant pis... Coller à ce que je raconte pour que l'œil autocritique se ferme ou au moins se fasse complice. Le paradoxe du comé-

dien, être dedans et dehors à la fois, acteur et spectateur... Non, ne plus être spectatrice et tout ira bien. Ça y est, l'œil, clément, s'est détourné de moi, ce juge intraitable. Le naturel, qu'est-ce, sinon cette cohésion viscérale avec soi ?

— Madame Brown, à qui pensez-vous après ces indications ?

La chaîne a appelé M<sup>me</sup> Brown chez elle, après que celle-ci eût été tirée au sort.

— Je pense à Belmondo, dit cette dame. Le lunaire en Belmondo ne me paraît pas évident, mais après tout, qui sait ?

— Non, madame, désolée. Vous avez perdu.

Ni la seconde concurrente, qui propose Marcel Amont, ni la dernière, qui opte pour Jacques Brel, n'ont de chance. Tant mieux. On me reprochera presque par la suite de traiter des cas trop faciles ; c'est donc là un pendant par anticipation, en quelque sorte... L'animateur, qui piaffe d'impatience parce qu'il voit l'heure tourner, intervient :

— Nous allons donc accueillir notre invité mystérieux qui n'est autre que ...Hervé Bazin.

Celui-ci prend place près de nous<sup>4</sup> :

— J'ai oublié mon ticket de métro, attaque-t-il ironiquement.

C'est une vraie course contre la montre !

— Oui, convient Bernard, l'animateur, et nous nous en excusons. Y a-t-il des choses dans ce portrait qui vous ont intéressé ou choqué ?

H.B. : Eh bien, dit le romancier, en réalité je suis plus porté vers l'astronomie que vers l'astrologie. J'ai même une lunette à la maison. J'ai, je dois dire, quelques tendances sceptiques vis-à-vis de l'astrologie. Sauf en ce qui concerne la Lune et le

---

<sup>4</sup> Toutes les confrontations avec les personnes astrologisées au cours de ce livre sont des transcriptions, on pourrait dire des « minutes » de ces dialogues, sauf celles avec S.M. Juan Carlos, Aznavour et Federico Fellini, non enregistrées.

Soleil ; il est évident que nous sommes conditionnés par eux. Je suis un peu moins sûr pour les autres planètes. Car, enfin, pourquoi Vénus, l'amour, Mars, la guerre, etc. ?

J'aimerais tant avoir le temps d'engager cette discussion : lui dire, par exemple, que s'il admet l'action de la Lune et du Soleil, ce n'est plus alors une question de principe, de nature, mais de quantité. Mais je dois choisir entre elle et mon émission qui, déjà, je le sais, est écourtée. J'abrège donc un peu brutalement :

Moi : Je pense, cher monsieur, que vous n'êtes pas venu taire le procès de l'astrologie. Vous êtes venu nous dire si, oui ou non, je me suis trompée sur vous.

H.B. : À vrai dire, non. Vous ne vous êtes pas beaucoup trompée.

Moi : Ah, eh bien, c'est la seule chose qui importe aujourd'hui, je crois.

Bernard m'agresse carrément :

— Votre émission, Elizabeth, c'est pour vous justifier ou pour faire un jeu ?

— C'est un moyen de voir si mon interprétation correspond à la réalité. Cela me semble très normal, et puis, n'est-ce pas la base du jeu ?

Hervé Bazin apporte un peu de détente dans cette discussion.

— Il y a des choses qui m'étonnent, tout de même : l'outil, la manualité, par exemple ; je suis extrêmement manuel. Je fais à peu près tout de mes mains ; je répare ma maison... À ce propos, une chose amusante : vous parlez de la douzième Maison, or j'ai justement douze maisons !

Moi : Je regrette que cela n'ait rien à voir, dis-je en riant. Mais votre amour des maisons, c'est votre Lune en Taureau. Le Taureau est toujours amoureux des maisons, souvent d'architecture.

H.B. : Et comme vous le dites, j'aime la vie retirée : je vis à la campagne. Agressif, extravagant ? On peut discuter. Agressif, plus dans la littérature que dans la vie, je pense.

Moi : Mais la littérature est un exutoire. Donc cela correspond à quelque chose en vous, ne croyez-vous pas ?

H.B. : Disons que c'est le côté social... Qu'y a-t-il encore ? Ah, vous avez dit que j'avais le visage rond ; je croyais que je l'avais carré...

Coquet, ce Bélier, me dis-je.

Moi : Vous savez, comme vous avez tant de composantes, il est difficile d'établir une hiérarchie très stricte entre elles. La Lune — angulaire, donc très importante — donne un visage rond ; le Taureau — important aussi par les trois planètes qui y sont situées — donne des visages carrés, aux fortes mâchoires. Oui, vous avez peut-être raison, ajouté-je en l'examinant avec attention : le Taureau domine, alors que, notons-le, vous êtes Bélier. Un exemple de la complexité...

L'écrivain est déjà passé à autre chose :

— Alors, la création, oui, cela fait trente ans que je crée.

Moi : Oui, mais il s'agit de création originale, caractérisée par un besoin de rigueur, de dépouillement ; avec, aussi, un côté exacerbé : c'est la conjonction Uranus-Mercure, en XII.

H.B. : Il y a une chose très vraie et que personne ne peut savoir, c'est que j'aurais effectivement pu faire n'importe quoi. J'ai hésité entre la science et la littérature, entre la médecine et la politique ; j'ai fait un peu de tout...

Moi : Cela correspond à toutes vos facettes, qui donnent du fil à retordre à l'astrologue, égaré dans un foisonnement de possibles. C'est bien la moindre des choses que vous vous soyez vous-même cherché un peu, non ? ajouté-je, facétieuse. J'espère en tout cas que votre méfiance envers l'astrologie n'est plus aussi... tenace ?

La précieuse réponse se perd, hélas, dans l'indicatif de

l'émission qui se termine comme elle a commencé, sur les chapeaux de roues.

L'œil, tout à l'heure implacable, vient de me faire un signe de connivence. Merci, Mercure, tu m'as tout de même permis de mener à bien ce premier défi. Mais quel malin génie tu fais lorsque tu te fâches, lorsque tu es, comme nous disons, nous autres astrologues, *dissonant*. Tu nous imposes de redoubler alors d'astuce pour neutraliser les tiennes.

Avant de quitter l'équipe, au sein de laquelle, tout doucement, je commence à faire mon trou, je monte à l'étage de la technique pour faire un appel téléphonique. Le régisseur, qui est une Vierge plutôt pléthorique, sceptique et vaguement cynique, me prend à partie lorsque j'arrive dans son champ de vision :

— Ne nous raconte pas que tu n'es pas une sorcière, Elizabeth, *vade retro*, tu nous flanques la trouille.

Je me récrie :

— Mais enfin de quoi s'agit-il ?

— Eh bien, tu n'as qu'à lire le dernier numéro du *Canard enchaîné*. Évidemment dans ta montagne, là-bas, tu as autre chose à faire que de te cultiver.

— Avoue que tu es jaloux... Mais passe-moi le journal.

Je me demande de quoi il peut être question depuis que Clément Ledoux a mis un si joli point d'orgue, la semaine dernière, à notre amical litige. Mais je suis frappée de stupeur. Tout de suite, en première page, la nouvelle m'éclate au visage : Clément Ledoux est mort et c'est son oraison funèbre écrite par un de ses confrères, Bernard Thomas, que j'ai sous les yeux.

— Tu vois bien qu'on a raison, me dit mon camarade. Le dernier article qu'a écrit ce malheureux était sur toi et le voilà qui meurt ! Tu ne diras pas qu'il n'y a pas quelque chose là-dessous !

Il sourit, goguenard, en me lançant cette remarque, mais il n'a l'air de plaisanter qu'à moitié.

Je suis tellement abasourdie que je ressors sans rien dire. C'est étrange. C'est le hasard, comme on dit, mais j'ai une impression curieuse, inconfortable. Pauvre Clément Ledoux, à travers ses trois papiers pleins d'esprit, nous étions presque devenus amis.

Et voilà ! Dans la nuit qui tombe, je descends les grands boulevards en direction de la Porte Maillot. Il pleut à verse et j'ai mis mes essuie-glaces en marche. La solitude suinte à travers les rues de Paris dans un soir comme celui-là. Je me trouve dans cet état d'étonnement douloureux, cet état bien particulier où l'on se trouve chaque fois que meurt quelqu'un qui n'est ni tout à fait inconnu ni tout à fait proche. Je songe à la parole de Heidegger : « La mort, c'est toujours la mort des autres. » Ce n'est pas vrai. Et c'est justement dans ces morts semi-anonymes qu'on s'implique le plus ; ils ne sont pas vous, ne vous touchent pas suffisamment pour vous faire vraiment mal, mais ils sont vous parce qu'ils sont vos frères en humanité et que quelque part, leur mort, c'est la vôtre. Abrupte, inattendue, brutale. Définitive. Clément Ledoux, vos paroles prophétiques — ô combien ! — me reviennent à l'esprit dans toute leur pudeur « Permettez-moi de déposer à vos pieds ce qui me reste de santé... Étant donné mon âge, cela ne risque pas de faire l'orgueil de vos trésors ».

Or, il souffrait d'un cancer qui l'a emporté. On ne sait jamais rien des gens. Rien d'important. Tout est mousse, écume, apparence.

Mais j'ai le bourdon ! Et j'ai un rendez-vous rudement important, maintenant. La vie me reprend avec ses griffes dérisoires.

— Nous vous connaissions en tant que comédienne, Elizabeth, mais c'est en tant qu'astrologue aujourd'hui que nous



voulons vous voir, me dit le rédacteur en chef<sup>5</sup> de *Télé 7 Jours*, en m'introduisant dans le bureau du directeur.

Après les présentations, on m'offre une chaise. Le directeur de la revue prend la parole :

— Vous avez réfléchi à notre proposition, madame ? Est-ce qu'elle vous agréée ?

— Elle me fait très plaisir, dis-je, et je crois qu'on peut faire un horoscope sérieux qui soit une approximation satisfaisante de chaque cas particulier. Mais si je me charge de cette rubrique astrologique, c'est avec l'intention de la traiter à ma manière, avec le maximum de rigueur et dans l'espoir — vous voyez que je ne suis pas modeste — de changer l'optique que l'opinion générale a de l'horoscope collectif. Parce que cette image est détestable et, ce qui est pire, souvent à juste titre.

— Que voulez-vous dire par là ? demande Jean-Paul Ollivier. Voulez-vous dire que vos confrères ne font pas leur travail sérieusement et que les horoscopes en général sont mauvais ?

— Oui et non. Je suis certaine, par exemple, que vous n'êtes pas loin de considérer l'horoscope comme un mal nécessaire, n'est-ce pas, monsieur ? dis-je en me tournant vers le directeur de la revue.

— Euh... hésite M. Jean Diwo.

— Tout cela constitue un immense cercle vicieux auquel j'ai un peu réfléchi. L'anecdote que je vais vous raconter explique tout à fait ce que je veux dire. Il y a quelque temps, un hebdomadaire qui vient de se créer m'a demandé de tenir la rubrique astrologique. Sur mes hésitations, on m'affirma que mon prix serait le leur. L'entretien que j'eus avec le responsable du journal donna à peu près ceci :

---

<sup>5</sup> Il s'agit de M. J.-P. Ollivier qui, au moment où nous mettons sous presse, prend ses fonctions de directeur de l'hebdomadaire en question.

— Nous aimerions, dit la personne, que vous fassiez des prévisions sur le tiercé.

— Je fais de l'astrologie scientifique. Ceci n'est pas sérieux, alors c'est non, dis-je.

— Cela n'a aucune importance, rétorqua mon interlocuteur, vous faites ce que vous voulez, on ne veut pas le savoir. Nous voulons simplement votre nom.

— C'est ce que j'ai de plus cher... Et qui assurait la rubrique jusqu'à présent ? demandai-je.

— C'est moi, dit la personne en question.

— Ah bon, vous êtes donc astrologue ?

— Un peu, répondit l'homme vaguement.

— De quel Signe êtes-vous donc ?

— Balance.

— Et votre Ascendant ? demandai-je candidement.

— Oh, je l'ai oublié, dit-il.

Je m'esclaffai, sidérée.

— C'est comme si un médecin oubliait son groupe sanguin !

Mais l'alexandra qu'il avait dégusté l'avait mis de bonne humeur ; il n'écouta pas ma remarque indignée.

— Et puis, continua-t-il, jobard, si un jour l'horoscope manque, on prend celui d'il y a six mois ; on ne se frappe pas pour autant.

— C'est cela, dis-je, qui explique l'image lamentable que le public a de l'astrologie, de même que le découragement des astrologues dont on peut dire pour le moins qu'ils ne sont pas motivés. Je préfère ne pas savoir ce que vous écrivez dans vos colonnes.

— Alors, dit-il, pour ces pronostics du tiercé ?

Je l'interromps :

— Ne comptez pas sur moi. Continuez vos élucubrations pseudo-astrologiques. Dommage pour vos lecteurs, que vous

méprisez si bien. Je crois que nous n'avons plus grand-chose à nous dire, monsieur.

Et je le plantai là.

Je me tourne vers mes deux interlocuteurs :

— Je voulais vous raconter cette petite histoire, car je trouve qu'elle illustre bien le malentendu qui caractérise actuellement l'astrologie collective. Comment peut-on s'attendre à ce que des esprits sérieux ajoutent la moindre foi à l'horoscope qui a été fait dans de telles conditions ? C'est tout simplement impossible.

— Mais tout cela est très excitant, dit J.-P. Ollivier ; c'est un défi ; à vous de le relever, en prouvant qu'on peut faire un travail rigoureux.

— Oui, et c'est bien mon intention, car je crois, en effet, que cela est possible. Mais changer une mentalité, cela prend du temps. Votre tirage qui est, je crois, très important, va être pour moi un allié dans cette tâche. Je voudrais surtout expliquer au lecteur, lui faire toucher du doigt la base tout à fait rigoureuse et mathématique de l'astrologie. Et pour ce faire, j'aimerais que vous m'accordiez de publier chaque semaine le schéma astrologique du cours des planètes.

— Si ce n'est pas irréalisable du point de vue technique, pourquoi pas ? dit le directeur.

— Ainsi les lecteurs pourraient suivre la marche des planètes durant la semaine et comprendre le lien avec mes explications, même s'ils ne connaissent pas le code astrologique. Quand je dirai que Saturne transite actuellement le milieu du Signe du Cancer, ils pourraient suivre cette position sur le schéma cosmographique... Et puis, sur le plan du texte me laisserez-vous totalement carte blanche ?

— Absolument, répondent mes interlocuteurs en chœur. À condition de ne pas traumatiser le lecteur, l'affoler par des prévisions alarmantes, bien sûr !

— C'est évident, dis-je. D'autant plus que des influences personnelles peuvent modifier, en les compensant, des transits planétaires difficiles ou inquiétants. Et puis, il y a toujours une manière, je crois, de dire les choses. J'espère que je saurai la trouver... Mais, d'un autre côté, je dirai les choses. Ne comptez pas sur moi pour donner à chacun sa dose de rêve lénifiant. J'ai en horreur ces prétendues prévisions qui, au lieu d'être faites en fonction des étoiles, sont faites en fonction du public ; elles sont indignes de la vraie astrologie. C'est du folklore, de l'horoscope de foire... Ah oui, autre chose : je ne diviserai pas systématiquement les Signes en trois décans, car parfois les planètes se situent à cheval sur deux décans et influencent les deux zones ; je ferai donc des divisions variables, selon la carte du ciel du moment. Et puis enfin, je ne traiterai pas un Signe de façon globale. Je ne comprends absolument pas comment scientifiquement on peut affirmer que tout le Signe du Cancer sera affligé ou perturbé par la présence de Saturne, si Saturne se trouve simplement, disons entre le premier et le second décan c'est-à-dire touchant les natifs du début juillet. À coup sûr, il ne concernera en rien les natifs de la fin du Signe qui peuvent, au contraire, passer par une phase très réalisatrice si Jupiter, qui est une planète protectrice, se place en position positive par rapport à ce secteur du ciel.

— Je comprends, dit M. Diwo, vous ferez comme bon vous semblera.

— Merci, dis-je. De la même façon, il se trouvera par moments que certaines zones du ciel ne subissent aucune influence, parce qu'elles ne sont visitées par aucune planète directement et, d'un autre côté, elles ne reçoivent aucun rayon remarquable d'une autre planète. Il y aura donc, de temps en temps, des zones neutres, et cela les lecteurs devront le comprendre. Or, je n'ai encore jamais vu un horoscope collectif dans lequel on dise à une certaine catégorie astrale de lec-

teurs qu'ils sont sur un plan collectif dans un climat neutre. Chacun doit recevoir sa pitance.

— Mais ils ont tout de même un destin ces gens-là ; ils subissent sûrement des influences astrales comme les autres, rétorque le rédacteur en chef.

— Bien sûr, dis-je, mais ce sont des influences qu'on ne peut pas apprécier sur un plan collectif parce que, voyez-vous — et je prends un crayon — voilà le Zodiaque. Imaginons le thème natal d'un lecteur. Voilà le Soleil placé dans un Signe, disons la Vierge, (le natif est donc Vierge) et voici Mercure tout près, disons en Lion, Vénus pas loin non plus — elle n'est jamais très loin du Soleil — disons en Balance, voilà Mars en Scorpion et voilà les autres planètes que je mets un peu n'importe où, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton ; voilà Pluton qui, pour la génération adulte actuelle est en Lion, Cancer ou Gémeaux (pour ceux qui sont nés avant 1914).

— Ah bon, interrompt M. Diwo, pourquoi donc uniquement dans ces trois Signes ?

— Simplement, dis-je, parce que Pluton est une planète de génération qui reste plusieurs décennies dans un même Signe, voyons très exactement... deux cent cinquante divisé par douze, oui, sa révolution est de deux cent cinquante ans, il y a douze Signes, deux cent cinquante divisé par douze cela fait...

— Cela fait pas tout à fait vingt et un, dit Jean-Paul Ollivier.

— Bon, il reste environ vingt et un ans dans un Signe... Où en étais-je ? Bien, voilà le thème de M. X, qui est Vierge. Eh bien, lorsque l'astrologue fait un horoscope collectif, il ne peut évidemment pas prendre en compte toutes ces planètes qui sont des facteurs différents, des éléments variables chez chacun. Il ne prend comme critère que le Soleil qui est le facteur essentiel d'un thème, en principe — pas toujours — et qui donne son Signe solaire au sujet.

— Pas toujours ? demande le directeur, ça complique encore les choses, ça, non ?

— Pas toujours, dis-je, car chacun d'entre nous est marqué par une dominante astrale qui, comme son nom l'indique, est le facteur qui prévaut dans son thème. Il se trouve qu'en dressant le thème de chaque individu, on s'aperçoit que le Signe solaire n'est pas forcément le reflet de cette dominante. Celle-ci peut être le Signe ascendant ou bien un Signe habité par plusieurs planètes quand ce n'est pas la — ou les — planètes(s) qui se lève(nt) ou qui culmine(nt) au moment de la naissance. Il reste cependant que l'on peut établir des constantes qui se vérifient à travers tous les natifs d'un même Signe. Je m'explique. On peut, à coup sûr, définir un climat astral à partir d'une configuration donnée, qui vient affecter en positif ou en négatif le Soleil natal en question. Par exemple, une personne, et cela est certain, dont le Soleil natal subit à un certain moment une opposition de Saturne, ne peut pas être dans un état aussi euphorique, aussi positif, aussi chanceux, ne peut pas être portée en avant dans la vie — et ce dans tous les domaines — de la même façon que quelqu'un qui subit un trigone, par exemple, de Jupiter qui est la planète de l'épanouissement, de l'ouverture, de l'extraversion, des réalisations. De même un carré de ce même Jupiter, c'est-à-dire une dissonance de cette planète...

— Pas trop de termes techniques n'est-ce pas, les gens seraient noyés, s'inquiète le rédacteur en chef.

— Ne vous en faites pas ; il y aura juste ce qu'il faut, dis-je en riant. Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, je parlais de Jupiter. Lorsqu'il est hostile, eh bien, on peut affirmer avec une relative certitude, sauf s'il y a des compensations spectaculaires dans le thème, que cela correspondra pour tous ces natifs à une période de problèmes divers, particulièrement pécuniaires ou administratifs, des problèmes avec leurs employeurs, avec l'autorité — ce n'est pas le moment

de demander une augmentation par exemple ; ce n'est pas le moment que je choisirai pour venir vous en demander une, dis-je sur un ton de plaisanterie.

— Au fond, si votre science est fondée sur quelque chose de solide, dit J.-P. Ollivier, eh bien, vous êtes rudement plus armée que le reste des mortels pour agir.

— C'est certain, dis-je, mais c'est plus compliqué que cela ne paraît, parce qu'on ne peut pas toujours choisir son moment, on est dépendant des autres, mais ça c'est un autre problème. Au fait, de quel Signe êtes-vous ? dis-je. Vous avez un visage très Taureau.

— Ça c'est amusant, s'exclame-t-il, vous avez gagné. Je commencerais presque à croire à l'astrologie.

— Et vous, monsieur ? demandai-je en me tournant vers Jean Diwo. Si je travaille avec vous, il faut que je connaisse le Signe de mes patrons.

— Eh bien, hésite le directeur, je crois que je suis Capricorne.

— Ah ! comme moi, dis-je. J'espère que cela joue en ma faveur, dis-je, malicieuse.

— Soyons sérieux, dit M. Diwo — les Capricornes, c'est presque toujours sérieux — quand pourriez-vous commencer ? Que diriez-vous de la fin avril comme point de départ de notre collaboration ? Nous pourrions déjà préparer votre contrat, si nous tombons d'accord sur les conditions matérielles bien sûr, et vous pourriez venir le signer à la fin du mois, voyons... le 29, par exemple ; cela vous irait ? Évidemment, nous ferions un reportage pour vous présenter aux lecteurs avec une couverture pour annoncer votre collaboration.

Quelque chose a fait tilt dans ma tête, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Cela m'irait très bien, dis-je... Ah, j'ai encore une requête à vous présenter, messieurs ; cela n'a l'air de rien et cela m'im-

porte beaucoup. Il s'agit d'une toute petite phrase que j'aimerais que nous ajoutions, même très discrètement, en bas de chaque numéro, chaque semaine.

— Quelle sorte de phrase ? demande le rédacteur en chef.

— Une phrase qui me couvre sur le plan de la rigueur professionnelle, dis-je, une phrase qui dit la vérité, en l'occurrence que ces prévisions sont faites en fonction d'un Signe abstrait, théorique, d'un Signe pur, alors que chaque thème est un cocktail d'influences, un tout complexe. Une phrase qui prévient en somme le lecteur que c'est une approximation comparable à celle qui consiste à diviser l'humanité en groupes sanguins : il n'y a que quelques groupes sanguins et pourtant on ne retrouve la même formule sanguine que dans un cas sur sept cent mille, paraît-il.

— Tout à fait d'accord, dit M. Diwo, mais ne croyez-vous pas qu'il suffit de prévenir les lecteurs une fois pour toutes ?

— Et ne croyez-vous pas que cela encombrera votre page, ajoute le rédacteur en chef, qui abonde dans le sens du directeur.

— Je ne le pense pas du tout et cette phrase pour moi est absolument fondamentale. Je veux bien faire de l'astrologie collective, qui est forcément approximative puisqu'elle ne peut pas tenir compte de tous les facteurs de chaque sujet, de chaque lecteur, mais je veux qu'on le sache, je veux qu'on en connaisse les limites ; cela ne fait, je crois, que valoriser l'horoscope.

— Je crois au contraire, rétorque M. Diwo, que cela limite sa portée, car chacun pourra se dire qu'il n'est peut-être pas forcément concerné par vos pronostics.

— Je ne suis pas de cet avis, dis-je. Le lecteur n'aura qu'à faire la vérification de ces mêmes pronostics par rapport à sa propre vie pour décider si, oui ou non, ils le concernent ; il pourra conclure lui-même si sa dominante est bien son



Signe solaire, et d'ailleurs j'expliquerai aux lecteurs qu'ils doivent aussi consulter le Signe de leur Ascendant et faire une sorte de synthèse pour augmenter l'aspect personnalisé de l'horoscope.

— Vous tenez vraiment à cette phrase ? demande le directeur, pas très enthousiaste.

— J'y tiens vraiment, dis-je.

— Alors... si cela peut vous dédouaner par rapport à vos confrères astrologues.

— Surtout par rapport à moi-même, ajouté-je. Mais aussi, vous avez raison, par rapport à mes confrères puristes. Il se trouve que les astrologues sérieux qui acceptent de se commettre dans la presse vulgarisée se cachent souvent sous un pseudonyme. Puisque je signe mon travail, je veux pouvoir le défendre et l'assumer. Je ne renierai pas ma progéniture, mais cela oblige à un maximum de rigueur. Enfin, même par rapport à l'image de votre journal, je crois que cela est plus sérieux. Si un lecteur vous écrit en affirmant que mes prévisions sont totalement fantaisistes en ce qui le concerne, il y aura un moyen bien simple pour moi d'expliquer cette disparité : faire son thème. Je saurai alors ce qui, dans ce thème, prédomine sur le Soleil natal.

— Vous avez gagné.

— J'aimerais bien gagner sur toute la ligne. J'aimerais bien casser ce cercle vicieux dont je vous parlais tout à l'heure, qui concerne la presse astrologique, mal soignée parce que mésestimée sur un plan public et vice versa : méprisée parce que fantaisiste, folklorique ; parce que c'est souvent n'importe quoi. Et véritablement, on ne peut pas tellement en vouloir aux astrologues, qui ont appris à vivre dans une sorte de ghetto intellectuel et de mépris tous azimuts, de donner à leur travail l'importance et l'attention qu'ils savent que celui-ci suscitera dans le public, c'est-à-dire proche de zéro ; une

attention condescendante, amusée, sceptique, une importance quasi nulle.

Je me sens soudain confuse. Une fois de plus, j'ai enfourché mon dada.

— Mais vous allez nous changer tout cela, dit le directeur du journal d'un air décidé, en se levant.

Je sais qu'il dit cela mi-courtois, mi-ironique ; mais dans mon for intérieur, je me fais confiance et, immodeste, je crois qu'il a raison. C'est une question de détermination et de travail, d'absence de compromis.

— J'espère changer tout cela, monsieur, c'est vrai. J'espère que vous m'y aiderez. Je mettrai le temps qu'il faudra pour faire un horoscope ; j'ai réfléchi à la manière de le faire, je crois qu'il me faudra deux jours de travail pour chaque numéro tel que je l'entends... Donc je serai chère, dis-je sur un ton chantant. Je ne sais pas combien vous voulez me proposer, mais je ne veux pas en parler aujourd'hui, mon Mercure est défavorable !

Après les politesses d'usage, je quitte mes futurs patrons, que je soupçonne vaguement amusés par cette originale qui ose mettre Mercure, telle l'épée entre Tristan et Yseult, au beau milieu d'un entretien un rien délicat. En ce qui me concerne, bien sûr, il y a Mercure ; mais il y a surtout que nous sommes vendredi soir, que j'ai eu une journée épuisante, fertile en émotions, et que je n'ai plus le punch nécessaire pour faire face avec maestria à une éventuelle discussion de ce genre.

Dans l'avion qui nous remmène à Courchevel, mon petit Scorpion et moi — oui, j'ai pris ma fille Marianne avec moi, cette fois ; c'était trop dur de la quitter à nouveau —, je sors ma révolution solaire que j'étudie une fois de plus dans tous les sens. C'est cela l'ivresse de l'astrologie : on n'en a jamais

fini avec elle ; ses ressources sont insondables. Elle est comme une caverne d'Ali Baba pour peu qu'on ait des yeux pour voir. Je cherche, par une progression du Soleil à partir de l'Ascendant à quel point du Zodiaque correspond le 29 mars. Formidable ! Je tombe pile sur la planète Uranus, celle des surprises, des changements, des innovations, sur Uranus, frère d'Uranie la science des astres. Un bel Uranus très bien aspecté qui fait plein d'angles harmoniques avec les autres planètes ce jour-là, le jour où je dois signer mon contrat avec *Télé 7 Jours*. Youpi ! Une fois de plus, ça colle ; quelque part dans mon cerveau, une réminiscence affleure : mais oui, mes transits planétaires, eux aussi, étaient prometteurs pour cette période. C'est donc bien une période importante pour moi, et bénéfique.

Je prends la tête de Marianne contre ma poitrine et toutes deux nous regardons le tapis cotonneux qui s'étale entre nous et le mont Blanc qui scintille tout près. C'est superbe. Je suis heureuse. Pleinement heureuse. Je songe soudain que la tradition astrologique fait de la femme Capricorne une des meilleures mères qui soient, mais que comme la Lionne, elle a besoin, d'un autre côté, de s'accomplir en tant qu'individu, à travers une carrière. Ce qui l'expose à de profonds déchirements, mais aussi — lorsque ces deux facettes en elle sont satisfaites — aux joies les plus exaltantes.

Comme ce jouet volant qui flotte, qui glisse au-dessus des sommets enneigés, je flotte, moi aussi, sur un petit nuage rose.

## 6 — Le lion, l'ours et Vénus

*Paris, mai 1960*

— Je crois que je vais choisir une robe d'été bien décolletée. Exprès. La piscine Deligny m'a valu quelques couleurs ; pourquoi ne pas les montrer ? Même à la HSP... Surtout à la HSP<sup>6</sup> et à l'occasion de ces chastes fiançailles de ta vertueuse cousine.

— C'est de la provocation.

— Assez. J'aime bien faire sortir les hypocrites de leur réserve. Il n'y a rien de plus drôle que les regards à la fois coupables et réprobateurs que les hommes vous coulent de biais dans ce genre de réception. Ils tentent de se persuader que vous êtes la femme baudelairienne, c'est-à-dire le Mal, le Démon. Mais vous êtes, irrésistiblement aussi, la tentation, la fascination. Ils vous en veulent de les faire chuter, ne serait-ce qu'en pensée, dans le péché, car ils réalisent qu'ils sont dépendants de leur sexe ; cela les rend plus méprisants, plus méchants, plus misogynes encore.

— Tu es dure, dit Nadège distraitement, en furetant dans sa garde-robe à la recherche d'une tenue bien comme il faut qui ne fera pas de vagues.

De toute façon, autant elle est fière de son intellect, autant elle est — négativement — consciente de son corps ; elle n'aurait pas le culot de le magnifier par un vêtement. Moi, je continue sur ma lancée.

— Non, c'est un cercle vicieux qui explique la haine des sorcières dans le temps, ces boucs émissaires de la culpabilité puritaine. Tu sais, Michelet décrit bien cela : contrairement

---

<sup>6</sup> Haute Société Protestante.

à ce que l'on pense en général, les sorcières n'étaient pas, la plupart du temps, d'horribles vieilles femmes hirsutes, mais au contraire de belles jeunes filles pleines de vie, dotées de ce qu'on appelle la beauté du diable. CQFD, non ?

— Elles n'étaient pas que cela, rétorque Nadège intéressée. Tu parles, je viens de finir *La Sorcière* de Michelet. Superbe ! Elles étaient entourées de mystère, les sorcières, de quelque chose d'étrange, qui faisait peur aux gens parce que l'inconnu fait peur.

Nadège se bat avec son soutien-gorge qui résiste.

— C'est vrai, dis-je. Elles avaient une connaissance innée des choses de la nature qui paraissait inquiétante aux ignorants, c'est-à-dire à la majorité. Tu sais, je me demande pourquoi nous parlons au passé, car des sorcières, il y en a toujours eu, et il y en aura toujours. Ce sont des êtres d'élite, qui savent entretenir un dialogue spontané avec l'univers.

— Dis donc, comme tu y vas ! Ne t'enflamme pas comme ça ! Nous ne sommes sorcières ni l'une ni l'autre, que je sache. À moins que tu ne me caches des choses ? ajoute-t-elle. Je t'en prie, dépêche-toi, ma louloute. Ma sœur Léna nous attend déjà au Méphisto et ma tante m'en voudra si nous arrivons les dernières.

La réception est telle que je l'imaginai. Telle que je la redoutais. Poignées de mains fraternelles ou solennelles, sourires et mines compassés. La cousine, qui est le personnage du jour, n'est pas gâtée par la nature ; elle a un visage chevalin qui me laisse perplexe dans ma recherche — il faut bien se distraire ! — de son signe zodiacal. Sagittaire, peut-être, à cause du Centaure ? Elle ne représente pourtant pas l'image idéale de l'amazone sagittairienne, mais je n'ai pas le loisir d'approfondir. Alors que je commence à sentir l'ennui recouvrir de son manteau pesant cette vertueuse assemblée, deux jeunes hommes, ma foi très présentables, grands, bien bâtis,

souriants, se dirigent vers moi, guidés par Nadège. Celle-ci fait les présentations, en paraissant s'acquitter d'un devoir. Le lui a-t-on demandé ?

— Je te présente André et Dominique, me dit-elle. Voici Elizabeth. André est cet ami d'enfance dont je t'ai parfois parlé, ajoute-t-elle.

— Et que tu m'as toujours caché, dis-je, malicieuse. Et, me tournant vers ce grand gaillard aux yeux bleus assez inquisiteurs, à l'expression noble et déterminée. Oui, il paraît qu'elle voulait me protéger de vous. Selon la rumeur publique, vous seriez un Don Juan. Est-ce vrai ?

Nadège me lance un œil noir et ses joues s'empourprent de fureur. André s'amuse. J'ai l'impression que lui aussi cherchait une échappatoire à ces mornes fiançailles... et qu'il l'a trouvée.

— J'aimerais votre avis là-dessus, me répond-il avec humour. En attendant, voulez-vous boire une coupe de champagne avec moi ? Cela vous rendra peut-être indulgente à mon égard.

L'autre garçon, plus âgé apparemment, me paraît également sympathique, mais c'est André que je préfère nettement. Plus tard, sur la terrasse, il attaque.

— Écoutez. On s'ennuie terriblement ici. Je ne voulais pas venir, mais je crois que j'ai eu raison de n'écouter que ma conscience. Oui, la fiancée du jour est une cousine lointaine. Vous savez, nous autres parpaillots sommes tous cousins, si on cherche un peu. Au fait, êtes-vous protestante ?

— Oui.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Ah ! Décrivez-moi donc une protestante type, dis-je fausement intéressée.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Vous avez l'air

d'une fille libre. D'une païenne. Vous semblez fière de ce que vous êtes, de votre corps.

— Et vous, vous semblez bien sûr de vous dans vos jugements. Même si vous avez raison, ajouté-je avec coquetterie.

— Et si nous partions d'ici ? lance mon compagnon, comme s'il proposait un voyage sur la lune.

En fait c'est un projet au moins aussi audacieux, car quitter déjà cette digne assemblée sous les regards étonnés — ou envieux ? — de ses membres est une expédition téméraire. Solidarité oblige : je fais signe à mes deux camarades qui n'attendent que cela ; de son côté, André alerte d'un coup d'œil son ami Dominique et nous voilà envolés tous les cinq hors de ce repaire de bien-pensants. Comment expliquer en l'occurrence qu'en m'estimant pourtant comme une bien jolie canette parmi mes coreligionnaires, j'aie réussi à m'y sentir de nouveau comme le vilain petit canard ? La distance, tout tient dans la distance.

Malgré moi, j'étais oppressée là-dedans, tour à tour admirée, critiquée, jaugée, jugée. Dehors, je respire profondément. Nous nous regardons tous tels des garnements qui ont joué un mauvais tour aux adultes, et nous éclatons de rire. André m'a saisie d'une main, tire Nadège de l'autre et nous entraîne en courant vers sa Peugeot 203, une relique qui paraît dater de Mathusalem, dans laquelle nous nous agglutinons tous les cinq. André conduit comme un kamikaze le long des quais ; sa guimbarde a des ressources insoupçonnées ! Aux feux rouges, il me lance des regards en coulisse, pleins de gaieté, plein d'enthousiasme. Que veut-il prouver ainsi, à imiter Fangio ? Sûrement un signe de feu, me dis-je. Pas Bélier, la lueur de l'œil, ni le visage ne sont suffisamment agressifs, suffisamment anguleux — « rétractés », dirait mon ami Corman. S'il croit qu'il va me faire crier grâce, il se trompe. Pourtant, je meurs de peur. Je ne suis plus une personne normale depuis

mon mémorable accident de Genève. Traumatisée dans tous les sens du terme : physiquement et psychiquement, je me sens au bord de la crise de larmes.

— Où allons-nous ? parviens-je à proférer.

— C'est une surprise, dit-il en accélérant encore. Vous n'avez pas confiance ? Je suis sûr que vous aimerez.

Sagittaire ou Lion : il est vaniteux et protecteur.

— Pas sûr... hasarde Léna. Et d'abord, pourquoi vas-tu si vite ?

Délicieuse Léna qui sait que je tremble intérieurement. Ouf ! Nous voici près de la tour Eiffel et la 203, à l'instar de son propriétaire, a renoncé à nous épater, à étaler ses prouesses.

— J'ai pensé qu'il nous fallait un coup d'auto tamponneuses après notre tenue exemplaire. Vous êtes d'accord ?

Nous sommes surpris, mais d'accord. (Mon dos le sera sûrement moins.) Au moins, il a de l'initiative. Lion ou Sagittaire. *Who knows ?*

Le Champ-de-Mars est un univers de mouvement, de couleurs scintillantes, de cris et de bruits d'engins. Univers fascinant, contagieux dans l'agitation qu'il suscite, surtout lorsqu'on est un groupe de jeunes fous qui ne demandent qu'à donner libre cours à leur juvénile énergie.

Il est quatre heures du matin. Le groupe s'est réduit à deux, André et moi. Nous sommes étendus sur un divan, en croix : j'ai ma tête sur sa poitrine. Dans la chaude nuit de l'été précoce, nous écoutons Kurt Weill et son *Opéra de quat' sous*. De temps en temps, en me caressant les tempes, il me demande la traduction d'une phrase de B. Brecht. L'aube se lève lorsque, la main dans la main, nous nous promenons à travers Paris qui nous appartient. Il est tiède et complice. Les premiers croissants chauds de ce dimanche matin sont pour



nous. Ils ont le goût de cette nuit de mai, le goût de nos vingt ans, la saveur de la liberté et de l'insouciance...

Nous nous voyons chaque jour. Ce Lion — car c'en est un ! — qui a l'air d'un ours brun ne me laisse pas en paix. Il sèche ses cours d'élève ingénieur pour se trouver rue de la Sorbonne à la sortie des miens.

— J'ai trop peur qu'on t'enlève, dit l'ardent Lion. Je dois veiller au grain.

Au bout de huit jours, m'ayant raccompagnée chez mon adorable et fantasque libraire de la rue de Seine, chez qui je loge — j'adore l'odeur de sa librairie ; quand je la renifle, un vieux rêve d'enfant me monte à la gorge : celui de vendre un jour des livres, afin d'avoir une chance, perchée sur mon échelle, d'en lire un maximum dans ma vie —, André me pousse doucement contre un rayon de bouquins et là, me coince avec autorité.

— Tu sais que je t'aime, me dit-il. Veux-tu m'épouser ? Je suis prise de court. Mon souffle aussi.

— Tu es rapide, dis-je bêtement. Je ne sais pas. Pourquoi pas, au fond ? Oh, mais tu es Lion ? ! m'écrié-je, sidérée, la main sur la bouche.

— Oui, et alors ? Je ne vois pas en quoi ce détail ridicule...

— Comment, un détail ridicule ? Et M. Stakanian ?... Eh bien, ça alors !

— Je ne comprends rien à ces énigmes, rugit ce seigneur de la jungle. Veux-tu m'expliquer qui est ce monsieur ? Ou plutôt, non. Réponds-moi simplement, dit-il, radouci, en caressant mes cheveux.

— Je ne sais plus, moi. Tu comprends, je n'aime pas qu'on décide pour moi.

— Qui diable déciderait pour toi ?

— Tu ne peux pas comprendre. Je ne sais plus, moi, si c'est oui ou non.

Les fiançailles de cette lointaine cousine, qui se rompirent par la suite, ne furent donc pas inutiles, car ce fut oui. Mais seulement après une année où cet animal calme, généreux, tolérant mais sceptique eut à supporter mainte attaque de la petite chèvre opiniâtre que j'étais et qui, déjà, avait sa petite idée, du moins un début de commencement d'idée, sur la façon de classer ses semblables, selon des critères qui, visiblement, n'étaient pas en odeur de sainteté dans le milieu intellectuel qu'elle fréquentait.

André eut l'habileté de ne pas me braquer avant la rencontre de ses parents. Il me prévint simplement que son père était professeur de physique à Polytechnique et que, ma foi, c'était un esprit scientifique, donc sérieux. À moi de conclure de quoi je pouvais parler sans choquer cette brillante intelligence, sans choquer non plus celle, littéraire, de sa mère, fille d'un recteur d'université écossaise, qui se trouvait être, il en était sûr, tout aussi rétive à ce genre de fantaisies superstitieuses.

J'allais glapir une protestation indignée sur cette façon de qualifier ce qu'André prenait pour une marotte passagère, quand, avec diplomatie, il m'assura qu'il ne faisait là que traduire l'opinion de ses parents... bien que lui-même, à la réflexion, ne fût pas loin d'y souscrire ! Car enfin, comment un être sensé — et il me faisait l'honneur de me prendre comme tel — pouvait-il donner crédit à des affirmations aussi gratuites ?

Un jour, cela faillit tourner au pugilat dans la rue. C'était rue de Sèvres, je m'en souviens. Je finis par le planter là et rejoignis mon antre, des larmes de rage et d'impuissance aux yeux. Comment se faisait-il que je n'arrivais pas à trans-

mettre cet intérêt, cette curiosité, ce point d'interrogation ? Je n'en demandais pas davantage. Je n'exigeais pas l'adhésion gratuite, signe de crédulité bête — j'en étais moi-même incapable —, mais simplement le doute. D'où venait que tout le monde était si négatif, si catégoriquement sûr de son fait, sans rien y connaître ? J'y perdais mon latin — c'était vite fait ! Surtout, je faisais le dur apprentissage de l'incommunicabilité. Déjà ! Je ne savais pas que cela ne faisait que commencer, que ce n'était rien à côté de ce qui m'attendait. Car en fait, moi-même je n'étais sûre de rien encore, cherchant encore la vérité, cherchant l'erreur (ce qui revient au même), me faisant à tout instant l'avocat du diable. Mais *l'a priori* m'indignait.

Je ne m'étais pas rendu compte que la fureur activait mon pas. Quelques minutes plus tard, je me jetai sur mon lit, non sans avoir mis le *Requiem* de Fauré (ou était-ce celui de Mozart ?) que j'aimais passionnément — que j'aime toujours — et qui me faisait planer au-dessus de ces stupides divergences.

À cette époque, la musique est devenue ma drogue. Heureuse ? Je m'octroie une fête musicale. Malheureuse ? Je m'installe avec complaisance dans un masochisme morose ou carrément tragique — mes sanglots sont alors parfois à peine couverts par la musique, (d'où l'intérêt des chœurs qui rendent mon chagrin nombriliste plus discret !). Je ne me lasse pas de Bach, de la nostalgie de Miles Davis, Gershwin ou Satie, dont les *Gymnopédies* m'enchantent. La musique a un pouvoir catalyseur sur mes états d'âme qui m'étonne encore aujourd'hui. Être dans son équilibre psychique à ce point dépendant d'harmonies sonores, cela paraît insoutenable. Mais consolons-nous : si des sons émis dans une certaine fréquence peuvent faire s'écrouler un pont, pourquoi ne nous écroulerions-nous pas, nous autres, fragiles humains, lorsque nous sommes frappés de certains accords déchirants

ou sublimes qui nous font toucher du doigt, en un instant fulgurant, notre âme divine — ce qu'André Breton appelle notre « infracassable noyau de nuit » ?

Je viens d'obtenir mes deux certificats de licence avec mention. Sont-ce mes succès universitaires ou simplement leur courtoisie naturelle qui font que les parents d'André m'accueillent avec tant de gentillesse ? Il doit y avoir un peu des deux, car pour mon futur beau-père, les résultats scolaires ne sont pas négligeables. Je trouve ma future belle-mère très spirituelle, pleine d'humour et très hospitalière. Comme il se doit pour le Verseau qu'elle est. Quant à son mari Balance, il est le comble de la civilité, de la modération. Il a la modestie des vrais hommes de science dont on se demande dans quelle mesure elle n'équivaut pas à un suprême détachement, à un fondamental manque d'intérêt pour les vaines agitations de ce monde sublunaire. Il en a aussi le scepticisme implacable — bien que souriant — qui décourage dans l'œuf toute entreprise de conversion.

Car, bien entendu, j'essaie. Ou plutôt, j'ai failli tenter une percée dans ce mur lisse qui ne laisse aucune prise aux « naïves hypothèses occultes » que j'essaie en vain de formuler. Un univers poli nous sépare et j'avoue — est-ce faiblesse ou lucidité ? — que j'abandonne très vite tout espoir de vrai dialogue. Le langage nous sépare, ce langage archaïque et symbolique de l'astrologie, qui nuit tant à celle-ci en la faisant passer pour débile ou désuète et dépassée, selon la mentalité de l'interlocuteur. En effet, l'homme de science est allergique à la notion de symbole, considérée *a priori* comme louche à cause de son contenu affectif, louche parce que floue, primaire, poétique, relevant de la mentalité magique ; c'est-à-dire autant de l'enfance de l'homme que de l'enfance de l'humanité. Le petit homme, le primitif et le poète parlent par symboles. L'astrologue, décrypteur de la marque du cos-

mos sur l'homme, ne peut parler que par symboles, lui aussi ; car celui-ci seul contient une valeur de transcendance, lui seul exprime l'ineffable et remonte aux racines de l'être et du monde.

Mon futur beau-père, en digne représentant — malgré lui — de son Signe, est un homme de demi-teintes. Il a horreur des éclats et des extrêmes. Selon Le Senne, il est, je pense, le secondaire type, dans le sens que si le monde s'écroulait devant lui, il s'assoierait et, tournant sa langue sept fois dans la bouche, il déclarerait d'un ton posé : « Voyons ce qu'il convient de faire. »

Avec un tempérament semblable, mes allusions astrologiques elles-mêmes ne devaient jamais, au cours de ces longues années, tirer autre chose de lui que ces laconiques condamnations : « Je ne suis pas sûr que vous ayez raison, ma fille... » ou : « Comment croyez-vous, ma chère fille, que des planètes aussi lointaines puissent jouer sur nous ? », cela avec un désarmant sourire de Balance charmeuse. Je savais, je sais toujours, comment traduire ces réticences : comme le comble de la condescendance intellectuelle, le comble aussi de l'imperméabilité. En tout cas, comme un rejet définitif.

On imagine que pour revenir à la charge, il me fallait alors accepter la coupe de champagne qu'on me proposait — et même la seconde — adjuvants nécessaires pour lever mes capricorniennes inhibitions. Alors seulement, j'étais capable d'attaquer, bille en tête — parfois devant tous les membres de cette nombreuse tribu, vaguement gênée de mon audace — comme le jour où j'allai jusqu'à lancer à la ronde, avec une malicieuse insolence :

— Savez-vous, cher père, que vous n'avez pas besoin de croire à l'astrologie pour l'illustrer ? Car vous l'illustrez à merveille ! Vous êtes la quintessence de la Balance saturnienne, sociable mais introvertie, qui a le goût de l'abstrac-

tion. Et vous aussi, chère maman, passionnée, musicienne, imprévisible, inconditionnelle de vos nombreux amis, qui peuvent même prendre le pas sur vos proches, vous êtes très Verseau<sup>7</sup>.

Le tout ponctué d'un grand éclat de rire absolument incongru qui tomba dans un silence consterné, sur des mines navrées. Le champagne, bien sûr... Mais la Balance est tolérante, on le sait. Il me fut beaucoup pardonné. On ferma les yeux sur ce qu'on dut bien admettre comme un mal nécessaire, car André donna l'exemple: en traitant ma passion naissante comme une lubie, par le mépris. Il ne savait pas, le pauvre, qu'il était pris au piège d'une mono-maniaque et que la lubie bientôt tournerait à l'obsession...

À la faculté, ma discrète voisine Vierge a peu à peu cédé à mes amicales et persistantes avances. On parle toujours des avances en amour. Sur le terrain de l'amitié aussi, il y a le séducteur et le séduit qui, souvent, alors même qu'il se sait porté vers l'autre, hésite, recule, fait des coquetteries. C'est le cas de Marie-France dont la réserve pourrait passer pour de l'indifférence ou de la tiédeur. Mais alors, pourquoi revient-elle systématiquement s'asseoir auprès de moi chaque fois qu'elle en a l'occasion ? Qui était donc ce moraliste du XVIII<sup>e</sup> qui mettait l'amitié au nombre des passions, comme l'amour — dont il ne la différenciait que par les manifestations sexuelles ? L'amitié, il est vrai, suppose les mêmes mises en scène, les mêmes caprices, les mêmes jalousies possessives que l'amour, lorsqu'elle est forte.

Elle le devient, entre Marie-France et moi. Doucement, insensiblement, par le jeu de cette proximité répétée, non forcée et, aussi, de nos situations similaires: nous sommes

---

<sup>7</sup> Il y a tout de même un trait chez vous qui est en contradiction avec votre Signe: vous désapprouvez fortement mon intérêt pour l'astrologie. Or, le Verseau est le Signe par excellence de la science des astres !

mariées toutes deux et méditerranéennes toutes deux — elle est Corse. Et puis enfin, disons-le tout net : elle est Vierge, Signe d'amour du Capricorne ! De plus, elle est drôle, intelligente, avec un humour pince-sans-rire que je goûte énormément. Elle, je crois, apprécie surtout ma vitalité et, avec une pudeur exquise, m'avoue un jour — bien plus tard :

— Je suis esthète, tu comprends. Alors j'aime que mes amies soient belles... »

Je la comprends ; je suis comme elle. La laideur m'a toujours dérangée, à tel point qu'André me reproche, mi-provoquant, mi-indulgent, d'être une fasciste de la Beauté. Je ne sais pas ce que Platon eût dit de cela ; existe-t-il un fascisme de la Vérité, un fascisme de l'Amour ? Il est des mots dangereux...

Et pourtant, Marie-France, toi aussi, qui sus sans bruit, mais fermement, prendre le train de l'amitié dans ma vie, toi aussi, tu mis d'emblée une barrière entre nous. Un nuage passait chaque fois sur ton visage s'il m'arrivait d'évoquer à propos de quelqu'un une association d'idées astrologique. Ta moue semblait dire : cache donc cette zone obscure de ton personnage ; tu vaux mieux que cela. Tu ne disais mot et regardais ailleurs : ce qu'on ne relève pas n'existe pas.

La même langue et pourtant pas de langage commun : la tour de Babel du silence, toujours...

Après ma licence et mon mariage avec André (le Lion abstrait de Stakanian s'est incarné en crinière et en os), je m'attaque à un mémoire sur le sujet suivant : « L'idée de bonheur chez les moralistes français du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. » Mon maître est Antoine Adam, spécialiste de littérature française, qui m'apprend qu'après le Diplôme d'Études Supérieures que je prépare, ce sera l'agrégation, laquelle agrégation m'obligera à enseigner pendant de nombreuses années. Je n'aime pas les contraintes et cela me fera hésiter, je le sais.

En attendant, précédée de mon ventre, je pénètre tous les jours dans la Bibliothèque Nationale dès neuf heures du matin. J'en reste prisonnière jusqu'à six heures du soir avec une légère interruption dans le square d'en face, autour de midi. Je viens oxygéner un peu mon bébé et moi-même, bien que le bol d'air offert par la rue de Richelieu soit tout relatif, quasi symbolique. Mon menu de femme enceinte n'est pas diététiquement le plus rationnel, mais je suis solide et j'ai le moral. Le demi-litre de lait réglementaire, je me l'ajoints au petit déjeuner. J'ai la tête farcie de noms et de citations. Au cours de mes recherches, je découvre qu'après la mort de Louis XIV, en 1715, cette période creuse qui va jusqu'à Vauvenargues et les Encyclopédistes, est en réalité ponctuée de noms d'écrivains plus ou moins tombés dans l'oubli depuis — sauf Fontenelle — et qui ont, à côté de certaines naïvetés, émis des pensées intéressantes sur la vie, le bonheur, l'amitié, la mort. Oubliés, ou presque, tous ces noms tels que Pierre Bayle, Dupuy-la-Chapelle, Baudot-de-Juilly, Saint-Hyacinthe, Rémond-Ie-Grec ou Rémond de Saint-Marc, tous ces noms qui ont pourtant permis la germination, pendant la Régence, et plus tard, des grandes idées qui devaient soulever le monde. Ingrate postérité qui oublie les fils conducteurs, les mains trop anonymes qui transmettent le flambeau...

Hormis d'épisodiques protestations — sous forme de véhéments coups de pied — de mon bébé lors des trop longues stations assises, celui-ci ne me gêne pas trop. Je le pose un peu de côté pour pouvoir me rapprocher de mes lectures, souvent inaccessibles, et je me demande si mon héritier gobe quelque chose de cette nourriture quelque peu poussiéreuse. Je me prends alors à rêver à lui. J'ai quitté le XVIII<sup>e</sup> et me place en mars prochain. Ce doit être un Poissons, un doux Poissons sensible, poète et vulnérable. Influençable, aussi. Toutes qualités que je préférerais incarnées chez une fille. Quand je pense, me dis-je, que les dés sont jetés et que jusqu'à la fin, le



suspense subsiste, surtout acceptons avec philosophie ce qui viendra, puisque nous ne pouvons plus rien y changer.

C'est une fille ! Je suis comblée. Elle s'appellera Isabelle et deviendra une belle jeune fille. Isabelle, me dis-je, c'est un prénom gai, sans mièvrerie, altier. Elle va me continuer. Je suis ravie d'avoir une fille, et un certain narcissisme n'est peut-être pas absent de ma joie lorsque je la contemple, elle qui est moi et quelqu'un d'autre déjà, quelqu'un d'entièrement original. Je suis un océan qui a poussé un bras de mer dans les terres de la Vie.

En même temps que mon rejeton, j'ai pondu, fin mai, une thèse de deux cent cinquante pages sur le bonheur, qui a trouvé l'agrément de mon maître de travaux. Mais, pour moi, la félicité, loin d'être cette compilation aride, est tout autre chose : c'est la découverte viscérale, qui me comble, de mon bonheur familial tout neuf. Quelle distance entre l'analyse et le vécu ! De ces deux mondes, c'est l'abstrait qui cède le pas à l'affectif sous la forme — combien émouvante — de ce petit être glouton et fragile que je serre passionnément contre moi, comme si je voulais nier la trop brutale rupture du cordon ombilical.

Suit alors un court intermède lyonnais. André est en effet envoyé pour quelques mois dans cette ville en tant que jeune ingénieur. Un peu inquiets à l'idée de cette transplantation, même provisoire, nous nous prenons très vite à apprécier cette ville qui, telle une maîtresse pudique, n'offre ses mystères qu'avec parcimonie, mais dont l'attrait croît avec la réserve. Mais la ville déserte, quasi morte dès neuf heures du soir, c'est un peu désarçonnant pour des Parisiens — même d'adoption, comme moi — fraîchement parachutés de la capitale. Surtout lorsqu'ils n'y connaissent pas âme qui vive.

Je passe les premiers temps totalement isolée avec mon jeune bébé, n'adressant la parole dans la journée qu'à l'épi-

cière ou au boucher. Microcosme solitaire des grandes villes, qui vous rend dépressif ou méchant.

Moi, cela me rend méchante. Un bébé, c'est exquis, mais cela manque un peu de «répondant». L'échange intellectuel est limité. Après la «surchauffe» de la vie sorbonnarde, cela crée un vide bizarre. Au parc de la Tête d'Or, bien sûr, en promenant Isabelle, je fais la connaissance d'autres jeunes mères, mais les conversations se limitent au nombre de biberons octroyés et aux désordres intestinaux de leur progéniture. Maigre pitance...

Pour tromper mon ennui, j'ai décidé d'enseigner. Pour voir. Mais, au lycée du III<sup>e</sup> arrondissement, mes relations avec l'enseignement meurent dans l'œuf, pour deux raisons. Premièrement, la directrice —ou la surveillante générale, je ne sais plus— qui m'accueille est une personne chagrine qui semble vouloir convaincre le monde de sa découverte : La vie est une vallée de larmes. Elle me regarde par-dessus ses lunettes tout en me disant d'un air acide :

— Vous aurez des garçons de douze-treize ans, mademoiselle. L'âge ingrat. Âge délicat, comme vous savez. Moins vous vous maquillerez, mieux cela vaudra. Et puis... , enfin vous voyez ce que je veux dire.

J'entrevois et je n'aime pas. Secundo, combien vais-je gagner dans cette galère ? Je sais que je ne dois pas faire de rapprochement avec l'univers merveilleux de cover-girl dont j'ai furtivement entrebâillé la porte avant la naissance d'Isabelle. Mais tout de même ! Sous prétexte que je ne suis pas titularisée —et pour cause, puisque j'ai décidé de m'inscrire à un doctorat— on m'offre royalement 600 francs —nous sommes en 1964— pour dix-huit heures de cours par semaine. Si j'ajoute —façon de parler!— ce que me coûtera la garde de ma fille et ce que coûtera —sur un autre plan, non négligeable— l'effort de me lever, l'hiver, à six heures du

matin dans la nuit noire de la brumeuse Lyon, à moi qui suis une couche-tard, on comprend mes réticences qui, instantanément, virent au refus définitif. Je fais demi-tour et tourne le dos, dégoûtée, à l'enseignement, poursuivie par le regard désapprobateur de mon interlocutrice, choquée de constater l'importance, « pour la jeunesse actuelle », de ce genre de détails prosaïques.

Domage. J'aurais bien aimé faire l'expérience de la pédagogie. J'aurais aimé transmettre à mon tour l'enthousiasme que M<sup>me</sup> Zonabend, mon prof de français à Casablanca et d'autres, m'avaient communiqué pour certains textes, certains auteurs.

Ma destinée, cependant, m'attendait ailleurs.

## 7 — Coco Chanel, une lionne féroce et fascinante

Elle me ramène à Paris avec ma petite famille. À Paris, qu'André et moi retrouvons avec plaisir, nous nous installons quelque part à Bourg-la-Reine, dans un endroit plein d'arbres, où Isabelle a l'embarras du choix pour ses promenades.

Dans la ville de Louise Labbé, pour me distraire, et pour gagner mon argent de poche sans être trop absorbée par un horaire régulier — ce qui m'eût empêchée de m'occuper de ma fille comme je le désirais — j'étais un beau jour allée voir les maisons de couture les plus huppées de Lyon et je m'y étais proposée comme mannequin pour les prochaines collections. J'avais fait de même à Genève, où, avec Isabelle, je me rendais parfois pour visiter mes parents : on m'avait engagée ici et là et, ainsi, j'avais pénétré, presque occasionnellement et par caprice, dans un univers tout nouveau pour moi. On m'avait appréciée de part et d'autre, et moi, cela m'amusaient. Je me déguisais avec volupté en dame élégante, chapeauté parfois et gantée, toujours « bijoutée » et « accessoirisée » d'un détail mode. J'avais dû, après la naissance d'Isabelle, me mettre sérieusement au régime, car les bananes avaient causé quelque méfait pondéral : bref, j'avais sept kilos à perdre. Mais ce que femme veut...

Qu'advient-il pourtant quand ladite femme est affreusement gourmande ? Il y aurait tout un traité de psychologie à écrire sur les rapports du candidat à l'amaigrissement avec lui-même, sur ses dérobades, ses serments d'ivrogne, sa mauvaise foi sur les « tiens » obtenus à coups de « tu l'auras », payés au centuple avec, hélas, de la monnaie de singe. J'ai appris tout au long de ces interminables négociations avec moi-même, en temps de régime strict, que tant que l'on pense

avoir affaire à un interlocuteur en la personne de l'autre soi-même — je veux parler du soi jouisseur et aveugle qui veut tout, tout de suite — on n'obtient rien de positif. Il faut parvenir à ne faire qu'un avec soi pour éviter la « discussion » qui effrite la volonté. Si donc on veut avoir une quelconque autorité sur son corps, il faut refuser de discuter avec lui. J'avoue, en ce qui me concerne, que trop souvent j'ai fait — je fais toujours — preuve avec le mien d'un fâcheux libéralisme. Il me faut alors redoubler de sévérité avec lui par la suite... et je déteste cela !

Sur un autre plan j'aime, par contre, j'adore explorer des formes nouvelles d'existence. Oui, c'est cela, j'aime faire connaissance avec des modes différents d'exister. J'ai l'impression que chaque horizon nouveau nous apporte un supplément d'humanité, comme si l'homme était un œil d'insecte à facettes et chaque nouvelle situation, chaque métier nouveau, une de ces facettes qui enrichit sa vision de l'univers. C'est probablement la raison pour laquelle d'instinct nous pressentons que les self-made men qui ont pratiqué tous les métiers ont plus de chance d'avoir fait le « tour de la question », de s'être fait une idée objective du monde — au moins sur le plan du vécu.

Cette soif d'autre chose, de nouveau, d'insolite proprement mercurienne — à moins qu'elle ne soit uranienne, Uranus correspondant dans le clavier astral au registre supérieur de Mercure — peut évidemment inciter à l'instabilité du touche-à-tout. C'est l'aspect négatif de cet esprit d'aventure que ce risque permanent de se disperser, de se perdre dans l'objet qui change sans cesse. J'ai donc toujours eu une immense admiration pour son contraire, je veux parler de cette détermination inchangée à travers les années qui vous porte vers un seul but, au sein d'une même activité. C'est la culture intensive qui remplace la culture extensive, les deux ayant

leur valeur propre — que chacun apprécie en fonction de ce qu'il est lui-même.

C'est sûrement ma facette mercurienne qui me pousse un beau jour de novembre 1964 à entrer rue Cambon, dans ce sanctuaire de la mode française nommé Chanel. Qu'est-ce que je risque ? Au maximum un refus poli — que je trouverai dans la norme des choses — et par contre, combien excitante est l'aventure qui consiste à pénétrer dans un univers absolument différent de tout ce que j'ai connu jusqu'ici et à rencontrer la papesse de la Haute-Couture parisienne qui, à ce moment, est au faite de sa gloire, éclipsant par son rayonnement et son prestige la très prestigieuse maison Dior elle-même, la seule cependant à pouvoir éventuellement rivaliser avec elle — sans compter Balenciaga au style hors concours, de grande classe.

Dans la boutique du rez-de-chaussée, on s'enquiert de mes désirs. J'explique le motif de ma venue. On me fait alors monter au premier étage par le fameux escalier que j'ai maintes fois vu en photo et que, très intimidée, j'emprunte en faisant glisser mes doigts sur la très célèbre rampe si souvent effleurée par Mademoiselle, Mademoiselle qu'enfin je vais voir en chair et en os !

Mais ce n'est pas mon jour J. Une dame me reçoit, forte mâchoire, yeux gris-vert, frange brune et m'explique qu'il n'est pas impossible que mes vœux se réalisent, qu'avec la coupe de cheveux adéquate — courte, géométrique, plus l'inévitable frange — j'ai assez le style de la maison, mais que je devrais revenir. Car Mademoiselle ne peut me recevoir aujourd'hui. Je n'en attendais pas tant et je vole tandis que je redescends l'escalier doré.

Le possible, quelle notion merveilleuse ! Il couvre à la fois le (presque) réel et le rêve, il est à la frange des deux, d'une force émotionnelle extraordinaire. Le possible fait écarter les limites que le réel — même positif — devra assumer.

Bref, je chantonne intérieurement en remontant dans mon engin. Mon engin, c'est une respectable vieille Vedette qu'un jour André, fanatique de mécanique, m'a ramenée en s'écriant enthousiaste : « Tu imagines, elle a un moteur en VS, c'est un vrai monstre... Je te la donne ! » Dans ses yeux brille la même lueur que s'il venait de m'offrir un brillant gros comme une noix.

J'ai accepté. Mais j'avoue que ma confiance en moi, lorsque je conduis cette machine antédiluvienne, passe par des hauts et des bas. Par des hauts, lorsque je regarde le reste de la gent automobile s'agiter sous mes yeux de conducteur d'autobus ; par des bas lorsque, place de la Concorde à six heures du soir, j'ai quelques démêlés avec la souplesse du moteur de ce monstre, qui, entre deux ratés, rugit bruyamment et fait de moi le point de mire de mon entourage mouvant.

Trois jours plus tard, me revoici, cœur battant. Mais la même dame — probablement, me dis-je, la secrétaire de Mademoiselle — après m'avoir fait attendre un bon moment dans le grand salon aux petites chaises or et carmin, me dit :

— Je suis désolée, mademoiselle — n'ai-je donc pas l'air mariée ? — mais Mademoiselle n'est pas bien aujourd'hui. Elle n'est pas descendue de son appartement. Je crains que vous deviez une fois encore revenir.

Il n'y a pas grand monde pour qui je serais revenue une troisième fois. Le 7 décembre, en entrant, je me promets que malgré la fascination que ce personnage — légendaire déjà de son vivant — exerce sur moi, ce sera la dernière. Le matin même, pour me donner un élément de comparaison et surtout pour me procurer, en cas d'insuccès chez Chanel, matière à me consoler, je me suis présentée chez l'autre maison de couture dont mon type se rapprocherait assez : Balenciaga. M. Balenciaga lui-même m'a reçue, vue et proposé de m'engager pour 1000 francs par mois, ce que je trouve dérisoire. Comment ces créatures de rêve font-elles pour s'en sortir finan-

cièrement, tout en restant si élégantes ? Cela m'apparaît soudain comme une véritable énigme...

Comme il régnait une atmosphère franchement lugubre dans la cabine devant laquelle je passai et où j'entrevis une douzaine de filles assises dans un silence mortel, je réservai ma décision et m'enfuis hors de ce haut-lieu de la mode, où je n'avais cependant pas grande envie de venir m'enterrer. Ici, l'attente me paraît interminable. J'ai l'impression que mon hôtesse — qui passe et repasse et s'abstient de m'informer de la situation — ne connaît pas plus que moi les projets immédiats de Mademoiselle. J'apprendrai par la suite que je ne me suis pas trompée, et que Mademoiselle est l'imprévisible fait femme.

Des visages inconnus défilent dans une atmosphère feutrée où les échanges en paroles se font au niveau des chuchotements et des murmures, comme si l'on craignait de réveiller une divinité invisible, mais présente. Enfin celle, qui pour moi joue le rôle de Jean-Baptiste, vient m'annoncer solennellement que Mademoiselle veut bien me recevoir.

— Venez, ajoute-t-elle, on va vous habiller pour votre présentation à Mademoiselle, et elle m'entraîne dans une grande pièce rectangulaire, sans fenêtre, tout entourée de tables surmontées de miroirs ininterrompus.

Trois ou quatre filles, très grandes, très belles, divinement maquillées, sont là. Elles ont toutes une frange. Ce sont sûrement les mannequins, me dis-je. Elles m'examinent avec une certaine curiosité, mais détournent les yeux avec hauteur, comme si aucun objet au monde ne méritait un regard de plus de quelques secondes... à moins — me dis-je — que cette cérémonie se reproduise si fréquemment qu'il ne convient guère de lui accorder une plus grande attention.

— Déshabillez-vous, me dit celle qui me paraît être ma seule alliée pour l'instant. Ah, vous avez beaucoup de poi-



trine. Mademoiselle a horreur des seins. Attendez ! on va vous donner une gaine et un corselet. Si vous entrez dans la maison, on vous en fera un sur mesure. Vous voyez, cela aplattit merveilleusement la poitrine. Georgette, passez-lui la robe du soir blanche et or, le n° 52, dit-elle en s'adressant à l'habilleuse. Maintenant, rafraîchissez un peu votre maquillage. Mademoiselle déteste les visages non maquillés. Bien.

Quelques secondes plus tard, je suis prête, et morte de trac. Déjà, pour être ainsi parée comme pour un mariage ou un sacrifice rituel, sous l'œil volontairement inexpressif de toutes ces femmes, il m'a fallu une bonne dose de courage. Je n'en ai plus beaucoup lorsque, après un dernier coup d'œil dans la glace qui me renvoie une image de rêve, d'une Cendrillon qui n'a plus rien à voir avec moi — où sont passés mes seins ? ce n'est pas ma silhouette, cela ! —, je me retrouve dans ce magnifique salon haut de plafond et tout tapissé de miroirs à facettes.

Mademoiselle est déjà là-haut, accoudée à la rampe d'escalier et me regarde. Quel fantastique moment ! Mes jambes se dérobent. Jamais, devant aucun examinateur, je n'ai eu aussi peur, une peur physique, le creux à l'estomac, le cœur qui bat à se rompre. Comment ai-je le temps de me demander pourquoi cette femme exerce un tel ascendant sur moi ? Ce n'est jamais qu'une couturière hors pair, n'est-ce pas ? Je ne comprendrai le pourquoi que plus tard. Pour l'instant, je jouis pleinement du caractère inespéré et insolite de la situation : je ne suis en face de ce personnage quasi mythique que parce que je l'ai si fortement désiré.

— Avancez, mademoiselle, avancez. Bonjour, mon enfant. N'ayez pas peur, voyons ! (Visiblement, elle savoure son pouvoir.) Extraordinaire ! Vous êtes le sosie d'un mannequin que j'ai beaucoup aimé. Le sosie absolu. Vous n'êtes pas brésilienne ? (Elle fait allusion, je l'apprendrai plus tard, à Mimi d'Arcangues.)

— Non, mademoiselle, je suis française et suisse.

— Ah, j'aime beaucoup la Suisse. Bien. Marchez comme dans un salon, comme une grande dame dans un salon, rien d'autre. Traversez la pièce.

— Bien, mademoiselle.

Je suis dans la peau d'un flambeur qui, au petit matin, joue son va-tout. Je ne connais absolument pas l'issue de l'entrevue. C'est très exaltant !

Je me lance comme dans un rêve. Je marche le plus naturellement possible, essayant toutefois de donner à cette féerique robe du soir quelque chose d'un peu aérien, de fluide. Hélas, à un certain moment, une de mes sandales dorées se prend dans le tapis, et je manque de me retrouver mordant la poussière aux pieds de la vieille dame hiératique, qui, enfin, rompt le silence :

— Avez-vous fréquenté une école de mannequins ?

Vais-je mentir ou vais-je avouer que je suis là en pirate, en aventurière, en fanatique pure et simple de Coco Chanel, qui n'a pour bagages en la matière que quelques défilés provinciaux ? Tant pis, je n'ai pas envie de lui mentir.

— Non, mademoiselle, je n'ai appris nulle part. J'avais très envie de travailler pour vous, c'est tout, car je vous admire beaucoup.

Ouf ! Je l'ai dit. Cela m'a coûté davantage qu'un aveu d'amour, mais il fallait qu'elle sache. Je ne peux pas lui dire qu'elle est, avec M<sup>me</sup> Zonabend, la seule femme qui ait jamais suscité en moi cette vénération. Et cela *a priori* par sa seule aura, puisque je l'approche aujourd'hui pour la première fois : c'est ce qui me paraît miraculeux. Quelque chose comme un coup de foudre. Est-ce donc cela, la présence ?

— C'est très bien. On n'apprend pas à marcher. On a de l'allure ou on n'en a pas. Vous me plaisez. Et puis vous lui

ressemblez tellement ! Quand voulez-vous commencer, mon enfant ? Et combien voulez-vous gagner ?

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Quand vous voudrez, mademoiselle, demain si vous voulez.

J'aurais presque répondu : « tout de suite. »

— Et donnez-moi ce que vous voudrez !

— Vous aurez 1 500 francs. Venez lundi prochain. Arrangez cela avec M<sup>me</sup> G. Au revoir, mademoiselle.

C'est ainsi qu'en ce jour mémorable, j'ai été choisie comme mannequin par deux des plus prestigieuses maisons de couture de France, donc du monde. Quand je repars vers mon char à bancs noir, j'ai des ailes aux pieds. Il est vrai que Mercure — qui me signe — et Hermès aux pieds ailés ne sont qu'une seule et même entité !

Je suis très consciente de la noirceur de mon infidélité quand André rentre un soir et me dit :

— Tant pis. La Vedette refuse de rendre l'âme, c'est trop solide, ces engins-là. On va s'en débarrasser, car j'ai trouvé la voiture faite pour toi : aérodynamique, boîte cotale, intérieur en cuir blanc, capot interminable, roues à rayons, comme dans les comédies musicales américaines, bref c'est une vieille Salmson superbe que tu seras seule, dans ta cabine snobinarde, à posséder.

J'hérite donc d'un autre monstre, lie-de-vin celui-là, qui suscite de la part des connaisseurs un œil plein d'envie admirative. Quand, m'étant familiarisée avec le maniement de la boîte cotale (qui permet de changer de vitesse par un mouvement du petit doigt), je me gare avec un bruit d'avion, rue Cambon, — en prenant l'espace de deux voitures normales : noblesse oblige —, je n'ai aucun complexe en face des quelques

Aston Martin ou Porsche qui amènent mes camarades. Je m'amuse beaucoup de la différence.

Mais dans la cabine je ne m'amuse guère. J'apprends la rivalité. Non pas une rivalité abstraite, larvée ou mitigée, mais celle, primaire, animale, ouverte, qui, derrière ces beaux visages de pierre, ne demande qu'à se manifester. Une rivalité viscérale, à fleur de peau, basée sur la chose la plus éphémère du monde, la beauté. Un centimètre de tour de hanches en plus ou en moins conditionne l'admission — suprême consécration — au studio de Mademoiselle, où celle-ci va créer sur votre corps les modèles de la prochaine collection. Je ne peux pas croire que cela tienne à si peu ; et le charme, et la personnalité, qu'en font-elles ? Quand je suis arrivée parmi elles, je n'étais pas préparée à la guerre, je n'étais pas suffisamment sur la défensive. J'apprends vite que les sympathies personnelles doivent être étouffées au nom de l'ego, si l'on souhaite celui-ci gagnant. Dans cette fosse aux lionnes, gare à celle qui se découvre, qui révèle par une parole légèrement confidentielle son talon d'Achille ! *No personal remarks...* en tout cas en ce qui vous concerne vous-même.

Mais — aux innocents les mains pleines — lorsque je suis parachutée dans cet univers étouffant, je ne suis pas contaminée encore par ce virus hostile. Je veux rompre la glace avec ces filles qui seront pendant de longs mois, jour après jour, mes compagnes. *A posteriori*, c'est peut-être le seul moment où, ayant brisé naïvement ce cercle vicieux de la méfiance, j'ai eu avec elles un semblant de dialogue. La curiosité, probablement, puisque ce que nous échangeons est purement de l'ordre de l'information, des faits : Es-tu mariée ? Quel âge as-tu ? Ah, tu es française ! Moi, je suis allemande... Tu mets combien de paires de faux cils ? Moi deux, parce que, blonde comme je suis, Mademoiselle ne me reconnaîtrait pas sans maquillage et ce serait la porte à coup sûr... Oui, on se fait virer pour un oui, pour un non, ici ; faut pas te faire d'illu-

sions ; évidemment comme c'est la boîte la plus cotée, il y a du brassage...

Effectivement, il y a du brassage : Marina, une Espagnole Scorpion, Anne-Marie, un Verseau banalement français — la seule avec moi qui suis déjà hybride — une petite brune — l'exception qui confirme la règle, car nous avons toutes plus d'un mètre soixante-dix —, Sylvia (un Taureau argentin, si mes souvenirs sont exacts) ; Alexandra et Geschi, Allemandes : respectivement Gémeaux et Bélier, voilà celles qui me reviennent spontanément à l'esprit. Ah ! oui, j'oubliais un petit Poissons timide qui, pendant tout mon séjour là-bas, vit un calvaire silencieux : Mademoiselle Chanel s'offre le luxe de la payer à ne rien faire. Elle passe ses longues journées assise devant sa glace, comme une élève punie. Jamais elle ne sera appelée « là-haut » pour inspirer Mademoiselle dans le choix d'un tissu (ah ! quelle sophistication sublime dans les mélanges audacieux de tons et de dessins qui, au premier abord, paraissent inconciliables tant ils sont insolites et qui ne sont digérés que dans un deuxième temps ; on ne peut s'empêcher d'y voir le coup de patte du Lion innovateur !). Elle ne sera pas non plus conviée, en bas, dans le grand salon, aux essayages exhibitionnistes qui sont la spécialité de Mademoiselle Chanel.

Quand je les qualifie d'exhibitionnistes, c'est un paradoxe, car ils sont en réalité réservés à une élite d'amis qui viennent, en témoins silencieux et privilégiés, participer à la création — combien laborieuse et fertile en coups de théâtre — de la prochaine collection. Cela commence vers six ou sept heures du soir et finit à minuit. Les mannequins épuisés, le visage défait, Mademoiselle, octogénaire — mais, il est vrai, Auvergnate — encore pimpante et toujours aussi exigeante, intranquillante, cent fois sur le métier remettant son ouvrage, défaisant de ses doigts nerveux des coutures mal venues, évitant, malgré l'autorité de ses gestes et comme par miracle, de piquer dans nos os iliaques et s'exclamant :

— Défaites-moi tout cela ! Vous ne voyez donc pas que c'est du prêt-à-porter ? (Suprême injure dans sa bouche.) Je veux bien que Chanel descende dans la rue, là, cela ne me concerne plus... Moi, je fais de la haute couture !

C'est ainsi que je me retrouve, réduite à l'état de pur objet, face à M<sup>me</sup> Weissweiler, à Robert Bresson, à Serge Lifar ou Romy Schneider et ce, en tenue de combat chanélienne, en l'occurrence une tenue très réduite : courte gaine-culotte blanche et petit bustier rose — « réducteur » et « compresseur ». Expérience toute nouvelle pour moi que celle qui consiste à faire abstraction de ma personne, de mes sentiments — honte ou révolte. Après l'expérience estudiantine qui exaltait mon esprit et niait en quelque sorte mon corps, voilà que je tombe dans un univers qui nie le premier et utilise — exclusivement — le second. Troublante, déconcertante expérience où la tentation est forte de ne point abdiquer sa volonté, sa personnalité, de dire tout haut ce que l'on pense, ce que l'on refuse, au lieu de subir la divinité du Chiffon, divinité adorée en tant que telle par de si éminents personnages.

La seule échappatoire pour ne pas souffrir dans sa dignité est de goûter l'expérience. De goûter avec volupté la passivité et cette réduction — confortable, il est vrai — à son enveloppe charnelle qui est belle. « Je suis belle, ô mortels... », me soufflent les miroirs qui magnifient, sous les lustres prodigues, mon visage stylisé, maquillé avec tant d'art qu'il m'envoûterait presque moi-même, mon visage qui m'apparaît étranger, étrange.

Jouissance...jouissance secrète — si forte — des contrastes... Jouissance d'avoir été, peu de temps auparavant, confrontée aux textes sibyllins du *Chevalier à la Charrette* — ouvrage de vieux français du XII<sup>e</sup> siècle —, réduite à un cerveau et de n'être maintenant, pour ces yeux qui me regardent, qu'un bel animal dont elle caresse distraitement le flanc en lissant un

panneau. Où est donc mon Moi ? Est-il là-bas, est-il ici ? Est-il dedans, est-il dehors ? Saurai-je faire la jonction des deux — il le faudra bien — et sans trop de dégâts ? Et de dégâts pour qui, au fait ? Pour l'esprit, bien sûr, c'est lui qu'il faudra à la longue préserver, dorloter. Sinon gare à sa vengeance sous forme d'amertume, de remords et de regrets, sous forme de rancœur : où est passé mon corps superbe ? Qu'est devenue ma peau lisse ? Dieu, aurai-je un jour à faire ce triste constat ?

Tout cela me passe furtivement par la tête tandis que Mademoiselle travaille sur moi. Mais c'est désespérément abstrait, irréel ; ce qui est réel, c'est là, en face de moi, ce moi-même sublimé. La réalité des sens, la frivolité sublimée, la réalité du présent, envahissante, qui oblitère tout : c'est l'arbre qui cache la forêt. Elle nous rend incrédules devant l'évidence de notre condition humaine, pour peu que cette évidence implique une quatrième dimension sur laquelle notre imagination se bloque : le temps.

Le temps... La mode est une négation du temps et une apothéose du présent, ce présent magnifié dans son aspect transitoire, éphémère.

Les cravates qui ornent les chemisiers des fameux tailleurs ou les manches étroites, montées haut qui font une toute petite carrure chère à Mademoiselle, l'organdi précieux des robes du soir ornées de gros nœuds dans le dos qui font songer aux petites filles modèles de la comtesse de Ségur : autant de mots d'ordre, de diktats qui, instantanément, vont traverser les océans et régir le choix de milliers d'Américaines, après avoir marqué celui des Françaises. De quoi nourrir amplement la volonté de puissance de Mademoiselle, qui en vraie Lionne s'est identifiée à son rôle social, à sa mission d'Impératrice de la mode française comme un Napoléon ou un Mussolini, ces autres Lions, se sont eux aussi identifiés à leur mission politique. De là vient le problème de l'excentricité et de la mégalomanie qui hait le vulgaire tout en voulant le fas-

ciner... et en y parvenant. D'où l'emploi des «ils» anonymes dans le langage de Coco.

— «Ils» croient que c'est facile de trouver du nouveau... Qu'est-ce que je vais «leur» donner à croquer, cette fois ?

Le fauve rit doucement de ce jeu de mots inopiné : elle sait que le monde entier attend, la plume en l'air, pour copier son génie. Sur ce sujet, elle change de position d'un jour sur l'autre — comme sur d'autres d'ailleurs : c'est le bon plaisir du potentat, du Roi-Soleil, comme de Mademoiselle (au fait, les contemporains de Louis XIV savaient-ils donc que leur roi était Lion et que l'astre qui gouverne ce signe est précisément le Soleil ?).

— Qu'«ils» me copient donc. C'est très bien ainsi. Le monde a besoin de beauté... Et puis, de toute façon, je ne peux pas l'empêcher, ajoute-t-elle, secrètement flattée.

Et le lendemain :

— «Ils» sont insupportables... et tellement médiocres ! Mais je ne tolérerai pas qu'«ils» me copient ainsi ; comment osent-«ils» ? Il faut que je voie mon avocat ... !

Et la voilà plongée dans un monologue sans fin, symptôme de sa solitude et de sa tyrannie tout à la fois. Car elle ne souffre aucun commentaire, aucune réplique, voire aucune approbation. On m'a pourtant prévenue quand je suis entrée dans la maison : on ne répond pas à Mademoiselle ! On est là pour poser, catalyseur muet de sa créativité, on est mannequin ; et un mannequin, ça ne pense pas, ça ne parle pas.

Comme toujours, j'ai cru que la loi était faite pour les autres en général, non pour moi en particulier. Au studio où elle m'a fait appeler et où j'arrive, le cœur battant — combien de modèles aurai-je à présenter aux prochaines collections ? —, la voici, entourée de sa cour de techniciens, l'épingle à la main qui, telle le pinceau du peintre, doit retenir et fixer l'inspiration fugitive ; un silence religieux, absolu, règne. Puis Made-



moiselle se met à bougonner, à marmonner, comme pour elle-même. À dire vrai, on ne sait pas si elle s'adresse à nous ou non. Mais quand elle achève une diatribe quelconque — elle les affectionne — en me regardant et en disant : « N'est-ce pas, mon enfant ? », je tombe allègrement dans le piège et je réponds et, qui plus est, je dis ce que je pense ! Oh, malheur à moi ! La cour me regarde comme si j'avais profané la tombe d'un pharaon : je viens de perpétrer un crime de lèse-divinité, dans une totale inconscience. Seuls les regards atterrés me font réaliser mon péché. Mais j'avais raison : il fallait oser le naturel là où régnait la contrainte hypocrite. Mademoiselle me glisse bien un œil étonné par en dessous — elle ajuste un ourlet et me taquine les genoux : j'ai une envie furieuse, telle une gelinotte impatiente, de secouer ma patte engourdie — mais je veux prendre cette réaction comme un signe d'intérêt.

J'ai tort. Quelques jours plus tard, dans une situation semblable, lorsqu'elle raconte avec une vigueur étonnante comment elle a, au grand scandale de tous, et en le portant elle-même, introduit le pantalon dans la mode féminine française, lorsque j'approuve avec enthousiasme, c'est la douche écossaise :

— Ne vous a-t-on pas dit, ma chère enfant, que je vous voulais muette ? Je sais que vous avez fait des études, que vous êtes cultivée — je me demande ce qui vous a incitée à venir chez moi, d'ailleurs — mais cela ne m'intéresse pas. Ce que vous pensez ne m'intéresse pas.

Comment puis-je lui pardonner, comment puis-je accepter cela ? Et pourtant je l'accepte et je lui pardonne. Je suis fascinée, subjuguée par sa puissance, par la puissance de son naturel. Comme personne, elle ose être elle-même, avec ses excès, ses injustices, ses incohérences, et cela seul est admirable. Elle est puissante et solitaire, se méfiant de tout et de tous qui la craignent en vivant d'elle, et elle clame, Lionne magnifique, elle rugit sa plainte altière dans le désert de ce

Tout-Paris qu'elle fait trembler. Et pourtant, elle m'émeut lorsque, à plusieurs reprises, elle (me ?) parle de ses songes de la nuit passée, qui l'ont angoissée ou réveillée en sueur : elle a rêvé sa mort ; elle l'a vécue et en ressort toute diminuée, sa superbe aplatie, sa misère affective avouée dans les peurs enfantines de cette mort qu'elle hait.

— Vous rendez-vous compte, je pourrais mourir en pleine nuit ainsi, toute seule, et personne ne pourrait rien pour moi.

Cette idée la hante... Je voudrais l'aider, mais je suis paralysée, car je connais la férocité du fauve qui ne supporte pas la pitié, pas même celle qu'il pourrait concevoir pour lui-même. Et d'ailleurs, le regard dur et menaçant qu'elle me lance me prévient de ne pas bouger.

Le temps est nié, disais-je, par tout ce qui gravite autour de la mode ; et en premier lieu par les mannequins eux-mêmes. Il faut gagner ici et maintenant, envers et contre les autres. On alimente la stratégie de Coco Chanel qui met en pratique le fameux principe : diviser pour régner. L'avantage est à celle qui saura le mieux intriguer, lancer de petites perfidies, de-ci, de-là, qui feront leur chemin et parviendront à leur but — miracle de la délation — multipliées par X. La cabine de mannequins est un microcosme idéal pour bouillon de culture d'un virus appelé « volonté de puissance narcissique ». C'est aussi un laboratoire rêvé pour la curieuse en astrologie que je suis toujours, de façon souterraine, en filigrane.

Là aussi je suis le mouton noir ; pardon ! le vilain petit canard. Pourquoi ? Je suis la seule à avoir un passé louche : j'ai fait des études. Je suis de ces êtres, de ces traîtres qui n'appartiennent à aucun univers — ou à tous. Française en Suisse, Suissesse en France, païenne chez les protestants, mystique pour les athées, pin-up en Sorbonne et ex-sorbonnarde, donc tarée, chez les pin-up. Quelle impertinence, en effet, après avoir meublé son cerveau, de vouloir exploiter son corps ! Il n'est pas permis de jouer sur les deux tableaux, n'est-ce pas ?

Suis-je donc condamnée à n'être jamais homogène avec mon milieu ? Dans quelle mesure ne recherché-je pas moi-même ce décalage, tout en en souffrant également ?... Voudrais-je vraiment coller à mon milieu ? Non, car cela me condamnerait à n'en épouser qu'un, excluant tous les autres. Or, ce que je recherche, c'est l'universalité — peut-être à cause de ma Lune en Poissons (Stakanian *dixit*) signe universel et cosmopolite par excellence ? Ce décalage, cette distance, n'est-ce pas la mercurienne en moi qui la provoque, Mercure prédisposant à être à la fois acteur et spectateur de soi, avocat du diable systématique de toutes les situations ?

N'étant probablement ni meilleure ni pire que les autres, c'est sûrement cette même distance qui m'empêche de participer à la foire d'empoigne qu'est alors la cabine : théâtre des passions avides où la vanité est reine. Je regarde, j'observe, ahurie de l'arrivisme agressif de mes compagnes, qui se saisissent de toute arme pour abattre l'adversaire ; la Scorpionne (ou est-ce le Verseau ?) va jusqu'à me retirer subrepticement la chaise de dessous les reins au moment où je m'assois ! C'est là un moyen tellement énorme et primaire que je reste incrédule devant l'espace vide de ma chaise. On devine l'ambiance idyllique qui règne dans cette cage aux fauves dont on sort convaincue que les autres ne feront qu'une bouchée de vous, derrière votre dos.

De temps en temps, il m'arrive de vouloir faire éclater ce réservoir de méfiance haineuse qui n'est en fait que le produit de la peur — peur d'être coiffée au poteau, de récolter moins de modèles que sa voisine, donc moins de photos dans les magazines, moins de gloire. Alors, je fais le clown et je me contorsionne dans des postures impossibles de yoga, traversant la cabine sur les mains en position de lotus, accrochant mes jambes sur mes épaules à m'en coincer le diaphragme — je suis très souple ! —, ce qui a le don de faire rire mes camarades qui s'ennuient. Mercure, n'est-ce pas aussi le far-

fadet, le bouffon du roi ? Mais je constate avec tristesse que la fraternité ne s'est pas installée pour autant ; ça n'a été qu'une trêve et chacune reprend son quant-à-soi.

C'est là que j'apprends que la méchanceté est fille de la peur et de la vanité. C'est là également que j'apprends qu'un défaut (ou une qualité) se conjugue en douze Signes : il y a douze façons d'être hypocrite ou lâche, comme il y a douze façons d'aimer.

Évidemment, il est des Signes dans lesquels un défaut est plus à l'aise que dans d'autres. Ainsi, un Bélier faux jeton et lâche, cela existe, mais c'est relativement rare, car ce Signe marsien est celui du courage et de la franchise. Alors que pour une Balance tiède ou un Taureau prudent, pour un Capricorne diplomate ou un Gémeaux caméléon, le glissement vers la duplicité est plus facile.

Ainsi, le Bélier parviendra à être lâche en fanfaronnant, en se donnant le change, la Balance sera hypocrite en restant bienveillante et le Verseau en se faisant protecteur ou paradoxal, ce qui est sa pente naturelle ; alors que ces mêmes défauts, passés au bain de teinture Vierge ou Capricorne, Signes raisonnateurs, se donneront une apparence de logique et de bon sens, qui seront particulièrement trompeurs pour celui qui ne sait pas les percer à jour, car ils lui démontreront par A + B que leur attitude est la seule raisonnable — en quoi, de surcroît, ils auront, sur un plan cynique, totalement raison. Quant aux Poissons et aux Cancres, leur parade sera la fuite hors d'une réalité qui les gêne.

N'y aurait-il donc pas de bons ou de mauvais Signes ? Voilà une des questions que je me pose durant ces longs après-midis oisifs, passés devant nos miroirs à contempler notre brève image sublimée. Chaque Signe ne serait-il en fait qu'une sorte de prisme, qui colore de ses propres caractéristiques une qualité du comportement humain ? Une fenêtre

du Zodiaque s'ouvrant sur la réalité, une et multiple ? Chaque Signe ne serait-il qu'une modulation, une variation sur un thème donné, à savoir une manifestation humaine : aimer, haïr, travailler, lutter, penser ? Quel serait alors le comportement type, le comportement « normal » ? Aucun et tous, fondus ensemble !

Ces considérations m'ouvrent des horizons, malgré mes connaissances astrologiques qui restent très extérieures encore — le Capricorne est farouche ; il ne se laisse pas apprivoiser facilement. Elles me portent à tout relativiser et à rejoindre Kant et son « noumène », ce noyau de réalité objective inconnaissable par l'homme, animal partiel, donc partial.

Treize modèles ! Coco Chanel a créé sur moi treize modèles (mon chiffre fétiche) pour la petite collection de printemps qui doit avoir lieu en avril. Quelle agitation dans la cabine ! Une vraie ruche, dont la reine abeille elle-même trahit l'ambiance par un comportement plus nerveux, plus épidermique que d'habitude. Elle est redoutée à tel point que les mannequins s'arrangent pour éviter de la croiser dans le fameux escalier lorsqu'ils partent déjeuner. En effet, Mademoiselle arrive souvent à ce moment-là de l'hôtel Ritz où elle a son appartement. Gare à celle qui fera office de bouc émissaire en cette période critique de pré-collection où les nerfs sont à vif...

C'est le sort regrettable d'une ravissante Danoise que Mademoiselle vient d'embaucher quelques jours plus tôt — les mannequins sont constamment remerciés (si peu !) et remplacés dans cette cabine où l'épée de Damoclès du licenciement est suspendue au-dessus des têtes, ce qui a pour effet, on le comprend, de rendre plus âpre la concurrence.

Pour entrer dans la maison, la blonde jeune fille, qui semble sortir tout droit d'un opéra de Wagner, a dû sacrifier ses superbes nattes sur l'autel de la Mode — Paris vaut bien

une coupe. Mais, ce jour-là, elle joue de malheur : elle descend déjeuner non maquillée — ses cils incolores la rendant méconnaissable par rapport au jour où, les yeux habillés de deux paires de faux cils noirs, elle a été présentée à Mademoiselle — au moment même où celle-ci monte lentement dans ses appartements. Coco, en face de ce visage d'ouvrière apparemment inconnu de la reine abeille, lui demande ce qu'elle fait dans sa ruche.

— Vous m'avez engagée il y a trois jours, Mademoiselle, dit la jeune fille, stupéfaite de la question.

— Vous vous trompez. Je ne vous ai jamais vue, rétorque Coco.

— Mais, Mademoiselle, je vous assure...

— C'est impossible, vous passerez au bureau, vous ne faites plus partie de la maison.

Sublime illogisme, incohérence implacable de Coco.

Nous vîmes revenir la Danoise en larmes dans la cabine. Elle ne comprenait rien à la cruauté parisienne, pratiquée comme un des beaux-arts par la féroce Lionne. Elle repartit sur-le-champ, privée à la fois de sa situation et de sa parure.

Émotion de la « Première », de la présentation à la presse nationale et internationale. Ce n'est pas le moment de trébucher, de se prendre un talon dans le tapis, de louper un virage de la piste !... Émotion des flashes des photographes, des crayons des rédactrices de mode qui notent fébrilement le détail d'un modèle. Instantanément perméables aux ukases du dernier cri, celles-ci sont en réalité plus redoutées que redoutables, par le fait qu'elles sont portées à l'indulgence — voire à l'enthousiasme spontané — pour la nouveauté — qui souvent n'a pour elle... que la nouveauté. Mais, en l'absence d'un critère objectif en matière de mode, pourquoi la nouveauté seule ne serait-elle pas reine, celle-ci fût-elle d'autant plus tyrannique qu'elle est relative, donc fragile, tels ces sou-

verains malades ou chétifs qui, conscients de leur faiblesse, ne souffrent aucune opposition à leur volonté.

Mademoiselle me félicite par quelques paroles parcimonieuses de mon succès personnel. Un de mes modèles — un ravissant tailleur marine porté sur un chemisier rayé blanc et marine orné d'une lavallière — est la coqueluche du « Woman's Wear » qui fait la pluie et le beau temps à New York. La Lionne commerçante lisse ses moustaches ; à vrai dire c'est plutôt la Lionne amoureuse du succès — d'un succès mondial — qui se poulèche les babines. Le Lion — comme le Sagittaire — est, plus qu'un autre, un Signe qui aime ce qui réussit... Coco, la *self-made woman*, malgré ses solides attaches paysannes, est nettement pour la libre entreprise et s'il faut séparer, à l'instar de Edward Fox, l'humanité en deux clans, à savoir les marchands, voyageurs et libéraux, et les agraires aux tendances conservatrices et xénophobes, je crois que Mademoiselle, bien qu'Auvergnate, appartient nettement à la première catégorie. N'en déplaise à Montesquieu, le critère géographique est en l'occurrence compensé par le critère astrologique !

Point n'est besoin pour elle de distiller son fiel anonymement, à l'humanité diffuse. Avec entrain, elle se fait les griffes sur son entourage. Il est des gens qui médisent des autres avec ennui ou tristesse ; cela ne profite à personne, c'est donc un mal absolu. Il y en a d'autres qui se requinquent dans l'agressivité ou la médisance ; ils ont la critique gaie et la condamnation euphorique. Ne s'agit-il pas alors d'une simple transformation d'énergie qui évite le gâchis intégral ?

Ses coups de griffes coïncident avec des périodes de survitalité ; elle a un tonus tellement étonnant par moments — on murmure qu'il est dû à certaines piqûres particulièrement efficaces dans la lutte contre le vieillissement — qu'il faut un exutoire à son débordement vital. Cela se traduit le plus souvent par le renvoi d'un mannequin, renvoi qui se fait arbi-

trairement, en général sans motif. C'est ainsi que j'apprends à mes dépens que la Roche tarpéienne est proche du Capitole : en juillet 65, alors que je me retrouve à peu près l'unique résidu de l'ancienne cabine — de celle qui m'accueillit un an plus tôt — alors que, me fiant à l'attitude assez confidentielle de Mademoiselle à mon égard, je me crois privilégiée et à l'abri des caprices léonins, me voici, moi aussi, brutalement jetée par-dessus le bastingage de cette embarcation incertaine, lancée dans le monde multiple de la photographie de mode.

Coco me fait cependant l'honneur d'une explication indirecte, cette dernière fût-elle à mes yeux des plus discutables : Mademoiselle tolère que ses mannequins, pour étoffer quelque peu leur salaire, posent pour des photos de prêt-à-porter. La chose se pratique donc couramment... et tacitement. Mais il lui déplait de voir ma personne vêtue d'une robe à 69,95 F qui semble la narguer en virevoltant sur une demi-page de *France-Soir* ; et ce, la veille de collection ! La moutarde monte au nez du fauve qui ravale sa magnanimité et semble, comme Claudel, cet autre Lion grandiose, considérer que « la tolérance, il y a des maisons pour cela »... Bref, malgré une lettre de la rédactrice de mode Simone Baron, qui vise à me disculper — car Mademoiselle croit à tort que j'ai, en l'occurrence, cherché une publicité personnelle — malgré l'intervention d'Hélène Gordon-Lazareff, intime amie de Coco et directrice de *Elle* que, mortifiée, je prie d'éclairer cette dernière dont je ne supporte pas d'être méjugée, je suis à la porte... et j'y reste et ne comprends nullement, sur le moment, qu'un monarque ne puisse se permettre de reconnaître une erreur, sous peine de voir son pouvoir affaibli.

J'en ai pleuré. De rage et de révolte devant ce que j'ai ressenti comme une injustice et une dérobade de sa part, car même au Ritz où j'essaie de la joindre pour me justifier, elle refuse de me recevoir.



Ma période Chanel est terminée. Licenciée juste une quinzaine avant les collections d'été, il n'est pas question d'entrer dans une autre maison de couture où partout déjà les modèles sont ébauchés, sinon achevés. Décidément, les Lions ne me valent rien en ce moment : les relations avec mon mari traversent une crise, la première depuis notre mariage. Tout en habitant sous le même toit, nous ne correspondons plus que par petits billets qui n'ont rien de doux ; après un échange épistolaire aussi mélodramatique qu'inutile, ils ne sont guère plus que prosaïques, du style : « As-tu fermé le gaz ? » ou « Laisse les clés sous le paillason pour la bonne », etc.

Pour faire face à mes tracas professionnels et sentimentaux, j'ai l'impression qu'un peu de solitude me fera du bien. Je suggère donc à André de partir dans ses Cévennes familiales avec Isabelle. Sa première réaction est négative : « Que vas-tu faire en juillet, à Paris, par cette chaleur ? Tu es épuisée nerveusement, d'abord parce que tu es trop maigre : cinquante-six kilos pour un mètre soixante-quinze, tu te rends compte ? Alors que je t'ai rencontrée pesant soixante-cinq kilos ? C'est connu, la maigreur rend les femmes méchantes et acariâtres...

— Quoi ? Précise ta pensée, dis-je, menaçante.

— Simplement ceci : Descendons tous ensemble dans le Midi. Tu verras les choses autrement, alors. Ne sois pas une victime du parisianisme. Tu te rends compte que tu es en train de devenir anorexique ?

— Mais, tu m'aimes au poids, ma parole !

— Et pourquoi pas ? Si tu pèses soixante-cinq kilos, il y a un peu plus d'Elizabeth sur terre que si tu n'en pèses que cinquante-six, non ?

Aigre-douce, je réponds :

— Ça, au moins, c'est une déclaration qui sort de l'ordinaire...

André et Isabelle sont partis. Je me suis inscrite dans une agence de mannequins et, quinze jours plus tard, je remercie Coco d'avoir été si cruelle : je travaille sans arrêt et je n'ai jamais gagné autant de sous !

De plus, je m'amuse : je pose toutes les nuits, ou presque, durant les collections, pour des photos qui paraîtront un peu partout, en France (dans *Le Jardin des Modes*, *L'Officiel*, *Collections*, *l'Art et la Mode*, *Vogue*, etc.) et à l'étranger.

Au petit matin, « il est 5 heures, Paris s'éveille », je me jette dans ma voiture. Je n'aspire qu'à des choses très simples : un visage net, des yeux libérés de leurs faux cils, une douche, un lit. Un peu hagarde et zombiesque, je me dirige au radar vers mon domicile, les pieds gonflés de fatigue nocturne. Tout à l'heure, chaque couturier enverra un coursier sillonner les studios parisiens pour récupérer ses modèles en vue d'une présentation plus ou moins solennelle dans l'après-midi. Et ce soir, tout recommence, encore, ailleurs...

Ça se complique lorsque j'accepte, poussée par le coup de feu des collections, des séances de pose l'après-midi.

Avant de me coucher, je consulte mon agenda : c'est, hélas ! le cas demain. La NBC se propose de filmer un choix de modèles dans un décor original, le château de Thoiry, dans les environs de Paris. Il n'est pas impossible que ma forme laisse quelque peu à désirer ce soir, me dis-je.

En quittant la maison, quelques heures plus tard, je prends mon courrier dans la boîte aux lettres et j'ai un choc : Roger, mon bon et brave — et savant — Roger helvétique a été emporté quelques jours plus tôt par un cancer des ganglions. À vingt-cinq ans. Maman me dit que la découverte de son mal ne date que de quelques semaines. Pauvre Roger... Il ne reste pas grand-chose de tes efforts de pédagogue dans ma tête, mais dans mon cœur tu avais fait naître les fleurs de l'amitié...

En montant dans la voiture qui vient me chercher pour m'emmener à Thoiry, je sens que ma journée entière sera assombrie par cette nouvelle.

— N'ayez pas peur, m'encourage le comte de L..., propriétaire de Thoiry. Il est très gentil. Il gronde un peu, mais c'est dû à la fourrure que vous portez. Ça l'intrigue, vous comprenez.

Intrigué ou hostile ? *That is the question*. À mon goût, les deux attitudes semblent curieusement proches et je le déplore. Malgré le superbe parc que nous surplombons de cette terrasse, malgré l'incalculable manteau d'ocelot que je suis censée mettre en valeur d'un air pâmé, l'œil rêveur rivé sur l'horizon, je ne parviens, au prix d'une grande maîtrise de moi, qu'à ébaucher un sourire crispé qui dissimule mal mon instinct de conservation en alerte. Car ce maudit — et splendide — guépard a maintenant décidé de faire ami-ami avec mon très pacifique ocelot et, pour montrer ses bonnes dispositions, me lèche avec application les mollets. Ceux-ci s'attendent d'un instant à l'autre à un revirement soudain de l'humeur du fauve, qui se traduirait, par exemple, par un coup de crocs rageur dans cette partie charnue et vulnérable de ma personne.

— Vous auriez dû faire comme Rita Hayworth, me lance avec un humour tout britannique le cameraman américain : assurer vos jambes.

— Cela ne m'empêcherait pas de mourir de peur, dis-je entre mes dents, de crainte d'indisposer la bête.

— Si vous arrivez à vous détendre, ce sera très beau : *la Belle et la Bête*, n'est-ce pas ? dit la journaliste américaine avec un fort accent. Voilà, juste une minute ! Vas-y, Charlie !

Héroïsme méconnu de la profession de cover-girl... Il suffit de songer, liées au décalage obligatoire de la mode, aux

séances de maillots de bain que l'on photographie en février à Deauville ou ailleurs lorsque les budgets interdisent les Bahamas ou les Bermudes. Les lèvres violettes de froid — le noir et blanc est alors préférable à la couleur ! — on s'agite frénétiquement tel un diabolotin pour tenter de se réchauffer, un œil envieux sur l'équipe qui a le privilège d'être habillée. Ou alors ce sont les séances de pose de la mode d'hiver où, en plein mois d'août, sous les sunlights, emmitouflées dans d'épais tailleurs ou manteaux de fourrure, on se prend à regretter l'époque des sels...

L'Américain de la NBC avait peut-être raison puisque, autour de moi, on m'encourage à assurer mes jambes, étant donné la source de gains qu'elles représentent maintenant pour moi. Dans une agence de mannequins, ceux-ci sont fichés en fonction des détails de leur personne qui sont particulièrement photogéniques : cheveux, bouche, dents, mains, jambes, etc. Et une fois que deux ou trois photographes vous ont demandée pour des photos de bas, vous voici cataloguée. C'est ainsi qu'une grosse firme allemande de films publicitaires me fait venir à Hambourg pour trois jours, exclusivement pour mes jambes. Chaussée de ravissants escarpins dorés, je tente de donner quelque expression à cette longue — un mètre quinze — partie de mon anatomie. Les pattes d'araignée dont on me gratifiait lorsque j'avais douze ans ont trouvé leur glorification. Au cours de toutes ces années, j'apprendrai qu'on peut mettre de l'esprit dans n'importe quelle photographie n'ayant pour objet qu'une partie passive de son individu : question de prise de conscience de la zone ou de l'organe en question, destinée à l'utiliser le plus esthétiquement possible. Les cours de Yoga que je prends alors régulièrement et par lesquels je lutte — avec une merveilleuse efficacité — contre la tension nerveuse de ce métier, m'aident beaucoup dans cet exercice, dont le but n'est autre que de donner un

supplément de vie à une parcelle de son corps. Qu'on songe seulement combien éloquente peut être une main, qu'elle soit intelligente, perverse, subtile, vulgaire ou simplement... bête — justement lorsque l'esprit ne l'habite pas.

Revenons aux collections de l'été 1965. Peu de temps avant de quitter la maison Chanel, je me suis liée d'amitié — oh, très prudemment, comme nos positions respectives l'exigeaient — avec une des dernières venues dans la cabine. Julie est une grande rousse allurée, aux yeux verts, au visage plein de caractère, avec un petit air de chèvre, comme moi et comme souvent les femmes Capricornes : visage long et structuré, yeux en amande, pommettes saillantes. Dans le cas de Julie, la chèvre fait une étrange alliance avec le hamster, car elle me fait penser aux deux, avec un attendrissement amusé. Elle semble plus authentique que les autres et, bien que diplomate, dénuée de fausseté. En bavardant en cabine, nous avons réalisé que, nées à quelques jours l'une de l'autre, nous avons eu chacune un enfant Poissons né dans la même clinique, à deux jours de distance. Coïncidence me dis-je... Ou bien y aurait-il des courants cosmiques qui jouent sur une période de naissance définie ?

Remercées par Mademoiselle Chanel à peu près en même temps en sortant d'un défilé chez Hermès (qui nous laisse sur nos envies de splendides ensembles en peau), nous nous mettons d'accord pour que son mari parte rejoindre le mien dans le Midi, où les deux Poissons de trois ans pourront s'en donner à cœur joie en batifolant ensemble. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Les derniers « spots » des collections s'étant éteints, j'appelle Julie un beau matin d'août qui s'annonce insupportable dans la capitale.

— Écoute : il n'y a plus de boulot à Paris. N'as-tu pas envie de revoir ton fils ? Que dirais-tu si je te pêchais dans deux heures, juste le temps de faire nos bagages ?

Et nous voilà parties sur les routes, avec ma petite Alfa rouge — j'ai abandonné les extravagances automobiles, depuis que j'ai réalisé, en coulant une bielle en pleine montagne, que les engins mécaniques n'ont pas d'affinités avec moi ; donc, autant rentrer dans le rang...

Nous avons pris le chemin de l'école buissonnière et traversons, toutes vitres ouvertes, en jeunes amazones libres, des paysages de toute beauté. Tom Jones fait un malheur en ce moment et, ivres d'espace, de soleil, de bonne humeur, nous mettons sa belle chanson *Untrue* au maximum audible.

— Infidèle, dis-je comme pour moi-même, l'œil sur le pare-brise, prête à entamer un virage en épingle à cheveux dans les gorges du Tarn, ça veut dire infidèle en anglais. Au fait, es-tu fidèle à ton mari ? Avec ou malgré cette vie dingue que nous menons ?

— Ah, ça ! s'exclame Julie avec fougue, tu me demandes ça justement au moment où je suis en pleine crise conjugale. Bizarre, non ?

Pour le moment, il n'y a rien à tirer d'autre de mon petit hamster secret. Mais moi aussi, je trouve quelque chose de curieux : née quelques jours avant moi, elle a un enfant en même temps et vire sa cuti conjugale au même moment que moi. J'ajouterai qu'elle aime autant la peinture que j'aime la musique et que, peut-être (comme moi ?), sous ses airs de fofolle, elle cache un grand point d'interrogation qu'elle recouvre d'un mélange de vitalité et d'humour ; en tout cas, le hasard me paraît aujourd'hui déjà un fourre-tout bien com-mode à nos paresseuses.

Après une délicieuse quinzaine cévenole — les Cévennes sont le berceau familial d'André — passée à se baigner dans l'Hérault et la Dourbies, à cueillir des framboises dont Julie nous prépare de succulentes tartes à la façon lorraine, à faire

de grandes randonnées à pied en prenant les itinéraires de la transhumance, les deux amazones veulent organiser un raid tropézien chez des copains. Les deux petites tribus arrivent de leur désert — c'est le cas de le dire — avides de civilisation, de bruit, et de fureur ; il faut que jeunesse se passe. Les journées à Tahiti-plage, l'apéritif, tout bronzés, sur la place des Lices, puis le dîner sur le port, voilà le programme de chaque jour, invariable et cependant plein de mouvement et d'imprévu.

C'est ainsi qu'à Tahiti-plage, vêtue d'un ravissant bikini en piqué blanc qui étincelle sur mon bronzage cuivré, je vois s'avancer un dos d'homme, littéralement couleur de homard. Cela explique peut-être qu'il arrive sur moi à reculons, comme un crabe. Il a une belle stature : sur une telle surface, le soleil a eu de quoi faire ! Je reconnais Jean-Pierre Marielle. Il se courbe en deux — aïe ! — et de sa voix basse me dit avec cérémonie :

— Vous êtes une bien belle personne, mademoiselle... Connaissiez-vous un remède à mon mal ? ajoute-t-il en m'implorant comiquement.

Je prends sur une des tables l'huile et le vinaigre destinés à l'assaisonnement et quelques instants plus tard, devant les badauds hilares et désœuvrés des plages, j'oins énergiquement le dos de ce Bélier sympathique qui, par ses cris rauques et désespérés, fait mentir le légendaire courage physique de son Signe zodiacal.

C'est une autre sorte de courage qu'il me faut à la rentrée lorsque je suis choisie comme modèle pour le catalogue d'un grand bijoutier de la place Vendôme. À vrai dire, ce ne sont pas tant les rivières de diamants, les parures en rubis ou en émeraude qui m'impressionnent, que les policiers en uniforme qui traînent dans le studio et qui n'ont pas l'air d'être là

pour plaisanter. C'est tout juste si, parée comme une châsse, j'ai le droit de m'absenter deux secondes dans un lieu plus que privé : un motard attend que je ressorte de mon antre intime où soudain, — la peur est communicative — m'est venue une pensée épouvantable : et si une boucle d'oreille s'amuse à tomber juste dans l'inavouable fosse ? Allez donc faire croire cela ensuite, me dis-je, saisie de terreur.

N'est-ce pas Talleyrand qui disait : « Tout ce qui est exagéré est insignifiant » ? Il y a là trop de richesses, trop de beauté, trop de pierres qui étincellent. La qualité fait mauvais ménage avec la quantité, et l'âme humaine est vite saturée, par manque d'imagination.

Tandis que la jeune mère rentre chez elle le soir et confectionne un *Birchermüesli* — sain parce que suisse, ou vice versa ? — à sa fillette de quatre ans, fugitives et irréelles la poursuivent certaines images des *Mille et une nuits* qui appartiennent à un autre univers. Oui, irréelles : qui donc peut bien, de nos jours, porter des trucs pareils ? se dit la jeune femme... Démytifier l'argent, cet autre opium du peuple. Mais il y a un hic : la Beauté, trop souvent solidaire de l'argent. Peut-on être esthète sans être matérialiste, disons plutôt : sans être amené à le devenir ? Voilà le piège.

Sans conteste, la couverture de *Elle* est une consécration pour une cover-girl française. Je ne cesse de me répéter cela en arpentant d'un pas allègre le boulevard des Capucines, en volant devrais-je dire, d'un kiosque à l'autre, comme pour me prouver encore et encore que ce n'est pas un mirage.

Ça n'en est pas un : agrandie sur les présentoirs posés à l'extérieur des points de vente, casquée de mon chapeau de pluie qui surmonte un imperméable en vinyle blanc, je suis bien là, toute droite, dans le style net à la Courrèges qui fait fureur alors.

Le vilain petit canard nage en plein bonheur dans la mare



de Narcisse. Adolescente, j'étais pour la famille le cerveau asexué, alors que ma sœur aînée, qui avait déjà gagné plusieurs concours de beauté, était le charme, la séduction, le sex-appeal. Bon. Cette preuve devrait être suffisante. Passerai-je ma vie entière à briser les miroirs refusés de mon adolescence ? Il y a tant d'autres choses à faire, des choses qui, au lieu de partir des autres, partiront de moi... Mais la preuve est-elle jamais établie que les incertitudes angoissées de nos débuts n'ont plus cours ? Je m'emploierai donc à prouver à moi-même d'abord, aux autres ensuite, que, contrairement à l'idée reçue généralement, intérieur et extérieur, mental et physique, peuvent ne pas être en hiatus — et d'ailleurs, l'histoire l'a démontré abondamment, en commençant par Cléopâtre. Une certaine loi d'attraction ou d'osmose des qualités semblables entre elles doit exister : le beau doit attirer le beau, le vrai fait écho au vrai, le crapuleux est sûrement d'emblée perceptible à la crapule, etc. C'est comme si, dans le choc avec la multiple réalité qui nous entoure, nous faisons d'emblée un choix qui nous ressemble. J'ignore à ce moment-là la fameuse loi d'analogie, attribuée à Hermès Trismégiste, qui est le fondement de la loi astrologique : « Tout ce qui est en bas est analogue à ce qui est en haut », principe avec lequel je vais faire connaissance très bientôt. Mais j'en pressens intuitivement l'existence...

## 8 — Ma période vénusienne

Catherine Harlé a monté un département cinéma dans son agence de mannequins et cover-girls (autrement dit, mannequins-couture et mannequins-photos ; les deux activités sont quelquefois pratiquées parallèlement, mais en règle générale, il y a une séparation assez nette entre les deux). Cela signifie que des metteurs en scène viennent désormais y chercher de jeunes actrices auxquelles ils demandent en premier lieu de posséder une belle enveloppe et d'avoir une certaine allure. Le premier tour de manivelle auquel j'assiste est donné dans *À belles dents* de Gaspard-Huit, Sagittaire débonnaire et cultivé. Mon rôle est celui d'une furie espagnole qui, jalouse de la séduction que Mireille Darc opère sur son homme, menace celui-ci, en plein banquet, d'un poignard impressionnant qu'elle brandit sur sa moitié terrorisée. Le film n'y a pas résisté, apparemment...

Mon exploit suivant a lieu dans un beau film de Roger Vadim : *La Curée*, avec Jane Fonda, qui n'est pas encore sa femme alors, me semble-t-il. Je me suis mise à suivre des cours d'art dramatique avec Tania Balachova, Yves Furet, puis au studio des acteurs patronné par Chabrol, en attendant de fréquenter ceux, merveilleusement féconds, de ce Lion grec et génial, je veux parler d'Andreas Voutsinas, qui pratique les méthodes de l'Actor's Studio américain.

Je suis impressionnée par la technique de concentration intense que pratique Jane avant chaque séquence. Au milieu de toute l'équipe qui bourdonne autour d'elle, on la sent rentrée en elle-même, isolée de l'entourage. Je note cette méthode qui, seule, me semble pouvoir garantir l'intensité dramatique et surtout l'authenticité du jeu de l'acteur.

Pour l'instant, je n'en ai que faire, puisque ma participa-

tion reste, dans ce film, très anonyme, à la limite de la figuration : je danse dans le « bal vert » de la fin, au milieu d'un groupe. Chaque jour, je dois renfiler mon collant vert qui me moule des pieds à la tête. Le second jour, le metteur en scène traverse la horde d'acteurs et de figurants qui vont participer à cette scène du bal et, en échangeant un mot de-ci, un sourire de-là sur son passage, parvient à ma hauteur comme par hasard.

— Vous ne faites pas de cinéma depuis longtemps, mademoiselle ?

C'est davantage une affirmation qu'une question.

— Non, ce n'est que mon second rôle — si on peut appeler ça un rôle, dis-je en riant.

— Il faut continuer, vous êtes très belle.

— Je suis flattée du compliment, car vous semblez vous y connaître en jolies femmes... encore que les vôtres soient toujours blondes, le taquiné-je.

— Pas du tout ! proteste-t-il. Au départ, lorsque je les prends, elles sont toujours brunes.

— Ah !

Je ne trouve rien de plus intelligent à dire. Après quelques remarques générales sur le tournage que lance ce grand Verseau timide et fin — car en dépit de cette conversation, je l'ai senti très réservé tout le temps — nous en restons là. Et lorsque, un peu par hasard, plusieurs années plus tard, je le reverrai chez lui, à Malibu-Beach avec sa petite fille, je le trouverai absent et préoccupé, et nous n'aurons rien à nous dire. Le charme d'une rencontre est assujetti, comme tout, à l'impondérable d'un moment...

Si le virus du septième art, imperceptiblement, fait son chemin en moi, je ne lâche pas les photos pour autant. Et si, par moments, dans les périodes creuses que connaissent toutes les cover-girls, j'ai l'impression que les photos, elles,

me lâchent, à d'autres moments, lorsque je suis contrainte de choisir entre une séance de photos de beauté à Paris, une autre, de mode, à Munich et une troisième à Londres destinée à une couverture de magazine, je déplore que les propositions viennent toujours en même temps et qu'il ne soit pas possible d'étaler le travail plus uniformément. Je constate le même phénomène chez mes camarades — bien que les moments de pointe ne se situent que rarement aux mêmes périodes pour chacune d'entre elles — qui regrettent parfois, comme moi, de ne pas posséder le don d'ubiquité et d'être obligées de dire non à d'alléchantes propositions auprès ou au loin. J'en déduis confusément une sorte de principe des vaches maigres et des vaches grasses, subodorant une «cyclicité» de la vie. Je ne sais pas encore combien, plus tard, l'astrologie — dont je ne possède pour l'instant que de brefs rudiments caractérologiques — me donnera raison.

Avant de tourner le rôle d'une journaliste fofolle (parmi toute une pléiade de rédactrices de mode plus excentriques les unes que les autres) dans cette satire du monde de la télévision qu'est le film de W. Klein, *Qui êtes-vous, Polly Magoo ?* (qui s'adresse plus spécifiquement aux happy few du « Show-Biz »), je m'envole en vitesse pour Londres, où je vais poser pour une couverture très sophistiquée du *Harper's Bazaar*. Et ce avec Richard Dormer, un grand photographe anglais très laconique. En effet, il ne prononce pas un mot inutile et, tiré à quatre épingles dans son complet-veston, il officie avec austérité. Il s'agit d'un gros plan de mon visage maquillé au millimètre près — le moindre défaut se verra sur l'agrandissement — et surmonté d'un bibi bleu de Dior, le tout posé sur ma main gantée, bleue elle aussi. Il me mitraille tant et plus, toujours flegmatique et silencieux, et fait de moi sûrement plus d'une centaine de clichés, tandis que j'attrape une crampe du poignet. Étant donné le cadrage très serré de la photo, les variations sont réduites quasiment à zéro et je me

demande avec curiosité si des différences seront détectables en fin de compte.

Ce sont là les mystères de l'art photographique ; il y aura des différences : un œil plus vivant, une expression plus « glamour », que sais-je ? Et puis, ne faut-il pas justifier le choix, onéreux pour le journal, d'une Parisienne à qui l'on a fait traverser la Manche, alors qu'il y a de ravissantes Anglaises *at home* ? Mais en Angleterre aussi, apparemment, nul n'est prophète en son pays...

C'est grâce au génie inventif des sœurs Carita qu'à l'issue de ma participation à *Polly Magoo*, je manque de me retrouver partiellement chauve. Afin de donner aux rédactrices de mode que nous incarnons une allure parfaitement ridicule, ces grandes dames de la coiffure ont été chargées de nous trouver à toutes des coiffures plus saugrenues et plus extravagantes les unes que les autres. C'est à moi qu'échoit la plus délirante, mais aussi la plus inconfortable, je crois. Avec cette tresse énorme, postiche, bien sûr, qui surmonte ma tête telle une cheminée de plus de vingt centimètres qui serait ancrée — ô combien douloureusement ! — sur une toute petite base de mon crâne, je défie les lois de l'équilibre. Jour après jour, mon cuir chevelu est plus douloureux, car, malgré mes airs de derviche tourneur, je n'ai rien d'un fakir ; ni Jean Topart, ni le beau Samy Frey, ni le chaleureux Taureau Jean Rochefort ne parviennent plus, en fin de film, à me rappeler qu'il s'agit d'un film fin et drôle, tant ma torture capillaire est permanente, tant est obsédante la crainte — justifiée, hélas — de découvrir, en fin de parcours, un sinistre petit rond vide, déboisé, sur le sommet de mon crâne...

« Ondoyante et diverse » est ma vie alors, pleine d'imprévu, heureux et moins heureux. Que, traitée comme une reine, je m'embarque sur le paquebot *United States* en vue d'y poser, avec quelques autres mannequins, pour un catalogue de tricot de luxe, et qu'ainsi, nous voguions vers Southamp-

ton et Bremen, d'humeur aventureuse et euphorique, quittes à en revenir — en ce qui me concerne, tout au moins — blême et prostrée dans ma cabine, tant je suis malade à cause d'une légère tempête (le capitaine *dixit*), tristement contrainte de renoncer au foie gras dont la seule pensée me fait chavirer davantage ; ou que je prenne rendez-vous, sur le conseil de Marcel Carné, avec une authentique princesse iranienne vivant à Paris, afin de m'adjoindre son accent particulier en vue d'incarner... une princesse iranienne moins authentique dans *Les Jeunes Loups* (que ce talentueux Lion sans crinière projette de mettre en scène), je m'amuse. Que, sous l'œil aristocratique et plein de morgue de Harry Meerson, ce photographe américain (qui fait grimper d'un coup la cote d'une cover-girl par son seul choix capricieux), je devienne cette sorte d'entité de femme tant il m'a sophistiquée, vidée de toute réalité charnelle pour faire de moi cette Lilith, cette Licorne, cet inaccessible objet que les hommes redoutent ; ou que je m'envole pour Hambourg tourner, en allemand pour la Télévision d'outre-Rhin, le rôle d'une femme gangster qui organise d'astucieux hold-up, je me divertis.

Je ne prends pas le temps de me demander si telle est ma voie, si ces activités s'inscrivent dans ma trajectoire finale ou si elles ne sont qu'accident. Lorsque les choses marchent, nous leur opposons cette sorte de lâcheté vaniteuse qui fait que nous nous moulons sur elles, tout en tentant de nous persuader qu'elles se moulent sur nous. Nous nous sentons sur des rails et nous avons des ailes : comment la vie pourrait-elle se tromper ? Et puis, confusément, l'on perçoit que ce qui nous occupe, ce qui, au sens pascalien du mot, nous divertit, est bon en soi ; c'est une charité que la vie nous fait en nous masquant, dans et par l'action — voire l'agitation — le fond du problème. L'action est le remède antibiotique des angoisses métaphysiques. C'est peut-être la raison pour laquelle, rarement, l'homme d'action est aussi homme

de réflexion, comme s'il y avait antinomie ; alors qu'il y a, je pense, complémentarité : l'homme, étant animal, doit agir, courir, lutter, se dépenser ; mais, étant esprit, doit réfléchir sur son action et sur lui-même. L'homme complet n'est-il pas à ce prix ? (Insupportable, soit dit en passant, cet usage d'airain du vocabulaire, de prendre pour représentant de la race humaine le spécimen mâle, encore et toujours, comme si la femme, cet épiphénomène issu de la côte d'Adam, n'était que quantité négligeable... et négligée. Parole de femme !)

Je m'amuse donc et je me diverte dans ce tourbillon du show-business où je me trouve emportée, assez fascinée, et qui, d'emblée — et inconsciemment — me fait opter pour le divertissement, au détriment d'une introspection ingrate et importune. À vingt-six ans, plus qu'à réfléchir, la vie vous pousse à vivre, à vous mesurer avec elle pour vous donner une idée de la place que vous êtes appelé à occuper dans le vaste univers. Et, pour peu qu'elle ne vous ait point encore trop bousculé, vous croyez en vous. Secrètement.

Je crois en moi, candidement et féroce ; et lorsque Giancarlo Botti m'annonce que le grand reportage qu'il a fait sur moi a été vendu un peu partout dans le monde, je trouve cela agréable, bien sûr, mais normal. Aux innocents les mains pleines...

Botti, Parisien d'adoption, a gardé de son Italie natale cet amour, je voudrais dire ce sens de la femme, à laquelle il voue une sorte de vénération. Ce Scorpion esthète a mis la femme sur un piédestal, l'a, pourrait-on dire, sublimée (alors que l'autre attitude type du Scorpion face à sa partenaire — la plus répandue — est une attitude fondamentalement misogynne, bien qu'il prétende adorer l'éternel féminin, même et surtout s'il fait de la femme un objet de plaisir privilégié...).

Les photos qu'il fait de moi sont parfois assez dénudées, mais jamais vulgaires ; la plupart du temps, au contraire,

sophistiquées ; elles partent par le truchement de l'agence de presse de sa femme, dans un grand nombre de pays — jusqu'en Israël et en Suède — et, bien sûr, avant tout en Italie.

Comme elles sont excellentes, c'est donc un peu grâce à lui que Federico Fellini me remarque dans un magazine féminin et me reçoit lors d'un séjour que je fais à Rome, ce Hollywood européen ; grâce à lui et à un de ses confrères, Angelo Frontoni, qui est à Rome ce que Botti est à Paris, le filtre de beauté des actrices de cinéma. Chacun a sa propre manière de les diviniser, de les rendre à leur ultime féminité, de capter en elles ce qu'elles ont, non pas de plus profond, mais de plus épidermiquement séduisant. Si l'on en croit Paul Valéry, ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau, et il n'y a là qu'une contradiction apparente...

À Cinecittà, lorsque j'arrive sur l'immense plateau où tourne le célèbre réalisateur de *La Strada* et de *Huit et demi*, je suis intimidée par la foule d'acteurs et de figurants grimés qui sont dispersés sur le « set ». On tourne une séquence des *Histoires extraordinaires*. Je n'ose pas trop me montrer, mais avant que j'aie eu le temps de m'éloigner pour attendre dans un coin discret, le maître m'a aperçue et vient vers moi avec ce sourire bourru qu'on lui connaît, ce sourire du bas du visage qui côtoie un regard noir et inquisiteur, précis et flou à la fois, que surplombent les sourcils froncés. Mon agent italien fait les présentations, bien inutiles en ce qui me concerne !

— *Qué bella donna*, s'écrie avec chaleur le maître, venez par là, mademoiselle ; là, dans la salle de maquillage, nous allons pouvoir bavarder un peu... Asseyez-vous, dit-il, en me tendant une chaise. Voilà, racontez-moi ; vous êtes française, bien sûr ?

— Oui, monsieur.

C'est fou, me dis-je, ce que le génie est impressionnant ; en fait, c'est la seule chose, peut-être, qui m'impressionne, par-delà la notoriété ou la fortune ; le génie, parce qu'il dépasse



les modes, les engouements, les fausses gloires — il est intemporel — parce qu'il est invention.

— Je vous demande cela, bien que je le sache — oui, j'ai vu de très belles photos de vous dernièrement, ici —, parce que vous avez l'air d'une Italienne, vous êtes du style de la Mangano ou de la Loren. Vous n'avez pas l'air française... Ça marche, le travail, en France ?

— Pas comme j'aimerais, justement parce que je ne suis pas la Française type : trop grande, trop brune, trop intempestive, trop ...

— ...Trop belle, hein ? La beauté fait peur... même à moi ! et il éclate de rire.

Là, il touche un sujet brûlant :

— Récemment, G.-H. Clouzot cherchait l'actrice principale pour son prochain film *La Prisonnière*. Après trois jours d'hésitations, il m'a dit que je n'avais pas l'air assez vulnérable, que personne ne serait convaincu de ma faiblesse — le personnage devait être masochiste. C'est une tare que d'avoir l'air forte ou dominatrice. Cela fait peur aux hommes. Et puis les scénarii sont trop souvent des histoires d'hommes, faites par des hommes pour des hommes, où les femmes ont la portion congrue.

— Que dites-vous ? Je ne comprends pas cette expression...

— Oh, simplement qu'elles sont souvent secondaires dans les films, qu'elles servent à compliquer, à contrarier ou à faire rebondir l'action dramatique sans être vraiment l'objet de l'histoire. Il faudrait que les femmes fassent leurs propres films, non ? Mais je prends votre temps, monsieur, dis-je, confuse de m'être laissé emporter par mon sujet.

— Regardez-moi, là, dans la glace, rétorque-t-il, en me faisant pivoter. C'est dommage, vous venez trop tard pour ce film... Mais je veux des photos de vous. Je vais vous faire maquiller par le plus grand maquilleur du monde, celui-là

même qui a maquillé Elizabeth Taylor pour Cléopâtre. Quand vous serez prête, appelez-moi. À tout à l'heure, cara ..., et il a disparu.

En matière de maquillage, je ne suis pas une néophyte ; j'ai appris, à travers les défilés de haute couture, puis les photos, toutes les variétés imaginables, tous les styles de maquillages. Je reste bouche bée, fascinée devant ma propre image après cette séance de presque deux heures où Rossi parvient à totalement styler, idéaliser mon visage, à tel point que je ne suis nullement gênée pour m'admirer : je suis autre ! Je fais connaissance, fugitivement, pour quelques instants de ma vie, avec cette écorce transcendée de moi, avec cette image de moi sans défaut qui m'inspire une quasi vénération mêlée de crainte : et si, après tout, je n'étais pas celle que je croyais être ? Si j'étais, par-delà mon personnage familier et quotidien, ce double hiératique, ce *Doppelgänger* — comme disent les Allemands — qui impose le respect, y compris à soi-même ? Ce visage parfaitement sculpté par les creux, les ombres, ce tableau vivant dont tout trait de crayon est banni — où le galbe et les nuances de couleurs ne sont que jeux d'ombres et de lumières ; cette découverte d'un soi insolite et beau est à la fois la voie d'une ivresse et celle d'une sublimation. J.-P. Sartre parle de l'aliénation de la Beauté. Mais l'ascèse de Narcisse, cela existe-t-il ? La quête de Narcisse, où cela mène-t-il ?

Piège grimaçant qui cache la vermine future, comment peux-tu te montrer sous des atours si convaincants ? Tu trembles, carcasse... Oublies-tu donc que tu es périssable ?

Je frissonne, en effet. Elle, l'Impitoyable, elle, l'Implacable, celle qui toujours vient à l'heure — la sienne — m'a tenu compagnie quelques instants. Juste assez pour rider mon visage comme une vieille pomme, juste assez pour me couvrir d'un froid mortel... Curieux, en plein été, comme il fait frais, là-dedans.

— *Alora, Elizabetta, come va ?* Je vois que vous êtes prête ; *bellissima ragazza*, vous êtes encore plus belle que tout à l'heure... Vous avez la chair de poule, ce n'est pas possible, à Rome, au mois d'août ! s'exclame-t-il en riant. Vite, je n'ai pas de temps, tout le monde m'attend, mais nous allons faire quelques photos. Gianni, *viene*...

Et clic-clac, me voici immortalisée auprès de ce démiurge. Une question me brûle les lèvres ; je me lance :

— J'aimerais connaître votre Signe, monsieur.

— *Qué ?*

Il fronce les sourcils plus que jamais.

— Votre signe astrologique du Zodiaque.

— Ah, Capricorne, bien sûr. (J'aime ce bien sûr !) Pourquoi, vous vous intéressez à l'astrologie ?

— Oui, beaucoup.

— Alors, vous savez dresser un thème astral ? demande-t-il avec une lueur dans l'œil.

— Non, hélas, pas encore. L'astrologie me passionne, mais je ne sais si je dois la prendre au sérieux.

— C'est une science *affascinante*. Quand vous saurez monter un thème, vous me ferez le mien, *d'accordo, bella ?* Avez-vous une feuille de papier, un carnet ?

Je lui tends mon agenda. Sur la dernière page, il note ses coordonnées de naissance et de quelques coups de crayon très précis, il dessine la côte adriatique et y trace un point minuscule.

— Cela, dit-il, c'est l'endroit où je suis né, Rimini. Alors, c'est promis ?

— Promis. Je dois partir cet hiver tourner un film en Yougoslavie. J'y passerai plusieurs mois ; j'en profiterai pour apprendre la technique astrologique.

— Très bonne idée ! Et surtout, restez comme vous êtes. *Arrivederci, cara*, dit-il en m'embrassant chaleureusement. Revenez me voir !

Je sors assez éblouie de cette entrevue. Je viens de rencontrer un monstre sacré du septième art dont la vitalité, la personnalité sont à la hauteur de son aura à travers le monde. Ce qui m'a frappée, c'est la spontanéité du contact, la chaleur de l'accueil. J'ai eu l'impression qu'il est essentiel pour lui d'aller au cœur des choses, des gens : la vie est trop courte, et il reste tant de choses à dire, à faire, tant de choses à trouver. Si j'ai été si sensible à cet aspect de son caractère, c'est peut-être parce que je suis moi-même souvent étonnée de constater combien les gens s'attardent dans les formalismes ou restent à la surface des autres, combien même ils semblent vouloir éviter l'essentiel, alors que l'échéance est si proche — aujourd'hui peut-être, demain, dans un an ? — et qu'il faut éviter de mourir idiot.

En signant mon contrat avec la Columbia en janvier 68, je sais qu'il va m'être donné de rencontrer une autre sorte de monstre sacré. En effet, la vedette masculine de ce film américain de Sidney Pollack n'est autre que le grand Burt Lancaster dont, adolescente, j'étais tombée amoureuse à travers *Tant qu'il y aura des hommes*. Le réalisateur est venu chercher chez Catherine Harlé une demi-douzaine de belles filles qui devront tourner dans ce film de guerre des rôles très contrastés, chacune incarnant une fille de joie dans un bordel de guerre des Ardennes en 1944 — telle qu'elle est vue, imaginée par les soldats sevrés de poésie et de beauté et telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire un sordide souillon qui tente de survivre à l'interminable guerre.

Le tournage de *Castle Keep*<sup>8</sup> — c'est le titre du film — pourrait à lui seul donner lieu à un livre, tant il fut émaillé de

---

<sup>8</sup> « Le Donjon du château ».

péripéties diverses, de circonstances malheureuses et de difficultés humaines, en particulier l'antagonisme des quatre nationalités en présence. C'est en effet une coproduction entre Américains, Français, Italiens et Yougoslaves. Ces derniers sont le bouc émissaire de ce mépris en cascade qui part des Américains, condescendants à l'égard des Français, qui trouvent peu sérieux les Italiens, qui à leur tour considèrent les Yougoslaves comme des sous-développés. Et pourtant, on sait maintenant que les hommes, comme les animaux, se défendent toujours mieux sur leur propre territoire; la retraite de Russie et celle, par les Américains, du Vietnam, en sont la démonstration historique. Or, le tournage a lieu à Novi-Sad, superbe forteresse sur le Danube, qui date de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Ce Novi-Sad devait devenir notre prison dorée pendant cinq mois, à travers un hiver sans fin, où la nuit tombe à quatre heures de l'après-midi.

L'équipe yougoslave a ainsi toujours le dernier mot — un mot redoutable qui fait frémir le directeur de production français : *sutra*, qui signifie « demain ». Lorsque le château, théâtre de l'action, brûle pour des raisons mystérieuses et qu'on doit le reconstruire en vitesse, chaque jour qui passe coûtant une fortune, à toute demande un peu exceptionnelle s'oppose le philosophique — mais ô combien paralysant — *sutra*.

Il y a un autre, et gigantesque, problème. La neige est absolument indispensable. Pour être sûre de la trouver, la production, se fiant aux statistiques météorologiques des décennies passées, décide un tournage en Yougoslavie. Mais un sort contrariant veut que, dès fin janvier, plus un seul flocon de neige ne daigne choir sur ce Danube qui charrie néanmoins d'énormes et impressionnants blocs de glace. Consternation ! Et un millier de soldats figurants, chaque jour pansés, maquillés, « mercurochromés », se traînent sur un plateau désorganisé, figures hagardes de blessés plus vrais

que nature. Quand, devant ce ciel désespérément avare, on demande aux autochtones : « Mais quand donc va-t-il enfin reneiger ? » on récolte, là aussi, un *sutra* vaguement consolateur, mais surtout malicieux... En fin de compte, il faudra se rabattre sur l'usage de la neige artificielle, ce qui, pour les plans d'ensemble surtout, suscitera de grosses difficultés.

Ces vicissitudes météorologiques rallongeront d'autant mon exil douloureux... Oui, bizarrement, malgré la présence de gens sympathiques — voire passionnants, je traîne avec peine ma nostalgie et mon cafard à travers ces longs mois. Que ce soit l'exquise actrice fellinienne, Catarina Borato aux yeux de lac (comme il sied pour une naïade née sous le signe des Poissons), que ce soit la charmante et très discrète Vierge Peter Falk — qui sera le héros, plus tard, de la célèbre série *Columbo* — ou Jean-Pierre Aumont, ce Capricorne souriant, mais distant, qui joue le châtelain dont la femme va séduire le colonel, incarné par Burt ; que ce soit le Cancer Sydney Pollack qui, attaché comme l'est son Signe à sa famille, l'a fait venir des États-Unis au grand complet et qui semble poursuivre, derrière ses grosses lunettes, un rêve intérieur, aucun personnage ne sera assez fort pour lutter contre mon spleen.

Rien n'est plus insupportable que l'attente. On est payé pour attendre, donc on attend avec application jusqu'à en crever d'ennui. Mon besoin de revoir Isabelle est si fort que j'envisage plusieurs fois de fuir, quitte à rompre mon contrat. Heureusement, en mars, profitant d'une violente interruption — planifiée, celle-là — dans le tournage de mes scènes, je m'échappe quelques jours, la production s'étant laissée attendrir.

Curieusement, dans cette forteresse du bout du monde, dans cette tour de Babel du cinéma, la volonté et l'esprit d'entreprise s'effritent, tombent en lambeaux. C'est ainsi que je me suis promise de tenir mon journal ; j'abandonne au bout d'un mois. La poignée d'acteurs américains passe la soirée

à se noyer lugubrement dans la bière, le whisky et la Slivovitz. Sauf Burt Lancaster. Burt est un monument ; monument d'architecture humaine et de volonté ; un abîme de tourment intérieur, d'inquiétude. Cet homme, ce monstre sacré auquel, dans un dîner à Belgrade, un jeune Yougoslave — qui l'a reconnu — vient offrir un magnifique poignard en gage de son admiration, ce Scorpion au regard magnétique et au visage taillé à coups de serpe, est en cela bien représentatif de son Signe. Il l'est aussi par son trop-plein d'énergie qu'il déverse, dans un sursaut de volonté, dans sa quotidienne course à pied de plusieurs kilomètres qu'il pratique à cinq heures du matin, autour du château sombre, dans l'aube hivernale et blafarde. Lorsque, dans une de nos conversations, je lui ferai remarquer que la marge est ténue entre un tel exercice de sa volonté et un certain masochisme, puisqu'il avoue que, chaque matin, c'est une souffrance toujours renouvelée de s'extirper de son lit, il me concédera qu'effectivement, la joie de se vaincre, de commander à son corps comme à un esclave docile et ami, est liée à ce dressage douloureux de l'animal en soi, de cet animal qui tend essentiellement au plaisir. Cela, me dis-je, est bien une réaction de Scorpion. Combien plutonien aussi — c'est-à-dire scorpionnesque, puisque Pluton gouverne ce Signe me dit-on dans mes manuels — est ce volcan intérieur qui semble ne laisser à ces natifs aucun repos, ces derniers étant lancés dans l'incessante quête d'un absolu — dans le mal ou le bien, pourvu qu'il soit extrême —, d'un absolu qui les tire à lui et quelque part les culpabilise.

Chez Burt, cela se traduit quelquefois par l'écroulement du colosse aux pieds d'argile. Alors, en écoutant du bel canto — il en raffole et de la scène de *Paillasse* en particulier — il est ému aux larmes ; des larmes métaphysiques sourdent du tréfonds de son être tourmenté. J'ai mal de le voir. Car, je m'en rends compte, on ne peut rien à la douleur du Scorpion, elle fait corps avec lui. C'est une affaire entre elle et lui. Il

me parle de ses débuts dans le cirque, de ses angoisses et de ses extases de trapéziste — encore une activité où le Scorpion musculaire trouve amplement matière à apprivoiser son corps, à se dépasser. Il me parle surtout de ses interrogations, de ses tourments qui, loin d'être neutralisés par le succès mondial qui est le sien, ne se font que plus aigus, plus impérieux : problème de la condition humaine face à la mort inexorable, problème du sens de la vie, problèmes éternels... À côté de cela, on sent l'ambition, l'extraordinaire volonté de puissance qui animent cet être qui est le contraire du renoncement, qui n'est que lutte et affirmation de soi, fût-ce à travers une vanité de grand enfant. Car l'admiration presque craintive qu'il inspire lui est une pâture nécessaire ; il en jouit — et son sourire se fait alors carnassier. Mais jusqu'où est-il dupe ? Il subsiste que je dois à ce géant quelques instants précieux de chaude amitié.

Entre les rares journées de tournage, le temps, c'est la denrée qui manque le moins. Au lieu de l'utiliser, de le remplir, je le gâche. Si votre temps vous est payé, il ne vous appartient plus et, même si on vous libère, le ver est dans le fruit. Peut-être l'inaction et l'ennemi sont-ils le moyen le plus viscéral, le plus immédiat, de manifester sa révolte intérieure contre la prison dans laquelle on a accepté de venir s'enterrer ; je ne sais. Cependant, un blême rayon de soleil un jour, une impulsion positive un autre jour m'amènent à ouvrir mes manuels d'astrologie dans lesquels, alors, je m'abîme gloutonnement. Après tout, pour pouvoir vraiment juger du bien-fondé — ou de la fantaisie ? — de cet art mystérieux, il me faut en posséder la technique de base ; il faut que je sache dresser un thème astral pour introduire les multiples variantes individuelles à l'intérieur d'un même Signe. Car, même si je découvre des caractéristiques générales communes chez les êtres qui appartiennent à un Signe donné, il m'arrive de tomber sur des divergences de taille : un Bélier doux comme un



agneau — ou comme un Poissons ! — un Gémeaux apathique, un Sagittaire sans enthousiasme. Les astrologues prétendent que le thème astral personnel traduit et explique ces anomalies. Voire !

À nous deux donc. J'ai apporté tous mes instruments de travail : les éphémérides — positions des planètes — de chaque jour depuis 1900, une table des maisons, des tables de longitude et latitude des principales villes du monde, des manuels... et plein de thèmes vierges, de Zodiaques vides qui appellent des traits savants.

J'y passe des nuits. Je choisis de travailler la nuit lorsque je sais que, le lendemain, je ne tourne pas ; (sinon on me demanderait si je crois être venue incarner « Belphégor »). Ma nostalgie de Paris — ce que les Anglais appellent plus fortement « home sickness » — qui tourne à l'obsession et au malaise physique, mes inquiétudes de mère coupable ou culpabilisée s'évanouissent alors pour quelques heures charitables. La connaissance, quel oubli clément, quel baume de nos angoisses ! Le cerveau, totalement investi et mobilisé, impose alors une sourdine provisoire à nos tourments... bien que ceux-ci, traîtreusement, profitent, pour resurgir de la moindre hésitation, de la plus petite interrogation, la plume en l'air de la plus fugace rêverie. L'image de mon mari, celle de ma fille se font alors d'autant plus douloureuses qu'elles s'estompent cruellement : mon imagination est en panne. N'est-elle pas impuissante à me redonner la courbe duvetée de la joue d'Isabelle, de me retracer le dessin exact de la bouche d'André ? Heureusement Pâques approche et ils m'ont promis de venir me voir.

En attendant, dans la petite chambre mansardée de l'inquiétante forteresse de Novi-Sad, les larmes amères de l'absence me montent à la gorge. On m'a fait visiter, cet après-midi, les oubliettes profondes et humides du château où étaient enfermés les chrétiens prisonniers. L'humidité réma-

nente de ces cachots sinistres me glace l'âme en cette nuit hivernale. Mais, sous l'action d'un antidote radical de la tristesse, mes larmes sèchent peu à peu. Je veux parler de San Antonio que je découvre avec son succulent *Standinge*, véritable merveille d'humour débridé, de fantaisie folle, hymne au langage réinventé, fête de l'imagination. Merci, monsieur San Antonio, vous m'avez sauvée, en mon exil, de la neurasthénie et je vous en suis reconnaissante. Corrigeons : à la lecture de ce petit chef-d'œuvre, mes larmes se remettent bientôt à couler, mais c'est de rire. Grâce à vous, je ris toute seule, dans la nuit, là-bas, quelque part, très loin de Paris et des miens ; grâce à vous, San Antonio — ou dois-je dire Frédéric Dard ? —, grâce au Rabelais du XX<sup>e</sup> siècle que vous êtes. Et j'éprouve dans mon corps qui se détend, dans mes cellules qui tressautent, que le rire nous est donné comme un luxe et une grâce inouïs.

Et cependant, malgré mon esprit de plus en plus captivé par le symbolisme astrologique, défié par cette cosmographie complexe qu'il lui faut assimiler et qui se présente comme un défi, malgré San Antonio et son *Standinge*, lorsque finalement s'achève le tournage — en mai 68 —, je rentrerai de cette étrange quarantaine en faisant « ouf ! ». Je rentrerai dans une France en émoi, bouleversée. De Belgrade — où l'on vient de tourner les dernières séquences — et de ses vitrines pauvres où l'on trouve exposés, comme des trophées uniques, un téléviseur solitaire ou un frigidaire frileux, me voici transplantée brutalement dans mon pays — disons dans l'un de mes deux pays. Et là, il s'en passe des choses !...

André, qui a eu du mal à s'approvisionner en essence, est venu me chercher à Orly et, tout excité, m'emmène à l'Odéon, dans ma Sorbonne, rejoindre des copains. Je trouve celle-ci investie par les étudiants en folie. Je ne reconnais pas le digne amphitéâtre Richelieu, violé par la mutinerie des élèves. Le silence respectueux des cours *ex cathedra* est englouti sous

les huées exaltées, sous les discours véhéments de tous ces jeunes étudiants qui se prennent pour Camille Desmoulins.

Je suis ébahie, ahurie. À vrai dire, je n'y comprends rien ; tout s'est passé sans moi. Que veulent-ils ? Du changement, des lendemains qui chantent ? Bon. Mais quoi exactement ? Ils refusent le principe d'autorité ? Moi, je trouve qu'il est nécessaire. Il est dans la nature de l'homme d'être apprenti avant d'être maître, d'écouter et d'obéir avant de juger et de commander. Voit-on Platon se rebeller contre Socrate ? Aristote s'insurger contre Platon ? Bien sûr, me dis-je, les émules peuvent prendre leurs distances par rapport au maître — Adler et Jung, disciples dissidents de Freud, en sont une illustration moderne — mais peut-on dénigrer un plat sans y avoir goûté ? Pour savoir si les nourritures de l'esprit, comme les autres, vous conviennent, ne se doit-on pas de les ingérer d'abord, de les faire siennes, de les digérer ensuite... quitte à les trouver indigestes ? On me dira : les maîtres modernes, jetés dans l'âpre lutte pour la vie, nargués par un matérialisme triomphant, sont-ils à l'image de ces illustres modèles ? Là est la question. Les élèves exigent, semble-t-il, la même inhumaine perfection de leurs maîtres que les enfants de leurs parents.

— Nous voulons une démocratisation de l'enseignement ! Les fils d'ouvriers à la Sorbonne, scandent-ils.

Oh, tout à fait d'accord ! Mais je crois fermement que quand on veut, on peut. Je ne suis pas fille d'ouvriers, mais après les revers de fortune subis par mes parents au Maroc, j'ai dû pratiquement me débrouiller toute seule pour continuer mes études. J'ai obtenu des bourses successives ; j'ai été répétitrice pour enfants ; j'ai donné des leçons d'allemand aux Français, de français aux Allemands ; j'ai fait des traductions fastidieuses pour subvenir à mes besoins. Lorsqu'on a une fringale d'apprendre, lorsqu'on a un moteur intérieur, on trouve le cadre adéquat dans l'environnement social, même tel qu'il

existait en 1963, lorsque j'ai quitté l'Université. Bien sûr, il y a certaines rigidités administratives à modifier, à arrondir. J'ai eu moi-même à souffrir, dans mon orientation finale, de la nécessité d'être familiarisée avec le grec et le latin, si l'on voulait se diriger vers l'agrégation de philosophie — ce qui, en fin de compte, se révélait chez moi comme une aspiration privilégiée. Mais était-il besoin de tant de violence pour cela ? Enfin, on cite toujours la proportion de jeunes ouvriers qui accèdent à l'Université et on juge le nombre — faible — dans l'absolu. Ne faudrait-il pas le comparer aux fils des « nantis » qui, pas davantage, ne parviennent tous à l'enseignement supérieur ?

L'odeur du sang, dit-on, affole les fauves. Celle de la liberté, grisante, rafraîchissante, flotte dans les rues de Paris, en ce mois de mai 1968 ; dans ce Paris que je retrouve en pleine allégresse.

Cependant, bien que fascinant *a priori*, il arrive que le septième art ne m'amuse pas du tout. Par exemple, lors de l'aventure qui est la mienne à travers le film américain *Sept fois femme* (*Woman seven times*) — que tourne, en France, la production Embassy Pictures. Le metteur en scène, illustre, en est Vittorio de Sica, et la vedette féminine Shirley Mac Laine, pour laquelle je nourris, à cause de ses talents comiques, une certaine admiration. Celle-ci est appelée à fondre comme neige au soleil dans ce décor de l'Opéra de Paris qui, très exceptionnellement, a accepté de prêter ses murs pour le tournage d'un film. Plus tard, *La Grande Vadrouille* aura également ce privilège, rarissime paraît-il. Le gag du sketch pour lequel j'ai été choisie comme rivale de l'actrice américaine suppose que, toutes deux richement entretenues par nos amants respectifs et rivalisant de puissance au sein d'une petite ville de province américaine, nous nous rencontrions avec effroi à l'Opéra, en constatant que nous sommes vêtues toutes deux de la même somptueuse robe du soir pailletée —

confectionnée, en l'occurrence, par Pierre Cardin. Ce funeste face à face suscite alors une fuite éperdue, à travers les couloirs de l'auguste édifice, d'une Shirley ivre de rage et de dépit...

Les photographes, nombreux, se pressent en vue de saisir le cliché amusant à prendre : celui des deux robes jumelles en présence. Or, tandis que nous posons, debout devant une loge, pour *Elle* et d'autres magazines, je reçois tant de coups dans les côtes de la part de cette divine créature — qui, en même temps, sourit aux anges (ce qui, d'ailleurs ne fait que confirmer ses talents de comédienne) — que, d'abord incrédule, puis lassée, je me recule, laissant à la vedette sa place de vedette. Les photographes, croyant à un fait du hasard, me font signe d'avancer. Je m'avance, mais, aïe, le manège recommence. Je m'éclipse alors, résignée, car je refuse le pugilat...

Lorsque, par la suite, je ne trouve aucune photo de nous deux ni *a fortiori* de moi seule dans la presse française, je ne suis qu'à moitié surprise. Je croirais avoir vécu un rêve, si une image de nous dans cette superbe robe du soir ne paraissait dans le magazine italien *Gente*. Mais je ne suis pas au bout de mes déceptions. Ce film a dû commencer sous de mauvais auspices. Sur le plateau, le producteur exécutif, Robert, un charmant Anglais semble, au milieu de cette foule de figurants et d'acteurs — il y en a des centaines pour remplir le ventre de l'Opéra — me montrer une certaine sympathie, non négligeable dans ce tumulte où, selon la formule cynique de Hobbes, « l'homme est un loup pour l'homme ». En arrivant ce matin sur le lieu de tournage, je croise, dans les couloirs de l'Opéra, mon beau metteur en scène aux tempes argentées dont le visage s'allonge dès qu'il m'aperçoit... Bizarrement, il se détourne et presse le pas, comme s'il me fuyait. Interloquée, je me demande ce qui peut bien motiver une telle attitude. En racontant ma mésaventure à la maquilleuse, celle-ci éclate de rire :

— Évidemment, ma pauvre, avec cette mini-robe mauve, vous l'avez fait fuir ! Vous ne savez donc pas qu'il est terriblement joueur et superstitieux et que le mauve porte la chose, la poisse, la guigne, la cerise, quoi ?

— Non, dis-je, surprise, je n'en savais rien...

— Surtout, ne vous montrez plus ainsi, si vous ne voulez pas qu'il vous prenne en grippe, me conseille-t-elle.

L'aversion de De Sica n'était que momentanée puisque, quelques jours plus tard, Robert me téléphone pour me dire :

— Le maître est ravi. En voyant les rushes de vos scènes, il s'est exclamé en pleine projection : « Voilà qui constituera un moment brillant de mon film ! » Vous êtes contente, je suppose ?

Ça y est, c'est gagné ! J'ai le pied à l'étrier ! me dis-je. Je jubile.

Mais de Sica est aussi piètre prophète qu'il est bon réalisateur. Quinze jours plus tard, un autre coup de fil de Robert me ramène brutalement sur terre :

— Ce qui nous arrive est très ennuyeux. Sur les protestations catégoriques de notre vedette, la production est obligée de retourner toutes les scènes de l'Opéra. Cela va coûter une fortune, mais personne n'y peut rien. Votre rôle sera tenu par une femme d'âge mûr.

Et hop, trois petits tours et puis s'en vont ! Je suis escamotée, comme par la main d'un diabolique prestidigitateur. Le vilain petit canard ricane : « Je te l'avais bien dit. Tu crois donc au Père Noël ? Les miracles, ça se gagne. »

Oui, je croyais au Père Noël. Mais j'avais tort. J'en sais maintenant assez sur mon Signe pour être, au plus profond de moi-même, persuadée — que dis-je, baignée de l'idée — que les cimes ne sont pas inaccessibles à la chèvre, mais seulement dans et à travers l'effort acharné, à travers une lutte sans relâche.

Je dois être dans une ère de frustration, car je récidive dans le désenchantement depuis quelque temps. Terence Young, qui a déjà mis en scène plusieurs histoires de James Bond —en commençant par le fameux *Docteur No* qui lance ma belle compatriote, Ursula Andress—, me tient en haleine depuis plusieurs semaines, que dis-je, plusieurs mois, avec son projet qui a nom *Le Soleil rouge*. Ce film doit se tourner avec Alain Delon et Charles Bronson ; on hésite... on hésite sans fin quant au choix de l'actrice principale. Comme je préfère les certitudes désagréables aux utopiques incertitudes, je souffle le mot de la fin à ce Gémeaux embarrassé :

— Ne va-t-on pas, très naturellement, reprendre Ursula pour ce rôle ?

— Ce n'est pas évident, dit-il, vague. En fait, vous restez les deux dernières en lice... Vous avez une chance sur deux, ma chère.

Mais, me dis-je, il y a chance et chance ; la mienne me paraît bien mince en l'occurrence, et je suis convaincue que les jeux sont faits. Car pour quelle raison les producteurs se donneraient-ils la peine de lancer un nom nouveau, alors qu'il en est un qui, au départ, vaut tant de fauteuils ? Ils ne sont ni philanthropes, ni masochistes que je sache, ni tellement aventureux non plus, hélas !...

N'empêche que les larmes amères de la déception me montent aux yeux, irrésistiblement, lorsque, après un trop long suspense, sur une laconique —et négative— réponse, je raccroche mon téléphone, vaincue.

Je suis en révolte. Ma dignité est toutes griffes dehors. Comment osent-ils tous jouer ainsi avec vos espoirs, avec votre avenir ; comment osent-ils jongler avec votre âme ? Pas étonnant, me dis-je, que chez tant de figurants et d'acteurs de second plan, on trouve cette expression de nostalgie résignée, cette usure de l'âme qu'on a trop malmenée, cette absence de

colonne vertébrale ; pas étonnant, cet aspect un peu zombi dû au désenchantement répété. Ils ont appris que leur amour-propre est taillable et corvéable à merci. Supplice chinois de la goutte d'eau, avec l'attente en sus ; le plaisir, l'horreur de l'attente, qui peut s'étaler sur plusieurs mois, meublée de rebondissements pervers qui vous redonnent espoir. Tel l'albatros, vous reprenez de la hauteur, vous êtes euphorique, le monde vous appartient. Un beau matin, vous vous écrasez au sol parce que votre rêve de gloire, lui, s'est envolé. Calquée sur celle que les autres ont de vous, votre estime de vous-même est en charpie. Et, lorsque votre mari ou un ami vous téléphone, il s'étonne du timbre altéré de votre voix : « Tu es sûre que tu vas bien, ma chérie ? »

Mais oui, on va très bien... À quoi sert de se plaindre ? Malheur aux vaincus.

Et puis, on apprend l'incompréhension, on apprend l'incommunicabilité. On apprend que la capacité de compassion des gens varie en fonction inverse de l'envergure de l'enjeu. Curieusement, plus l'enjeu est gros — en l'occurrence, la gloire, la célébrité, la fortune —, moins grande est leur indulgence. Comme si les gens modelaient leur sympathie, cette capacité de *souffrir avec*, sur leur propres préoccupations et ambitions. Si les vôtres débordent, tant pis pour vous ; on ne vous suit pas ; vous êtes seul.

Vous vous prenez en grippe, épousant l'image que vous projetez, et vous vous interrogez à perte de vue sur les raisons insupportablement mystérieuses, donc arbitraires, qui peuvent avoir motivé votre exclusion. Stérile et infamante analyse, corrosive, ô combien, pour votre ego constamment remis en question, constamment dévalorisé...

Le manque de parole qui caractérise le show-business — ou serait-ce tout simplement notre société tout entière ? — est significatif à cet égard. Jusqu'à ce qu'on ait compris que le



mal est général, jusqu'à ce qu'on ait réalisé qu'une promesse non tenue salit davantage celui qui s'engage que celui qui est floué, on souffre. On choisit d'ailleurs de souffrir en silence, car s'en formaliser est inutile, humiliant ; pire, cela risque de nourrir encore, chez certains demi-monstres sacrés de la vie parisienne, leur boulimie de pouvoir et leur autosatisfaction. Et cela, jamais ! On se fabrique alors, pour éviter l'asphyxie par indignation ou l'urticaire par rumination, une liste rouge. La liste rouge est un précieux instrument de survie morale, qui énumère et range dans une partie éloignée de votre cerveau les noms de vos futures victimes, conservés au froid jusqu'à plus tard, lorsque vous aurez à votre tour réussi (comme ils disent) et que, dans un sourire carnassier, vous serez à même, en vous frottant les mains, de leur annoncer joyeusement : « À nous deux, maintenant ! » Ayant opéré en général dans la plus grande inconscience et la désinvolture la plus totale, lorsque, ahuries, elles vous interrogeront du regard, vous vous ferez un plaisir de leur rafraîchir la mémoire.

Cette recette, j'en suis convaincue, est bonne même pour les tempéraments non rancuniers, pour les pacifiques non vindicatifs. Car, même si au fond de soi on pressent qu'alors, avec superbe, on dédaignera la vengeance, il est bon de s'en donner l'espérance, fût-elle illusoire.

Il est certain que ce fut là, quant à moi, le seul moyen de goûter au fruit doux-amer du spectacle sans en périr empoisonnée. Avec un adjuvant précieux que je m'appliquais à cultiver comme une fleur rare, la distance.

## 9 — L'apprentie sorcière

*Été 1970*

Celle qu'on appelle l'Étoile du Berger, Astarté ou Ishtar et qui n'est autre que Vénus, cet immémorial joyau du ciel, se mêle depuis plusieurs heures déjà aux cimes obscures des arbres qui se dressent dans leur imposante dignité sur la colline d'en face. C'est une chaude nuit d'été, une de ces nuits caniculaires et étoilées qui défient le sommeil et donnent à l'homme une impression d'éternité. Comme si le jour, hypothétique et lointain, ne devait jamais revenir. Les cigales se sont tues, l'odeur de menthe et de romarin flotte dans l'air et l'on n'entend que le murmure rafraîchissant de l'Hérault qui coule au pied de la maison. Je suis bien. Tout le monde dort dans la maisonnée et moi je m'offre le luxe d'une superbe insomnie. Je suis allée chercher sur la pointe des pieds tout mon attirail astrologique. Cette nuit, l'esprit bouillonnant, je vais partir à la recherche du temps. Du temps passé, du temps à venir. Sur mon propre thème et sur celui de mes proches. Ils sont tous là, posés en éventail sur la table et j'ai amoncelé les traités, les manuels, les sommes, les dictionnaires astrologiques, les tables de toutes sortes.

Depuis mon séjour en Yougoslavie, je sais dresser un thème. Je me suis battue avec la cosmographie, les déclinaisons, les longitudes, les nœuds lunaires, les heures locales, légales ou solaires; bref, en prenant le taureau par les cornes, je me suis aperçue qu'il n'y avait pas là de difficulté insurmontable et qu'un apprentissage d'autodidacte était du domaine du possible. Ce qui n'exclut pas évidemment les difficultés techniques, les face-à-face interminables avec une page de cosmographie dont il faut retenir une vision rationnelle. Mais, comme dans l'histoire de l'âne et de la carotte, on est telle-

ment motivé par le but, ce but qui va vous ouvrir un univers insoupçonné, que l'on se sent aiguillonné.

Aidée des manuels, traditionnels ou modernes, qui sont légion dans le patrimoine astrologique, je me suis lancée dans l'interprétation. Alors là, tout se complique ! Car si l'on se fie à la lettre aux significations données dans les livres pour les différents aspects contenus dans le thème analysé, on s'aperçoit très vite qu'on a affaire à un monstre ou à une victime du destin : on ne voit là que complexes psychologiques, problèmes de santé, coups du sort virtuels, catastrophes implicites, tendances morbides. Pourquoi cela ? Simplement parce que les aspects de tension et de conflit pullulent dans un thème, à savoir ceux que l'on trouve sous la forme de conjonctions de planètes dures ou d'aspects négatifs — carrés ou oppositions — entre ces mêmes planètes. Bien souvent ces aspects négatifs priment en nombre sur les aspects positifs représentés par d'autres conjonctions, les sextiles, les trigones. Et alors, quelle angoisse, pour le débutant ! On a l'impression de feuilleter un dictionnaire médical en se découvrant toutes les maladies de la terre. On ne sait pas encore, alors, que ces tensions, ces conflits psychiques et de destinée sont nécessaires aux grandes réalisations, aux prises de conscience utiles. On ne sait pas encore que lorsqu'on analysera les thèmes des grands hommes, des créateurs, de ceux qui ont fait progresser le monde, on y découvrira en surnombre ces aspects conflictuels. Alors, lorsque ces correspondances données dans les manuels prennent trop l'allure d'ukazes définitifs et arbitraires, de condamnations sans appel, je comprends peu à peu que tout cela est affaire de nuances, concerne des tendances qualitatives dont il faut savoir doser l'aspect quantitatif. Ce sont des vecteurs qui indiquent des lignes de force de la personnalité.

Comme c'est passionnant ! Comme il est passionnant de découvrir le pourquoi de certaines attitudes mentales dont

on n'avait jamais vraiment pris conscience et dont soudain les racines vous sont étalées au grand jour. À tout seigneur tout honneur, après avoir dressé mon propre thème, sur lequel je reviens sans cesse pour le prendre dans tous les sens, le regarder tel un jeu d'échecs avec un regard chaque fois renouvelé, je fais la même chose avec le thème de mes proches. Et c'est fascinant. Fascinant de constater une telle adéquation entre le caractère de mes cobayes, que je connais par définition ou du moins crois connaître, et ce que me donne mon interprétation, même balbutiante.

Je découvre, par exemple, pourquoi mon Lion conjugal, tout en ayant certaines caractéristiques de son signe — il aime sortir, il a le goût des belles choses, il est généreux, protecteur, en aucun cas mesquin, il éclate (rarement) dans des colères rugissantes, vite calmées et dont il ne vous garde pas rancune — est loin d'être le prototype de son signe. Par exemple, d'où peut lui venir certain sens du détail qui parfois frise la maniaquerie, son horreur, à l'inverse du Lion, de l'ostentation (un scandale public le fait rentrer sous terre, dans un mouvement fort peu léonin) et cette attitude calme, réfléchie dans la vie ? De son ascendant situé en Vierge, bien sûr, qui, par ailleurs, explique partiellement notre attirance mutuelle ; la Vierge, ce signe discret par excellence, raisonnable — sauf lorsque la Vierge sage se mue en Vierge folle, ce qui arrive, lorsque l'inhibition excessive fait sauter le couvercle de la maîtrise de soi. Mais tout le monde s'accorde autour de lui pour le trouver en même temps horriblement distrait, habitant d'une autre planète où les idées sont reines : pas de doute, la faute en incombe à Neptune, symbole de la vie imaginaire et de l'idéalisme social, qui se levait à l'horizon au moment exact de la naissance d'André, c'est-à-dire qu'elle se trouve en conjonction parfaite avec son ascendant.

Les conceptions absolument originales dont il fait montre, dans son métier d'ingénieur, son aspect très avant-garde sur

le plan intellectuel, il n'y a pas de doute, c'est ce bel Uranus, symbole d'invention, dans le secteur IX, celui de l'esprit, qui en rend compte. Ah, mais Uranus est en carré avec le Soleil : les deux astres faisaient, à la naissance, un angle de 90°, traditionnellement dissonant. Qu'est-ce que cela signifie ? Tendances aux accidents cardiaques, aïe ! et cela plus encore du fait que le Soleil se situe en Lion, en affinité avec cet organe vital. À un autre niveau — c'est cela qui est si séduisant dans le langage symbolique de l'astrologie et qui apparaît comme irrationnel aux... rationalistes, cette pluralité des significations d'un même concept, pluralité qui se meut dans l'univers des correspondances — ladite quadrature est le reflet d'une probable difficulté à vivre la subordination dans le travail, l'indépendance étant une exigence fondamentale. Pourquoi ? Parce que le Soleil symbolise l'autorité et Uranus la révolte, l'absence de liens.

Mais, comme tout cela est difficile, car voici qu'un indice exclut les associations d'un côté, qu'un autre, là, les favorise. Que conclure ? Je suis comme l'âne de Buridan. Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, me dis-je. Je me rends compte que cette perplexité est, surtout au premier stade, le sort permanent de l'astrologue, permanent et pas confortable du tout. Et mon exigence de rigueur regimbe contre cette ambiguïté. Mais, à la réflexion, celle-ci n'est-elle pas à l'image de la réalité, elle-même contradictoire ? Quel est l'avare qui n'a pas ses largesses, le bohème qui n'a pas ses manies ? Cherchons donc à préciser, me dis-je. C'est Saturne, planète de la difficulté et de la restriction, voire des épreuves, qui se trouve dans le secteur VII, celui des associations. Donc celles-ci ne sont pas à encourager, conclus-je. Mais... mais ce Saturne ne fait que des angles très positifs — des sextiles et des trigones — avec les autres planètes du thème. Donc... donc, les associations seront rares, peut-être difficiles à constituer, mais celles qui, le cas échéant, verront

le jour, seront durables, surtout sur le tard, puisque Saturne est symbole du Temps, de la vieillesse. Mais attention, le secteur des associations est le même que celui du mariage ! Pauvre Nounours, je t'ai pourtant prévenu, lorsque tu insistais pour m'épouser : avoir pour compagne de vie un double Capricorne, même mâtiné de Mercure et de Vénus, est un cadeau discutable.

Rappelle-toi, du temps de nos fiançailles, lorsque, en proie à un accès de mélancolie bien de mon signe — mélancolie qui oblitérait totalement, alors, ma gaieté mercurienne — je t'encourageais, dans un mouvement masochiste, à te trouver une femme moins tourmentée et moins compliquée, avançant mes arguments astrologiques (même simplistes, tels qu'ils étaient alors), tu me riais au nez. « Tu sais bien, me rétorquais-tu, que je ne crois pas aux astres. »

Le scepticisme n'est pas toujours bon conseiller... ou l'est-il, après tout ? Mon pauvre ami, il me vient à l'esprit que ta croix saturnienne dans le mariage aura peut-être été essentiellement d'avoir une femme astrologue, astrologue avec entêtement, avec l'entêtement du Capricorne.

Bien que je ne fasse là qu'effleurer l'analyse astrale de mon époux, le lecteur pourra facilement imaginer les ressources infinies de cet exercice, s'il admet que chaque astre — et il y en a dix — est relié diversement aux autres, que chacun des angles qu'il fait avec ceux-ci a une valeur définie, positive ou négative, et que l'interprétation de cet angle — appelé un aspect, dans le jargon astrologique — est fonction non seulement des signes en interaction, mais aussi des secteurs ou maisons concernés, division qui se superpose à celle des signes du Zodiaque, et qui enrichit le contenu sémantique des signes. Il admettra aussi que, par un rigoureux calcul des combinaisons possibles, on puisse atteindre ainsi à une fantastique diversification caractérologique, comme je pense qu'aucune autre science humaine ne le permet, cette diver-

sification étant une approche asymptotique de la variété des spécimens humains.

Ce sont, je dois l'avouer, de véritables jouissances de l'esprit auxquelles je me livre avec délectation, lorsque je « redécouvre » mes proches ou mes amis à travers le code des astres. Lorsque je découvre les trésors de douceur et de compassion dont ma mère est capable — sa Lune en Poissons, dont j'ai hérité — entrecoupés d'une sorte de dureté de général d'armée lorsqu'il a arrêté la date de sa prochaine campagne et que rien ni personne ne le fera changer d'idée : c'est son Mars — la volonté, l'esprit de décision — placé en Capricorne, où cette planète est valorisée, s'y trouvant « en exaltation ». Lorsque je comprends pourquoi mon père souffre d'emphysème, étant Gémeaux, ascendant Gémeaux, signe qui prédispose aux maladies respiratoires, comme son signe opposé, le Sagittaire, de même qu'aux maladies nerveuses et à une fragilité des bras et des épaules. Or maman, Gémeaux-Vierge, elle, est spécialiste des névrites aux épaules. Intéressante coïncidence, me dis-je, sans le penser vraiment. En effet, si les névrites étaient aussi fréquentes que les gripes saisonnières, j'aurais des doutes quant à ce résultat, mais on sait que ce n'est pas le cas. Ou bien encore, lorsque m'apparaît le pourquoi des polarités opposées de mon frère et de ma sœur, tous deux terriblement contradictoires chacun dans leur genre, les deux étant d'un signe solaire opposé à leur ascendant, ce qui crée deux lignes de forces antithétiques, souvent assez difficiles à intégrer :

Christiane est Taureau, ascendant Scorpion, comme Freud. L'instinct de vie du Taureau le dispute à l'instinct de mort du Scorpion, fait d'agressivité, contre soi ou les autres. Walter est Vierge, ascendant Poissons, ce qui reflète à merveille la difficulté où l'on se trouve pour le cerner, lui qui est à la fois si méticuleux, voire chichiteux et coupeur de cheveux en quatre sur certaines choses, intransigeant et rigoureux

jusqu'à l'obsession, à l'image de son signe solaire, mais qui, soudain débridé et sentimental, vous désarçonne, vulnérable comme un petit Poissons sans défense.

C'est peut-être lorsque je me penche sur le thème d'Isabelle que je suis le plus passionnée. Est-il en effet quelque chose de plus émouvant que de contempler le paysage psychologique de cet être né de vous et encore inachevé ? Sur lequel votre action contribuera à accentuer ou à neutraliser les tendances natales ? Une action, bien sûr, qu'il sera souhaitable de moduler en fonction de cette nature profonde.

Et là, je m'interroge, anxieuse : m'y suis-je bien prise avec cette enfant Poissons, neptunienne comme mon mari (Neptune est la planète en affinité avec ce signe) et comme moi, puisque ma Lune est située dans ce signe (et la Lune est peut-être aussi importante pour la femme que le Soleil l'est pour l'homme). À ce propos, je constate que l'hérédité astrale, découverte par Keppler et retrouvée récemment par les travaux de M. Gauquelin, se vérifie, pour peu que l'on se donne la peine d'analyser correctement les thèmes d'une même famille, le plus amusant étant bien entendu de rechercher le fil d'Ariane cosmique qui relie verticalement les générations, en tenant compte non seulement des signes solaires, mais aussi des signes ascendants et des planètes dominantes des différents thèmes. En général, ce fil d'Ariane est tissé de plusieurs éléments qui se perpétuent à travers les générations, un élément accessoire — récessif ? — devenant dominant et l'inverse.

Ainsi, je constate que ma fille a pris le signe zodiacal de son père et qu'elle en a fait son signe ascendant. Qu'elle a pris mon Mercure levant pour en faire un Mercure couchant (situé donc sur l'horizon occidental de son thème à elle) ; qu'elle a intégré ma dominante saturnienne (capricornienne) en valorisant cette planète, située également sur le descendant et en Verseau, son domicile diurne selon la Tradition. Quant à



ma dominante vénusienne, je la retrouve dans son thème de la même façon : Vénus est conjointe au Soleil, donc valorisée. Très amusante, cette algèbre de l'hérédité. Je me prends à regretter ne de pas avoir le prix Cognacq et de n'avoir que le thème d'un rejeton à me mettre sous la dent, si je puis dire.

Il y aurait tant à dire sur mes explorations, mes découvertes concernant mon entourage, que cela lasserait le lecteur. Ce qui est certain, c'est que, dans cette aventure de l'esprit, mais qui touche au concret de ces personnalités bien vivantes, je trouve à la fois matière à délices, à surprises et matière à inquiétude. Délices du miroir retrouvé ; surprise d'apercevoir les ressorts cachés, insoupçonnés, du caractère ; inquiétudes de la destinée implicitement contenue dans ces mêmes aspects. Car c'est cela la grande originalité, l'extraordinaire découverte de l'astrologie : ce sont les mêmes signes, les mêmes symboles, les mêmes aspects célestes qui dessinent un caractère et préfigurent une destinée. Ma seconde est contenue dans mon premier.

Quelle immense philosophie, quelle sagesse unique dans cette appréhension globale de l'homme, qui fait jaillir d'une même source son être et son devenir. Il avait donc raison Napoléon, lorsqu'il s'informait sur quelqu'un en demandant : « A-t-il de la chance ? », car cela revenait d'une certaine façon à demander : « Cet homme est-il valable ? » Et pourtant, jusqu'ici cette parole m'avait toujours fait bondir par son apparente injustice, son vernis de cynisme.

Ainsi, considérons par exemple une opposition que l'on trouve entre Vénus et Saturne au moment de la naissance. Que disent les manuels ? Sur le plan du caractère, cette dissonance planétaire apporte une sorte de peur d'aimer, de frein ou d'inhibition inconsciente, ou une avidité affective jamais satisfaite ; bref, une problématique au niveau de l'affectivité. Il faut dire que Vénus représente la vie affective sous toutes ses formes (et aussi les dispositions artistiques), alors que

Saturne, c'est la restriction, l'échec, le retard, les épreuves, la régression. Sur le plan de la destinée, cette opposition est synonyme d'une difficulté à vivre ses relations humaines ou sexuelles, à créer des liens affectifs dans un climat équilibré et à plus forte raison optimiste. Cela correspond donc souvent à des divorces, des déceptions, des frustrations de l'ordre du cœur. Et le mariage, le cas échéant, risque d'en souffrir.

Il y a bien là filiation tout à fait logique, insidieuse entre l'être et le devenir, et il en va ainsi de toutes les figures planétaires. Celles-ci sont d'une infinie richesse sémantique et c'est bien là où ce langage astral est le plus séduisant. Car, à travers quelques formules planétaires qui ne sont ni plus ni moins que des distances de longitudes célestes au moment de la naissance de l'individu, on peut littéralement cerner à la fois sa personnalité et les tendances de sa destinée. Celle-ci n'est en fait que le déploiement, dans le temps, de la dynamique intrinsèque du thème natal. Une carte du ciel contient donc à la fois une facette statique, dimension caractérologique, purement descriptive du sujet, et une dimension virtuellement dynamique, les climats et événements de la vie auxquels ces tendances porteront le natif.

Jusque-là, j'avais un préjugé qui me paraissait frappé au coin du bon sens, de la rigueur et de la modération, un préjugé dont je faisais facilement — et implicitement — un axiome et que je devais très souvent retrouver sur ma route plus tard, exposé par d'autres que moi : va pour la définition, même précise, d'un caractère de base dont nous serions pourvus en naissant ; mais n'y ajoutons pas l'action des étoiles sur la destinée ! Rien à voir ! L'homme — j'étais imprégnée de cette idée occidentale — est un être fondamentalement libre, libre de choisir entre le bien et le mal, libre de décider de son destin. Mon éducation protestante, ma formation universitaire étaient la pierre angulaire de cette conviction.

Et voilà que l'astrologie, par sa logique interne la plus

pure, me démontre le mécanisme cyclique de l'influence planétaire, trame de la destinée. Et cela simplement par le fait que, périodiquement, en fonction de leur mouvement céleste, les planètes viennent réactiver, neutraliser ou contrarier les tendances de base, incarnant leur action dans et à travers les événements, les faits de la destinée, mais avant tout à travers des états psychologiques définis.

Cependant, me dis-je, qu'en est-il des échéances précises de ces événements ? Peut-on retrouver à travers le thème les dates marquantes du passé, les dates virtuelles et fortes de l'avenir ?

C'est cela qui, ce soir, en cette nuit complice, va m'absorber tout entière. Et, ô miracle, si j'examine les multiples transits planétaires qui ont pu se produire par rapport à mon thème dans le passé, en particulier ceux des planètes lourdes, qui ont des révolutions de plusieurs années, je constate que chaque passage d'une de ces planètes sur un point critique de mon thème (c'est-à-dire sur une des planètes natales ou sur l'ascendant ou sur le Milieu du Ciel) a coïncidé avec un événement ou une série d'événements d'un climat bien particulier et conforme à la signification admise par la Tradition ; il a correspondu notamment à des revirements du destin, à des changements de résidence, des accidents, aux moments pénibles de mon existence, à des crises. Ou bien, sur le mode positif, à des moments de chance, de promotion, à des périodes de réalisation, de mise en route dans un nouveau domaine.

Inversement, je me fais une liste d'événements particuliers de ma vie ; avec des dates précises. Je me propose de les mettre en parallèle avec les positions des planètes à ces divers moments, considérés par rapport à mon thème de base. Et là, c'est plus stupéfiant encore, à tel point que je suis saisie d'une sorte de crainte, que je veux bien qu'on qualifie de supersensitive. Crainte et tremblement. Ou de ferveur, qu'importe le mot. Car, peut-on le croire, à la date de mon premier acci-

dent de voiture — le plus grave, celui qui devait avoir les plus lourdes conséquences — les cinq planètes lentes sont en dissonance exacte, chacune avec un des points de mon thème. Je me demande avec effroi comment j'ai pu m'en tirer. Eh bien, c'est grâce aux planètes inférieures : Mars est positif, Vénus est protectrice, pile conjointe à ma Part de Fortune au moment de l'accident. Quand on pense à l'immense jeu d'horlogerie que constituent les planètes, quand on pense aux révolutions de durées différentes de ces planètes lourdes, révolutions qui vont de douze ans pour Jupiter à deux cent cinquante ans pour Pluton, on ne peut s'empêcher de trouver extraordinaire, et frappé du sceau d'un mystère métaphysique, le fait que celles-ci se trouvent à un moment *M* de votre existence toutes dans une position critique par rapport au schéma qu'elles constituaient à votre naissance, mettant ainsi en danger votre existence terrestre. Car cela n'est pas de la fabulation, e ne sont pas des hypothèses. Cet accident inscrit là, spectaculairement, je l'ai bien vécu ; et j'ai bien failli ne pas y survivre.

Quel enchantement, quelle ivresse de se recréer ainsi *a posteriori*, de se revivre en somme, accroché à ces célestes poteaux indicateurs. Je tombe de surprise en surprise, d'éblouissement en éblouissement. Tout est là : notre départ à Casablanca, la grossesse extra-utérine de maman qui a failli l'emporter — eh oui, Saturne est opposé à ma Lune natale au degré près, et la Lune c'est la mère ; Uranus est opposé à mon ascendant, toujours au degré près, Neptune est carré à mon Soleil et à ma Vénus. En réalisant que Neptune ne se retrouvera que quarante ans plus tard dans cette même position et Saturne dans sept ans et demi, je prends conscience du fait qu'il faut absolument exclure en l'occurrence le hasard, la coïncidence. Tout cela est d'une précision ahurissante, mathématique. Chaque fois qu'une conjonction est exacte au degré près, elle est dans un rapport de un à trois cent

soixante puisque le zodiaque fait 360°. De plus en plus avide, de plus en plus impatiente je continue sur ma lancée. Comment était le Ciel lors de ma seule vraie déception amoureuse, qui accompagna la période troublée de ma première année de médecine ? C'est d'une simplicité biblique, d'une rigueur totalement géométrique. Saturne, planète de l'inhibition, de la frustration, de la solitude, voyage à ce moment-là entre mon ascendant et ma Vénus, tous deux symboles d'affectivité et ne se retrouvera dans cette région du ciel que dans vingt-neuf ans !

Trêve de catastrophes, examinons un moment heureux du passé. Je me souviens de la joie que j'ai eue lorsque Mademoiselle Chanel m'embaucha en novembre 64. Là encore, comparé à mon ciel de naissance, le ciel du moment est tout à fait caractéristique. Uranus, planète de l'innovation et des surprises heureuses lorsqu'il est en aspect harmonieux, fait ici justement un magnifique trigone avec mon Soleil (le Moi), ce qui n'arrive que tous les vingt-huit ans ! Sans compter Neptune, en sextile à mon Soleil natal, qui constitue un climat de base propice à la réalisation de soi et à la notoriété. Troublant, de plus en plus troublant...

Mais qu'en est-il de mon mariage, de la naissance d'Isabelle ? Est-ce que ces faits étaient inscrits, visibles, voire évidents pour un astrologue averti ? C'est cela la grande question. Pour l'instant, je l'avoue, mes connaissances techniques ne me permettent pas d'avoir là-dessus un jugement valable. Mais, munie de mes manuels, de mes traités, je peux toujours tenter de vérifier le code astral, retrouver la géométrie du destin à travers ce langage empirique. Et je le trouve ! Et ce n'est pas faute de faire l'avocat du diable. Je ne prends en considération que les aspects exacts, qui n'ont guère de chances de corroborer le hasard. Et, partout, la démonstration est éclatante. Notre mariage, je le retrouve là, superbement inscrit dans le thème d'André : Jupiter, planète de la légitimité

et de l'épanouissement, est revenu sur sa place natale (où il se retrouve tous les douze ans seulement !), en l'occurrence, chez André, dans le secteur V, celui des amours ; faisant un sextile harmonieux avec celui du mariage. Car l'astrologie, fine et sage psychologue, fait depuis des siècles la différence entre ces deux domaines de la vie affective, l'un étant de nature sociale, l'autre de nature essentiellement intime. Et, en ce qui me concerne, il est alors pile sur mon ascendant, déclenchant un cycle nouveau de mon existence !

Parmi les différents systèmes prévisionnels, il existe celui qu'on appelle «les directions symboliques», le plus simple, puisqu'il consiste uniquement à opérer des différences de longitude de planètes. Cela revient à faire une simple soustraction de degrés. Par exemple, entre le Soleil, placé à 5° du Lion, et Mercure placé à 25° du même signe, la direction symbolique qui les relie est de 20°, soit vingt ans de vie humaine (à peu près cela, peut-être dix-neuf ou vingt et un ; ce sont parmi les approximations les plus larges en astrologie). Le Soleil représentant le Moi conscient et Mercure la pensée, le mental, cette direction traduit l'âge d'une prise de conscience sur le plan intellectuel. Comme Mercure n'est jamais très éloigné du Soleil, cet âge correspond en général à l'adolescence, voire à l'enfance. Voyons ce que cela donne dans mon cas : pas tout à fait 15°, donc pas tout à fait quinze ans, pile le moment où j'ai commencé à m'intéresser à l'astrologie, intérêt qui devait se prolonger jusqu'à aujourd'hui ! Pour une prise de conscience on ne peut rêver mieux. Et pour André ? Un Soleil natal situé à 8° du Lion et un Mercure placé à 0° de la Vierge, la distance est de 22° (un signe faisant 30°). Vingt-deux ans. Merveilleux ! C'est l'âge où il m'a rencontrée ! Est-ce pour cela qu'il me répète souvent que c'est moi qui, tel un révélateur, l'ai rendu conscient de lui-même et de ses buts dans la vie ? Bien sûr, me dis-je, une hirondelle ne fait pas le printemps, mais les démonstrations sont jolies... et rudement précises !

Est-ce parce que le procédé est si simple et en même temps si riche, qu'il est le plus délectable ? Probablement. Je retrouve par ce procédé également plusieurs autres échéances importantes de ma vie passée, de celle de mes proches.

Je n'y tiens plus. J'éclate, pleine d'un enthousiasme tout à fait hors du commun. Être transporté, ce doit être cela aussi. Je me suis étendue sur la chaise longue, les yeux rivés sur les grands sapins obscurs de la colline, là-bas, et mon souffle est court. L'univers qui m'entoure n'est donc pas étranger à mon sort ! Il m'englobe chaleureusement dans sa course ; il nous englobe tous, nous porte et nous fait palpiter à son rythme immense. Une émotion panthéiste me saisit et je suis en proie, dans cette nuit d'été, à un ravissement où l'âme et l'esprit ont chacun leur part.

Reprenons-nous... Mais à quoi bon ? Ma vie, après cette illumination — car c'en est une — ne sera jamais plus la même, je le sais. Quoi ? Il existerait donc un code, un système géométrique aussi simple, qui serait un miroir de nos destinées de chair et de sang, de nos misères, de nos drames, de nos joies et de nos folies, et personne ne le saurait, ou presque ? Cela n'est pas possible. Je dois rêver. Et pourtant, tout cela est bien là. Mais je comprends : tout cela est bien là, mais tout cela est trop fort. Cette vérité métaphysique est insoutenable. Mieux, le simple principe que nous soyons, dans notre psychisme, dans notre physiologie, donc dans notre être total, des reflets de l'Univers qui nous comprend, chacun d'entre nous constituant un système solaire en réduction à lui tout seul, cette seule idée est insoutenable, inacceptable pour l'homme et surtout pour l'homme occidental, qui se dit « maître de lui comme de l'Univers ».

Mais il existe, ce langage, et peu m'importent ceux qui ne veulent pas entendre, qui ne veulent pas voir. J'irai, quant à moi, jusqu'au bout de cette aventure, contre vents et marées. Contre mes proches, s'il le faut...

J'entends un ronron familier et rassurant, celui d'Uranie, ma chatte siamoise. Ce farfadet, né sous le signe du Bélier, est tout à fait insupportable et adorable. Uranie ne dort jamais, c'est une pile d'énergie ambulante. Ce n'est pas comme sa mère Tiffany, une Vierge tranquille qui s'est fait un coin douillet parmi les coussins qui bordent le pied du lit d'Isabelle. Tiffany a un immense mépris pour toute cette humanité qui s'agite et elle a décidé une fois pour toutes que son bonheur réside dans un sommeil indifférent. Avec un ronron de ventriloque bien particulier, Uranie, s'est juchée sur ma chaise longue et vient me faire des caresses dans le cou. C'est une flirteuse éhontée qui apprécie particulièrement l'exclusivité. Je lui caresse doucement les deux creux symétriques derrière les oreilles ; elle adore cela.

Une pensée me traverse l'esprit : d'accord pour le passé, mais qu'en est-il pour l'avenir ? Puis-je voir l'avenir de maman, la date fatidique de la fin ? Haletante, j'attrape son thème sur la table. Sous la lampe entourée de moustiques et de moucherons, je cherche à décrypter ce mystère. Les symboliques, c'est ce qu'il y a de plus dépouillé, de plus simple ; calculer les transits ou les directions secondaires dont je viens d'apprendre le secret me prendrait des heures de travail et il est déjà passé trois heures. Ce sera pour une autre fois, en espérant que tout cela coïncidera, car sinon que conclure ? Ce doit être là la difficulté, me dis-je : la synthèse.

Là, voyons... la distance entre Pluton et Saturne, deux planètes sombres. Cinquante-deux, cela n'est pas possible, elle a déjà dépassé cet âge (au fait il faudra que je lui demande ce qui est arrivé lorsqu'elle a eu cinquante-deux ans, ce ne devait pas être amusant). Je crois que j'ai trouvé, et de plus, en l'occurrence, la direction symbolique entre Saturne et Uranus est la même qu'entre Mercure, qui est le maître de l'ascendant, et Uranus, et comme il s'agit d'un âge plausible... Je suis saisie d'effroi à la pensée que je suis peut-être dans le secret,



dans le secret des dieux. Ou de Dieu. Serait-ce possible ? J'ai l'impression de violer quelque chose de sacré. Et puis soudain je réalise l'inéluctable, l'implacable de cet événement à venir, et même s'il n'est pas proche, la conscience de cet inéluctable me terrasse soudain, a raison de moi et je m'effondre sur la table, la tête entre les mains, pleurant à chaudes larmes. Je pleure la mort de ma mère par anticipation, simplement parce qu'elle me paraît écrite là, quelque part, écrite, tracée de tout temps, du moins depuis que maman, tout bébé a ouvert les yeux, il y a tant d'années, lorsque je n'étais nulle part. Tout cela est proprement fou, me donne le vertige. Le vertige d'un mystère qui dépasse l'homme, qui me dépasse. « Il est minuit, docteur Faust. »

— Tu parles, quatre heures, plutôt. (Mon mari m'a soufflé ces paroles dans l'oreille et j'ai sursauté.) Mais tu pleures, ma chérie ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Ne me dis pas que tu pleures à cause de tes fantaisies astrologiques ! Ce serait vraiment trop idiot. Allez, viens vite te coucher, viens me raconter tes gros malheurs. Je sais ce que ça va donner : demain tu seras réduite à l'état de zombi.

Dans toute sensation extrême —y compris le désarroi— il y a un aspect positif : c'est qu'on ne peut aller plus loin. C'est une façon hélas souvent inconfortable d'atteindre une sorte d'état de grâce. Je me sens bien, presque bien dans ma peau, en conduisant allègrement ma petite Alfa rouge sur les plateaux ensoleillés de Villefranche-de-Rouergue. La nature renaissante, en ce début de mai 71, semble narguer mon cynisme désenchanté. J'ai pris à dessein les petites routes de campagne, bordées d'une herbe drue qui scintille au soleil : je veux être seule, le plus seule possible. Tout être, y compris mes proches, m'est agression insupportable.

J'ai donc confié ma fille à maman, mon mari à lui-même,

afin de tenter, en ce qui me concerne, de trouver enfin ma vérité profonde. Mais la trouver, cela consiste d'abord à faire le vide, à laisser se décanter l'essentiel de l'accidentel, le nécessaire du superfétatoire.

De qui ai-je vraiment besoin, fondamentalement ? Quelle tâche gigantesque et confuse que de débrouiller les aspirations du Moi des caprices de l'Ego. Je sens que si satisfaire les premières apporte la paix avec soi, but ultime, être assujetti aux seconds ne peut mener qu'à la vacuité du désenchantement.

Vanité des vanités, y a-t-il en moi un noyau dur qui ne soit pas soluble dans cette formule amère ? Voilà ce que je pars découvrir à travers la campagne française discrètement complice, qui me mène presque inconsciemment, telle cheval à l'écurie, vers mes Cévennes bien-aimées, ces Cévennes qui me ressemblent.

L'euphorie de la nature printanière est contagieuse. Comme c'est beau la France, et combien on oublie ses trésors naturels dans nos fourmilières humaines. Je ne peux résister à l'appel de l'herbe haute. J'arrête mon moteur sur un petit terre-plein. Je me suis acheté, dans un des villages traversés, deux tranches de jambon, du fromage et des petits pains, quelque chose à boire. Je vais me régaler —est-ce esprit de contradiction, misanthropie ou primitivisme ?— bien plus que si j'allais m'attabler chez Lasserre : « Il y a un temps pour tout », dit l'Écclésiaste et aujourd'hui, c'est de cela que j'ai le plus envie. En croquant mon sandwich dont les proportions inversées révolteraient —et ruineraient !— un aubergiste, je me prends à me demander pourquoi le désarroi moral me donne la bougeotte. Si j'étais forte, n'aurais-je pu trouver la solution à mes problèmes en méditant tranquillement chez moi ? « Tout le malheur des hommes, a dit Pascal, vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer au repos dans une chambre. »

C'est vrai, je ne pouvais pas rester chez moi, dans mon contexte habituel. Il me semble que, par un curieux jeu de miroir, mes pensées, mes conclusions étaient, elles aussi, bloquées, enfermées dans mon cadre habituel, qu'elles avaient donc, par là même, exclu toute échappée mentale, toute invention.

Et puis, également, je constatais une chose : c'est que la tourmente intérieure exige une réplique, un écho sur le plan physique ; comme si le mouvement de notre corps, épousant l'agitation de notre esprit, contribuait à neutraliser celle-ci. Enfin, changer de décor, c'est aussi relativiser nos problèmes, donc les voir plus objectivement, ce qui permet de mieux les résoudre.

Il ne faudrait pas croire pourtant que ces raisons étaient délibérées, réfléchies. Il s'agissait d'une réaction purement animale, instinctive : la fuite. Sur mon cheval vrombissant, aux réponses précises et rapides, la mienne m'emportait maintenant, à travers les dédales désertiques des Causses, vers une humble mais charmante dépendance appelée le Mas Mouret. Il me fallait un refuge aussi ramassé et primitif que possible. Pas d'eau chaude, tout juste un Butagaz, mais, dans le minuscule séjour aux meubles rares, une cheminée où je me ferais des feux inspirants, des feux généreux, en vestale improvisée qui essaierait de se souvenir de sa technique scout. Mais, est-ce parce que les fauves détestent les flammes, Bagheera, l'ex-cheftaine de louveteaux, a un mal fou à refaire un des gestes les plus élémentaires de l'homme, et elle s'impatiente, honteuse.

Elle y parvient pourtant. Un peu de papier journal froissé, quelques brindilles ramassées dans le jardin, enfin les bûches, confortables, qui vont permettre une longue rêverie autocritique, jusqu'à ce que Morphée prenne la relève, compatissante.

Quel luxe, la solitude, lorsqu'elle est choisie, recherchée ! Fascinée par les flammes capricieuses, miroir mouvant de mes pensées, ce sont elles qui, insensiblement, orientent ces dernières, suspendues à un craquement rassurant, à une langue de feu altière, inattendue, plus audacieuse que les autres. Oui, c'est définitivement l'inattendu qui fait la magie du feu, c'est l'imprévisible caprice de cette force de lumière qui fascine ; on ne peut s'empêcher d'y voir l'expression pure de la vie jaillissante, anarchique, somptueuse, cruelle, qui se suffit à elle-même. Je me prends à songer aux signes ignés, en astrologie — le Bélier, le Lion et le Sagittaire — en affinité, plus que les autres signes du zodiaque, avec la force vitale, la joie de vivre naturelle, l'enthousiasme. Avec ambiguïté, ils sont à la fois généreux et rayonnants, comme le feu, et égo-centriques, sans égards — sensiblerie à leurs yeux — linéaires comme lui. Une force qui va, en somme, force que ces signes ont, plus que les autres, tendance à respecter et à rechercher sous la forme de puissance, de pouvoir, de quelque nature que ce soit. Tous les Béliers de mon entourage, par exemple, auxquels je pense maintenant, sont effectivement déchirés entre leur esprit de contradiction, leur esprit frondeur qui les pousserait à refuser ce qui est établi et, d'un autre côté, leur respect de ce qui a le mérite d'exister, ce qui représente en soi une force, une puissance.

Mais je suis Capricorne, et pourtant je suis fascinée par le feu. Littéralement emportée, ravie. Pourquoi ? Mais oui, bien sûr, je sais maintenant que la conjonction du Soleil ou de la Lune avec une planète quelconque au moment de la naissance valorise l'importance de celle-ci. Or, il se trouve que j'ai dans mon thème une conjonction Lune-Mars ; et Mars gouverne le Bélier. C.Q.F.D. J'ai bien une composante qui correspond à ce signe, que, d'ailleurs, on m'attribue volontiers dans la vie, avec celui du Lion.

Trêve de considérations techniques, je suis là pour voir

clair en moi. Cela ne peut pas continuer ainsi indéfiniment. Lorsque je considère mon métier de comédienne, je me sens dans un état d'assujettissement à l'inconnu et au hasard, à tout ce que je ne peux pas maîtriser.

L'acteur, l'actrice se doivent d'être essentiellement passifs et je ne le suis pas ; pas assez. J'ai envie de diriger ma vie, du moins en avoir l'illusion, puisque je sais maintenant, depuis mon illumination de l'année dernière, que le libre arbitre absolu n'est qu'illusion. Mais puisque, comme me le disait un jour Louis Malle, je suis née vingt ans trop tard, puisque l'ère des stars est terminée — l'ère des Ava Gardner, des Cyd Charisse, des Elizabeth Taylor, des Hedy Lamarr —, puisque, inversement, c'est M<sup>lle</sup> ou M<sup>me</sup> Tout-le-Monde qui, de plus en plus, est choisie pour incarner les rôles importants au cinéma, puisque j'ai la chance ou la malchance de me voir dénier cette qualification, tirons-en la conclusion pratique : malgré la joie que me procure mon métier de comédienne de temps en temps, je renonce à en attendre un miracle ; miracle qui supposerait que je mène une tout autre vie que celle que je mène. Je ne fais partie, en effet, d'aucune chapelle, d'aucun cercle, d'aucun clan et cela, je crois, me nuit beaucoup, d'autant plus que je sors très peu dans les cocktails, les premières, préférant à cela les soirées douillettement familiales. Et puis, je ne sais pas me vendre. Je ne sais pas solliciter, me proposer pour un rôle, et je ressens trop souvent une sorte de malaise, celui d'être disponible pour quelque chose ou pour quelqu'un qui n'est pas forcément de qualité. (Combien de fois me suis-je trouvée gênée d'être normalement propre et soignée en face d'un jeune énergumène hirsute qui se disait metteur en scène — il réclamait la paternité d'un obscur, mais génial court-métrage — et dont le talent était, paraît-il, directement proportionnel au négligé de sa tenue. Quelque part, je sentais que, dégoûté, il faisait l'équation : femme soignée = bourgeoise = absence de talent.

Cette impression est d'autant plus vivace que l'inconscient collectif concernant le cinéma est le reflet de l'inconscient collectif en général, c'est-à-dire qu'il est misogyne par la place qu'il octroie à la femme, surtout lorsqu'elle est belle : des rôles de vamps, de séductrices, de garces, dont la dimension métaphysique va de pair avec son tour de hanches ou de poitrine. Ces rôles de femme fatale qui peuvent être amusants un certain temps sont finalement dévalorisants et étouffants. Ils supposent un raisonnement implicite que la majorité des gens font, raisonnement insupportable et manichéen selon lequel une femme belle est *ipso facto* une idiote, n'a *ipso facto* pas d'âme, est *ipso facto* une incarnation du diable. Cette discrimination pour le moins hâtive part peut-être d'un profond besoin d'équité : il serait vraiment trop injuste que certains êtres aient apparemment tout, la beauté, l'intelligence, la sensibilité et par-dessus tout cela, voyez-vous ce scandale, la chance de réussir. Non, cela ne peut pas être et si cela était, il faudrait y mettre bon ordre dans la mesure où on le peut, où on peut intervenir sur le dernier facteur, la réussite. Si la Providence vous donne l'opportunité de rétablir une justice immanente, il serait immoral de ne pas la saisir. Mais trêve d'hypothèses, de suppositions, que certains pourraient qualifier d'amères et qui ne sont, je crois, que lucides.

Supposons le problème résolu, me dis-je en prenant ma tête dans mes mains, le regard toujours capté par cette rassurante source de lumière. Imaginons que demain j'aie le succès de Brigitte Bardot. Serais-je heureuse ? Serais-je comblée ? Ah, voilà une question intéressante. Car je me réponds, stupéfaite, par la négative. Non, je ne serais pas heureuse. Non, je souffrirais de mon cerveau en chômage. Bien sûr, rien ne m'empêcherait de me cultiver, de lire, de pratiquer ce qui est devenu une passion tyrannique depuis l'année dernière, mais j'aurais l'impression d'être un arbre déséquilibré qui a donné à une branche secondaire une vigueur, une importance et un

volume disproportionnés par rapport à son tronc. Et je n'y peux rien, mon tronc à moi, je le sais maintenant, passe à travers les nuages, par le ciel et ses étoiles. Ma colonne vertébrale à moi, je le sais maintenant, sera la voûte céleste ; et le cinéma, que l'on me pardonne ce terme, ne pourra jamais être pour moi qu'un... « homme de joie ». Mon centre de gravité s'est déplacé.

Youpi ! Plus d'asservissement au téléphone, plus d'attente anxieuse, érodante, d'une réponse définitive sur les propositions de rôles ; car, je l'ai expérimenté combien douloureusement, la proportion est infinitésimale, hélas ! entre le nombre de propositions que l'on peut vous faire et le résultat concret de celles-ci. L'arbitraire total qui semble présider à tout cela m'est devenu insupportable, je m'en rends compte.

Et pourtant, je ne renie pas les joies que peut apporter ce métier. J'ai aimé tourner avec Marcel Carné, avec Vittorio de Sica, Sydney Pollack ou Philippe de Broca, la Patellière ou Verhavert. Et j'ai été intéressée ou fascinée par certains acteurs aux côtés de qui il m'a été donné de tourner, comme Burt Lancaster, Vittorio Gassmann ou Belmondo, et si je devais avoir un regret — bien que je ne raie pas l'art dramatique de ma vie, tant s'en faut — ce serait pour le genre de rôle que j'ai incarné dans ce beau film belge, si baroque, si flamboyant, et si peu français : je veux parler de *Chronique d'une passion* de Roland Verhavert. Enfin un rôle satisfaisant ! Enfin un rôle intéressant, que celui de cette femme destructrice qui semble, comme dans une tragédie antique, être investie de la puissance du destin, un rôle fort et plein qui, ma foi, sied bien à ma conjonction Lune-Mars (qui, quelque part, a un compte à régler avec l'homme, son ennemi héréditaire).

Il est un autre film où je me sentirai parfaitement d'aplomb avec mon rôle, *La Manipulation* de Denys de la Patellière, où j'incarne une psychanalyste ambiguë, très belle, ennemie, elle aussi, du genre masculin — décidément on voit en moi

toujours Hécate, Lilith, une sorte de Licorne inquiétante — qui sera chargée par les services secrets de représenter la fatale tentation auprès d'un incorruptible diplomate helvétique, joué par Henri Garcin.

Tout dans la vie est une question d'attitude mentale. Face à mon feu, je décide, solitaire, d'investir désormais beaucoup plus dans l'astrologie que dans le cinéma. Le cinéma sera donc une sorte de récréation que je m'offrirai de temps à autre lorsque le rôle qu'on me proposera sera particulièrement tentant. Il comblera ma fringale artistique. Sur le plan des faits, pour l'instant, cela ne changera pas grand-chose dans ma vie, l'astrologie s'étant contentée, pour l'instant, de bouleverser ma vision de l'univers — ma *Weltanschauung*, diraient nos voisins d'outre-Rhin. En effet, je n'accrocherai pas pour autant sur ma porte une plaque « E.T. astrologue » ; conçoit-on une plaque gravée du titre de « philosophe » ?

Mais pour moi la décision d'aujourd'hui est primordiale. Je vais prendre mes distances par rapport à ce miroir aux alouettes ; je vais cesser de souffrir de cette frustration chronique, de cette attente permanente et de cette impression confuse de n'aller nulle part alors qu'on a envie d'aller plus loin, très loin. Puisqu'on ne tourne plus *La Reine de Saba*, puisque j'ai le malheur, me disent les metteurs en scène, lorsque je les rencontre, d'écraser une fois sur deux le partenaire masculin déjà choisi — je n'arrive pas à savoir s'il est écrasé par mon mètre soixante-quinze ou par autre chose — eh bien, je retire mes billes. La Reine est morte, vive la Reine !

Je me sens toute légère. Comme c'est merveilleux de faire le ménage chez soi ! Je recommande à quiconque qui est encombré de problèmes de faire comme moi : aller se parler tout seul, et haut, dans un endroit solitaire. Se parler comme à un *alter ego*, en s'enregistrant sur cassettes, ce qui contraint au discours logique. Évidemment, quand on est Mercurien (Gémeaux, Vierge ou avec un Mercure très valorisé, comme



c'est mon cas), on a plus de chance de se trouver à travers ce dialogue avec soi, puisque Mercure représente la pensée rationalisée, le dialogue entre l'acteur et le spectateur en soi.

Je vais donc inverser les facteurs de ma vie, approfondir, explorer toujours davantage, creuser l'astrologie, cultiver mon jardin. Tant pis si mon violon d'Ingres m'expose à la railerie, j'ai l'habitude. Je vais partir, mais très tranquillement, très pacifiquement, en guerre contre l'establishment culturel : la Vérité n'est pas la vérité officielle. Elle n'est pas cernée par le consensus d'un moment, d'une société particulière. La Vérité est bien plus large, bien plus énorme, et peut-être chaque époque n'en perçoit-elle qu'un lambeau, repoussant comme par réflexe ou par instinct tout ce qui en celle-ci ne cadre pas avec le climat intellectuel du moment.

Pour commencer, j'irai voir un des quelques grands maîtres encore vivants de l'astrologie moderne, André Barbault dont j'ai englouti le *Traité pratique d'astrologie* ; ou bien Henri Gouchon, un des plus éminents astrologues scientifiques de notre temps. Ou bien les deux. Après tout, je le sais maintenant, le monde de l'astrologie existe et correspond à quelque chose. Il devient impérieux pour moi d'exposer ma découverte en pleine lumière, de me battre pour elle s'il le faut puisque, contrairement à ce qui est admis en général, elle correspond non pas à un mythe, mais à une réalité.

L'éblouissement a jailli une certaine nuit de l'été dernier. Cette illumination, depuis, rayonne dans ma vie comme un phare.

Comment se fait-il, me suis-je demandé par la suite, qu'ayant subi un choc aussi important — je parle de cette révélation qu'a été pour moi l'astrologie lorsque je me suis vraiment mise à l'apprendre —, j'aie pu par la suite rentrer à Paris et reprendre le cours normal de ma vie sans en tirer les conclusions logiques ? En d'autres termes, pourquoi ai-je attendu le mois de mai suivant pour vivre cette crise existen-

tielle qui m'a menée dans ma bicoque du Midi face à mon feu de vestale pour régler mes problèmes d'orientation ?

Après une telle illumination, n'aurait-il pas semblé normal que je laisse carrément tomber le cinéma, la télévision et que je m'oriente exclusivement vers cette nouvelle discipline ? Que, par exemple, je fréquente une école, j'aie vu un maître, mon maître, que je ne me déciderai à aller voir qu'un an plus tard ?

Comme toujours dans ces cas-là, la réponse est complexe. Lorsque je remontai à Paris, j'étais en pleine extase de cette découverte, pleine d'enthousiasme, et j'ai ressenti comme une douche écossaise face à cette incompréhension et ce scepticisme universels qui, je dois dire, me perturbaient beaucoup. J'avais découvert que le cordon ombilical de l'homme le relie superbement à l'Univers et tout mon environnement intellectuel était hostile à cette idée, la méprisait avec hauteur, la tournait en dérision. J'avais l'impression d'un isolement total, d'une complète solitude. J'avais découvert un joyau rare que le monde s'obstinait à prendre pour un vulgaire caillou. Je n'arrivais pas à communiquer ma curiosité, à plus forte raison ma passion. Et pourtant les nuits blanches que j'avais vécues à La Coustète, dans le Gard, je ne les oubliais pas. Moi qui avais toujours cherché le pourquoi et le comment de l'homme, voilà que je trouvais un sens à sa vie, je le trouvais dessiné dans l'Univers, incorporé à lui, tournant avec lui. C'était sublime. Mais personne n'était là pour me comprendre et partager ; et parfois j'avais l'impression de devenir folle. Comme si j'étais seule à écouter un concert que personne autour de moi n'entendait.

En ce qui concerne les faits, je m'étais tout de même inscrite à un cours du soir d'astrologie, que j'avais trouvé passionnant ; et puis, la vie effectivement m'avait reprise dans ses filets. C'est à ce moment-là que je tournai *Chronique d'une passion*, qui venait m'apporter une sorte de démenti à l'idée

que j'allais désormais exclure de ma vie l'art dramatique. Car j'aimai le scénario et j'aimai le tournage de ce film ; j'allais en aimer le résultat. Or, il est bien connu que lorsque tout marche comme on veut, les vrais problèmes se trouvent masqués provisoirement. Le succès est un filtre qui farde la réalité. Mais alors, pourquoi ce problème d'identité tout d'un coup ? Pourquoi ce désarroi ? Alors que je venais de faire un film dont j'étais satisfaite, le premier, peut-être, dont j'étais vraiment fière ?

En ce mois de mai, il est vrai, j'eus des transits effroyables, et pour moi, les choses s'éclairent dès lors très bien : les états d'âme, les interrogations viennent à leur heure, à notre heure et n'ont rien à voir, ou si peu, avec notre logique factuelle. Il est vrai aussi que les découvertes fulgurantes de cet été avaient dû me travailler durant toute l'année, me ronger de façon souterraine pour, en quelque sorte, forcer le barrage que je continuais plus ou moins consciemment à leur opposer. Car on lutte contre une passion, on la refuse d'autant plus qu'on se sait faible en face d'elle et qu'on sait que si on lui ouvre une fenêtre sur son âme, autre que celle de la frivolité, on est perdu ; ce sera sans appel. On joue donc à cache-cache avec elle jusqu'au moment où elle vous prend par surprise. C'est ce qui s'est passé en mai 1971. J'avais une bonne grippe, au moins aussi psychologique que physique, et je traînais un cafard noir. Je ne savais plus qui j'étais ni où j'allais. Autour de moi, on disait que je ne tournais pas très rond et Marie-France, ma copine de la Sorbonne, s'inquiétait auprès d'André en accusant l'astrologie. Elle lui avait même suggéré de m'enlever toute lecture de ce genre, considérant que j'étais en train de m'abîmer l'esprit. Ne voyant dans l'astrologie, comme la majorité des gens, qu'une autre forme de voyance préoccupée de l'avenir uniquement — et cela, n'est-ce pas, c'est malsain ! — et pas du tout la science caractérologique qu'elle est avant tout et qui me passionnait au premier chef,

elle estimait que j'étais en proie à une vraie gangrène intellectuelle. On imagine comment j'ai sorti mes griffes lorsque j'ai été au courant de cette intervention, dont André m'a naïvement parlé quelques jours plus tard. Il est probable que cela a été la goutte qui a fait déborder le vase, ce qui m'a décidée à descendre dans le Midi comme une fugitive.

En rentrant, je me suis jetée à l'eau ; ma décision était prise. Oui, cette fois, j'irais vraiment voir Henri Gouchon — Barbault était absent de Paris — ce chercheur en astrologie qui n'était que rigueur et méfiance à l'égard de tout ce qui n'était pas vérifié, de tout ce qui pouvait être teinté de superstition ; mais qui, en même temps, représentait l'astrologie traditionnelle la plus pure. Cet éminent astrologue, cet être si riche et si modeste — il était Poissons comme Einstein, dont il avait la simplicité — m'apporta plein de choses. Nous eûmes des discussions sans fin. Je lui posai toutes les questions qui me vinrent à l'esprit.

Dès que j'ai été en présence de ce vieux monsieur de presque quatre-vingts ans, chez qui j'étais allée sonner après un rendez-vous par correspondance, comme cela tout simplement (on m'avait pourtant dit qu'il ne recevait personne, et qu'il ne donnait pas de cours), je fus conquise par ce vieillard qui avait dû être très beau dans sa jeunesse et, apparemment, par-delà ses mines bourruées qui n'étaient qu'un aspect de sa timidité et de sa réserve, il le fut également. J'appris par la suite que, étant né un 24 février, il avait son Soleil sur ma Lune, ce qui est peut-être le facteur le plus évident d'affinité entre les êtres. Je le trouvais si attendrissant, si plein de douceur et d'une sorte de pureté, que je me prenais parfois presque à regretter qu'il fût si vieux !

Le concentré d'expériences qu'il m'offrait venait compléter, éclairer, façonner mes connaissances livresques. Rien, en effet, ne vaut le système de la maïeutique. Par un ensemble de questions et de réponses, on va droit au cœur du sujet,

on va d'emblée au point noir qui vous préoccupe et, en l'occurrence, on récolte la quintessence de cinquante ans de recherche dans le domaine qui vous passionne ; bref, on satisfait goulûment sa curiosité.

C'est ce que je fis. Ainsi, il me parla de ses travaux, des statistiques faites, par exemple, sur les victimes d'une catastrophe, en vue de découvrir si les mauvais aspects planétaires au moment de la mort, dans tous les thèmes, étaient de beaucoup supérieurs en nombre aux aspects harmonieux de la conjoncture confrontée aux thèmes individuels. Et ils l'étaient, il me l'expliqua abondamment. Quelques années auparavant, je lui aurais demandé pourquoi la majorité des victimes n'appartenait pas à un même signe. Je savais déjà qu'un thème est un tout complexe, une formule globale. Il me fit découvrir la mine de recherche que constitue la courbe des accidents de la route, si on voulait bien, sur une grande échelle, la mettre en parallèle avec l'état céleste qui accompagne ceux-ci et, modestement, me montra les études comparatives étonnantes qu'il s'était astreint à réaliser et dont les résultats venaient confirmer les données traditionnelles de l'astrologie. En effet, ces résultats mettaient en relief l'action protectrice, apaisante de Jupiter et Vénus, lorsque ces astres sont en bon aspect avec d'autres, notamment avec Mercure, qui symbolise les déplacements ; et l'action nettement perturbatrice, correspondant à des pointes inquiétantes sur ses courbes sinistres, d'Uranus, Mars ou Saturne ; particulièrement, lorsque ces planètes dures sont en opposition, en quadrature ou en conjonction entre elles.

— Mais, m'écriai-je alors, il faut absolument que cela se sache ! Vous rendez-vous compte, Henri, du nombre de morts que l'on pourrait peut-être éviter, si les pouvoirs publics utilisaient ces connaissances ? À tout le moins en tant qu'hypothèses à vérifier.

— Ma chère, sourit mon maître avec philosophie, nous n'en

sommes pas là, et de loin. N'avez-vous donc pas remarqué l'isolement moral et intellectuel dans lequel nous baignons, nous autres astrologues ? Le mépris absolu dans lequel nous tient la science officielle ? Si seulement elle voulait bien se pencher sur certaines données, certaines corrélations troublantes que mettent à sa disposition les astrologues scientifiques, peut-être découvrirait-elle des trésors de connaissance qui seraient rudement précieux pour notre société. Hélas ! nous n'en sommes pas là, répéta-t-il en soupirant.

— C'est à croire qu'elle ne veut pas de ces découvertes, dis-je, car depuis que l'astrologie existe, la science aurait dû y puiser matière à recherche, à réflexion, non ?

— Vous avez raison, Elizabeth. Il y a des vérités que, semble-t-il, on préfère ignorer. L'astrologie est un éléphant dans le magasin de porcelaines de notre culture judéo-chrétienne où règne le sacro-saint libre arbitre. Tout ce qui remet ce libre arbitre en question est à proscrire... Fût-ce la vérité elle-même, ajouta-t-il dans un sourire mi-malicieux, mi-résigné.

C'est quelques jours plus tard qu'il m'initia à sa grande découverte. Aux côtés de son dada, les directions primaires, procédé prévisionnel qu'il épura, simplifia, et ressortit des poussières de la Tradition —elles nous viennent en effet de Ptolémée—, cette découverte en astrologie mondiale lui aura permis d'entrer dans l'histoire de l'astrologie, et d'y tenir une place éminente en ce XX<sup>e</sup> siècle. Sa trouvaille fut reprise par la suite par André Barbault qui la sophistiqua, tout en rendant à César ce qui lui revenait, attribuant à son aîné la paternité de « la plus grande loi d'astrologie mondiale » (dans une dédicace qu'il lui fit dans un de ses livres). Henri Gouchon appela sa trouvaille *l'indice cyclique de concentration planétaire*. Sous cette expression technique et rébarbative, il désigna la mesure des rapprochements cycliques des planètes, équivalant à la somme de leurs distances sur l'écliptique. Il s'aperçut que chaque fois que cet

indice, exprimé en degrés de longitude, était au plus bas, chaque fois que ce rapprochement était maximal, les catastrophes, naturelles et humaines — guerres, épidémies, séismes, révolutions — apparaissaient.

Rien, avais-je constaté jusqu'ici avec étonnement, ne semblait être en mesure d'émouvoir ce lac de sérénité qu'était ce double Poissons — il avait, en effet, l'ascendant également situé dans ce signe contemplatif. Ce jour-là fut, peut-être, la seule occasion où je le vis s'animer, se passionner, ce vieux sage revenu de tout et qui paraissait l'incarnation du *vanitas*, *vanitas*, du roi Salomon. Il déploya, avec une dextérité que démentaient ses doigts raidis par l'âge, une imposante carte aux pliures multiples. Apparut une longue courbe horizontale et inégale qui s'étendait sur tout le XX<sup>e</sup> siècle.

— Vous voyez, commenta le maître, voilà le tableau des concentrations de planètes à travers notre siècle. C'est assez parlant, regardez.

— Si je comprends bien, dis-je, les planètes se rapprochent de plus en plus au cours de ce siècle, malgré les remontées épisodiques : la trajectoire générale est descendante. Attendez voir ; je cherche le point le plus bas de la courbe... Là, en fin de siècle, c'est cela ? Ce petit palier entre 1983 et 1984 ?

— Vous ne vous trompez pas. À ce moment-là, toutes les planètes du système solaire tiennent sur... voyons... 55°.

— Vous voulez dire qu'alors elles n'occuperont pas même deux signes de 30°, sur les 360° du Zodiaque ? demandai-je.

— Parfaitement. Et ce n'est pas de bon augure. Vous allez comprendre vous-même pourquoi. Cherchez les autres points minimaux.

— Eh bien, là, plus loin, il y a un point à peine plus élevé autour de 1992.

— Non, avant ; pour vérifier.

— Je comprends. Voilà : de 1914 à 1918, période qui s'ouvre

avec la conjonction Jupiter-Uranus. Tiens, cette conjonction se répète en 1941. Curieuse coïncidence ! Et puis, là encore, en 1954 — n'était-ce pas la guerre d'Algérie ? — et puis, zut ! elle est là également, en 1983. Eh bien, cela promet !

— Mais regardez, Elizabeth. (Le doigt suit l'ordonnée de la courbe.) En 1914, l'écart angulaire total est tout de même de  $160^\circ$  ; cela couvre encore presque la moitié du zodiaque. Cherchez les autres minima vous verrez, c'est troublant.

Je me penche davantage sur la carte dont les chiffres sont minuscules. Je m'exclame :

— Mais oui, c'est incroyable : la chute suivante est amorcée dès 1937, devient vertigineuse en 1939 et la courbe fait un palier jusqu'en 1945, le tout correspondant à  $115^\circ$  d'écart.

— Pas même quatre signes, mon petit. Le goulot se resserre.

— Et après !

— Eh bien voilà, entre 1953 et 1955. Et puis, là, il y a une petite chute vers la fin des années 60, mais pas méchante. Cela correspondrait à Mai 1968, d'après vous ?

— Il faut croire. Mais comme vous dites ce n'est pas bien méchant : l'indice est tout de même de  $195^\circ$ . Il est vrai qu'en 1965, il atteignait une sorte de maximum, comme il l'atteindra en 1975. Mais tout de suite après, c'est la chute libre jusqu'en 1983. Regardez, c'est intéressant : dès 1980, l'indice atteint celui de la Seconde Guerre mondiale. Tout cela n'est guère réjouissant, mon petit. Je ne vous cacherai pas que je ne suis pas mécontent de m'en aller avant.

— Rien n'est moins sûr. Il y a des centenaires, non ? Si je compte bien, vous n'aurez pas même quatre-vingt-dix ans, quand cela ira très mal.

— Si, si, je le sais, marmonne-t-il comme pour lui-même. J'ai très envie de lui demander s'il a calculé la date probable de sa mort ; si, comme Nostradamus — j'ai lu cela dernière-



ment, fascinée — il se couchera un soir, sachant qu'il ne se réveillera pas le lendemain. Mais je n'ose pas. La parole de La Rochefoucauld, cette Vierge pessimiste, me revient en mémoire : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Même la mort des autres. Tabou, comme le sexe, comme l'argent, tabou comme l'astrologie, aussi, me dis-je.

À la place de cette question impudique, j'en pose une autre au maître, qui me brûle les lèvres. Car je suis directement intéressée, avec ceux que j'aime :

— Que va-t-il se passer ? Est-ce donc une Troisième Guerre mondiale à coup sûr ? Cette perspective est proprement insupportable, révoltante !

— Hélas ! ma chère Elizabeth, je ne suis pas Dieu. Et puis j'aime m'en tenir aux faits irréfutables. Les faits, les voici : cette courbe, n'importe qui peut la faire et elle est troublante. Pour moi, un conflit généralisé n'est pas exclu, puisqu'il y a ces deux précédents objectifs. Comme ce troisième point noir, en ce XX<sup>e</sup> siècle, correspond de surcroît à un grand cycle qui s'achève dans ce qu'on appelle une grande conjonction...

J'interrompis mon maître.

— Qu'est-ce qu'une grande conjonction ?

Patiemment, celui-ci reprit :

— Vous savez qu'il existe cinq planètes lentes ou lourdes connues : Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton. Tous les cinq siècles, elles se retrouvent alignées. C'est chaque fois une période de mutations pour l'humanité. Entre 1980 et 1984, Jupiter va entrer successivement en conjonction avec les quatre autres planètes extérieures à Mars.

— Mais pourquoi tous les cinq siècles, précisément ?

— Parce que c'est le plus petit commun multiple de toutes les révolutions desdites planètes. Pluton a fait alors deux tours ; Neptune, trois ; Uranus, dont la révolution est de

quatre-vingt-quatre ans, six, et Saturne et Jupiter, je ne sais plus combien exactement, mais beaucoup plus, puisqu'elles sont plus proches du Soleil. C'est en somme un grand rendez-vous planétaire, qui ne peut que correspondre à un moment essentiel de notre monde sublunaire.

— Je trouve cela terriblement angoissant, dis-je. Penser que dans dix ans, nous aurons droit à un moment aussi critique, ce n'est pas confortable du tout... Mais, au fait, ajoutai-je après une hésitation, comment ces moments fatidiques se sont-ils manifestés dans le passé historique ? Voyons, il y a cinq siècles...

— Ce fut l'ouverture vers le Nouveau Monde.

— On ne peut pas considérer cela comme négatif, bien que ce soit un bouleversement, non ?

— Vous avez raison. Sauf pour les pauvres Indiens décimés par la suite, bien sûr, ajouta Henri Gouchon avec malice. Mais le point du XV<sup>e</sup> siècle où l'indice fut le plus bas correspond à la grande peste qui fit mourir un homme sur trois en Europe. Les grandes conjonctions furent témoin des invasions barbares du V<sup>e</sup> siècle, et cinq cents ans plus tôt, de la naissance du christianisme, entre autres.

— C'est peut-être ce qui explique aussi la grande peur de l'an mille ? Peur injustifiée ?

— Il y eut tout de même les invasions des Vikings, au X<sup>e</sup> siècle, précisa le maître.

— En tout cas, il y a de quoi être inquiet, étant donné que l'homme dispose maintenant de l'arme atomique. Est-il pensable qu'il puisse s'autodétruire totalement ? C'est terrifiant ! Et Isabelle... Et moi qui voudrais un autre enfant... Que faut-il faire, alors ?

— Avoir confiance ; confiance en la vie, en Dieu, confiance en l'homme. Le monde continue, même si, comme dit l'Écriture, il s'apprête à « gémir dans les douleurs de l'enfante-

ment ». Ce sera peut-être l'explosion vers une nouvelle dimension de l'homme.

— Comme à la fin du XV<sup>e</sup> ? Quelle dimension ? L'espace, peut-être ? Ce serait trop beau, dis-je, abattue.

Tel Atlas, j'ai l'impression, soudain, de porter le monde sur mes épaules, sur mon cœur. Maudite et sublime astrologie, te voilà qui commences à me tourmenter, à me faire payer chèrement ce que tu me révéles. L'arbre de la Connaissance serait-il à tout prix empoisonné ?

Mon maître pose doucement la main sur ma tête.

— Ne vous laissez pas attrister, mon petit. On ne peut pas éviter cette coupe, je pense. L'humanité, comme l'homme, ne progresse qu'à travers la douleur. Mais en ce qui vous concerne, vous avez des moments exaltants à vivre d'ici là et vos directions primaires indiquent une grande réussite, dès 75, le saviez-vous ?

— C'est-à-dire, dis-je un peu mollement (je n'arrive pas à me remettre de ce choc), oui, l'idée m'a effleurée, à cause des directions symboliques — en 75, mon Soleil dirigé arrive sur ma Part de Fortune. Mais j'avoue que j'ai encore du mal à évaluer l'importance, l'envergure d'un événement que je lis dans un thème. C'est si difficile de faire la différence entre une réussite normale et le coup d'éclat, *a fortiori* avec une notoriété qui dure.

— Ce sera cela. Vous avez tout ce qu'il faut. Beau thème, mais avec des embûches — en voyage, surtout, à l'étranger, ou simplement dans vos déplacements.

— J'ai déjà eu deux accidents de voiture importants, chaque fois comme passagère.

— C'est visible. Vous en risquez d'autres. Et le spleen, des angoisses lorsque vous séjournez loin de chez vous.

Je m'écrie :

— Extraordinaire ! Je suis toujours déprimée, inquiète à

l'étranger ; et pourtant ravie de partir, au départ. Je me rappelle le cafard énorme, en Yougoslavie.

— Normal. Mars en III vous donne envie de bouger ; et aussi de vous battre pour vos idées, avec ce beau Neptune en IX. Vous écrirez, serez au centre de polémiques, ce sera passionnant. Mais ne comptez pas trop sur vos collègues ; ils ne seront pas tendres, vos collègues. Et pourtant, vous serez une grande astrologue. Comme les plus grands, vous avez pratiquement toutes les planètes dans les trois derniers signes du Zodiaque, les plus évolués : Capricorne, Verseau, Poissons, comme Morin de Villefranche et Keppler. Un fameux astronome, Keppler, convaincu du bien-fondé de l'astrologie qu'il pratiquait avec bonheur. Un génie, à la fois intuitif et rigoureux. Comme Newton, d'ailleurs, Capricorne lui aussi.

— Quels esprits remarquables ! Dans la querelle des Anciens et des Modernes, je sais où irait ma préférence, dis-je avec conviction.

— Pour l'instant, mon petit, étudiez, creusez, travaillez. Vous allez faire des pas de géants dans la science d'Uranie. Mais vous découvrirez qu'on n'en a jamais fini avec elle. Lorsque Saturne se retrouve à sa position natale — cela arrive vers vingt-neuf-trente ans — on passe par une crise importante de la vie. On a un grand besoin de dépouillement et de réduction à l'essentiel. On a besoin d'ordre, d'éliminer le superficiel, le compromis, l'à-peu-près, l'inutile. C'est cela, Saturne, à ce tournant de l'existence. S'agissant de la planète du Capricorne, ce signe est, plus que les autres encore, sensible à cette phase. L'astrologie, tel un ruisseau souterrain, sourdait du tréfonds de vous-même ; vous ne vouliez pas vraiment reconnaître son murmure gênant. À vingt-neuf ans, ce murmure a dominé tout autre musique en vous, et vous êtes venue me voir après avoir appris les rudiments de cet art insondable.

— Insondable, vraiment ? C'est décourageant, dis-je. Peut-on espérer un jour le posséder intégralement ?

Henri Gouchon sourit.

— Si on le possédait intégralement, on serait l'égal de Dieu. Non, c'est une science difficile dont l'objet est le plus ambitieux qui soit : l'homme, sa psyché, son devenir. Verriez-vous un poulet capable d'appréhender totalement les poulets ? Non. C'est l'homme qui juge et jauge l'homme, avec son imagination limitée d'homme. Avec l'astrologie, il s'attaque à ce qui le dépasse. Heureusement, parmi les poulets, de temps en temps, il y a un albatros, c'est l'espoir de l'humanité. Mais le monde est si lourd...

— Que voulez-vous dire ?

— Plein de force d'inertie, de méfiance, de matérialisme ; plein de violence, de méchanceté, mais, plus que tout, plein de bêtise. Lourd. Les albatros sont importuns, insolites et malmenés. La vérité est une denrée fragile, précieuse mais explosive. Celui qui la porte saute facilement avec elle. (Il sourit de son bon mot.) Je n'avais pas, quant à moi, une vocation de kamikaze, ajoute-t-il, songeur. Vous êtes bien plus casse-cou, Elizabeth, avec votre beau Mars et votre Uranus si puissants ; un vrai petit soldat. Oh ! mais il fait presque nuit, depuis que nous bavardons ; je vous raccompagne, mon petit. Assez pour aujourd'hui.

Tandis que je dévale les cinq étages de son immeuble, mon esprit bouillonne encore de toutes ces révélations. L'astrologie est vraiment un art magistral, l'art le plus noble qui se puisse concevoir... À trente ans, je sais que la clé de l'univers que j'ai toujours cherchée et que j'ai découverte n'est pas qu'un gadget grossier et amusant, mais un instrument de haute précision dont la portée est infinie. Séduite, conquise, envoûtée, je m'emploierai tout entière à le faire savoir. C'est le seul sujet où je digresse par rapport à mon maître : je hais cette résigna-

tion devant l'incommunicabilité apparente du savoir. Il y a du désespoir et du mépris là-dedans. Or, je hais l'un et redoute l'autre. L'ère du Verseau, c'est aussi cela : répandre généreusement la connaissance qui d'ésotérique devient exotérique. Il faut prendre le risque de la vulgarisation ; d'une vulgarisation sans trahison.

À bas le ghetto intellectuel ! Vive l'Art royal des astres !

La vérité, je le sais, je le sens, aura raison de tous les obstacles.

Un jour. Quand ? Qu'importe, Saturne, alias Chronos, maître du Temps et du Capricorne, n'est-il pas mon ami ?

## 10 — L'enfant aux innombrables naissances

Nous sommes le 23 octobre 1973. Symboliquement, le mois du Scorpion qui commence aujourd'hui correspond à un appauvrissement et à un pourrissement de la nature, à un dépouillement funèbre en vue d'une résurrection prochaine. C'est bien ce que me suggère tristement cette tombée du jour, heure qui de surcroît, dit-on, est celle où l'on meurt le plus volontiers dans les hôpitaux, avec celle du petit jour.

Mais je n'ai aucune envie de mourir, loin de là. Je suis même prête à transmettre la vie encore une fois et le gros ventre qui me précède est là pour en témoigner.

Eh oui, viscéralement, j'avais envie d'un autre enfant. Inconsciemment, aussi, car je n'avais rien fait, consciemment, pour l'avoir. Trop de barrages de ma raison raisonneuse et raisonnante m'interdisaient de mettre au monde un petit être vulnérable en ces temps troublés vers lesquels je savais maintenant que nous allions. Lorsque j'avais dressé, quelque temps après mon anniversaire, en janvier 73, ma révolution solaire — thème que l'on monte pour le moment exact où le Soleil se retrouve à sa position natale et qui donne des lumières intéressantes sur l'année qui vient — en voyant le secteur V des enfants habité par plusieurs planètes « fécondes » — la Lune, Jupiter, Vénus — l'idée d'une naissance m'avait bien effleurée. « Mais non, m'étais-je dit, ce ne serait pas raisonnable ; c'est exclu. » Et pourtant, viscéralement... C'est probablement un argument négatif qui, secrètement, sournoisement, a cheminé en moi ; il m'était proprement intolérable d'admettre que, terre aride et desséchée, je ne tiendrais plus jamais un bébé dans mes bras ; plus jamais cette volupté de humer le cou de cygne d'un bébé, de mon bébé.

L'instinct m'a mise devant le fait accompli, se moquant de

mes ratiocinations prudentes. Et je ne regrette rien. David palpite en moi depuis bien longtemps ; ce sera, j'en suis sûre, un fameux sportif, si j'en juge par la violence des coups de pied qu'il me décoche par moments traîtreusement, quand, selon toute apparence, la position de tortue renversée que je prends la nuit ne lui agréé pas, ou alors lorsque nous nous trouvons en pleine conversation mondaine, lors d'un dîner, si je l'oublie trop longtemps.

Ce sera un garçon, bien sûr. David. Le prénom est choisi depuis des mois. J'ai calculé le sexe probable de l'enfant selon la fameuse méthode du chercheur psychiatre tchèque, E. Jonas, qui a découvert, en se fondant sur les rythmes lunaires, une corrélation quasi certaine entre le sexe du signe dans lequel se trouve la Lune au moment de la conception et celui de l'enfant (l'astrologie considérant comme masculins les signes du Bélier, des Gémeaux, du Lion, de la Balance, du Sagittaire et du Verseau, les autres étant féminins et produisant des filles). Cette loi, paraît-il, se vérifie à 96 pour 100. Elle me promet un garçon.

Je souris aujourd'hui, émue, lorsque je relis mes notes concernant mon deuxième enfant. Si j'étais trop jeune pour accompagner mentalement la naissance d'Isabelle —et surtout trop ignorante en matière astrologique— je suis alors bien décidée à suivre cette affaire avec attention, résolue, dans la mesure du possible, à orienter le destin. Dans la mesure du possible, dis-je, car il est bien évident que les variations des planètes lentes en cet automne de 1973 ne seront guère importantes ; que Pluton, Neptune, Uranus, Saturne et même Jupiter ne bougeront pas de façon appréciable d'ici l'heureux événement et que, bons ou mauvais, il faudra bien s'en arranger. Ainsi, par exemple, les dés étant jetés, pour une naissance dans le mois qui vient, Bébé subira à coup sûr l'empreinte d'un vilain carré Pluton-Saturne, qui peut activer en soi un certain esprit d'autodestruction. À coup sûr, il subira une oppo-



sition Mars-Uranus dont lui et moi nous nous serions bien passés, qui dispense esprit de contradiction, excès d'indépendance et tendances aux accidents par précipitation et trop-plein d'énergie. Cette opposition sera exacte le 20 novembre. Curieusement, sa sœur Isabelle « bénéficie » déjà de cette particularité que son Soleil en Poissons masque quelque peu et adoucit ; mais avec un Scorpion, ce sera une autre histoire, et le Capricorne devra se cramponner pour ne pas baisser les bras — ou les pattes. De même, et c'est plus ennuyeux, David devra porter le poids d'une opposition probable entre Saturne et Vénus qui sera exacte le 10 — sauf s'il a l'astuce de s'annoncer avant le début novembre : « Avidité affective, tendance à l'isolement, à la frustration, déception, voire dégoût du sexe », disent les manuels. Et puis, zut, cette fichue Lune Noire sera alors conjointe à Vénus ! Pouah, tout cela ne me dit rien qui vaille. Dépêche-toi, David.

Heureusement, dans ce sac à malices cosmique, je trouve aussi de bonnes et belles surprises : l'enfant, mon enfant, jouira — c'est arrêté — d'un superbe sextile exact entre Pluton et Neptune, qui lui donnera une capacité de plonger dans les racines des choses et des êtres, et un non moins superbe trigone, quasi exact, entre Pluton et Jupiter, qui lui permettra de se régénérer, de se recréer lorsqu'il se croira perdu ou épuisé par l'épreuve. Et peut-être de jouir d'un appréciable bien-être matériel, Pluton symbolisant aussi la finance et Jupiter l'expansion et le succès. Précieux atout.

« Aujourd'hui 8 novembre. Bébé toujours pas né ! » C'est ce que je lis dans mes notes où perce l'impatience. Puis : « Perspectives astrologiques. » Suit une analyse, jour par jour, des aspects célestes et une synthèse chiffrée — j'ai donné des coefficients à chacun d'entre eux, car ils sont souvent contradictoires. Et je conclus que le meilleur moment pour la naissance de David serait le 14, entre midi et 6 heures : l'affligeante conjonction entre la Lune et Saturne, qui obscurcit

la joie de vivre, aura cessé ; mais n'existeront pas encore certaines dissonances que j'aimerais court-circuiter. Un beau trigone entre le Soleil et la Lune, en revanche, lui assurerait un équilibre de base et une certaine propension au bonheur qu'on ne saurait négliger. Enfin, la Lune en Cancer donne des enfants très proches de leur mère, alors...

Depuis la fin octobre, je harcèle mon accoucheur, le Dr P. V... , un délicieux Verseau qui dégage une telle autorité que ses patientes en sont subjuguées et lui offrent un accouchement sans douleur sur mesure pour ne pas le décevoir. Ce qui les aide magnifiquement à passer ce cap délicat qui est, en fait, une performance sportive. Grand, beau, athlétique, l'angélisme du Verseau a dû subir, en l'occurrence, des attaques en règle à travers les multiples transferts, classiques, des accouchées. Après Isabelle, il y a plus d'une décennie, je n'avais pas fait exception à la règle : il m'eût demandé d'aller chercher la lune, je crois que sous son emprise j'y serais allée sans hésiter. C'est cela le magnétisme de la suggestion, ou du charme ; c'est également l'outil de travail de l'obstétricien, partisan d'une collaboration active de la parturiente. Le 10 au matin, exaspérée, j'appelle mon accoucheur.

— Docteur, j'aimerais tant que ce bébé naisse le plus tôt possible ; vous comprenez, entre aujourd'hui et le 20, il y a cette opposition entre Mars et Uranus, cette autre, entre Saturne et Vénus, qui sont inévitables. L'après-midi de mercredi prochain limiterait les dégâts par des aspects célestes qui compensent.

— Mais oui, je comprends bien, réplique le médecin, amusé. Mais vous n'êtes pas prête ; il n'est pas engagé encore. Il est en retard, ce petit. Il faut attendre. Sautez à la corde, conclut-il en plaisantant. Qui sait, peut-être le ciel vous exaucera-t-il !

Bonne idée ! Le 13 au soir, j'ai décidé qu'on danserait à la maison, dans l'espoir que « le travail » se déclencherait en vue

d'une naissance le 14 après-midi. Il faut absolument profiter de ce créneau céleste, me dis-je, et jouer sur le destin, si je le peux.

Les amis conviés sont confortablement installés autour d'une coupe de champagne, tandis qu'en très grande forme — et en très grandes formes ! — je ne laisse aucun répit à André, magnanime, que j'épuise dans des charlestons successifs. Il est vrai que depuis deux jours, je me suis carrément alitée pour endormir David et le dissuader de faire une apparition terrestre inopinée et inopportune, vu la conjoncture astrale.

À minuit, hors d'haleine, je me couche, avec le sentiment du devoir accompli. André, laconique, constate :

— Tu m'as mis sur les genoux. Heureusement que tu espaces tes grossesses convenablement. J'ai ainsi le temps de souffler. Ah, ton astrologie ! Qui me rendra justice, à moi, le pauvre mari, souffre-douleur des astres ?

Le lendemain, j'épie les signaux exceptionnels de mon petit Scorpion. Rien. Apparemment, il use déjà de son esprit railleur : le Scorpion n'est-il pas avant tout celui qui dit « non » ? Mais nous verrons qui est le plus fort, le plus têtue, de toi, Bébé, ou de moi, fusses-tu Scorpion...

Maman est arrivée de Genève pour m'assister, m'entourer. Je ne sais pas accoucher sans maman, c'est vrai. Sa présence à mes côtés, à ces moments-là, est symbolique. Elle est sur l'autre rive et me tend la main, en me disant : « Traverse, tu verras, tu y arriveras ! je suis là ; j'y suis passée, moi aussi. »

Le 15 au matin, je n'y tiens plus.

— Maman, aujourd'hui, nous allons dans un grand magasin, pour faire des provisions. Pourquoi pas à Parly II ?

— Mais c'est épuisant, rétorque maman. Et tu as horreur des grands magasins. Tu es folle !

— C'est justement pour cela. Le bébé est déjà en retard de plusieurs jours, ce fainéant. Si je le bouscule un peu, il faudra bien qu'il se décide.

Lorsque, nos chariots pleins, nous parvenons à la caisse, nous trouvons une queue impressionnante de gens. Je ne tiens plus tellement debout et l'idée de piétiner me fait tourner de l'œil. Je songe à un petit subterfuge.

— Maman, dis à la caissière que le travail a commencé.

— Quoi, ma fille, s'inquiète maman, tu ne te sens pas bien ?

— Si, si, mais ce sera efficace, je pense.

Effectivement, je vois aux yeux exorbités de la caissière qu'elle craint les responsabilités de sage-femme et préfère écarter ce problème. Elle s'empresse de nous faire passer en premier. Au vu de mes dimensions, tout commentaire est superflu et les clients s'inclinent devant l'évidence de la situation. Merci, David, tu vois comme déjà j'exploite ta complicité.

Complices, nous le sommes, la nuit surtout, lorsque l'espace vital croissant que tu réclames empiète sur mon sommeil. Je te tiens alors de secrets discours et mes questions restent suspendues dans la nuit. Petit Scorpion, seras-tu un Camus, un Picasso, un de Gaulle ou un Malraux ? Ou, plus simplement, un autre M. Dupont, honnête et obscur ? Peu importe, mais épargne-moi, je t'en prie, les modèles de Scorpion possédés, tels que Charlie Manson ou Goebbels. Si, par impossible, tu devais être tout de même une fille — je dois réserver une part à ta malice, n'est-ce pas ? — serais-tu une Marie Curie tout adonnée à sa science, une Indira Gandhi au large idéalisme politique ou une beauté altière comme Grace Kelly ? Mais pourquoi se fourvoyer ; il n'y a aucun doute dans mon esprit — ou si peu — puisque tout, mon sentiment intime, mes calculs et les prédictions de Yaguel D... , tout concourt à me convaincre que « tu seras un homme, mon fils ».

Oui, j'allais oublier Yaguel et ses fascinantes prédictions, Yaguel mon amie d'en face que, pour plus de certitude, j'ai couru consulter, il y a quelques jours. C'est que, en dehors d'être et de rester avant tout une amie très proche, Yaguel est connue du Tout-Paris pour ses dons de médium, qu'elle s'est découverts il y a quelques années, fortuitement. À Rome, entrant dans une salle où se donnait une réception très « show-biz », elle vit s'avancer un bel acteur américain qui faisait fureur au Trastevere pour ses brillants seconds rôles dans les westerns-spaghetti, et, soudain, elle eut un flash : il avait les mains liées par des menottes. Il fallait qu'elle le lui dise, c'était irrépissable.

— Avant six mois, vous serez en prison, lui dit-elle sur un ton très naturel.

— Vous êtes complètement folle, lui lança le beau Bill, en prenant bruyamment la société romaine à témoin.

Yaguel obtint néanmoins de lui, qui la croyait mentalement dérangée, la promesse que, si cette prédiction, par hasard, se réalisait, il le lui ferait savoir. Elle eut la surprise, quelque temps après, de recevoir une lettre de l'acteur, qui lui écrivait de sa prison. Il avait été pris dans une rafle lors d'une soirée romaine très mondaine et très privée, arrêté et emprisonné pour usage de drogue. Ils devaient devenir de très bons amis, Bill ne jurant plus que par sa pythie française. Quant à Yaguel, comme les expériences de ce genre se multipliaient, d'abord méfiante et effrayée, elle commença à se familiariser avec l'insolite, l'irrationnel. Elle se mit aussi à pratiquer ses dons avec ses amis, dans son entourage. Avec moi également, qui la rencontraï dans un dîner à Paris, un soir où nous eûmes le coup de foudre de l'amitié. Elle devait par la suite m'annoncer certains événements, importants et anodins, de ma vie. Car le voyant est un transfuge qui ne trie pas les événements selon leur importance humaine ; les détails jouxtent curieusement les faits essentiels de la destinée. En particulier, elle

corroborait les dires de mon maître, en ce qui concernait une notoriété prochaine.

— Je te vois à la télévision, me répétait-elle, lors de nos séances de ...sorcellerie. Cela va faire du bruit ; je te vois te bagarrer.

— Pourquoi me bagarrer ? Ce sera simplement un feuilleton de plus, voilà tout, lui répondis-je.

— Non, s'obstinait-elle, là, tu ne seras pas comédienne. Ce sera autre chose. Tu vas innover dans un domaine complètement nouveau. Et puisque tu fais de l'astrologie...

— Je n'ai aucune intention, pour l'instant, d'aller dans l'arène. L'astrologie est mon luxe, mon trésor ; j'en profite jalousement. Je cultive mon jardin, et puis, j'ai encore tant et tant à apprendre. Évidemment, si l'on venait à me provoquer, ce serait une autre histoire.

Et nous refaisions le monde jusque tard dans la nuit.

« Voyante », je suis sensible à la résonance péjorative de ce mot, que même la parole de Rimbaud « le poète doit se faire voyant » ne réussit pas à réhabiliter ; il s'agit d'un de ces mots superbes qui, au fil du temps et des abus, s'est trouvé frappé de dérision par antinomie, les supposés voyants ne voyant que trop rarement, ou trop mal.

Ma voyante à moi me fit découvrir le sérieux de la voyance — lorsqu'elle est authentique, cela va sans dire — et les interrogations qu'elle pose à l'esprit cartésien accoutumé à une causalité rationnelle des choses. Or, le raisonnement mécaniste, logique, bascule dans une expérience du style suivant (expérience connotée dans les archives de l'Institut métapsychique de Londres) : une jeune mère dort dans une pièce contiguë à celle de son bébé, dont le berceau se trouve placé sous un énorme lustre. Par une nuit orageuse, la jeune femme rêve que le lustre s'effondre sur le berceau ; son regard se pose en même temps — toujours dans son sommeil — sur la pendule

et constate qu'il est cinq heures. Prise de sueurs froides, elle se réveille brusquement, court dans la pièce à côté, déplace, à moitié endormie, le berceau de l'enfant, revient se coucher et se rendort. Elle est réveillée par un formidable bruit de verre cassé, se précipite dans la chambre voisine et trouve le lustre brisé sur le sol, l'enfant criant de frayeur, mais indemne. Elle regarde la pendule : il est cinq heures.

Cette anecdote semble totalement illogique à notre appréhension du temps. Car de deux choses l'une : ou la vision du lustre effondré à cinq heures sur le berceau est une prémonition, et alors comment expliquer que cette prémonition ne se réalise pas ? Ou ce n'en est pas, et alors pourquoi le lustre s'effondre-t-il à cinq heures comme « prévu » ? Cela signifie-t-il que, dans certaines conditions particulières — notamment l'amour qui relie deux êtres — il puisse y avoir perception d'une destinée hypothétique, à l'état simplement virtuel, agissant comme un avertissement ? Avertissement qui donne l'extraordinaire privilège de détourner le cours du destin, implacable pour le commun des mortels placés dans les circonstances ordinaires de la vie ?

Et si cette jonglerie du psychisme est possible pour un inconscient livré au sommeil, pourquoi certains êtres ne jouiraient-ils pas des mêmes capacités, mais à l'état de veille, dans certaines conditions de réceptivité accrue et face à presque tout un chacun ? Presque, dis-je, car Yaguel m'expliqua qu'il existe des cas de blocages mentaux chez le consultant sceptique *a priori*, qui se refuse à entrer dans le jeu du para psychologue, blocage qui a pour effet logique de rendre impossible toute communication, tout contact, et de permettre au client de sortir, triomphant, en criant à qui veut l'entendre que la voyance n'est que supercherie et abus de confiance. Le préjugé favorable, qui n'est pas ennemi de l'objectivité obtenue par un retour ultérieur à la distance, est peut-être

indispensable à toute connaissance. Ne serait-ce que pour permettre la connexion.

Supercherie, abus de confiance et instrument de destruction redoutable, c'est le bilan on ne peut plus négatif qui était le mien concernant la voyance avant de te rencontrer, toi, jeune sorcière. Mon petit Bélier ascendant Capricorne, avec toi j'eus d'emblée d'incontestables atomes crochus. Crochus, qui sait, peut-être à cause de nos doigts de sorcière qui s'agitaient durant nos longues séances nocturnes ? Les tiens manipulaient les cartes avec dextérité, ou guettaient le pendule avec une infinie délicatesse, tandis que les miens se bornaient à feuilleter les éphémérides pour tenter de faire coïncider tes prédictions avec les échéances cosmiques, si tant est que la voyance est précise sur le contenu et que les astres le sont sur le moment.

Nous avons tous des périodes où nous sommes aux abois, où une angoisse nous étreint, concernant un être cher, par exemple ; de ces périodes où les paresseuses demi-certitudes des temps fastes ne suffisent plus. J'avais fait une triste expérience du monde de la voyance, quelques années en arrière, lorsque maman était très malade et que mes connaissances astrologiques étaient encore bien fragiles. Au vu de son thème, dont je cachai l'identité du sujet pour susciter plus d'aisance objective chez l'astrologue-polytechnicien (eh oui, il y en a) à qui je le montrai, celui-ci s'exclama :

— Cette personne ne passera pas l'été avec les transits effroyables qu'elle subit en ce moment.

Littéralement rongée d'inquiétude, je m'étais alors précipitée, tel un papillon fou, chez une voyante, puis chez une autre, et une autre encore, que telle ou telle connaissance m'indiquait : « Allez voir une telle, elle est fabuleuse. » Et j'y courais. Je sortais invariablement en larmes, effondrée ou révoltée par l'ineptie et le vide évident, et lamentable, de la consultation. Certaines étaient si sadiques, exerçant leur



volonté de puissance avec délectation que, même au fond de mon désarroi, je le percevais. Je sentais que quelque chose, dans leur comportement, apparaissait comme une sourde revanche, comme si elles pensaient les blessures de leur vie par les souffrances d'autrui. D'autres brillaient par leur indigence, tentant de suppléer par une psychologie élémentaire à la vacuité des dons présumés. L'astrologie au niveau le plus bas était une bonne planche de salut en cas de panne de courant (psychique).

— Ah, vous êtes Capricorne ? Vous savez, ce n'est pas un bien bon signe : des luttes, ma pauvre, des épreuves. Mais aussi du courage, de la ténacité.

— Je sais tout cela, madame. Mais ma mère, qu'en est-il ?

— De quel signe est votre mère ? Gémeaux ? Ah, c'est fragile, les Gémeaux, ma chère...

C'était de cette veine. Ce n'est qu'avec le recul, plusieurs mois plus tard, lorsque, contre toute attente, ma mère alla mieux — mais la prière, qui passe par l'amour, ou l'inverse, sont probablement des antidotes précieux de l'apparente fatalité — que je mesurai le caractère proprement criminel de certaines de ces pythies qui, pendant quelques instants, tiennent votre destin à bout de bras et, sans scrupule, le font basculer dans le vide « de ces espaces infinis » où l'espoir, tel l'oxygène, se raréfie cruellement jusqu'à nous mettre face à face avec l'inéluctable, en proie au vertige de la douleur et du désespoir.

Mais, en y réfléchissant, elles n'ont pas le privilège exclusif de cette puissance douteuse. Qu'ont-elles, en effet, à envier à ce médecin d'un de mes amis qui, au vu d'une magnifique biopsie qui se passe de commentaire, lui déclare sur un ton catégorique, en le quittant :

— Je suis désolé. Je ne puis plus rien pour vous. Vous êtes perdu. Quelques mois encore, peut-être...

Il est vrai que pour ces curieux disciples d'Hippocrate la vertu de compassion ne figurait pas au programme de l'internat. D'où l'*impasse*, comme on dit en jargon d'étudiant. Il est vrai aussi que cette vertu n'est pas liée à l'exercice d'une profession, qu'elle est essentiellement individuelle, heureusement ou hélas, comme on veut.

On sait que le Code pénal, archaïque et désuet, interdit aux voyants et aux astrologues — ils sont condamnés à la promiscuité, leur odeur *sui generis* et commune, dit-on, étant le soufre — la pratique de leur art. Celui-ci est préjugé une fois pour toutes charlatanesque, probablement pour le mal que peuvent faire leurs prédictions. En fait, les raisons sont plus complexes. Mais n'est-ce donc pas à tout professionnel dangereux et nuisible à ses semblables que devrait être retiré le droit d'exercer, à l'instar de ce médecin cité ou de je ne sais quel garagiste inconscient et criminel qui laisse, comme cela m'est déjà arrivé, partir un véhicule en danger évident d'accident mécanique ? On en revient toujours à cette même conclusion : pour changer la société, il faut d'abord changer les hommes, leur nature secrète et profonde.

Tu la possèdes, toi, Yaguel, cette science de la nature secrète des choses et des gens. Voilà pourquoi, entre autres, je t'apprécie, magicienne des temps modernes. Voilà pourquoi, l'autre jour, j'ai atterri chez toi, pour autant que ce terme aérien puisse convenir au « ventre à pattes » que je suis devenue. Et que m'as-tu annoncé, en clair ? Un garçon, têtue et frondeur (cela tombe sous le sens avec un Scorpion), qui aurait très vite des problèmes digestifs (zut !), qui serait doué pour la médecine, la recherche — tout à fait en accord avec son signe, cela aussi —, qui se passionnerait très tôt pour l'aviation, mais, à côté de cela, très sensible à la musique, à la danse et à la poésie. Bref, un savant poète, quoi. Pas si mal. Que la naissance aurait lieu en fin de semaine, mais avec un certain retard.

Tu es assez extraordinaire, tu sais, car, en décryptant le thème de mon bébé, que je me suis empressée de dresser tout de suite, le jour même de l'accouchement, entre deux visites familiales (j'avais apporté tout l'arsenal nécessaire à la clinique, dans ma petite valise de parturiente-astrologue), je constate que tout a concordé jusqu'ici, avec ce que tu m'as annoncé, mis à part l'amour de l'aviation que, ma foi, je n'ai pas encore pu vérifier ! Tout, sauf un détail sans importance (!) : le bébé est une fille. Une fille ! Quelle offense aux statistiques tchèques, à mon intuition féminine, quelle offense à la voyance ! Tu as dû faire un transfert, comme tu dis, captant par télépathie mes propres désirs.

Ce fut la plus grande surprise de ma vie. Je n'arrêtais pas de répéter stupidement, sur un ton interrogatif : « Une fille ? Ce n'est pas possible, une fille ? »

*Exit* David. Mais Marianne, elle, est bien là, autoritaire déjà, et contrariante : impossible de lui donner le sein, comme je le voudrais. Elle proteste sans arrêt, criant la nuit et le jour. Infernale. Est-ce donc cela, un Scorpion, ascendant Scorpion ? Son petit visage aux cheveux de jais se crispe de révolte contre un ennemi imaginaire. Quelle agressivité ! Cela promet. Heureusement, elle a Neptune, sensible et vulnérable, compatissant et poète, conjoint à l'ascendant, comme son père. Espérons que cela compense la dureté scorpionnesque. Mais peut-être — c'est en tout cas ce que dit l'infirmière — ce petit être souffre-t-il simplement de douleurs digestives et crier est-il sa seule défense. Son thème montre en tout cas une fragilité à ce niveau, avec un Saturne dissonant en Cancer, qui régit l'estomac, avec, de surcroît, un carré exact entre la Lune — gouverneur du Cancer — et Mercure — le système nerveux.

Enfin, voilà le vrai thème de mon bébé, le vrai, le définitif. Je souris à la pensée de toutes ces cartes du ciel hypothétiques que j'ai dessinées depuis quelques semaines, pro-

jections devenues caduques et dérisoires depuis ce vendredi matin où Marianne a enfin décidé de faire son entrée dans le monde.

Mon idée de faire les grands magasins s'est donc révélée excellente. En fin d'après-midi, le 15, le miraculeux mécanisme s'est soudain mis en marche, se signalant par des contractions de plus en plus rapprochées. Ce qui ne m'empêcha pas de me précipiter chez mon coiffeur habituel, pas très enthousiaste, pour me faire faire un shampoing-mise en plis. La naissance de mon enfant devait se faire en beauté. Je me rendis ensuite, accompagnée de ma mère et de ma sœur, à la clinique qui avait déjà vu naître Isabelle, et où l'on me garda pour la nuit. Vers deux heures du matin, le moment ultime approchant à grands pas, une garde de nuit m'administra un somnifère, afin, probablement que j'atteigne l'aube sans déranger le personnel de la clinique, ni surtout l'accoucheur. Yaguel m'avait parlé de retard. Non seulement Marianne sera née une semaine plus tard que prévu par les lois moyennes de la nature, mais jusqu'au bout tout se sera organisé de telle manière que mon libre arbitre sera totalement impuissant à intervenir pour orienter ou changer quoi que ce soit. Le destin se sera servi même de l'infirmière (que j'ai honnie par la suite de façon inconséquente) pour permettre à l'enfant de paraître à l'heure planétaire d'une horloge cosmique réglée sur l'hérédité. Dérisoires sont donc les décisions des hommes, parce que tout entières intégrées dans le jeu cosmique. Il était écrit que cette enfant, que cela me plaise ou non, serait double Scorpion, et toutes les circonstances d'une naissance, j'en suis persuadée, concourent à l'accomplissement d'un plan universel. Il fallait bien laisser à ce petit être le temps et la possibilité d'attendre que sonne cette même heure planétaire, qui serait le vrai cordon ombilical le reliant à ses parents. Or, ce n'est que durant quelques instants, ce jour-là, que Neptune se levait à l'horizon et que le Milieu-du-Ciel se

trouvait sur l'ascendant du père, en Vierge, exactement tri-gone au Soleil natal maternel.

Belle et sublime géométrie cosmique ! Finalement, le destin de l'homme reste l'affaire... du destin ; et ce, malgré les interventions pratiques de ses semblables.

— Quelle heure est-il exactement ? demandé-je, encore un peu groggy sous l'effet perturbateur du somnifère, tout en contemplant cette chose rose qui gigote et qui crie, déjà, avec autorité.

— 8 h 22, madame.

— C'est bien l'heure du premier cri ?

— Oui, réplique la sage-femme (un merveilleux Lion, qui donnerait de l'énergie à une paramécie, elle vient de le prouver) ; il est 8 h 24, maintenant. Vous pensez bien que j'ai regardé. Vous me l'aviez assez recommandé !

Elle me met un petit paquet d'énergie dans les bras. 8 h 22, cela fait 7 h 22, heure de Greenwich. Voyons, cela donne à coup sûr, un ascendant Scorpion. Quand je pense que, chaque jour, l'ascendant reste dans chaque signe en moyenne deux heures et que je me suis arrangée pour faire un doublon dans ce signe pour le moins pas commode. Pas besoin d'être astrologue, me dis-je dans un certain brouillard.

Tu seras quelqu'un, toi, mon petit garçon manqué, tu ver-ras. Comme tu trembles, mon amour, comme tu es petite et fragile. Qui croirait qu'il y a une telle force en toi ?

J'ai regardé hier les éphémérides : ta Vénus, je le sais, se superpose à ma Vénus natale. Comme je vais t'aimer !

## 11 — *Astralement vôtre*

*Il n'est de pire intolérance que celle de la  
raison.*

M. De Unamuno

— Eh bien, m'écrié-je en me rejetant en arrière sur la pelouse, les bras en croix, si l'été est pour le commun des mortels une période de douce farniente, ce n'est pas mon cas. Le vôtre non plus, d'ailleurs, Michèle, ajoutai-je en riant à l'intention de la petite nurse qui luttait pied à pied contre les inventions diaboliques de cette boule de vif-argent nommée Marianne.

— Oh ! moi, madame, ça va bien. Elle est tellement mar-rante, je ne vois pas le temps passer. Et puis, il fait si beau. Marianne, mets ton chapeau, tu vas attraper une insolation.

Les yeux de braise, noirs comme de l'encre, de l'enfant nous fixent sans aucune indulgence et nous opposent un *non* déterminé : le *non* du Scorpion. Il va falloir se battre encore une fois... tout à l'heure...

— Je me rappelle la tête que vous avez faite lorsque je vous ai demandé vos coordonnées de naissance, l'heure surtout. Vous étiez sidérée, presque inquiète ; visiblement, vous vous demandiez chez quelle originale vous aviez atterri.

— C'est vrai, je l'avoue, dit Michèle, un peu gênée.

Elle est toute ronde et blonde, avec un visage ouvert, avenant qui, tout de suite, m'avait inspiré confiance. Un visage solaire de Lionne.

— Vous l'avez su depuis: après votre départ, j'ai dressé votre carte du ciel. Vous comprenez, c'était très important d'y découvrir d'éventuelles difficultés dans les relations entre vous et l'enfant, et aussi entre vous et moi. De chercher à savoir à quelle sorte de caractère j'allais avoir affaire, si vous étiez sérieuse, honnête, pas trop bonnet de nuit. Être entouré de gens gais, c'est vital, vous ne trouvez pas? Lorsque j'ai constaté que, Lionne ascendant Scorpion, votre Soleil se trouvait superposé à la Lune de Marianne, puisqu'elle a la Lune en Lion, et que vos ascendants coïncidaient, je n'ai pas hésité une seconde. D'autant plus que nous avions aussi quelques affinités astrales vous et moi, et que votre Mercure en Lion indiquait un très probable amour des enfants.

— Ah bon? J'ai cela, moi?

— Oui. On trouve beaucoup d'éducateurs, de jardinières d'enfants ou de nurses qui ont cette position dans leur thème. De façon générale, le Signe du Lion est en affinité avec les enfants, en tant que création, prolongement de soi, correspondant à la V<sup>e</sup> maison qui les représente symboliquement. Bien que le Signe de l'enfance proprement dite soit le Cancer, régi par la Lune...

— C'est un peu compliqué pour moi, ce que vous expliquez là, madame.

— Pipi, Michèle, glapit plaintivement Marianne, toute nue dans l'herbe.

— Je viens, je viens, bébé, dit la jeune fille. Vous voyez, madame, elle demande, maintenant, ajoute-t-elle avec un brin de fierté professionnelle.

— Ça me paraît assez normal à dix-huit mois, vous ne croyez pas? dis-je distraitemment.

Comme il est beau, cet arbre géant, cet énorme sapin qui est là, seul de son espèce au milieu de quantité d'autres qu'il semble protéger, mais avec distance, oui: avec hauteur.

Incongru, un sapin en cette saison caniculaire, en ces basses Cévennes. Vilain petit canard ou grand albatros maladroit, dinosaure insolite et séculaire, j'ai de la tendresse pour ces animaux-là. Pour ces grands témoins silencieux.

Les étés se suivent et ne se ressemblent pas. Quelle différence entre tous ces étés passés, depuis celui de mon illumination — n'ayons pas peur des mots, même si en ce siècle nihiliste sur le plan spirituel, celui-ci est louche — et cet été 75, avant-première effervescente de ma grande aventure ! Au rythme lancinant du chant des cigales, je reprends mentalement le fil qui me relie au présent : comment en suis-je venue à tourner le dos à ce qui était mon attitude face à ma passion, jusqu'ici ?

Après quinze ans de flirt capricieux et cinq ans d'exaltante idylle, je me croyais trop envoûtée par la science d'Uranie pour en faire profession. Semblable en cela à l'homme trop idéalement amoureux d'une femme pour la faire légitimement sienne, craignant par là même rompre le charme de l'amour absolu soudain confronté aux réalités quotidiennes trop concrètes, c'était aussi, peut-être, une certaine conception puritaine du travail qui me guidait : quelque part, je répugnais à mêler travail et plaisir. L'astrologie était mon luxe, la volupté de mon esprit. J'étais persuadée que pour rester pure, ma passion devait fuir l'utilitaire.

Le ciel en avait décidé autrement. Quand je dis le ciel, c'est bien lui qu'en l'occurrence je désigne. Ce que communément les hommes nomment hasard et qui n'est que la facette, apparemment inexplicable et fortuite, de la destinée.

Celle-ci me réservait un coup de théâtre, symbolisé dans mon thème par un transit d'Uranus sur mon Milieu-du-Ciel. Quand on considère le fait que ce dernier représente la destinée en général, mais plus particulièrement la destinée professionnelle, la situation sociale et les honneurs ; quand



par ailleurs on sait qu'il est attribué à Uranus une valeur de bouleversement, soudain comme une tempête, et d'appel au dépassement de soi ; quand enfin on songe que, vu la révolution de cette planète — quatre-vingt-quatre ans — on ne vit ce passage qu'une fois dans sa vie et parfois jamais (selon la configuration du thème), on comprendra mon exaltation et mon angoisse ! Car l'éclatement dû à une conjonction d'Uranus est ambigu, l'effet de surprise, bonne ou mauvaise, étant l'apanage de cet astre.

J'étais donc dans une expectative inquiète, mais attentive, lorsque Uranus, il y a un an environ, commença à approcher de mon MC (c'est ainsi que l'on appelle le Milieu du ciel, ou méridien du lieu de naissance, en langage astrologique). Rencontrant un jour le producteur du dernier feuilleton de télévision dans lequel j'avais eu pour partenaire J.-Cl. Bouillon — cela s'appelait *Le Pèlerinage* —, il advint que la conversation tombât sur un roman de Barjavel que j'avais particulièrement aimé quelques années auparavant et qui s'intitulait *La Nuit des temps*. Je disais que l'idée était belle qui consistait à garder, par-delà les siècles, un couple modèle conservé dans la glace pour témoigner d'une civilisation engloutie et j'avais ajouté, je crois : « C'est bien d'un Verseau que ce saut dans le temps, cet amour de la science-fiction », et j'avais mentionné des inventeurs typiques du Signe, tels que Jules Verne, Edison, le professeur Picard.

— Vous avez vraiment l'air convaincue du sérieux de votre art. Inutile de vous demander si vous y croyez vraiment, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, taquin.

— C'est inutile, en effet, dis-je, sur le même ton.

— Il me vient une idée farfelue. Je ne sais pas ce qu'elle vaut. Vous sentiriez-vous capable de concevoir, disons, un horoscope destiné au petit écran ?

— J'avoue n'avoir jamais réfléchi à la question. Il faudrait

trouver une méthode rationnelle applicable à l'astrologie collective. Celle-ci, par définition, ne peut tenir compte que du Signe solaire du lecteur ou du téléspectateur...

— Ne me répondez pas tout de suite. Il faudrait une émission coup de poing. Très courte : deux minutes, pas plus. Mon petit doigt me dit que ce n'est pas une mauvaise idée.

— On se demande d'ailleurs pourquoi cela n'existe pas encore, dis-je. La presse écrite regorge d'horoscopes, généralement d'un niveau douteux, sauf exception. Je n'aime pas taper sur mes confrères — qui n'en sont pas vraiment d'ailleurs, puisque je ne fais pas commerce de mon art —, mais il faut dire ce qui est. Alors, pourquoi cette exception pour la télévision ?

— Ce qui concerne un organisme d'État est soumis à des règles beaucoup plus strictes, rétorqua M. C... Cela ne nous rendra pas la tâche facile, et peut-être même devrons-nous y renoncer. Mais, comme disait... qui déjà ? n'est-ce pas Guillaume d'Orange ? Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre.

— ...ni de réussir pour persévérer, complétai-je gaiement.

— Réfléchissez bien à cette question et tenez-moi au courant, voulez-vous ?

Nous ne savions pas, ni l'un ni l'autre, que nous venions d'amorcer une véritable bombe. L'avenir allait nous prouver que tout cela était bien à la dimension d'un transit uranien. Je m'étais immédiatement mise au travail : j'étais très stimulée par le projet, très excitée à l'idée de chercher, d'inventer en somme, une méthode prévisionnelle. J'étais persuadée que, malgré les limitations imposées par le fait que seul le Signe solaire jouait le rôle de variable, on pouvait creuser le sujet et parvenir à une approximation valable.

Avant tout, j'avais besoin de la bénédiction, sinon de l'avis de mon vieux maître, chez qui je courus sans tarder. Je m'ima-

ginais qu'il allait bondir à l'évocation de ce projet. C'était mal le connaître et en voyant sa réaction, je me dis une fois de plus que nous passons notre temps à juger les autres d'après nous-mêmes. Le fait que la télévision soit une invention qui n'était pas de son temps devait jouer un certain rôle dans cette impassibilité :

— Ma foi, dit-il, je comprends que cela vous intéresse. Mais voyez-vous, mon petit, moi, je suis venu à l'astrologie alors que j'étais ingénieur — avec une formation scientifique — et depuis cinquante ans, je fais de la recherche, seul dans mon coin. J'aurais tant de sujets d'étude à proposer à des statisticiens.

Il va enfourcher son dada et moi je trépigne d'impatience.

— Et mon horoscope, Henri, qu'en pensez-vous ? Croyez-vous qu'il soit possible d'en élucubrer un, bâti sur une méthode rigoureuse ? C'est cela, pour moi, la question. Car, si la réponse est non, j'y renonce. J'ai trop de respect moi-même pour l'astrologie pour la défigurer.

— Je vais vous surprendre, mais je n'ai jamais réfléchi à la question, m'étant consacré à l'étude des thèmes individuels d'une part, à l'astrologie mondiale d'autre part. Vous comprenez, c'est de l'approximation... Il faudrait y réfléchir sérieusement.

— Le problème, dis-je, se complique du fait que l'émission serait ultra-courte : pas même deux minutes en tout, ce qui donne environ huit secondes à chaque signe. Tout juste le temps de le placer, un peu comme on place les chevaux au tiercé... Mais c'est cela, l'idée ! m'écriai-je, je vais calculer, pour chaque jour et chaque signe, une sorte de note qui sera une moyenne des influences du jour.

— D'un jour à l'autre, c'est surtout la Lune qui bouge. À part la Lune, vous avez Mercure et Vénus qui changent de signe environ toutes les trois semaines seulement, sauf quand

ils rétrogradent, bien sûr. Avez-vous réfléchi aux différents critères utilisables : les domiciles ou exils des astres, les maîtrises éventuelles des planètes transitantes par rapport à certains signes, qui rendent ceux-ci plus sensibles à tel passage planétaire, etc. ? En effet, ajouta-t-il, après une pause, je crois qu'il y a quelque chose de convenable à faire dans ce domaine. Ce n'est pas forcément l'affabulation gratuite qu'on trouve un peu partout... Mais, vous savez, pour ce que les gens en font !

Quelques jours plus tard, je reviens voir mon maître, triomphante. Je crois bien que j'ai trouvé. Je me suis creusé les méninges en prenant le problème par tous les bouts, en tentant d'extraire un maximum de critères pour différencier les résultats d'un jour sur l'autre. Car c'est cela, la difficulté d'un horoscope quotidien ; sur une semaine, déjà, les mouvements planétaires sont plus sensibles.

J'étales sur la table un ensemble de feuilles et de graphiques.

— C'est protégé, dis-je fièrement. On m'a conseillé de déposer ma méthode. Et puis, c'est la preuve tangible du sérieux de mon travail, non ? Du haut de cette table, quarante pages vous contemplent, maître.

L'euphorie me fait plagier bêtement l'empereur. Mais c'est bien une pile de quarante pages que je disperse sous les yeux du vieil astrologue.

— C'est de la folie, marmonne celui-ci. Tout cela pour deux minutes d'antenne par jour !

— Il y a aussi le calcul des premières émissions dedans, dis-je. Pour voir si les résultats sont suffisamment différenciés. Cela semble bien être le cas, voyez vous-même, Henri. La méthode d'abord, peut-être, afin que vous puissiez mieux suivre les calculs ; elle tient en une dizaine de pages.

Pendant que mon maître prend connaissance de mes élucubrations, en hochant la tête de temps à autre en ponc-

tuant sa lecture de quelques « hum » que je veux tenir pour approbateurs, je me promène à travers la pièce modestement meublée où s'entassent partout des trésors que je lorgne avec concupiscence : une bibliothèque astrologique d'une richesse inouïe qui comprend des livres anciens de toutes sortes, de toutes origines. Cela va de Ptolémée et Manilius au polytechnicien Choissard qui, le premier, appliqua les statistiques à cet art. Je ne peux m'empêcher de soupirer d'envie. De toute façon, depuis toute petite, j'adore les livres. Pendant une certaine période, j'imaginai le bonheur parfait, perchée sur une échelle, dans ma librairie, recevant le moins de clients possible, afin de n'être pas dérangée. Alors, qu'on imagine : des livres d'astrologie, dont la plupart étaient épuisés, introuvables, et qui recelaient la quintessence de cet art, c'était l'Eldorado.

Les vieilles personnes sont plus attentives que l'on croit.

— Ils seront à vous bientôt. Vous prendrez tout ce que vous voudrez, dit Henri Gouchon sans lever les yeux de son examen.

Je ne sais comment le remercier. Je n'aime pas penser à sa mort, mais ces livres ! Il serait inconvenant de montrer ma reconnaissance et je lui dis simplement « merci », tout en revenant vers lui.

— Excellent. Il n'y a rien à dire. Je n'aurais pas fait mieux. Vous avez beaucoup de logique, l'esprit rigoureux comme l'a souvent le Capricorne. Il n'y a qu'une chose qui me gêne.

— Ah oui, quoi donc ? demandai-je, inquiète. J'espère que tout mon château ne va pas s'effondrer à cause d'un grain de sable.

— C'est le fait, continue le maître, que l'on soit obligé de traiter un signe dans sa globalité. Or, vous savez aussi bien que moi que cela met dans le même panier ceux qui jouissent d'un passage positif de Jupiter par exemple, si cette planète

vient d'entrer dans un signe donné, et ceux qui pâtiennent d'un transit de Saturne, pour peu que cette planète se trouve au même moment à la fin de ce signe. Eh bien, d'après votre système (et vu le temps dont vous disposez, vous ne pouvez pas faire autrement), les natifs du début et ceux de la fin du signe subiront les deux influences. Cela augmente l'imprécision et c'est dommage, surtout quand on voit comment vous prenez cela au sérieux.

— Vous mettez le doigt sur la chose qui me dérange le plus, Henri. La loi des grands nombres devrait corriger cela. Ce sera une cote mal taillée, et voilà. Après tout, c'est censé être un interlude divertissant, rien de plus. Si je parviens à une approximation honnête, le but sera atteint.

— Oh oui, de toute façon, ne vous mettez pas martel en tête, mon enfant ; je coupe peut-être les cheveux en quatre. Étant donné l'idée que les gens ont de l'astrologie — idée désastreuse, et cela sans jeu de mots — quoi que vous fassiez dans ce domaine sera mal reçu, tout au moins par les têtes pensantes. Cela dit, je trouve votre travail admirable. Vous verrez bien, par le courrier, si vous avez tapé dans le mille ou pas, n'est-ce pas ? La méthode expérimentale, il n'y a que cela. Je ne comprends pas ces scientifiques qui n'expérimentent pas. En fait, ils ont peur des résultats, voilà pourquoi ils font la sourde oreille. Mais vous, Elizabeth, vous allez remuer tout cela... Vous l'avez constaté, je pense, Uranus arrive en conjonction de votre MC, c'est manifestement ce projet-là. Uranus, c'est l'astrologie, entre autres, mais c'est l'électronique, les techniques de pointe, c'est le cinéma, la télévision, alors...

— C'est vrai, dis-je, songeuse.

— Et je suis sûr que vous n'avez pas remarqué que cette planète va repasser une deuxième fois, en rétrogradant, sur ce point de votre thème. L'année prochaine, en été. Comme ce sera alors également l'échéance de plusieurs directions

primaires — nous les avons calculées ensemble, souvenez-vous — nous pouvons être quasiment sûrs que tout cela est pour l'été 1975.

— Si tard que cela ? Il est vrai qu'on m'a prévenue que cela prendrait des mois de mise au point. Il faudra trouver la visualisation, le code visuel, puisque l'émission, au départ, est muette. Par prudence. On ne veut pas trop annoncer la couleur, on veut pouvoir se retrancher derrière un simple interlude astral, délassant, joli à regarder. C'est affreux, pour moi, mais paraît-il, impératif : il ne faut surtout pas que cela paraisse trop sérieux. Sinon, la chaîne aurait l'air de prôner l'astrologie, et cela est impensable dans la société telle qu'elle existe en France.

— Nous ne sommes pas aux Indes, ici, ma chère. Là-bas, ils ne remuent pas le petit doigt sans consulter l'astrologue.

Moi, je suis mon idée. Cette rétrogradation d'Uranus me convient tout à fait. Il sera intéressant de vérifier une fois de plus cette loi que j'ai maintes fois expérimentée : au premier passage d'une planète sur un point sensible du thème natal (planète, ascendant, Milieu-du-Ciel, Part de Fortune, etc.), un événement entre en gestation. Par exemple, une proposition vous est faite, une idée vient sur le tapis ou, en cas d'influence négative, vous commettez la faute, l'erreur de jugement dont les retombées ne se feront sentir qu'au prochain passage de ladite planète, appelé rétrogradation, le processus entier ne se terminant qu'avec l'éventuel troisième et dernier passage. Ce phénomène d'amplification est évidemment souhaitable lorsqu'il s'agit d'une influence heureuse, constructive (par exemple un trigone de Jupiter, une conjonction de Vénus), mais d'autant plus redoutable lorsqu'il s'agit d'une dissonance d'une planète dure. Heureusement, donc (ou malheureusement ?) les rétrogradations ne sont pas tellement fréquentes.

Et nous voilà le 16 juin 1975. Il avait raison, mon maître. De retard en retard — cela, c'est le point de vue humain, matériel ; vu du cosmos, tout s'est passé à l'heure — nous y voilà. *Astralement votre* apparaîtra ce soir pour la première fois, très exactement à 20 h 30, juste avant les programmes du soir. Heure idéale, me dis-je. Heure qui focalise l'attention de millions de Français. Marcel Jullian, le PDG d'Antenne 2, a été audacieux, courageux, même. Il est vrai qu'il est pour tout ce qui est avant-garde et original, étant Verseau, avec un certain goût probable pour la provocation ; il a un faible pour l'astrologie et que les sciences humaines et celles dites occultes, tout ce qui est du domaine du mystère ne doit pas le laisser indifférent, la totalité de ses planètes se situant dans les Signes du Verseau, du Capricorne et des Poissons, les trois signes les plus achevés — parce que les derniers — de l'année cosmique.

Mais il est également vrai qu'il est lucide : il sait qu'il faut compter en France avec l'opposition probable de tout un lobby rationaliste. Il craint donc les réactions et c'est pourquoi il m'a demandé d'« y aller sur la pointe des pieds », étant bien entendu qu'au moindre scandale, on arrête tout.

Y aller sur la pointe des pieds, cela signifiait pour moi trouver la quadrature du cercle : concevoir une émission qui, pour le spectateur allergique à la science des astres, semblerait anodine, esthétiquement satisfaisante — deux minutes, c'est vite passé — et qui, pour le sympathisant en astrologie, apparaîtrait comme un horoscope lisible, empreint d'un message. Le tout étant muet, du moins au départ, le temps de prendre la température des autorités, de la presse, des organismes puissants. Après, si ce n'était pas le tollé, la « révolution culturelle » en France, on aviserait.

J'ai à ma disposition, heureusement, une table de travail illimitée, la pelouse du jardin où, vautreée dans l'herbe, en maillot de bain et coiffée d'un chapeau — pour garder les



idées au frais — je prépare, éphémérides astronomiques en main, les prochaines émissions à enregistrer. C'est la commodité des astres : j'ai là les positions des planètes jusqu'en l'an 2000, jour par jour, et je puis esquisser les prévisions concernant n'importe quel signe jusqu'à cette date, mieux : de n'importe quel degré de signe, c'est-à-dire de n'importe quel jour de naissance. Excitant, non ? Tiens, me dis-je, trêve de labeur, amusons-nous un brin. Prenons le mois de décembre de l'an 2000. Voyons...

Eh bien, on peut d'ores et déjà affirmer, avec un fort coefficient de probabilité, que le deuxième décan du Verseau, particulièrement les natifs du 8 février, seront sujets aux coups de foudre amoureux ; que les victimes de la conjonction seront les pauvres Taureaux du dernier décan, et particulièrement les natifs des environs du 15 mai, sur lesquels Saturne effectuera une de ses vilaines rétrogradations. Cela touchera d'ailleurs également, par polarité, les Scorpions de cette zone, qui seront souvent affectés à travers leur partenaire, mari ou amant, Saturne se trouvant alors dans le secteur VII de l'Autre. Les boucs émissaires de Pluton étant les Sagittaires et Gémeaux des 5 décembre et 5 juin. Enfin, et cela est plus réjouissant comme perspective, on peut parier que les grands gagnants de cette période seront les natifs du début des signes d'air : Gémeaux, Verseau et Balance, à cause du trigone Neptune-Jupiter. Quelle est la science conjecturale qui peut voir aussi loin que celle des astres ? me dis-je avec enthousiasme. La météorologie est dérisoire sur vingt ans ; elle se ridiculise déjà trop souvent sur vingt-quatre heures, aux prises avec les caprices de l'anticyclone des Açores ou autres. L'économie politique patauge ; l'histoire continue de chercher son sens ; mais c'est l'astrologie que l'on tourne en dérision, que l'on craint, que l'on fuit.

Mais non, puisque la voilà qui va apparaître ce soir, consacrée par le petit écran. Bien sûr, c'est une consécration un

peu honteuse, puisqu'on ne veut pas la donner pour ce qu'elle est. Mais c'est un début. Je sais que c'est un début.

Malgré mon excitation —voir naître, offert à toute la France, son enfant que l'on a porté un an, c'est un grand moment, non ? — je dois me remettre au travail. J'ai trente émissions à calculer et je sombre sous les chiffres. J'ai donné à chaque aspect planétaire (chaque angle spécifique) une cotation différente, suivant son caractère positif ou négatif. J'ai tenu compte des Maisons solaires, des domiciles des planètes (les signes où elles sont valorisées selon la Tradition); bref, pour chaque jour et chaque signe, il s'agit de faire une addition, puis une division par cinq facteurs, afin de trouver une moyenne. Cette note moyenne sera le coefficient d'harmonie biocosmique, en quelque sorte, un coefficient qui déterminera dans quelle mesure le natif est en phase harmonique avec les influences célestes.

Ma fille Isabelle fait alors une apparition remarquée. Remarquée par Michèle qui siffle avec admiration. Isabelle est en plein âge ingrat où soudain elle prend conscience de sa féminité naissante. Cela donne parfois des résultats pour le moins surprenants.

— Tu ne vas pas te promener dans cet attirail ? lui dis-je.

— Mais je vais en ville, Maman, dit Isabelle avec un humour solennel.

— Si tu portes ça à Valleraugue, on va te rire au nez, dis-je. La minijupe, c'est fini. Et puis, il ne faut jamais choquer les gens de la campagne.

— Ils vont croire que la mode est revenue à Paris, dit-elle, espiègle.

— Ne fais pas l'idiote et viens plutôt aider ta pauvre mère à faire ses opérations. Je suis saoulé de chiffres.

— Bon, concède ma fille sur un ton magnanime.

— Je reconnais bien là le sens du sacrifice et la compassion du petit Poissons, dis-je en plaisantant.

— Mais ce sera dix francs, ajoute-t-elle, catégorique, pas magnanime du tout.

— Là, c'est ta Lune Noire en Maison II qui parle. J'espère que tu ne seras pas âpre au gain, plus tard, chipie. Viens voir : tu as du pain sur la planche. Et surtout ne te trompe pas, ce serait terrible.

— Je sais quand même faire une division et une addition, Maman. Je te rappelle que je suis en troisième. Dix francs, tu n'oublies pas !

Le sapin géant me regarde avec un air de connivence. « Ce soir, semble-t-il me dire en balayant le ciel de sa cime légère, ce soir... »

J'étais en train de faire les frais du compromis. Nous étions en août et l'émission était diffusée régulièrement, chaque soir, depuis deux mois ; muette, sans commentaire. Les signes défilaient sur l'écran dans un ordre bien défini, du plus favorisé au plus critique. Le plus heureux se détachait sur un soleil éclatant pour, progressivement, céder la place aux signes médiocrement influencés, qui passaient sur un ciel orageux, couvert et finalement pluvieux.

Tout cela était bel et bien, à condition cependant que le téléspectateur soit initié au code visuel de l'émission. J'avais bien, une fois ou deux, expliqué au Journal du soir comment il fallait interpréter ces images, la grande majorité ne m'avait probablement pas entendue et continuait de ne voir dans cet interlude qu'un pont poétique jeté entre le Journal et les programmes du soir. Poétique et totalement sibyllin ; en fait, personne n'y comprenait rien.

Pour en avoir le cœur net, j'avais pris mon téléphone et appelé le journal *France-soir*, section des programmes télévisés, en téléspectatrice anonyme.

— Que faut-il comprendre à travers cet interlude astral qu'Antenne 2 diffuse tous les soirs ? Qu'est-ce que c'est exactement ?

— Ce que l'on vous dit : un interlude. Il n'y a rien à comprendre.

— Vous êtes sûre ? Ne pensez-vous pas que cela puisse être un horoscope, par exemple ?

Il faut peut-être lui tendre une perche, à cette bonne dame. Elle a peut-être oublié ce qu'il en est.

— Absolument pas. Il faut le regarder comme cela. C'est joli, c'est tout.

Abasourdie. J'étais abasourdie, révoltée. Je me sentais flouée, dupée. Lésée. À quoi servaient tous ces efforts, tout ce travail, si c'était pour aboutir à ce quiproquo ?

Le lendemain matin, de bonne heure — c'est le seul moment où l'on puisse parler tranquillement au PDG de la chaîne, — j'appelle Marcel Jullian.

— Je suis navrée de vous déranger, Monsieur, mais ma situation est devenue trop ambiguë. Personne ne sait comment recevoir *Astralement vôtre*. Personne ne sait que c'est un horoscope. Il faut faire quelque chose, il faut que cela se sache.

— Je comprends. Cela fait deux mois, maintenant, qu'elle court, cette émission, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, exactement.

— Et on n'a pas reçu de protestations, jusqu'ici. C'est calme. Il est vrai qu'au mois d'août, en France, tout dort, y compris l'esprit critique des Français. Mais je comprends votre sentiment.

— C'est terrible pour moi d'être ainsi trahie dans le domaine qui me tient le plus à cœur. Dans les dîners, on me regarde les yeux écarquillés lorsque je parle d'horoscope à la

télévision. « Ah, bon, c'est un horoscope ? » Monsieur Jullian, vous auriez aussi bien mis un dessinateur sur cette émission, le résultat aurait été le même.

— Bon. On va annoncer la couleur. Les prochaines émissions seront commentées, parlantes. Mais attention, prudence. Voyons-nous pour les détails, qui sont, dans cette affaire, d'importance primordiale. On ne peut se permettre de bévues sous forme de provocation ou de commentaires alarmants ou traumatisants. Venez me voir. Nous en parlerons avec le directeur des programmes, qui vous guidera.

— Je ne peux que vous répéter ceci : prudence, prudence, prudence ! Cette émission est de la dy-na-mite, articulait à son tour ledit directeur. Elizabeth, vous devez garder présentes à l'esprit les limites suivantes : ne pas parler d'accidents, de maladies, c'est triste et dangereux de surcroît. Vous risquez d'influer sur le moral des gens et, qui sait, peut-être même risquez-vous de les suggestionner ? C'est du moins ce que diront les détracteurs. Ne pas parler d'amour, tout le monde n'est pas amoureux ; les âmes solitaires se sentiront agressées par ce bonheur que vous promettez et qui ne les concerne pas. Bon. Quoi encore ?

— Le travail, non ? Les voyages, la création artistique ou les loisirs, dis-je, sentant venir la difficulté.

— Surtout pas. Il est bon nombre de Français qui ne peuvent se payer le luxe de voyager ou dont le travail est décevant, lorsqu'ils en ont ! Pensons aux chômeurs qui se sentiront provoqués si vous leur dites que tout va bien, démoralisés si vous leur dites que tout va mal. Surtout, ne pas parler d'argent, n'est-ce pas, ajoute-t-il l'air soucieux, en marchant de long en large.

Je perds pied.

— Mais alors, dites-moi de quoi il est permis de parler,

puisque la vie est faite de toutes ces choses taboues ? Je ne comprends rien à tout cela. Que faites-vous de la provocation quotidienne et de chaque instant qui s'exerce à l'égard de tous les déshérités dont vous parlez, par notre société de consommation ?

— Cela ne nous regarde pas. Nous devons être irréprochables.

— Inodores, incolores et sans saveur, ça va être drôlement facile à faire, dis-je en soupirant.

— Ne vous inquiétez pas, Elizabeth, dit André, l'optimiste Béliet helvétique qui m'accompagne et qui est chargé de la réalisation. On trouvera bien le truc, la manière. Avec un brin d'humour, cela dédramatisera l'émission, n'est-ce pas ? Du second degré, quoi. Après tout, vous le dites vous-même, c'est une approximation, on peut donc être léger.

— C'est cela, dit mon directeur soulagé, de l'humour, du second degré. Je vous fais confiance, je pense que vous avez compris ce qu'il ne faut pas faire.

— Oui, c'est ce qu'il faut faire qui est moins clair, dis-je sur un ton plaintif.

En sortant de là, André, qui sait vivre, me prend par le bras :

— Venez, Elizabeth, on ne va pas se laisser abattre comme cela. Après tout, ne l'oublions pas, l'émission continue, elle a du succès — vous recevez des tonnes de lettres, non ? — et c'est ce qui compte. Allons au Fouquet's boire à *Astralement vôtre*. Tiens, nous allons nous offrir du Dom Pérignon. Je parie que les astres me sont cléments, aujourd'hui.

Ma révolution solaire pour l'année 1975 me promettait une rentrée tumultueuse. Avec ce Mars pile sur le Fond-du-ciel (qui symbolise aussi bien le foyer que la nation, Mars étant synonyme d'agressivité) je m'attendais à tout, d'autant plus que cette planète était conjointe à Neptune, planète du scan-

dale. La RS actualisait ces mauvais aspects dans la première semaine d'octobre, que je vois venir avec inquiétude. Je m'en suis ouverte à mon Lion conjugal qui me dit une fois de plus que je me fais des idées, que ce sera sûrement moins grave que je ne le crains, etc.

Si je n'ai pas de scandale à la maison — Dieu merci — je l'ai au-dehors. Il éclate très exactement le 6 octobre avec un article venimeux dans *L'Humanité*. La veille, Michèle — coup de tonnerre dans le ciel bleu, digne d'une trahison neptunienne — me donne son congé pour des raisons personnelles : elle a rencontré l'âme sœur et doit suivre son compagnon de toute urgence en province. Elle compatit à mes ennuis, mais l'amour est le plus fort, elle doit partir !

Voilà pour mon Mars domestique, qui est de taille. Improviser une solution pour un petit enfant de vingt mois, quand on est débordée professionnellement, seule une femme — non, une mère — peut en mesurer la préoccupation. Ce matin-là, je l'avoue, je n'ai guère d'enthousiasme. Je sens la tempête approcher en lisant le titre du journal que j'ai couru acheter, alertée par un copain qui m'a appelée tout de suite.

— Ça sent le roussi pour ton émission. Achète *L'Huma*, me dit-il.

« Un scandale qui dure : votre horoscope sur A2. » Et puis, dessous : « Un pas de plus est franchi dans la dégradation des programmes... » Mais je n'en suis encore qu'au hors-d'œuvre.

Le quotidien marxiste a trouvé là un beau cheval de bataille : pourfendre l'obscurantisme suranné, défendre le libre arbitre de l'homme, quelle noble mission ! Cela me vaudra quatre articles dévastateurs en une semaine. Je tombe de Charybde en Scylla. C'est que, tels des moutons de Panurge, d'autres journaux lui emboîtent le pas. Chaque jour, je vois arriver le courrier avec angoisse. En effet, je me suis abonnée à l'Argus qui m'arrose généreusement — et innocemment — de sa dose de fiel quotidienne. Et ça tombe ! Que lis-je, un peu

partout ? Mon art est taxé de « fausse science », d'« agression insidieuse », d'« opération idéologique de diversion » — comme si j'étais téléguidée par je ne sais quel organisme inavouable, comme si, ma parole, mon émission avait une couleur politique ! On lui en donne une, à ma plus grande surprise. « À la télé giscardienne, on estime bonne *a priori* une émission d'astrologie, puisqu'on l'achète sans l'avoir vue ! » Je demande *in petto* pardon à notre insigne Verseau national de l'avoir à mon corps défendant, chargé de mes péchés sulfureux ! « Pour un cerveau normalement informé, continue l'article intitulé *Un avatar d'A2*, tout horoscope ne peut qu'être détestable... Vieille recette de sorcellerie misérabiliste, mise sous les prestiges d'une revendication para-scientifique. » Ou encore : « Chaque soir... , après d'autres publicités (?), l'A2 se fait le porte-parole des astrologues, cartomanciennes, diseuses de bonne aventure, etc. Une rubrique intitulée *Astralement vôtre* est en effet présentée par Elizabeth Teissier... »

Les bras m'en tombent.

— Tu vois, dis-je à André en dépouillant le courrier, la Sorbonne mène à tout, même à la sorcellerie et au métier de cartomancienne. Je suis une brebis galeuse. Le vilain petit canard, quoi, ça ne change pas.

— Pourquoi dis-tu cela ? Ne te laisse pas atteindre par ces sornettes. Je te parie qu'il y aura un retour de manivelle. Je t'ai toujours dit, depuis que je te vois sérieusement adhérer à cette discipline, que si tu voulais la défendre, cela te prendrait beaucoup de temps. Ta vie peut-être. Parce que tu fais œuvre de pionnier, ma chère. Et que ce n'est pas commode ni confortable, d'être un pionnier.

Des larmes amères me coulent des yeux.

— Tu rigoles ! Un pionnier... Pour une science qui a huit mille ans.

— Oui, mais elle est enterrée, il faut la redécouvrir, la ratio-



naliser, la démystifier. C'est cela que tu fais, et cela prend du temps.

— Mais je ne supporte pas d'être prise pour quelqu'un de malhonnête, pour une profiteuse, un charlatan. J'ai passé, moi, des années à vérifier l'extraordinaire justesse de l'astrologie. Que connaissent-ils tous de cette science ? Car c'en est une, et bien plus charpentée que beaucoup d'autres, qui sont respectées, elles. Alors, dis-moi, d'où vient que c'est justement la plus vérifiable qui est la plus taboue, la plus exclue, la plus salie, la plus rejetée ? À croire que la vérité est maudite quelque part.

— Tu t'emportes, ma chérie. Tu as mal.

— Non, je sens que j'ai raison. Regarde cette haine qui suinte à travers ces articles. Écoute cette peur. À preuve, là, ils titrent *L'inquiétant «Astralement vôtre»*. Sinon, pourquoi ne pas traiter cette mini-émission par le mépris ? Il y a tant d'émissions minables qui survivent des mois, des années, parce qu'elles ne dérangent personne, parce qu'elles ne font pas de vagues. Et la mienne, avec une minute quarante-cinq, fait un tel tollé ! De la peur, je te dis, une peur superstitieuse. Regarde, là, ils demandent carrément qu'on la supprime. Et Jullian qui craignait le scandale. Il avait raison. Il a pris le sommeil estival des Français pour une approbation tacite. Je te parie que cela ne va pas durer très longtemps, car, je ne te l'ai pas dit, mais j'ai fait le thème d'*Astralement vôtre*.

— Comment cela, d'*Astralement vôtre* ? Ce n'est pas un être humain !

— On peut faire le thème de tout ce qui naît : une entreprise, un bateau, un livre, une émission, pourquoi pas ?

— Et qu'est-ce que ma sorcière en a conclu ?

— Ah, non, pas aujourd'hui. Je t'interdis de m'appeler sorcière aujourd'hui. On ne le fait que trop partout.

— Ne te fâche pas. Alors ?

— Eh bien, c'est amusant, si l'on peut dire. Ce qui ressort, c'est le carré entre Jupiter et le Soleil, qui symbolise les accrochages avec les autorités. C'est un aspect d'opposition politique. Par exemple, Mitterrand a cet aspect dans son thème natal, et il est bien dans l'opposition ; Raymond Abellio aussi, que tu connais et qui a toujours été marginal politiquement ; alors que V.G.E., Pompidou, Edgar Faure ou Chaban-Delmas ont un aspect harmonique entre ces astres qui les intègre au pouvoir, quand ils ne le représentent pas eux-mêmes. Mais, ce qui est surprenant et assez drôle, tu l'avoueras, c'est que Georges Marchais, lui aussi, possède un aspect harmonique entre ces planètes ! Pour en revenir au thème de l'émission, que j'ai dressé pour la date de la première diffusion, le 16 juin, à 20 h 30 et pour Paris, il y a une autre chose qui me paraît caractéristique : une conjonction Lune-Pluton en Maison IX, au double carré du Soleil et de l'ascendant.

— Que signifie ce jargon pour un honnête homme ? demande André.

— C'est simple. Le secteur IX, c'est celui des idéologies, des théories ; Pluton, c'est l'action souterraine qui mine ; la Lune, c'est la foule, « le Bruit et la fureur ». J'interprète cette conjonction dans ce secteur comme une possibilité de cabale idéologique, puisqu'elle est en dissonance avec l'existence même de l'émission — le Soleil et l'ascendant. Comme, de plus, Saturne se trouvait alors en opposition avec mon Soleil, j'en conclus, Saturne symbolisant la durée, que cela ne durera pas, et voilà. CQFD.

— Alors, si vraiment tu crois cela, prépare-toi à cette éventualité et sois philosophe, ma chérie, sauf si tu crois que tu peux changer quelque chose à tout cela.

— Je ne le crois pas. Parce que tout cela me dépasse, ne dépend pas de moi. J'ai l'impression d'avoir déclenché un truc énorme.

— Si c'est ta vérité, ne lâche pas le morceau. Bats-toi.

— De toute façon, c'est parti, je ne peux plus reculer. Regarde, c'est le comble. Voilà que je suscite des questions écrites au Parlement. C'est dingue, non ? Un député communiste — il fallait s'y attendre après toutes ces attaques dans *L'Humanité* — et un député UDR. Tu vois, je ne suis pas sec-taire ; dans un certain sens, je suis un trait d'union entre les partis opposés. C'est merveilleux, dis-je dans un sourire sans gaieté. Le premier parle d'« exploitation... éhontée de la cré-dulité publique ». Il y en a toute une tartine dans le *Journal officiel*. Le second, dans le même journal, demande « quelles dispositions sont prises pour éviter le renouvellement de pareilles manifestations d'obscurantisme ? ». Ah, le grand mot est lâché, ce mot dont ils se gargarisent tous ! Que je sache, le siècle des lumières apporta à l'homme l'exigence de tout analyser objectivement, le refus des préjugés ; or, c'est exactement cela que je leur demande à tous : d'aller voir par eux-mêmes avant de condamner tout comme un seul homme, comme des perroquets, quelque chose qu'ils ignorent. Je n'au-rais jamais cru qu'il faille tellement se battre pour les choses évidentes, pour la vérité. C'est troublant, cette constatation, et assez déprimant.

— Complètement ubuesque comme aventure, conclut André. On a renvoyé la diffusion de l'émission tout en fin de programme, timidement. Là, le public se déchaîne. Je reçois chaque jour des monceaux de lettres, dont de nombreuses pétitions, me priant, m'implorant de remettre l'émission à 20 h 30. « Vous comprenez, madame, 23 heures, c'est trop tard pour nous, nous nous levons tôt. S'il vous plaît, remettez-nous *Astralement vôtre* comme avant... Enfin un horos-cope qui tombe juste et qui, de plus, nous apporte un peu de rêve... C'est si joli à regarder... Pourquoi l'avoir relégué en fin de programme ? » Ils ne savent pas combien je suis impuis-

sante dans cette affaire, combien ils me retournent le couteau dans la plaie...

Le 13 octobre, *Astralement vôtre* a droit à une demi-page dans *Le Monde*, sous le titre «L'horoscope provocateur de Marcel Jullian», qui commence en ces termes: «Malgré les apparences, Marcel Jullian ne croit pas aux horoscopes. Ou alors, il ne l'avoue pas en public. "C'est de la provocation", dit-il lorsqu'on l'interpelle sur l'interlude astral.» Ils ignorent qu'il est Verseau. Je souris en lisant ces lignes. «Humain, trop humain», dirait Nietzsche. Vanité des vanités. J'ai beau envoyer les photocopies de certaines lettres particulièrement parlantes, déçues ou furieuses comme cette pétition de la mairie de Mantes-la-Jolie —un total de quarante personnes l'a signée— ou celle d'un immeuble entier du XVII<sup>e</sup> arrondissement, je sais que ma cause est perdue, que je suis entrée en disgrâce. Que je suis un boulet qu'on se lance d'un parti politique à l'autre.

La droite, en effet, a riposté en prenant ma défense. *L'Aurore*, *Minute* déclenchent une véritable contre-offensive, suivis par une grande partie de la presse. J'assiste, sidérée, à cette joute qui se passe au-dessus de ma tête, tel un matou qui assisterait à un match de ping-pong et qui verrait ses moustaches effleurées tantôt par une balle venant de droite, tantôt par une autre venant de gauche, sans rien comprendre aux règles du jeu.

Autant je trouvais difficilement supportable la situation de bannie, de paria, dans laquelle j'avais jusque-là l'impression que l'on me plaçait, autant je commence à m'amuser beaucoup dès lors que l'on se met à me défendre. Il y a du suspense dans l'air — pardon, monsieur Etiemble ! Et puis, du jour où je réalise l'aspect systématique de ces condamnations *a priori*, tout cela perd à mes yeux son aspect d'opprobre et de drame. La mécanique idéologique qui me rejette se démonte à la réflexion assez facilement en une double équation.

Qui dit idéal marxiste, dit égalité de condition entre les hommes, dont l'individualité s'efface devant le bien social. À la limite, les hommes sont donc interchangeables et libres... de subir l'autorité du parti qui les dirige en vue d'un bonheur collectif plus ou moins proche — ce sont les lendemains qui chantent. Qui dit astrologie dit détermination (rendue possible par l'étude des astres) d'un caractère et, du moins partiellement, d'une destinée. Le climat social ou politique ne sera perceptible que dans la mesure où il retentit sur la subjectivité, sur le psychisme de l'individu. Chaque être est donc unique, parce que différent, et suit sa propre trajectoire.

Pour le marxisme, la fin (action du politique sur l'individuel) justifiant les moyens, la condamnation doit être absolue, catégorique, sans appel. Automatique. Elle doit, si besoin est, utiliser tous les préjugés, épouvantails ou clichés qui frapperont l'imagination populaire et entretiendront l'homme dans son illusion de libre arbitre. Identifiant l'astrologie à la mystique — et à la mystification — ou à la religion, elle crierà à l'opium du peuple, à la crédulité abusée, que sais-je ? Tout, plutôt que de laisser entrer ce loup dans la bergerie...

Tout cela commence à se faire jour en moi, lorsque les événements m'obligent à me poser cette question : pourquoi cette opposition acharnée, féroce, des rationalistes et des marxistes, qui semblent être en osmose intellectuelle ?

Un matin, Marcel Jullian m'annonce l'obligation où il est de sacrifier *Astralement vôtre*.

— Vous comprenez, Elizabeth, l'AESF<sup>9</sup> veut la peau de cette émission, il n'y a plus rien à faire, *L'Humanité* et *Le Monde* s'y opposent violemment ; je ne peux tout de même pas mettre en balance une émission de deux minutes avec ma situation.

Je comprends alors que c'est perdu. Je suis révoltée.

---

<sup>9</sup> Association des Écrivains Scientifiques de France.

— Vous connaissez les résultats des sondages mieux que moi, monsieur Jullian. Ils sont extrêmement favorables à la poursuite de l'émission. J'en conclus que la France n'est pas un pays démocratique et qu'elle est régie par des lobbies puissants qui font la loi.

— Nous n'avons pas eu de chance, rétorque le patron de la chaîne sans répondre à ma question. Vous avez sûrement entendu parler ces temps derniers de la prise de position de 186 savants américains contre l'astrologie.

— Ah ! le fameux manifeste, signé visiblement — j'ai lu les alinéas de cette condamnation solennelle — par des gens qui ne connaissent rien à cette discipline et qui ne font que condamner en chœur sa caricature, une astrologie débile ?

— Peut-être, concède mon interlocuteur, mais cela tombe mal. Des prix Nobel, cela pèse lourd.

— Rien n'est donc changé sous le soleil depuis Galilée. Lui aussi avait tous les savants de la science officielle contre lui. Question de modes, c'est tout. Ils s'emboîtent tous le pas.

— Le fait est qu'*Astralement votre* sera supprimé en février prochain et je le regrette pour vous, Elizabeth. Ne m'en veuillez pas, j'ai fait ce que j'ai pu. L'erreur a été de programmer cela à 20 h 30. Cela a mis le feu aux poudres, agi comme une provocation. Passez me dire bonjour au bureau, à l'occasion. À bientôt, ma chère sorcière !

Devant l'adversité, il n'y a que deux attitudes possibles : faire face ou se résigner. Mais lorsque l'adversité vous fait prendre conscience d'une situation anormale, d'une anomalie qui vous fait monter la moutarde au nez parce qu'elle est le fruit d'une paresse intellectuelle collective, d'un consensus artificiellement hostile ou d'un vaste malentendu, il n'y a plus qu'une seule attitude possible : faire face et se battre, pour rester en accord avec soi, pour ne pas récolter d'ulcère.

Or, l'estime de moi m'est plus chère que tout et je tiens à

éviter l'ulcère. De plus, il me semble que je dois une explication au public dont, je trouve, on fait vraiment trop bon marché, que l'on traite comme un enfant à qui on ne peut dire certaines choses et surtout pas la vérité. Ce public qui vient à ma rencontre de façon si sympathique et qui réclame ce qu'il me plaisait de lui donner. Il faut au moins qu'il sache que je ne me suis pas moquée de lui, que, malgré tout ce que la presse a dit ou va dire pour justifier cette disparition, j'étais, moi, de bonne foi. Que, par ailleurs, l'astrologie, même condamnée, même maudite, n'est pas une supercherie.

Je vais écrire un livre de défense de mon art.

Aussitôt dit, aussitôt fait. En trois semaines, dans une sorte d'état second, je ponds mon manifeste. J'écris nuit et jour. Certaines fois, le jour se lève et je me trouve encore à mon bureau, les joues en feu.

— J'ai déjà eu des auteurs rapides dans ma carrière, comme mon éditeur, J.-J. Pauvert, mais 270 pages en trois semaines, cela, jamais. Sans compter que c'est très sérieux, tout cela.

— J'étais terriblement motivée. J'avais un compte à régler avec certains, ou plutôt, avec une situation qui est absurde et injuste. Je n'ai pas eu de répit avant que ce ne soit terminé. Et puis, vous savez, sous un trigone Uranus-Lune, l'inspiration vient toute seule. Aujourd'hui, l'aspect est exact et je vous remets mon manuscrit. Je suis très heureuse de cette coïncidence, qui n'en est pas une.

— Vous aurez le temps, maintenant, de me faire mon thème, n'est-ce pas ? Cela m'intéresse beaucoup.

— Laissez-moi un peu souffler, car figurez-vous que mon dos me fait terriblement souffrir, depuis quelque temps. C'est Mars sur mon ascendant. Quoique... l'homéopathe et acupuncteur qui me soigne a là-dessus son optique personnelle. Il prétend que toute cette presse venimeuse, cette hargne qui

m'agresse sont autant de stress qui tombent sur mon point fragile : mon dos.

— Comme quoi tout le monde retombe sur ses pieds, conclut malicieusement l'éditeur.

Lors d'un déjeuner avec Pauvert et Louis Pauwels, ce dernier s'informe sur le titre prévu pour mon livre.

— J'hésite encore, dis-je. On cherche. Quelque chose dans le style *Défense de l'astrologie, Plaidoyer pour l'astrologie*.

— Mais non, voyons, rétorque ce Lion habile, c'est plat, scolaire, rébarbatif. Pas commercial du tout.

— C'est que ce n'est guère facile, dit J.-J. Pauvert. Avez-vous une idée, Louis ?

— Je ne sais pas, moi... Il faut un titre symbolique, amusant... *Ne brûlez pas la sorcière*, par exemple.

— C'est cela, c'est exactement cela ! dis-je enthousiaste. Il a trouvé. C'est ainsi que L. Pauwels me souffla le nom de mon premier enfant spirituel.

J'ai calculé mes transits pour l'année prochaine, aux alentours de la sortie probable du livre. J'en ai conclu que la période optimale serait fin février, début mars, et cette échéance a contribué à me stimuler dans la rédaction de l'ouvrage quand, vers la fin, je me sentais vidée de toute énergie, tentée par un sournois «à-quoi-bonisme». De semaine en semaine, en liaison avec mon éditeur, je vois mon but s'effriter. Les grèves du syndicat du livre se succèdent, irrégulières, imprévisibles, qui désorganisent tout mon planning, faisant émerger le doigt ironique du destin. Ce doigt semble pointé sur la date du 22 avril qui correspond, sur ma révolution solaire de 1976, au passage sur le MC annuel. Mais je ne puis croire que la sortie du livre subira un tel retard : deux mois ! Et même si je pense que ce 22 avril correspondra sûrement à un fait professionnel important, à une mise en lumière, je l'exclus en ce qui concerne cet heureux événement, cette naissance.



Mais j'ai tort. Celle-ci aura effectivement lieu ce jour-là, où les premiers exemplaires sont distribués chez les libraires. Incrédule et émerveillée, je constate une fois de plus l'extraordinaire rigueur, la fantastique précision de l'art d'Uranie. Mais je constate aussi sa complexité, sa subtilité désarçonnante : les transits planétaires par rapport à mon thème natal sont mitigés et m'inquiètent quelque peu. Côté positif, je trouve Uranus qui, je dois le dire, me fascine. N'était-il pas en trigone exact à ma Lune le jour où j'ai rendu mon manuscrit ? Si, je m'en souviens et le vérifie. Eh bien, depuis, il a amorcé une marche rétrograde (vue de la terre) et il se retrouve exactement à la même position le jour où l'événement virtuel s'est réalisé, le jour où le manuscrit brut est donné au public sous sa forme multiple. Superbe ! Que l'on ne vienne pas me dire que cela est hasard, car ce mécanisme céleste ne se reproduira pas avant vingt-sept ans. Et quelle précision !

Mais il y a aussi un côté négatif qui m'ennuie. Dans le concert symphonique céleste, rares sont les cas où tous les instruments jouent le même air idyllique, chacun ayant sa partition propre. Là, Vénus et Mars sont en carré à mon Soleil entre autres (et pour moi, Vénus, maîtresse du MC, est importante) ; mais c'est surtout Pluton, dissonant, qui symbolise les événements indépendants de la volonté individuelle, la plupart du temps d'ordre collectif. Il y aura des freins, des problèmes dans la trajectoire de ce bouquin.

Je ne me trompais pas. La distribution devait s'en révéler désastreuse, pour des raisons d'organisation (ou de désorganisation ?) intérieure. Comme quoi savoir et pouvoir font deux. Incurver le fil conducteur de la destinée n'est pas toujours évident, surtout lorsque Pluton s'en mêle. Bref, ma « sorcière » qui eut un succès d'estime, ne fit pas un tabac. Elle eut droit tout de même à une réimpression. Mais, rencontrant à l'occasion d'autres éditeurs qui s'étonnaient, vu le plateau d'argent que représentait *Astralement vôtre* pour la vente du livre,

que celui-ci n'ait pas été tiré à 50 000 exemplaires, pouvais-je décemment invoquer la culpabilité plutonienne ? Je n'avais pas eu la même chance qu'Alain Peyreffite qui sortit *Quand la Chine s'éveillera* lors d'un transit éclatant de Jupiter, qui ne se produit, hélas ! que tous les douze ans.

On ne peut tout avoir. Je trouvai qu'Uranus avait, somme toute, assez bien tenu ses exaltantes promesses.

DEUXIÈME PARTIE :  
« ET POURTANT, ELLE TOURNE ! »

*Dès l'instant que j'eus compris que Dieu  
n'était pas encore, mais qu'il devenait, et  
qu'il dépendait de chacun de nous qu'il  
devînt, la morale en moi fut restaurée.*

André Gide

## 12 — L'image d'une prostituée

*C'est, à mon regard, une très grande dame,  
fort belle et venue de si loin qu'elle ne peut  
manquer de me tenir sous le charme...  
Elle me paraît en outre détenir un des  
plus vieux secrets du monde. Dommage  
qu'aujourd'hui, au moins pour le vulgaire,  
trône à sa place une prostituée.*

André Breton

« C'est avec le plus grand intérêt et le plus vif plaisir que j'ai lu votre ouvrage *Ne brûlez pas la sorcière*, pour lequel je vous félicite. Tudieu, Madame, quelle polémiste vous faites dans ce rôle que vous vous êtes donné de Jeanne d'Arc de l'astrologie...

Voici quarante ans, Madame, que le signataire de la présente expérimente (sans toutefois s'être établi marchand) la science des astres. Et son honneur réside dans le fait de ne pas l'avoir exploitée pour beurrer ses tartines. Mais, Madame, vous ne m'en voudrez pas de vous demander pourquoi vous vous battez ainsi ? Afin que l'astrologie soit reconnue par le monde savantasse ? Est-ce bien utile ? Qu'importe donc le discrédit des profanes et des indignes... ? Pourquoi vouloir traîner l'astrologie sur les tréteaux de la foire publique ? Songez un peu au « Ne donnez pas les perles aux pourceaux » des Écritures, à la signification profonde de l'arcane IX du Tarot vrai (La Lampe Voilée, L'Hermite)... »

Voilà ce que m'écrit M. B..., de Bruxelles, et qui me trouble quelque peu, suffisamment pour me faire réfléchir. C'est que maintes fois, devant l'incompréhension et les préjugés stu-

pides, je me suis fait la même observation, obscurément. La tentation de la tour d'ivoire est forte pour celui qui se sent rejeté alors qu'il sait qu'il a raison.

Je conclus pourtant que c'est là le chemin de la facilité. Ou de l'héroïsme méconnu, je ne sais. En tout cas, ce n'est pas le mien. Trois motivations, au fond, me guident et me poussent dans cette direction, sur ce sentier qui, bien souvent, est celui de la guerre. Et les trois convergent.

D'abord, mon goût de la vérité. Il y a définitivement un cordon ombilical céleste entre l'homme et le cosmos, une relation que l'on peut définir, apprécier. Or, même si une certaine élite intellectuelle, rejoignant en cela une intuition populaire obscure qui pressent ce lien plus qu'elle ne l'a découvert ou vérifié, en est convaincue, la majorité bien-pensante le nie, ce lien, avec vigueur. Tous ces ennemis de l'astrologie le sont plus, du moins veux-je le croire, par mimétisme culturel, par osmose sociale, que par conviction profonde. Il s'agit donc de les informer.

Ma seconde motivation, c'est l'estime de moi-même. Je ne puis vivre éternellement dans un contexte social qui rejette ce qui est devenu le leitmotiv central de ma vie, mon étalon dans mes relations avec autrui et avec le destin. Je ne puis vénérer indéfiniment une prostituée, même si je sais que celle-ci cache une grande dame, ainsi qu'avec perspicacité André Breton analysait la situation socio-culturelle de l'astrologie à notre époque, en Occident.

Soit dit en passant, je serais fort étonnée d'apprendre que les grosses têtes de la science, qui sont en même temps les fortes têtes de l'antiastrologie, se prennent pour «le vulgaire». Mais Breton savait ce qu'il disait. Il assimilait l'ignorant au vulgaire. Or, un professeur de physique de l'université de Paris VII, Wolkowski, confessait récemment ceci : «Pour ma part, je dois avouer mon incompetence totale en matière

astrologique, incompetence qui n'a d'égale que celle des 186 scientifiques signataires de la déclaration. En effet, aucun de nous n'a effectué la moindre recherche, ni publié des études scientifiques à ce sujet.» Navrante constatation, à propos de laquelle on se demande si ce n'est pas justement cette ignorance commune qui explique l'unanimité et l'homogénéité de leur condamnation — qui ressemble fort à une défense de territoire — si l'on songe qu'une discipline vivante où ils sont experts secrète au contraire des discussions, de saines polémiques résultant d'optiques différentes.

Ce besoin d'adéquation avec mon milieu ambiant est peut-être une faiblesse, soit. Mais, monsieur B... , l'homme n'est-il pas un animal social qui a besoin d'être intégré à son groupe ? Et peut-il s'épanouir vraiment autrement, en étant une bête curieuse, quand ce n'est pas un animal proscrit, banni ?

Enfin, ce qui me pousse dans ce combat, c'est le désir de partager avec mes semblables. Il me semble que je dois témoigner de cette découverte qui m'a donné les plus grandes ivresses de l'esprit, qui m'a apporté, par-delà beaucoup d'angoisse, une vision du monde cohérente, pleinement satisfaisante. Un astrologue me dirait que ce message (que je ressens comme impérieux à transmettre) est celui de Mercure, si fort dans mon thème, de Mercure, le demi-dieu messager qui souffle aux hommes le secret des dieux ; de Mercure, symbole en somme de la vulgarisation. On me taxera de messianisme paranoïaque peut-être, mais alors, tout un chacun en est atteint, qui se sent poussé à dépasser les limites de sa petite vie quotidienne, aiguillonné par autre chose que les sacro-saints impératifs matériels.

Je veux que l'image de l'astrologie soit revalorisée de telle manière que cet ingénieur n'ait plus honte, dans un acte d'autocensure, de laisser traîner sur son bureau sa bible, à savoir ses éphémérides ; que tel autre, PDG respectable et respecté, puisse sereinement montrer son intérêt pour les astres, qui

le pousse à faire appel à leur diagnostic caractérologique — comme on le fait déjà pour la graphologie — lorsqu'il s'agit pour lui d'engager un personnage clé de son entreprise ou lorsqu'il veut s'associer. Je veux que tel physicien qui travaille au CERN puisse tranquillement signer ses ouvrages astrologiques, au lieu d'avoir recours à un pseudonyme. Que les astrologues eux-mêmes n'aient plus des vies de D<sup>r</sup> Jekyll et M<sup>r</sup> Hyde, cultivant leur jardin dans le secret — et dans la honte — pour garder au grand jour une situation plus rémunératrice.

Car, contrairement à l'idée répandue dans le public, les astrologues valables et sérieux ne peuvent s'enrichir ni même vivre largement, dans l'impossibilité où ils sont de demander des honoraires correspondant à la dose de travail qu'ils ont fournie qui est souvent considérable allant, pour un thème, jusqu'à plusieurs jours (s'il est travaillé à fond, incluant des prévisions à longue échéance). Ce qui les pousse soit à renoncer à vivre de leur art, soit à faire des compromis peu satisfaisants avec ce dernier, autrement dit à devenir... moins sérieux et moins valables.

L'introduction, cependant, sur le marché moderne, de l'ordinateur professionnel qui fait les calculs pour et à la place de l'astrologue change quelque peu ces conditions. Mais un ordinateur coûte cher, et très peu de professionnels en possèdent un à l'heure actuelle<sup>10</sup>.

Le mécénat astrologique a vécu, qui permettait à Morin de Villefranche, professeur de mathématiques au Collège de France et astrologue de Louis XIV, de vivre honorablement des subsides du Roi-Soleil (qui, soit dit en passant, méritait bien son nom, étant né sous le signe du Lion). Morin de Villefranche fut le dernier astrologue d'État.

Aujourd'hui, cette situation regrettable qui encourage les abus des demi-charlatans est due à la détestable image de

---

<sup>10</sup> Cette «heure actuelle» se situe en 1980, notons-le. (NDE)

marque de l'astrologie que l'attitude cynique ou vénale de ces derniers nourrit constamment. C'est là le cercle vicieux de l'astrologie moderne, miroir aux alouettes de tout un public friand de ses secrets, facilement satisfait par des prestations nécessairement imparfaites... puisqu'il faut bien vivre.

La qualité du produit délivré par l'astrologue étant liée au statut social de cette discipline, à son image de marque, c'est seulement lorsque celle-ci sera satisfaisante que s'équilibrera le rapport temps-qualité-prix de ce produit.

Mais, m'opposera-t-on, une très grande proportion de gens croient peu ou prou à l'astrologie ! Selon l'enquête d'un hebdomadaire, 58 % des Français la considèrent comme une science ; alors, de quoi vous plaignez-vous ?

Je me plains, par exemple, d'un point d'exclamation. Oui, car voici comment un important hebdomadaire cite les intérêts des différentes couches de la population française pour les diverses branches de la science : « Les cadres supérieurs et les patrons retiennent l'économie et la sociologie... Les employés et les cadres moyens, ainsi que les jeunes, font une large part à l'astrologie (!) ».

Est-ce parce que j'ai une formation de grammairienne que je suis particulièrement chatouillée par ce point d'exclamation moqueur, reflet de tout le consensus culturel d'une intelligentsia où, visiblement, on ne saurait prendre la science d'Uranie au sérieux ? Indignée, j'écris quelque chose dans ce sens au journal qui est assez beau joueur pour publier ma lettre.

Je me plains de ce que les médias se fassent le complice de ce mépris narquois où les lobbies scientifiques ou rationalistes tiennent les astres. Les preuves, hélas, abondent et je vais en citer quelques-unes. Dans un mensuel d'inspiration américaine destiné aux femmes et jeunes filles très « dans le coup », on offre à ces dernières « un horoscope personnalisé à



cinquante francs », leur demandant de remplir le formulaire *très discrètement*, car, lit-on, « aller voir un astrologue, ce n'est pas votre genre ». Bien sûr. On veut le fruit, mais pas l'écorce. On hurle avec les loups — dans le bon ton —, mais on veut tout de même exploiter le filon. Aller voir un astrologue, quand on est respectable et « comme il faut », vous n'y pensez pas ! Ai-je une tête, moi, à croire en ces vieilles lunes ?

Bref, l'astrologie est à la science ce que la pornographie est à l'érotisme : une sœur honteuse, aux atours croustillants.

Il leur arrive d'ailleurs d'être réunies dans un tabou commun. Ayant proposé un projet d'émission à la télévision helvétique, il me fut répondu qu'on le trouvait intéressant, mais que l'un des dirigeants de cet organisme avait déclaré que tant qu'il serait responsable, il n'y aurait, sur le petit écran suisse, « ni fesse, ni astrologie » !

Un autre exemple ? En voici un, très révélateur de l'image déplorable de la science des astres, en France cette fois.

Lorsque, fin 1977, une chaîne de télévision française me contacte, me demandant de participer à une émission dans le cadre d'un magazine hebdomadaire, il s'agit, me dit-on, d'un tableau sociologique du monde de la voyance et de l'astrologie, de l'univers de la divination. Une fois de plus, je réagis en faisant un distingo énergique entre l'astrologie divinatoire, la plus fragile — comme toutes les sciences conjecturales mais, il faut bien le dire, la plus fascinante pour l'homme curieux de son avenir — et l'astrologie caractérologique. Celle qui, virtuellement, contient la première et qui, pour le sage préoccupé du « connais-toi toi-même » socratique, peut agir comme un révélateur. Je rétorque alors au réalisateur de l'émission que, puisque l'astrologie a, de nos jours, tant de mal à s'imposer en tant que science sérieuse, digne, je me refuse à venir la défendre sur le terrain, plus glissant, de l'astrologie divinatoire et surtout amalgamée à la voyance, avec laquelle elle n'a strictement rien à voir.

Avec bon sens, il me répond que j'ai là une merveilleuse tribune pour expliquer la différence. Différence entre l'astrologie et la voyance d'une part ; différence entre l'astrologie descriptive et la prévisionnelle, d'autre part, qui, aux yeux du public tend vers zéro. J'accepte donc la situation paradoxale qui consiste à se trouver mêlé à un groupe dans le but unique de s'en distinguer, cela étant dit sans aucune idée de supériorité, étant bien entendu que la voyance, quand elle est authentique, est un don sublime et mystérieux.

Le réalisateur et la journaliste enregistrent alors tour à tour nombre d'astrologues, dont moi. Tous, séparément, nous aspirons à exposer aux téléspectateurs la base astronomique, mathématique, rigoureuse de l'astrologie qui n'a rien à voir avec un « flash » de voyante, purement subjectif, invérifiable sur le moment, alors que le code empirique, le langage des astres est lisible, transmissible, démontrable. Tous, nous aspirons, dans ces interviews, à convaincre ceux qui nous écoutent de la fascinante beauté de cette science millénaire, de son sérieux, surtout, lorsqu'elle est pratiquée noblement. En ce qui me concerne, j'ai l'impression d'avoir dit l'essentiel destiné à rompre le malentendu qui, au départ, mélangeait tout. Le temps passe. Quelques semaines avant la diffusion, je demande par hasard à un rédacteur de *Télé 7 jours*, qui se trouve dans l'effervescence du jour de bouclage :

— Au fait, quel est donc le titre, finalement, de l'émission sur les astrologues ?

— Je te trouve cela tout de suite, ma belle, répond Philippe, un Scorpion des plus aimables, qui fait mentir la Tradition. Et, sortant une feuille imprimée, il déclare :

— Eh bien, voilà, cela s'appellera *Les Marchands d'avenir*.

— Quoi ? J'ai sursauté, incrédule. Tu dis bien *marchands d'avenir* ? Mais c'est impossible !

— C'est pourtant bien là et ça part même illico à l'impri-

merie. Au fait, — il a dû noter ma mine effondrée —, pourquoi te mets-tu dans cet état ? Ah ! oui, bien sûr, ce n'est pas reluisant comme titre ; ha, ha ! c'est marrant tout de même, on ne dirait pas cela de scientifiques se penchant sur l'avenir : là, c'est du sérieux.

— C'est justement à cause de cela que ce titre est impossible, dis-je. Tu as mis le doigt dessus, Philippe. Un monsieur qui fait de la futurologie ou de la prospective, jamais on ne le qualifierait de *marchand d'avenir*. Pourtant, il vend lui aussi de l'avenir, à ce taux-là. Il n'est pas question que je participe à une émission ainsi intitulée. Pas question !

D'émotion, j'ai le cœur qui palpite dans ma gorge. Un stress comme cela administré quotidiennement pendant six mois et l'on atteint la dose mortifère. Je prends le téléphone qui se trouve à portée de ma main et j'appelle M. Cazeneuve, directeur de la chaîne concernée. Après m'être annoncée, je lui demande de changer le titre de l'émission. M. Cazeneuve paraît très surpris — j'espère faussement, mais, hélas ! je n'en suis pas sûre.

— En quoi ce titre, chère madame, vous choque-t-il ?

J'ai bien envie de lui demander s'il lui est indifférent, à lui, d'être appelé marchand de quoi que ce soit, mais, devant son affabilité, je me retiens et réponds :

— C'est très simple. Il se trouve que je n'ai rien à vendre. Je n'ai pas même un cabinet de consultation et, en ce qui me concerne, ma position vis-à-vis de l'astrologie est une position de témoin. Si donc vous maintenez ce titre outrageant qui fait penser aux marchands d'illusions, marchands du temple, etc., je vous demande de m'exclure de votre émission. Et je ne vous cache pas que par respect pour l'astrologie et par solidarité pour les astrologues qui n'ont pas connaissance encore de ce qui sera pour eux une surprise effarante, je vais m'empresser de les instruire immédiatement. Je ne doute pas que la plupart d'entre eux suivront mon exemple.

— Je prends note de votre coup de fil, nous allons voir ce que nous pouvons faire.

— Je vous rends simplement attentif aux délais d'impression des hebdomadaires, que vous connaissez mieux que moi. Par exemple, *Télé 7 jours*, d'où je vous appelle, est en train de boucler et...

— Je vous ai comprise, Madame, me répond-il, impatienté. Je suis sûre qu'aux yeux de ce directeur, je fais figure d'enquiquineuse et, au mieux, d'Iroquoise. Qu'il songe que, si les duchesses peuvent se permettre tous les écarts de langage, considérés comme de simples excentricités, les supposées putains ne bénéficient pas de la même indulgence, et l'astrologie, on l'a vu, est la prostituée de la science.

En attendant, il faut absolument retarder l'impression des programmes, le titre fatal, *Les Marchands d'avenir* risquant, sinon, d'apparaître dans tout son opprobre sur des millions d'exemplaires. Je reste un long moment suspendue au téléphone pour demander aux différents journaux de télévision de surseoir de quelques heures à l'impression de leur prochain numéro, dans l'attente de la décision finale. Il me paraît en effet essentiel que l'astrologie ne soit pas présentée sous un titre pareil. Essentiel.

J'ai de la chance. *In extremis*, il est changé. J'en suis absurdement reconnaissante au directeur de FR3 qui renonce à ce titre racoleur au bénéfice d'un autre plus sobre, à savoir : *Voyants et Astrologues*. Le même panier, mais avec deux compartiments séparés, me dis-je. Ne soyons pas trop exigeants.

Mais, au vu de l'émission, je me dis que c'est vraiment frustrant. Toute cette effervescence pour cela ! Toutes les aspirations des astrologues réduites à néant. Une fois de plus, c'est un joyeux pot-pourri de voyantes dans l'exercice de leur fonction, assises parmi leurs gris-gris, mêlées à des zombis d'astrologues quasiment muets sur leur science. Mais en

situation. Moi aussi, je suis en situation, filmée durant une de mes émissions hebdomadaires *Au bonheur des astres*. Mes sept minutes sont réduites à la portion congrue.

Quant à la fameuse différence, elle est oubliée, évanouie. Le malentendu reste complet, ou presque. « Comme la vie est lente, et comme l'espérance est violente... » Ce n'est pas encore aujourd'hui que l'image de marque de l'astrologie aura subi une mutation spectaculaire.

La confusion, au contraire, règne plus que jamais. On retombe une fois de plus dans les espèces sonnantes et trébuchantes, qui semblent être, en général, l'objet numéro un de la curiosité des enquêteurs. À croire que la vénération de Mammon est une exclusivité de ce milieu. D'un milieu où, une fois de plus, on ne fait pas le détail, où le pire — cupidité, incompétence, exploitation de l'angoisse et de la crédulité du public, malhonnêteté et opportunisme social — côtoie le meilleur : goût de la rigueur, sens et souci de la vérité à travers une recherche, une quête permanentes, esprit critique et curieux à la fois. En effet, au lendemain de l'émission citée, on peut lire, dans un hebdomadaire parisien, un article qui me fait dresser les cheveux sur la tête :

« La voyance représente un chiffre d'affaires annuel de trois milliards de centimes (trois milliards sont plus évocateurs pour le lecteur que trente millions de francs), révèle l'enquête dirigée par L. D. destinée à l'émission du 14 octobre 1977, sur FR3. Une longue enquête, au cours de laquelle L. D. a rencontré 8 des 10 000 voyants recensés officiant en France, parmi lesquels madame Soleil, Elizabeth Teissier, qui fut l'astrologue d'Antenne 2, madame Frédérika, qui connut la gloire pendant les années 60 et qui pratique toujours la divination entourée de chouettes empaillées, de boules de cristal et de formules cabalistiques accrochées au mur. »

J'avoue que j'ai un choc. Je ne m'étais jamais vue encore

dans un tel décor et l'idée d'être projetée, à mon corps défendant, parmi les chouettes empaillées me fait frémir. Quelle promiscuité ! Et moi qui passe, comme tout véritable astrologue, des heures interminables non pas dans des invocations ou des mélopées incantatoires, mais le nez plongé dans l'évaluation de rapports angulaires, d'interpolations ou de calculs d'heures locales compliquées et puis, pour l'interprétation, dans une recherche jamais close de toutes les combinaisons possibles d'un code combinatoire complexe, cela me fait enrager. Cela me fait enrager d'autant plus que j'ai décidé de ne pas exploiter le filon céleste, me contentant, pour l'instant, d'informer mes contemporains de la vraie nature de l'astrologie, que je continue d'explorer et de vérifier. Bref, contrairement à ce journal à gros tirage, mais si mal informé, je « n'officie » pas et il me paraîtrait de ce fait étonnant que je sois « recensée » ! Mais autant en emporte le vent des médias !

Ceux-ci ne sont pourtant pas entièrement responsables de la mauvaise presse de l'astrologie et notamment de la confusion faite communément avec la voyance. Le laxisme résigné de certains astrologues, d'une part, l'exploitation cupide de ceux qui veulent être pris pour tels, d'autre part, entretiennent ce malentendu. Hélas, nombreux, en effet, sont ceux qui s'entourent d'une aura de soufre et d'un mystère quelque peu inquiétant, en se laissant, par exemple aller à des prédictions spectaculaires qui n'ont d'astrologique que le nom, cela afin de ne pas décevoir l'attente, sans comprendre combien ils nuisent à l'image de leur art ; sans comprendre combien il serait tellement plus honnête, et à la longue tellement plus fructueux, de désigner les limites de l'astrologie, de refuser de faire le guignol dans des manifestations folkloriques où les boules de cristal côtoient les prétendus serviteurs d'Uranie.

Dans une enquête réalisée par une revue britannique, au début de 1980, la confusion reste absolue entre les deux domaines. On voit les astrologues interviewés — des Anglais,

des Américains, un Français — accepter de poser pour les photographes entourés de zodiaques, mais aussi de tarots ou de boules de cristal, se saupoudrer, éclectiques, d'orientalisme, de spiritisme, de communications extra-terrestres, de réincarnations successives. À tel point que l'on se demande si vraiment il s'agit d'astrologues... et, en fait, à propos de certains d'entre eux, on n'a que peu d'illusions. Complaisance exhibitionniste dans le sensationnel — « Je suis convaincue, dit l'une des personnes interviewées, que mon assistant a été mon amant dans mes quatre vies antérieures » (il faut faire bon poids !). Une autre, grande bourgeoise anglaise, bon chic, bon genre, sourit d'un sourire satisfait, tandis que la légende explique — ce doit être cela, le fameux humour anglais : « Je savais que mon mari mourrait. » Il est certain que la malice du journal est sûrement à incriminer, mais l'est-elle lorsque la même dame explique qu'elle fut délivrée d'un mauvais sort par une amie extralucide qui exorcisa le mal en tenant un crucifix d'une main et... un gin-tonic de l'autre ?

Les prétentions à la scientificité fondent comme neige au soleil devant de telles incongruités navrantes. Heureusement, dans cette enquête, on entend aussi la voix de la connaissance et de l'intégrité. Mais on l'a reléguée en fin d'article, car les premières ressemblent tellement plus à l'idée sulfureuse qu'on se fait de ce monde plus ou moins grouillant, mais toujours très prosaïque et très organisé sur le plan de la rentabilité... L'une de ces pythoisses n'a-t-elle pas une cour utile — une ruche — de huit personnes qui gravitent autour d'elle, jusqu'à son attachée de presse personnelle et son chauffeur, celui-ci n'étant autre que son ex-mari que le sort destinait, paraît-il, irrévocablement au divorce ?

Comment s'étonner, dès lors, que les conclusions des enquêtes relativement sérieuses dans la presse concernant l'astrologie laissent en dernier ressort à celle-ci le rôle peu enviable de bouffon de la société ? À preuve, ce mot de la fin

de *Paris-Match* (en 1976) qui, en titrant son article de façon très révélatrice « Faut-il avoir honte de lire son horoscope ? » reproduit une interview de votre servante qui plaide en faveur de l'astrologie, et conclut ainsi : « Nous avons laissé E. T. plaider sa cause. Écoutons ce que répond la science. Pour la majorité des scientifiques, il n'y a aucun doute : l'astrologie n'a aucun fondement rationnel. Le 3 septembre 1975, plus de 100 savants, dont 15 prix Nobel, ont publié un communiqué de presse qui mettait en garde le public contre l'astrologie, traitée en gros de fausse science, imposture, piège de la crédulité publique, etc. Le débat ne sera jamais clos. Il reste qu'il n'est pas interdit aux incrédules de lire avec amusement (et intérêt ?) leur horoscope. Et beaucoup ne s'en privent pas. » Remarquons que le bouffon a tout de même une chance de capter l'intérêt du lecteur. Tout n'est donc pas perdu.

Comment, dès lors que cette ambiguïté entre voyance et astrologie est entretenue par ceux qui y trouvent leur compte (qui dissimulent leur ignorance et leur abus de pouvoir derrière le paravent d'une astrologie-alibi réduite à sa plus simple expression), comment s'étonner de la petite aventure qui m'arriva il y a quelques mois et qui se répète sans arrêt, sous une forme ou une autre ? J'entrai dans un grand immeuble de l'avenue George V, aux multiples raisons sociales. Un peu perdue, je m'adressai au planton de service, lui demandant de m'indiquer la firme que je cherchais. Il me dévisagea un instant et son œil s'alluma.

— Vous devriez le savoir, me dit-il, l'air complice.

— Ah bon, pourquoi ? répondis-je, interloquée.

— Eh ! répliqua l'homme tout fier de sa trouvaille. Je vous ai bien reconnue, va, la sorcière d'Antenne 2. Et votre don de seconde vue, alors ?...

Bien qu'il existe des journalistes spécialisés dans certains domaines, la vocation du journaliste est d'avoir des clartés sur tout — un peu comme l'honnête homme du XVII<sup>e</sup> siècle — et



de se faire le porte-parole du consensus intellectuel et social de son époque. Lorsqu'un jugement intervient en sus, le journaliste, prenant position par rapport à son sujet, dépasse, me semble-t-il, sa position de miroir pour devenir un personnage, jouer un rôle actif dans la société. Il est bien évident que ces cas restent l'exception et qu'on ne peut guère, dès lors, s'indigner d'un tableau, même mensonger, brossé sur un certain sujet, si le paysage exposé est le reflet d'un mode de pensée majoritaire.

C'est pourtant ce que je fis lors de la polémique d'*Astralement vôtre*, lorsque, fin octobre 75, un quotidien de gauche publia une vaste diatribe sur trois colonnes contre l'astrologie. Je m'indignai. Et je réagis à l'outrage comme suit :

Je n'aurais pas répondu à votre article du 10 octobre dernier si celui-ci n'avait mis en cause qu'*Astralement vôtre*. Mais puisque vous avancez comme évidentes des affirmations parfaitement contestables concernant l'astrologie et ses corollaires, je me sens obligée d'user du droit de réponse coutumier. À vous lire, je crains que vous soyez assez mal renseigné sur l'astrologie moderne. Vous lui reprochez de supprimer le libre arbitre, « en rendant l'homme de moins en moins maître de son destin ». Vous la classez comme superstition, « parce que ce n'est pas une science vérifiée ». Et vous l'accusez de « ramener l'homme au niveau culturel du pithécantrope ». Enfin, pour vous, c'est *Astralement vôtre* ou la suppression de l'Éducation nationale. Pas moins.

J'ai à vous répondre ceci : L'astrologie moderne ne croit pas « au destin écrit dans les étoiles », mais à l'influence des planètes sur tous les êtres vivants, y compris l'homme. Le Dr Dewan, savant américain, a démontré l'influence de la Lune sur le cycle menstruel des femmes. Cette même influence a été démontrée sur le tropisme des huîtres. La nature obéit à des rythmes biocosmiques mis en lumière en particulier par Michel

Gauquelin, du CNRS. Veillez à lui interdire l'accès à l'enseignement ! Celui que l'astrologie intéresse pense que l'homme ne fait pas exception dans la nature et qu'il est solidaire du cosmos dont il est une parcelle. Sans aller chercher le pithécanthrope, Spinoza ou Leibniz ont conçu des systèmes philosophiques inspirés par un tel panthéisme et ils n'étaient athées ni l'un ni l'autre, que je sache, bien au contraire. Le déterminisme absolu est à l'opposé de l'astrologie qui, ne vous en déplaise, « n'affirme pas, ne décrète pas, ne révèle pas ». En cela, elle suit les préceptes des Anciens qui disaient déjà : « Les astres inclinent, mais ne déterminent pas. » Il ne vient à l'idée de personne de dire que le bagage génétique dont nous héritons supprime notre libre arbitre. Pourtant, il crée des inclinations indiscutables. L'astrologie croit qu'il en va de même avec l'influence des planètes et qu'il est de l'intérêt de l'homme de le savoir, selon l'adage populaire qu'un homme averti en vaut deux. En cela, elle ne s'oppose ni au libre arbitre de l'homme, à qui elle donne cependant un merveilleux instrument de connaissance de soi, ni au christianisme, et la preuve en est que onze papes furent également astrologues dans le passé. Sans oublier de nombreux Pères de l'Église, en particulier saint Thomas d'Aquin, qui dit ceci dans sa *Somme* : « Les corps célestes sont la cause de tout ce qui se produit dans ce monde sublunaire ; ils agissent indirectement sur les actions humaines, mais tous les effets qu'ils produisent ne sont pas inévitables. »

Ce n'est pas une science vérifiée. Et alors ? Il en est de même de la graphologie, de la physiognomonie et de tout ce qui touche aux sciences humaines, telles que la sociologie, l'économie, la psychologie ou la psychanalyse. La télépathie était un phénomène parapsychique non vérifié. Elle le fut récemment, mais ne fut pas expliquée pour autant. L'esprit scientifique ne consiste-t-il pas d'abord en une ouverture d'esprit à des faits nouveaux, même inexpliqués ? Avec votre

raisonnement, expliquez donc comment il se fait que des budgets militaires importants soient affectés à des expériences qui sont à l'antipode de toute science exacte ?

Elle « infantilise l'homme jusqu'au niveau culturel du pithécanthrope » ? Merci pour Keppler, Goethe, Balzac, le R.P. Riquet, A. Breton, C.G. Jung, Emmanuel Mounier, Gabriel Marcel et j'en passe. Merci pour Raymond Abellio, polytechnicien, philosophe, écrivain, et de nombreux autres esprits scientifiques.

Ce qui est outré est négligeable. *Astralement vôtre* contre l'Éducation nationale, c'est une belle envolée, mais cela fait sourire. Pour ma part, je trouve mon émission beaucoup moins dangereuse que votre intolérance. Vous souhaitez qu'on interdise une discipline, parce qu'elle serait néfaste à la vie politique telle que vous la concevez. Souvenez-vous de Lyssenko.

Ce que j'ai voulu faire est simple. L'astrologie m'intéresse depuis toujours. Je l'ai étudiée sérieusement, avec un bagage universitaire qui me permettait de dépasser le stade de l'horoscope de foire. J'ai vu la masse énorme de gens autour de moi que cela intéressait. J'ai pensé à une brève émission de télévision et, naïvement, je trouve jolie l'idée des signes du zodiaque défilant dans des cieux différents. Dans mon esprit, c'était un début. Antenne 2 décida d'un essai. Si l'émission ne vous plaît pas, j'en suis désolée, mais cela ne vous permet pas de jeter un anathème aussi catégorique sur une discipline que visiblement vous ignorez et qui intéresse une grande partie du public. Je suis toujours étonnée de constater que tout un chacun prétend être habilité à porter un jugement sur l'astrologie, ce qu'il ne ferait jamais à propos de la médecine, de l'ethnologie ou de n'importe quelle discipline. Enfin, ce n'est pas à moi de vous rappeler que la télévision d'État a l'obligation d'accueillir toutes les grandes familles de pensée.

L'astrologie en est une.

Comme on peut le constater, mes relations avec les médias sont souvent houleuses et passionnelles, un peu dans le style des relations du couple de *Qui a peur de Virginia Woolf*? On a besoin de l'autre, mais on ne l'avoue guère, et d'autre part, pas question de céder du terrain, de se laisser dominer ! Sur-tout lorsqu'il y a malentendu, méconnaissance du sujet ou de la personne.

Si on ne peut en vouloir gravement à un journaliste de s'être fait l'écho de la majorité (bien) pensante, ne peut-on à juste titre s'offusquer de la partialité et du jugement de valeur (négative) implicites dans cette définition que Littré donne de l'astrologie, en 1872, dans son Dictionnaire: « Art chimérique, prétendant prévoir l'avenir d'après l'inspection des astres. » Sans oublier que la définition est fausse, sinon incomplète, l'astrologie étant avant tout une science descriptive et empirique du caractère, avant d'être prévisionnelle. Il est évident que M. Littré, lui aussi, se faisait le miroir — trouble — de son époque scientiste, où l'homme croyait encore naïvement et orgueilleusement résoudre tous ses problèmes, annihiler toutes ses limitations par la science et la technique. Il aurait dû aller faire un tour du côté de la Salpêtrière où officiait le D<sup>r</sup> Charcot qui utilisait les découvertes d'un « charlatan » nommé Mesmer pour être amené à se poser certaines questions. Et puis, ce grand homme, qui avait tout un dictionnaire dans la tête, avait fait le plein — ou le vide — en ce qui concernait les questions litigieuses et lorsqu'on le contemple, posant avec arrogance et sérieux pour le photographe, le bras dans la célèbre position napoléonienne, on comprend qu'un tel homme ait refusé d'être, si peu que ce fût, téléguidé par des étoiles qu'on ne contrôle pas. En tout cas, point n'était besoin de faire appel à un tel cerveau pour une définition aussi indigente. Celle-ci, cependant, j'en suis sûre, alimenta l'antiastrologie de plusieurs générations.

Jeu de faux miroirs que cette interaction permanente entre l'intelligentsia aux préjugés aprioristes, elle-même marquée par l'environnement culturel où elle évolue et marquant à son tour ses contemporains par ses œuvres, ses écrits *ex cathedra*. Jeu de miroirs, cercle vicieux, nœud gordien qui attend son Alexandre. Car l'argument d'autorité, bien que souvent unique, est lourd dans la bouche d'un savant.

Sauf lorsqu'il se ridiculise, comme ce fut le cas au cours d'une émission radio *Les Histoires extraordinaires* que patronnait Lucien Barnier, esprit ouvert et éclairé, Vierge curieuse et objective, qui, hélas, nous a quittés depuis. C'était en été 76. L. Barnier avait réuni plusieurs astrologues, un médecin et un astronome pour discuter du bien-fondé de l'astrologie. À noter que les astrologues étaient tous trois d'un niveau universitaire. Lorsque ce fut au tour de l'astronome M. B... de donner son sentiment sur le sujet, il explosa littéralement, en proie à un véritable délire verbal, prenant les auditeurs à témoin, les avertissant des dangers redoutables de l'astrologie, partant en guerre (sainte) contre celle-ci. Où était le rationalisme serein ? Il éructait, prenant le mot charlatanisme comme équivalent absolu du mot astrologie, regrettant, insinuait-il, la non-application de l'article du Code pénal qui prévoit une amende, voire l'emprisonnement, aux pratiquants de prophéties, divinations, prédictions qui abusent de la crédulité publique.

Devant tant de volubilité hargneuse, on ne pouvait que rire. Tous les gens présents éclatèrent d'un rire sain. Cela était ubuesque : le croyant, le mystique n'était pas celui que l'on pensait.

— Que savez-vous de l'astrologie ? finis-je par lui demander. Vous êtes-vous déjà fait faire votre thème, Monsieur B... ?

Continuant sur sa lancée, il ne cesse de haranguer les auditeurs et fait fi de ma question. Que je répète. Inlassablement. Lucien Barnier vient alors à mon secours.

— Oui, monsieur B... , dites-nous si vous avez essayé de vous faire dresser votre carte du ciel.

— Pourquoi le ferais-je, puisque tout cela n'est que plaisanterie ?

— Et la méthode expérimentale, alors, Monsieur B... , qu'en faites-vous ? Je croyais qu'elle était chère aux scientifiques ? dis-je.

— Eh bien, faisons une expérience ici, à France-Inter, dit l'animateur. Nous allons donner vos coordonnées de naissance à nos trois astrologues ici présents qui prépareront votre thème pour la semaine prochaine. Et ici, à l'antenne, en votre présence, nous ferons le procès de l'astrologie. Vous nous direz si oui ou non vous vous reconnaissez dans les trois études, qui, il faut le souhaiter pour l'astrologie, ne devraient pas être trop divergentes ! Vous êtes d'accord, monsieur B... ?

— Bien sûr, répondit celui-ci, flatté. (Un Sagittaire résiste difficilement à une telle marque d'intérêt et, par ailleurs, théoriquement, il est assez sport.)

La semaine suivante, pourtant, la prudence l'emporta sur la curiosité scientifique et sur l'esprit fair play. M. B... se fit excuser *in extremis* par un télégramme, invoquant la force majeure. Lucien Barnier, furieux de voir son émission catapultée au dernier moment, retomba sur ses pieds en mettant ses auditeurs au fait de la situation. Cet astronome, plutôt que de risquer d'apercevoir la tête hideuse du monstre du loch Ness — sous forme d'une éventuelle démonstration expérimentale qui aurait remis en question tout son système de valeur — préférait ne pas mettre la sienne au hublot. Et si l'on songe au bouleversement qu'il a ainsi évité, le pauvre homme, on n'est pas très éloigné de lui donner raison !

Comme on le constate, les médias parfois jouent à la perfection leur rôle de... médiateurs, d'accoucheurs de vérité, même si l'enfant refuse de se présenter, ce qui, en soi, est déjà

une réponse. En revanche, combien de fois me suis-je trouvée en face d'un journaliste qui me disait plus ou moins ceci :

— Si vous voulez que je fasse un reportage favorable, convainquez-moi. Allez-y, convainquez-moi, car je n'y crois pas.

Comme si ma raison d'être, sur cette terre, avait de tout temps été d'initier M. X., de le persuader, de le dorloter et de lui apporter toute cuite une connaissance que, moi, j'avais mis des années à faire mienne. Ne sommes-nous pas à l'ère de l'aliment instantané ? Nourritures terrestres ou nourritures spirituelles, quelle différence ?

Quelle prétention et quelle naïveté dans ce genre de réaction qui me désarme ou m'impatiente selon les moments ! Parmi cette sorte d'individus, on trouve fréquemment ceux qui veulent s'improviser les juges et arbitres d'une discipline dont ils ne connaissent pas le premier mot. Et, parfois, ils arriveraient presque à vous désarçonner ! Ainsi fus-je plongée dans une profonde, mais heureusement brève perplexité, le jour où un jeune journaliste, malicieusement, se fit logicien et, tout de go, me décocha une flèche qu'il croyait mortelle.

— Et d'ailleurs, dit-il (nous parlions des prévisions vérifiées par les faits, dont l'astrologie pouvait s'enorgueillir), et d'ailleurs, tout cela se neutralise, car une prévision fausse annule une prévision juste.

Je restais coite. L'apparence de la logique plaidait pour lui :  $1 - 1 = 0$ . Mais quelque part, cela me chiffonnait. Et j'avais raison. Car, il est bien évident qu'une prévision fausse est bien plus facile à faire, bien plus probable, puisque tous les possibles sont faux, sauf un : le possible qui va se réaliser. Alors, prédire l'assassinat de Kennedy pour la période concernée et pour Dallas, cela refermait vertigineusement le champ des possibles, cela pointait sur le seul possible, celui qui allait se réaliser. J'eus un mal fou à faire comprendre cela à ce journa-

liste qui trouvait cela trop abstrait, donc louche. Manifestement, je prêchais pour mon saint. Mon petit journaliste avait joué à Socrate avec moi et je lui en étais bien reconnaissante. Bien sûr, sa maïeutique à lui, au lieu d'être la question féconde, c'était l'ironie et les affirmations « hénaurmes » ; mais chacun a sa méthode et le résultat était le même en l'occurrence.

Même attitude négative d'une femme journaliste qui fut chargée de m'interviewer, lors du Festival du Livre de Nice, en 76, où je venais présenter « ma sorcière » nouveau-née. Elle m'appela à l'hôtel un matin :

— Je vous préviens, dit-elle. Je ne crois absolument pas à l'astrologie. Pour moi, ce sont des fariboles ; vous voyez, je suis franche avec vous.

— Et j'apprécie cette franchise, dis-je. Mais si vous êtes à ce point hostile, prévenue contre ce qui constitue le centre de gravité de ma vie, vous ne pourrez pas être objective. L'objectivité suppose la neutralité, non ?

— Je sais. Mais vous comprenez, tout ce fatras qu'on lit dans les journaux, ces horoscopes, c'est tellement fou, imprécis, minable souvent même, que vraiment je ne puis croire à tout cela.

— Ce que vous dites prouve que vous ne connaissez pas la différence entre l'astrologie populaire, collective des journaux, qui n'est d'ailleurs pas obligatoirement aussi débile que vous le dites, et la vraie astrologie, l'astrologie scientifique.

— Humm... vous croyez ? »

Cela visiblement ne la convainc pas. Il faut une démonstration précise, vivante. Ce doit être une pragmatique.

— Quel jour êtes-vous née ? lui demandai-je.

— Un 4 juillet. Ne me dites pas que cela suffit. Alors là, comme science...

— Je ne pourrais utiliser rien d'autre, là, sur l'instant. Pour le reste, il faut du temps. Mais attendez deux secondes.



— Vous sortez vos tarots en ce moment ? me demande la journaliste au bout du fil.

— Non, ma chère, je ne connais rien aux tarots. Je sors simplement mes éphémérides ; ce sont les positions astronomiques des planètes. Bon. Le 4 juillet, cela fait 11 degrés du Cancer, 11 ou 12, suivant le moment de la journée où vous êtes née, suivant l'année aussi. Bon. Ma chère, que vous est-il arrivé de très pénible en... voyons... mars 75 ? Allô, vous m'entendez ?

Un grand silence et puis :

— Non, ce n'est pas possible, s'écrie-t-elle d'une voix rauque. Ce n'est pas possible. C'est la période la plus malheureuse de toute ma vie. Ma mère, qui était le centre de mon univers, est morte en mars 75 et ma vie a totalement basculé. J'ai même déménagé dans le Midi pour être moins hantée par son souvenir, car je vivais avec elle. Je ne me suis jamais mariée. Comment pouvez-vous dire des choses aussi précises ? Comment ça fonctionne ?

— Je vous expliquerai cela quand je vous verrai. Quand, au fait ?...

Cependant, dans la mesure où les médias doivent tout de même jouer un tant soit peu le jeu, y entrer, afin d'établir le dialogue, ce n'est pas dans les contacts avec les journalistes — je parle des contacts réels, des rencontres et interviews — que j'ai trouvé le plus d'arrogance satisfaite, d'agressivité plus ou moins déclarée, de scepticisme narquois, mais dans les dîners. Dans les dîners parisiens où l'on trouve, dans ce domaine comme dans l'autre, « à boire et à manger ».

D'abord, on l'aura remarqué, l'astrologie de salon est devenue la coqueluche des dîners mondains. C'est le chaînon manquant, la branche de secours des conversations languissantes ou guindées, des soirées où personne ne veut vraiment se découvrir, tout en cherchant à se faire une meilleure

—ou une pire— idée des autres. Et, à l'inverse, c'est le sujet idéal, le passe-partout social, le sésame psychologique des timides, intéressés par leur voisin ou voisine. Il y a quelques années, si l'on vous demandait ce que vous étiez, vous répondiez gentiment: «Je suis breton», ou: «Je suis hollandaise.» Aujourd'hui, vous n'aurez pas un instant d'hésitation, vous répondrez: «Je suis Lion», ou: «Je suis Scorpion ascendant Vierge, un mélange difficile à vivre, hélas, mais il faut faire avec. Et vous, mademoiselle? Ne me dites pas "Cancer", ce serait trop beau», etc.

Bref, l'astrologie est un sujet malléable et discutable à merci.

Tout un chacun s'improvise spécialiste en la matière, alors qu'il n'en possède, au mieux, que le b-a ba. Je ne connais aucun autre sujet où l'éclectisme, sinon l'ignorance totale, s'arroge avec si peu de scrupules le rôle de connaisseur. Devant les inepties qui se disent dans les salons, le silence est la réaction la plus sage, mais certains soirs, on oublie d'être sage et on rue dans les brancards, on s'insurge, on proteste. À la réflexion, les médecins ont, je pense, à subir les mêmes épreuves mondaines. Mais, leur corporation jouissant de l'estime générale, ils arrêtent net, par un certain sourire à la fois condescendant et navré, les embryons de consultations dans la gorge volubile de leur voisine de table.

—Voyez-vous, docteur, je suis ravie de vous avoir près de moi, car il y a bien longtemps que je voulais vous demander...

Devant l'air découragé et décourageant du médecin, la plupart des gens, s'ils ont quelque éducation ou quelque finesse, abandonnent.

Mais l'astrologie... Voyons, c'est amusant, c'est mystérieux et c'est tellement controversé que cela n'en impose pas. Cela permet de tout oser. Y compris de traiter implicitement le spécialiste d'imbécile, lorsqu'on suppose qu'il n'a jamais

réfléchi aux premiers arguments contre qui vous viennent instantanément à l'esprit. C'est là peut-être le plus agaçant. Lorsque l'un des convives, qui se dit sceptique et scientifique, croit vous faire une révélation qui va enfin vous apporter la lumière dans les ténèbres où vous errez depuis si longtemps :

— Madame, laisse-t-il tomber d'un air docte au moment psychologique où la conversation laisse à désirer, avez-vous entendu dire que les astrologues n'utilisent pas un zodiaque juste et que lorsqu'ils affirment que l'on est Lion, on est en réalité né sous le signe de la Vierge ?

Cette tarte à la crème revient si souvent sur la table que cela en devient lassant.

— Monsieur, non seulement, heureusement pour moi, j'en ai entendu parler, mais ce que vous décrivez se nomme le phénomène de la précession des équinoxes, qui était connu dès le II<sup>e</sup> siècle où il fut découvert par Hipparque. Et les astrologues en tiennent compte, ne vous faites pas de souci. On trouve plusieurs écrits d'astrologues précisant ce décalage entre les deux zodiaques, le stellaire, basé sur les constellations, et le solaire, basé sur les saisons, c'est-à-dire sur le retour annuel du Soleil sur l'équateur le jour de l'équinoxe de printemps, qui est un point de repère très naturel. Manilius et Ptolémée en faisaient déjà état, alors vous voyez, cela ne date pas d'aujourd'hui. Et malgré cela, certains astronomes, pas tous, notez-le, continuent de penser que les astrologues utilisent un ciel qui n'a rien à voir avec la réalité astronomique. C'est désolant, à la longue.

— Est-ce que cela aurait quelque chose à voir avec l'ère des Poissons que nous quittons, dit-on, pour entrer dans celle du Verseau ? demande alors Marie-Hélène, une étudiante en sociologie captivée par la science des astres.

— Exactement, dis-je. Chaque ère dure 2 160 ans, c'est-à-dire le temps que met le point équinoxal, ou point vernal, à

parcourir un signe, dans un sens rétrograde. Au début de l'ère des Poissons, qui correspond à l'ère chrétienne, avec son signe opposé, la Vierge (songeons aux multiples références : thèmes de pêcheurs, de pêche miraculeuse, culte de la Vierge), il y avait superposition, purement accidentelle, du signe et de la constellation. L'ère précédente, celle du Bélier, avait correspondu au mythe du patriarche Abraham sacrifiant l'animal, également au Dieu jaloux des Juifs ; la précédente, celle du Taureau, remontait probablement à des civilisations pastorales et était liée au culte du veau d'or, au Minotaure, etc.

Mais, confuse, je m'aperçois qu'une fois de plus j'ai enfourché mon dada.

— C'est idiot, repris-je, voilà que je vous fais un cours. Vous savez, si tout cela vous intéresse, il y a des livres, nombreux qui vous expliqueront cela mieux que moi.

— J'aimerais que vous me donniez une bibliographie astrolgique, Madame, me dit l'étudiante. Finalement, on ne sait pas quoi lire dans ce domaine et on ne sait pas non plus où se procurer les livres. C'est une littérature complètement occultée, dirait-on.

Elle a raison.

Une autre question revient souvent, qui se veut d'un détachement objectif parfaitement scientifique et que je soupçonne teintée d'un anthropomorphisme à l'envers : elle me fut posée pour la première fois par un astronome allergique à mon art :

— Comment peut-on imaginer que les étoiles se soucient de ce qui nous arrive à nous autres, pauvres humains ?

À quoi je répondis :

— Est-ce que la musique se soucie des pas du danseur qui se rythment sur elle ? Est-ce que le vent se soucie des feuilles qu'il entraîne et balance ?

Cette apparente objectivité cache, je crois, beaucoup de naïve prétention.

Le snobisme est un Janus aux deux visages diamétralement opposés : le snobisme intellectuel fait face au snobisme mondain. Si le premier commande de dénigrer avec hauteur « cette vieille chimère », comme l'appelait Auguste Comte, dans un mouvement non exempt d'une certaine lâcheté conformiste — le bon ton, c'est le bon ton, ne l'oublions pas, et il ne faudrait pas que l'on nous confondît avec ces esprits superstitieux et primaires, qui accordent du crédit à cette "fille folle de l'astronomie" —, le second, au contraire, se jette avec un enthousiasme affecté dans l'autre excès. Le propre du snobisme étant de se démarquer du vulgaire, donc de la norme et de la modération, ces deux mouvements extrêmes s'expliquent assez bien. Mais les snobs intellectuels des salons, de la science ou de la presse devraient réaliser qu'ils ne font que raffiner, exaspérer et pousser à sa limite logique et absolue une mode. Une attitude qui prévaut depuis trois cents ans, mais qui, placée sur la grande échelle du temps, ne dépasse tout de même pas le mouvement, la mode. Après le flux, le reflux est inévitable, et certains, avec plus ou moins de déplaisir, le savent, qui constatent, comme Edgar Morin, le « retour des astrologues ».

Celui-ci, c'est certain, exerce une véritable fascination, en positif comme en négatif. À preuve, ce dîner, très agréable et très parisien, où me conviait un soir cette figure des ondes françaises, mi-Lionne, mi-Centaure — pardon, Sagittaire —, qui me fit l'honneur de me placer à la droite du duc de B... Il faut croire que l'odeur de soufre que je dégage couvrait nettement les effluves de Shalimar que mon caprice avait choisi ce soir-là pour tenter de séduire le Tout-Paris ou, à tout le moins, ce que, de cette élite mondaine, il m'allait être donné de côtoyer. Car, à peine esquissai-je le mouvement de m'as-

soir, que ledit duc me prit à partie, et la galanterie de son propos ne parvint pas à en dissimuler l'agressivité latente.

— Vous êtes en effet une fort belle personne, Madame, et la *vox populi* ne ment pas. Mais, je vous en prie, ne tentez pas de me convaincre de votre « science » (son ton me fait entendre les guillemets ironiques). Voyez-vous, ce serait peine perdue, car je n'y crois pas.

Appel ou refus ? Peu importe ; ce qui m'amuse, m'agace et continue de me surprendre, c'est l'extraordinaire nombrilisme des gens qui croient que votre attitude, vos idées, vos convictions se modèlent plus ou moins sur eux. Ces égo-centriques naïfs, fussent-ils nobles, n'ont visiblement jamais assimilé la parole superbe de Léonard de Vinci qui dit quelque part que, « quand on est sûr de posséder la réponse, on n'a pas besoin de crier », ni même de parler. N'en déplaise à ce monsieur, par ailleurs charmant, son approche de l'astrologie ne me préoccupe pas le moins du monde. Je suis moi-même beaucoup plus égoïste — ou plus sereine — que cela. À moins que cette attitude ne tende simplement à suggérer que « je ne suis pas sûre d'avoir trouvé la réponse » ? Hélas ! cette hypothèse, Monsieur le duc, est à écarter, car trop de faits probants, de preuves répétées, — que je vous défie de qualifier de coïncidences, vu leur accumulation — me renforcent chaque jour dans ma conviction. Ce qui explique, monsieur de B... , que mon prosélytisme croît en fonction inverse de ladite conviction et que j'ai donc de moins en moins d'énergie disponible pour les esprits négatifs. C'est peut-être que je suis de plus en plus convaincue du fait qu'on ne peut donner aucune réponse à celui qui n'a pas posé de question et qu'inversement, celui qui la pose a déjà presque trouvé la réponse. C'est l'extrapolation, sur le plan intellectuel, de la parole de Jésus : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

Les dîners se suivent et ne se ressemblent pas (toujours). Un soir d'été de l'année 79, j'arrive très en retard à un repas

amical auquel j'ai été conviée indirectement par l'un des invités, Jean-Paul B... C'est dire qu'en-dehors de lui je ne connais strictement personne autour de cette table où j'arrive alors que tout ce petit monde est déjà installé. Jean-Paul me présente à nos hôtes, Francis, un fameux scénariste léonin — et séduisant — et sa femme, une jolie Balance apparemment effacée qui n'ouvre la bouche qu'à bon escient. C'est ainsi que, entre la poire et le fromage, après mon petit coup de théâtre, elle laissera tomber laconiquement :

— Vous avez l'air plutôt calée. Et moi qui pensais, en lisant votre rubrique hebdomadaire — que je trouve, soit dit en passant, très pertinente, votre horoscope tombant juste la plupart du temps —, oui, je pensais que vous saviez très bien vous entourer et vous faire aider.

— Vous voulez dire que vous me croyiez incapable de rédiger et de concevoir ces prévisions moi-même ?

— J'avoue que oui. Je vous trouvais trop belle, trop féminine pour cela. Et puis, je savais que vous étiez comédienne, alors...

— Eh bien, je vous trouve plus « macho » que la plupart des hommes ! Vous refusez, vous, femme, à vos semblables le droit et même la possibilité d'avoir quelque chose dans la tête, lorsque cette tête est belle. Si je comprends bien, moche ou vieille, je serais beaucoup plus crédible ? Et le sens esthétique de la Balance, qu'en faites-vous ?

— Ah ! mais j'apprécie la beauté, proteste-t-elle.

— Bien sûr. Et c'est le sens de l'équité, inhérent lui aussi à votre signe, qui vous fait procéder à cette sorte d'économie des talents, dis-je avec ironie. Pas tout pour les mêmes, n'est-ce pas ? Vous devez avoir raison sur le plan moral ; hélas ! je ne pense pas que la nature soit morale, elle. Heureusement pour moi, dis-je dans une immodestie totale et en riant sous cape.

Ce qui a déclenché un tel accès de franchise de la part de

cette personne autrement silencieuse, c'est ce qui vient d'arriver il y a quelques instants et qui a stupéfié la petite assistance.

Assise à côté d'un monsieur épais, dilaté et peu amène, je fais, moi, un effort d'amabilité. En même temps, je vise à satisfaire ma curiosité, car, visiblement, ils s'agit d'un drôle d'animal :

— De quel signe êtes-vous donc, Monsieur ? (Sous-entendu : pour avoir l'air aussi plein de vous-même, c'est le cas de le dire.)

— Scorpion, bougonne-t-il, en me regardant d'un œil torve qui trouve le moyen d'avoir également l'air arrogant (visiblement, il en rajoute).

— Du combien ?

Je me sens dans la peau de la mouche du coche. Il est vrai que, ce soir, je suis d'excellente humeur : c'est l'été à Paris, je sors d'une signature très animée, très sympathique, celle des *Amis d'Alexandre Dumas*, au cours de laquelle le gouvernement, en la personne d'Edgar Faure, a embrassé publiquement Uranie sous les humbles traits de votre servante ; et puis ce dîner tardif dans un jardin de Neuilly est exquis.

— Du 30, laisse-t-il tomber, laconique. Pourquoi ? (Ah ! la curiosité fait sortir le loup du bois.)

— Eh bien, c'est amusant, cela, dis-je d'un ton léger ; vous avez sûrement des problèmes financiers ou fiscaux, en ce moment, non ?

Je déplie ma serviette avec application. Mon voisin reste immobile, la fourchette en l'air et tourne lentement la tête de mon côté. Puis, du côté de Jean-Paul, qu'il regarde suspicieusement.

— Tu lui a dit ? demande-t-il.

— Mais rien du tout, s'exclame ce dernier en riant. Je ne lui ai pas même dit qui serait présent à ce dîner, ce soir.



— C'est fou, cela. (Il prend le maître de maison à témoin.) Tu sais, toi, Francis, dans quelle situation je me trouve. Explique toi-même... c'est dingue !

J'apprends que ce pauvre Scorpion est poursuivi par le fisc de son pays pour des sommes importantes, qu'il est producteur de cinéma — d'où, peut-être la morgue ? — et qu'il est suspendu aux rentrées de son dernier film.

Les autres sont assez impressionnés aussi par la « coïncidence ».

— Et comment pouvez-vous conclure d'emblée une chose pareille ? s'enquiert Francis. Je croyais que l'astrologie n'impliquait aucun don de seconde vue.

— C'est exact, et surtout, ne changez pas d'avis, dis-je en plaisantant. Je n'ai aucun don surnaturel ; j'ai simplement fait très vite un petit calcul mental (je tire ma bible). Je sais qu'une naissance du 30 octobre se situe, sur le zodiaque, autour de 6-7° du Scorpion. Je sais aussi qu'en ce moment, Jupiter se trouve exactement à 7° du Lion, c'est-à-dire en carré exact avec le Soleil natal de mon voisin. Le hasard m'a merveilleusement servie en l'occurrence, parce qu'un astre, dans le ciel actuel, se trouve dans une position très significative par rapport à ce natif. À défaut d'un hasard de cette nature, je me serais abstenue de dire quoi que ce soit, car, pour avoir plus de repères, il faut connaître le thème précis et pas seulement la position du Soleil natal.

— Vous n'allez pas me faire croire, dit le Scorpion à la fois inquiet et agressif, que mes problèmes fiscaux sont inscrits là, dans ces colonnes minuscules auxquelles on ne comprend rien ? Je ne peux pas le croire.

— Et pourtant, si, c'est bien cela. Si vous ne comprenez rien à ces colonnes, c'est que les planètes sont marquées par leurs symboles respectifs. Si je vous explique, vous comprendrez très vite. Vous voyez, cela c'est Jupiter ; il est à 7° de ce

signe, qui est le Lion. Et, d'ailleurs, il s'est déjà trouvé là il y a plusieurs mois, voyons... en octobre dernier. C'est à ce moment-là que vos ennuis ont dû commencer.

— Mais non... mais oui ! Vous avez raison, c'est à la rentrée que j'ai commencé à recevoir des mises en demeure et les choses se sont définitivement gâtées plus tard, c'était...

— Ne dites rien, on va voir si la mathématique astrale se vérifie là encore, dis-je, en feuilletant mon petit livret bleu avec curiosité (j'avoue que celle-ci est toujours neuve, quêtant perpétuellement la confirmation). N'était-ce pas tout au début de l'année, en janvier ?

— Exactement, s'exclame alors sa compagne, ahurie et enthousiaste. C'est fantastique, l'astrologie ! Je n'aurais jamais cru...

— Moi non plus, dit Jean-Paul. Je te connais depuis des années, Elizabeth, mais c'est la première fois que je te prends vraiment au sérieux. Tu remarqueras que je ne te parlais jamais d'astrologie, car je croyais que c'était assez bidon, que ton charme, ton bagou, ton intuition, ton intelligence expliquaient tout...

— En somme, je n'étais ni plus ni moins qu'une... qu'un imposteur — comment dit-on au féminin ? Eh bien, tu m'en vois drôlement flattée. Mais je sais que c'est le cas de beaucoup de mes relations et même de mes amis qui jettent un voile pudique sur ce *casus belli* éventuel ; console-toi, tu n'es pas le seul ; la devise, c'est « motus ». C'est la solitude du coureur de fond, dis-je, mi-clown, mi-amère. Mais, Jean-Paul, je suis tout de même heureuse d'avoir un peu ébranlé ton aimable scepticisme de Balance. Merci, Jupiter.

— Ce que j'aimerais que vous m'expliquiez, puisque vous dites que tout ceci est explicable, cohérent, c'est pourquoi l'équation : Jupiter = ennuis financiers ? C'est là que je ne comprends plus rien du tout, dit le Scorpion qui se remet len-

tement de sa surprise et qui a de la suite dans les idées. Non, non, dites-moi plutôt d'abord quand ce sera fini. Quand est-ce que Jupiter va me fiche la paix ?

— Je pense qu'à la fin du mois ce sera passé. Mais pour évaluer les retombées de tout cela et la suite des événements, il faut faire dresser votre thème.

— Vous ne voudriez pas vous en charger ? dit-il.

— Hélas ! je ne donne pas de consultations pour l'instant. Pas le temps. Mais je vous indiquerai des adresses sérieuses, si vous le désirez.

J'appris plus tard que le Scorpion eut ce soir-là une révélation et que, de Los Angeles où il s'était envolé, il continuait de s'enquérir des chances d'obtenir une consultation de cette compatriote intempestive qu'il avait tellement dénigrée — cinéma oblige — en début de repas.

Les dîners en ville sont autant d'autels dérisoires élevés à Uranie, et trop souvent à Totoche.

— Vous êtes d'accord, me susurre, l'air initié, ma voisine de table, que ce n'est pas une science exacte ?

Son lifting récent donne un faux air de sphinx à cette femme savante nouvelle manière. Je coupe court :

— Non, madame, ce n'est pas une science exacte. C'est une science humaine.

Inutile d'ajouter que, d'exactes parmi les sciences, il n'y a que les mathématiques, l'astronomie et la physique, et encore ! Ne se demande-t-on pas actuellement si les désirs inconscients, l'attente du physicien ne jouent pas un rôle dans la nature des résultats ? Qu'on pense aux expériences de Rémy Chauvin. Inutile également de souligner aux yeux de cette dame, qui s'improvise abusivement épistémologue que, dès lors que l'homme est à la fois objet et sujet d'une discipline, la notion de science exacte est exclue, sans que cela rende cette

discipline suspecte pour autant, ou alors, renonçons tout de suite à toutes les sciences de la psyché. Inutile, car c'est un de ces jours où je n'ai pas envie de gaspiller mon énergie, où je suis captatrice et introvertie, saturnienne en somme.

— Vous avouerez tout de même, me lance un jeune cadre quelque peu blafard et parcheminé avant l'heure (probablement par osmose avec ses dossiers), que diviser l'humanité en douze types humains, c'est un peu court, non ? Tenez, j'ai un copain qui est du même jour que moi. Eh bien, il n'y a pas deux caractères plus différents que lui et moi.

— Est-ce que vous considérez que le fait d'être français vous rend obligatoirement semblable à tous les autres Français ? Est-ce qu'appartenir au même groupe sanguin que votre voisin vous rend systématiquement semblable à lui ? L'astrologie collective n'a jamais prétendu autre chose que classer les individus en groupes, de la même façon. Et si vous avez étudié un peu la caractérologie, vous vous rendez compte que la typologie des astres est justement la plus riche qui soit, car ni celle de Jung, ni celle de Le Senne ou de Heymans, par exemple, ne proposent un aussi grand nombre de types humains. Si votre ami est né à un autre moment de la journée et ailleurs, cela suffit à mettre en relief des valeurs planétaires différentes. L'ascendant change en tout cas déjà, ce qui déplace les planètes dans le système des maisons. Mais je suis sûre que, si vous vous amusez à comparer les grandes échéances de votre vie, elles sont simultanées : vous avez des coups durs en même temps, des périodes fastes en même temps ; mais pas dans les mêmes domaines. Dites-vous bien que vouloir réduire l'astrologie à des types simplistes et rigides limités aux signes est une hérésie. Chaque thème est différent.

— C'est très intéressant. Je ne savais pas tout cela. Mais peut-être pouvez-vous me dire quelque chose sur mon avenir ? ajoute-t-il en me tendant la paume de sa main.

Je crois qu'il plaisante. Mais non, il est sérieux. En voilà

encore un pour qui le panier des sciences occultes est un fourre-tout commode.

— Vous savez, je ne connais rien à la chiromancie ; cela n'a rien à voir, dis-je avec lassitude.

Comme il est dur d'avoir une occupation étrangère au plus grand nombre, de vivre dans un constant malentendu. C'est cela, il s'agit véritablement d'un malentendu. À preuve cet homme d'affaires américain qui, dans un dîner à New York, me dit :

— Bon, maintenant que vous savez que je suis Capricorne, dites-moi qui je suis, d'où je viens, où je vais, bref dites-moi ce que je vais devenir demain... en vous concentrant bien, O.K. ?

Comme si tous les Capricornes du monde devaient avoir la même psychologie et le même destin ! Comme s'il suffisait de se mettre à l'écoute de l'Autre dans une sorte de transe pour soudain produire l'oracle du thaumaturge.

Toujours cette éternelle confusion avec la voyance qui, pourtant, procède d'une démarche diamétralement opposée : elle fournit les morceaux d'un puzzle, sous forme de flashes, alors que l'astrologie fournit une vision globale de l'individu. Elle est concrète — on vous voit sur un lac, ramant, par exemple — là où l'astrologie est essentiellement abstraite, tout étant fondé sur des symboles. Elle est subjective, passive, réceptive — et c'est la raison pour laquelle la voyance systématiquement pratiquée de 8 à 12 et de 14 à 18 heures est un non-sens —, alors que l'astrologie nécessite une élaboration raisonnée, logique qui requiert l'esprit de géométrie. Elle est « une donnée immédiate de la conscience », comme dirait Bergson, alors que l'astrologie est à ma connaissance la seule science qui fournit une donnée objective de la subjectivité. Et pourtant, on continue de les confondre, encore et toujours.

En grande partie, il semble qu'il faille incriminer Gérard d'Encausse, dit Papus, le célèbre ésotériste, qui crut bon de

rassembler dans un syncrétisme généreux mais regrettable, toutes les sciences dites occultes. Ni l'astrologie scientifique d'un Choissard, d'un Krafft ou d'un Gouchon, ni, d'un autre côté, l'astro-psychologie d'un André Barbault, d'un C.E.O. Carter, ni même l'astro-métaphysique d'un Dane Rudhyar n'ont réussi jusqu'ici à redonner à la science d'Uranie sa totale indépendance, à lui rendre sa « différence ».

Car, indépendamment de l'image de marque que cette discipline peut posséder, quelle est donc sa position réelle ? Où se situe-t-elle en fait ? Là, principalement, réside le malentendu, et mon commerce avec mes semblables me le confirme sans cesse. Situation paradoxale, en effet, que la sienne, inacceptable pour le cartésien étrié ou desséché qui refuse la loi d'analogie, le raisonnement par combinaisons de symboles, indûment assimilée à une discipline floue, incohérente, nébuleuse, magique, mais par ailleurs inaccessible parce que trop intellectuelle, trop rigoureuse et donc méconnue par les autres — souvent par ceux-là mêmes qui la défendent.

On comprendra alors combien l'astrologue scientifique peut souffrir lorsqu'il se trouve en face d'exaltés de toutes sortes, d'esprits confus ou illuminés qui cherchent une compensation à leurs insuffisances ou une nourriture à leurs chimères, un encouragement à la non-rigueur. C'est, hélas, bien souvent ce à quoi on se trouve confronté dans la vie courante et, pour ma part, je me sens alors ou gênée ou agacée, suivant mon humeur du moment. J'avoue cependant que bien souvent — est-ce dû à ma formation ou à mon tempérament ? — je me dis, horrifiée devant tant de confusion mentale, que je préférerais de loin un rationaliste, à condition qu'il soit de bonne foi, à un esprit confus qui s'enflamme pour l'astrologie dans la mesure exacte où celle-ci lui paraît inaccessible et magique — c'est bien plus beau lorsque c'est incompréhensible ! — L'astrologie apporte un peu de rêve, n'est-ce pas ? dans ce monde aride...

Ces esprits crédules et perméables sont prêts à ajouter foi, sans démonstration aucune, à toute doctrine quelque peu sulfureuse, et c'est parce qu'ils se fient à la fausse image magique de l'astrologie qu'ils sont séduits, comme ils sont séduits et convaincus instantanément par la première venue qui se dira la réincarnation de Cléopâtre ou de la Pompadour.

Le problème, pour l'astrologie sérieuse à prétention scientifique, c'est la difficulté de se démarquer par rapport à ces deux extrêmes. Encore une fois, si, le couteau sur la gorge, je devais me prononcer, j'opterais pour le rationalisme naïf et sincère —et non pour le rationalisme superficiel, hypocrite et intolérant de certains—, parce que l'abus de confiance allié à l'opportunisme vilement intéressé de certaines attitudes irrationnelles me donne la nausée et que l'absence d'esprit critique des gobe-tout me révolte et me fatigue. Il s'ensuit que l'attitude que je trouve la plus juste et la plus intelligente face à l'astrologie pour un ignorant en la matière, c'est celle de Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien » ... jusqu'à plus ample information, s'entend !

Dînant, il y a quelques mois à Genève, chez une charmante Vierge de la Télévision suisse qui m'avait inspiré —et c'est assez naturel— une amitié instantanée, je fus prise à partie par la totalité des convives, en particulier par un Taureau sado-masochiste qui me tortura pendant ce qui me parut une éternité avec des questions agressives. Il prétendait avoir découvert les raisons de ne pas croire à l'astrologie après s'être, disait-il, bien documenté sur la question. Mais il ne parvenait visiblement pas à renoncer à l'espoir d'y adhérer et m'asticotait sans arrêt avec des points de détail historiques et d'ailleurs sujets à caution. C'était au café, l'heure de la détente, et cette mise sur la sellette durait depuis un bon moment, comme si j'avais besoin de me justifier, comme si j'étais une provocation vivante et pourtant silencieuse et souriante. Mon mari venait de me jeter un coup d'œil com-

plice qui m'invitait à ne pas perdre mon calme, mais soudain c'en fut trop et j'explosai :

— Monsieur, dis-je à ce Taureau excité, laissez-moi vous poser une seule question. Quelle est votre profession ? Les affaires ? Très bien. Accepteriez-vous, sans enrager, que, durant tout un dîner où vous êtes venu vous détendre, on remette sans cesse en question votre activité, qu'on vous demande mille éclaircissements presque sur le ton de la menace, la sanction étant, si vous refusez de répondre, que l'on taxe votre profession de peu sérieuse ? Où avez-vous vu poser sans vergogne et sans retenue, mais au contraire dans un esprit de procès, mille questions à un médecin, par exemple, ou à un avocat ?

Mon interlocuteur reste coi.

— Vous avez raison, dit-il, instantanément calmé. (L'idée de faire des heures supplémentaires l'a défrisé en un instant ; peut-être les gens ne sont-ils sensibles qu'aux arguments qui les touchent personnellement.)

— Vous avez raison, Madame, et je vous demande pardon. Mille pardons. Comment n'y ai-je pas pensé moi-même ?

Visiblement, il est navré. Valérie, mon hôtesse, intervient :

— C'est curieux. Il n'y a que la sexologie qui puisse rivaliser actuellement comme sujet de conversation favori des dîners. Le seul de mes invités à avoir été à ce point discuté, agressé, fut un sexologue.

— Cela prouve que les sujets tabous ne sont pas respectés et que tout un chacun s'improvise juge en la matière.

— Je ne crois pas, dit Valérie, cela prouve simplement l'intérêt énorme et général suscité par ces branches de la connaissance où tout le monde se sent concerné personnellement.

— Votre directeur a donc raison de mêler dans un même tabou ce qu'il appelle la fesse et l'astrologie, dis-je.



— Mais pourquoi donc a-t-on supprimé votre horoscope télévisé ? interroge une convive. Moi, j'adorais regarder cela avant de me coucher et je n'étais pas la seule. Autour de moi...

— Je sais, madame. Tout cela est une longue histoire. Les autorités, les gens en place, les scientifiques ont une réaction diamétralement opposée à celle du public, plus spontané, plus naïf. L'intelligentsia occidentale est allergique à l'idée que nous puissions être déterminés. C'est ce qui la fait bondir dès qu'il est question d'horoscope. Cela explique la mise au pilori de l'astrologie, au départ. Mais puisque la considération des médias pour le domaine du sexe et pour l'astrologie est de la même veine, il y a l'espoir de voir l'astrologie s'implanter de plus en plus sur le petit écran et avoir de plus en plus voix au chapitre, si l'on considère qu'on voit apparaître de multiples émissions sur la sexualité et sur l'homosexualité en particulier !

— Je ne vois pas bien pourquoi vous rapprochez ces deux domaines, dit d'un air choqué un des invités jusqu'ici silencieux.

— Hélas ! monsieur, ce n'est pas moi, croyez-moi, qui les rapproche, je ne fais que constater ce regrettable amalgame qui ne s'explique que par le ghetto commun. Eh ! oui, ces deux domaines qui s'adressent à ce qui est le plus viscéral dans l'être humain — son sexe et son destin — restent encore teintés d'interdit, comme si on avait peur de se pencher sur l'essentiel. Peut-être d'y découvrir la vérité, sa vérité...

Sur tous les tons. Oui, j'en entends parler sur tous les tons, partout, de cette science fourre-tout. Lors d'un dîner d'affaires auquel André m'a demandé d'assister et qui, je le sens, s'englué dans un ennui épais, malgré — ou à cause — de l'ambiance hétéroclite (plusieurs nationalités sont présentes), je rentre en moi-même et imagine, calquée sur les circonstances, la tirade que je pourrais faire, si j'avais le génie d'Edmond Rostand. Et cela donne à peu près ceci :

*Extasié* : Moi, c'est bien simple, j'adoore l'astrologie et je vous trouve merveilleuse !

*Excentrique* : Me croirez-vous, il paraît que j'ai deux ascendants. C'est, m'a-t-on dit, exceptionnel ! (Non, c'est un non-sens, mais où s'arrête la soif d'être différent ?)

*Agressif* : Cela vous sert à quoi de connaître les gens ? C'est pour mieux les manipuler, hein ?

*Condescendant* : Vous devriez savoir que Descartes a balayé ces vieilles lunes depuis longtemps ! Ha, ha !

*Sentencieux* : Cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être.

*Spirituel* : En somme, vous êtes à l'écoute de la voix lactée ?

*Dogmatique* : Une action des rayons cosmiques en provenance de planètes aussi lointaines est tout simplement impensable. J'ai dit.

*Naïf* : Être dans le secret des dieux, ça vous fait quoi ?

*Intéressé* : Sur vos planètes, comment se branche-t-on ?

*Cultivé* : Avec le pétrole, Montesquieu ne demanderait plus comment on peut être persan. Mais je vous demande, moi : Comment peut-on être astrologue en 1980 ?

*Fanatique* : Si les statistiques se mettent à confirmer l'astrologie, eh bien, je ne crois plus aux statistiques ! (Edmond, sachez que ces paroles furent prononcées par votre éminent petit-fils, Jeannot la Science... et retournez-vous dans votre tombe devant tant de partialité scorpionnesque.)

*Pratique* : Dites-moi plutôt, quand donc ferai-je fortune ?

*Gêné* : Vous faites de l'astrologie ?... Ah ! je vois. (On ne voit rien du tout, mais on renifle l'odeur du soufre et cela est, ô combien, embarrassant !)

*Désinvolte* : Et s'il me plaît, à moi, d'ignorer mon lendemain ?

*Masochiste* : J'ai dû naître sous une mauvaise étoile ; une

guigne fabuleuse me poursuit. C'est bien simple dans mes rares périodes calmes, les tuiles me manquent !

*Lyrique* : Un clair de lune avec vous, ce doit être très spécial.

*Rabelaisien* : À quand mon Mars sur votre Lune ?

*Cool* : Ma frangine qu'a étudié vot' truc, elle trouve ça bath. C'est vrai, ça doit être planant de causer avec les étoiles.

*Galant* : Après tout, ce n'est que normal qu'une star se préoccupe des étoiles, non ? N'êtes-vous pas vous-même une super-nova ?

*Cosmique* : Pour des Terriens, quelle Martienne !

*Coquin* : Je suppose que le septième ciel, vous y allez toute seule ?

Trêve de plaisanterie... Ne possédant pas la verve du Bélier nommé Edmond, je reviens à des considérations plus sérieuses. Tous ces miroirs de l'astrologie de salon me feraient presque oublier, par leurs reflets discordants, la minorité de ceux qui savent, qui comprennent, qui apprécient, de ceux qui cherchent en toute ingénuité, en toute curiosité. De ceux qui ont une vision adéquate de la question. Avec lesquels les rapports sont sains et enrichissants ; chez qui lucidité et enthousiasme sont convergents. Ils sont la récompense, la reconnaissance et l'encouragement à poursuivre. Mais, curieusement, cette reconnaissance et cette approbation passeront mieux dans le courrier que dans les rapports oraux, forcément superficiels ou gênés, que l'on peut avoir journellement avec ses semblables. Hélas, cependant, il s'agit d'une minorité. Si on en fait abstraction, tout en lui adjoignant également la minorité gratuitement et superstitieusement crédule, et d'autre part, la minorité agressivement anti-astrologique, que reste-t-il ? Il reste la majorité : une majorité de Janus au comportement illogique parce que double, une majorité à l'attitude schizoïde, au strabisme divergent ; en

effet, un œil, plongeant au fond de l'inconscient collectif, regarde les étoiles et la prédestination avec sympathie, fasciné, séduit ou interrogateur. L'autre œil, exercé au réflexe conditionné du rationalisme et du positivisme, regarde vers la ligne bleue des Vosges, exalté par sa propre puissance, enivré du sentiment de sa liberté. Et chacun veut ignorer l'existence de l'autre. L'ennui, c'est qu'ils habitent le même esprit, le même corps. Alors, successivement, c'est l'un ou l'autre qui a le dessus. Apparemment, ils ont trouvé un *modus vivendi*, en sacrifiant au passage la cohérence, la continuité, un peu de courage, un zeste de rigueur. Et cela donne quoi ?

Cela donne par exemple l'anecdote que m'a racontée un médecin de mes relations, qui pratique lui-même l'astrologie... et l'acupuncture (et qui, jeté sur cette mauvaise pente, n'a pas manqué de mal tourner, puisqu'il est parti, un beau jour pour les Indes, en vrai Cancer aventureux et rêveur qu'il est, pour voir autre chose que notre civilisation occidentale, et le voir de près). Philippe me raconta la chose suivante. Connaissant l'agressive haine de Jean Rostand, dit Jeannot la Science, pour l'astrologie, il décida un jour de faire, de connivence avec un copain, une blague au grand biologiste. L'appelant au téléphone, il se fit passer pour un reporter et, connaissant d'avance la réponse, demanda à Rostand ce qu'il pensait de l'astrologie. La réaction, véhémence, ne se fit pas attendre. Le savant vociférait contre l'abus de confiance et le charlatanisme et se plaignait de la crédulité lamentable de ses contemporains. Le déluge de paroles et d'invectives était intarissable. Philippe était obligé d'éloigner l'écouteur de son oreille, tant la voix était forte.

« C'était spectaculaire. Une saine colère, une belle indignation. Nous, de l'autre côté du fil, on laissait passer, en rigolant. Cela se calme soudain et je jette l'hameçon à la mer :

— Vous êtes, paraît-il, un natif du Scorpion, maître ?

Il mord tout de suite :

— Et comment ! J'en ai absolument toutes les caractéristiques : je suis ambitieux, tenace, rancunier, persévérant. Et les Scorpions sont, m'a-t-on dit, souvent des chercheurs. Alors, je suis dans la norme. (Etc.)

Il était de nouveau intarissable. Inutile de rire devant tant de rigueur scientifique. Vous rendez-vous compte de cette dualité : rejeter une connaissance et se classer selon les critères de cette connaissance ? C'est tout simplement aberrant, non ? »

Si un cerveau tel que celui de Jean Rostand pouvait succomber à de telles faiblesses, pourquoi s'attendre à ce que l'homme de la rue soit plus logique avec lui-même ?

Si un grand journaliste de Paris, au nom de noble cétacé, après m'avoir expliqué durant un quart d'heure pourquoi son agnosticisme, son scepticisme, probablement hérités de son métier, le portaient au rationalisme (ce qui suppose qu'il n'est pas totalement sceptique, croyant au moins en la Raison humaine), me demande, en fin de tirade, avec un sourire en matière d'excuse : « Mais puisque j'ai un livre qui doit bientôt sortir, dites-moi donc si le moment est favorable », que faut-il conclure ? Que la main droite veut ignorer ce que fait la main gauche. Que le pari de Pascal n'est pas négligeable, là non plus, et que, s'il y a la moindre chance pour que tout ce langage magico-symboliste soit fondé, il ne faut pas être en reste !

Cette politique des deux poids, deux mesures m'apparaît une fois de plus lors d'une aventure typique qui m'arriva un jour de l'automne 1977. « Réjouissons-nous, dit le météorologue, car demain sera une journée tout à fait exceptionnelle pour la saison : une hausse importante de la température est prévue dans tout le pays. » Chic, me dis-je. Je vais enfin pouvoir prendre ma leçon de tennis au grand air. Mais, le len-

demain, un crachin perfide m'accueille lorsque je sors ma voiture et mon humeur est comme le temps : maussade. Résignée, j'emporte mon parapluie. Quelques minutes plus tard, me voici dans le bureau d'un rédacteur du journal auquel je collabore modestement. Michel, toujours sociable, amical, plein d'humour — comme le veut son signe —, me relate les multiples coups de théâtre qui ont agrémenté ses vacances et conclut :

— J'espère que le Verseau entre maintenant dans une période de vaches grasses ? Les maigres n'ont que trop duré, depuis la rentrée de 1975. Je me souviens qu'un jour, au début de 76, sachant que je suis né un 30 janvier, tu m'as demandé avec curiosité si tout allait bien dans ma vie. Visiblement, tu t'attendais à une réponse négative, et tu avais raison. Fin 1975, j'avais eu un pépin sérieux aux yeux et je nageais dans les complications postopératoires. Sur quoi, je me souviens, tu m'avais rétorqué que le Verseau, comme le Lion et le Bélier, a souvent des problèmes oculaires. C'est amusant, tout de même, toutes ces coïncidences. Mais tu comprends, ma belle, je ne peux pas croire à l'astrologie, car je suis un rationaliste, moi.

Tout l'orgueil du monde éclate dans cette conclusion. L'orgueil de l'esprit, le plus insidieux.

— Je n'essaierai pas de te convaincre, mon cher Michel, de la vérité de l'astrologie. On ne convainc jamais personne. Cependant, effectivement, si je t'ai posé cette question sournoise l'année dernière, c'est que je savais qu'une dissonance très dure entre Saturne et Uranus touchait plus particulièrement les Verseaux de fin janvier-début février, comme elle touchait les Scorpions de fin octobre-début novembre, les Taureaux de fin avril-début mai ou les Lions de fin juillet-début août. Un exemple parmi tous : Yves Saint-Laurent, qui s'étonnait dernièrement, auprès d'un journaliste, de la très forte dépression psychique qu'il avait subie l'été 1976.

Il y avait, dans son cas, un facteur aggravant : Saturne passait alors pile sur son Soleil natal. Les choses cessent d'être étonnantes dès qu'on leur trouve une explication rationnelle. Cela fait crier le rationaliste que tu es, n'est-ce pas, mon cher Michel, que j'appelle cela une explication rationnelle ? dis-je en riant.

Là-dessus, entre dans le bureau une jeune personne qui apporte un dossier à Michel. Celui-ci me la présente et moi — c'est incoercible quelquefois, car je ne résiste pas devant une morphologie très parlante — je lui demande à brûle-pourpoint :

— Vous ne seriez pas Vierge, par hasard, Mademoiselle ?

— Si, me répond-elle, comme si je venais de lui demander si elle était française — mais allez donc étonner une Vierge, ça manifeste si peu, les Vierges — et d'ailleurs, j'aimerais bien que vous me calculiez mon ascendant ; je trouve cela plaisant, l'astrologie, je trouve qu'il y a vraiment beaucoup de choses qui collent.

— Enfin ! m'exclamé-je en riant, enfin une Vierge non rationaliste ! Ça existe donc... ?

— C'est tout de même marrant, m'interrompt Michel ; ce n'est pas la première fois que tu trouves ainsi, au premier coup d'œil, le signe de quelqu'un de la maison. Amusant. Mais, tu comprends...

À mon tour, je l'interromps :

— Oui, j'ai compris, tu ne peux pas croire à l'astrologie, parce que tu es rationaliste. Tu sais que lorsqu'on s'appuie trop sur les principes, ils s'effondrent ?

En reprenant ma voiture, je me prends à méditer sur le blocage intellectuel que nous faisons presque tous dans un domaine ou un autre et j'en cherche les raisons. Celles-ci sont toujours irrationnelles, passionnelles et n'ont rien à voir avec la raison, même lorsque cette dernière est invoquée comme

prétexte. Les choses se passent comme si nos cerveaux étaient régis par des schémas mentaux, des modèles de raisonnement, sortes de rails psychiques qui excluent toute digression dans les méandres marécageux de l'irrationnel — c'est là du moins ce que nous voulons croire.

Mais comment se sont donc constitués ces rails ? Probablement à partir des tabous érigés par une idéologie dominante qui a voué au ruisseau de la clandestinité tous les domaines de la pensée qui, tout au long de l'histoire, ne trouvaient pas grâce à ses yeux. Ce moment clé fut pour l'astrologie l'année 1666 où Colbert, « cet odieux représentant de la comptabilité bourgeoise », comme le désigne le peintre Georges Mathieu, exclut cette discipline de l'Université, où, jusque-là, elle était enseignée. Par cette chute dans l'underground, tous les scepticismes, tous les dédains étaient soudain justifiés. Il était désormais — il est depuis — de bon ton de nier, de dénigrer, de condamner. Que risque-t-on à entretenir des préjugés à l'égard de cette connaissance louche — bien que millénaire — à juger *a priori* ? Rien, puisqu'on est au diapason du plus grand nombre, dans le plus grand confort intellectuel.

L'esprit humain a besoin de barrières, de cadres qui délimitent le bien du mal, ce qu'il faut penser, et comment il faut penser, de ce qu'il faut exclure, de ce qu'il faut ignorer. Le consensus est là pour nous indiquer le chemin qu'il faut suivre, si nous voulons nous poser le moins de questions embarrassantes possible.

Du scepticisme, il en va comme des maladies de la peau ; il en est d'infinies variétés qui ne se différencient que par de subtiles nuances. On a, par exemple, le scepticisme Vierge, raisonneur, « scientifique », qui déclare irrecevable l'hypothèse d'une influence d'astres aussi lointains. Il démontre que l'absence de savoir est préférable au demi-savoir. On a le scepticisme Balance, hésitant, prudent — timoré ? — tout imprégné du contexte intellectuel de l'époque et qui, dans l'impossibilité



de trancher, opte, telle la Balance Nietzsche, pour un nihilisme amer ou souriant. On a aussi celui du Taureau, passif — borné ? — conservateur, dont le pragmatisme refuse d'intégrer l'invisible. Enfin, on a celui du Bélier ou du Sagittaire vitalistes, qui ne supportent pas l'idée d'être prédéterminés ou qui, s'ils le subodorent vaguement, veulent délibérément l'ignorer pour se garder l'entière responsabilité de leur destin.

Arrivée au feu rouge de l'Étoile, je tourne le bouton de mon poste radio et, tombant par hasard de nouveau sur le bulletin météorologique, je me rappelle soudain celui d'hier soir. Et là, toute l'incohérence de l'esprit humain m'apparaît avec la force de l'absurde. Le bilan de mes dernières vingt-quatre heures, quel est-il ? D'un côté, des prévisions météorologiques fausses qui, néanmoins, n'ébranlent nullement le statut de science respectable de cette discipline dans l'esprit des gens ; de l'autre, des « coïncidences » multiples et justes, qui cependant n'ébranlent nullement le scepticisme bien ancré de nos contemporains rationalistes, ou qui se prétendent tels. Deux poids, deux mesures sont utilisés constamment par l'esprit humain dans ce que Sartre appelle la « mauvaise foi », ce choix inconscient et passionnel que nous faisons sans cesse et que nous justifions par des arguments rationnels. Le scepticisme fermé est insupportable, mais vive le scepticisme s'il est ouvert et intelligent, s'il est fondé sur un doute fécond, s'il est curieux. Mais, mon Dieu, combien faut-il donc de preuves, combien de grains de sable pour bâtir une digue solide contre un scepticisme desséchant ?

Cette ambiguïté de la croyance astrologique — j'abhorre ce mot *croyance* qui assimile l'adhésion à cet art à une foi : croit-on à l'économie politique ou à la sociologie, croit-on à l'électricité ? —, cette dualité, le sociologue Edgar Morin la désigne sous l'expression éloquente de « croyance clignotante <sup>11</sup> » : un

---

<sup>11</sup> Dans « Le retour des astrologues », une enquête effectuée par *Le Nouvel Observateur*.

coup, tu me vois, un coup tu ne me vois pas, dirait-on familièrement ; un coup, j'y crois, un coup je n'y crois pas. Cela dépend de l'humeur, du contexte dans lequel on se trouve. Il est des ambiances de toutes sortes, snobs, intellectuelles, marginales, ouvertes, des ambiances style du *Monde* et des ambiances hippies. Et, surtout, cela dépend de l'état émotionnel : est-on heureux, détendu, efficace et triomphant ? Bah, que ferait-on de l'astrologie, cette béquille pour *minus habens*, cette perche pour perdants ? Est-on désespéré, malade perdu, ne sait-on plus à quel saint se vouer ? On se repose alors des questions fondamentales, on ne triche plus avec soi et les autres, et là, soudain, on est près d'y croire, on est prêt à y croire, comme on veut croire à la lumière au bout du tunnel.

Cette croyance qui oscille entre le sérieux et le ludique, cette adhésion intermittente, épisodique, ce mimétisme dans le mépris qui n'empêche pas la plupart des gens de se jeter, en ouvrant leur journal, sur leur horoscope (sans toutefois, en général, oser le reconnaître), Morin l'explique par une lutte de la conscience objective, rationnelle, en somme du cerveau supérieur qui, par moments, se trouve comme oblitéré par la conscience subjective, forcément teintée d'émotivité. À lire cette explication, qui valorise nettement la Raison et l'*expliqué* au détriment du sentiment métaphysique et de l'*inexpliqué* — je ne dis pas de l'inexplicable ! —, il montre le bout de son oreille rationaliste et l'on sent qu'il n'est pas loin de considérer, tel Bailly, l'astrologie comme une « maladie incurable de l'humanité ».

J'ai, quant à moi, une autre explication. La facette de rejet que Morin appelle conscience objective se situe pour moi non pas au niveau de l'absolu, mais au niveau de l'accident, de l'historique. Dans notre civilisation occidentale — et pas du tout dans les civilisations hindoue, chinoise ou autres —, on a acquis le réflexe conditionné du libre arbitre et, partant,

on éprouve une crainte superstitieuse de tout déterminisme que l'on juge indigeste et frustrant. Et comme, d'autre part, depuis que « Dieu est mort », l'homme s'est mis à tourner en dérision tout ce qui le dépasse et qui, de ce fait, le dérange, sa réaction à un ordre cosmique quelconque qui fait de lui l'humble parcelle d'un univers intelligible est une affirmation trop forte pour lui, trop peu intégrée au matérialisme de la pensée moderne.

Quant à la facette de fascination que Morin appelle la conscience subjective, elle n'est pour moi ni plus ni moins qu'une mémoire archaïque de la sensibilité métaphysique de l'homme, une émergence toujours renouvelée d'un inconscient collectif toujours vivace qui ramène l'homme à sa source... et à sa destination ultime.

Le résultat de ce tiraillement, c'est un schisme au niveau des attitudes, une contradiction quotidienne au niveau des comportements. Sauf pour le peuple simple, spontané qui reste ingénument réceptif et attentif à ses profondeurs. Sauf pour ceux qui ont dépassé la contradiction, qui sont allés au-delà de la mode, au-delà des apparences.

Entre les deux, c'est le ghetto intellectuel. L'astrologie et les astrologues, on l'aura compris, sont enfermés dans un ghetto dont ils portent ou supportent toutes les caractéristiques : racisme, mépris, fascination, persécution, vitalité, complexe d'infériorité, fatalisme, résignation, et — trop peu, hélas ! — solidarité.

La mission des médias, si mission il y a, n'est-elle pas, tel un rayon laser salvateur et réducteur, de pointer sur la gangrène sociale que représente tout ghetto ? De mettre en relief, la facette authentique d'un phénomène — en l'occurrence la vraie, la noble astrologie —, ce qui a pour effet d'en discréditer les caricatures ? Dans notre monde des apparences, la vraie fait hélas trop souvent les frais de la bruyante, folk-

lorique, mercantile astrologie. Pourtant, ceux d'entre nous qui n'ont pas perdu leurs racines lointaines — ils sont probablement le plus grand nombre — pressentent derrière tout ce bruit et cette fureur, une vérité cachée, voilée ou défigurée peut-être, mais une vérité.

La dame très belle d'André Breton n'est pas une femme facile; avare de ses charmes, elle exige dévotion, curiosité, austérité dans la quête. Elle se détourne de celui qui est prévenu contre elle. Car elle n'est pas celle que l'on croit.

C'est à ce prix, et à ce prix seulement, que la perle dont parle Keppler se laisse enfin découvrir dans le fumier.

## 13 — « Au bonheur des astres » ou des étoiles à la une

Comment naquit cette émission télévisée hebdomadaire, qui devait durer quinze mois et qui fut pour moi une expérience passionnante, je l'ai déjà relaté précédemment. Véritable jeu du portrait astrologique pour lequel je n'utilisais que les données classiques de l'astrologue : nom, date, lieu et heure précise de naissance, c'était effectivement chaque fois l'occasion, pour moi, de vérifier les bases et le code de mon art. Car je plongeais dans l'interprétation du thème en refusant à la fois tout contact avec la « victime » et toute documentation sur elle qui eût pu me mettre sur la voie. Je jouais un jeu dangereux, si l'on connaît les lois de l'astrologie fondées sur l'analogie, donc sur la pluralité des significations d'une même position planétaire. Et c'est afin d'éviter les trop gros contresens que, par contre, j'utilisais l'identité du sujet. Je savais donc de qui je parlais.

Un journaliste malicieux suggéra, lors d'une critique qu'il fit dans son journal, que je traite de sujets dont l'identité me serait inconnue. Sa remarque semblait *a priori* légitime. Cela eût été possible si ç'avait été moi qui avait été défiée, mise sur la sellette et si le temps qui m'était imparti avait été suffisant pour envisager les différentes interprétations possibles de chaque configuration. Mais c'eût été alors une équation à deux inconnues, l'une me concernant, l'autre concernant le public. Et après tout, il s'agissait d'un jeu et non pas d'une exégèse théorique et technique d'un thème. Ce n'était pas censé être un exercice de style, mais un divertissement et j'allais constamment devoir me remémorer cette exigence tout au long de ces mois. D'ailleurs, on ne se privait pas, autour de moi, de me le rappeler et, si ç'avait été possible, on m'eût

allégrement demandé de faire de la gastronomie sans parler cuisine, de la syntaxe sans parler grammaire et de l'astrologie en oubliant les planètes.

Dans ce jeu du portrait, il fallait au moins que les données soient vraisemblables, qu'on atteignît un minimum de certitude dans les caractéristiques que j'avancais. Et, déjà ainsi, cela me paraissait parfois diaboliquement difficile. Qu'est-ce qui me disait s'il fallait prendre cet aspect dissonant qui jouait sur les Maisons IX (idées philosophiques, psychisme, étranger, voyages) et VI (la santé ou le travail quotidien, les subordonnés) dans tel ou tel sens, matériel ou figuré ? Cela signifiait-il une tendance à tomber malade à l'étranger ou une inadéquation entre les occupations professionnelles et le moral, autrement dit une insatisfaction au niveau du travail journalier ? On voit que l'option n'est pas évidente. C'est là que la connaissance, même superficielle, du sujet peut guider l'intuition.

Contrairement à ce qu'insinuait ledit journaliste, cependant, connaître le nom de son sujet, sa carrière ne signifiait pas grand-chose et n'aidait en rien, ou presque, dans l'investigation de son caractère profond. Savoir, en effet qu'un tel est chanteur, acteur ou écrivain vous aide-t-il à connaître le tréfonds de son psychisme, à cerner ses angoisses et ses motivations profondes, bref, à le comprendre (dans le sens étymologique de com-prendre, prendre avec, en soi, c'est-à-dire intégrer) ?

J'étais en train de roder cette émission qui m'apparaissait chaque semaine comme une terrible remise en question à tous les niveaux : de moi-même tout d'abord, de mes connaissances en la matière ensuite et enfin, à travers ces dernières, de l'astrologie. Et tout cela me lancinait. Je me disais que si je faisais comme on dit, de grosses boulettes — et répétées — la conclusion ne se ferait pas attendre : c'était l'astrologie qui ne valait rien (je parle, bien entendu, du public novice en la matière).

Je n'avais pas encore trouvé la formule parfaitement huilée lorsque la maison Barclay me demanda, en vue du prochain passage de Charles Aznavour à l'Olympia, de dresser son thème qu'on allait reproduire dans le luxueux album du programme. J'acceptai, car je trouvais original cet angle de présentation d'une personnalité déjà si connue du public. Celui-ci, pensais-je, serait heureux de faire connaissance d'un Aznavour au-delà des apparences, d'un Aznavour tel qu'en lui-même...

Invitée dans les appartements de l'avenue Hoche, en la présence, intimidante, d'un véritable aréopage parisien avec lequel Eddie Barclay venait de déjeuner, j'eus donc une longue conversation avec ce Gémeaux saturnien, qui réunit bien les qualités extrêmes de ces deux facettes en étant ce jeune vieillard ou ce vieux gamin que l'on connaît, possédant la légèreté et la malice gémelliennes alliées à la gravité mélancolique du vieux Saturne.

Voici ce que je retirerai de cet entretien presque trop public à mon gré. J'avais, en entrant, demandé à Charles Aznavour s'il ne préférerait pas une certaine discrétion et suggéré de nous isoler, mais celui-ci, alors plus Gémeaux que Capricorne, s'était écrié, spontané ou cabotin, je ne sais: « Oh ! mais pas du tout, je n'ai rien à cacher, voyons ! » :

Il s'agit à la fois d'un thème équilibré et d'un thème hors série. Équilibré parce que caractérisé par une harmonieuse répartition des planètes dans le zodiaque, ce qui fait de lui un personnage multiple, aux traits divers et complémentaires. Quelle est, en effet, sa dominante astrale ? Elle est quadruple : bien qu'étant Gémeaux, c'est-à-dire mercurien, par le fait qu'il a l'ascendant et la Lune en Capricorne, il est presque davantage saturnien que mercurien ; mais avec une Lune valorisée par sa position angulaire et Mars dans le secteur privilégié du Moi (maison I) il est également lunarien et marsien.

Il est saturnien, ce qui est synonyme de labeur acharné, d'obstination, de soif de gloire (« Je thésaurise les trophées », avoue-t-il), d'ambition et de volonté de puissance (*Je m'voyais déjà en haut de l'affiche*), mais qui est également synonyme de pudeur de sentiments, de tourment secret, de manque d'assurance — surtout avec Saturne en carré à l'ascendant — bref, d'une tendance pessimiste inclinant à la mélancolie, au retrait (*Ô toi, la vie, que je porte en souffrant*, chante-t-il). Cet aspect solitaire peut même apparaître comme assez sombre à l'entourage, qui peut alors le trouver bourru, voire insensible — à tort.

Sur le plan de la santé, le saturnien s'expose aux rhumatismes et à la décalcification, aux chutes et aux fractures, surtout des jambes et, dans le cas d'un Gémeaux, signe régissant les bras, aux fractures des membres supérieurs. — Charles, à cette occasion, me rappelle le spectaculaire accident d'automobile au cours duquel il se brisa les deux bras ! — La Lune noire, part d'épreuve dans la vie, se situe de surcroît dans le secteur des déplacements, qui est également celui des relations avec autrui, rendues certainement problématiques au-delà d'une certaine surface.

Il est mercurien. Si Saturne est symbole de vieillesse, de rigidité morale et physique, de repli sur soi, Mercure est représentatif de l'adolescence, du mouvement et des échanges avec autrui. — Aznavour est un grand nerveux qui dit que « son plus grand plaisir est de ranger » ; c'est ainsi qu'il manifeste son constant besoin d'activité qui frise l'agitation par moments, cette exigence du mouvement étant encore plus marquée chez cet artiste du fait de sa facette martienne.

Quant à sa soif de contacts avec les gens — en fait opposée à sa nature saturnienne, ce qui fait de lui un personnage ambigu —, elle est manifeste. Que dit-il ? « Lorsque j'arrive pour la première fois dans un pays étranger, je provoque les rendez-vous dont j'ai long-



temps rêvé. » Cette proximité de l'Autre explique aussi qu'il soit de plain-pied avec son public qu'il comprend et ressent très bien. Tel Mercure, le messager, le porte-parole, il est le témoin, le chantre, le troubadour de son époque. Ce mercurien est un mental, à l'intelligence constamment en éveil, stimulée. Par l'aspect harmonieux que la Lune formait avec Mercure à sa naissance, la pensée d'Aznavor est sans cesse nourrie par l'imagination qu'il a grande, car il est également lunaire. La position de cet astre se levant à l'horizon au moment de la naissance signe, statistiquement parlant, les littérateurs et les poètes, ce qui explique les dons d'Aznavor pour l'écriture. — Il me dit avoir écrit, avant de le faire pour lui-même, des chansons pour Maurice Chevalier, Eddie Mitchell, Marcel Amont, Fernandel ou Gilbert Bécaud. Sans parler d'Edith Piaf. C'est cette composante planétaire qui explique le rêveur romantique qu'est Charles, qui se définit lui-même comme un « enfant qui rêve d'évasion ». Or, la période de la vie humaine dévolue au lunarien est justement l'enfance.

C'est cette même facette lunaire qui rend compte de l'amour de cet homme tranquille pour sa maison, son foyer, son terroir aussi, et ses origines, aspect renforcé par la présence de son Soleil en maison IV. La famille, le clan, il en convient, ont une énorme importance pour ce chanteur, ce qui lui fait particulièrement apprécier les périodes de tournage où, dit-il, il peut vivre durant des semaines entouré des siens.

À ces trois polarités, on peut en ajouter une dernière: la martienne. C'est son aspect casse-cou, frondeur, aimant et relevant les défis; c'est son aspect volontariste et combatif. Il fait partie de ceux qui en veulent, comme on dit, surtout si l'on combine cette coloration martienne à la nuance saturnienne, essentiellement ambitieuse. Par ailleurs, il a besoin de se dépenser physiquement. — J'aime le ski, le cheval, dit-il, alors que le mercurien éprouve surtout le besoin de

s'agiter et qu'au contraire, le lunarien et le saturnien seraient plutôt enclins au rêve et à la méditation.

Voilà pour la répartition généralement harmonieuse des planètes, annoncée plus haut. Mais ce thème traduit aussi un destin hors série. En effet, de par les aspects positifs d'Uranus — planète de l'originalité, de l'invention et du dépassement de soi —, notamment avec le MC (symbole de la destinée et des honneurs), on peut conclure à un destin d'exception où l'intuition et les opportunités inattendues tiennent une grande place. Le destin est en somme de mèche avec le sujet auquel il prépare de bonnes surprises — qui sont néanmoins à saisir. Quel langage uranien que celui qu'il tient là, quand il dit : « Je suis un aventurier de la chanson, un explorateur », ou bien « On peut tout dire dans une chanson », manifestant par là un esprit ennemi des sentiers battus, à l'image d'Uranus.

Qu'est-ce qui émerge encore dans ce survol astral ? Quelques traits éloquents, tels que l'importance de l'étranger dans la vie d'Aznavour (à cause de Jupiter dans son lieu d'élection, le Sagittaire, signe des voyages) ; ses chansons n'ont-elles pas été traduites en d'innombrables langues ? De même que l'importance des amis, des relations utiles (ce même Jupiter est dans le secteur des amitiés). Mais ces amis, lui dis-je, peuvent lui coûter cher sur le plan pécuniaire. Il hoche la tête, énigmatique. Par ailleurs, certaines relations amicales sont très influentes sur le plan de la carrière, dit le thème. Charles approuve en citant les amitiés enrichissantes, et efficaces, de Francis Blanche, de Cocteau, d'Achard, de Charles Trenet et surtout d'Edith Piaf, cette Sagittaire-Scorpion qui avait la vie chevillée au corps. À propos de cette dernière, je retrouve dans le thème d'Aznavour, par une simple translation de la Lune vers Jupiter, l'âge auquel ce dernier vécut sa période Piaf, en l'occurrence vingt-huit ans.

Autre chose qui apparaît dans cette carte du ciel,

qui inquiète quelque peu l'astrologue : cet Uranus dans le secteur des finances qui fait un vilain carré avec Jupiter, symbole de loi, de droit. »

Lorsque j'ai Aznavour en face de moi, je ne manque pas de lui faire part de mes conclusions... et de mes craintes.

— Cela ne m'étonnerait pas que vous ayez tendance à avoir des accrochages avec la loi en ce qui concerne votre avoir, vos sous, quoi.

— Oh ! j'en ai tout le temps, dit-il, désinvolte. (Là il est bien Gémeaux !)

— Attention, en fonction du cours des planètes, il y a des moments plus dangereux que d'autres. Mi-77, par exemple, sera un moment de ce genre, parce que Saturne va transiter votre Neptune qui régit vos finances. Puis février... et novembre 1978 et...

— On verra bien, laissons cela. Ce ne sera sûrement pas pire que d'habitude.

— En tout cas, cet Uranus indique des gains en dents de scie, avec des hauts et des bas. Est-ce l'impression que vous avez ?

Il rit.

— Oh ! tout à fait !

Et il lance un coup d'œil amusé vers sa femme, un petit Taureau blond, attentif, charmant.

— D'autre part, on a là un sextile entre Jupiter et Mars qui traduit une action efficace, expéditive. Est-ce exact ?

— Je suis assez organisé, c'est vrai et je fais les choses sans attendre, quand elles sont décidées, si c'est cela que vous voulez dire.

— Vous avez des rapports passionnels avec votre entourage professionnel, rapports qui sont sujets à des volte-face subites, dirait-on. Et puis, cette opposition entre la Lune et Vénus ainsi

placées me suggère le besoin de retraite pour créer. Vous fuyez à un moment donné, y compris loin de votre femme, symbolisée par la Lune, lorsque vous sentez que vous devez faire une rupture entre le monde réel et celui du rêve. Avec cet ascendant et cette Lune en Capricorne, vous devenez misanthrope.

— Il faut, dit-il, que je parte soudain... je pars et je deviens un autre.

— Oh oui, dit sa femme Ulla, en souriant, vous avez totalement raison. À ce moment-là, il n'a plus ni femme ni famille.

Par curiosité d'esprit, voulant déterminer astrologiquement l'âge de sa rencontre avec le grand amour, je calcule que celle-ci doit avoir lieu autour de ses 40-41 ans et, téméraire — parce qu'ignorant sa vie sentimentale dans le détail — je le lui dis, un peu plus bas que le reste, au cas où cela aurait concerné une autre femme que la sienne. Triomphalement, il me désigne Ulla en s'écriant :

— Mais, c'était elle, bien sûr... en 1964.

Cette multiplicité de facettes psychologiques fait que la route d'Aznavor, bien que marquée de plusieurs panneaux « danger » (concernant notamment une forte tendance aux accidents physiques et financiers) tantôt se ramifie dans des secrets et poétiques chemins de montagne ou s'engage dans des sportifs lacets de bord de mer, tantôt s'ouvre, large et triomphale, sur une voie royale, avec un égal bonheur.

Je devais revoir le chanteur trois ans plus tard, début 1980, au Griffin's à Genève. Malgré ses récents malheurs avec le fisc, il était d'excellente humeur — on sait oublier, lorsqu'on est Gêmeaux.

— Voyez-vous, dit-il, c'est idiot, la vie. On ne saura jamais si, dans le cas où je n'aurais pas pris vos avertissements à la légère, j'aurais pu changer quoi que ce soit à tout cela (il parle de l'énorme amende à laquelle le fisc français l'a récemment condamné). D'après vous... ? La réponse est essentielle, non ?

Je suis bien de son avis.

*Au Bonheur des Astres* exige encore un Bélier. Me trouvant en vacances à Courchevel, j'ai choisi la commodité : un Bélier célèbre et mort sera plus facilement disponible qu'un Bélier célèbre et vivant. Landru sera enfin victime après avoir trop souvent fait jouer ce rôle aux autres. Ce qui me fascinera, c'est un grand triangle en signes... de feu ! La majorité des planètes se trouvent en Bélier (dans la maison XII, celle du secret et du crime), reliée à un Mars en Lion très sexuel, puisque situé en maison VIII, secteur de la mort et du sexe ; le tout relié à la maison V des amours. Astrologue n'eût pas pu rêver d'un thème plus approprié à un tel destin. Amour, mort, sexe et crime solidaires dans cette ronde macabre des étoiles.

On est déjà entré dans le cycle du Taureau — nous sommes en mai —, j'ai déjà traité le thème de la reine Catherine de Médicis, caractérisé par la croix de la fatalité (deux oppositions perpendiculaires entre des planètes situées sur les axes du thème — ascendant et MC — qui expriment bien la destinée douloureuse de cette femme esclave de ses ambitions, marquée surtout à travers le sort tragique de ses enfants), lorsque Gilbert Kahn, producteur d'*Aujourd'hui Magazine*, donc de mon émission, me demande de préparer le thème de Michèle Morgan qui sera l'invitée d'Antenne 2, ce prochain lundi après-midi.

Habité par un certain trac à l'idée d'avoir à disséquer cette grande vedette du cinéma français, je travaille plusieurs jours sur le sujet, en espérant ne pas me fourvoyer. C'est que, suivant mon habitude, je me suis interdit de lire son livre qui vient de sortir et qui est entièrement autobiographique. J'ai trop peur ensuite d'être influencée malgré moi, ce qui m'enlèverait toute liberté de jugement. Mieux vaut risquer de se tromper que refaire du déjà vu, non ?

Gilbert Khan est l'hôte de cette émission à laquelle assistent

les amis de Michèle Morgan et avant tout son compagnon, le Taureau Gérard Oury, au demeurant fort sympathique. Sont également présents François Périer, la chanteuse Colette Mars et Jean-Claude Brialy. (Celui-ci a été « astrologisé » juste avant Landru, immédiatement deviné par les téléspectateurs sur ma description caractérologique, et je l'ai trouvé délicieux. Comment, en effet, aurais-je résisté à l'esprit de repartie de ce galant Bélier, ascendant Gémeaux, à qui je déclare, vu entre autres sa Lune Noire sur l'Ascendant, qu'il proscriit la femme en tant qu'objet d'amour, tout en l'aimant passionnément dans l'amitié, et qui, gamin, me rétorque : « Si toutes les femmes étaient comme vous, ma chère Elizabeth, il y aurait longtemps que je serais marié. » Que mes compagnes insensibles à un tel argument me jettent la première pierre ! Trêve de parenthèses.)

Voici comment les choses se passent, très exactement <sup>12</sup> :

GILBERT KHAN — Michèle Morgan, vous êtes Poissons, et j'ai demandé à Elizabeth de tracer votre portrait astrologique. Elizabeth Teissier, est-ce qu'il vous aurait été possible de prévoir, lorsqu'elle avait trois ans, que celle qui s'appelait alors Simone Roussel ferait une carrière dans les arts, notamment une carrière merveilleuse au cinéma ?

MOI — On aurait effectivement pu le déduire d'après une conjonction Soleil-Uranus, puisque Uranus est, entre autres, assimilé à la modernité et à l'électronique. Mais enfin, ce n'était pas évident, car cette conjonction peut signifier aussi bien autre chose.

MICHÈLE MORGAN — L'astrologue en question n'avait pas parlé de cinéma, mais de théâtre.

MOI — S'il a été aussi précis, il devait être de surcroît voyant. Cependant, en élargissant le domaine et en parlant

---

<sup>12</sup> Tous ces dialogues sont la transcription rigoureuse de ce qui fut dit à l'antenne.

de réussite dans la carrière artistique en général, alors là, oui, on pouvait l'assurer, puisque le secteur V des créations artistiques est très habité, en particulier par une très belle conjonction qui a lieu tous les treize ans seulement. Cette configuration heureuse touche aussi bien vos enfants que vos amours qui font, dans les deux cas, partie, en langage symbolique, des créations physiques ou spirituelles, représentées par cette maison.

G.K. — Y a-t-il, dans la carrière de Michèle Morgan, des moments forts que vous auriez pu déceler comme l'a fait celui qui lui dévoilait son avenir ?

MOI — Vous passez là directement à ce qu'on appelle en astrologie les directions et les transits, à ce que j'appelle l'astrologie dynamique, alors qu'il est essentiel d'abord, d'esquisser le caractère puisque c'est lui qui, en majeure partie, décide du destin. J'aimerais vous donner pour commencer un aperçu de ce que révèle, sur le plan psychologique, le thème de Michèle Morgan.

G.K. — Vous allez être très indiscrete !

M.M. — Mais comme j'ai déjà dit beaucoup de choses...

MOI — Justement, Madame, puisque vous avez écrit cet ouvrage où, je suppose, vous avez dû vous livrer suffisamment, vous pourrez me dire si je fais fausse route et ceci, sans que, me semble-t-il, je trahisse de grands secrets.

M.M. — Allez-y.

MOI — Alors voici, en gros et en vrac, ce que je trouve dans votre thème. Bien sûr, il y aura des choses sur lesquelles je glisserai — après tout, nous sommes à la télévision et il y a toujours dans une personnalité des éléments extrêmement secrets qu'il ne faut peut-être pas dévoiler (rires) —, mais alors je parlerai par litotes. Bon. D'abord, il faudrait préciser que, native des Poissons, cela vous confère beaucoup de sensibilité, de réceptivité et une certaine docilité apparente — je

dis bien apparente —, car vous êtes faite de mille contradictions, qui sont le reflet de tensions ou de conflits profonds. Les apparences sont trompeuses chez vous, plus que chez le Poissons commun, où, déjà, il ne faut pas se fier à l'eau qui dort. Sous-jacent à la femme odalisque qu'est quelque part la femme Poissons — avec, en particulier, son regard de naïade, celui qui vous a rendue célèbre —, on trouve un Mars très fort, c'est-à-dire beaucoup de volonté, d'activité, de dynamisme et, par moments, certainement une relative dureté, avec vous comme avec les autres.

M.M. (riant) — Peut-être.

MOI — Ce qui est intéressant c'est que, à côté de cette contradiction timidité-vitalité, votre thème contient un aspect qui est difficile à vivre, reflétant dans certains cas, la perte prématurée du père ou du mari; or, je sais que vous avez perdu votre mari Henri Vidal. C'est, si vous voulez, la marque d'une chance difficile, d'entraves et d'inhibitions de toutes sortes. Vous avez probablement eu à vaincre énormément d'obstacles en vous-même et dans votre destinée; et comme la Maison XII, celle du secret, est importante, je pense que chez vous, les épreuves cachées ont dû être marquantes. À ce point de vue, vous jouez à l'iceberg: vous n'en laissez apparaître qu'une infime partie.

M.M. — J'avoue que c'est assez vrai.

MOI — Votre ascendant se situe en Taureau — ce qui explique également l'attirance pour Gérard Oury —, ce qui vous donne un comportement très calme, bien que sur le fond, cyclothymique, avec des hauts et des bas, les bas pouvant être très mélancoliques.

M.M. — Oui.

MOI — Vous aimez la nature, la vie retirée, vous êtes gourmande. Avec ce MC en Capricorne, qui est le signe politique par excellence, vous avez probablement un fond très ambitieux.



M.M. — J'étais effectivement très ambitieuse ; je voulais réussir.

MOI — Autre chose d'assez intéressant. Dites-moi si je me fourvoie. Vous pouvez aimer sans désirer et désirer sans aimer.

M.M. — Euh...

G.K. — Humm...

(Je crois que là-dessus, je n'aurai jamais de réponse.)

MOI — Vous êtes intéressée par les sciences occultes, au sens strict, c'est-à-dire par toutes les disciplines mystérieuses. Votre intelligence est plus intuitive que rationnelle et cette conjonction Lune-Pluton en III me donne à penser que vous avez des dons pratiquement médiumniques.

M.M. — En effet, c'est vrai. J'ai raconté dans mon livre comment j'ai su une nuit, sur la côte Ouest américaine, que mon mari était mort. Je me suis réveillée au beau milieu de la nuit, terrifiée. J'appris le lendemain qu'Henri Vidal était mort, à des milliers de kilomètres de là, à cet instant même.

MOI — C'est extraordinaire... Et puis enfin, voyez-vous, cela ne m'étonne pas du tout que vous ayez écrit des *Mémoires*. La maison des écrits, dans votre thème, la Maison III, se place dans le Cancer, signe du souvenir, du passé. Étant donné la conjonction qui habite ce secteur, qui révèle l'instinctivité, l'intuition, les choses très viscérales, je crois que vous avez intérêt à écrire sur des sujets que vous ressentez avec force, qui vous concernent très profondément.

Gérard Oury opine du chef :

— Ce portrait correspond tout à fait.

Malgré mon désir de continuer, voici le maître de cérémonie qui me fait un signe discret. Aïe, je sens que j'ai encore dépassé l'heure. Sur la fin, j'ai cru émouvoir un instant les eaux calmes et profondes de cette sirène dont, décidément, le charme fait oublier l'apparente froideur.

*Au bonheur des Astres* est un Moloch goulou qui, chaque semaine, attend sa proie. Et pas n'importe laquelle : une proie sur mesure, à savoir, née sous le signe qui passe. Et libre ! Voilà où le bât blesse, la disponibilité. Il faut dire que l'exigence du vendredi soir à 17 heures n'arrange pas les choses ; c'est un moment qui est déjà imprégné de relents de week-end. Pour les autres, pas pour moi. Pour moi, c'est la lame du rasoir : à une heure de là, ce sera la détente, ce sera la liberté ; jusqu'au vendredi suivant. Mais en attendant...

Avant de passer à l'ère des Gémeaux, je choisis pour l'émission consécutivement deux géants du patrimoine humain, deux Taureaux, Freud et Karl Marx. Freud, dont finalement la conception entière repose sur la dualité Éros-Thanatos, l'instinct de vie et l'instinct de mort. Or, ne l'oublions pas, si le Taureau symbolise, régit par Vénus, la vie elle-même, c'est le Scorpion qui lui fait face sur le zodiaque, qui est synonyme de mort, de pulsions destructrices, de métamorphose ; le Scorpion, régit par Pluton, dieu des Enfers. Or, Freud a son Soleil situé en Taureau, opposé à son ascendant, situé en Scorpion. Une jolie « coïncidence », dirait un grincheux rationaliste, dont le thème recèlerait à coup sûr une dissonance entre Mercure et Mars (la mauvaise foi).

Quant à Karl Marx, il est amusant — et passionnant — de remarquer que les deux astres principaux, le Soleil et la Lune, se placent à sa naissance en Taureau, et dans le secteur des finances ; or, il est le théoricien qui a su combiner les notions types du Taureau ; à savoir le travail et l'argent, en attribuant une valeur économique au premier. Soit dit en passant, ces deux astres sont magnifiquement reliés à un généreux Jupiter placé en XI, dans le secteur des amitiés protectrices, comme si celles-ci avaient été particulièrement intéressantes — ou intéressées ? — Le spécialiste de Marx invité à commenter mon portrait nous apprend que le philosophe se déplaça toute sa vie avec sa famille à travers l'Europe en vivant carrément

aux crochets de ses différents amis-mécènes et en particulier d'Engels. La signification astrologique devient claire comme de l'eau de roche. Notons au passage la conjonction Neptune-Uranus qui culmine au MC. Lorsqu'on songe qu'Uranus est symbole de révolution et Neptune (découvert par Le Verrier en 1846) de socialisme, on sourit de contentement. À condition toutefois d'être favorable à l'Art royal des Astres, cela va sans dire.

Après les Taureaux germaniques, un Gémeaux américain, J.-F. Kennedy, pour lequel l'équipe tente en vain de trouver au pied levé, en vue de la confrontation, un journaliste spécialisé ou un biographe de ce président des États-Unis. Avec quatre astres sur dix placés dans le secteur de la mort, dont le plus important, on peut presque affirmer que Kennedy s'est accompli dans et à travers la mort. Celle-ci est marquée de façon flagrante par le carré exact — les aspects exacts sont toujours révélateurs de faits importants de la destinée — que forme l'une de ces quatre planètes, Jupiter — qui régit, dans ce thème les déplacements — avec Uranus, planète de l'imprévu violent, situé dans le secteur IV (la fin de la vie). Autrement dit, il y a risque de mort violente au cours d'un déplacement.

Ce qui est à noter également, c'est la conjonction Saturne-Neptune qui culmine au MC, symbole d'une élévation dans la vie suivie d'une chute, d'un scandale ou d'un mystère (Neptune), mais aussi symbole d'un danger par l'eau. On se rappelle à cette occasion l'anecdote qui faillit lui coûter la vie, lorsque, perdu en mer, il dut nager jusqu'à épuisement pour regagner la rive. Son ascendant situé en Balance, comme chez V.G.E., en faisait un président de charme, ouvert au dialogue, aux échanges.

Parmi les Gémeaux, j'aurais fort aimé recevoir dans ma petite émission le grand et beau Johnny Halliday qui, au fond, fait quelque peu penser, comme type physique, à un autre Gémeaux, John Wayne. Mais il est outre-Atlantique à

l'heure où nous essayons de le joindre. Dommage. Puis, c'est le tour de la chanteuse Catherine Sauvage, un Gémeaux nerveux qui me désoriente quelque peu par sa timidité... fort peu Gémeaux. Comme quoi, il faut toujours aller au-delà du Signe solaire.

Parmi les Cancers, je choisis deux natifs très différents l'un de l'autre, Jean Cocteau, un Cancer très mercurien, avec l'ascendant et trois planètes en Gémeaux, et Marcel Proust, très représentatif de son signe, donc très lunaire, avec ses quatre planètes en Cancer. L'agilité mentale et physique, le côté nerveux du mercurien s'allient chez Cocteau à l'extrême sensibilité onirique de sa facette cancérienne. Un complexe de sevrage et un problème maternel apparaissent, ainsi qu'une forte tendance à la dépression. Édouard Lhermitte, son fils adoptif, vient confirmer toutes ces caractéristiques astrales, y compris le goût des jeux de mots et des masques, chers aux Gémelliens.

En ce qui concerne Proust, qui appartient au signe nostalgique par excellence, au signe du souvenir, de la mémoire, du passé — nombre d'historiens ont des valeurs Cancer dans leur thème —, au signe dévolu à la mère, son Neptune qui se lève sur l'ascendant le prédisposait aux états crépusculaires, aux paradis artificiels, l'ouvrait au monde étrange des sensations. Et ce Saturne dans la maison de l'écriture et du psychisme, c'est le reflet à la fois d'un profond pessimisme et des œuvres de longue haleine.

Tout cela, et d'autres choses encore, sa nièce, M<sup>me</sup> Mante-Proust, une fière dame Sagittaire de 80 ans, est venue le confirmer à l'antenne. C'est elle qui conclut fort justement :

— Au fond, si je comprends bien, *À la recherche du temps perdu* est un titre on ne peut plus Cancer ?

L'été est venu et c'est l'époque du Lion, ou presque. Afin de ne pas frustrer ce signe, on en a un peu devancé le rendez-

vous. Celui-ci a lieu, toujours en direct, à Aix-en-Provence, où toute l'équipe s'est transportée. Trouver un Lion célèbre sur place, et qui soit disponible ce vendredi-là, c'est rien de moins que la quadrature du cercle. Donc, prenons le problème à l'envers et voyons qui sera à Aix à ce moment-là.

Bernard Lefort, me répond-on, mélomane distingué, pressenti pour prendre les fonctions de directeur de l'Opéra de Paris, que l'on va interviewer dans le cadre du festival d'Aix. Très bien ; s'il est d'accord, voici mon critique tout trouvé. Mais maintenant, il me faut un compositeur du Lion. Bon, à première vue, il y a Liszt, il y a Debussy. La musique aquatique de ce dernier me fait regarder son thème de près. En effet, il est plus Cancer, signe d'eau, que Lion. N'ayant consacré qu'une seule émission au premier de ces signes, au lieu de quatre, je choisis ce Lion d'eau plutôt que le Lion de feu. Bernard Lefort, à qui je fais ma requête, n'est pas très chaud.

— C'est trop improvisé, dit-il. Je ne sais si je connais suffisamment la vie et le caractère de Debussy pour vous donner la réplique. Et je n'ai pas le temps de me plonger dans des bouquins, là, au pied levé.

— Je suis sûre que tout ira très bien. Vous savez, l'émission ne dure en tout que quinze minutes, on n'a pas le temps de faire l'exégèse de...

— Bon, ça va. Oui, j'arrive, dit-il à quelqu'un qui est venu le chercher pour l'amener sur le plateau. Mon Dieu, c'est de la folie, aujourd'hui. Ah, cette télévision...

Cela, c'était une coquetterie de Lion — j'ai appris entre-temps qu'il appartient lui-même au signe du jour. Tout à l'heure, pendant l'émission *Au Bonheur des Astres*, cela va devenir franchement kafkaïen. Au milieu du vacarme de la petite place où nous sommes installés, j'essaie de résumer l'essentiel de la symbolique léonienne. La foule est là, partout autour de nous. Certaines personnes se sont avancées

vers moi, tout à l'heure, pour me parler, me dire leur sympathie. J'en viens aux noms des Lions proposés pour le jeu, de Mussolini à Chanel, en passant par Pétrarque, Sylvie Vartan, Gisèle Halimi.

Lorsque le moment de la discussion est venu, le charivari aidant, on entre dans une ambiance de tour de Babel. B. Lefort, en bon Lion, ramène sans arrêt la conversation sur sa personne, au lieu de centrer ses commentaires sur Debussy :

— Moi, voyez-vous, je suis tout à fait Lion à travers ce que vous venez de dire : l'homme de spectacle qui aime le panache, la scène, l'art raffiné.

— Mais il ne s'agit pas de vous, Monsieur, dis-je, d'abord amusée, mais de Debussy, qui, d'ailleurs, n'était pas un Lion pur, comme nous venons de le voir.

— Soit, mais en ce qui me concerne...

— Vous incarnez merveilleusement l'égoïsme de votre signe qui ne supporte pas de donner la vedette à autrui, sauf pour s'en ramener le bénéfice ou le mérite, dis-je en riant, mais assez gênée.

L'émission se termine plus ou moins en queue de poisson, dans un brouhaha méridional et un bourdonnement caniculaire, le Lion vivant — et à la belle prestance, comme il se doit pour cet animal royal — n'ayant pas cédé son territoire au Lion mort. Il est des façons inattendues de démontrer la caractérologie des astres.

Parmi les Vierges, j'en ai choisi deux : une Vierge folle — ou une anti-Vierge — c'est l'acteur Jean Le Poulain, très neptunien, très uranien, et très sympathique. Et puis une Vierge sage, la reine du même nom, Elisabeth I<sup>re</sup>, pour qui l'historien André Castelot a bien voulu se déplacer. Je lui demanderai en même temps s'il viendra lors de son signe, le Verseau, l'an-

née prochaine ; c'est entendu. Pour un historien, que représentent quelques mois ?

À propos de la reine, je dis mon sentiment sur son thème et énonce une idée plutôt révolutionnaire, à savoir que malgré l'apparence, contrôlée, réservée, de Vierge saturnienne, les attachements amoureux semblent nombreux, capricieux et liés à la mort. Comme si, par souci de sa réputation, elle avait envoyé ses amants *ad patres*. Je dis peut-être une énormité sur le plan historique, me dis-je, et je vais me ridiculiser. Mais non. Castelot déclare alors que cette idée est actuellement une hypothèse prise en considération par toute une école d'historiens et que la coquetterie et la féminité de la reine sont maintenant un fait établi — sa Vénus en Balance en témoigne. Castelot et moi tombons d'accord, l'émission finie, qu'il y aurait une série fascinante à faire, dont l'objet serait la résolution des énigmes historiques par l'astrologie. Il faudra y songer, disons-nous en chœur.

— Ce sera pour lorsque l'astrologie sera désoccultée, réhabilitée, dis-je. Cela m'étonnerait que ce soit de sitôt.

Après avoir traité tour à tour et pêle-mêle, dans les Balances, Nietzsche, Marie Laforêt et Jacques Chazot, un Scorpion-Balance hors série me fait l'honneur de venir se faire « astrologiser ». Une petite Vierge doublement mercurienne (donc entremetteuse sur les bords), Bernard, un ami, nous a mis en contact. Scorpion anxieux, curieux et, je crois, foncièrement gentil, il a accepté de monter à Montmartre où sont les studios, un vendredi soir, ce qui équivaut au treizième exploit d'Hercule. Charmante mais impressionnante d'autorité naturelle, c'est la propre mère du chanteur qui me donne l'heure exacte de naissance de ce dernier, dans les coulisses de l'Olympia où je la rencontre.

Un regard magnétique et chaleureux à la fois, profond, c'est le regard du Scorpion, d'une chaleur de glace qui brûle. Il est vrai que dans le cas de Gilbert Bécaud — car c'est de lui

dont il s'agit — la note vénusienne traduit une réelle amabilité, un mouvement spontané vers l'autre. Une poignée de main énergique, un sourire franc. Après l'avoir remercié d'être là avec nous sur ce plateau, je me remets à faire les cent pas parmi les décors, me remémorant, à l'aide d'un pense-bête, mon texte de tout à l'heure.

Mais voilà que l'on me fait des signes inquiets de tous côtés et j'entends sur le poste témoin le journaliste clore la séquence précédente. J'atterris sur ma chaise juste à temps pour esquisser un sourire de bienvenue. *Au Bonheur des Astres* a commencé une fois de plus. J'annonce les Scorpions possibles du jour : Raymond Devos, J.-P. Cassel, Marlène Jobert, Alain Barrière, Madeleine Robinson, François Périer, Claude Lelouch, Annie Girardot, Coluche et, bien sûr, Bécaud.

Aujourd'hui encore, nous avons affaire à une personnalité diaprée, dont la dominante astrale est quadruple. Tout d'abord, en accord avec les valeurs ploutoniennes — celles du Scorpion —, il s'agit d'un être sujet à des métamorphoses spectaculaires — le Scorpion, tel le Phénix, a des aptitudes particulières pour renaître de ses cendres —, d'un être énergique, volontaire, ambitieux, à la grande volonté de puissance, au besoin impérieux de s'exprimer. L'ascendant, en effet, se situe dans ce huitième signe et, avec lui, Mercure, qui gouverne le MC.

D'importance quasiment égale est la composante martienne, car Mars, au moment de la naissance, est en conjonction exacte avec le Soleil. C'est la marque distinctive des self-made men et d'un esprit frondeur, casse-cou, qui aime l'action pour l'action, d'un personnage à la vitalité tout à fait exceptionnelle... qui doit épuiser son entourage !

Mais n'oublions pas la note vénusienne, car le Soleil se situe à l'extrême limite de la Balance et, d'autre part, Vénus se trouve valorisée près du MC, ce qui tend à faire



penser que les femmes jouent, ou ont joué, un rôle dans la réussite professionnelle ; mais, placée en Vierge, c'est une Vénus assez pudique sur le plan de l'expression des sentiments. Enfin, on trouve une facette mercurienne importante, car cette planète se lève à l'horizon lors de la naissance, conférant au natif de l'agilité, mentale et physique, de l'adaptabilité, de la légèreté, voire des aptitudes pour la danse.

Voilà pour les tendances principales. Accessoirement, les valeurs neptuniennes de rêve, de contemplation, de sensibilité aux ambiances, de compassion, d'intuition poétique et d'intuition tout court — d'ailleurs assez phénoménale, faite de beaucoup d'instinct animal —, ces valeurs coexistent dans le thème, avec Neptune qui culmine au MC, relié à Mars. Comme coexiste la note saturnienne, avec cet astre sombre situé près de l'ascendant, conjoint à Mercure, qui donne au personnage une coloration pessimiste ou anxieuse, tourmentée, organisée, prévoyante et économe. C'est la note *fourmi* par opposition à la note *cigale* apportée par Mercure.

La planète qui régit les créations les enfants et les amours étant carrément sur le Soleil à la naissance, ces domaines sont essentiels dans la vie du sujet. On peut dire que pour ce dernier la famille, le foyer sont un havre protecteur, un facteur d'épanouissement, même à travers les changements et les tribulations qu'apporte Uranus dans ce secteur. C'est que Jupiter est conjoint à cette planète intempestive, un Jupiter qui apporte toute sa force bénéfique dans ce signe des Poissons avec lequel il est en affinité.

Les amitiés, les protections sont nombreuses et essentielles, y compris à l'étranger. En effet, le Soleil et la Lune se trouvent dans ce secteur, ce qui favorise au départ la satisfaction des aspirations profondes de l'individu.

Sur le plan physiologique, les reins et les organes

génitaux sont apparemment vulnérables, les premiers à cause d'une Lune dissonante, située en Balance — signe qui régit les reins —, les seconds à cause de la dominante Scorpion.

Si l'on considère la vieillesse, elle devrait être heureuse, entourée de jeunesse, le sujet lui-même gardant très longtemps une belle jeunesse.

À mon grand étonnement — je serai souvent surprise tout au long de ces émissions de constater à quel point le public est perspicace en ces occasions, car en ce qui me concerne, je n'aurais que rarement trouvé, avec les éléments communiqués — l'identité du personnage mystérieux est percée à jour. Celui-ci apparaît alors aux téléspectateurs et, tout de go, Vonnice, animatrice des jeux de l'après-midi, qui me donne souvent la réplique, le questionne :

VONNIC — Gilbert Bécaud, dites-nous si vous vous reconnaissez bien dans cette description.

GILBERT BÉCAUD — Oui, tout à fait, sauf que mes organes génitaux vont très bien. (Éclats de rires.)

MOI — C'est évidemment le genre de chose qui fait bondir un Scorpion, car la sexualité est plus importante à ses yeux qu'aux yeux de n'importe qui.

G.B. (badin) — Qu'est-ce que vous faites ce soir ? Et si nous prenions un verre ? Tout cela m'a l'air assez contrasté ; il n'y a pas de quoi s'ennuyer. Quel est, au fait, mon principal défaut ?

MOI — Je dirais l'impétuosité, l'impatience, la colère, peut-être.

G.B. — Je ne suis pas souvent en colère, je crois.

V — Vous êtes organisé ?

G.B. — Euh, si on peut être organisé dans la vie que nous menons, oui, mais c'est la limite.

V. — Vous avez le sens de la famille, je crois ?

G.B. — Il paraît.

MOI — Vous ne nous dites pas si vous êtes d'accord ou non avec ce portrait.

G.B. — C'est que vous avez dit tellement de choses ! À part les organes génitaux, cela devrait coller.

MOI — Vous pourriez être plus admiratif ! (Rires.)

G.B. — Eh bien, étant donné que j'ai l'intention de vous demander hors émission exactement ce qui se passe, alors... Par exemple, ma principale qualité, c'est quoi ?

MOI — Je dirais... un dynamisme exceptionnel, cette espèce de fringale de vie, d'extraordinaire vitalité... enfin, si c'est là une qualité. C'en est sûrement une pour vous, et pour les autres aussi, je pense, puisqu'ils en profitent.

G.B. — Quand serai-je malade ?

MOI — On reconnaît bien là le côté tourmenté du Scorpion.

G.B. — Parce que vous avez parlé des reins. Effectivement, depuis quelque temps, j'ai très mal aux reins.

MOI — Oui ? C'est la Lune en Balance, ça.

G.B. — La Balance ? Mais il faut m'enlever cela tout de suite ! (Rires.)

MOI — D'autant plus qu'en ce moment, Pluton est sur votre Lune.

G.B. — Pluton est sur ma Lune ? Ah ! mon Dieu, c'est sûrement embêtant pour mes reins, ça !

MOI — Eh oui. Pluton est à 15° de la Balance actuellement, juste sur votre Lune natale.

G.B. — À 15° déjà ? Comme le temps passe. (Rires.)

V. — Gilbert Bécaud, vous êtes donc assez d'accord avec ce qu'Elizabeth a dit. Bien qu'on en soit encore loin, je trouve merveilleux d'apprendre que votre fin de vie sera heureuse.

G.B. — Ah oui, est-ce que je vivrai longtemps ? À vue de nez, comme cela...

MOI — Voilà une question à laquelle je me refuse de répondre.

G.B. — C'est pourtant ce qu'il y a de plus important pour moi.

MOI — C'est peut-être pour cette raison. Voyez-vous, ici je fais une étude caractérologique ; en ce qui concerne les prévisions, le déroulement de la vie, c'est autre chose.

V. — Vous êtes à l'Olympia jusqu'à quand, Gilbert ?

G.B. — Jusqu'au 9 décembre... si Madame veut bien !  
(Rires.)

MOI — J'ai remarqué, cher Gilbert, qu'au moment où vous avez commencé l'Olympia, Jupiter, planète du succès, était en sextile exact à votre Milieu-du-Ciel ou MC.

G.B. — Mon milieu du... ?

MOI — ...du ciel.

G.B. — Oh ! mon Milieu-du-Ciel, bien sûr, pardon. Et c'est bon ?

MOI — C'est un facteur de réussite et d'expansion très important. Cela concorde bien avec l'événement.

V. - Merci d'être venu et de nous avoir permis de connaître mieux votre personnage...

MOI — ...qui est complexe !...

G.B. — Oui, très complexe.

C'est nettement le mercurien farfelu, drôle, le comédien qui a montré le bout de l'oreille dans cette petite séquence, saupoudré d'un brin d'inquiétude toute saturnienne.

Est-ce la rancune tenace d'une chèvre du pape (Capricorne oblige) ou simplement mon goût du jeu sans restriction, si, après l'analyse du prototype des Scorpions — je veux parler de Dostoïevski dont les titres des œuvres sont à eux seuls suffisamment éloquents — je passe au Sagittaire Curd Jur-

gens — mâtiné, justement de Scorpion — et, par-delà celui-ci, à Philippe Bouvard ? Je me connais un peu : j'opte pour la seconde réponse, bien à l'image de la mercurienne que je suis. Ma curiosité est grande : après avoir fait griller nombre de victimes sur les bûchers de son *Huile sur le feu*, y compris moi-même, viendra-t-il, à son tour, se mettre sur la sellette ?

C'est probablement une motivation similaire qui l'a guidé, très Sagittaire : le sens de l'humour et un certain côté fair play. À moins que sa propre curiosité y soit pour quelque chose, me dis-je. Mais voilà une hypothèse à laquelle il me faudra renoncer...

Dans les traits que j'énonce, où la bonhomie du Jupitérien (planète du Sagittaire) côtoie l'affabilité de la Balance et son sens du dialogue (l'ascendant se situe dans ce signe), où l'on trouve également de grandes aptitudes à la dialectique... et à la mauvaise foi (c'est la dissonance entre Mars et Mercure), se trouve une caractéristique intéressante : c'est un Pluton (planète de la volonté de puissance) placée au MC, donc valorisée ; mais il s'agit d'un Pluton dissonant, qui donne à croire que la soif de pouvoir de Bouvard n'est pas satisfaite, que celui qu'il exerce n'en est qu'un ersatz, une sorte de caricature.

— Alors, monsieur Bouvard, lui dit Vonnie, dès que, deviné par les téléspectateurs, il prend place près de nous, alors, ce goût du pouvoir ?

PHILIPPE BOUVARD — Eh bien, j'ai découvert à Elizabeth un don que je ne soupçonnais pas ; je savais qu'elle était férue d'astrologie, mais j'ignorais qu'elle fût aussi bonne biographe. Je pense que si un jour je désire le récit de ma pauvre vie, c'est vers elle que je me tournerai en priorité.

MOI — Merci, Philippe, je prends cela comme un compliment, tout simplement parce que je ne connais rien de votre vie.

PH. B. — Je voulais dire que vous êtes excellente observatrice puisqu'il n'était pas besoin de lorgner dans les astres,

mais plutôt de lorgner mon tour de taille pour dire que les Sagittaires avaient tendance à l'embonpoint.

MOI — Il se trouve que Churchill, Balzac se trouvent dans le même cas que vous, puisqu'ils sont jupitériens.

PH. B. — Vous me citez des cas qui, sur le plan de la santé, ne sont pas très réconfortants.

V. — Alors, le foie fragile, c'est vrai ?

PH. B. — Non, pas du tout. J'ai un foie extraordinaire que je tiens à votre disposition, après autopsie, bien sûr.

V. — Enfin, vous vous êtes quand même assez reconnu dans ce qu'Elizabeth a dit de vous ?

PH. B. — Eh bien, dans la mesure où elle a dit que je n'étais pas trop endormi, que j'avais envie de faire certaines choses, je ne peux pas m'inscrire en faux contre cela, mais je...

MOI — ...bien que vous en ayez très envie ?!

PH. B. — En fait, je suis tout à fait contre l'astrologie, je tiens à le dire.

MOI — Nous l'avons vu il n'y a pas très longtemps.

PH. B. — Parce que de deux choses l'une : ou bien l'astrologie n'est pas une science exacte, c'est simplement un divertissement — il faut des divertissements dans la vie, mais alors je suis d'avis d'annoncer la couleur —, ou bien c'est une chose sérieuse (vous voyez que je ne prends pas parti) et c'est épouvantable, car c'est la condamnation au déterminisme, c'est la mort du libre arbitre et je n'ai plus aucune décision à prendre puisque tout est réglé comme sur du papier à musique.

MOI — D'une part, ce n'est pas aussi simple que cela et, d'autre part, il ne s'agit pas de savoir si c'est épouvantable, mais si c'est, non ? De toute façon, je ne fais ici aucune prévision, mais seulement de la caractérologie. À ce compte-là, vous condamnez aussi la psychologie ; vous êtes contre toute analyse de ce genre ?

PH. B. — Oh oui, je condamne aussi la psychologie. Cela ne m'a jamais rendu aucun service.

J'en reste coite, je l'avoue. Je me trouve devant un phénomène... et devant l'alternative suivante : si la psychologie et toute science humaine descriptive ne lui a jamais rien apporté, c'est qu'il se connaît parfaitement, dans ses moindres recoins, ses plus secrètes motivations, ses complexes les plus tortueux, ou alors, c'est qu'il ne veut pas se connaître, ayant tout sacrifié au *hic et nunc* et au divertissement pascalien. Autant en emporte le vent...

Après une longue interruption qui a fait subir une éclipse totale au Signe du Capricorne — combien de lettres de protestation arrivent alors, dont certaines, agressives, m'accusent de battre froid mon propre signe ! —, les émissions reprennent avec le Verseau en la personne d'André Castelot, l'historien bien connu. Avec Vonnie, nous le donnons à deviner aux téléspectateurs parmi les autres natifs suivants : Jacques Dufilho, James Dean, Claude Rich, Marthe Keller, François Truffaut, Jeanne Moreau, Vadim, Colette, et Georges Simenon.

Il est immédiatement détecté.

— Qui vous l'a dit ? demandé-je malicieuse à la téléspectatrice, qui a gagné trois cents francs.

— C'est le sérieux de l'écriture qui m'a mise sur la piste. J'ai hésité avec Simenon et finalement j'ai opté pour Castelot.

Voici les indications qui ont guidé cette dame dans sa recherche :

Étant Verseau, dis-je, ce personnage est un être sociable, spirituel, cérébral, ayant le goût de l'amitié ; c'est un esprit original, qui déteste les sentiers battus. Cela correspond aux valeurs uraniennes du thème qui sont très fortes.

On trouve, à côté de cette tendance essentielle. la

composante mercurienne, avec cette planète valorisée sur l'ascendant, qui dénote un grand besoin d'échanges avec les autres, de contacts humains, un besoin de bouger aussi, de voyager, le goût de l'écriture — cela peut aussi bien refléter le journaliste que le pamphlétaire ou l'écrivain en général — qui suppose également une vive curiosité d'esprit, celui-ci étant très alerte. Mais à ceci s'ajoute la note saturnienne, apportée par le Signe du Capricorne, abondamment habité, d'abord par l'ascendant, puis par Mercure et Uranus. Cette facette donne un aspect sérieux au personnage, tenace, rigoureux et patient, ambitieux aussi, et dont le sens du devoir est exigeant. Saturne, dieu du temps, régissant le Capricorne, cette dimension est familière au sujet, ne le rebute nullement. En fait, il y a lutte entre le Verseau, signe d'avenir et impatient et le Capricorne, signe du passé et patient. La vocation, avec ce MC placé en Scorpion, touche au mystère. L'investigation, la solution des énigmes sont le domaine du Scorpion qui, souvent, pour cette raison même, se fait chercheur ou policier. La marque par excellence de la célébrité, peut-être posthume également, est inscrite dans ce thème, à savoir une conjonction Lune-Jupiter culminante au MC. La seconde partie de la vie est nettement plus positive que la première, en tout cas sur le plan de la création. L'écriture touche aux sujets sérieux, voire scientifiques, et se fait dans une retraite active (Saturne est en Maison III, celle des écrits, relié harmonieusement à Mars en XII, secteur de l'isolement).

Un problème affectif — ou un traumatisme grave — a touché cette destinée vers l'âge de deux ou trois ans, aboutissant à un durcissement dans la vie et à de l'angoisse. Enfin, des jalousies secrètes nuisent professionnellement et peuvent même se répercuter sur la santé — sont exposés les bronches et le foie. C'est ce vilain Mars en XII, secteur des inimitiés secrètes, qui s'oppose à Pluton dans la Maison VI du travail et de la santé. Voilà, à vous de jouer.



Une fois découvert, le Verseau du jour vient s'asseoir entre ma coéquipière Vonnïe et moi. C'est lui-même qui attaque.

ANDRÉ CASTELOT — Eh bien, Elizabeth, vous me connaissez mieux que moi ! Il y a deux points, simplement : du côté santé, j'ai quelquefois des ennuis, mais jamais du côté du foie ou des bronches, heureusement.

VONNIE — Je ne dirai pas, pour faire plaisir à Elizabeth : « Ne vous inquiétez pas, ça va venir. » (Rires.)

A.C. — Vous avez dit que j'étais patient. Eh bien, non, hélas ! c'est mon défaut, je suis très impatient, même jusqu'à la fébrilité. Je vais trop vite dans la vie.

MOI — C'est donc bien le Verseau qui l'emporte.

A.C. — Je suis désolé. Vous êtes tellement gentille. Le reste, sinon, est très juste.

MOI — Il est toujours très difficile de faire la synthèse à partir d'éléments contradictoires. Il y a effectivement cette conjonction Soleil-Uranus qui donne beaucoup d'impatience et d'instabilité, d'excitation nerveuse, mais je pensais que l'ascendant en Capricorne l'emportait.

A.C. — Mais sinon, c'est extraordinaire.

MOI — Vrai ? Vous vous sentez un peu cerné ?

A.C. — Ah oui, et un peu confus aussi par moments, avec toutes ces choses flatteuses que vous avez dites.

MOI — Ce qui est effectivement frappant, c'est cette marque distinctive de célébrité et de chance que vous possédez. De toutes les personnalités analysées dont beaucoup ont un thème qui dénote la notoriété, pourtant, y compris cette conjonction typique de la Lune (le peuple, la foule) avec Jupiter (la réussite sociale), vous avez le thème où cette conjonction est le plus en vedette, puisqu'elle est culminante : elle était au méridien de votre lieu de naissance — Anvers, n'est-ce pas ? — à l'instant où vous naissiez.

A.C. — Cela me fait d'autant plus plaisir que l'on dit habituellement que l'historien est appelé à régner, si j'ose dire, sur un empire viager. Quand il meurt, son œuvre meurt avec lui. Pour le romancier, il en va autrement. Mais l'historien... Alors que là, j'ose espérer que l'on aura dans les bibliothèques, plus tard, quelques-uns de mes livres, et mon nom continuera de vivre.

V. — Elizabeth, vous avez parlé d'un choc à l'âge de deux-trois ans. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose à ce moment-là ?

A.C. — Ceci est carrément fantastique, Elizabeth ! (Notre invité s'anime soudain.) Ma famille habitait à ce moment-là Anvers, puisque vous savez que je suis né belge. Lorsque les Allemands sont entrés, en 1914, dans la ville, mon père a réussi à louer un remorqueur pour remonter par l'Escaut jusqu'en Hollande et, par conséquent, nous enfuir. La première image qui a frappé définitivement mon esprit est celle d'Anvers brûlant, moi assis dans le remorqueur, avec ma baignoire près de moi !

MOI — Vous vous en souvenez ?

A.C. — Ah ! parfaitement, comme si c'était hier. Cette ville qui brûlait, puis ce remorqueur jusqu'en Hollande où m'attendait une seconde vision qui devait définitivement s'inscrire dans ma mémoire : je verrai toujours, devant le petit hôtel où nous étions réfugiés, le corps d'un aviateur dont l'avion s'était écrasé du côté hollandais, ce corps qui était là, par terre, à côté des débris de son avion...

MOI — C'est extraordinaire, car enfin, il est rarissime d'avoir des souvenirs de ses deux ans ! Il y a autre chose que je voulais vous demander : vous avez des aptitudes pour la politique ; vous auriez pu être un excellent politicien.

A.C. — Je n'aime pas assez la politique pour cela. Ma tendance serait plutôt apolitique, pour commencer. Mais bravo, Elizabeth, vous êtes vraiment impressionnante.

MOI — C'est l'astrologie qui l'est, lorsqu'elle est traitée comme il faut.

V. — Oui, bravo, Elizabeth. André Castelot, je suppose que Charlotte et Maximilien se portent bien ? (Vonnies fait allusion au dernier livre de notre invité ; il s'agit, bien sûr, de *Maximilien d'Autriche*.)

A.C. — Très bien. Les affirmations d'Elizabeth se vérifient : je crois que j'ai beaucoup de chance. Si c'est inscrit dans mon thème, c'est rassurant : cela a des chances de continuer, peut-être ?

Avec Paul Guth, Pascale Petit et Victor Hugo traités dans les Poissons, nous parvenons à la fin de l'année cosmique pour recommencer avec le Bélier en la personne de Serge Gainsbourg.

À propos de Paul Guth, dont le thème révèle des amitiés souvent trompeuses ou décevantes, se pose le problème de l'ambiguïté de l'actif et du passif dans un thème. Il est certain qu'il règne un certain flou entre l'attitude que l'on a dans un certain domaine à l'égard des autres et celle que ces derniers ont à votre endroit. Comme si — et cela est philosophiquement et psychologiquement très vraisemblable — l'un déteignait automatiquement sur l'autre ; en d'autres termes, comme si les deux comportements étaient solidaires, mécaniquement parlant ; que, donc, quelque part, l'on était toujours peu ou prou responsable de l'attitude d'autrui à son égard. C'est ainsi que le thème de la victime exprime la violence et celui du bourreau de même, sans qu'il soit absolument évident de distinguer l'un de l'autre.

Parlant de cet homme exquis qu'est Paul Guth, sa gentillesse naturelle et sa délicatesse de sentiments, que recouvrent les hyperboles amicales dont il gratifie ses amis, sont peut-être à la source même des déceptions auxquelles il s'expose,

ceux-ci estimant, à tort ou à raison, que Paul Guth se trompe lui-même à leur sujet, voire peut-être sur ses propres sentiments à leur égard, voilés par les brumes d'un Neptune dissonant, donc trompeur. Autrement dit, aurait-il tendance à projeter sur ses relations amicales frustrantes, qui peuvent le faire souffrir beaucoup, ses propres erreurs d'appréciation ?

Lorsque je lui parle d'ennemis secrets, jaloux et efficaces —une vilaine Maison XII— il semble savoir à quoi je fais allusion.

C'est l'heureux auteur des *Allumettes suédoises*, un sympathique Lion —on a deviné que je veux parler de Robert Sabatier— qui accepta de venir témoigner pour ou contre le portrait astrologique de Victor Hugo, Poissons tellement représentatif de son signe que s'il n'existait pas, il eût fallu l'inventer. Quels sont, en effet, les mots-clés de ce signe, le douzième du Zodiaque, le plus accompli, celui du mystère, de la méditation, de la poésie et de l'ésotérisme ? Le rêve, la fuite, l'exil, la compassion universelle, le renoncement, la mer, la fécondité et le gigantisme, en affinité avec l'illimité Neptune qui le gouverne ; Neptune, symbole du socialisme, du bien collectif, mais aussi des utopies, des illusions et des paradis artificiels.

Je ne sais si Hugo a goûté à ces derniers, mais, hormis cela, celui dont on sait aujourd'hui qu'il fut un véritable initié semble avoir merveilleusement illustré les thèmes propres à son Signe solaire. La sexualité exigeante, reflétée par l'ascendant en Scorpion, ne surprendra personne ; elle ne surprit pas non plus Robert Sabatier qui, par ailleurs, approuva la Lune en Sagittaire, qui portait Hugo à s'attacher à un idéal féminin fait d'audace, d'absence de convention, de liberté, comme devait l'incarner sa Juliette Drouet. À noter que celle-ci était Bélier et que la Maison V des amours de Victor Hugo

venait se placer dans ce signe fougueux. Le thème du poète montre aussi les chagrins et ennuis que lui occasionna sa descendance, le goût du spectaculaire, voire du redondant, avec ce MC en Lion opposé à Mars, et enfin, trait qui récolta l'approbation du critique, le mélange de complexe d'infériorité (Soleil opposé à Saturne) et de supériorité (opposé à Jupiter) qui devait être très inconfortable à vivre.

Robert Sabatier se propose d'être un de mes Lions cobayes de l'été à venir. Hélas ! les astres — et Antenne 2 — en décideront autrement.

— Il doit être rudement déprimé actuellement, dis-je à ma collègue Vonnie en parlant de Serge Gainsbourg que nous attendons sur le plateau comme le Bélier du jour.

— Pourquoi donc ? demande Vonnie.

— Il a Saturne exactement opposé à son ascendant en ce moment. Et à Mars. Je suis même étonné qu'il ne soit pas malade avec cela.

Il n'est pas malade. À preuve, le voilà qui arrive, costumé de blanc, en tennis... et en boitant. Nous apprenons qu'il a une entorse à la cheville — l'ascendant est en Verseau qui régit les jambes. Vonnie est assez impressionnée.

— Je vais finir par y croire, à ton astrologie, dit-elle. Le coup de Castelot, l'autre jour, m'en a bouché un coin. Pourtant, tu le sais, au départ, j'étais vraiment sceptique.

On donne la liste des Béliers concurrents : Omar Sharif, Peter Ustinov, Simone Signoret, Jacques Brel, Claudia Cardinale, Maurice Ronet, Michel Simon, Gregory Peck et Nicoletta.

Voici, tel quel, le portrait que je propose aux téléspectateurs :

Personnalité partagée entre une facette dynamique, agressive, piaffante, primaire, égocentrique et instinc-

tive — c'est l'amas planétaire en Bélier — et un aspect passif, contemplatif, sursensible et oblatif — c'est la composante Poissons, ce signe étant intercepté dans la première Maison et Neptune, qui le gouverne, étant valorisé par sa position angulaire sur le descendant. Il y a donc bipolarité psychique, ces deux signes étant extrêmement dissemblables, bien que se suivant sur le Zodiaque.

Le personnage apparaît aux autres non pas comme un Bélier, mais comme un rêveur nonchalant — c'est la conjonction de la Lune et de Neptune sur la pointe de VII, le secteur des Autres. L'intelligence est poétique, intuitive, voire mystique et la sensibilité est à fleur de peau — c'est celle d'un esthète — avec cette conjonction Vénus-Mercure dans le signe des Poissons. Il s'agit d'une nature agressivement anticonventionnelle, provocante, indépendante, originale, prométhéenne sur les bords. Cela correspond à l'ascendant situé en Verseau, conjoint, de surcroît, à Mars lors de la naissance, un Mars qui exprime son agressivité à la manière Verseau, c'est-à-dire à travers les idées.

Il y a une grande avidité affective, de la frustration ; en fait, il y a là le syndrome du mal-aimé, non exempt d'un certain masochisme moral ; la mère a dû poser un problème au départ, qui a retenti sur les rapports avec les femmes : Saturne est carré à la conjonction Vénus-Mercure. L'ascension a dû être lente, marquée d'embûches et de luttes ; c'est le thème d'un solitaire dont l'enfance fut empreinte de tristesse ou marquée par la pauvreté : on a Saturne au MC, comme chez Charlie Chaplin.

C'est extraordinaire et je suis la première surprise : on a tout de suite débusqué le poète-chanteur-compositeur derrière ma description. Et le faux Bélier de boitiller vers le fauteuil près de nous : ah, ce satané Saturne, tout de même !

Agressivement, Vonnie le questionne aussitôt :

— Êtes-vous... agressif ?

D'une voix basse, touffue, qui est presque un murmure — une voix de Poissons et non de Bélier —, il répond :

— Certainement.

MOI — Ce n'est sûrement pas le Bélier en vous qui me répond, sinon vous me diriez non, vu son esprit de contradiction !

SERGE GAINSBURG — Pas sur ce point... Mais qu'avez-vous dit sur ma mère ? Je n'ai pas eu de problème avec ma mère, mais avec mon père.

MOI — Ah bon ? Autant pour moi. Pas de frustration dans les rapports maternels, de conflits ? (Je suis sidérée : le thème est catégorique.)

S.G. — Non, pas avec ma mère, mais par contre j'ai eu beaucoup de malheurs avec les femmes, j'ai beaucoup souffert.

V. — Vous êtes frustré affectivement par les femmes ?

S.G. — Pas maintenant. (Rires. L'ombre de Jane Birkin, la pétulante Sagittaire-amazone, passe parmi nous.) Oui, j'étais en conflit perpétuel avec mon père qui ne comprenait pas mon agressivité. Quand il est mort, j'ai atrocement souffert. C'était irrémédiable : trop tard pour le dialogue, quoi que je fasse.

MOI — C'est curieux. À cause d'un trigone entre Saturne, qui représente le père et le Soleil — vous —, je conclusais à des rapports positifs avec votre père, enrichissants.

S.G. — C'est positif en fin de compte, car c'est lui qui m'a amené à la peinture, au dessin, à l'architecture, qui m'a appris le piano, la guitare ; qui a fait mon destin.

MOI — Ah bon ! Ça, c'est plus cohérent, alors... Au fait, sentez-vous les deux courants contraires, Poissons et Bélier ?

S.G. — C'est vrai que je suis à la fois un contemplatif et un actif et je sens la contradiction en moi : j'aime perdre mon temps et puis j'aime foncer.

MOI — Je reviens sur ce complexe de frustration né dans

l'enfance. N'y a-t-il pas eu maladie grave, accident, santé chétive au départ ?

Sa réponse est vitale pour moi, car je mets perpétuellement le code astrologique à l'épreuve.

S.G. — Chétif, oui. J'ai failli ne pas naître.

J'exulte. Ouf ! Tout s'explique donc, grâce au ciel.

MOI — Est-ce vrai ? Vous vous moquez de moi ? Ainsi, tout au début de votre vie, il y a eu un problème ?

S.G. — Nous étions deux jumeaux. Ma mère ne m'attendait pas. Quand elle s'est sue enceinte, elle s'est enfuie.

MOI — Et vous dites qu'il n'y a pas eu de problème avec la mère ? Une mère qui refuse l'enfant ?...

Ce qui me surprend le plus là-dedans, c'est que le sujet lui-même ne semble pas conscient de la gravité de la chose. Le Bélier, réaliste et méprisant du passé, veut probablement ignorer, oublier ce qui a pu le rendre vulnérable.

S.G. — Je sors un coffret pour mes vingt ans de chanson.

MOI — Vu les positions des planètes lourdes en fonction de votre thème, on peut dire, en gros, que vous avez deux ans de bon devant vous.

S.G. — C'est également ce que m'a dit Françoise Hardy qui fait aussi de l'astrologie.

MOI — Ah ! non, ne me parlez pas de la concurrence ! (Rires.)

Et le rideau tombe sur les astres jusqu'au vendredi suivant.

Voici deux autres Béliers intempestifs : Thierry le Luron et Marcel Amont. Thierry le Luron, ascendant Verseau, comme Serge Gainsbourg, ce qui explique son goût de la provocation et de la satire. Mais là s'arrête la ressemblance, ce qui démontre une fois de plus que l'astrologie est de la casuistique et que chaque thème est un tout, une structure parfaitement originale.



Revient le cycle Taureau, qui s'incarne en la personne pleine de charme et de naturel de Daniel Gélín.

— C'est à nous maintenant, dis-je, après les présentations d'usage. Restez tout près de la caméra, sans vous montrer, mais de façon à tout entendre : vous pourrez ainsi confirmer ou infirmer ce que je vais dire sur vous. J'espère que je ne me serai pas trop égarée : car vous m'avez posé une drôle d'énigme !

Daniel Gélín est un Taureau parmi le troupeau insigne que voici : Charles Trenet, Georges Moustaki, Jacques Dutronc — que l'on a parfois comparé à Gabin, Taureau ascendant Poissons comme lui —, Claudine Auger, Françoise Fabian, Orson Welles, Balzac — ce Taureau jupitérien — et Barbra Streisand.

Quel est le flash caractérologique que je donne alors aux téléspectateurs, invités à coller ce portrait sur l'un de ces natifs ? Ces émissions ayant été enregistrées, ce sont là les termes mêmes que j'ai employés, comme sont fidèles les textes des discussions qui suivent, avec le sujet lui-même ou un critique :

Une fois encore, il s'agit d'un être complexe, aux nombreuses facettes. Sens pratique, réalisme, goût du concret, persévérance, ce sont là les traits distinctifs du Signe solaire du personnage, à savoir du Taureau. L'ascendant se situant en Capricorne, donc également en Signe de Terre, ces qualités de bon sens et d'efficacité sont renforcées.

Dû à l'ascendant en Verseau : originalité, indépendance, idéalisme.

Réceptivité, vulnérabilité, goût de l'évasion hors du réel, avec le signe des Poissons valorisé.

Intelligence vive, alerte, mais peut-être dispersée, sens polémique. (Cela, c'est Mercure en Gémeaux, dans son domicile, conjoint à Mars.) L'entourage familial a dû s'opposer à la vocation du personnage. Il y a

une difficulté à exprimer les émotions profondes. La mort semble toucher l'élément féminin environnant, à moins que cette conjonction de la Lune avec la Lune Noire en Maison VIII ne traduise un mauvais jugement en matière financière et une fatalité possible en ce domaine avec une probable frustration d'héritage, car cette conjonction s'oppose à Vénus en II ; à moins que — dernière hypothèse quant à l'interprétation de cette configuration — il y ait hypertrophie sexuelle, asservissement aux choses du sexe. (Là, je vous égare un peu, mais je suis moi-même perplexe, et nous verrons laquelle de ces versions est la bonne.)

Le sujet est exposé aux accidents et opérations, également aux ruptures soudaines d'association ou de mariage, suite à des discussions familiales. Comme zones sensibles, on peut citer les reins, la gorge, peut-être le cœur, mais surtout les bras, les poumons, le système nerveux.

Jouant les Saint-Thomas, Vonnie attaque de but en blanc. Le comédien a tout juste eu le temps de s'asseoir et de nous saluer.

VONNIE — Daniel Gélín, est-ce que ce qu'a dit Elizabeth vous concerne ?

DANIEL GÉLIN — À vrai dire, je me sens un peu dénudé. Je ne m'attendais pas à tant de détails, à tant de précisions. C'est vrai qu'il y a beaucoup de choses très exactes dans tout cela. J'espère l'oublier très vite !

MOI — Pourquoi l'oublier ? (Je suis stupéfaite.)

D.G. — Parce qu'il est assez étourdissant de se sentir disséqué.

MOI — Est-ce que je peux vous demander, d'entre les trois interprétations de la conjonction Lune Noire-Lune, quelle est la bonne ? Est-ce que c'est : spoliation d'héritage, ou bien : blocage de la sensibilité ou encore : hyperactivité sexuelle ? (Je pouffe de rire.)

D.G. — Eh bien... les trois. À des moments différents de ma vie. (Rires.)

MOI — Vraiment, les trois ? Avez-vous eu aussi un problème d'héritage ?

Au fond, je m'aperçois que je suis une éternelle étudiante ; chaque fois que je tombe pile, je suis la première émerveillée, la première surprise, au fond. Ne serait-ce pas que je pars chaque fois avec un scepticisme sous-jacent ? Non, c'est simplement que décrypter un thème n'est pas chose aisée et que chaque fois que cela coïncide, j'ai l'impression d'avoir déchiffré un hiéroglyphe. Et je trouve cela miraculeux.

D.G. — Oui, absolument ; un problème très grave pour moi, dont je suis aujourd'hui encore victime ; un problème qui a probablement changé toute ma carrière...

MOI — C'est extraordinaire !

D.G. — ...Étant donné qu'à cause de cette frustration dont vous parlez, j'ai bien sûr hérité d'un peu d'argent, mais j'ai surtout hérité de beaucoup de dettes, ce qui m'a obligé à accepter n'importe quel film, n'importe quelle pièce, sans même la lire. Cela a totalement changé ma vie... juste au moment où j'entrais au TNP avec l'intention de n'y faire que des choses de qualité, plus un bon film tous les deux, trois ans. Il n'en était plus question à partir du moment où l'héritage de mon père me plongeait dans un imbroglio absolument balzacien dont je suis à peine sorti. Cela a changé bien sûr ma carrière, dans la mesure où je n'allais pas mettre sur le générique de mes films que je les tournais pour rembourser les dettes de mon père ! (Rires.)

V. — Et au point de vue opérations, maladies... ?

D.G. — Je suis couturé ; j'ai eu beaucoup d'opérations, d'accidents de toutes sortes.

MOI — Y a-t-il quelque chose du côté poumons, système nerveux ou membres supérieurs ?

D.G. — Oui. Je dois dire que j'ai eu, en février dernier, une crise d'arthrite au bras gauche, qui s'est calmée avec de la cortisone.

MOI — J'ai vu qu'en février vous aviez été dans une mauvaise passe, en fait depuis octobre 1977 ?

D.G. — Mais vous devez avoir vos réseaux d'espionnage quelque part ! (Rires.) Effectivement, j'ai eu un passage difficile dû à une sorte de trop-plein de vitalité.

MOI — Je dirai, moi, que c'était dû au carré de Saturne sur votre Soleil qui, au contraire, vous fait trop puiser dans vos réserves vitales. Cela correspond en général à des périodes de surchauffe, de surmenage. Mais dans votre thème, on peut lire une force de récupération assez extraordinaire. Au fait, question travail, en mai prochain, vous allez avoir une excellente période, car Jupiter passera sur votre Pluton dans le secteur de la vie professionnelle.

D.G. — Ah, eh bien, attendons !

MOI. — Je ne vous ai pas demandé si vous aviez le goût d'écrire.

D.G. — Si, bien sûr, j'ai toujours eu le goût d'écrire. Je l'ai d'autant plus maintenant que le livre que j'ai écrit a bien marché et que j'ai découvert cette jubilation de l'écriture. Je voudrais pousser cela de plus en plus loin.

MOI — Je pense que vous avez les astres pour complices. Cela ne m'étonnerait pas que, sur la fin de votre vie, vous écriviez énormément.

Le chant du cygne du *Bonheur des Astres* fut une chique-naude — pour ne pas dire un pied de nez — au fondateur de l'Académie des Sciences qui eut la regrettable inconséquence d'en interdire l'accès à l'astrologie — mais la Vierge manque parfois de largeur de vue en raffinant trop dans le détail.

Colbert eut le choc de sa vie posthume en constatant — car croyant à la survie de l'esprit, je crois qu'il l'aura constaté — que venaient clôturer la sulfureuse émission, coup sur coup, deux dignes académiciens en personne qui ne craignaient pas de se laisser passer au crible du rayon laser astral. La Vierge aura probablement haussé les épaules avec mépris en s'avisant qu'André Chamson et Jean d'Ormesson ne sont après tout que des Gémeaux, et que qui dit Gémeaux, dit babillage enfantin, éclectisme désordonné et vagabondage d'idées sans importance. « Un toboggan de mots », comme dit le Gémeaux Sartre. Rien de sérieux, en somme aux yeux d'une Vierge « administrreuse ».

Très au fait de la symbolique gémellienne, d'Ormesson dira lui-même, d'un ton léger, en parlant de son dernier livre :

— Oh, oui... Ce Vagabond qui passe sous une ombrelle trouée, c'est un Gémeaux. Le titre me vint du camarade Mao Tsé-toung.

Qui, soit dit en passant, n'avait rien d'un Gémeaux farfelu, ce double Capricornien.

9 juin 1978. Ce fut donc là encore une fois une dernière. Pourquoi ne fête-t-on que les premières et pas les dernières ? On fête bien les enterrements, on boit, on fait ripaille. Je me souviens combien, dans mon enfance suisse-allemande, je fus choquée, lors de la mort de ma grand-mère, de voir la famille paysanne, du côté de mes aïeux saint-gallois, se mettre à festoyer bruyamment, visiblement de l'avis qu'il faut « laisser les morts enterrer les morts ».

Au volant de ma petite VW joyeusement décapotée pour profiter des derniers rayons, déjà estivaux, du soleil couchant, je ne parviens pas, cette fois, à me laisser envahir par les tiédeurs alanguissantes de la capitale qui exprime ses habitants vers les bords de mer pour le week-end. Je me sens mélan-

colique, comme on l'est chaque fois que quelque chose finit. C'est un coup de Pluton, ça, encore, me dis-je, auquel Jupiter a prêté main-forte. Les deux planètes me sont hostiles actuellement et je songe avec une curiosité mêlée de satisfaction morbide que si Pluton représente les événements d'ordre collectif, qui ne sont pas dirigés contre vous mais dont on pâlit indirectement, Jupiter dissonant par rapport au Soleil représente les ennuis avec les supérieurs, l'autorité ou les autorités, c'est-à-dire le patron ou la loi. Or il se trouve — et cela me fait sourire — qu' *Aujourd'hui magazine*, dont mon émission dépend, est supprimé à partir de la rentrée prochaine et qu' *Au Bonheur des Astres* disparaît du même coup. Cela me fait sourire, dis-je. Serait-ce que je suis devenue masochiste ? Non, mais comprendre, expliquer, c'est déjà presque admettre. S'il y a une mécanique cosmique qui charrie dans son sillage ceci ou cela, qui m'implique, moi, petit fétu de paille, qu'ai-je à dire ? C'est le tour de tout un chacun d'y passer à un moment ou à un autre. Je préfère, même si les effets sont comparables, que cette suppression n'ait rien à voir avec une cabale comme la première fois. Ce qui me chagrine, c'est la mort d'une émission qui avait beaucoup de succès, qui était appréciée, malgré l'heure modeste de diffusion. Le courrier, énorme, est là pour en faire foi. Et je n'aime pas le gâchis.

Cependant je pense que, même à travers ces quarante émissions, j'ai réussi quelque chose : en visant avec précision des points vérifiés par la discussion qui suit, en ayant donné des portraits astrologiques qui étaient reconnus dans neuf cas sur dix — ce qui est en soi une vérification du code des astres — en ayant à plusieurs reprises répété haut et fort que tout cela n'était que conclusions à base de raisonnements combinatoires et que je n'avais aucun don parapsychologique particulier ou surnaturel, il me semble que j'ai quelque peu éclairci le problème de l'astrologie aux yeux du public. Et cela, malgré les corrections que l'on est appelé à apporter au

contenu des réponses qui ne sont pas toujours le reflet de la réalité psychologique du sujet.

Pourquoi ? Tout d'abord, à cause d'un esprit de contradiction qui, conscient ou inconscient, est souvent sous-jacent chez tout un chacun. Ensuite, parce que l'on refuse de se donner, de s'avouer tel que l'on est vraiment. C'est le cas d'une actrice, Danièle Delorme, une petite Balance apparemment fragile et délicate, et dont le thème indiquait « des rapports pouvant être durs et agressifs avec son entourage ». Comme je le lui disais, elle le nia avec énergie, prétendant que, Balance tout à fait réglementaire, elle ne pouvait s'épanouir dans un climat autre qu'harmonieux. Je m'inclinai, bonne joueuse, devant sa protestation. Mais, après l'émission, des machinistes vinrent vers moi et confirmèrent avec conviction mes dires : ils avaient été, lors de certains tournages, « partie prenante » de l'entourage.

Enfin, malgré notre bonne volonté, nous ne nous connaissons pas totalement, le désir de nous voir différents de ce que nous sommes nous faussant souvent la vue. Est-ce qu'un avaro, un mesquin, un être à intelligence limitée ou dispersée, à sexualité réduite ou déviée s'avouera, fût-ce à lui-même, ses limitations ? S'engage alors avec le consultant un dialogue de sourds puisqu'il n'y a pas d'arbitre, sauf à établir un aréopage quelque peu justicier. C'est là, je pense, un des handicaps de la consultation psychologique, quelle qu'elle soit, surtout lorsqu'elle est rendue publique.

Si le petit écran m'a permis de montrer un visage plus rigoureux et plus juste de cette discipline trop méconnue, si beaucoup de téléspectateurs ont été surpris de ses ressources, je crois que la plus surprise de tous, ce fut encore moi. Je partais en effet à la pêche, chaque fois dans l'angoisse de revenir plus ou moins bredouille, de faire une pêche banale et, presque chaque fois, ma prise m'étonnait moi-même ; la pêche devenait quasi miraculeuse.

Je traverse maintenant la place Pigalle. Je note, incrédule, d'ahurissants titres de films pornographiques.

Alors, bon Dieu, si ce langage existe, si cette clé étincelante est à notre portée — je l'ai bien trouvée, moi, cette clé et je la vois ouvrir tant de portes inconnues —, pourquoi n'est-elle pas largement utilisée ? Par quelle mystérieuse malédiction, cet instrument précieux n'est-il pas appliqué dans les nombreux domaines de la vie quotidienne, de la vie intellectuelle ? Par quelle étrange occultation notre civilisation fait-elle « comme si », comme si l'astrologie n'existait pas ?

N'étaient les concordances répétées, à chaque instant de ma vie, privée et professionnelle, je douterais de ma raison. Je me croirais atteinte de délire obsessionnel, de paranoïa. Mais ces concordances, ces succès, cette évidence ne rendent l'absurde de la situation que plus absurde encore, plus incompréhensible.

J'ai manqué brûler un feu rouge, tant j'étais plongée dans mes réflexions.

— Évidemment, encore une nana ! hurle un chauffeur de taxi, qui a démarré un peu vite sur ma droite et devant lequel je freine pile.

Je viens de faire une découverte. Je croyais qu'on ne pouvait souffrir que dans son corps et dans son âme, dans ses tripes, dans son cœur. Je me surprends à souffrir par l'esprit. Et, aussi étrange que cela puisse paraître, ce n'est pas moins douloureux.

16 avril 1980. Je tourne le bouton de mon poste de télévision. Il est minuit et je crois que je vais laisser tomber l'écriture de mon livre, ce soir. Jean-Paul Sartre, l'idole de mes vingt ans, est mort. On vient de diffuser une rétrospective de son personnage, de ses idées, à travers un film intéressant où



Sartre joue son propre rôle, entouré de Simone de Beauvoir et de quelques disciples.

Je nous revois, lui et nous autres, les étudiants, dans la salle des Sociétés savantes, à Saint-Germain-des-Prés. Il donnait une conférence et je buvais ses paroles. J'avais une telle admiration pour l'intelligence pure, l'abstraite, celle de *L'Être et le Néant* (qu'en classe de Propédeutique, j'engloutissais dans sa totalité indigeste et fascinante), que sa laideur extraordinaire me gênait de moins en moins, au fur et à mesure de son discours. Elle me gênait pourtant, lorsque je songeais que « la philosophie du regard » était le produit d'un homme atteint de strabisme. Peut-être, justement...

Un malaise m'habite que j'ai ressenti tout au long de cette émission. Le malaise d'une absence épaisse. Non pas la sienne : il est là, qui parle d'abondance, avec l'aisance du mercurien qu'il est. (Pauvres Gémeaux, ils sont dans le collimateur des astres depuis quelque temps. Une hécatombe de Gémeaux, en commençant par John Wayne...) Non, il s'agit d'autre chose de plus subtil, une absence qui, déjà, inconsciemment, me pesait, lorsque je venais l'écouter, lui, le maître ; lorsque je me nourrissais de notre culture occidentale dont nous sommes si fiers... Dont j'étais, moi-même, si fière...

Comme je l'ai déjà dit précédemment, l'astrologie, à la Sorbonne, était taboue (elle l'est encore, d'ailleurs, sauf exception). Elle prenait la forme, pour moi, d'un énorme point d'interrogation, et son exclusion de notre culture fut responsable de mes attermoissements, de mes perplexités, de ma lenteur à me dédier à elle, à lui faire confiance. Pensez donc, on en disait partout pis que pendre... Tous ces grands esprits savaient tout de même de quoi ils parlaient, non ?

Le voilà, mon malaise, j'en tiens les racines lointaines. Toi aussi, mon fils, tu t'es fait, conscient ou non, complice de cette conjuration du silence. Toi aussi, Sartre, toi qui n'avais

à la bouche que les mots fiers et généreux d'« aliénation », de « liberté » (bien typiques du Gémeaux libertaire qui répugne à tout lien), tu limitas ton exploration intellectuelle à l'immédiateté de notre culture, tu n'allas pas voir chez le voisin, te réservant le droit de gambader, de ruer dans les brancards dans les limites du connu, de l'admis, de l'académique.

Il est certain que ni *khâgne*, ni Normale ne t'avaient préparé à relativiser notre culture occidentale, norme de toute culture. T'avisas-tu un seul instant, par exemple, que *Les Mots*, le « toboggan de mots » qui toujours se pressait sur tes lèvres, de même que cette dualité acteur-spectateur dont tu parles à propos de ton attitude ambiguë face à la politique font partie de la typologie élémentaire de ton signe ? Le plus bavard de tous, celui des avocats, des littérateurs, des marchands, des médecins, celui des menteurs et des philosophes ? Non.

Tu me diras que tu ne fus pas le seul à ainsi passivement oblitérer une connaissance entière, simplement parce qu'elle ne faisait pas partie du patrimoine culturel de ton époque. Mais tu étais Sartre.

Tu étais intelligent — ô combien — tu étais curieux et irrévérencieux. Et cependant, tu ne gambadas pas assez loin, tu ne sortis pas des arpents de tes pères et de tes pairs et me fis ainsi toucher du doigt que l'intelligence pure (la forme) ne doit jamais prévaloir sur l'objet auquel elle s'applique (le fond). Que la substance vivante du discours est plus essentielle que la gymnastique mentale qui le structure, celle-ci fût-elle acrobatique.

Après tout, d'autres que toi — des surréalistes comme Breton, des spiritualistes comme Emmanuel Mounier ou Gabriel Marcel, des scientifiques inspirés tels que Bachelard ou des praticiens tels que Jung — se préoccupèrent peu ou prou de la science proscrite, la louèrent ou la soutinrent. Toi qui dis

qu'il faut toujours se révolter, demeuras, sur ce terrain, avec les autres, avec la majorité bien-pensante, quoi que tu dises, négligeant de défricher la totalité du champ où, pourtant, se cachait — je te l'annonce — un trésor.

Je sais que tu n'aimes pas ce que je te dis là. Ne crois pas pour autant que l'arbre astrologique me cache la forêt de tes incursions : je reste fidèle au souvenir de jubilation éblouie à la lecture de *La Nausée* ou du *Diable et le Bon Dieu*. Et peut-être mon interrogation nostalgique n'est-elle que le reflet d'une frustration ? De celle qui résulte d'un constat qui me gêne : le pivot actuel de ma vie intellectuelle et spirituelle te fut totalement étranger et j'éprouve la déception de l'enfant mal-aimé.

C'est ce qui, probablement, me rend injuste à ton égard. Ta mort, qui me fait mal, me fait curieusement focaliser sur toi seul la diffuse responsabilité de toute une génération, de toute une culture — de Kierkegaard à Camus, de Mauriac à Gide — qui, distraite ou orgueilleuse, passa à côté de l'arbre cosmique. Mais, tu le sais, « qui aime bien... »

Et pourtant... Et pourtant, c'est toi qui, dans *La P... respectueuse*, demandes dans un étonnement douloureux : « Comment une ville entière peut donc se tromper ? »

À mon tour, je te demande : « Une civilisation entière peut-elle donc se tromper ? »

Avec une infinie tristesse, je m'aperçois que mon idole a manqué de vraie audace intellectuelle. La truite d'exception que tu fus, Sartre, explora avec une rare maîtrise son vivier, sans soupçonner le grand large, celui du cosmos. Gémellien, tu restas avec les hommes, parmi les hommes, un homme de la cité aurait dit Platon. Cette foule innombrable dans le sillage de ta dépouille, cette foule que tu recouvres en ce jour du voile funèbre d'un deuil national, te rend aujourd'hui cet amour.

Et moi, exilée dans mes montagnes suisses pour un face-à-face silencieux avec l'écriture, je te pleure en solitaire. Je pleure, car tu as emporté avec toi un lambeau de ma jeunesse, du temps heureux où je croyais que notre culture, la tienne qu'avec une ardeur goulue je tentais de faire mienne, c'était ce banquet généreux où n'était oubliée aucune victuaille de choix.

## 14 — Le courrier, baromètre de notre société

L'ajournement, en fin de soirée, d'*Astralement vôtre*, puis sa suppression, la polémique qui s'ensuit à travers une presse déchaînée — plus de deux cents articles en un mois —, la sortie de mon premier livre ; enfin une *Radioscopie* avec Jacques Chancel déclenchent une première avalanche de courrier. La seconde viendra avec ma rubrique dans *Télé 7 jours*, avec Radio-Monte-Carlo et *Au Bonheur des Astres*. À l'inverse de ce à quoi je pouvais m'attendre après l'hostilité, les attaques véhémentes et sans nuances d'une certaine presse, ce courrier est unanimement positif, intéressé, voire passionné, encourageant, compatissant ou admiratif. À quelques très rares exceptions près, qui sont révélatrices. Ce n'est pas ma faute si ces dernières émanent souvent d'illuminés ou de caractériels agressifs révélés par une écriture inquiétante qui part dans tous les sens et qui semble vous poignarder par anticipation ou par procuration à sa seule lecture ! Je ne recevrai en tout et pour tout qu'une seule lettre contre, dont le scripteur s'exprime en raisonnable rationaliste qu'il se dit être et non pas en mystique vociférant de la doctrine rationaliste (la foi vient se nicher en d'étranges lieux). La Vierge en question, — c'en est une, évidemment ! — ouvrier autodidacte au demeurant fort sympathique qui se retranche dans un scepticisme tous azimuts bien de son signe, m'écrit une lettre de quatre pages nourries d'arguments contre l'astrologie. Voilà pourquoi votre fille est muette... Je ne lui réponds que par un seul mot : « Essayez ! » (combien de scientifiques ont déclaré à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que l'homme ne parviendrait jamais à voler<sup>13</sup>, et Voltaire ne s'est-il pas abondamment gaussé des

---

<sup>13</sup> « ...parce que de trop grande taille et parce que son poids (proportionnel à son volume) serait trop écrasant pour les ailes, celles-ci devant être

découvertes de Boucher de Perthes qui affirmait — à juste titre et contre toute logique — l'existence de fossiles vieux de millions d'années ?

Mangeons notre pain noir tout de suite. Un premier adversaire se manifeste en écrivant au directeur du journal, monsieur P. F..., d'Épernay : « ...J'ai été atterré de trouver une page complète consacrée à Elizabeth Teissier et à ses élucubrations astrales... Alors qu'un peu de jugeote peut faire découvrir à n'importe quel profane ces sottises qui relèvent de l'escroquerie et qui tombent sous le coup de la loi, article 405 du Code pénal, dont je me permets de vous rappeler le texte exact : "Quiconque, employant des manœuvres frauduleuses pour persuader de l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir imaginaire ou de tout autre événement chimérique, se sera fait remettre de l'argent et aura, de ce fait, escroqué autrui, sera puni d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus." Voilà, la dame Teissier n'est qu'un escroc, elle ment sciemment et le sait (*sic*), mais cela fait son beurre, il y a tellement d'imbéciles ! — 80 % au moins d'après les statistiques... Tout cela n'est pas reluisant pour vous, votre journal, sa renommée, et ses lecteurs. Triste mentalité... »

Suit un imbroglio de fausses vérités, de faits inexacts et nébuleux concernant l'historique de l'astrologie et ce Don Quichotte de l'hygiène mentale finit en beauté : « Il faut être sérieusement taré, ou idiot, ou de mauvaise foi, comme M<sup>me</sup> Teissier, pour affirmer de telles choses ; toutefois, je ne vous en tiens pas rigueur (bon prince, avec ça, ou obséquieux ?), mais je vous le redemande instamment : supprimez cette ânerie, personne ne s'en trouvera incommodé. »

Si la vulgarité ou la bêtise qui s'ignore — la pire —

---

à la fois suffisamment grandes et légères pour le porter en plus d'elles-mêmes ». Cette théorie, parfaitement logique, ne tenait pas compte de la résistance des matériaux utilisables, laquelle peut être bien supérieure à celle d'un os d'oiseau !

peuvent être exemplaires, cette lettre l'est à coup sûr. Deux remarques, simplement, surnagent dans mon esprit à sa lecture : je cherche, d'une part, vainement « mes manœuvres frauduleuses », tout s'étant toujours passé au grand jour — ô combien ! — et d'autre part, si ce monsieur me dit idiot, il me met en bonne compagnie ; moi qui ai horreur de la solitude, me voilà comblée et réchauffée : 80 % de la population est à mes côtés. En outre, j'ose lui demander : si une imbécile abuse d'autres imbéciles, en quoi ceci est-il immoral, puisque tout se passe en famille, en quelque sorte ?

Il est bien évident que si j'ai cité cette lettre comme exemple, je n'y ai pas pour autant répondu. En revanche, j'ai répondu à celle-ci, qui émane d'un médecin « anti », manifestement, et qui m'a fait voir rouge. Voici ce qu'écrivait le Dr P.v.A., de Paris, non à votre servante, mais à la direction du journal, qui m'a transmis l'épître : « Je rentre d'un voyage au Japon où j'ai participé à un congrès médical ; un long voyage suscite toujours une certaine inquiétude dans les familles, quelle que soit la sécurité de l'avion. Fidèles lectrices de votre sympathique publication, ma mère et ma tante, deux dames âgées, ont lu la chronique astrologique laquelle déconseillait la voie des airs aux natifs de mon signe. Il est évident qu'elles n'ont guère été tranquilles pendant dix jours... Ne pensez-vous pas qu'un journal sérieux comme le vôtre pourrait se dispenser de diffuser ce type d'âneries, génératrices d'angoisse inutile ? Des banalités sentimentales, exemptes de menaces imbéciles, me paraîtraient pour ma part largement suffisantes si notre époque ne peut se passer de telles élucubrations (tiens, voici apparemment un terme générique). Notre époque est bien pourvue en catastrophes : faut-il en rajouter ? Vous serait-il possible de faire part de ma lettre à votre astrologue de service ? »

Voici ce que je répondis à ce dédaigneux scientifique : « Monsieur, suivant votre désir, *Télé 7 jours* m'a fait parvenir votre

lettre, étant donné ma situation d'« astrologue de service » au sein de ce magazine et, ma foi, je ne puis m'empêcher de vous dire brièvement ce que votre missive, si méprisante pour les âneries des astrologues et leurs élucubrations, me suggère. À savoir ceci : Vous êtes, semble-t-il, médecin et, à ce titre, je suppose que vous admettez pour critère de la science la méthode expérimentale. Et, bien que je sois sûre de ne pas convaincre votre esprit de Taureau sceptique — car vous êtes Taureau, avouez-le ! (j'ai triché en recherchant dans mes derniers pronostics ceux qui ont alarmé votre famille et cela ne pouvait mieux tomber, votre signe étant celui même du doute matérialiste) — je ne puis que vous dire : essayez ! « La différence entre vous et moi, monsieur Halley, c'est que moi, j'ai essayé, vous pas », c'est ce que répondit Newton à un astronome sceptique comme vous. Faites-vous donc faire, si vous êtes curieux — mais l'êtes-vous ? — votre propre thème par un astrologue sérieux — je vous en indiquerai.

Voilà pour la pratique. Quant à la théorie, je l'ai exposée et défendue dans un livre paru l'année dernière et écrit pour les allergiques de votre espèce qui ont néanmoins gardé une relative ouverture d'esprit. Mais, de grâce, ne condamnez pas sans savoir ! Trouvez une juste moyenne entre l'attitude trop impressionnable de votre mère et la vôtre, faite d'ignorance et de morgue.

Quand vous-même, ou vos confrères, déconseillez l'ingestion d'alcool après l'absorption de tranquillisants, vos malades sont-ils pour autant traumatisés ? Pourquoi ne pas concevoir l'avertissement astrologique, fait à l'entité Taureau (à l'exclusion, comme je le signale, des autres facteurs du thème individuel) de la même manière ? Cela dit, si j'ai inquiété votre maman, je lui demande pardon, mais sachez que je refuse les messages lénifiants, car je prends l'astrologie au sérieux. (Comme vous, la médecine ?) »

Heureusement, la corporation médicale me montrera



amplement par ailleurs que cette attitude méprisante est loin d'être de rigueur, généralement parlant. Les témoignages d'intérêt sont en effet extrêmement nombreux dans cette branche, comme je le préciserai plus loin.

La frontière entre santé psychique et pathologie étant, comme on sait, très malaisée à établir, c'est mon étonnement, voire ma stupéfaction qui en sont les critères très subjectifs, je l'avoue. Mais que penser de cette jeune fille qui a projeté toute son angoisse personnelle sur un problème politique, donc collectif, qui m'écrit, quelque temps avant les élections de 1978 : « Je m'appelle Anne-Marie P... et j'ai 25 ans. J'ai peur des élections... Faut-il s'attendre au pire comme je le crains ? Je vous en supplie, chère Elizabeth Teissier, ne m'oubliez pas ; ayez pitié de ma peur... » Et elle signe : « Une téléspectatrice désespérée et anxieuse » envoyant sa lettre par exprès. Quelques jours plus tard, je reçois une autre lettre de la même écriture serrée, toute petite, inclinée vers la gauche — et mon petit doigt me dit qu'elle est Cancer et, effectivement, elle est née, me dira-t-elle, un 16 juillet — sa lettre n'est qu'un long leitmotiv sur le même sujet, on sent le délire obsessionnel, l'idée fixe qui paralyse complètement l'action de cette jeune fille, en plein âge pourtant de l'espoir, de la vitalité. C'est typiquement le Cancer négatif qui remâche sans cesse son passé, qui craint l'avenir, le Cancer en pleine régression qui cherche inconsciemment le retour au sein maternel... « Est-ce que les astres m'apporteront de la chance côté cœur ou, au contraire, les ennuis continueront-ils toujours ? Je n'ai jamais eu de chance. Je m'appelle A.-M. et j'ai 27 ans. » Tiens, me dis-je, elle a pris deux ans en deux semaines... N'y aurait-il pas par là-dessus un grain de mythomanie ?

N'empêche que A.-M. est malheureuse et détraquée et cela suscite à soi seul la pitié ; on a envie d'aider. Mais on a aussi envie de secouer cette jeune fille, comme on a envie de secouer tous ceux qui, passifs, attendent que le sort leur

apporte tout ce qu'ils n'ont, dans un certain sens, pas mérité. Ceci paraîtra dur à certains, mais une relation valable, un amour de qualité, cela se mérite, s'entretient et ce n'est pas le narcissisme, aussi douloureux soit-il, qui en favorisera l'éclosion. Ceux qui attendent que les astres jouent leur rôle —anthropomorphique en diable— de Père Noël m'agacent toujours. Ils n'ont rien compris. Ils voudraient vivre l'amour d'Elizabeth et Robert Browning, alors qu'ils sont englués dans des limitations sans nom, alors qu'ils ne donnent rien et sont prêts à ne rien donner. Et les astres, me diront-ils ? Où interviennent-ils alors ? Ils interviendront certes, mais chichement, petitement, à la mesure des risques pris, selon l'envergure du personnage. Celui-ci, s'il est tout petit et pusillanime, s'étonnera d'être toujours passé à côté de tout et accusera le ciel de ses propres lacunes. Trop facile !

Et puis alors, il y a les lettres qui expriment une totale incohérence, une absolue confusion mentale, mêlée en général de superstition primaire, quand ce n'est pas de motivations peu avouables, voire malfaisantes. C'est le cas de cette femme de la campagne du Nord qui m'écrit un fatras incompréhensible en plusieurs lettres consécutives, me faisant un quasi-inventaire de son bétail —« J'ai trente bêtes à cornes », dit-elle — et de sa vie ; qui accuse ses enfants de lui vouloir du mal et d'attendre sa mort, et qui me joint à côté de la photo de son fils qui la persécute, celle... du ministre des PTT et 200 francs en billets de banque. Et tout ceci pour quoi faire ? Je vous le donne en mille. Si je comprends bien, elle veut que j'agisse sur le ministre pour qu'elle obtienne le téléphone ; mais c'est si confus que je ne suis pas sûre d'avoir saisi l'objet de la lettre. « Chère madame, j'ai confiance en vous, dit-elle, je vous demande de tout faire pour nous faire arriver à la réussite. » Tout faire... Je me vois déjà tripotant et asticotant la photo du ministre avec des aiguilles magiques, car je suppose que c'est cela que sous-entend le « tout » ! Quand je

veux lui renvoyer l'argent, je m'aperçois qu'elle n'a pas mis d'adresse, affirmant que son méchant fils prend le courrier. Je ne puis lui rendre ces deux cents francs non mérités qui sont sûrement les seuls sous que j'aie touchés de mes lecteurs de *Télé 7 Jours* jusqu'ici et ils me brûlent les doigts.

Ce qui est certain, c'est que, dans les moments où mon art est ravalé à cela, je ne suis pas fière de lui. Mais, me dis-je, des bavures, il y en a dans tous les métiers, non ?

L'admiration de la gent masculine pour mon physique — bien que, et ce fut une surprise agréable de le constater, les lettres de femmes qui me complimentent en ce domaine soient, elles aussi, très nombreuses — si elle est d'ordinaire assez flatteuse pour la femme que je suis, l'est parfois beaucoup moins. Une libido visqueuse s'échappe de certaines lettres qui m'indispose ou me dégoûte furieusement. Je veux croire que leurs auteurs ne sont pas vraiment représentatifs de leur sexe, et le fait qu'ils signent sous des pseudonymes — ou pas du tout — me confirme dans cette optique.

Ce qui me rend ma sérénité à la lecture de ce genre de mis-sives, c'est la quasi-certitude que toutes les femmes publiques sont plus ou moins l'objet de ce genre de projections libidineuses où les fantasmes jouent un rôle non négligeable. Inutile de citer les nombreuses lettres que je peux recevoir et qui n'apporteraient rien au contenu de cet ouvrage. Certaines d'entre elles valent cependant leur pesant d'originalité.

Le déséquilibre psychique n'a certes ni frontière, ni nationalité.

Et c'est justement d'un Allemand de Bonn que je reçois la lettre la plus extraordinaire, peut-être, de toutes celles jamais reçues. Elle arrive sous la forme d'une épaisse enveloppe marron, à Antenne 2 où un collègue, par inadvertance, l'a ouverte et a joint, après lecture, ce commentaire laconique mais convaincu : « Das ist ein kolossal Admirator ! » J'ouvre,

intriguée, car des photos s'en échappent, que je regarde en premier. L'une montre un jeune homme en uniforme de la Kriegsmarine ; les autres, jaunies par l'âge, représentent des personnages habillés à la mode d'autrefois. Je lis sur l'une des feuilles, toutes tapées soigneusement à la machine, le texte suivant, en allemand : « Chère madame Elizabeth Teissier, je suis le nouveau Messie dont il est question dans les deux articles joints. Voulez-vous devenir mon épouse ? Si oui, faites-le-moi savoir (voilà quelqu'un, me dis-je, éberluée, qui ne tourne pas autour du pot ; c'est beau, l'efficacité allemande !). Vous voulez sûrement vous faire une idée de ma personne. Aussi, je vous envoie une photo de ma jeunesse et mes coordonnées de naissance. Je suis encore beau aujourd'hui. (Diantre, ce Taureau n'a pas de complexes !) Je suis né pas loin de Leipzig, à G. Je viens d'une bonne famille. Mon père était ingénieur, mon grand-père fondé de pouvoir de plusieurs firmes dans les Balkans — vous les avez sur les photos. Ce qu'il en est de moi, à vous de le trouver (pas si fou !...). J'ai une très bonne période devant moi. Par moi se produira une renaissance de l'Europe. Je me prépare à cela, car mon temps est proche. Je me réjouis, mais combien davantage je me réjouirais si j'avais à mes côtés une fidèle compagne comme vous ! Salutations amicales. Signé : H.D., le nouveau Messie. »

— Si tu refuses, me dit le copain qui m'a remis le pli, tu loupes une sérieuse occasion de passer à la postérité. Tu te rends compte, une sorcière qui épouse le nouveau Messie ?

Et de pouffer de rire.

— Moi, je le trouve attendrissant, ce type. Après tout, il m'offre, sans me connaître, de m'épouser. C'est beau, non, comme acte de confiance ? Même pour un paranoïaque. Il a dû sentir les atomes crochus du Taureau pour le Capricorne, le pauvre ! Mais il s'est bien gardé de joindre une photo actuelle. Il doit avoir, attends... 20 ans en 1942, cela fait... pas même

soixante ans, moi qui le croyais vieux comme Matusalem...  
Pauvre homme !

Mais cette folie, douce ou furieuse, n'est pas pour autant toujours centrée autour d'Eros. Le délire mental fait feu de tout bois. Exemple, ce scripteur qui, d'une écriture déliée, trompeuse — mais je ne suis pas experte en graphologie et des signes de déséquilibre existent peut-être que je n'ai pas détectés — m'écrit ceci : « Chère madame, vous êtes une élève appliquée et passionnée face à la science divine de l'astrologie. Je vous félicite. Malgré votre application au travail de recherche au sein de cette science divine (bis) et biologique, auquel vous joignez votre intuition féminine, vous n'avez pas deviné que 1977 était l'année de la MATIÈRE alors que 1978 sera l'année de l'ESPRIT. En 1978, il y aura un événement d'importance nationale : ce sera la dépossession des hautes fonctions du président V.G.E. Cet événement sera suivi d'un autre, d'une importance internationale sur la terre de France... Elizabeth, cherchez bien et étudiez la position des astres dans le zodiaque. Et vous découvrirez que le second événement, d'importance internationale et cosmique, sera représenté par la venue d'un homme du Signe du Sagittaire. Avec mes respectueux hommages... P. C. »

Si Jacques Chirac peut s'enorgueillir d'avoir dans l'esprit de certains Français inspirés une importance... cosmique, je me suis félicitée, quant à moi, de n'avoir pas pris pour conseiller occulte monsieur P. C. qui prend ses désirs (politiques) pour des réalités. Mes prévisions, en effet, allaient dans le sens d'un statu quo, envers et contre les « certitudes » jobardes de certains de mes collègues de la télé qui, à la veille d'une émission consacrée aux prévisions de 1978 — où j'allais sérieusement me mouiller, comme on dit — se gaussaient de moi, sûrs de la victoire de la gauche. Je n'y pouvais rien : l'aspect de sextile-harmonieux entre Jupiter — la légitimité — et Saturne — la durée — à l'époque des élections, me faisait pencher pour

la continuité. Bref, j'eus raison de ne pas vous écouter, monsieur C.

Ce sont, heureusement, les manifestations d'intérêt ou d'encouragement qui sont les plus nombreuses. Des centaines de lettres, de protestations affluent lors de la suppression d'*Astralement vôtre*, dont celle-ci, qui émane d'une certaine M.-F. P..., docteur ès-lettres, est un exemple éloquent. En haut, à gauche de la page, je lis : « Objet : A.V. - Je suis pour. » Et puis : « Madame, j'ai entendu hier soir, que se terminait votre émission. Vraiment, la bêtise humaine est incommensurable... Ceux qui n'aiment pas votre émission sont tout à fait libres de ne pas la suivre, puisqu'elle se trouve à la fin de la soirée. Ceux qui n'y croient pas sont aussi dans leur droit ; mais pourquoi empêcher les autres de jouir du leur ? Enfin, un peu d'intelligence nous oblige à admettre qu'on ne peut passer outre à l'influence astrale, qu'on le veuille ou non. Alors, que vous fassiez du bien ou du mal, vous n'y êtes pour rien. C'est à l'auditeur à savoir se guider, s'inspirer ou passer outre. La liberté existe, astralement parlant. Mais faire fi des astres est ridicule, voire dangereux. Les astrologues scientifiques seront les premiers à en convenir, à moins qu'ils n'aient pas le courage de vous le dire. Je souhaite donc la continuation de votre émission, car personne n'a le droit — pas même les imbéciles, et ils sont légion — de priver les gens intelligents des conseils que vous leur donnez. En souhaitant voir l'intelligence dominer la bêtise, ce qui retournerait la face du monde, veuillez croire, Madame... »

Des centaines de lettres me parviennent dans ce sens et il serait fastidieux d'en citer d'autres.

C'est apparemment à un véritable éveil intellectuel que j'assiste, éveil ou curiosité suscités par mes émissions et dont témoigne un abondant courrier : « Votre compétence, vos travaux que l'on devine très approfondis, me donnent pour la première fois une idée précise, rigoureuse et très élaborée de

l'astrologie... Ou bien : « Je vous félicite pour votre émission si intéressante, mais, hélas, trop courte. L'image d'une femme jeune et séduisante que vous donnez aux téléspectateurs doit bousculer dans leur esprit celle de la diseuse de bonne aventure ou de la sorcière de jadis... La rigueur scientifique et le sérieux que vous apportez à votre émission nous changent agréablement des soi-disant mages modernes, fumeux et farfelus, pour ne pas être méchante. Peut-être apprendrez-vous au public que l'astrologie est une science aussi valable, aussi respectable que l'astronomie, l'astrophysique ou les mathématiques (mon rêve, Madame ! pensé-je en vous lisant). Mais j'en doute... » J'espère, Paule B... , que vous êtes pessimiste en l'occurrence et que l'avenir comblera vos espérances, qui sont aussi — ô combien ! — les miennes...

« Puisque, m'écrit un jeune téléspectateur — en illustrant sa lettre de dessins sympathiques — puisque le climat relationnel des Gémeaux est favorable cette semaine (si l'on se fie à vos pronostics dans *Télé 7 jours* qui me collent comme un gant), je pense qu'il est temps de vous dire combien ces portraits du vendredi soir me font plaisir et me sont agréables à suivre... Depuis le portrait de Victor Hugo, je prends des notes à mesure que vous expliquez, baguette (magique !) en main ; j'écris assez vite et par conséquent, j'y parviens... J'espère que, cette année, vous n'escamoterez pas le signe du Lion comme l'an dernier, parce qu'il tombe toujours au moment des vacances ! (Eh si, mon cher Gémeaux, je récidiverai et ferai deux frustrés qui s'étaient portés volontaires pour être mes Lions-cobayes : Robert Sabatier et Tabarly. À mon corps défendant, je le jure !) Je voudrais, continue mon correspondant, avoir des lumières sur la Lune Noire qui me passionne. En effet, j'ai pris la décision d'apprendre l'astrologie et je suis plongé dans une quête sans fin, mais il paraît que la quête, c'est le truc des Gémeaux toujours à la recherche de quelque chose, inlassablement, ce qui explique leur dilettantisme,

leur apparente dispersion... Pouvez-vous me dire aussi si une conjonction Soleil-Mars est bénéfique ou dangereuse ? J'aimerais tant que vous me répondiez. Admirativement vôtre, G.R. »

Quand on est passionné pour une cause, je m'aperçois que l'on fait du prosélytisme passif. C'est-à-dire que l'on séduit et emporte la curiosité des autres dans son sillage ; la passion est communicative et c'est très bien ainsi.

Que de demandes, de questions pratiques concernant l'astrologie ! Comment apprendre ? Que lire ? Où acheter les bouquins ? Quelles méthodes utiliser préférentiellement ? Y a-t-il des cours, des écoles ? Accepterais-je de donner des cours particuliers ?

« J'admets avoir commencé à suivre votre émission *Au Bonheur des Astres* par l'attrait de votre séduction (malgré mes 63 ans !), et maintenant, je souhaite apprendre un peu la science de l'astrologie », m'écrit un sympathique retraité de Nice. « Pouvez-vous me conseiller un livre d'initiation qui me permettra d'acquérir de bonnes notions, en complément de votre émission, hélas trop courte ?... »

« Vous êtes belle, intelligente et courageuse » (merci Huguette Q... , les compliments des femmes me touchent particulièrement), « et vous méritez qu'on vous le dise. Passionnée d'astrologie moi-même, je souhaiterais m'y initier, mais je ne sais à vrai dire comment m'y prendre pour aborder cette vaste science... » C'est très simple. Je renvoie à Huguette, comme à des centaines d'autres auditeurs (Radio Monte-Carlo m'a confié une petite émission quotidienne qui suscite un courrier monstre), lecteurs ou téléspectateurs, une bibliographie photocopiée avec des adresses de librairies spécialisées, de cours, d'écoles, de lieux de rencontres comme la Société française d'astrologie, etc.

Le courrier est un tonneau des Danaïdes assez paradoxal :



si on n'en a pas, on a des loisirs, mais on est malheureux ou inquiet ; c'est que la prestation n'intéresse personne ; si on en a trop, on a un gros problème : répondre. Et, à moins de choisir de le traiter par le mépris et le silence, ce que je ne sais pas faire, le problème est de taille, dans ma discipline, à cause de sa particularité propre, des compétences techniques qu'elle suppose et du fait que l'élément humain est très important ; impossible donc, de faire répondre n'importe quoi par une secrétaire. Celle-ci n'est utile que dans les cas — heureusement les plus nombreux — des demandes de consultations privées, consultations que je décide pour l'instant de ne pas donner. Pourquoi ?

À plusieurs reprises, devant la montagne de demandes de ce genre, j'hésite. Chaque semaine en effet, des centaines de personnes expriment ce désir qui me concerne directement (un grand nombre d'entre elles expliquant qu'elles ne veulent avoir affaire qu'à moi, étant donné la jungle de charlatans qui grouillent dans ces disciplines marginales). Et chaque fois, je conclus que non, que le temps n'est pas venu pour moi encore, pour deux raisons principalement. L'une est pratique, l'autre est stratégique. La raison pratique, c'est tout simplement le manque de temps. Si je veux faire bien ce que je fais, si je ne veux pas renoncer à une vie familiale et privée, il ne reste pas de créneau pour un cabinet personnel et des clients qui vont me dévorer. Il reste un large champ de recherches dans cette science qui est en pleine évolution, en plein dépoussiérage ; elle est à construire, à épurer, à désocculter, à rationaliser, à élaguer. Tout ceci, bien sûr, se fait par la pratique, par l'érection de quantités de thèmes comparatifs, par des investigations systématiques. Mais si je me lance dans la recherche de la période propice à la rencontre du grand amour de Mlle X... ou d'un héritage probable de Mme Y... , ma belle cause va s'enliser dans le quotidien sans relief, sans perspectives, la vue d'ensemble du paysage va m'échapper et je ne verrai

l'astrologie que par le petit bout de la lorgnette alimentaire. Tous les problèmes de méthodologie que je me pose passeront au second plan. Mais, bien sûr, ma soif de contacts sociaux sera étanchée, de même que mon besoin d'être utile à mes semblables, dicté par ma Lune en Poissons, essentiellement humanitaire. Il faut choisir, cependant et ce n'est pas ma faute si les jours sont si courts, si la vie va si vite.

Ma raison stratégique, je l'ai déjà évoquée : je veux changer le substrat social, le consensus, comme on dit. Je veux travailler par tous les moyens à la réhabilitation de l'astrologie avant d'avoir pignon sur rue, pignon respectable et respecté, et non pas antre de cyclope inquiétant (où le troisième œil a oblitéré les deux autres), aux vapeurs magiques, aux poupées et grigris amoncelés parmi les boules de cristal de tailles et d'eaux différentes. Je sais que je me saborde commercialement, et lors de certains arrivages impressionnants de lettres, je constate que je jette aux orties une clientèle spontanée que je dévie vers des confrères. Ceux-ci, d'ailleurs, ne m'en seront pas forcément reconnaissants, trouvant mon attitude insolite et incompréhensible.

Pourtant, mon attitude me paraît, à moi, cohérente. Puisque les deux voies sont incompatibles pour l'instant, admettons que je suis d'abord une voix, un témoin, une chercheuse, avant d'être une praticienne. Bien sûr, il existe la tentation de se dire : je fais mon trou — et mon beurre — dans mon coin ; qu'importe la dignité de l'astrologie dans ma société, puisque moi, je m'en sors très bien. Que les autres se débrouillent.

Mais la VÉRITÉ, qu'en fait-on ?

Et puis, je refuse l'alternative du bâclage ou de l'apostolat miséreux qui dévalorise et humilie. Si je travaille deux jours sur un thème — pour avoir un maximum de chances de cerner l'avenir avec justesse — je veux que ces deux jours de tra-

vail soient reconnus et réglés avec le barème que l'on utilise pour un spécialiste qui a mis dix ou quinze ans à se créer une compétence.

Et cela passe par l'information et par la réhabilitation, je le sais. La naïveté agaçante que je décèle dans certaines lettres —où le scripteur me demande carrément la confection d'un thème gratuit— se fera alors, il faut l'espérer, de plus en plus rare. Ce n'est qu'ainsi, me semble-t-il, que l'on redonnera ses lettres de noblesse à l'Art royal des astres, car la nature humaine est ainsi faite, qu'elle ne respecte que ce qu'elle mérite ou gagne ou paie, et les psychiatres, qui sont intraitables en ce qui concerne le règlement des séances, ne le sont pas seulement pour rendre un culte à Mammon; ils savent que cela correspond à une mécanique fondamentale de l'esprit humain. Si donc même je m'échinai —et cela m'arrive dans des cas pathétiques— à travailler gratuitement, pour aider quelqu'un de pauvre et de désespéré à sortir de l'ornière, je suis sûre que cela ne serait apprécié que par une quantité infime de personnes. Les plus évoluées, naturellement. Les autres penseraient que cela n'a rien coûté, que cela n'a donc pas de valeur.

Au début, pourtant, croyant au miracle et pensant pouvoir tout concilier dans mon emploi du temps, j'ai fait un essai. Avec un Taureau grec qui m'a eue à la persévérance et avec un bébé dont les parents, passionnés d'astrologie, voulaient avoir la trajectoire de son destin et surtout le portrait psychologique complet. J'ai passé un jour sur le cas du client grec (huit heures de travail ininterrompu), qui fut enchanté de sa consultation, qui m'écrivit une lettre de remerciement affirmant que je lui avais fait découvrir autant et plus sur sa personne qu'un éminent astrologue parisien, installé depuis longtemps. Cela me flatta; mais je sentis un décalage, au moment du règlement de ce qu'il me devait, entre le sérieux

de mon travail et l'aspect clandestin de ce service et je n'ai jamais cela.

Quant à la semaine entière qu'en vacances je passai sur l'analyse du bébé — ce qui donna une étude d'une vingtaine de pages — il est bien évident que je ne pouvais pas en demander la contrepartie équitable à la famille. Qu'on imagine le montant de la note d'honoraires d'un médecin connu qui se serait penché exclusivement sur un cas unique pendant une semaine entière. Il y avait — il y a — là un vrai problème du fait de l'exigence considérable de temps en matière astrologique. Puisqu'il faut sortir du cercle vicieux de l'argent, du respect et du travail bien fait, eh bien, je m'emploierai à en sortir. Pour l'immédiat, cela signifie tuer la poule aux œufs d'or — en apparence tout au moins, et à courte vue.

J'eus d'autres occasions, plus spectaculaires, de donner un soufflet au veau d'or. Par exemple, lorsque tel industriel florissant m'appela pour me présenter l'*affaire du siècle* : déjà quelque peu informé de mes positions prudentes quant à la commercialisation d'une idée astrologique, il tenta de m'enrober habilement la chose sous des dehors pseudo-scientifiques. Il avait fait faire les calculs par une autre astrologue pour toute une année d'avance et il ne souhaitait de moi que mon nom pour valoriser le produit. « Quel était donc ce produit ? » demandai-je. « Un simple bijou, en forme de zodiaque, sur lequel on épingleerait chaque jour des pinces — représentant les planètes — dans des signes qui neutraliseraient les positions astrales du jour, si celles-ci étaient mauvaises ; qui les activeraient, si elles étaient bonnes ! Bref, un bijou « scientifique » qui serait en même temps un porte-bonheur. »

— En somme, c'est tout simplement un gri-gri moderne que vous voulez que je cautionne de mon nom, une médaille ! Moi qui me bats pour témoigner de la rigueur de l'astrologie ! Vous avez perdu mon temps et le vôtre, Monsieur.

— Mais les calculs sont tout ce qu'il y a de plus sérieux, madame, feignit de s'offusquer le businessman.

— Calculs ou pas, c'est le principe qui est de pure superstition, puisqu'il suppose que le port d'un simple rond métallique suffit à circonvenir les astres. C'est puéril et je dirai qu'à un autre niveau, c'est un abus de confiance.

— Vous prenez les choses trop sérieusement, Madame. C'est l'occasion de faire énormément d'argent. Vous n'aurez, quant à vous, que votre nom à donner en échange de sommes rondettes. Alors, peut-être n'avez-vous pas besoin d'argent ?

— J'en ai besoin comme tout le monde, Monsieur, dis-je. Et je ne méprise nullement l'argent. Mais vous avez raison sur un point : je prends l'astrologie sérieusement. Et quant à mon nom, vous tombez mal : c'est lui qui me dicte ce que je peux et ne peux pas accepter. Pas l'argent. Cela dit, vous pouvez toujours fabriquer votre gri-gri avec l'astrologue qui a fait les calculs. On gobe bien la publicité de tout acabit de nos jours. Ça ne sera guère qu'un piège de plus... »

Bien que le public ignore ma position dans ce genre de problèmes comme dans d'autres, bien qu'en fait ce public n'ait que des contacts extrêmement sophistiqués et artificiels avec les responsables d'émissions, je constate qu'il a une intuition extraordinaire, qu'il ne se trompe pas. Je constate, en ce qui me concerne — et cela, quelle récompense ! — qu'il me connaît, qu'il m'apprécie, qu'il a confiance en moi. Que de fois ce mot revient dans les lettres : « J'ai confiance en vous... je ne sais pourquoi, mais je sais que je puis vous faire confiance, que vous êtes honnête dans votre défense de l'astrologie... » Comme s'il y avait une mystérieuse osmose à travers le petit écran. Comme si, par-delà les électrodes et les tubes cathodiques, par-delà la technique et les distances s'établissait un langage secret entre les téléspectateurs et les personnages de télévision dont les vibrations, l'aura peut-être, sont reçues

avec une grande finesse par le public. Comme si la tricherie était impossible, à longue échéance. Et là, pour la première fois de sa vie, le petit canard doit reconnaître qu'il est... reconnu, aimé, et cela lui fait chaud au cœur.

Que m'écrit G.A., qui semble au courant de mes relations amicales avec Raymond Abellio (avec qui je suis invitée, à la sortie de mon livre, à la foire de Bordeaux et à La Rochelle sous l'égide de l'hebdomadaire *Sud-Ouest*, pour faire des conférences sur l'astrologie): «Raymond Abellio aurait dû vous déconseiller la tribune que vous avez choisie (il parle de *L'Huile sur le feu*): elle ne convenait pas à la défense de vos convictions» — ce monsieur, ésotériste convaincu et solitaire, est partisan de la tour d'ivoire en matière spirituelle; c'est son droit et nous avons déjà discuté ce point plus haut. «En vous voyant, je ressens une composante Capricorne-Sagittaire avec Lune en Scorpion. Votre fragilité m'a ému. Elle a dû vous causer bien des tourments. C'est une faiblesse apparente qui est en réalité votre force, elle provient d'une grande puissance astrale — je veux dire du corps astral... Renoncez à ces confrontations, ces débats stériles; on y perd son temps et son énergie...»

Encore un qui n'a pas compris ma vocation de porte-parole; il ignore mon Mercure et d'ailleurs, ma Lune n'est pas en Scorpion, mais en Poissons, alors...

«Je me permets de prendre ma plume pour vous exprimer ma sympathie, m'écrit une jeune fille, H.R... J'ai suivi un an de cours d'astrologie, j'ai lu des ouvrages et puis j'ai tout abandonné devant ce gouffre passionnant et vertigineux. L'astrologie est mélodie, poésie, sirène trop prenantes! Je suis de tout cœur avec vous dans vos efforts de propagation de cette science d'azur. Ce sera dur, mais vous œuvrez pour quelque chose d'essentiel (mais comment fait-elle pour me piger ainsi?). À l'heure actuelle, je me sens devenir curieusement Capricorne ascendant Capricorne, avec tout ce que

cela comporte d'ambition et de désir de transcendance (voilà la réponse, elle est du même cocktail astral que moi !). Vous êtes aussi Capricorne, vous me comprendrez. Cette force qui vous pousse à aller haut et loin... Ce que c'est fatigant, quand on a des tendances à la paresse ! (Elle parle d'or, cette jeune-elle.) Merci de nager aussi bien dans les flots énigmatiques de l'Astrologie ! Signé : H.R... »

Que dire alors de la lettre exquise d'une dame nonagénaire, rédigée d'une écriture ferme et exempte de fautes d'orthographe, qui me dit garder au fond de son portefeuille ma réponse brève, mais sincère à sa première lettre, réponse qui, lorsqu'elle la reçoit, lui met les larmes aux yeux, à elle qui me devine, me bénit, m'encourage dans la poursuite de mes desseins, qu'elle approuve et admire. De quoi se trouver fortifié dans son action. Et ceci uniquement par le lien ténu et fort d'une intuition quasi médiumnique de très vieille dame, ma grand-mère d'adoption.

Que dire d'un Verseau angélique et adorable de Strasbourg, âgé d'une vingtaine d'années, Martiniquais d'origine, qui me dit : « Je nourris comme je peux le désir secret de lire un jour mon thème astral fait par vous, en qui j'ai grande confiance. Pour cela, je brûle chaque année deux cierges parfumés à la sainte Elizabeth. Pensez-vous que j'aurai le temps de me ruiner avant de voir ce souhait exaucé ? J'envisage même de passer à douze cierges colorés différemment le 17 novembre prochain. Recevez, en attendant, mes hommages doux et colorés chaque matin. Signé : S.K. »

Humour et délicatesse, gentillesse... comme il est agréable de recevoir ce genre de pensées !

Que dire, à plus forte raison, de cette lettre absolument extraordinaire que je reçois à la télévision d'une dame de 75 ans, R.R., marseillaise, et qui me fait rougir d'émotion : « Chère madame, je vous admire dans votre émission pour votre beauté et pour votre savoir en astrologie. On reste

ébaubi, un peu inhibé, passablement habité par vous. Dès lors, comment échapper à la tentation de vous exprimer cette inspiration confiante qui naît en nous et s'impose d'émission en émission... Quelle concordance astrale a bien pu présider à votre naissance pour faire de vous ce personnage de beauté rayonnante que vous êtes ? Quelle influence dominante a pu vous diriger vers l'approfondissement en astrologie ? (Au fond, je me le demande encore : pourquoi ? Mais pourquoi le tournesol subit-il le tropisme du soleil... et pas la rose ?... ) Quand pourrez-vous nous expliquer le jeu de concordances qui autorisa votre magistrale direction dans votre vie ? (Le chant des sirènes cosmiques, madame...) Comment réussissez-vous à dominer en vous la griserie de pouvoir et d'audace que tant de dons pourraient nourrir ? (Par la contemplation de l'ignorance restante, des mystères qui subsistent et qui nous font tout petits. Simplement.) À vous voir, je songe à cette divinité celtique qu'évoquent ces monnaies rescapées du temps de « nos ancêtres les Gaulois » et qui s'appelait Épone. Celle-ci chevauche un cheval entouré de symboles extraordinaires de la terre et de l'eau et, tout en chevauchant, elle jongle avec le soleil et la lune. C'est une divinité que j'aime beaucoup... » (cela ne m'étonne pas : vous êtes, madame, Taureau ascendant Cancer, donc terre-eau) « ...et que, à tort ou à raison, j'associe à vous-même... »

Cette téléspectatrice joint alors la description d'un rêve cosmique tout à fait étrange et précis et qu'elle croit, à la suite d'autres exemples dans sa vie, prémonitoire, annonciateur de sa fin prochaine. Tout ceci est tellement peu commun et exaltant pour l'esprit que, un dimanche où j'ai, par hasard quelque loisir, je lui fais son thème, comme cela, gratuitement et par curiosité psychologique, car cette dame n'est décidément pas n'importe qui. Le thème, d'ailleurs, reflète une très forte personnalité et je lui en donne la quintessence, lui signalant bien que c'est là une exception et une initiative



toute personnelle, (j'ai compris à travers sa lettre que ses moyens sont très limités, ce qui l'a empêchée, par fierté et honnêteté, de m'en faire la requête — scrupules que beaucoup d'autres lecteurs ou téléspectateurs n'ont pas, peut-être par manque d'information quant au travail que cela suppose).

«Votre précieuse lettre — me répond-elle — me parvient comme une bouffée d'oxygène, comme une correspondance d'amitié par-delà les ondes. Telle je vous avais reçue, jusqu'au point de vous écrire mon élan, telle vous m'avez reçue et c'est merveille. Votre analyse de mon thème est d'une acuité pénétrante assez extraordinaire. Merci à vous du fond du cœur... »

Après une carte reçue de temps à autre, le silence. Le rêve cosmique de la vieille dame était-il donc vraiment prémonitoire ? Des messages de cette espèce, à coup sûr, vous laissent quelque peu perplexe, comme s'ils étaient adressés à un sosie parfait, à une sublimation de vous-même. La frange seule de votre ego est concernée — et flattée — c'est étrange.

J'ai la même impression schizoïde lorsque je reçois une demande de photo et d'autographe d'un professeur qui dit collectionner dans un livre d'or — où il a déjà accumulé politiciens, écrivains, voire hommes d'État, etc. — les « témoins de notre siècle ». Je ne puis croire que j'en sois déjà là, si loin sur mon parcours — dont cependant ces retombées flatteuses ne sont que des épiphénomènes. D'ailleurs, ma lucidité me glisse perfidement dans l'oreille qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, même si une petite voix lointaine et paranoïde me souffle flatteusement le contraire !

Entre un Gémeaux très spirituel (pléonasme ?), J.G.E. (qui fut, paraît-il, un grand pilote d'essai auquel il arriva malheur) et moi, s'engage pendant quelque temps une correspondance divertissante et édifiante tout à la fois. Ce relativiste passionné — si ces deux termes ne sont pas antithétiques, le relativisme... relativement nihiliste supposant un certain

manque d'enthousiasme— m'oppose maint argument anti-astrologique, lui que l'astrologie comme il dit, « a toujours fait sourire » et je reviendrai sur sa thèse dans le chapitre sur le déterminisme. Mais il sait allier le plus grand sérieux à la galanterie la plus enlevée, la plus drôle, lui qui me compare à une comète qui vient troubler les séances compassées de messieurs les scientifiques, moi, l'astrologue, « empêcheuse de dormir en rond » :

— À ma comète de Chatou... Comme je vous l'ai déjà dit, les scientifiques, malgré les résultats obtenus, s'abusent et ne pourront jamais parvenir à la vérité, puisque celle-ci ne peut avoir aucun caractère d'absolu, et la vôtre vaut bien la leur (bien aimable). Ils ne peuvent avoir qu'une image instantanée et relative de certains phénomènes. Ça y est, me voilà reparti et vous allez me taxer à nouveau de « condescendance intellectuelle ». Ajoutons quand même ceci : la comète de Halley, une des dernières en date, a traversé tout notre cosmos sans que l'on sût d'où elle venait ni où elle allait, défiant toutes les lois connues ; de même, de temps à autre, il arrive que, dans l'infiniment petit, les « savants », rivés à leurs microscopes électroniques, les grands benêts, voient passer un corpuscule inconnu qui vient comme un cheveu sur la soupe (par exemple, le méson, un des derniers). Ainsi, vous, belle Elizabeth, je vous verrais parfaitement traînant derrière vous en queue de comète votre magnifique crinière parsemée d'étoiles, traversant une assemblée, un symposium, un conclave, un congrès d'astrophysiciens, comme le faisaient vos signes du zodiaque jadis sur l'écran de TV. Vous les imaginez, ces odieux persécuteurs ? Moi, je les vois, babas, pantalants, subjugués, comme ils le sont quand l'insolite, l'imprévisible les prend au dépourvu... »

N'a-t-il pas une patte, ce mercurien ? Heureusement, il confesse que son besoin d'écrire a enfin eu raison de sa paresse et qu'il va « commettre », lui aussi, un livre, bientôt...

« Ça y est, ajoute-t-il, j'ai votre bouquin ! Chapeau ! Quel travail ! Et du coup, je deviens encore plus admiratif de l'esprit qui vous habite que de l'enveloppe charnelle qui le contient. Vous voyez que je n'ai rien d'un odieux phallocrate ! » Il semble ignorer, ce Gémeaux, que le monde mental est plus réel pour un signe d'air que le monde matériel. CQFD !

Le flirt épistolaire continue. S'y ajoute une question que me posent plus ou moins clairement d'autres lecteurs ou téléspectateurs et qui est la suivante : « Quels sont vos critères d'appréciation lorsque vous interprétez une configuration astrale ? Sont-ce vos propres intuitions, vos propres concepts ? Ou les tirez-vous d'un grand livre où tout aurait été consigné par une sorte de Nostradamus ? »

Question essentielle, en effet, qui, pour moi, fait toute la différence entre l'élucubration gratuite et l'interprétation rigoureuse que permet l'astrologie. Car, bien sûr, il ne s'agit pas d'inventer au gré d'un caprice, voire d'une intuition géniale et fugace. Bien que celle-ci, cependant, ait son mot à dire, son rôle à jouer comme dans tout art ; dans la médecine en particulier — qui offre elle aussi, comme au peintre ou à l'astrologue, une palette, un éventail de possibles —, elle ne sert qu'à trier les solutions les plus plausibles, les plus probables. Mais toutes celles-ci illustrent des concepts précis, rigoureux, hérités d'un grand livre synchrétique et dispersé : la Tradition. Les fondements de cette dernière, purement empiriques, restent très mystérieux encore à nos yeux modernes. L'énigme persiste : car, enfin, pourquoi Vénus, l'amour ; pourquoi Jupiter, la politique ou le succès social ? Comment a-t-il pu se construire, au fil des générations d'antan, ce code fabuleux, ce lexique du ciel, qui supposait, pour son élaboration — on pense à Saturne, dont le cycle est de vingt-neuf ans — une « suite dans les idées » absolument remarquable, surtout si l'on songe que tout se transmettait encore par tradition orale, au moins jusqu'aux Grecs, héritiers de l'astrologie babylonienne et égyptienne ?

Étonnant mystère qui, pour exister, ne doit pas pour autant faire oublier l'efficacité tout aussi mystérieuse du procédé astrologique. Mais ceci est une autre histoire... Et comme pour un Gémeaux, tout doit finir en comédie, J.G.E. termine sa lettre ainsi : « Et pour finir, ensorceleuse sorcière — pléonasme, tautologie ou redondance ? —, j'aimerais que vous me changeassiez en balai. Vous voyez si mes désirs sont modestes ! Mais un beau balai, un vrai balai de cantonnier, en scions de bouleau, noirs marbrés de blanc, un balai de sorcière, quoi ! Et vous feriez de moi votre balai favori ! Comme je piafferais d'impatience à votre porte en attendant l'instant divin où vous m'enjamberiez et me chevaucheriez vers vos lointaines nébuleuses... (Quel coquin, ce Gémeaux !) On peut rêver, non ? » Suit, en matière de signature, un magnifique balai.

Tout ce marivaudage spirituel, cette légèreté me font mal et m'étonnent, lorsque je les rapproche de l'état handicapé de cet homme qui a payé très cher son audace. C'est l'esprit qui nettement domine la matière ; belle victoire, dont j'aimerais pouvoir exclure toute amertume. Mais le Gémeaux cabotin et espiègle garde son secret. Je ne saurai jamais.

Le plus beau fruit immédiat de mon action en faveur de l'astrologie, je le reçois un jour à Antenne 2 : un livre qui m'est envoyé par son auteur, une jeune femme séduisante et intelligente, avec qui je me lierai d'amitié dans les mois qui suivent.

« Chère madame, m'écrit-elle, je vous ai fait remettre un de mes livres, il s'agit des *Bons Astromariages*. Votre livre, *Ne brûlez pas la sorcière* a été pour moi la révélation du sérieux de l'astrologie. Aussi vous ai-je citée dans la bibliographie. Je suis étudiante en astrologie. Je ne peux pas en faire mon métier, j'ai encore de longues années de travail devant moi ! Mon métier de base reste la vulgarisation par les livres » (eh bien, elle a une sacrée capacité d'absorption, pour avoir digéré... et aussitôt « réinvesti » son savoir dans

un autre livre ! Ça, c'est du professionnalisme). Et lorsqu'elle achève ainsi sa lettre : « Veuillez trouver ici l'expression de ma vive admiration », je me demande laquelle admire plus l'autre. Quelle agilité mentale ! Car l'astrologie, ce n'est pas une galéjade et il faut se cramponner au début pour ne pas se lasser des difficultés techniques, des calculs rébarbatifs... C'est d'ailleurs cet aspect ingrat et peu accessible (au début, car après, c'est un enchantement de l'esprit !) qui la dessert tellement, car on a toujours tendance à décrier ce que l'on connaît mal ou ce que l'on ne comprend pas.

Mais quelle est donc la vision du public en général, en ce qui concerne l'astrologie ? Comment la voit-il, comment la reçoit-il ? « Je pratique l'astrologie depuis environ trois ans, m'écrit un jeune ingénieur. J'ai toujours eu, petit, une fascination pour tout ce qui est étrange et surnaturel. Comme vous, sans doute, je me suis intéressé à mon devenir, je me suis inquiété de mon avenir, du pourquoi j'étais sur terre, etc. J'ai trouvé certaines réponses en potassant des livres de psychologie et de philosophie, mais cela ne m'a pas suffi et je me suis naturellement orienté (parce que, je suppose, j'y étais prédisposé) vers l'astrologie, qui est pour moi une science merveilleuse, encore mystérieuse par bien des côtés, et finalement passionnante. »

Une dame de Sète : « J'écoute tous les jours votre émission sur RMC, car ce qui m'intéresse, ce n'est pas mon horoscope, c'est la caractérologie (bravo, Madame !). J'ai lu quelques livres à ce sujet, mais je ne suis pas satisfaite ; je voudrais en connaître le plus possible. J'ai toujours regardé les étoiles, comme tout le monde (?), puis j'ai voulu connaître les différentes planètes. L'astronomie, pourtant, ne m'intéresse pas tellement, car elle n'envisage pas d'énergie, ni de cause, en dehors du plan matérialiste. L'homme et ses rapports avec le cosmos, c'est cela qui m'intéresse. »

Une dame de Colombes, M. A... : « Intimement convaincue

de l'influence des astres sur le destin de l'homme — sur son psychisme —, j'aimerais m'initier à l'astrologie pour pouvoir me définir et me situer par rapport aux autres et à l'univers (jolie définition !). J'incline donc vers cette science par goût et surtout par une curiosité bien légitime à l'égard de ma personnalité et de celle de mon entourage.» (C'est cette même curiosité qui m'a poussée également, madame, depuis mes quatorze ans...)

Avec un certain humour, une étudiante, F.B., m'écrit au journal: «Je pense que l'époque de la rentrée est propice à votre courrier. Je suis donc l'élan des gens inquiets et viens recourir à vos connaissances. Le peu de philosophie que je fais conforte ce sentiment qui vient des campagnes: nous faisons partie d'un ensemble très complexe que nous appelons nature, univers. Bref, le fait de se savoir intégré dans une immense machine, et non de conduire cette machine, me fait m'adresser à vous. Cependant, je n'ai pas assez de connaissances pour apercevoir au juste ce que vous pouvez m'apporter. La sagesse me dit: un outil. Ma personne entière espère. (Tout ceci est dit de façon bien originale... et si juste.)

«Âgée de 26 ans, licenciée ès lettres modernes (tiens...) je m'intéresse en dilettante à l'astrologie, dans la mesure où cette science complète la psychologie, la caractérologie (je dirai même qu'elle les sous-tend). Or, les rapports entre les êtres, l'introspection me passionnent depuis longtemps. Le «connais-toi toi-même» ouvre pour moi les portes de la connaissance d'autrui et celle du monde, ou plutôt de la finalité de l'existence...» Suit l'énoncé d'un problème sentimental qui oppresse cette jeune fille, problème qu'elle désire que je résolve par l'astrologie. Sera-t-elle heureuse avec l'élu de son cœur? «Une seule direction de votre part, même sommaire, pourrait me rasséréner!» Cette jeune fille, que j'aimerais bien aider (comme j'aimerais aider tant d'autres cas, bien plus tragiques souvent), ne se rend pas compte du temps

que cela impose, suppose, exige et combien les appréciations sommaires sont sujettes à caution — surtout quand il s'agit d'une comparaison de thèmes — à tel point que je me refuse à les prononcer.

Sauf lorsque le cas est criant, si je puis dire. Lorsqu'un transit du moment explique à lui seul une période de dépression ou d'épreuve, sans que l'on ait besoin d'aller chercher plus loin dans le thème : transits des planètes lourdes sur le Soleil, par exemple.

Un jeune Gascon m'écrit une lettre très intéressante où je lis entre autres ceci : « Je suis toujours étonné que des hommes puissants nient en bloc tout ce que la science actuelle ne peut expliquer. À quoi ressemblons-nous avec nos malheureux quatre millions de neurones exploités sur les milliards qui composent notre cerveau ? » Les rationalistes fermés et contents de l'être devraient ruminer cette pensée lumineuse d'un Lion conscient de ses limites... et de celles des autres !

J'ai souvent l'impression, d'ailleurs, que le public — un certain public — m'apporte en tout cas autant que je lui apporte moi-même et c'est bien exaltant. Il lui arrive de me poser des problèmes, des questions, auxquels je suis obligée de réfléchir plus profondément et cela est salutaire. Ne parlons pas de cette éternelle question qui revient toujours dans les lettres et dans la vie : y a-t-il de bons et de mauvais signes ? Question à laquelle je réponds non avec une louable constance. Non, parce que chaque signe est, en quelque sorte, une fenêtre ouverte sur le cosmos et chacune de ces fenêtres donne un paysage différent. Chacun est à la fois vrai et subjectif, relatif ; l'objectivité suprême étant un concept théorique qui réunirait les caractéristiques de tous les signes qui, ainsi, perdraient leurs attributs propres. Leibniz appellerait « cela » la monade parfaite... L'appréciation elle-même d'un signe par un autre est également relative, subjective, pour la même raison. Il est évident que les critères optima d'un Bélier actif,

téméraire pour juger de la qualité humaine de quelqu'un seront différents de ceux d'un Poissons non violent et rêveur.

Ne parlons pas non plus de cette autre question à l'allure de leitmotiv : quelles sont les qualités nécessaires pour devenir un bon astrologue ? Faut-il avoir des dons particuliers, para-psychologiques ? Doit-on être doté de double vue ? Non, sûrement pas. Il y faut par contre la patience de l'artisan et le sens du diagnostic. Je n'ai, quant à moi, je crois, aucun don extraordinaire — dans le sens de ce qui sort de l'ordinaire, c'est-à-dire de la norme. À moins que soit extraordinaire l'alliance de ce que Pascal appelait l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Mais cette exigence de rigueur, mariée à une fine intuition — qui n'est peut-être rien d'autre qu'un raisonnement inconscient et ultrarapide — n'est-ce pas également ce que requièrent maintes professions, en tout cas toutes celles qui ont trait à l'humain ? D'ailleurs, les inventeurs de génie n'ont crié leur *eurêka*, la plupart du temps, que sous l'action — donc ils étaient dans un état relativement passif — d'une intuition fulgurante qui n'avait rien à voir avec le froid cheminement d'un raisonnement rationnel. Le pas en avant que suppose l'invention par rapport à ce qui existe, par rapport au mode de pensée admis, raisonnable, est un scandale pour la pensée, la plupart du temps ; car l'intuition est plus savante et plus rapide que le cerveau conscient. Voilà ce que je répondrais à tous ceux qui me demandent ce qu'il faut comme qualités pour être un bon astrologue : de l'audace, de l'imagination et de la rigueur. De l'audace dans l'imagination pour envisager toutes les combinaisons possibles à partir de concepts symboliques. De la rigueur, pour constamment tenir le cheval en bride en gardant sans cesse présents à l'esprit lesdits concepts, supports du code appliqué. En somme, des qualités contradictoires qu'on peut illustrer par une inspiration bloquée : on inspire, on se laisse envahir, submerger et on bloque : alors on trie, on retient, avant de rejeter le non-valable, les déchets.



Mais les questions posées sont parfois plus sophistiquées. Ainsi celle d'un lecteur de *Télé 7 jours*, B.F., qui m'écrit de Cannes : « Appréciant beaucoup le style moderne de votre horoscope hebdomadaire, je me permets de vous poser cette question : puisqu'il y a, biologiquement, un héritage génétique, existe-t-il dans les thèmes respectifs parents-enfants un lien astrologique, et sous quelle forme ? Y a-t-il, par exemple, dans ce domaine, une recherche systématique comme dans celui de la santé ? Dans le thème d'un enfant, en connaissant celui des parents, peut-on reconnaître la « part d'héritage » de chacun d'eux, et y a-t-il égalité comme en génétique ? »

Voilà des sujets de réflexion passionnants. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Kepler, déjà, pressentait cette hérédité qui est d'ailleurs logique, à partir du moment où l'astrologie décrypte la nature fondamentale et le tempérament physiologique d'un individu. Il avait remarqué que les mêmes configurations semblaient présider à la naissance des parents et des enfants. Le polytechnicien et astrologue Choissard fut le premier à faire des recherches systématiques sur l'hérédité astrale. Et, dernièrement, un chercheur du CNRS (parti pour détruire le mythe de l'astrologie et parvenu à une confirmation — gênante pour lui ! — du dogme astrologique, gênante à tel point qu'il tente de rebaptiser l'astrologie par des néologismes qui ne trompent que lui-même et les néophytes), M. Gauquelin, fit des quantités d'investigations sur ce sujet et aboutit, avec sa femme, à la conclusion que les mêmes astres avaient tendance à se lever à l'horizon — ou à culminer au méridien du lieu de naissance — lors de la venue au monde des parents et des enfants. Comme si ceux-ci attendaient que sonne la même heure à l'horloge cosmique !

Évidemment, ce qui diffère par rapport à la génétique, c'est l'apparente inégalité de l'héritage astral ; comme si l'enfant avait « choisi » de prendre plus d'un côté que de l'autre. Alors, comment concilier ces deux déterminismes de base, le

génétique et l'astral ? Ils ne s'additionnent certes pas, mais le déterminisme joue « à travers » le déterminisme génétique, en quelque sorte. Le thème astral « comprendra » l'héritage génétique qui trouvera une voie pour s'exprimer à travers le premier. Tout cela soulève certes des questions complexes. Ce qui est à souhaiter, c'est que, comme le demande naïvement et intelligemment B.F., des recherches communes entre ces disciplines passionnantes fassent progresser la connaissance de l'homme total.

Oui —et je pense que c'est là un aspect essentiel de la science de notre temps— il nous faut cesser de voir celle-ci fractionnée, coupée en tranches séparées, sans contact entre elles, ce qui aboutit à des visions partielles —et donc partiales— de l'homme. Heureusement, de plus en plus d'esprits ouverts sont conscients de cette nécessité vitale, sans laquelle, en effet, la connaissance se sclérose, devient une énorme et absurde tour de Babel de l'intelligence. Le nombre de lettres de toutes les corporations préoccupées du soma ou de la psyché de l'homme me le prouvent.

Que de psychologues, de graphologues, de médecins —surtout homéopathes—, combien d'enseignants aussi, me font part de leur curiosité pour l'astrologie, des espoirs qu'ils mettent en elle d'apporter enfin de l'être humain une vision globale, unitaire, en harmonie avec l'univers dans lequel il baigne ! Et le catalyseur de cet intérêt, de cette curiosité, c'est tantôt mon livre, tantôt *Au Bonheur des Astres* qui fait découvrir les infinies ressources caractérologiques de cet art.

« Comment ne pas être impressionné par la justesse de vos portraits astrologiques, établis sur des données si minimes ? Que pouvez-vous donc faire avec une date et une heure précise de naissance ? » demande M.G., mettant le doigt sur le miracle de l'astrologie. Mais, comme il s'agit trop souvent de personnes qui travaillent l'après-midi (et qui, de ce fait, ignorent mon émission), c'est en général ma rubrique horos-

copique hebdomadaire qui les accroche par son exactitude les concernant. Ce qui prouve bien que tout horoscope n'est pas forcément « détestable », comme l'écrivait, dans *L'Humanité*, certain journaliste, il y a quatre ans.

« Je suis médecin, mais néanmoins passionnée d'astrologie », me confie Mme P. P., dans un merveilleux raccourci du consensus social. Mais, inversement, pour cet autre médecin, les deux disciplines ne s'excluent pas, seraient plutôt de même nature : « Ayant une formation scientifique, je considère depuis toujours l'astrologie comme une science véritable ... Je suis médecin-pédiatre des hôpitaux. » Il est vrai qu'il appartient au signe du Capricorne qui possède le sens de concilier les contraires, comme il le prouve par la suite de sa lettre : « Je regarde avec intérêt votre émission, d'abord parce que vous êtes une femme charmante (ayant eu le plaisir de vous voir dans *Lui*, l'interne que j'étais à l'époque en avait été très troublé), mais là n'est pas le but de ma missive. Je sollicite de votre part une psychanalyse du signe du Capricorne et, si possible, une photo. J'en serais très heureux. »

Oui, décidément, A.-P.M., vous avez le sens de la synthèse ! Un autre disciple d'Esculape, médecin-chef d'une clinique, m'écrit ceci : « Madame, j'ai écouté avec le plus vif intérêt l'émission de Chancel et me demande dans quelle mesure l'astrologie ne pourrait pas être intéressante dans le cadre de la santé de *l'homme total* — soit pour la compréhension, soit pour la prévention. Il y a loin de l'astrologie au cartésianisme médical (oh, oui, et je m'en suis maintes fois rendu compte tout au long de mon parcours, de la même façon que j'ai réalisé qu'il s'agissait plus d'un cartésianisme de *principe*, d'une profession de foi que d'une réalité, la diversité humaine et concrète narguant bien souvent, en médecine, la systématisation, la généralisation abstraites sans laquelle la science disparaît pour faire place... à l'art, tout simplement)... mais je suis en partie orienté déjà vers l'homéopathie qui en est

aussi un peu éloignée. (Attention, docteur, aux yeux des «puristes», vous voilà sur la mauvaise pente!) J'aimerais avoir votre opinion à ce sujet.»

Mon opinion? Elle va dans le sens d'une collaboration, d'un enrichissement mutuel des disciplines. Il est évident pour un astrologue que l'on peut déterminer les tendances physiologiques et pathologiques d'un sujet, qu'il s'agisse de maladies physiques, mentales ou psychosomatiques et que les médecines préventive et curative aient à tirer un immense bénéfice de cette lumière supplémentaire. D'ailleurs, de nombreux médecins — surtout aux États-Unis — sont conscients de ces possibilités et font appel, pour les diagnostics douteux, à l'astrologie.

Un médecin de Dijon, le D<sup>r</sup> M. va plus loin. «...Vous servez, Madame, l'image de la véritable astrologie. Personnellement, médecin homéopathe, j'ai eu la possibilité, à l'instigation d'André Barbault (un éminent astrologue, pour ceux qui l'ignoraient), de faire ma thèse sur les "rapports entre thèmes de naissance et maladies mentales"...»

Un autre médecin me confia qu'il avait fait sa thèse sur les rapports entre l'apparition du cancer et le thème natal (l'astrologue sait que les dissonances de Pluton, par exemple, natales et réveillées par un mauvais transit planétaire, favorisent l'éclosion de cette redoutable maladie; j'ai moi-même maintes fois constaté ce type de corrélations).

Je pourrais citer encore de très nombreux témoignages du fait que tous les médecins ne se retranchent pas dans une orgueilleuse autosatisfaction, et que beaucoup d'entre eux cherchent dans des voies peu conventionnelles qui sont celles de demain. Celles, comme disait mon correspondant plus haut, de *l'homme total*.

Je reçois des lettres de Suisse, d'Australie et du Canada, de médecins acupuncteurs ou endocrinologues, fascinés

par cette « structure absolue », — comme Raymond Abellio dénomme le thème astral, cette image objective de la subjectivité de l'homme. Des biologistes, des étudiants en pharmacie, des ingénieurs...

« Je ne pratique pas l'astrologie à titre professionnel », m'écrit un journaliste, écrivain helvétique, K. H., « mais je me suis consacré entièrement à cette science pendant une dizaine d'années. Comme je me refusais à en tirer parti pour ne pas risquer le reproche de charlatanisme vénal (encore un !) j'ai adopté une autre activité le jour où je me suis trouvé sans moyens d'existence et marié ... Je travaille actuellement comme traducteur scientifique dans l'industrie pharmaceutique... » (Comme je l'expliquais plus haut, ce sont souvent les plus valables et les plus scrupuleux qui ne s'installent pas. Situation paradoxale et bien regrettable des astrologues qu'il faut changer à tout prix, afin que le public puisse bénéficier de la vraie astrologie.)

« Je fais partie des "scientifiques" (ingénieur des Arts et Métiers, spécialiste en informatique) qui s'intéressent à cette science — en fait, depuis une quarantaine d'années... », voilà ce que m'écrit S. B. et, en écho, voici la lettre d'un autre ingénieur : « Je suis heureux que *Télé 7 jours* vous ouvre ses colonnes. Je pense que l'astrologie est une science ; je désire m'y initier depuis plusieurs années, mais ne sais comment procéder... »

Quand on prend connaissance de toutes ces lettres, on ne peut s'empêcher de sourire... du sourire condescendant que vous opposent les irréductibles anti-astrologue, qui ne sont jamais « allés voir » et qui campent obstinément sur leurs positions. L'âne, on le sait, est le plus têtu des animaux.

À la suite d'une conférence sur l'astrologie que le psychiatre Bensoussan m'a demandé de faire à l'Université de Nanterre devant étudiants en psychologie, sociologie, littéra-

ture, je reçois des témoignages écrits qui me font très plaisir et qui prouvent que dès qu'il y a dialogue, dès qu'il y a usage d'un langage commun et sensé, les barrières tombent, le but commun apparaît : cerner l'homme.

Voici ce que m'écrit une auditrice « attentive et intéressée », comme elle se qualifie elle-même : « Votre approche de l'astrologie, laquelle m'était toujours apparue comme une activité ésotérique et quelque peu mystérieuse, propre à exciter le goût du fantastique, votre approche scientifique, rigoureuse, m'a ébranlée et fascinée. Votre personnalité et la façon dont vous parlez de cette discipline ont sûrement aussi leur part dans l'intérêt que vous avez suscité chez moi... » Cette psychologue, pour acquérir sur elle-même une idée objective, me demande alors de lui faire son thème. Le même désir s'exprime à travers des lettres d'autres psychologues et de graphologues qui, fréquemment, me proposent de procéder à des expériences conjointes sur un même sujet. La curiosité spéculative est la plus forte et je décide de procéder à des expériences de ce type qui, bien sûr, donnent des résultats passionnants parce que voisins, tout à fait similaires. Et si cela épate la psychologue ou le graphologue, cela ne me surprend pas, car j'avais, quant à moi, des notions de psychologie et de psychanalyse, alors que l'astrologie était un domaine vierge pour eux, dont ils méconnaissaient totalement les ressources.

Je citais plus haut mon horoscope hebdomadaire comme appât intellectuel en faveur de mon art. En effet, cette expérience est un défi toujours renouvelé, car la prévision est un fil du rasoir qui est tout sauf confortable, faisant appel à toutes les ressources intellectuelles dont on dispose. Les lecteurs le savent bien, qui connaissent la nature de l'astrologie et qui la distinguent de la roulette russe, de la boule de cristal ou du message cosmique opéré par le truchement du Saint-Esprit, persuadés qu'il s'agit en l'occurrence autant de « transpiration », que d'« inspiration », selon un mot célèbre.

«J'éprouve un réel plaisir à parcourir chaque semaine votre rubrique *Astralement vôtre* et j'apprécie tout particulièrement votre intelligence et votre humour. Soyez remerciée de votre labeur...» m'écrivit une jeune Lionne sympathique. «Vous dites beaucoup de vérités dans une rubrique aussi courte et aussi délicate...» me dit Nicole C., d'Enghien.

D'autres lettres me donnent l'impression de traîner un boulet gigantesque : celles qui racontent leur chemin de Damas des astres qu'à leur tour, elles découvrent et vérifient. Et, lasse parfois, j'ai envie de leur dire simplement : « Ne vous l'avais-je pas dit ? »

Ainsi commence la lettre d'une dame chirurgien-dentiste de province : « J'ai éprouvé un grand bouleversement sentimental dans la dernière semaine de septembre, plus précisément le 27 à 17 heures (!). Plus tard dans la soirée, j'étais tellement troublée que, tout en regardant la télé, avec mon mari, j'ai machinalement feuilleté le *Télé 7 jours* de la semaine précédente et je suis tombée sur la rubrique astrologique que je ne regarde jamais habituellement (c'est un tort, Madame). Cherchant mon signe (Poissons), à ma grande stupéfaction, je vis qu'«un coup de foudre n'était pas exclu» et qu'il faudrait savoir reconnaître la «situation privilégiée» ou la «rencontre privilégiée», je ne me souviens plus très bien des termes exacts... le 27 ! j'étais éberluée : cela correspondait en tous points à ce qui venait de m'arriver ! Depuis, je peux vous dire que la rubrique astrologique est la première que je recherche dans mon *Télé 7 jours*. Tout ceci m'amène à mon sujet et à mon histoire, car je vais vous la raconter. Je ne peux malheureusement me confier à personne (cette phrase, chère madame, vous n'êtes pas la seule à me l'écrire) et par moments, j'étouffe. Je suis très troublée, très inquiète, très malheureuse... »

Suit l'histoire de cette bourgeoise de province qui, «agressée» par un trigone Vénus-Uranus, porteur — souvent — de

coups de foudre, est prête à jeter par-dessus bord dix années de fidélité conjugale ; qui plonge à corps perdu dans un bovarisme moderne, le microcosme villageois et son qu'en-dira-t-on lui interdisant toute concrétisation de ses rêves adultérins. Cette expérience, banale en somme, sauf pour celle qui la vit comme un raz-de-marée, ne peut pas même s'expliquer par une éventuelle fonction suggestive de l'horoscope, argument fallacieux souvent invoqué par les sceptiques pour expliquer que le comportement des gens se modèle inconsciemment sur le cours des astres tel qu'il est interprété dans les journaux. Cette dame ne s'est aperçue du clin d'œil complice du ciel qu'après que le « mal fut fait » (si l'on peut dire).

Le sérieux d'un travail est souvent apprécié de façon très paradoxale. Curieusement, les lecteurs de ma rubrique furent quelque peu désemparés, au début, de se trouver par moments escamotés, oblitérés, oubliés, évanouis, comme s'ils n'existaient pas aux yeux des astres et cela me valut une montagne de questions. Pourquoi laissez-vous dans l'ombre, depuis quelques semaines, le dernier décan du Sagittaire ? Est-ce que le premier décan du Taureau n'a pas de destin propre à vos yeux ? Il fallut expliquer qu'un horoscope honnête se doit de passer sous silence, à tour de rôle, certains secteurs du ciel qui ne subissent directement aucune influence et que, prétendre le contraire, c'est traiter les lecteurs en enfants qui veulent à tout prix leur bonbon ou leur joujou, leur dose de rêve (comme beaucoup me l'avouent d'ailleurs), et non en adultes qui considéreraient une courbe cosmologique telle qu'elle est donnée et non telle qu'ils la désirent.

De la même façon, les lecteurs me disent apprécier le fait que j'indique les dangers, les climats cosmiques négatifs aussi bien que les positifs ; le fait qu'il n'y ait pas, chez moi, de parti pris rose et lénifiant. Comment pourrait-il en être autrement, alors que, pour moi, l'astrologie est tout aussi rigoureuse qu'une fiche de laboratoire ou une courbe de température ?



Il y eut cependant parfois des bavures dans cette initiation de mes lecteurs. Ainsi que le prouve cette lettre d'un jeune homme assez incohérent, mais bien à l'image d'une acceptation courante de l'astrologie, de nos jours. La voici :

« Chère Elizabeth, je prends la plume pour vous dire que je suis outré. Enfin, se peut-il qu'on n'ait pas droit à l'existence, ou qu'on soit si végétatif qu'il n'y ait rien à dire, jamais, à notre sujet, ou presque ? Sans trop croire aux astres, on peut s'amuser à lire vos prédictions toutes les semaines. Et j'ai remarqué à mon grand désappointement qu'il n'y a rien, pratiquement, à dire sur notre avenir, d'après vous. Se peut-il que vous condamnerez 2,7 % de la population à l'inactivité ? (!) Je parle (si vous l'avez deviné, c'est qu'il y a une raison) des Capricornes du troisième décan. Si vous aviez quelque chose à dire à ce sujet, j'aimerais vous l'entendre dire (écrire) ; ou faut-il croire que cela n'est dû qu'à certaines lacunes (lassitude en fin de signe ou défaut d'imagination) ? Dans l'attente de vous lire, croyez à mon admiration continue (!), que ce soit pour l'esprit ou... pour les formes (!) Malgré tout, respectueusement, votre inconnu. »

Courageux, cet inconnu, comme tous ces scripteurs anonymes qui n'osent se défouler et se libérer de leurs fantasmes et de leur fiel qu'autant qu'ils se sentent perdus dans la foule, intracçables. Reflet idéal de l'attitude ambiguë, passionnelle et incohérente que beaucoup ont face à l'astrologie et aux astrologues, lorsqu'il s'agit de femmes surtout. Que ressort-il de cette lettre d'accusation ? Tout d'abord une contradiction qui ne laisse pas d'être comique : on est indigné de mon prétendu silence, c'est donc que l'on accorde une grande importance aux astres ? Non point ! On *s'amuse* (toutes les semaines, cependant !) à lire mes *prédictions* (j'imagine que l'on... m'imagine devant mes grimoires, balbutiant des formules magiques en décortiquant les entrailles d'un crapaud trouvé un soir de pleine lune !).

Inversement, puisque ce Capricorne dit ne pas trop y croire, on comprend mal son indignation, son désappointement. Ne devrait-il pas, s'il était logique avec lui-même, regarder ces prédictions d'un œil détaché, avec un demi-sourire condescendant, le doigt prêt à tourner la page sur un contenu plus sérieux? «Y'a comme un défaut», aurait conclu avec bon sens un illustre comique français.

Le défaut, c'est la fausse honte: on ne veut pas avoir l'air crédule, mais, par ailleurs, on ne peut s'empêcher d'être fasciné. À moins que — ô scandale! — on se soit même aperçu, au fil des semaines, que lesdites prédictions se vérifiaient plus souvent qu'à leur tour. Affreux dilemme dont je me sors par un compromis inconscient: un peu de crédulité et de superstition honteuse une fois par semaine, rachetées par six jours de respectabilité et de morgue intellectuelle. Ça va pas mal, merci... Mais, bon Dieu, je ne vois pas pour autant pourquoi on m'oublierait dans cette petite distribution magique! Et ma dose de rêve, alors? Que dis-je, mon droit au rêve, je ne l'abandonne pas pour autant! Qu'on en prenne acte. Ces diseuses de bonne aventure, si elles veulent vendre leur camelote — il faut bien vivre, n'est-ce pas? — qu'elles nous en donnent à *chacun* pour son argent! On ne fait déjà que les tolérer; si, en plus, elles se permettent maintenant de nous frustrer... Car, bien sûr, on a sa petite vanité!

Est-ce orgueil blessé, attente déçue, solitude extrême ou délire de persécution qui s'expriment principalement à travers cette lettre, ou le tout à la fois? La subjectivité serait-elle si dominante que l'on ne note le silence des pronostics que lorsqu'il vous concerne? En lisant les rubriques voisines, on se serait aperçu qu'il y avait ainsi d'autres zones *négligées*. Une telle agressivité dépitée me «fend le cœur». Tel l'âne de Buridan, ce Capricorne, empêtré qu'il est dans une misogynie trouble — «que ce soit pour l'esprit ou pour vos formes... malgré tout respectueusement» — conditionné par le consensus

socio-culturel qui lui dicte une attitude de mépris vis-à-vis de l'astrologie (que dire alors du cocktail de ces deux éléments négatifs, la *femme astrologue* ?), ce jeune homme narcissique et inquiet ne peut s'empêcher d'être admiratif. Tout ceci sans faire mentir le besoin de rigueur et de précision bien de son signe : mon lecteur inconnu n'a-t-il pas pris la peine de calculer le pourcentage de la population d'un décan, en divisant 100 par 36 ?— j'ai refait la même démarche, intriguée du chiffre de 2,7. Mieux, il ne peut s'empêcher d'être fasciné par la science des astres. À tel point qu'il est près de prendre un coup de sang d'indignation. Une syncope par frustration. Cela valait bien une citation, non ?

Des bavures, disais-je. Il en est d'étranges dont on me dit qu'il faut les prendre comme des éloges. Je reste dubitative. Ainsi une dame, C. B., PDG de sa firme, m'envoie une simple carte de visite au journal, ainsi libellée : « Chère madame, vous êtes réellement douée de double vue ! C. B. (en imprimé), née en Verseau, a eu vent (!) de votre horoscope du 13 au 19 octobre et a bien apprécié la *pure coïncidence* de votre rédaction. Amicalement vôtre, avec toute l'admiration d'une incrédule » (qui, par mégarde, bien sûr, et par pur hasard, a *eu vent* de mes pronostics !). C'est superbe ! Ce qui simplement me chagrine quelque peu ou, suivant mon humeur, me fait grimper aux murs d'agacement, c'est que ce genre d'appréciation me frustre de mes longues heures de travail, me vole de mes efforts pour cerner un climat psychologique qui, n'en déplaise à dame Verseau, ne m'est pas donné sous forme de manne céleste, comme un cadeau miraculeux et inspiré, mais comme le résultat d'une sévère mise à contribution de mes neurones. Ceux-ci sont contraints à des exigences contradictoires : d'une part, il faut être bref, donc il faut choisir la formule la plus ramassée.

Celle-ci n'exprime bien souvent que l'une des matérialisations possibles de la conjoncture astrale, alors qu'il y en aurait

beaucoup d'autres, si l'on voulait être exhaustif. Mais surtout, un climat cosmique, pour être convenablement décrit, est la combinaison de concepts abstraits. Or, dans un journal destiné au grand public, il faut éviter à tout prix les abstractions qui, seules, me permettraient d'être parfaitement véridique. On est obligé de passer de l'essentiel à l'accidentel et c'est ennuyeux. On utilisera alors une conjoncture qui s'étale sur plusieurs semaines ou mois, pour en envisager, tour à tour, toutes les manifestations possibles dans la vie pratique.

Certaines bavures sont néanmoins obligatoires dans des prévisions collectives, comme celle exprimée par la lettre suivante: «Tout d'abord, je vous félicite pour votre page dans *Télé 7 jours*: présentation, détails, notes qui aident les non-initiés (dont je suis) à comprendre le mouvement des astres; c'est une formule intelligente et claire, merci. Mais ma perplexité actuelle ne s'améliore pas pour autant et mon angoisse ne fait que croître, alors que, Gémeaux mon mari et moi, nous devrions, selon vous, être inondés des bienfaits de Jupiter. Or, il a perdu son emploi dernièrement et, depuis, nos espoirs s'amenuisent au fil des jours; des réponses négatives à toutes nos démarches, annonces, nous démoralisent. Je ne vais pas m'étendre sur la situation du cadre en chômage, c'est tellement banal et vous avez mieux à faire. Mais j'aimerais comprendre. Je vous joins nos cartes du ciel — sibyllines à nos yeux. Voulez-vous me dire si, d'après vous, il y a un espoir de sortir de cette cruelle impasse? »

Je dois réparer un tort moral infligé à cette pauvre dame, voilà ce que je ressens. Et puis, avouons-le, le démon de la curiosité me pique; je veux, moi aussi, comprendre pourquoi Jupiter, en transit de conjonction, non seulement n'a pas apporté les bienfaits escomptés, mais au contraire, sème les pires catastrophes dans la vie de ces pauvres Gémeaux. Et, en analysant les thèmes joints, l'explication est éclatante. Les deux astres récepteurs, en l'occurrence les deux Soleils

natales, sont terriblement négatifs à la naissance, dissonants (on trouve des carrés de Saturne, Mars, Uranus, sur les deux) et cela explique tout, Jupiter étant essentiellement un facteur d'amplification. Dans les cas présents, il a donc réveillé les dissonances natales et provoqué la crise que l'on sait. Mais Jupiter, c'est comme les vaccins : il est favorable dans  $n\%$  (la grande majorité) et défavorable dans  $100 - n\%$ , ce qui est, numériquement, négligeable. Or, dans des pronostics collectifs, c'est la grande majorité qui compte et non l'exception, aussi pathétique soit-elle...

Puisque cette lectrice sympathique a joint les thèmes en question, je lui indique, éphémérides en main, les périodes positives à venir, et cela sur un plan personnel. Je le fais gracieusement, la sentant aux abois. Mais j'ai affaire à quelqu'un de bien, qui sait apprécier. Le mari trouve une situation à un moment privilégié — et prévu. Depuis, chaque année, j'ai droit à ses vœux de bonheur. Et je ne sais pourquoi, je les tiens pour sincères...

C'était là l'exception, la règle étant plutôt illustrée par M. T... qui commence sa lettre ainsi :

« Comme vous l'aviez prévu — et ce, grâce à Jupiter, de passage sur mon Soleil — j'ai trouvé un emploi que j'espère conserver ... Merci de m'avoir aidé à patienter. »

Le problème de l'horoscope de presse est exposé avec simplicité et clarté par la jeune fille que voici : « Madame ou Elizabeth — je ne sais comment vous appeler — avant de suivre votre rubrique dans *Télé 7 jours*, je ne connaissais de l'astrologie que ce qu'on peut en suivre dans les journaux : ces petits horoscopes que l'on survole d'un œil amusé, surtout lorsqu'on s'aperçoit que le même sert pour deux jours consécutifs. Mais en vous lisant, j'ai été amenée à reconnaître qu'étant Capricorne, je possède certains traits caractéristiques de mon signe, ce qui, de l'incrédulité m'a fait passer au doute et du

doute à l'interrogation... Pourrais-je vous demander de me faire mon thème ? Parfois on croit se connaître, alors qu'inconsciemment ou volontairement, on laisse une partie de soi dans l'ombre, on déforme ou contourne un trait de caractère que l'on n'aime pas et l'on s'invente ainsi des circonstances atténuantes. Alors, à le voir écrit noir sur blanc, il n'est plus possible de jouer ou de tricher avec soi et par là même, on peut essayer d'influencer son caractère. En somme, cela peut paraître étrange, mais j'ai besoin de vous pour m'aider à faire le point sur moi... » Oui, Annick, vous pressentez bien ce que la confrontation avec votre « moi objectif » peut vous apporter. Bravo !

Il serait vain d'énumérer les innombrables lettres qui témoignent de la concordance des pronostics. Si je le faisais, j'aurais l'impression d'imiter ces publicités puériles, faites de citations dont, malgré soi — et même si elles sont authentiques —, on doute, dont on sourit même, en se demandant qui elles peuvent abuser, malgré les initiales et les villes d'origine. Cependant, deux exemples me reviennent en mémoire qui sont assez spectaculaires. L'un provient d'une lectrice qui désire l'érection de son thème et justifie ainsi son intérêt : « Je tiens à vous signaler la précision étonnante — bien que contraignante pour moi, hélas, qui suis née un 6 mai — de vos pronostics : Le 6 mars dernier, j'ai été renversée par une voiture, alors que vous aviez prévu "une semaine bouleversée pour les natifs du 5-6 mai". Convenez qu'il s'agit là d'une véracité extraordinaire (oh, je n'en disconviens pas et je suis, pour cela, bien placée, non ?) ...même si l'on ne veut croire qu'à une coïncidence (elles ont bon dos, celles-là !). Malgré tout (!?), je vous lis amicalement et vous remercie. A. M. » (Serais-je complice à vos yeux, chère madame, des péchés des astres ?)

Une remarque s'impose à ce propos. Pour des raisons prophylactiques, il est bien évident que même lorsque la

conjoncture est exécration et fait craindre les événements les plus abrupts, les plus brutaux — comme un accident, par exemple — je m'abstiens d'employer des mots traumatisants qui pourraient plus ou moins jouer sur le subconscient des lecteurs. Mais où finit le devoir d'avertir et où commence l'aliénation, la suggestion ? Dans le doute, je préfère, en termes modérés, appeler à une prudence excessive plutôt que de n'avoir pas utilisé mon savoir pour prévenir quelque chose de fâcheux. Ainsi que le dit cette charmante Balance qui me demande de lui donner les périodes propices à une opération chirurgicale sans accroc, après avoir regretté mon départ de la télévision : « Heureusement, vous nous restez à *Télé 7 jours* où *Astralement votre* rassure ou met en garde avec beaucoup d'efficacité. »

À tort ou à raison, je pense que ce genre de service peut rendre d'énormes services à la société, s'il est exécuté avec honnêteté et sérieux.

L'autre cas que je citerai est celui d'un officier en retraite qui m'écrit ceci au journal : « Chère Madame, je n'ai pas l'habitude de tenir compte des prédictions ou prévisions astrologiques (en voilà un qui fait la nuance !). Sachez pourtant qu'en ce qui me concerne, vous avez vu extrêmement juste ces deux dernières semaines. En effet, je suis né le 26-01-1916 et j'ai en ce moment de gros ennuis avec le fisc, exactement ce que vous prévoyiez... Peut-être êtes-vous intéressée par l'opinion de vos lecteurs ? (Et comment !) Hommages respectueux. B.J... »

Eh oui, en octobre 1978 où m'écrit mon correspondant malheureux, Jupiter — la loi, l'autorité, les finances — fait une opposition exacte à ce secteur du zodiaque (premier décan du Verseau).

Pour résumer, quelles sortes de lettres trouve-t-on plus généralement dans le courrier ? En dehors de quelques

rarissimes hurluberlus, illuminés, agressifs ou libidineux, la grande majorité se recrute parmi les curieux, intéressés, intrigués, admirateurs de tout poil, pragmatiques qui veulent leur thème avec des prévisions sur plusieurs années pour moduler leur action commerciale ou sentimentale de façon rationnelle, qui veulent réduire l'aléa de décisions prises dans l'incertitude d'une conjoncture négative ou douteuse (qui peut être bénéfique à certains cas particuliers, ne l'oublions pas); mais surtout, et dans une proportion au moins égale à celle des curieux, ce sont les lettres des inquiets, des angoissés, de ceux qui, à un moment donné, sont les victimes de la conjoncture qui dominant. Là se produit un fait significatif. Je pourrais presque déduire la conjoncture astrale d'après les signes des scripteurs! Je peux être convaincue que rien ne va plus pour ces quatre signes, lorsque je reçois une avalanche de lettres de Vierges, Gémeaux, Sagittaires ou Poissons, comme c'est le cas depuis la rentrée de 1979. Et, avant cela, que de lettres de pauvres Lions en mal de leur superbe, tandis que Saturne se promenait dans ce Signe! Par exemple, fin 1978, lorsque Pluton se trouvait à 16 degrés de la Balance et secouait non seulement le milieu de ce Signe, mais aussi le milieu du Capricorne —j'en sais quelque chose: j'en parlerai dans un prochain chapitre—, mais aussi le milieu du Bélier et du Cancer, voici la lettre que je reçus: de J. T., un châtelain désargenté du Midi de la France: «...Je retrouve chaque semaine avec plaisir et quelque appréhension votre rubrique *Astralement vôtre* qui m'intéresse beaucoup. Voilà ce que je lis cette semaine: "Si vous avez vu le jour autour du 6 avril, Pluton vous pousse à remettre en cause les structures de base de votre vie. Ne vous fuyez pas; votre intuition, aiguisée par Neptune, vous aide" J'ai été fortement surpris par ces lignes qui me concernent tout particulièrement: je suis né le 6 avril 1910! Or, obligé de vendre mon château familial à la suite du décès de ma femme, j'ai eu deux fois l'occasion cette semaine



de le faire visiter à des acquéreurs éventuels qui sont partis enchantés de leur visite. Merci. Vous m'avez aidé à surmonter un moment de spleen. »

Qui dira que l'astrologie est nocive socialement ? Elle peut, au contraire — et c'est ce qu'elle fait déjà, lorsqu'elle est utilisée convenablement — aider les gens à passer un cap difficile. Et cela, non pas en les aveuglant, en leur dorant la pilule, en les aliénant, mais au contraire en leur expliquant les tenants et aboutissants de la situation cosmique ; si tant est que la nature humaine est ainsi faite que la compréhension intellectuelle d'un phénomène nous le rend moins redoutable, en diminue en somme le pouvoir nocif. À preuve, la méthode de l'accouchement sans douleur qui a pour but, moyennant une initiation anatomo-physiologique de la femme, de désamorcer la douleur en la démystifiant. Il en va de même, je pense, des épreuves morales, plus ou moins. Et j'en ai maintes fois fait l'expérience.

Un exemple me revient en mémoire qui date du début de 1980. En entrant dans une salle de rédaction, une de mes collègues, un gentil petit Sagittaire que j'apprécie pour sa loyauté et son efficacité, m'accueille avec une triste mine.

— Ça n'a pas l'air d'aller, ma vieille, dis-je.

— Ça ne va pas du tout ; j'ai un sale truc à l'épaule qui me fait souffrir l'enfer, depuis quelques jours. Va falloir que j'entre à l'hôpital, tu te rends compte ?

Le Sagittaire, d'habitude rigolard et maître de lui, a l'air un rien affolé pour qui le connaît.

— Tu aurais dit cela, toi ?

— Tu es de la fin de ton signe et depuis ton anniversaire, Saturne est en mauvaise posture pour toi. Je ne voulais pas te le dire, mais je m'attendais un de ces jours prochains à une vilaine surprise. Et les épaules sont le point fragile des Gémeaux, qui retentit sur le Sagittaire ; pas étonnant...

— Mais alors, d'après toi, j'en ai pour combien de temps ?

— Tu veux une consolation ou la vérité ? Je crois que, telle que je te connais, tu voudras la vérité, dis-je.

— Eh bien, bravo ! C'est donc si grave que cela ? Bien sûr que je veux la vérité.

— Tu en as pour quelques mois, Annie. Très exactement, je pense que tout ne sera plus qu'un mauvais rêve en septembre prochain.

— Jusqu'en septembre !... Merci tout de même. Je pressentais que ce serait long. Eh bien, vois-tu, cela me soulage de savoir que tout est en ordre, en quelque sorte, même si pour moi, en ce moment, ce serait plutôt un grand désordre. Mais un désordre prévu ressemble très fort à un ordre, non ? Alors attendons.

— Sage petit Sagittaire. C'est vrai qu'il y a en toi de l'amazone !

Annie n'est pas seule dans son genre à éprouver ce que j'appellerai l'effet de catharsis des astres, loin de là. Quand, semaine après semaine, une conjoncture difficile persiste, touchant électivement certains Signes — et dans ces Signes, certains secteurs seulement, et ceci est important ! —, je reçois fatalement, je l'ai dit, des foules de lettres des pauvres « victimes » du cosmos. Et que me demandent-elles, toutes en chœur ? Écoutons, en la lisant, l'une d'elles : « Chère madame, depuis des mois, je consulte avec assiduité l'horoscope que vous établissez chaque semaine dans *Télé 7 jours* ; depuis des mois, vous me signalez un passage difficile et vous n'avez que trop raison, hélas ! Sagittaire du 13 décembre 1938, ... la conjoncture est en effet pour moi des plus déprimantes (eh, pardi, c'est la faute de Saturne et de Neptune réunis !). Le désir de connaître l'avenir est depuis des millénaires inhérent à la nature humaine. Cette curiosité, je ne l'avais pas auparavant. Je vivais intensément le présent, l'avenir m'in-

différait assez. Aujourd'hui, placée en face de difficultés qui m'effraient — mon mari m'a quittée, me laissant seule avec mes deux filles — j'avoue que je voudrais bien voir la sortie du tunnel (ce terme revient très souvent dans la correspondance des boucs émissaires de la conjoncture). Je suis si lasse ... Chère madame, voulez-vous m'aider ? Dois-je me laisser aller au découragement ? dois-je "m'accrocher aux branches", patienter ? Comment faire face à une mauvaise conjoncture astrale ? (Justement, en se cramponnant et en faisant un retour sur soi, afin d'en profiter pour grandir, évoluer, prendre conscience de soi.) » Un thème astral évolue-t-il ? »

Bien sûr. Le thème de base, de naissance, est un substrat sur lequel les configurations, au fil du temps, vont jouer, dans un sens positif, puis négatif, alternativement. Un thème est donc évolutif, il contient sa dynamique propre en fonction des aspects du ciel à venir. Et, en matière astrale comme en d'autres domaines, le malheur des uns fait le bonheur des autres : lorsque Saturne est en Balance — il y sera dès l'automne 1980 et jusqu'en août 1983 — cette planète est positive, stabilisatrice pour les signes d'air, sauf pour la Balance elle-même pour laquelle son action est ambiguë (mais généralement négative) ; elle sera franchement éprouvante, moralement ou physiquement, pour les trois autres signes cardinaux (Cancer, Capricorne, Bélier), comme elle l'aura été sept ans plus tôt (entre août 1973 et juin 1976). Et ainsi, dans sa ronde céleste, chaque planète est alternativement, pour un signe donné, positive et négative. Mais, bien entendu, ceci se complique et se raffine du fait que les astres récepteurs du thème natal sont au nombre de dix, sans compter les facteurs tout aussi importants du MC et de l'ascendant. Le lecteur peut ainsi imaginer combien l'astrologue se sent agacé devant cette question qui suppose l'intervention d'un véritable ordinateur : comment cela va-t-il, pour moi, en ce moment ? Suis-je dans une bonne période ?

Heureusement, les grands transits sur le Soleil — qui sont ceux-là mêmes envisagés dans un horoscope collectif — donnent déjà un climat général de base, susceptible, toutefois, de corrections. Mais, devant la question évoquée ci-dessus — qui est quotidienne — j'avoue qu'en ce qui me concerne, je me sens toujours comme un médecin à qui le patient demanderait les résultats d'un check-up total, alors qu'on n'aurait pas encore procédé aux examens ! Et si l'on songe de surcroît que les astres ont la bougeotte et que la synthèse est sujette à révision à tout moment, on comprendra que la tâche de l'astrologue est quasiment surhumaine, s'il veut constamment se tenir en-deçà de l'événement. Ce qui aura, en pratique, pour résultat, que l'événement le gagnera souvent de vitesse (en ce qui concerne l'un quelconque de ses familiers, voire lui-même) sauf à compulser sans arrêt lesdits thèmes pour les mettre à jour, ce qui n'est guère compatible avec une vie active !

Puisque nous en sommes à la fournée des Sagittaires visés par le sort en ces premiers mois de 1980, arrêtons-nous à la lettre de l'un d'entre eux : « ...C'est la Bérésina, dites-vous cette semaine, Elizabeth Teissier et, devant l'exactitude répétée de vos pronostics, j'avoue que c'est maintenant avec une certaine appréhension que j'ouvre, depuis quelques semaines, mon *Télé 7 jours*... Je ne connais pas grand-chose à l'astrologie, mais je trouve que vos analyses sont vraies, en ce qui me concerne en tout cas. En effet, depuis le début de l'année, je suis tiraillé de tous côtés (famille, profession, etc.) ... Voulez-vous avoir l'extrême obligeance de bien vouloir me dire la fin de ce tunnel ... sans que je m'attende pour autant à passer de la Bérésina à Byzance (ce Sagittaire ne s'est pas départi de son sens de l'humour, tout n'est pas perdu !). Bien sûr, je me propose de régler vos honoraires, mais vous tombez trop juste pour ne pas en savoir plus... »

Après lui avoir indiqué la fin du tunnel jupitérien, je le

dirige pour plus ample information, comme les autres, sur un choix d'adresses, photocopiées en permanence à des centaines d'exemplaires. Car les demandes de thème sont dans cet ordre de grandeur.

J'ai donc pu constater que dans notre époque troublée, l'astrologue est le plus souvent un recours, un confident, jouant le rôle de psychiatre, de prêtre ou d'assistante sociale, dépositaire des nombreux problèmes moraux, juridiques, physiques, économiques, de leurs contemporains. Je généralise, car je ne puis croire que mon cas soit unique, malgré les innombrables attestations de confiance de mes correspondants, par ailleurs, disent-ils, extrêmement réticents et méfiants face aux quantités de charlatans qui sévissent ; ce mot, en effet, revient presque dans toutes les lettres comme un baume bienfaisant : « J'ai confiance en vous ... Je ne sais pourquoi, mais vous m'inspirez confiance ... Je ne veux avoir affaire à personne d'autre qu'à vous », etc., ce qui, sur le plan pratique, pose chaque fois de gros problèmes, puisque je ne donne pas — jusqu'ici du moins — de consultations ; certains reviennent ainsi plusieurs fois à la charge, espérant m'« avoir à l'usure », comme on dit. Et, comme je suis sensible à ces marques personnelles, j'ai toujours beaucoup de mal à me faire violence pour maintenir mon *non*. Le travail et son corollaire, le manque de temps, viennent heureusement à la rescousse pour me sortir d'embarras. C'est extraordinaire ce que la nécessité est commode, lorsqu'elle choisit pour vous...

Un confident, donc, un médecin de l'âme : « Je me sens perdue et incapable de me diriger, m'écrit madame M. K., je viens d'être très malade — je crois que je le suis encore. Je ne sais quels mauvais tours va encore me jouer le destin. Peut-être pourriez-vous m'apprendre avec l'astrologie à me diriger et à me prémunir ? Je ne sais comment vous exprimer tout cela en faits succincts, mais je pense que vous comprendrez... »

« C'est parce que je me trouve dans un parfait désarroi que

je fais appel à vous comme à un dernier recours, me confie A. D., car je suis d'une nature plutôt positive, et je n'attends guère des astres une consolation (voilà qui est intéressant et pas tellement répandu, hélas !). Mais cette fois, je suis dans un tunnel et il m'est impossible de m'en sortir, car mon malheur actuel ne dépend pas de moi.» Cette dame Scorpion semble faire une analyse très lucide de sa situation, bien que la dernière phrase soit dite un peu rapidement, si j'en juge d'après les malheurs qu'elle me raconte et qui sont le point d'émergence de fautes ou de faiblesses antérieures.

Mais, à supposer qu'elle dise vrai et que ses malheurs ne dépendent pas d'elle — les cas, hélas ! sont multiples, de mères qui perdent un enfant dans un accident de la circulation, d'époux ou d'épouses, d'amants et de maîtresses qui perdent brutalement le compagnon ou la compagne de leur vie —, la difficile leçon de la vie est de trouver des ressources suffisantes en soi pour ne pas se laisser aller à l'autodestruction. C'est alors que l'on est contraint, si l'on veut survivre sans être un mort vivant, de se ranger au stoïcisme et d'écouter Épictète l'esclave-philosophe qui disait que nous devons nous refuser à mettre notre bonheur dans des êtres ou des choses qui ne dépendent pas de nous. Mais quel est le héros ou le monstre humain capable d'un tel détachement ? Et c'est chaque fois pour moi, lorsque je reçois une de ces lettres tragiques, désespérées, lourdes du malheur de l'homme, à la fois un fardeau et un étonnement.

Un fardeau car, ne serait-ce que pour quelques instants, quelques heures, je le partage et j'ai mal, moi aussi, avec cet inconnu ou cette inconnue qui crie sa détresse. Et puis un étonnement craintif — et quelque peu superstitieux, je l'avoue — devant la fantastique robustesse morale de l'être humain, devant son apparente indestructibilité. Car, enfin, comment continuer à vivre, me dis-je, confronté à l'atrocité de certaines situations ? Il est vrai que certains de mes

correspondants semblent tout près de lâcher la rampe de la vie. Je me souviens de deux ou trois cas qui me donnèrent la chair de poule : on me demandait calmement la date probable de sa mort, afin de savoir quand son calvaire serait achevé. Inutile de dire que la déontologie de l'astrologue lui interdit — le sût-il avec précision — de donner ce genre d'information. Une telle question est révélatrice d'un profond mal de vivre, d'une lassitude extrême et d'un « à-quoi-bonisme » total. Mais l'astrologue sait aussi que ces mêmes personnes reprendront du poil de la bête, sauf si, congénitalement, ce sont de grands dépressifs chroniques («...[Même] avant de naître, j'avais perdu la partie ; ma vie n'est qu'une suite de pertes de toutes sortes », m'écrivit une correspondante). Et même alors, les crises sont prévisibles en fonction des transits planétaires. Médecin de l'âme, mais aussi, contre toute attente, médecin-malgré-lui du corps. Du moins veut-on le charger de cette fonction inacceptable quand, à bout d'espérance, on ne sait plus vers qui se tourner : « Je suis désespérée par la santé de mon mari et j'ai grande confiance en vous. Pouvez-vous m'aider de vos conseils ? Je suis née le ... et lui le ... Je crois hélas, qu'il a un cancer à la gorge et la laryngoscopie qui vient de lui être faite le laisse sans voix. Je souffre. (Quelle pudeur dans ces deux mots !) Y a-t-il un espoir ? Que puis-je faire ? »

Évidemment, dans ces situations-là, c'est le spécialiste qui est concerné et indiqué au scripteur. Mais, pense-t-on assez, dans ces cas « physiques », combien le moral a besoin d'être soutenu, aidé, pour juguler le désespoir ? C'est là où, à mon avis, la médecine doit s'humaniser encore. Car les exploits techniques et thérapeutiques, c'est bien ; mais les conditions psychologiques de la thérapie interviennent énormément, et dans l'effet de la thérapie elle-même, on le sait maintenant. Les vrais médecins l'ont toujours su — on pense à Paracelse, par exemple.

En ce qui me concerne, je fais le maximum — et c'est, je le

sais, très peu, trop peu : quelques lignes griffonnées à la hâte, mais sincères et spontanées font, je le sais aussi, plus de bien qu'on ne pourrait le croire rationnellement. C'est que la solitude où vous plonge le malheur vous rend affamé de communication fraternelle, vous donne le besoin impérieux de vous confier, souvent même sans espoir de réponse : « Je ne sais pas, m'écrit une lectrice de ma rubrique, si vous lirez cette lettre jusqu'au bout, mais ça m'a fait du bien de l'écrire ; c'est comme si j'avais parlé à quelqu'un qui ne le répètera pas. »

C'est que notre monde superorganisé, hypermodernisé où les échanges de la place du village ont disparu au bénéfice d'un huis clos frileux face à son poste de télévision, seul partenaire — ou presque — d'un dialogue qui n'est en fait qu'un monologue passif, ce monde de plus en plus déshumanisé et artificiel secrète le désarroi, la frustration et donc, par réaction — surtout dans une certaine jeunesse mal résignée — la violence. Mais la violence est le luxe de ceux qui n'ont pas abdiqué, la majorité des déprimés, des solitaires, usés par les nécessités du combat quotidien, n'ont plus le punch nécessaire pour réagir, car la vie moderne est un laminoir remarquable — on connaît la trilogie « métro-boulot-dodo », image de l'abrutissement insidieux et progressif. C'est alors à l'occasion d'un climat cosmique qui les met en état de plus grande vulnérabilité et de crise qu'ils prennent conscience de leur état, de leurs manques, de la vanité de leur petite vie qui ne leur apporte rien de ce qu'ils espéraient. Le besoin de transcendance, d'un ordre supérieur rassurant, se fait jour aussi dans ces périodes-là, où l'on remet tout — l'univers et soi-même — en question.

« Dieu est-il mort ? », voilà la question que l'on peut se poser concernant notre société, chrétienne pourtant, pour laquelle la religion est trop souvent une entité hors de la vie, qui ne nous concerne plus, parce qu'elle court, essoufflée, derrière les problèmes actuels de l'homme et de la femme modernes,



auxquels elle est mal adaptée. En ce sens, Jean-Paul II, ce taureau ascendant Vierge constructeur et conservateur tout à la fois, habité d'une « foi qui déplace des montagnes » (avec sa superbe conjonction Neptune-Jupiter et sa non moins superbe Maison IX reflétant à la fois ses nombreux voyages et ses préoccupations spirituelles) devrait remettre au goût du jour une foi chrétienne dépoussiérée et ravivée. Soit dit en passant, le dernier trimestre de 1980, puis le printemps 81 ne seront pas exempts d'embûches<sup>14</sup> pour ce saint homme, un passage de Pluton sur son Mars natal recelant violence et agressivité, notamment dans les déplacements... Jean-Paul II fera bien alors de faire appel à la prudence légendaire de son Signe solaire.

Je parlais de la détresse et de la solitude des adultes. Mais les jeunes m'écrivent, hélas, beaucoup, pour me demander si, selon moi, la vie a un sens. On imagine qu'il n'est pas facile de répondre par une phrase à une question aussi fondamentale et aussi ambitieuse. Mais, lorsqu'une jeune future recrue, A.M., un Bélier à l'écriture intelligente et évoluée, vous fait part de sa décision irrévocable (?) de se suicider avant la date fatidique de son entrée dans l'armée, en invoquant tous les arguments philosophiques en faveur du suicide et, plus particulièrement, l'apparent absurde total de la vie humaine, on se doit de réagir. Quand, quelques mois après, le même Bélier vous récrit depuis sa caserne, en vous disant que la vie est, sinon belle, du moins tout à fait supportable ; qu'on s'est fait des copains ; qu'on est chargé de la rédaction du journal improvisé par le groupe ; et tout ceci, dit-il, parce que j'ai su le convaincre que cette dépression était de nature purement cyclique, qu'elle n'avait pas de fondement objectif, mais était simplement le reflet — et la manifestation psychologique —

---

<sup>14</sup> C'est le 13 mai 1981 que le turc Mehmet Ali Agca tenta d'assassiner le pape Jean-Paul II sur la place Saint-Pierre à Rome (NDE).

d'un certain climat astral, eh bien, ma foi, ce jour-là, je suis heureuse ; j'ai fait quelque chose de positif. Ce jour-là, je n'ai pas mal au dos, je ne suis plus Atlas qui porte sur ses épaules le malheur des hommes.

C'est là l'interprétation de mon médecin et ami homéopathe-acupuncteur-chiropracteur (dont la femme astrologue et médecin défriche les thèmes des cas difficiles à diagnostiquer) : un jour où j'arrive, complètement coincée de la nuque et de la colonne vertébrale, à peine capable de marcher, après m'avoir remise sur pied instantanément, il me gronde : « Ma chère, vous prenez tout cela trop à cœur et vous vous culpabilisez du fait que vous envoyez tous ces malheureux ailleurs au lieu de les recevoir. Cette culpabilité diffuse (mais réelle, je le sais), ce tourment vous tombent sur le dos, votre point fragile. Vous êtes un confesseur qui se refuse.

— Mais, docteur, ai-je tort d'après vous ? Je vous assure que je remets souvent la chose en question, mais c'est le temps qui me manque ; je n'ai pas le pouvoir d'allonger les heures d'une journée ! Et puis, c'est mieux ainsi ; je crois que la meilleure manière de racheter une conduite à l'astrologie est de refuser les retombées d'espèces sonnantes et trébuchantes.

— Vous avez totalement raison, je crois. Pour l'instant. Faites ce que vous sentez le plus urgent, le plus impérieux. Changer l'image de l'astrologie est un but ambitieux et nécessaire. Avec le temps, vous y arriverez, j'en suis sûr. Il y a la culture extensive et la culture intensive. Vous réussissez très bien dans la première, qui est une condition pour que la seconde soit possible dans un meilleur contexte social ; personnellement, je ne peux que vous approuver... Alors, plus de scrupules, de remords ?

Seul le pathétique exceptionnel de certaines situations allié à la curiosité scientifique peut me faire déroger à ma ligne de conduite. C'est ainsi que, au lendemain de *Radios-*

*copie*, je reçus la lettre d'une bonne sœur aveugle — écrite par un tiers — à laquelle je décidai de répondre. C'est que M.-B., carmélite, était terriblement malheureuse. Elle voulait savoir si la vie de solitude et d'épreuves qu'elle avait connue jusqu'alors allait se prolonger indéfiniment, surtout dans le contexte où elle se trouvait, entourée, disait-elle, de gens qui la détestaient. Elle était aveugle par la faute d'un stupide accident d'aiguilles à tricoter, à la suite duquel elle avait perdu la vue totalement. Née sous le signe du Bélier, elle joignait ses coordonnées de naissance. Compatissant à une destinée aussi ingrate, je lui répondis comme elle le souhaitait, par cassette. Avant cela, j'esquissai son thème et cherchai la date probable du tragique accident. Le thème — c'était exaltant pour l'astrologue ! — était limpide : sa Vénus se situait à 29 degrés du Taureau, sur l'étoile fixe Algol, des Pléiades, reconnue depuis l'Antiquité comme nocive pour la vue. Cette Vénus s'opposait à Saturne, situé à 7 degrés du Sagittaire. Le traumatisme, j'en étais à peu près sûre, datait de ses huit ans (orbe de l'opposition entre les deux planètes :  $7-29$ , c'est-à-dire  $37-29 = 8$ ). En me plongeant dans les éphémérides de ses huit ans, je cherchai plus précisément un moment astralement catastrophique et, par approches successives, je trouvai une date exécrationnelle, explosive, la date probable : début novembre 1935. Jupiter se trouvait alors opposé à Vénus, conjoint à Saturne ; quant à Saturne dans le ciel, il se retrouvait, comme à la naissance, en dissonance avec Vénus — or, les répétitions de dissonances natales sont toujours redoutables. Je lui indiquai aussi, en lui demandant de me confirmer ou d'infirmer mes dires, un moment prochain où un changement de résidence était probable, changement qu'elle appelait de tous ses vœux.

Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir sa réponse (sur cassette également), où, d'une voix très douce, elle me remerciait, m'affirmant que j'avais trouvé la date exacte, à quelques jours près, de son funeste accident oculaire ! Elle ne s'éton-

nait pas que j'aie découvert que la plupart des astres de son thème, y compris le plus important, le Soleil, se plaçaient dans la douzième Maison — celle de la solitude, des épreuves, de la retraite — de la prison aussi bien que du cloître. Elle ajoutait que sa vie avait été l'illustration successive ou simultanée de presque tous ces symboles. J'eus l'impression, en tout cas, que ce simple dialogue et l'intérêt que j'avais manifesté à cette personne oubliée de ses semblables lui avait été d'un grand secours moral. C'est du moins ce qu'elle me répéta, reconnaissante.

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître », a dit un autre Bélier, Alfred de Vigny. Sa parole peut se rapprocher de celle du faux Gémeaux, Pascal — faux parce que très saturnisé : « L'homme est un être qui cherche en gémissant. » Ces deux maximes caractérisent la part la plus importante de mon dialogue avec mes semblables, dialogue entrecoupé d'appels au secours, de cris de détresse. Je dirai même que c'est en général à force de « gémir », de souffrir, de subir les rigueurs de la condition humaine, que l'homme « se cherche ». Le bonheur rend insouciant, désinvolte, superficiel, égoïste. Ce sont les coups de pied du sort qui nous poussent à réfléchir, à nous poser des questions. En ce qui me concerne, moi, posée face à mes contemporains, c'est la belle parole de Tolstoï qui me revient et qui dépeint le plus justement ce sentiment de responsabilité diffuse qui est le mien, comme il est celui de tous ceux qui cherchent à apporter quelque chose à leur prochain : « La tranquillité est une malhonnêteté de l'âme. »

## TROISIÈME PARTIE : L'ASTROLOGIE ROYALE

*Sème une pensée, tu récoltes un acte. Sème un acte, tu récoltes une habitude. Sème une habitude, tu récoltes un caractère. Sème un caractère, tu récoltes une destinée.*

Aphorisme du « Radja Yoga » rapportée dans  
*L'Anneau de Polycrate* de M. CHOISY (1948)

## 15 — Rencontres royales

Après qu'un haut personnage de l'Énergie atomique eut daigné mettre en balance sa situation avec le sort d'un innocent horoscope télévisé (« Ce sera *Astralement* vôtre ou moi ! »), après qu'un peintre génial, Georges Mathieu, eut construit son discours d'entrée à l'Institut autour de l'Art royal des Astres, celui-ci semble avoir trouvé grâce en haut lieu, en ce mois d'octobre 1976, auprès d'un autre insigne Verseau (se pouvait-il qu'il en fut autrement ? Ne sommes-nous pas au seuil de l'ère du onzième signe, à l'aube, en quelque sorte, de la onzième heure ?). Je veux parler de Valéry Giscard d'Estaing.

Avec sa Lune exactement conjointe à son ascendant Balance qui le rend particulièrement réceptif aux climats ambiants autant qu'elle le rend sensible au langage symbolique et poétique de l'astrologie ; avec sa note uranienne dominante qui lui donne le goût de l'insolite, de ce qui est différent ; avec, enfin, un Pluton très fort (il passe au méridien supérieur) qui l'incite aux profondes métamorphoses, si le Verseau n'y suffisait pas, et qui lui insuffle le goût du pouvoir, il eût été bien étonnant qu'il restât indifférent à la forme, à la structure, de même qu'à la matière, au fond de l'astrologie.

C'est du moins ce que l'on peut supposer, puisqu'il convia cette dernière à l'Élysée, à l'occasion de la réception qu'il donna en l'honneur du roi et de la reine d'Espagne. Et je fus — inutile de le celer — ravie et flattée qu'il la conviât par le truchement de ma personne, bien que je ne m'attendisse pas du tout au sérieux extrêmement protocolaire qui devait présider à cette noble soirée, sérieux qui laissa probablement maint invité sur sa faim de contact humain. Dont moi.

J'eusse aimé, par exemple, exprimer à notre Président la reconnaissance de l'astrologie qui, après avoir été évincée

arbitrairement, et en dépit de l'avis du public, de l'antenne nationale, retrouvait, pour un soir, une dignité de Cendrillon et redorait son blason terni dans le Saint des Saints de l'État français.

J'eusse aimé lui présenter les doléances de l'astrologue — oh ! brièvement : je hais les monomanes et conçois qu'il en soit de même de mes semblables — en lui demandant, par exemple, d'accorder sa bénédiction toute... symbolique, à une légitimation de mon art, par une sorte de mécénat intellectuel qui aurait pour objectif — pourquoi refuser une promenade idyllique au pays d'Utopie ? — l'octroi d'un digne statut professionnel et l'introduction à l'université d'une nouvelle et archaïque science nommée *Astrologie*.

Mais quel courage, quelle folle audace seraient en l'occurrence nécessaires, vu le consensus culturel hostile aux disciplines marginales, assimilées d'emblée au charlatanisme ! L'astrologie, n'est-ce pas, c'est fait pour les débiles, les crédules, les âmes faibles ; l'esprit fort est par définition anti-astrologique. La mode actuelle, à tout le moins, l'exige.

Mesure-t-on dès lors l'entreprise colossale que cela représente, la force d'inertie qu'il s'agit de remuer, mieux : le rapport de forces qui serait en l'occurrence à inverser ? Il faudra donc à cet innovateur, « de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace » et, bien que je répugne à vouloir interpréter par excès un geste de notre Président uranien en lui prêtant des intentions qu'il n'aurait pas eues, il faut souligner qu'il appartient au signe prométhéen par excellence.

On me dira que l'enseignement de l'astrologie à la Sorbonne ne constituerait après tout qu'un remake de l'histoire du Moyen Âge. Mais plus de trois siècles de tabou après sa condamnation rendraient sa réhabilitation officielle hautement significative, voire méritoire. Il n'est pas interdit de rêver...

J'ai digressé. Je voudrais revenir sur ma frustration sociale

en cette prestigieuse cérémonie officielle. Durant l'heure et demie d'attente en compagnie des autres convives, j'ai eu amplement le temps de rafistoler la dégaine exceptionnelle de Nounours qui, pour l'occasion, a revêtu une queue-de-pie prêtée par un ami charitable et de même corpulence. Dans la crainte d'arriver en retard, il a enfilé la chemise à plastron un peu vite et le tout chavire un tantinet. Quant à moi, négligeant mes propres robes du soir, j'ai demandé à mon ami Loris Azzaro de me conseiller quelque chose d'irrésistible pour la circonstance et ce Verseau inventif (que je connais depuis mon époque Chanel) n'a pas déçu mon attente : je porte une robe-toge noire si audacieusement décolletée que mes mânes protestants ne s'en sont pas encore remis. Elle descend dans le dos en cascade de strass épars : une beauté.

Après quatre-vingt-dix minutes, dis-je, d'attente dans les somptueuses antichambres de l'Élysée, fleuries de bouquets éclatants, parmi ce beau monde ma foi assez impressionnant — bardé de décorations jusqu'à leur distingué nombril, ce qui est leur façon à eux de le montrer — le seul contact, finalement, fut une poignée de main muette échangée avec nos illustres hôtes qui entouraient le couple royal. Le magnétisme des regards restait le dernier refuge de l'inexprimé, le protocole étouffant toute spontanéité.

Pourquoi fallut-il que, émue de la solennité du moment, je me prisse maladroitement le pied dans le tapis, manquant de tomber, tandis que l'aboyeur nous annonçait, André et moi ? La rougeur de mes joues trouva un écho dans la confusion conjugale de mon époux, dont la dignité toute léonienne s'efforça d'effacer le fâcheux incident. Ce dernier, de surcroît, me donna un fou rire nerveux difficile à réprimer, tandis que je tirais ma révérence aux deux augustes dames. Pourquoi, de même, ne me fut-il pas donné de faire savoir à Sa Majesté Juan Carlos que j'étais probablement la seule, ce soir-là, à partager avec lui ce détail amusant : sans se tromper beaucoup, on peut



dire que nous sommes nés tous deux le même jour ; est-ce ma faute si c'était... le Jour des Rois ?

Palma de Majorque, été 1977

— Non, vraiment, Sire, je n'aurais jamais cru que quelques mois après cette rencontre fugitive et muette, il me serait donné de vous parler ainsi, en toute liberté. Le destin réserve de ces surprises !

— Même aux astrologues ? demande Sa Majesté Juan Carlos, malicieux.

— Même aux astrologues, bien sûr. Et heureusement !

— En fait, dans quelle mesure pouvez-vous apprécier les événements à venir ? demande le roi.

— Eh bien, à la fois de façon beaucoup plus nette et bien plus vague que les gens ne l'imaginent.

— Ah, comment cela ? Je ne comprends pas très bien.

— De façon plus précise, parce qu'on peut pointer avec certitude sur des périodes — et même parfois des jours — qui ont un climat particulier ; et de façon infiniment moins nette, dans la mesure où le détail de la vie est une surprise constante. Il m'aurait été impossible, par exemple, d'imaginer ce décor, ces bateaux, de prévoir, de cerner la réalité concrète de cette journée — encore qu'à mes yeux, elle me paraisse plus du domaine du rêve que de la réalité, ajouté-je en riant.

Sa Majesté poursuit son idée : « Mais pouviez-vous prévoir cette rencontre d'aujourd'hui, par exemple ?

— Euh ! je vous dirai, Sire, que je l'aurais supputée si j'avais été, disons, plus audacieuse. Mais qui au monde aurait osé imaginer que les circonstances m'amèneraient à séjourner ici, pour ces vacances, et que Votre Majesté se rendrait, de son côté, à Majorque, pour clôturer cette régate où le hasard, comme on aime dire, m'amènerait également ? Bien que là encore, et comme lors de la réception à l'Élysée, je ne sache pas à qui je dois mon invitation.

Le roi me regarde avec un sourire énigmatique. Je choisis de continuer :

— Cependant, voyez-vous, j'ai eu la curiosité de regarder la configuration céleste actuelle et de la comparer à celle d'octobre dernier. Eh bien, c'est extraordinaire : Uranus, au lieu d'avancer, est revenu entre-temps exactement au même endroit qu'alors — on appelle cela une rétrogradation en jargon astrologique. Devant un tel phénomène, j'aurais dit objectivement à celui qui serait venu me demander une consultation qu'un événement se produirait en juin-juillet 1977, en relation étroite et faisant suite, en quelque sorte, à un événement d'octobre dernier. Voilà pourquoi je disais que j'ai manqué d'audace dans l'interprétation de mon propre thème. Mais je crois que j'avais des excuses, non ?

Je regarde autour de moi. Le soleil est en train de perdre de sa virulence caniculaire. Une brise douce et bienfaisante vient caresser les voiles des bateaux étincelants, tout près, et nos visages, reconnaissants. Tout le monde est bronzé, le Roi également, dont les cheveux très blonds et frisés lui font un casque doré qui vient prolonger le hâle de la peau. Il a belle allure, me dis-je, et fait mentir la réputation d'hommes ternes qu'ont, en astrologie, les Capricornes mâles. Il est vrai que Cary Grant n'est sûrement pas non plus un spécimen représentatif en la matière. Juan Carlos a un profil de médaille, un peu sévère comme il convient à l'autorité qu'il incarne. Je songe en le contemplant à celui d'un autre monarque, Capricorne lui aussi, et le lui dis :

— Savez-vous, Sire, que le grand Auguste, né sous le même signe que vous, s'était fait graver des pièces d'or à son effigie et à celle de son signe ?

— Les temps ont changé, rétorque le Roi en souriant. La même chose serait impensable aujourd'hui. Je vous prie de m'excuser, madame, mon devoir m'appelle. Pourrions-nous

reprendre cette conversation tout à l'heure ? J'aimerais que vous me disiez si les vents me sont favorables.

Et il se détourne vers un groupe de personnes qui guettaient depuis un moment une disponibilité de mon noble partenaire.

Robert, l'ami qui m'accompagne et qui s'est éclipsé délicatement durant cette conversation, revient vers moi. Je me sens percée d'une myriade d'yeux curieux et les gens chuchotent, le regard braqué sur ma personne. Robert est une vraie planche de salut, en l'occurrence. Brr... Rester seule après cela n'eût guère été confortable.

— Tu lui as parlé de son thème ? demande-t-il.

— Non, pas encore. Mais il m'a demandé de lui dire si les vents lui étaient favorables. Remarque, pour un amateur de bateaux, c'est une question vitale, non ? La question était on ne peut plus de circonstance. Donne-moi encore un peu de caviar. J'ai honte de me servir moi-même. J'entends d'ici les mauvaises langues : pendant que le Roi a le dos tourné, la sainte Nitouche se gave de caviar !

— En tout cas, la sainte Nitouche est superbe. Cette robe blanche décolletée sur ton bronzage... Je ne sais à quelle sorte de femmes le Roi est sensible, mais il est vrai qu'un monarque se doit d'être insensible aux sentiments des simples mortels, sinon...

Robert ponctue son appréciation d'une gorgée de whisky.

— Tu m'y fais penser, c'est vraiment très amusant : il a sa Vénus en IX et en Capricorne !

— Et alors ? Parle français !

— Cela répond à ta question, mon cher Robert : il est sensible aux femmes étrangères... et Capricornes ! Mais cela, je ne le lui dirai pas, car il croirait à des avances détournées. N'empêche que c'est drôle ! Donne-moi encore une coupe

de champagne, car j'ai un trac terrible, l'air de rien. Et tout à l'heure, il va falloir lui parler de lui ; cela peut être délicat... Oui, une larme de champagne encore, juste pour lever l'inhibition.

À voix basse, mon chevalier servant m'avertit alors :

— Attention, le voilà qui se dirige vers toi. Je te laisse.

N'était sa prestance naturelle, rien dans la tenue sportive et décontractée de cet homme jeune et élégant ne trahirait le roi moderne qu'il est. Mais, tout de même, il y a la race et le descendant direct de Louis XIV n'en est visiblement pas privé.

— Où en étions-nous ? Avez-vous eu à boire, Madame ?

— Oh, oui, merci. Je suis on ne peut mieux. Vous savez, Sire, sachant que j'étais invitée ici, ce soir, j'ai dressé votre thème et, si cela vous intéresse, je l'ai là, et je vous en dirai deux mots. Mais j'ai bu deux coupes de champagne.

— Et alors ? demande Sa Majesté, amusée. Ce n'est rien, deux coupes !

— Pour moi, si, car je n'ai pas l'habitude de boire. Donc, vous me pardonnerez, j'espère, si je dis des bêtises.

— C'est promis... Alors, ce thème ? Vous savez, beaucoup d'astrologues m'ont fait mon horoscope.

— C'est normal pour un roi. Chez les Assyriens déjà, on regardait le ciel à la naissance des rois pour prévoir la destinée des peuples et aussi pour fixer les dates des cérémonies et des fêtes.

— C'est ainsi que l'astrologie est née ?

— Oui. En même temps que l'astronomie. Elles sont sœurs.

— Des sœurs ennemies, non ?

— Exactement, Sire. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, l'une s'est mise à mépriser l'autre et à ne plus la comprendre.

— Je vois, dit le Roi. Venez, asseyons-nous là, car je suppose que vous avez beaucoup de choses à me dire ?

— Pas mal de choses, en effet. (J'ai tiré de mon sac le thème du Roi et les quelques notes que j'y ai consignées.) Je trouve tout à fait insolite le fait de donner ainsi une mini-consultation en plein air à Votre Majesté. À ce propos, il m'est terriblement difficile de parler à la troisième personne, vous l'avez remarqué. Ce sont probablement mes origines républicaines ou démocratiques, puisque je suis moitié suisse, moitié française. Cela a du mal à sortir. J'espère que je n'ai rien dit là d'inconvenant, sinon, je vous en prie, mettez cela sur le compte de l'été, de la mer... et surtout du champagne ! »

Juan Carlos sourit.

— Tout va bien, ne vous en faites pas. (Tiens, ses yeux, très clairs, vert doré, sont exactement de la couleur de ses cheveux...)

— Vous savez, nous avons plein de configurations semblables, à commencer par nos Soleils qui sont situés au même endroit du zodiaque. Bref, vos bonnes et mauvaises périodes coïncident souvent avec les miennes, mais il est certain que les miennes ont moins d'importance pour le sort de l'Espagne que les vôtres ! (Je sens que je dis n'importe quoi, c'est ennuyeux. Il est charmant, mais cela ne doit pas me faire oublier qu'il est roi. Ressaisissons-nous.) Tout d'abord, vous êtes, vous le savez, natif du Capricorne, ce qui revient à dire que vous êtes un Saturnien, c'est-à-dire, en gros, quelqu'un de sérieux.

— Hélas !

— De sérieux, de conscient de son devoir, d'ambitieux et de perfectionniste ; d'entêté, de pratique aussi, de réaliste ; quelqu'un capable de renoncement pour une cause qu'il s'est fixée, à condition qu'il reste en accord avec lui-même. Quelqu'un qui a un fort sentiment de responsabilité, qui tourne facilement au sentiment de culpabilité. Le Capricorne sait qu'il n'est pas sur terre pour s'amuser, et d'ailleurs ce qui amuse les autres souvent ne l'amuse pas, et inversement !

— C'est intéressant, ça. Quoi d'autre ? Quels sont les chefs d'État de ce signe, à part Auguste, bien sûr ? demande le roi.

— Eh bien, il y a eu Charles Quint... Au fait, Sire, n'est-ce pas lui qui a créé le grand ordre de la Toison d'Or, dont vous êtes le dernier détenteur ?

— Vous en savez des choses !

— Et puis il y a Elisabeth I<sup>re</sup>, qui était Vierge ascendant Capricorne, doublement Signe de Terre, comme vous — car vous avez l'ascendant en Taureau. Et puis, voyons, il y a, plus près de nous, Staline, Mao Tsé-Toung, Nixon, Goering, Adenauer, Nasser, et puis Helmut Schmidt...

— Beaucoup d'autocrates, là-dedans, me semble-t-il, non ? dit-il, malicieux. Buvez un peu de champagne, cela vous inspirera.

— C'est assez vrai, dis-je. Mais ils croyaient peut-être faire du despotisme éclairé ?

Nous rions tous deux des sous-entendus légers que je mets dans ces paroles.

— En tout cas, continué-je, ce qui est certain, c'est que le Capricorne est le signe politique par excellence, car il correspond à la X<sup>e</sup> Maison, celle des honneurs. C'est un fait ; c'est dans ce Signe, avec celui du Lion, que l'on trouve la majorité des hommes politiques, des chefs d'État.

— Ah ?

Sa majesté a l'air très intéressée. Je poursuis :

— Savez-vous, Sire, que vous apportez de l'eau au moulin des statistiques qui ont été faites dans le domaine astrologique ?

Il fronce le sourcil :

— Que voulez-vous dire : de l'eau au moulin ?

Son français, excellent pourtant, est là entraîné dans une région inconnue.

— Je veux dire que vous confirmez les statistiques, car Jupiter, lors de votre naissance, passait juste au méridien du lieu de la naissance, c'est-à-dire de Rome : c'est la marque des hommes politiques... et des acteurs, aussi.

— Vous voulez dire que l'astrologie les met ensemble ?

— Oui, Sire.

— C'est très amusant, l'astrologie, vraiment. Et puis, que pouvez-vous lire d'autre sur ce graphique ?

— Oh ! je n'aurai jamais le temps, ici, de vous dire tout. Mais en gros, cet ascendant que vous avez en Taureau vous donne un tempérament assez mélancolique par moments, l'amour de la nature et des bonnes choses. Êtes-vous gourmand ?

— Assez, oui ; et la nature, c'est vrai, je l'aime. J'ai un grand parc autour du palais de Zarzuela que j'apprécie beaucoup. Et puis j'aime la mer... sinon je ne serais pas là maintenant ! Ce que je regretterais infiniment.

Le regard insistant de mon interlocuteur semble souligner ses dernières paroles.

— Merci, Sire, dis-je, un rien gênée. Alors... oui : la majorité de vos planètes se situent en Signe de Terre, ce qui fait de vous un nerveux, d'après la classification d'Hippocrate. Je crois que c'est Proust qui a dit quelque part que « les nerveux sont le sel de la terre », ajouté-je en relevant la tête de mes feuilles et en le regardant à mon tour.

Il a l'air tellement juvénile et sportif que j'en oublierais presque son éminente fonction. Continuons :

— Vous avez le sens du concret ; vous êtes un pragmatique. Vous croyez à l'expérience plus qu'aux théories... Bien que votre Lune en Verseau vous dispose à avoir des idées de tolérance et de liberté pour votre prochain, à être sociable. En somme, vous êtes conservateur de par les Signes de Terre et progressiste, ouvert aux idées nouvelles — voire d'avant-

garde— de par votre Lune. Si la formule n'était pas déjà utilisée par notre digne Verseau national, je dirais que vous êtes « pour le changement dans la continuité ».

— Je ne savais pas que Valéry Giscard d'Estaing était Verseau. C'est bien de lui que vous voulez parler ? demande Juan Carlos.

— Parfaitement, dis-je. Autre chose : vous avez eu une enfance triste, je pense.

— Assez. Vous savez, c'était l'école militaire tout petit, la caserne. Franco voulait que j'aie une éducation militaire.

— Vous avez un carré Mercure-Saturne. Comme moi, d'ailleurs, et pourtant, je n'étais pas en caserne !

Je ris, un peu fort peut-être. Ah ! ce champagne ! C'est extraordinaire : j'ai l'impression d'être en compagnie d'un ami de longue date. Nous devisons sur la même longueur d'onde, absolument.

— Chez vous, on peut dire que c'est d'une part le réalisme qui prime, d'autre part l'émotivité, la sensibilité. Vous avez aussi deux planètes en Signes d'air, symbole du mental, de l'intelligence ; mais aucune en signe de feu. Peut-être vous manque-t-il une certaine confiance, un certain enthousiasme

— Humm. Peut-être. (Je sens chez mon auguste interlocuteur une sorte de réticence à se trahir, qui n'est que normale si l'on considère sa fonction.)

— Par contre, il y a de l'intuition, de la générosité et de l'idéalisme avec ce Neptune trigone à l'ascendant. Vous sentez comment il faut agir en telle et telle circonstance.

— Humm, plus ou moins, commente le Roi.

Je continue sur ma lancée :

— Je vous parlais de votre enfance à l'instant. Est-ce qu'il vous est arrivé quelque chose de très pénible vers les huit-neuf ans ?



Le Roi se rembrunit soudain. Sa belle humeur s'est envolée. Il répond de façon évasive :

— Oui, peut-être... , très pénible, oui.

Je sens que j'ai fait une gaffe. Je passe vite à autre chose :

— Et puis, vous avez la marque distinctive du bâtisseur : ce sextile entre Jupiter et Saturne... L'étranger, dans votre existence, est très important. Par ailleurs, vous tombez amoureux de femmes étrangères. Il est vrai que...

— La Reine est grecque, c'est certain...

— Je crois que le monde vous a attribué une idylle avec Marie-Gabrielle de Savoie ? (Est-ce une gaffe, cela aussi ? Mais non, la mer, l'ambiance très détendue ont fait passer le premier nuage. Au fait, ce soir, rentrée à la maison, j'interrogerai Carmen, la jeune fille au pair qui garde Marianne. Peut-être saura-t-elle... Elle saura. Et j'apprendrai l'accident affreux dont le Roi, enfant, fut involontairement l'auteur, qui coûta la vie à son frère, exactement à cet âge-là. De quoi amplement nourrir le sentiment de culpabilité toujours latent du Capricorne qu'il est.)

— C'est exact. Et elle est italienne, approuve Sa Majesté.

— Le secteur du mariage se trouve en Scorpion. C'est amusant car, me semble-t-il, Sophie de Grèce est bien de ce signe ?

— Absolument. Ai-je donc obéi aux astres en l'épousant ? Il faudra que je lui dise cela. Mais maintenant, les vents, comment sont-ils ? Contraires ?

— Avec Uranus qui arrive sur la pointe du secteur de la vie sociale, des adversaires déclarés, il faut peut-être s'attendre à de l'opposition, des révoltes ouvertes.

— Pendant longtemps ?

— Surtout après décembre 1978. Jusqu'en octobre 1979. Puis, il y aura un moment délicat au dernier trimestre de 1980, à cause du carré d'Uranus à la Lune qui jouera sur un

autre plan, d'ailleurs, familial peut-être. Mais comme, à ce moment-là, vous aurez le bénéfice du passage de Jupiter en Vierge, excellent pour toutes vos planètes et votre Milieu-du-Ciel en Capricorne, il y aura en même temps accroissement de prestige et de notoriété. Votre quarante-deuxième année sera une des plus importantes de votre vie. Mais très ambiguë.

— Et pouvez-vous lire tout cela là-dedans ? Cela paraît à peine croyable... Ce petit livre que vous consultez sans cesse, qu'est-ce donc ? demande le Roi, intéressé.

— Ce sont les positions astronomiques des planètes, vues de la Terre. Les angles particuliers que forment celles-ci à un moment donné avec vos positions natales déterminent le climat de la période envisagée. C'est très précis, vous savez... Mais, Sire, à propos de tout ce que je vous ai dit — et j'espère que je ne vous en ai pas ennuyé — il me revient une parole de Ptolémée, le grand astronome et astrologue de l'Antiquité, qui disait ceci : « L'homme réagit différemment aux mêmes configurations, suivant qu'il est prince ou berger. » N'ayant jamais eu l'honneur d'interpréter le thème d'un roi, je fais toutes sortes de réserves !

Juan Carlos sourit :

— Je suppose que Ptolémée insiste sur l'importance du milieu social ? Je vous trouve très prudente... prudente comme un Capricorne ! Tout ceci est fort intéressant et je comprends que l'astrologie vous passionne. Dites-moi, est-ce que toutes les astrologues françaises vous ressemblent ? Vous êtes certainement une ambassadrice tout à fait convaincante de votre science. Fassent vos astres que nous nous revoyions un jour. Qui sait, peut-être pour fêter notre anniversaire commun ? Et encore bravo !

Happé par ses obligations, attendu, guetté de toutes parts, il s'éloigne, immédiatement absorbé, digéré par la foule des convives. Je réalise qu'il m'a accordé une part... royale de son temps, et j'en suis flattée et confuse à la fois.

Il est pourtant deux choses que je ne lui ai pas dites : l'une, parce que, d'une simple mortelle à un monarque, c'eût été flagornerie, c'est qu'il est plein de charme ; l'autre, c'est que ce charme est fait de quelque chose de particulier, de foncièrement nostalgique, comme si le renoncement auquel avait été poussé cet être avait laissé les stigmates d'un paradis perdu et cependant inconnu.

*Paris, 24 mars 1980*

On m'a priée d'entrer dans l'appartement feutré et cossu de la vedette où les velours vert et rouge carmin dominent heureusement. Un grand rayon de soleil pénètre par le vaste balcon, porteur de cette espèce d'euphorie propre au printemps.

J'attends Sophia Loren, alias M<sup>me</sup> Carlo Ponti. C'est en parcourant les rues de New York au printemps de l'année dernière, que j'eus cette idée, en la voyant trôner, superbe et multipliée à l'infini en couverture de son livre, exposé, unique, dans la vitrine d'un grand libraire de Park Avenue. L'idée me vint alors de lui proposer une *Astroscopie* en dehors de toute émission télévisée, juste pour ce livre où, me semblait-il — peut-être à cause d'affinités que j'ai toujours éprouvées pour sa personne sans la connaître — lui revenait une place royale, dans la mesure où la beauté est elle-même d'essence royale.

Sans aucune raison rationnelle, j'étais sûre qu'elle accepterait ma proposition. Peut-être, tout de même, se souviendrait-elle que, pour *Au Bonheur des Astres*, nous nous étions ratées, si je puis dire : elle n'était pas disponible pendant l'époque Vierge ; elle avait alors été remplacée par une autre reine, Elisabeth I.

Nous nous étions promis de nous rencontrer un jour prochain. Mais, dans le Paris du « Show-biz », on dit tant de choses...

Elle se souvenait pourtant.

Lorsque, en janvier dernier, je l'appelai de Villars, en Suisse, où je m'étais réfugiée pour écrire, le rendez-vous paraissait hautement aléatoire. L'actrice était d'accord sur le principe, mais très absorbée par le tournage d'un nouveau film. Je lui fis savoir à quelle date je serais à Paris pour quelques jours et ce matin, la voici qui m'appelle et un seul moment s'avère possible pour toutes deux : tout à l'heure !

Jamais je n'aurai dressé un thème en si peu de temps. J'ai peur d'une catastrophe, mais je prends le risque : je désire vraiment rencontrer cette sœur jumelle à laquelle toute ma vie on m'a comparée, à tort ou à raison, mais avec une constance que je retrouvais aussi bien dans les milieux cinématographiques italiens que français. « Vous avez le même gabarit que Sophia. » ... « Vous êtes la Sophia Loren française », etc.

La voici qui entre, ravissante. Elle est moins grande que moi.

Mais en effet, nous avons le même style — les passants, les lycéens qui, dans les rues de Casablanca, me jetaient : « Eh ! voilà Sophia ! » lorsque j'avais quinze ans n'étaient peut-être pas tellement à côté de la vérité.

— Bonjour, me dit-elle avec un large sourire.

Mais son attitude est assez réservée. Faites le mélange entre l'exubérance italienne, la sociabilité Sagittaire — son ascendant, on va le voir, se situe dans ce Signe — et la retenue, voisine de la méfiance, de la Vierge.

— Je suis tout à fait ravie de vous rencontrer enfin. Je vous connais — je peux presque dire que je vis avec vous ! — depuis mes quinze ans, alors...

Elle rit, avec coquetterie, visiblement habituée aux compliments.

— Ah bon ? Je vois que vous avez un magnétophone ? Très bien. Voyons si ça fonctionne, dit-elle en s'asseyant et en mettant l'engin en marche.

Le sens pratique et organisé de son Signe montre le bout de son nez. Nous nous sommes assises côte à côte sur son canapé et elle attend, silencieuse, comme une élève sage, attentive. Lançons-nous :

ELIZABETH TEISSIER — Vu le peu de temps disponible, j'ai fait un survol caractérologique — vous me direz au fur et à mesure si vous êtes d'accord avec mon analyse — puis, comme le présent m'est apparu très important pour vous sur le plan planétaire, je vous toucherai deux mots de vos transits actuels.

SOPHIA LOREN (d'un air gourmand) — D'accord.

E.T. — Vous avez trois planètes en Vierge, donc vous êtes très marquée par ce Signe.

S.L. (très « bonne élève ») — Quelles sont ces planètes ?

E.T. — Le Soleil, qui n'est pas une planète, bien sûr, mais qui est l'astre le plus important, Neptune et Vénus. Il y a en vous tout un côté planifié, rationnel, amoureux du détail et de la précision ; et puis un aspect vaguement inquiet qui cherche à être rassuré, propre à la Vierge. Il y a un certain sentiment d'insécurité et même d'infériorité, parce que de doute de soi, chez ce Signe, qui coupe ses élans par l'analyse. Mais chez vous, c'est corrigé, si je puis dire — même si par moments, vous le vivez de cette façon — par votre Signe ascendant exactement contraire : le Sagittaire, enthousiaste, confiant, plein de vitalité. Ce Signe représente une facette importante de votre personnalité, pour trois raisons : à cause de l'ascendant ; à cause des quatre planètes situées en Maison IX qui correspond analogiquement au Sagittaire, secteur de l'étranger, des voyages et des théories et idées philosophiques, domaines qui doivent tous beaucoup compter pour vous ; et

vous avez le Soleil dans ce secteur, ce qui signifie que votre destinée se passe hors de votre pays natal.

S.L. — Oui, pour le moment.

Cette réserve traduit-elle un vœu secret, un regret ? Par discrétion, je ne la questionne pas sur ce point, que je devine douloureux.

E.T. — Votre dominante est mixte : d'une part, vous êtes extravertie par le Sagittaire, d'autant plus que Jupiter, planète qui gouverne ce Signe, est en relief dans le thème : il passait au méridien supérieur de Rome au moment de votre naissance. Astrologiquement, ceci apporte une grande probabilité de succès dans la vie, d'accomplissement, de chance. Et, d'après les statistiques, c'est la marque des politiciens et des acteurs. Vous sentez-vous une âme de politicienne ?

S.L. — Ah ! pas du tout. Peut-être, de par la position que j'occupe dans la société, pourrais-je faire quelque chose dans ce sens, parce que j'ai un nom. Mais ce serait par procuration, en quelque sorte.

E.T. — Vous illustrez magnifiquement la fonction représentative du Jupi-térien qui donne des hommes — ou des femmes — de tribune. Et puis, cela va sans dire, vous vérifiez ces statistiques par le fait que vous êtes actrice ! Ce Jupiter de la chance et de la notoriété forme en revanche une opposition avec Uranus, ce qui donne une certaine propension aux erreurs de jugement ; en l'occurrence cela concernerait la carrière. Avez-vous l'impression de vous être parfois trompée de chemin au cours de votre carrière artistique, de n'avoir pas su exactement estimer le préjudice que pouvait receler une certaine situation ?

Sophia Loren répond avec bon sens et avec son délicieux accent un peu rocailleux, où les *r* roulent sans retenue.

S.L. — Je crois que quand on fait une carrière, on fait tou-

jours des erreurs et que c'est à travers elles qu'on apprend. C'est ça, l'expérience, non ? (prudente réponse de Vierge !)

E.T. — Vous avez raison. Vous savez peut-être, Sophia — vous permettez que je vous appelle ainsi ? — qu'en astrologie, une même configuration planétaire peut avoir plusieurs significations. Il se trouve que cette opposition qui touche le milieu familial, les origines, incite à conclure à une enfance mouvementée, assez malheureuse. L'ambiance familiale ne devait pas être de tout repos, semble-t-il.

S.L. — Oh ! c'est certain...

E.T. — Vous est-il arrivé quelque chose de marquant vers l'âge de dix ans ? Cela vérifiera en même temps l'heure de naissance.

S.L. — Il y avait la guerre...

E.T. — Oui, bien sûr. Mais n'y a-t-il pas eu alors pour vous un événement particulièrement douloureux, qui vous aurait traumatisée passablement ?

S.L. — Eh bien, c'est peut-être à ce moment-là que ma mère luttait beaucoup avec mon père pour nous faire reconnaître. Peut-être est-ce l'époque où je me suis rendu compte du drame de ma mère.

E.T. — Je pense que c'est cela, car le phénomène psychologique semble lié au père. Revenons à votre dominante astrale : donc, par votre côté jupitérien, vous aimez le côté extérieur et représentatif de la vie.

S.L. — Oui, mais je joue avec cela. Quand je sors, je représente Sophia Loren, mais pour moi c'est quelqu'un d'autre ; je me vois du dehors, je joue.

E.T. — Je comprends... Vous êtes très équilibrée du fait de ces deux facettes, la virginienne et la sagittairienne. Comme, de plus, vous êtes fortement mercurienne de par la Vierge dont c'est la planète gouvernante, vous êtes habitée par cette

dualité de l'acteur et du spectateur, typique du mercurien double.

S.L. — C'est tout à fait ça.

E.T. — Bon, continuons. Cette facette d'introversion dont je parlais tout à l'heure se teinte facilement chez vous de mélancolie du fait d'une conjonction de la Lune et de Saturne : vous êtes sérieuse, appliquée, réservée, économe, vous avez un vif sens du devoir ; bref, votre humeur, vos états d'âme sont saturnisés, c'est-à-dire souvent pesants, et même inquiets, tristes. Et cela n'empêche pas une certaine irritabilité nerveuse, de l'impatience...

S.L. — Oui, mais que je n'exprime pas.

E.T. — C'est certain, car Saturne, c'est essentiellement l'inhibition. À propos d'humeur agressive, visible par la dissonance Lune / Mars, il faut que je vous dise quelque chose qui vous intéressera, je pense. J'ai analysé (pour un congrès international d'astrologie qui se tenait il y a quelques mois au nord de l'Italie, à Campione d'Italia), la fréquence et les marques d'agressivité féminine à travers les thèmes de très nombreux exemples historiques. Eh bien, il ressortait de cette étude que presque toutes les femmes examinées avaient — ou ont — la Lune ou le Soleil, à leur naissance, dissoné par Mars — ou par Pluton qui est en quelque sorte le Mars du registre supérieur : Depuis Messaline jusqu'à Indira Gandhi, en passant par Jeanne d'Arc, Charlotte Corday, Catherine de Médicis, Colette, Mademoiselle Chanel, Simone Signoret ou Delphine Seyrig, Simone Weil ou Margaret Thatcher ! Sans oublier ni Régine, ni la grande journaliste italienne Oriana Falacci, ni Alice Saulnier-Séité, secrétaire d'État aux universités... Et vous avez cette marque-là, synonyme d'agressivité, de très fort élan vital qui semble indispensable à la femme pour émerger hors de la société. Vous ne trouvez pas cela étonnant ?

Sophia acquiesce, captivée.



S.L. — Et vous l'avez, vous, cette dissonance ? (Elle a l'air taquine, tout à coup.)

E.T. — Oui, j'ai une conjonction Lune-Mars.

S.L. — Ah bon ! (Et nous éclatons de rire.)

E.T. — Bon. Où en étions-nous ? Oui, alors, l'ascendant en Sagittaire donne des constitutions longilignes, athlétiques, bien proportionnées. Il y a souvent aptitude pour la danse. Voir... Jacques Chazot ! Cela donne aussi une allure digne, fière, sportive, dégagée. Curd Jurgens, Guy Drut, Jacques Chirac, Jean Marais sont de ce Signe, et Boris Karloff aussi, vous savez, Frankenstein : un vrai géant !

S.L. — Ah oui ! (Elle semble ravie, sourit de ses dents de louve carnassière .)

E.T. — Autre chose : vous sentez-vous un esprit de rébellion, généralement parlant ? Je parle d'une révolte contre l'ordre établi.

S.L. — Oui, je l'ai, mais vous savez, je cache beaucoup de choses...

E.T. - Oui, je sais, la Vierge ne fait que cela !

Mais la Vierge tient à préciser :

S.L. — Pas parce que j'aime cacher ! Je crois simplement que pour le bien des autres, il faut retenir ce que l'on ressent profondément.

E.T. — C'est cela, l'inhibition Vierge. Mais après tout, pourquoi ne pas essayer de vous corriger ? Vous pensez peut-être trop aux autres ?

S.L. — Ah ! moi, je pense toujours aux autres avant tout. Mais ils ne me croient pas...

E.T. — Vous dites pourtant sûrement la vérité, car les autres — et les enfants aussi — ont une importance vitale pour vous ; votre thème le démontre. Mais ce Mercure valorisé peut aussi montrer un talent d'expression, l'écriture en particulier. Tout

ce qui est d'ordre cérébral est essentiel, avec ces quatre planètes en IX. Vous auriez pu être, par exemple, journaliste.

S.L. — Pour ce qui est des dons d'écriture, je ne sais pas, je n'ai jamais essayé. Mon livre a été écrit en anglais par quelqu'un d'autre ; moi, je dictais sur un magnétophone. Mais il est vrai que je suis toujours très attirée par les intellectuels, comme on dit, les gens qui ont quelque chose à dire, qui ont une façon originale de voir la vie ; par ceux qui émergent de la foule. Les autres ne m'intéressent pas.

Elle a dit cela avec une certaine passion.

E.T.— Et puis, là encore, votre thème est le reflet de votre vie : votre réalisation professionnelle est vénusienne, elle passe donc par les arts ; car le MC est en Balance, signe artistique par excellence. C'est amusant, nous avons toutes deux le MC placé au même point, pratiquement. Mais vous l'avez exprimé, vécu mieux que moi !

S.L. — Ah !... Au fait, prenez une cigarette, si vous voulez. Vous avez fait du cinéma, aussi, non ? Vous en faites encore ?

E.T. — J'en ai fait et si l'on me proposait un très beau scénario — on m'en propose beaucoup de médiocres — je serais ravie de jouer encore. Mais je n'ai jamais fait, à l'époque, les sacrifices personnels ou familiaux qui auraient été nécessaires... et puis, vous savez, je n'ai pas eu de Carlo Ponti, moi. (Rires.) Mais je suis ravie, car l'astrologie est une passion dévorante et quand je dis dévorante, je pense au temps qu'elle exige, à la ferveur qu'elle suscite. Mais revenons à vous, Sophia. Donc, cet ascendant vous donne de l'impulsivité, de l'élan et de l'assurance, et la Vierge en a bien besoin.

S.L. — Oui, de temps en temps.

E.T. — Également l'amour de la nature, des voyages, du sport. Oui ?

S.L. — Pas tellement du sport, mais de la nature, oui.

Quant aux voyages, oui, j'en fais beaucoup, professionnellement, mais je n'en raffole pas.

E.T. — Là, la Vierge l'emporte sur le Sagittaire qui joue donc surtout sur le plan mental. Venons-en à cette conjonction Vénus / Neptune qui, partiellement en tout cas, explique votre réussite extraordinaire. Avec le trigone Lune / Jupiter qui assure la célébrité. Elle exprime l'éclosion de vos dons artistiques par le truchement de l'amour, car elle est liée à votre Part de Fortune située dans le secteur des amours. Ce qui est bien le cas ?

S.L. — Oui.

E.T. — En même temps, cette configuration suppose une idéalisation de l'amour, liée à beaucoup de cérébralité. Beaucoup d'instinct sexuel, avec ce Mars en Lion, Signe de feu et en Maison VIII, celle de la libido ; mais allié à une réserve et presque une timidité amoureuse du fait de cette Vénus en Vierge qui aspire surtout au réconfort, à la tendresse.

S.L. — Oui, oui, c'est tout à fait cela.

Une pudeur de jeune fille bien élevée se dégage de ce symbole sexuel, de cette vamp. Nos affinités pressenties étaient fondées.

E.T. — La sexualité brute, grossière, ne semble pas vous intéresser.

S.L. — Pas du tout.

E.T. — Alors, avec cette Part de Fortune en V, qui régit les amours, les enfants, les plaisirs, en somme toutes les créations humaines, qu'elles soient d'ordre physique ou spirituel (à l'énoncé de cette belle loi astrologique, les yeux de la star brillent d'intelligence ; c'est apparemment une idée qui la séduit), toutes vos activités, vos œuvres, touchant à ces domaines en particulier, jouissent d'une certaine chance. Pas d'une chance totale et sans ombre, car cette Part de For-

tune reçoit de mauvais aspects. Ces domaines subissent donc, avant de réussir, obstacles, restrictions, épreuves, luttes.

S.L. — C'était bien le cas pour mes enfants. Et il est vrai que ma vie a toujours été une lutte. Mais je suis une grande lutteuse.

E.T. — Oui, c'est votre Mars en Lion. Vous avez beaucoup d'enthousiasme.

S.L. — C'est vrai.

E.T. — Mars en Lion donne une volonté passionnée. Encore faut-il que vous ne doutiez pas de vous.

S.L. — Oh, je suis toujours en doute avec moi-même.

L'actrice a jeté cela avec bonne humeur.

E.T. — Et pourtant, malgré cela, vous foncez, vous faites. C'est plus méritoire !

Elle abonde dans mon sens, convaincue.

S.L. — Oui, car si on est sûr de soi, c'est facile. Mais si l'on doute, on doit faire une analyse de soi et alors, on décide d'y aller parce que c'est la seule façon de gagner. Mais pas de gagner pour gagner ; gagner parce qu'on y croit.

E.T. — Oui, croire au but, c'est le symbole de la flèche du Sagittaire qui est dirigée vers le haut, qui a la foi... Autre chose : les relations avec la mère apparaissent comme contradictoires. Je dirai qu'elles sont à la fois profondes, affectueuses, mais irritantes. Est-ce que c'est cela ?

S.L. — Absolument. Avec beaucoup d'amour.

E.T. — Quant au mariage, je vous dis carrément ce que je lis dans le thème : d'une part, l'autre est au premier plan de vos préoccupations, ainsi que nous l'avons vu, et d'autre part, le mariage est solide, mais pas très amusant. (Rires.) Il y a Saturne qui joue comme un couvercle, un empêcheur de tourner en rond. Bien qu'il ne vous empêche pas de tourner, en fait ! (Rires.)

S.L. — Je ne crois pas être une exception dans ce sens !

E.T. — Sûrement pas ! Alors, si l'on considère la dominante par éléments, on peut penser que ce qui vous caractérise, c'est la mixture terre / air, c'est-à-dire le côté pragmatique, concret, efficace de la vie et puis sa dimension intellectuelle. Là où cela pécherait peut-être, c'est dans le domaine de l'affectivité, de l'émotivité. Est-ce que vous vous voyez ainsi ?

S.L. — Oh, non ; affective peut-être pas, mais émotive, oui, je le suis.

E.T. — Mettons-nous bien d'accord. Il ne s'agit pas d'une émotivité épidermique, qui n'est après tout qu'une sensibilité nerveuse, mais de la vraie émotivité qui touche aux sentiments. Je suis persuadée que chez vous, la tête prime le cœur.

S.L. — Oui, c'est possible... c'est vrai.

E.T. — Ce qui ne veut pas dire que vous soyez sans cœur ; il y a de la chaleur, du feu ; mais c'est plus de la vitalité que de la sensibilité affective... Passons maintenant à quelques dates importantes de votre parcours ; j'ai juste piqué de-ci, de-là les plus évidentes, par manque de temps. On appelle cela les directions symboliques. Est-ce qu'il y a eu un premier amour ou une première activité artistique à quinze ans ?

S.L. — Oui, c'est alors que j'ai commencé.

E.T. — Vrai ? Très bien. Puis, il y a un éclatement professionnel à vingt-quatre ans.

S.L. — Oui, j'ai fait *L'Or de Naples* à vingt-quatre ans. C'était mon premier film important.

E.T. — C'est amusant. Je m'amuse moi-même chaque fois que l'on met, par un calcul si simple, le doigt sur des faits précis et importants. Je continue de trouver cela étonnant. (Elle rit.) Je peux vous dire qu'il y aura encore une plus grande notoriété à cinquante-quatre ans. (Elle éclate de rire.)

S.L. — Alors, ça continue ?

E.T. — Bien sûr ! Jusqu'en octobre 1985, il y a accroissement de notoriété, succès. Là, à trente-neuf ans, il y a eu un amour, ou un enfant. Cela peut varier d'une année en plus ou en moins !

S.L. — Alors, oui, j'ai eu un enfant à trente-huit ans.

E.T. — Y a-t-il eu quelque chose d'important dans votre mariage à vingt-neuf ans ?

S.L. — J'ai fait une fausse couche.

Ce que je trouve extraordinaire, c'est sa rapidité à se souvenir. Elle hésite à peine, comme si tout était clairement gravé dans sa mémoire, daté, classé : un ordinateur dans une bien jolie enveloppe !

E.T. — C'est un événement qui vous a marquée. Puisque vous m'avez dit que vous aviez peu de temps, vous trouvant en plein tournage, j'en viens à la période actuelle qui, comme je vous le disais au début de cet entretien, est un carrefour dans votre destinée, un moment de crise. Le commun des mortels subit en général séparément une conjonction de Saturne sur le Soleil — qui arrive tous les vingt-neuf ans — et une conjonction de Pluton sur le MC — qui ne se retrouvera à ce même endroit du ciel que dans deux cent cinquante ans. Oui, je vois vos yeux étonnés, je dis bien deux cent cinquante ans, ce qui fait d'ailleurs que beaucoup de gens ne connaissent pas cette configuration de leur vivant, on comprend pourquoi. Vous, vous vivez ces deux rendez-vous cosmiques en même temps, avec d'ailleurs un troisième, d'une périodicité de douze ans, heureusement positif, celui-là : la conjonction de Jupiter sur votre Vénus, qui a pu correspondre à une rencontre sentimentale... au dernier trimestre 1979, je pense.

S.L. — Humm !

Les pommettes généreuses de Sophia ont légèrement rosé.

E.T. — Il vous est peut-être arrivé quelque chose d'important, il y a douze ans, touchant votre féminité ?

S.L. — Oui, j'ai eu un enfant à trente-quatre ans.

E.T. — La première de ces conjonctions, la saturnienne, exige un ajustement à la réalité, un face-à-face. Ce n'est pas confortable. La seconde suppose une véritable mutation — intérieure ou dans les faits — de votre destin. Les transits de Pluton ont ceci de particulier, c'est qu'ils se vivent dans le secret, qu'ils agissent très profondément sur le psychisme. On peut vivre l'enfer, sans que personne ne s'en rende compte. On garde tout pour soi. Avez-vous l'impression d'être en crise ?

Sophia me regarde bien en face, avec ses prunelles immenses, couleur noisette.

S.L. — Oui.

La Vierge garde son mystère. Elle ne dira rien de plus.

E.T. — Je constate qu'avec Uranus qui touche votre secteur financier, vos biens matériels peuvent subir quelque fluctuation durant l'année 1980. Bref, c'est un peu la tempête astrale. Et je trouve curieux que j'aie été portée vers vous à un tel moment. En tout cas si, au milieu de cette tempête — qui, je pense, doit être dans un sens plus dure à vivre pour une personne telle que vous qui se doit de rester en représentation —, je puis vous être d'une quelconque utilité, n'hésitez pas à me le faire savoir. Car après tout, je suis votre obligée : vous avez exaucé un rêve d'adolescence, et cela est précieux.

Elle sourit, murmurant un merci pudique et, en Vierge pratique et observatrice — elle a noté la présence du Polaroid que j'ai apporté pour cette consultation express — elle se lève allégrement en déclarant :

— Je vais appeler mon beau-fils pour nous faire une photo. Voulez-vous que nous allions sur le balcon ? Il y aura plus de lumière.

Une poignée de main avec Carlo Ponti, le Sagittaire de la maison, qui vient d'entrer et « clic-clac », on immortalise la rencontre.

Sur le balcon, en cette première journée de pur printemps, les toits des Champs-Élysées brillent gaiement au soleil. Celle qui avait l'air d'une écolière attentive, le menton dans ses mains, s'est muée soudain en l'héroïne de la Ciocara.

Jupiter le spectaculaire, vient de violer une fois encore la Vierge pudique.

Avec mon vieux copain Angelo, le photographe bien connu de Rome, nous nous dirigeons en taxi vers Cinecittà. C'est l'automne et la ville éternelle n'est jamais aussi belle, me semble-t-il, que dans cette lumière adoucie des premiers jours d'octobre.

— Au fond, dis-je, cela me fait penser à une parole chinoise qui dit que dans une chambre, ce qui compte, ce sont les murs. Ici, ce qui est si beau, si soufflant de beauté, ce sont les espaces, les proportions des vides, comme dans une poésie les silences...

— ...et comme les trous dans le gruyère, c'est cela que tu veux dire ? dit Angelo, le facétieux. Mais cela dit, tu as raison. Bien que j'y aie toujours vécu, je suis encore et toujours sensible à l'harmonie de Rome. Dis-moi, je te laisserai parler en toute tranquillité avec Federico, car je suppose que tu as des choses assez personnelles à lui dire. J'irai me promener pendant ce temps-là. D'accord ?

— Très bien, dis-je. Mais cela risque de durer un moment, tu sais.

Nous entrons dans l'enceinte des studios immenses de cinéma. Un planton nous dirige vers le bureau de Fellini qui nous reçoit à bras ouverts : « *Allora, Elizabetta*, ça y est, on est une grande astrologue, hein ? J'ai lu ton livre, *strega mia*, c'est très bien, très intéressant. On ne croirait pas, à te voir, que tu es si sérieuse, si savante, n'est-ce pas, Angelo, qu'elle trompe son monde, *questa ragazza* ?



— Vous savez aussi bien que moi qu'en tout Capricorne sommeille un ascète, dis-je.

— Toi, ascétique ? *Ma non, per piacere, Elizabetta*, n'exagérons rien. Quand on te regarde, on est très loin de penser à un ascète. Haha ! Bon, alors tu as travaillé pour moi ? Tu tombes bien, car j'ai un gros problème en ce moment ; je dois décider de quelque chose de très important pour moi. Tu vas me dire, hein, *bella ? Angelo, per les lotos, più tardi, per favor. Dopo...*

Dans ce bureau nu, nous avons pris place autour de l'unique meuble, une petite table ronde, qui fait face à la fenêtre. J'ai étalé le thème du maître sur la table, avec mon bréviaire, les éphémérides et quelques notes supplémentaires prises dans l'avion. Quant à Federico, il a sorti un bloc de papier vierge ; je suppose qu'il va prendre des notes, lui aussi. Mais non, le voici qui déjà s'est mis à griffonner, à dessiner, tandis que je lui parle de lui. Il a le sourcil constamment froncé, comme pour une plus grande concentration. En fait, on sent qu'il ne cesse pas un instant de penser ; il semble perpétuellement habité par un univers : le sien. Je vais essayer d'approcher cet univers par le biais des astres.

Étrange relation que celle que j'ai avec ce génie visionnaire. S'il semble apprécier en moi l'être humain, la femme, quelque part, le fait reculer. Non pas que cette attitude, devenue classique dans mes relations avec la gent masculine, soit originale ou nouvelle. Mais, de la part d'un être hors série, on s'attend à des comportements hors série ; or, ils restent des hommes avant tout et l'astrologie est là pour me le rappeler. Depuis des années que maintenant je le connais, que je le vois de temps en temps, à chacun de mes passages romains, une amitié s'est forgée ; mais il ne m'a jamais demandé de tourner dans un de ses films. Prenant mon courage à deux mains, je lui posai la question du pourquoi. Voilà ce qu'il me répondit :

— Tu n'as pas le genre de visage que j'utilise dans mes

films. Tu as un visage très beau, très noble, qui n'a rien à voir avec l'image que je veux projeter de la femme.

— ...et qui est la vôtre bien sûr ?

— Ah ! lance-t-il, et il reste sibyllin. Comment savoir ? Probablement.

Il me faudra attendre de dresser et d'interpréter son thème pour comprendre. Car c'est là, consigné dans cette Lune noire conjointe à sa Vénus, comme si l'amour, pour lui, était redoutable et redouté, ressenti essentiellement comme castrateur et menaçant. Et c'est bien finalement ce que dégagent les femmes felliniennes en général : cette domination, par la corpulence, l'effervescence et le caractère, sur leur pauvre compagnon, subjugué ou terrorisé ; la femme fellinienne, c'est la mante religieuse, habillée par Faizant ou Dubout.

— C'est ainsi, donc, que vous voyez — ou plutôt ressentez — la femme ? Vénus en carré à l'ascendant, aspect des célibataires ou des mariés tardifs, n'arrange pas les choses. Y a-t-il chez vous une peur de la femme, Federico ?

Là, que vois-je, jeté en quelques traits habiles et sûrs sur son papier ? Comme une réponse, à côté d'un homme chapeauté, en imperméable, Federico a dessiné des nus de femmes au postérieur énorme et rond, envahissant : du Rubens ou du Modigliani revu et corrigé par la Lilith-Hécate-Lune noire du réalisateur.

FEDERICO FELLINI — Il faut croire. J'ai toujours revêtu la femme d'un mystère redoutable, mais aussi d'autorité. Comme l'Église...

ELIZABETH TEISSIER — C'est intéressant. Mais ce qui est curieux, c'est que vous sacralisez la femme et, en même temps, vous la tournez en dérision : ces grosses femmes joufflues n'ont rien de vénérable ; elles sont simplement grotesques ou inquiétantes.

F.F. — Vous savez très bien que l'on se moque toujours de

ce que l'on craint, non ? Alors dites-moi, Elizabetta, dites-moi des choses...

E.T. — Eh bien, il y a beaucoup de choses à dire, car vous avez une personnalité diaprée qui part dans plusieurs directions, une personnalité très riche. D'abord, vous le savez, il y a la facette saturnienne, par le Capricorne, très fort chez vous du fait de la présence du Soleil, de la Lune et de Mercure dans ce signe. Cela correspond à une composante ambitieuse, tourmentée, volontaire de votre caractère. La place dans le groupe social compte beaucoup pour vous, mais pas à n'importe quel prix ; à condition de rester fidèle à votre Moi profond. Comme Soleil et Lune se trouvent dans le secteur des créations, celles-ci sont le centre d'intérêt de l'existence. Colette, l'écrivain, possède cette même configuration, mais en Verseau.

F.F. — Qu'est-ce qui peut être plus important dans la vie que les créations, les œuvres que l'on laisse derrière soi ? Tout le reste est dérisoire, non ?

E.T. — Je suis de votre avis, en ce qui me concerne. Mais il y a beaucoup de gens qui pensent : « Après moi, le déluge. » Après tout, vouloir se perpétuer est un manque de modestie, vous ne croyez pas, Federico ?

F.F. — Alors, vive l'immodestie ! Elle permet d'être.

Le maître a jeté cela avec gaieté, avec fougue.

E.T. — Je vous parlais de votre Vénus tout à l'heure. Elle ne reçoit pas que de mauvais aspects, au contraire : elle fait un beau trigone avec le secteur des amitiés qui sont très importantes à vos yeux, idéalisées, d'ailleurs. Et vous appréciez la femme en tant qu'amie. Vos amis sont nombreux et vous vouent une quasi-vénération : cette conjonction qui habite la maison des amitiés, entre Neptune et Jupiter, est en effet celle de la dévotion absolue et de la grande, très grande notoriété.

F.F. — Je ne sais pas. Mais il est certain que l'amitié, pour moi, est fondamentale, bien que sur le fond, je sois un solitaire.

E.T. - C'est l'ermite, l'ascète dont nous parlions tout à l'heure ! N'oublions pas que c'est un Capricorne, Molière, qui a écrit *Le Misanthrope* !

Il sourit, amusé, mais ses sourcils ne se défroncent pas pour autant, comme s'il craignait la facilité, le relâchement.

— Cette Vénus est valorisée sur l'axe du méridien, ce qui fait de vous un Vénusien, c'est-à-dire un être qui apprécie aussi bien les relations agréables avec ses semblables — à l'inverse du misanthrope — que l'esthétique, qui est le pivot de la vie. Le Vénusien est un sensuel ; il goûte les parfums, les formes, les odeurs, les sons (Federico approuve du chef)... mais vous avez aussi une facette mercurienne, avec votre ascendant en Vierge et votre MC en Gémeaux : c'est le goût des contacts, des voyages, des communications quelles qu'elles soient. Cela donne des agents de toutes sortes, des journalistes, des écrivains, des avocats, car le mercurien a la plume et la parole faciles. C'est un témoin et un porte-parole.

F.F. — J'ai été journaliste pendant longtemps. Alors, c'était Mercure ?

E.T. — Certainement. Et puis, par vos œuvres, vous continuez d'être un témoin de votre temps. *La Dolce Vita* est le tableau d'une certaine société à un moment précis ; les *Vitel-loni* aussi — et, au fond, toutes vos œuvres, plus ou moins.

F.F. — Surtout mes premiers films. Après, c'est devenu plus abstrait, plus allégorique, des réflexions, des fantasmes, des images.

E.T. — Oui, ces aptitudes aux grandes visions, ou simplement cette toute-puissance de l'image, c'est Vénus / Neptune, que l'on retrouve chez la majorité des grandes vedettes du cinéma : Elizabeth Taylor, Marilyn Monroe, Sophia Loren, Michèle Morgan, etc. Par ailleurs, il y a dans votre thème

un aspect casse-cou, audacieux, qui s'attaque à l'inaccessible qui lui apparaît comme un défi : Raymond Barre et Chirac, et aussi Aznavour me reviennent en mémoire comme possédant un aspect semblable dans leur thème. C'est la marque de l'apprenti sorcier. Vous sentez-vous ainsi ?

F.F. — C'est tout à fait vrai que j'aime les défis. On m'a assez reproché de jouer à l'apprenti sorcier avec l'argent de mes producteurs, haha ! Mais toi, Elizabetta, tu me parais être une vraie sorcière et non plus une apprentie !

E.T. — Oh si ! Federico. Je suis toujours une apprentie. C'est ce qui me passionne dans l'astrologie : on n'en a jamais fini avec elle. Mais, au fait, Federico, vous voyez des astrologues à Rome ? Y en a-t-il de bons — ou de bonnes ?

F.F. — J'en consulte une qui est très bien ; et puis Francesco Waldner, qui est, je crois avant tout, un voyant... quand tu n'es pas là, cara Elizabetta, bien sûr !

E.T. — Vous êtes très galant, Federico, mais sachez que je n'exige pas l'exclusivité, dans aucun domaine. J'estime qu'il vaut mieux ne pas l'exiger et l'avoir, que l'inverse ! Et même si on ne l'a pas, autant en emporte le vent...

F.F. — Tu es maligne, toi, hein ? Continue, car j'adore que l'on me parle de moi !

E.T. — Évidemment, avec Uranus dans son domicile, en Verseau, vous avez une composante uranienne.

F.F. — C'est quoi, ça, uranien ?

Les sourcils se touchent presque.

E.T. — Sur le plan symbolique, cela correspond à un être qui cherche à se dépasser à travers ce que l'homme a d'universel ; c'est une sorte d'hyperconscience du Moi, qui peut mener à l'extravagance, par rapport aux autres, bien sûr ; c'est un aspect prométhéen.

F.F. — *Allora*, l'ère du Verseau, c'est ça ?

E.T. — Oui, et c'est évidemment à double tranchant. Car on veut apporter un mieux à l'homme, le délivrer de ses chaînes même à travers la violence ; c'est le sacrifice de l'individu au bénéfice de la société. Les actions aveugles et brutales, anonymes, des terroristes qui se réclament de liberté, c'est exactement Uranus. Mais c'est aussi des initiatives comme Amnesty International.

F.F. — Je vois. Comme quoi, l'astrologie mène à tout. Je suis sûr que nos politiciens ne savent pas tout cela. Tu devrais le leur dire, *strega mia*.

E.T. — Mais je n'ai pas dit mon dernier mot ! Le natif du Capricorne est une plante tardive qui ne donne ses meilleurs fruits que dans la seconde partie de sa vie, alors, j'ai le temps !

F.F. — Et moi, j'ai encore de bonnes années en perspective ?

E.T. — Oui, sauf dans la période entre octobre 1979 et juillet 1980 où Saturne sera néfaste à la fois à l'ascendant et au MC et où vous vous sentirez en perte de vitesse ou fatigué. Mais, puisqu'on parle d'avenir, août, septembre, octobre 1980 devraient être intéressants : vous recommencerez un nouveau cycle de votre vie.

F.F. — Ah ! (Le maître semble très intéressé.)

E.T. — Revenons, si vous êtes d'accord, à l'étude de votre caractère. L'ascendant, je vous l'ai dit, se situe en Vierge — ce qui accentue le besoin de concrétiser vos aspirations, car la majorité de vos planètes se trouvent en Signes de terre, accessoirement en Signes de feu, qui donnent enthousiasme et vitalité, esprit d'entreprise. Cette position de l'ascendant dénote de la pudeur de sentiments, une certaine insécurité affective qui peut être masquée par un pragmatisme très raisonnable et très raisonné. Il y a un sens du pratique, du réel assez inattendus chez un visionnaire tel que vous.

F.F. — Humm, oui.

Le maître approuve discrètement avec modestie.

E.T. — Enfin Pluton — planète de la volonté de puissance — se situe dans la Maison X, celle des honneurs et de la réalisation de soi. Il semble que vous exerciez une emprise fascinante, quasi occulte sur votre public et ce, jusqu'à votre dernier souffle, cette planète faisant un angle harmonique avec Saturne — la durée.

F.F. — Tant mieux !

E.T. — Il semble qu'il y ait eu des problèmes avec l'entourage familial, les frères et sœurs, au départ. Est-ce vrai ?

F.F. — Oui, j'ai eu de gros ennuis de ce côté-là.

Je n'insiste pas. Où s'arrête la curiosité scientifique et où commence l'indiscrétion ? La première sera frustrée ; tant pis.

F.F. — Mais dites-moi mes points faibles. Quels sont-ils ?

E.T. — Le système nerveux. Vous bouillez d'impatience, vous êtes inquiet, irritable. Je pense que vous êtes sujet aux spasmes nerveux qui retentissent sur le système digestif, concerné par l'ascendant Vierge. Saturne dans ce signe n'arrange pas les choses. Cette fragilité des nerfs peut amener de graves dépressions psychosomatiques qui nuisent à la vie professionnelle.

F.F. — C'est tout à fait vrai. Que peut-on faire là contre ?

E.T. — En le sachant, il me semble qu'on peut corriger le tir relativement, bien sûr. Et puis, ce n'est manifeste qu'à certaines périodes, principalement.

F.F. — Oui, c'est par périodes.

E.T. — Bien sûr, c'est cyclique ; comme les astres. Tenez, voyons la dernière fois que Saturne est passé là-dessus, c'était en octobre 1978. Je suis sûre que ça n'allait pas du tout, à ce moment-là.

F.F. — *Que strega !* C'est exactement cela. C'était une période terrible de doute, d'anxiété... et j'étais malade. Ma

dis-moi, Elizabetta, je suis très ennuyé en ce moment. J'ai le choix entre deux films : l'un, que j'aimerais faire depuis des années, tellement difficile qu'il me fait peur, qui touche au problème de la mort et pour lequel se dessinent beaucoup de problèmes financiers ; l'autre, plus facile et superficiel, du grand spectacle. Je dois rendre ma réponse aujourd'hui. Et je ne sais pas.

E.T. — En fonction de votre gloire, de votre réputation et de votre thème qui indique le besoin de se dépasser, j'opterais pour le difficile, le durable ; l'Œuvre, non ?

F.F. — Hum... Il y a tant de choses qui interviennent. Les producteurs ont peur que je les ruine.

E.T. — Ça, c'est votre carré Soleil-Mars ! (Rires.) Mais quelle que soit votre décision, Federico, avec votre Part de Fortune sur l'ascendant qui signe votre chance et votre réussite hors pair, vous n'avez rien à craindre !

Mon petit doigt me dit qu'il choisira la seconde solution — appelée la *Città delle donne* — poussé par une relative nécessité.

F.F. — Appelons Angelo. Elizabetta, tu es formidable et je te remercie. Tu as bien appris en... — où était-ce déjà ? —, en Yougoslavie, non ?

E.T. — Oui, je partageais mon temps libre — cinq mois ! — entre San Antonio et l'astrologie, mais dans la proportion du pâté d'alouettes !

F.F. — Qu'est-ce que cela veut dire ? Le pâté d'alouettes, c'est comme le miroir ?

E.T. — Non, Federico, c'est pour exprimer une proportion très disproportionnée. Un cheval, une alouette ; un cheval, une alouette, et on a du pâté. Inutile de dire que l'alouette, en l'occurrence, c'était quand même San Antonio, que je prenais comme une potion, pour me remonter le moral. Sinon, je n'aurais pas appris grand-chose !



Les photos faites, Federico Fellini nous prend, Angelo et moi, par le bras :

— Allons déjeuner. Marcello Mastroianni est par là, en train de tourner quelque chose. On va lui dire de se joindre à nous. D'accord, *bella* ?

— Bien sûr, dis-je. Je le connais un peu, très peu. En réalité, nous avons travaillé pendant huit jours côte à côte, mais on ne s'est pas adressé la parole. Il était tellement sombre, à cause de son gros ventre !

Je ris à ce souvenir grotesque.

— Qué gros ventre ? demande le maître, intrigué. Il est mince, Marcello !

— Mais oui, Federico, intervient Angelo, Marcello a fait un film en France avec Catherine Deneuve qui joue le rôle de sa femme, petite coiffeuse de quartier, et c'est lui qui tombe enceinte — ou enceint.

— Alors, pendant presque tout le film, il s'est promené avec un ventre gigantesque et avec une tête ! Heureusement que nous autres femmes ne faisons pas une tête pareille pendant neuf mois ! Mais j'avoue que ce doit être déconcertant pour un homme, cette sensation...

— Comment s'appelait ce film ? demande Federico.

— *L'Événement le plus extraordinaire depuis que l'homme a marché sur la Lune* de Jacques Demy. Il fallait être un Gémeaux farceur pour traiter un sujet pareil.

— Ah, *buongiorno* Marcello, s'écrit Federico. *Come va ?*

— *Bene, bene*, répond le pauvre hère.

— Tu es toujours dans tes scènes de clochard, hein ?

— Oui, à force de jouer au pauvre type, je me sens de plus en plus mal dans ma peau, plaisante l'acteur. Mais nous nous connaissons ! ajoute-t-il en se tournant vers moi et avant que

Fellini ait eu le temps de nous présenter. Vous jouiez dans le film de Demy ? Ah, ce cauchemar !

Nous éclatons de rire.

— Pourquoi ? feint de demander Federico.

— Pourquoi ? À cause de ce maudit ventre, voyons ! Tous les jours, on m'attachait ce tambour, fabriqué sur mesure, autour de la taille. Et ça me donnait des complexes ! Devant toute l'équipe avec cette dégainé, pouah ! Et vous, l'infirmière du gynécologue, qui me passiez à la radio, qui mettiez mon appendice à découvert, c'est bien simple : j'avais tellement honte que je vous détestais !

— Cela se voyait !

Autour de la table du déjeuner, Federico fait l'apologie de celle qu'il appelle la *strega* (la sorcière). Marcello Mastroianni est alléché.

— Je ne vous connaissais pas ce talent, dit-il. Il va falloir que vous fassiez mon thème. Cela m'intéresse beaucoup. Et, surtout, cela m'intrigue...

— Vous êtes Balance, je crois ?

— Oui.

— Alors, un couple de Balances, ça donne quoi ? Car Catherine Deneuve est bien de ce signe, aussi ? (Je fais mes petits sondages.)

— Exact. Eh bien, dit-il malicieusement, c'est à vous qu'il faut demander cela !

— Je vous dirai que, bien sûr, cela dépend du reste du thème ; mais c'est très ambivalent, car on est sensible aux qualités de l'Autre, dans lequel on veut se retrouver, mais d'un autre côté, il y a ce que j'appellerai l'exaspération du miroir, c'est-à-dire l'agacement de retrouver ses faiblesses, ses défauts dans l'autre ; en l'occurrence une certaine difficulté à se décider, à

prendre parti, une certaine nonchalance... Mais j'ai faim et je ne veux plus parler astrologie ! Terminé !

— Tu as raison, *bella*, dit Federico ; tu veux de la *pasta* ? Elle est délicieuse, ici.

La simplicité, l'humour, la chaleur, le magnétisme de ce créateur qu'est Federico Fellini font de lui l'ami par excellence. Son thème ne ment pas et c'est l'ami que je quitte plus que le génie.

Si cependant je l'ai apporté dans ma trilogie royale, c'est que, me semble-t-il, on peut être roi ou reine de trois manières : par la puissance, par la beauté et par le génie artistique. Autant de façons de sublimer le sort du commun des mortels.

*Ecce homo...*

## 16 — Entre le *fatum* grec et le libre arbitre chrétien

— Dis-moi un peu, ma chérie, comment ça se présente pour moi, vendredi prochain ? Tu sais, je serai aux États-Unis pour une conférence devant trois cents personnes. Mais ne me le dis que si c'est bon, hein, sinon je ne veux rien savoir !

Voilà les propos que me tient André, alias Nounours-le-Lion, une fois de plus. Des propos qui me mettent, on s'en doute, dans une situation plutôt incommode, si je ne veux tricher ni avec mon époux, ni avec mon art. Qui me mettent en rage, surtout.

— Tu veux le sou et le petit pain, n'est-ce pas ? Tu veux gagner sur tous les tableaux et tu ne laisses à l'astrologie qu'une fonction d'amuseur... de prostituée, encore une fois ; surtout pas d'engagement de ta part, ou de considération ! Si elle te dérange, tu ne veux pas même en entendre parler ; juste pour le plaisir, quoi ! Eh bien, cette fois, je ne te dirai rien, na !

— Tu es drôlement mal lunée, ce matin. Pourtant, tu as eu ton petit déjeuner ? Je sais qu'il faut nourrir le fauve avant de l'approcher.

André vient s'asseoir près de mon lit.

— Tu pourrais au moins avoir un peu de reconnaissance, j'ai été gentil, ce matin, non ? Alors dis-moi.

— Seulement, si tu te repens, dis-je, taquine. Si tu reconnais solennellement que maintenant tu crois aux astres, après toutes ces années contagieuses passées avec ta sorcière !

— Tu sais très bien ce que j'en pense. Tu vas me faire réfléchir si tôt le matin ? Tu es dure.

— Mais moi aussi, je te le signale, il faut, pour te répondre, que je phosphore. Ce n'est que justice. Ainsi, lorsque, désormais, on te posera la question dans des dîners — avec des copains et surtout avec des étrangers — je te traiterai de renégat si tu reviens sur ce que tu dis ; ou même, si tu tentes trop, à mon goût, de ménager la chèvre et le chou, par crainte de faire se retourner dans leurs tombes tes ancêtres polytechniciens. Tiens, au fait, à propos de polytechniciens, Raymond Abellio vient dîner après-demain. Avec Yaguel et Menie G... La voyance, la philosophie, la psychanalyse et l'astrologie avec ça on ne devrait pas s'ennuyer !

— On verra ça... Alors, l'Amérique, qu'est-ce que ça donne, cette fois, ma reine des astres ? (Devant mon regard noir, il continue :) Mais je sais qu'il y a quelque chose dans tout cela ! Tu es extraordinaire pour faire le portrait de quelqu'un que tu n'as jamais vu, simplement en analysant son thème, ça on le sait bien. Et puis, c'est d'accord, il t'arrive de faire des prévisions troublantes : tu dégages à merveille les grandes périodes bonnes ou mauvaises. Mais tu m'as dit aussi que j'étais un Lion volontariste et tu as raison. Je veux avoir l'impression de forger mon destin moi-même. Affaire de tempérament.

— Tu viens bien de dire « l'impression de » ? Bravo, tu as fait des progrès, Nounours. En somme, tu reconnais que tu veux faire comme si. C'est le cas de beaucoup de détracteurs instinctifs de l'astrologie, ce que tu évoques là.

— Tu comprends, il faut croire en soi pour réussir, continue mon mari. Si tu me dis que tout va mal et que je dois partir me battre, je suis complètement dégonflé, je suis perdu d'avance, fichu. Voilà pourquoi l'illusion vaut mieux ; ça dope ; et si on doit se casser la figure, on le verra bien assez tôt. Alors, New York, c'est comment ?

— Il y a du vrai dans ce que tu dis. Mais tu négliges deux choses très importantes. L'une, c'est la curiosité, le besoin de

comprendre. Et s'il existe une géométrie du destin, je ne comprends pas qu'on ne cherche pas à l'interpréter. La seconde, c'est l'effet préventif qui peut rudement aider dans la quête de la victoire dont tu parles. Si tu connais d'avance tes atouts et tes faiblesses, tu y parviens plus sûrement, non ? Pourquoi est-ce que les coureurs automobiles font un relevé fidèle de leur parcours, si ce n'est pour en connaître les pièges, les points noirs, afin, justement de les éviter ?

— Entre les deux arguments, l'un pour et l'autre contre, j'avoue que je reste perplexe. On gagne peut-être ce que l'on perd de l'autre, la fougue, la foi, l'enthousiasme, l'assurance. Bon, si tu évites de me répondre au sujet de ce voyage, c'est qu'il y a anguille sous roche... ou de l'eau dans le gaz. Vrai ?

— Non, pas vraiment. Sur le plan du prestige, du boulot, cela se présente très bien. Mais je t'ai déjà parlé de ce risque d'accident qui dure toute l'année. Ta révolution solaire indique que les prochains jours sont assez dangereux, alors, je t'en prie, fais attention. Particulièrement, attends que je prenne ta RS. Voilà : les 21 et 23 avril. Ces jours-là, tu as une conjonction Lune / Uranus — surprise en voyage — opposée à Mars. Cela peut aussi apporter des discussions, des disputes, mais ce sera passager, puisque, dans sa totalité, la RS est bonne et les transits aussi.

— Merci, ma chérie. Je ferai attention. Mais, tu sais, il y a beaucoup moins d'accidents aux États-Unis, parce qu'on roule en père de famille, là-bas. Je me fonderai dans la norme et voilà. Tu sais que tu es la plus jolie pythie du monde le matin au réveil ?

— Tu as beaucoup d'éléments de comparaison ? Attention, les pythies, ça a des antennes !

Les pisse-froid, les grincheux, les retors, les torves, les mauvais esprits et ceux de mauvaise foi invoqueront bien sûr, avec un ensemble parfait, la concordance non significative,

autrement dit le hasard, la coïncidence. Mais le lecteur, qui ne saurait appartenir à aucune de ces catégories déplaisantes, aura un autre point de vue lorsqu'il apprendra que le 24 avril au soir, je reçus un coup de téléphone de l'Indiana et de mon cher époux tout à la fois qui me dit, assez excité, que la veille au soir, il avait échappé, par pur hasard (?) à un très vilain accident sur l'autoroute où il se trouvait. Un carambolage s'était en effet produit dans la file où il roulait. Il avait été le premier de la longue suite de voitures empilées à pouvoir freiner pile sur les pare-chocs arrière de la voiture précédente. Il y avait eu des blessés.

Là-dessus, passablement énervé et fatigué, il était allé dîner avec un collègue, lequel, contre toute attente, l'avait attaqué très vivement, laissant mon Lion débonnaire tout à fait consterné. La discussion remettant en question des choses fondamentales, une explication devint nécessaire et se révéla salutaire en fin de compte.

— Et ce n'est qu'en pénétrant dans ma chambre d'hôtel que tes avertissements me revinrent en mémoire. Tu as été très forte, en l'occurrence, ma chérie. Mais, entre nous, cela ne m'a servi à rien d'être prévenu, puisque je ne m'en souvenais pas. Alors, ton argument «un homme averti en vaut deux», n'iet !

— Je suis sûre que sur ton autoroute, tu faisais subconsciemment plus attention qu'en temps ordinaire, dis-je. En outre, il ne tenait qu'à toi de te souvenir.

— Tu as peut-être raison, au fond. Alors, maintenant, c'est fini, tout cela ? Au fait, la conférence fut un succès, je suis content. Ma chérie, je t'embrasse. Je ne suis pas à la porte de Pantin, tu comprends ? »

Un dynamique homme d'affaires, M. Dupont, se lève un beau matin, de fort méchante humeur, sans savoir pourquoi.

Il se coupe en se rasant, met ses chaussettes à l'envers, se met en retard par la même occasion. Pourtant, il s'agit d'un jour très important pour lui, où il doit conclure une affaire d'envergure. Zut ! le voilà qui a perdu la clé de son garage ; il est fait ridiculement prisonnier dans son bunker dont il a égaré le sésame. Quand, enfin, il en sort, ayant perdu encore dix minutes à attendre l'automobiliste qui le délivrerait, au feu rouge suivant, une autre voiture l'accroche bêtement. Arrêt, formalités, échange d'adresses. Fulminant, il repart. Il est vidé de toute énergie avant d'avoir commencé sa journée et, qui plus est, persuadé que tout cela est fort mauvais signe, que le reste de la journée ne saurait être qu'une suite logique de ce funeste commencement. Le voilà qui se met à extrapoler sur des signes insignifiants, qu'il interprète. Comme un enfant. Il se taxe alors de superstition et se tance lui-même sourdement : des histoires de bonne femme, tout cela, voyons !

Oui et non. Car les « histoires de bonne femme » sont les dépositaires de la tradition populaire, ce fruit de la sagesse empirique, de celle qui s'est forgée à travers des siècles d'expérience renouvelée. Et que dit cette expérience, que dit cette sagesse ? Qu'un malheur ne vient jamais seul, que l'argent attire l'argent, etc. Bref, cette sagesse rend compte de la loi des séries petites ou grandes. Elle est, n'en doutons pas, le reflet d'un déterminisme populaire implicite et de cette sensibilité au symbolique qu'aucune civilisation de la raison ne peut tuer. Heureusement !

Il ne s'agit donc aucunement de superstition, mais seulement d'une obscure intuition d'un ordonnancement de l'univers, objet essentiel de l'astrologie. C'est ce qu'exprime la lettre de cette étudiante en médecine :

— Le stade de la preuve est passé, tant l'astrologie m'a appris de choses, m'a permis de comprendre, de mettre un nom à ce qui se passait en moi et tout autour de moi.



Mais la question fondamentale que l'homme s'est toujours posée (en y répondant, alternativement, dans des sens opposés) est énoncée avec une grande simplicité par cette lectrice, M<sup>me</sup> M. : « Si vous acceptez — ce que je souhaite vivement — de faire mon thème, ce que vous allez voir est-il irrévocable ou peut-on toujours manier son destin ? Ma question vous paraîtra peut-être sotte (oh ! que non !) mais je veux bien me battre, si c'est pour quelque chose ; si, par contre, je dois me casser le nez, je veux le savoir d'avance. »

Merveilleuse logique, merveilleux sens de l'économie d'action : se battre, oui, mais à condition que ce ne soit pas pour rien ! On ne saurait vous blâmer, Madame.

Dans l'expérience métaphysique, on procède toujours du particulier au général, de l'expérience individuelle à une extrapolation au collectif. C'est donc à partir de mon propre étonnement devant la périodicité précise des événements de ma vie, puis de ceux de mon entourage, périodicité reflétée par les cycles des planètes lentes, c'est à partir de cette constatation éblouie et éblouissante que je remis sérieusement — et je crois définitivement — en question le libre arbitre chrétien dont j'avais, comme tous mes contemporains occidentaux, été nourrie jusque-là. En somme, si l'on veut réduire l'apport original de l'astrologie à l'essentiel, il se traduit d'abord par la stupéfiante adéquation, la minutieuse concordance entre la description du caractère offerte par le langage des astres et son modèle ; et puis — et c'est peut-être plus perturbant et plus révolutionnaire à nos esprits rompus au hasard et à la liberté d'action — ce que je ne puis appeler autrement que le déterminisme astral.

Des exemples, des preuves de cette superbe cyclicité, il y en a en veux-tu, en voilà. Quand, couchée dans l'herbe cénévole, cet été-là qui fut pour moi celui de la grande, de la vraie révélation, je regarde rétrospectivement les astres au moment de mon succès comique et inattendu au bachot à la

fin de la seconde, Jupiter est en trigone à mon Soleil natal — traditionnellement un aspect de réussite sociale, matérielle.

La fois suivante, douze ans après, lorsqu'il se retrouve au même endroit, c'est le moment où je tourne avec Burt Lancaster en Yougoslavie, où, surtout, je me plonge à corps perdu dans l'étude des astres, affamée, comme si j'avais à rattraper un retard inexcusable et stupide, tournant majeur de mon existence !

La fois suivante, c'est cette année, en 1980, la sortie de ce livre chéri que je suis en train de vous concocter, cher lecteur, dans de grandes douleurs d'enfantement. Celles-ci font référence à autre chose. En l'occurrence au cycle Neptune/Saturne, auquel, par mon thème natal, je suis sensibilisée. Or, un carré entre ces deux planètes sévit depuis fin 1979, qui ne se terminera qu'en juin 1980. Il perturbe en moi l'efficacité de l'action, me pousse au désordre et à la perte d'énergie, notamment en ce qui concerne l'écriture : en effet, alors que j'ai mis pas même un mois à écrire mon premier ouvrage, j'aurai mis, en tout, presque deux ans à écrire le second ! Comme la Lune Noire s'en mêle aussi, sa rédaction m'apparaît souvent comme un défi trop lourd à porter, une sorte d'épreuve, mais que je ressens en même temps comme impérative : l'accouchement, quoi ! Ce cycle, on le verra plus loin à propos de l'URSS, joue également un rôle en astrologie mondiale.

Quand je rencontre mon futur mari, Jupiter est en conjonction avec mon ascendant, position qui signe — c'est le dogme que j'ai toujours vérifié depuis — un nouveau cycle de vie, un nouveau départ. Lorsque je rencontre le seul homme au cours de mon mariage, qui ait risqué de faire chavirer celui-ci, c'est douze ans plus tard : exactement lorsque Jupiter est revenu sur mon ascendant !

Hasards, coïncidences ? Sûrement pas ! Par la suite, je devais constater autour de moi, que les « sept ans de

réflexion» correspondraient plutôt à la mi-temps de la révolution jupitérienne, six ans, lorsque le couple s'essouffle avant d'avoir duré une entière révolution ; le quart de temps, trois ans, étant également une période cruciale où, pour tenir, un couple doit recourir à un autre ciment que la seule sexualité. Jupiter a alors parcouru 90° sur l'écliptique, échéance traditionnellement critique. Il est vrai néanmoins que sept ans représentent le quart de cycle, donc un moment critique, de la révolution saturnienne (vingt-neuf ans) : frustration par séparation, remise en question. On a donc le choix !

Quand, dans un autre ordre d'idées, je regarde les configurations célestes lors de mes accidents de voiture — j'en ai eu plusieurs, le plus souvent en temps que passagère —, chaque fois je trouve un rapport entre Saturne dans le ciel et mon Mars qui se trouve dans le secteur des communications.

Le plus grave de tous, qui m'arrive, étudiante à Genève, sur la route de Malagnou, lorsque j'en analyse *a posteriori* les circonstances, relève de la nécessité la plus pure, je veux dire du destin. C'est mon destin qui m'empêche de partir, à quelques minutes près, à l'heure accoutumée, pour être là à son appel lorsque, exceptionnellement, une camarade, Marie-Martine de Rougemont, fille d'une brillante Vierge auteur de *L'Amour et l'Occident*, m'appelle pour me proposer l'aubaine de partir au lycée en voiture avec son frère. C'est encore le doigt du destin qui, après m'avoir fait vicieusement hésiter à répondre, la main sur la poignée de la porte, me pousse à le faire. Je devais payer cette obéissance aveugle par trois vertèbres fracturées et une jeunesse endolorie et assombrie par la décision d'un instant.

Nous connaissons tous ce genre de circonstances où il nous semble que notre sort est décidé par autre chose que nous, où notre main semble conduite par quelqu'un d'autre, ange ou démon, vers des régions inconnues. Où est la belle responsabilité, l'orgueilleuse lucidité de l'homme ? Enregar-

dant, en cherchant, en comparant, la pensée me vient que nous sommes des marionnettes attendrissantes et vaines, suspendues au fil de ce que nous nommons, faute d'autre chose, le *destin*.

À propos d'accident, je voudrais souligner quelque chose qui m'est apparu comme une évidence, au fil du temps. Ma réflexion partait d'une interrogation : comment se fait-il, me disais-je, que j'aie, moi, périodiquement, des accidents (et, il faut le mentionner, car cela a son importance dans ma démonstration, une seule fois seulement en tant que conductrice, et encore, avec des torts partagés), que, lors de chaque accident, le conducteur et les passagers s'en tirent avec un minimum de contusions, alors que moi, comme on dit, je ramasse le paquet ? Pourquoi — et comment ? —, inversement, des personnes que je connaissais pour être des conducteurs exécrables, — voire criminels : du genre qui roule à gauche systématiquement et durant toute leur existence ! — parvenaient-elles à soixante ans ou plus, indemnes, en étant passées à travers les gouttes d'eau du destin ? Pourquoi ces sosies de mister Magoo jouissaient-ils de cette extraordinaire immunité, alors qu'ils semblaient rechercher l'accident ? Je sais, quant à moi, que si je les imitais, mon immunité ne durerait pas trois jours ! Alors ? Il y a bien une explication à cela !

L'explication, la voici. En ce qui me concerne, j'ai — et beaucoup d'autres avec moi — un thème à accident et j'ajouterais : à accident passif. Je suis de la graine de ceux qui se trouvent un jour — ou une nuit — en face du fou qui a doublé en face, en haut d'une côte (comment peut-on expliquer la mort de ces pauvres victimes innocentes sans la notion de prédestination, surtout lorsque celle-ci est plus ou moins visible dans leur thème ?). Et les autres, veinards et inconscients, qui d'ailleurs sont souvent la cause involontaire et candide de la mort des premiers, ils ont des thèmes protégés sur ce plan-là : un beau trigone entre Jupiter et Vénus, par exemple, dans les Maisons

III et VI (déplacements et santé). Voilà, plus prosaïquement, un domaine fécond pour les compagnies d'assurances !

Prédestination...

J'ai déjà parlé précédemment du vertige qui m'avait saisie lorsque, dressant mes révolutions solaires (thèmes d'anniversaire, valables pour une année du natif), fixant, dès janvier 1976, que les deux jours qui émergeaient dans toute l'année, professionnellement, se situaient l'un le 22 avril, l'autre le 6 juillet, la première date devait correspondre, contre toute attente et contre toute logique planifiée, à la sortie de mon premier livre, la seconde à la fois à une demi-page de critique dans *France-Soir*, à une page d'interview dans *Paris-Match*, qui faisait très honnêtement le point sur l'astrologie — le mien ! — en me permettant d'énoncer tous mes arguments ; et, enfin, le même jour, à l'enregistrement d'une *Radioscopie* avec Jacques Chancel dont les retombées me firent savoir qu'elle avait été très écoutée — et bien reçue — par les auditeurs (elle ne fut diffusée que le 13).

Chaque année, depuis que je sais utiliser ce système prévisionnel, j'en vérifie l'efficacité. On peut ainsi suivre, jour après jour, le cheminement de l'année, avec une possibilité d'évaluer de façon passionnante 184 points sur le zodiaque (qui représente l'année) donc approximativement d'un jour sur deux (23 facteurs célestes multipliés par 8 positions angulaires significatives). C'est très utile pour organiser sa vie, ses rendez-vous professionnels ou privés. Et cela est stupéfiant !

Vertige et scandale de l'intelligence, refus de l'intelligence devant une telle énormité de la pensée : en janvier, pour moi — depuis quand ? probablement depuis toujours —, la coloration de ces journées (« supputables » par nous autres hommes au moyen d'une translation de l'ascendant sur l'écliptique de la RS) était déjà arrêtée, programmée. Les jeux étaient faits.

C'est la même pierre d'achoppement que notre esprit ren-

contre et contre laquelle notre rationalisme s'insurge dans le cas du rêve de la mère anglaise, déjà évoqué : elle voit en rêve l'heure — cinq heures — où la catastrophe va s'abattre sur le berceau de son bébé, sous la forme d'un énorme lustre décroché par un fort orage. Elle se réveille et déplace le berceau : il est trois heures du matin ; elle se recouche. Réveillée par un formidable fracas, elle constate effectivement que le lustre s'est écrasé au sol. Mais l'enfant est indemne. Donc cette mère a rêvé au conditionnel. On ne peut pas même appeler cela un rêve prémonitoire, puisque rien n'est arrivé ! La raison, là aussi, bascule, l'esprit s'embourbe, enfermé dans les limites d'une dimension — le temps — qu'il croit rigide, unilatérale, irréversible. Alors que, comme l'ont senti certains, que ce soit Langevin, Lovecraft ou Einstein, il s'agit probablement d'une profondeur le long de laquelle on peut glisser, vers le haut, comme vers le bas, souple comme une corde lisse, mais dont la pratique est malaisée à nous autres humains.

Cependant, le phénomène le plus stupéfiant concernant les RS fut une découverte que je fis, à la suite du grand astrologue Volguine qui nous a quittés depuis. C'est que l'on peut infléchir le cours de son année en choisissant le lieu où l'on passera son anniversaire ! Je sais que cela semble absolument fou — je continue de trouver cela extraordinaire moi-même, malgré l'habitude que j'ai prise de jouer là-dessus — mais c'est vérifiable, techniquement parlant, pour un astrologue — et ensuite vérifiable dans les faits.

De quoi s'agit-il ? De tracer le thème du moment exact où le Soleil se retrouve — vu de la terre — au même endroit qu'à la naissance ; en somme, la RS est l'équivalent du Nouvel An que toutes les civilisations ont toujours fêté en tant que renouveau, renaissance du monde. La RS, c'est Notre Nouvel An particulier, à chacun d'entre nous. Car, quel autre moment fort de sa vie l'homme pourrait-il prendre comme repère en dehors de celui de sa naissance ? Mais, dans l'éc-

tion de ce thème, on tient compte de la longitude et de la latitude du lieu de l'anniversaire et non plus du lieu de naissance. Eh bien, l'expérience prouve — je l'ai vérifié moi-même moult fois — que cette orientation différente du ciel selon le lieu où l'on se trouve déplace les bons et mauvais aspects planétaires sur le Zodiaque, bien que la configuration céleste de ce jour soit la même, vu de tout point du globe.

On devient ainsi, pour une faible part, l'artisan de ses chances et de ses malchances, en quelque sorte, et cela donne un peu froid dans le dos. L'homme parviendrait-il enfin à dominer son destin, en dominant les étoiles elles-mêmes ? N'allons pas trop vite et mesurons nos propos. On s'aperçoit très vite, en effet, que le moule planétaire, rigide, lui, de la conjoncture, il faut bien le placer d'une certaine manière, même si on a le loisir de le faire tourner comme une toupie autour du centre de l'écliptique (autrement dit la Terre). Il faut donc fatalement mettre ce vilain Saturne dans un secteur du ciel, si l'on veut profiter de ce beau Jupiter dans la maison des amours, ou dans celle du travail. Il faudra bien accepter de le voir s'installer soit dans celui de la santé — aïe ! — soit dans celui du mariage — zut ! — ou encore ailleurs, et j'ai remarqué à cette occasion que j'étais bien embarrassée pour me nuire ainsi, activement et délibérément.

J'ai finalement décidé de choisir en fonction de mes chances, de la place de Jupiter en l'occurrence, et de Vénus, résignée à accepter la place de Saturne qui en découle : au moins, je suis sûre ainsi de n'avoir pas une vie plate. Encore que, dernière réserve, il faille observer des limitations géographiques bien gênantes. C'est ainsi que, cherchant une ville à l'ouest de Lisbonne, je me trouvais penchée sur mon atlas, bien ennuyée ; le lieu idéal se situait en plein Atlantique. Alors, à moins de passer mon anniversaire sur un radeau... Je décidai donc de me tourner vers l'est : Paris était médiocre, Genève ne changeait pas grand-chose. Non, il me fallait aller

à Athènes, peut-être. Je refis les calculs pour cette ville et cela me sembla assez positif. Mais qui me dira si ce fut le hasard ou la nécessité qui me fit pointer sur cette cité ? Le destin est un serpent rusé qui se mord la queue. Le résultat, c'est que j'allai passer vingt-quatre heures sinistres dans la capitale grecque où je broyais du noir toute la journée, tout en espérant que ce serait là un bon placement ! André, en voyage d'affaires, n'avait pu m'accompagner.

Bon placement ou pas, je dirai à l'intention des sceptiques que je vois sourire — aurais-je tout de même un don de seconde vue ? — que l'année s'écoula, jour après jour, dans des climats et avec des événements reflétés par ce thème-là (lequel aurait indiqué une chronologie et un contenu différents pour mon année, si le graphique avait été fait sur des coordonnées terrestres autres).

Évidemment, comme la vie est univoque — on ne peut vivre deux variantes de sa vie, n'est-ce pas ? —, on ne peut prouver ce genre de phénomènes étonnants qu'à des techniciens de l'astrologie, à des auditeurs motivés... et à soi-même. Ce qui, tout bien réfléchi, est suffisant.

Après Athènes, c'est le Mexique, Rome ou Lisbonne sur lesquels tombe mon dévolu. Le pauvre André tremble à l'idée que, chaque année, je risque (pour des raisons sacrées, soit, mais tout de même insolites) de le ruiner dans un voyage aux antipodes.

— Ma femme est une sorcière, dit-il en citant le film de René Clair (pour lequel il a une tendresse particulière), qui vaut son pesant de milles !

Reste à accepter deux hypothèses, l'une plus incroyable que l'autre :

1. Que, bien sûr, l'influence astrale existe bel et bien, qui nous détermine dans une proportion qui reste à déterminer



et que l'impact de celle-ci reçue le jour de votre anniversaire vous marque pour l'année à suivre.

2. Que l'on peut jouer, peu ou prou, sur cette influence en la modulant par rapport à une angularité différente du lieu de l'anniversaire : en somme, c'est le déterminisme qui se nie du déterminisme s'éclaire peut-être à la lumière d'une parabole sur laquelle je reviendrai plus loin : celle de la mouche dans le train.

Il subsiste que lorsque l'on calcule la RS de Rudyard Kipling pour l'année qui a précédé sa mort, on observe ceci, qui est fantastiquement troublant : si on la dresse pour Londres, où effectivement, il passa son dernier anniversaire, la mort s'inscrit logiquement et visiblement dans le thème ; si on l'érige pour Bombay, par exemple, la mort semble exclue, les mauvais aspects tombant dans d'autres secteurs de la vie. Serait-ce là une voie nouvelle offerte au surhomme ?

Comme je l'ai dit plus haut, nous sommes donc sensibles aux rythmes cosmiques, aux cycles planétaires, horloges sidérales de notre monde sublunaire. En astro-psychologie, on considère ainsi — et cela est vérifié par une pratique quotidienne — que nous vivons à l'heure planétaire et qu'il y a des lois générales qui s'appliquent à tout le monde. Il serait trop long d'entrer ici dans le détail de cet état de fait, mais donnons néanmoins quelques exemples.

En fonction du cycle saturnien — 29 ans et des poussières —, il est évident que le retour, tous les 30 ans, de cette planète à sa position natale ramène un moment de prise de conscience de ce que l'on poursuit véritablement dans sa vie et, surtout de ce qu'on doit éliminer. Ceci, si les échéances critiques de 14 et 21 ans n'ont rien résolu, 58-59 ans est également un moment où on fait le point, où on élague l'inutile ; les temps de crise se situent donc, à ce niveau, tous les sept

ans environ, correspondant au parcours de 90°, quart de la révolution sidérale.

En fonction du cycle uranien —84 ans—, c'est surtout la mi-temps, 42 ans environ, qui est sujette à des coups de théâtre, à des revers sentimentaux ou professionnels. Cela correspond au besoin de s'affranchir de liens que l'on juge aliénants, aux ruptures soudaines et au démon de midi. Quand le couple est de la même année, les chances d'éclatement sont augmentées : les deux «ruent dans les brancards» en même temps. C'est aussi le défi professionnel où l'on se sent tout seul, où l'on doit faire ses preuves sans appui : l'opposition d'Uranus à lui-même est, dans ce sens, un appel au dépassement de soi. Par contre, tous les 28 ans, voire tous les 14 ans, lorsque Uranus est harmonieux par rapport à sa position natale (84 : 3 ou 84 : 6) en trigone ou en sextile à lui-même, on est stimulé pour faire des choses nouvelles — et pour les réussir, on sort de son cocon, on explose, on ose. De même, bien sûr, lorsque Uranus fait ces angles exaltants avec le Soleil ou la Lune natals. J'ai déjà signalé que cette planète de l'inattendu était en conjonction avec mon MC au moment d'*Astralement vôtre*.

En fonction de Neptune —cycle d'environ 165 ans—, nous n'avons guère le temps d'en vivre plus d'une, parfois deux échéances—, 41 et 82 ans, en moyenne. Elles correspondent, elles aussi, à des moments clés de l'existence, constituant souvent le soubassement cosmique d'ordre collectif —idéologique, politique— aux événements d'ordre privé. Cette planète étant, comme Uranus et, à plus forte raison, Pluton —250 ans de révolution sidérale— une planète de génération, elle touche tous les contemporains en même temps, reflétant en général le sort collectif. Les périodes où Neptune est harmonique avec lui-même sont celles où l'on se sent de plain-pied avec le consensus de son époque. Idem pour Pluton.

En fonction de Pluton, justement —planète des profondes

mutations —, la dissonance de la soixantaine est le point où l'homme est confronté, sorti de l'effervescence du *struggle for life*, avec les problèmes de sa destination ultime, avec le sens de son existence passée. C'est une phase de régénération... ou de destruction.

Toutes ces échéances se traduisent évidemment aussi sur le plan physique par des périodes critiques où le corps exige des soins, une attention particulière qui devraient être préventifs. Ainsi, devrait-on se faire faire un bon check-up général à ces époques-là, comme à d'autres, en fonction du thème de chacun (car ces mêmes planètes arrivent aussi, et plus souvent, en dissonance successivement avec les autres éléments du thème, répartis diversement dans celui-ci). Cela en vue d'apporter à l'organisme les substances dont il risque de manquer. Lors des échéances saturniennes, par exemple, dévitalisantes, il faut surveiller son taux de calcium, également son taux d'hémoglobine. On y « gagne » souvent un coup de vieux par surmenage ou anémie. Lors des dissonances jupitériennes, ce sera celui du cholestérol ou de l'acide urique, qui correspondent à cette planète pléthorique. Les aspects positifs de cette astre sont au contraire reconstituants, revitalisants.

Cependant, on ne se méfie pas assez du dieu de l'Olympe, lorsqu'il se fâche. Il se fâche, comme je l'ai dit, tous les trois ans, et pour donner un repère de ses méfaits au lecteur, je dirai qu'à la rentrée de 1979 et à celle de 1980, il aura sévi sévèrement sur les Poissons, Gémeaux et Sagittaires, ne montrant les dents que par un caprice épisodique aux Vierges qu'à d'autres moments il a comblées. Mais, en 1978, c'est contre moi qu'il en avait, situé qu'il était en Cancer, mon Signe opposé. Ses dissonances au Soleil natal du sujet sont censées apporter toutes sortes d'ennuis, surtout avec la maréchaussée, la loi, le fisc. Après avoir eu droit à un contrôle fiscal — par pur hasard (?), parce que j'étais l'épouse d'un monsieur

dont l'entreprise était toute jeune et suscitait la curiosité des autorités à un moment qui reflétait avec une fidélité dont je me serais facilement dispensée, le dogme astrologique —, je me dis que les sermons de Jupiter devaient honnêtement s'en tenir là. Car, même quand on n'a rien à cacher, ce climat d'inquisition est carrément déprimant et je ne souhaite pas à mon pire ennemi cette torture lente appelée contrôle fiscal, où le citoyen le plus banal et le plus innocent se sent devenu un coupable en puissance. C'est là, en tout cas, le douteux privilège de Jupiter, lorsqu'il se mêle d'être sadique.

Bien que, méfiante tout de même, je l'aie à l'œil, je sens qu'il va sournoisement profiter de mon inattention pour me prendre en traître. C'est ce qui arrive. Il frappe coup sur coup, comme pour bien me faire sentir ma présomption. Il varie les plaisirs et, telle la mouche du coche, me harcèle, m'agace, me fait perdre pied. Au fil des jours, et des surprises qu'il me réserve, il me rend de plus en plus fébrile. J'ai envie de lui dire : « C'est bon, tu as gagné ; passons à autre chose. » Mais il a le triomphe implacable. Le fait que, dans mon thème, il régisse la douzième Maison — celle des épreuves — lui donne un culot supplémentaire, dont il abuse.

Ah, ça, oui, il abuse ! À preuve, cette courte chronique de cette quinzaine de mai 1978.

24 mai : ouverture des hostilités. On me subtilise mon portefeuille contenant une somme confortable et tous mes papiers. Tous !

26 mai : accrochage sérieux au cours duquel ma toute nouvelle voiture se trouve « défigurée », alors que nous sommes encore en pleine lune de miel, elle et moi. Elle qui n'avait pas encore son numéro définitif fait déjà connaissance avec les aspérités de la vie. Pendant que, les larmes aux yeux de rage, je me rends à mon émission du vendredi, je trouve que Jupiter y va un peu fort.

28 mai : ce dernier a, on le sait, le sens des usages, il est plein de civilité ; il respecte donc la fête des Mères et me laisse en répit.

30 mai : je repars le matin, avec l'intention de faire renouveler mon passeport (que je n'avais pas sur moi le 24). Arrivée devant le guichet, je le cherche, le cherche. Je le cherche encore à l'heure qu'il est.

2 juin : me parvient une nouvelle désagréable : *Aujourd'hui Magazine* est supprimé à partir de la rentrée. J'apprends à mes dépens la signification des dissonances Jupiter Soleil : problèmes avec les supérieurs, avec l'autorité, légale ou professionnelle. Je me serais contentée d'une démonstration moins concrète.

3 juin : j'attends ma dose quotidienne de mini-catastrophes. Tel l'escargot qui sort timidement une corne et puis la rentre, je me fais discrète et passive par rapport à ma propre vie ; je ne bouge plus, je suis dans une craintive expectative. Que va-t-il encore inventer, ce diable de Jupiter ? Eh bien, non. Il me laisse souffler durant le week-end et je lui en ai une vague reconnaissance.

5 juin : la trêve a expiré. En sortant de chez moi, je constate que de mauvais plaisants ont crevé deux pneus de ma voiture que je m'apprêtais à mener à réparer pour les plaies et bosses reçues précédemment. Sous la pluie — parce que, bien sûr, il pleut ! —, j'ai envie de m'asseoir là, sur le trottoir, pour pleurer ou pour méditer sur les farces de mon ami Jupiter qui, à mon avis, commence à faire du zèle. Car, bien évidemment, il paraît impossible de trouver un taxi à midi, en banlieue ; or, j'ai un rendez-vous important à Paris avec Gilbert Bécaud et des photographes dans un quart d'heure !

Heureusement, dans mon malheur, j'ai de la chance. Le maître de l'Olympe, patriarche tyrannique, sait aussi faire preuve de magnanimité. Au moment où je m'exclame tout

haut, scandalisée à la vue de mes pneus essoufflés, qu'«il faudrait tout de même prévenir les flics» (car un voisin, sur le pas de sa porte vient de me signaler que toutes les voitures de la rue sont victimes de ce genre de vandalisme), voici que, comme surgis d'une boîte, trois hommes sortent d'une R5 au moment même où je glapis ma plainte et me lancent en chœur :

— Nous voici, nous sommes les flics.

Interloquée et vaguement honteuse de mon vocabulaire, je les supplie alors de m'emmener à un taxi et, après un refus choqué — «Le service, Madame, que faites-vous du service ? » —, ils m'embarquent... jusqu'à mon rendez-vous. Merci, Jupiter, là vous avez mis de l'eau dans votre vin !

6 juin : ce n'est, hélas ! pas fini. Ma voisine m'apporte... mon propre sac qu'elle a trouvé sur la pelouse, près de sa porte-fenêtre, ce matin ! Encore une fois, je suis éberluée. Que pouvait faire mon sac dehors ? La tête me tourne. Ma voisine ajoute alors qu'elle a trouvé un tabouret en bonne position pour grimper sur mon balcon. Bref, je réalise que j'ai été cambriolée cette nuit, alors que je me trouvais dans mon lit ! J'ouvre mon sac ; rien n'y manque, sauf l'argent : plus un fifrelin dans mon (nouveau !) portefeuille qui, lui, a été négligé par le voleur. Et puis, ouf ! mon agenda et mes éphémérides sont là aussi.

— Décidément, dis-je à ma voisine, nous vivons en plein Far West, ici. Hier, les policiers me parlent d'un homme qu'on recherche et qui erre dans les Yvelines en violant les femmes chez qui il pénètre tranquillement, de jour. Sa dernière victime habite tout près, paraît-il. On trouve sa voiture aplatie pour un oui, pour un non par de jeunes voyous. Le Far West, quoi !

Je me demande soudain si toutes les victimes de la rue ont en ce moment des transits douteux. Ce serait intéressant à

étudier, me dis-je. Bien que je doute qu'ils aient tous une si belle série noire à ma disposition, comme celle que je viens d'énoncer.

L'accumulation de tous ces ennuis me fait craquer ; c'est tout de même un peu violent ! Chacun d'entre eux se suffirait à lui-même ! Mes camarades me téléphonent chaque jour pour connaître le petit dernier... et de compatir ou de s'esclaffer, chacun suivant sa nature. Je commence, quant à moi, à souffrir du complexe du persécuté ; les bras repliés au-dessus de ma tête, j'attends chaque jour le coup suivant. J'ai beau prendre mes précautions, le sort me coince comme il veut. C'est qu'en fait, ils s'y sont mis à deux pour avoir ma peau :

Pluton, lui aussi, est de la partie, et en même temps. Je reconnais que je suis vulnérable. D'accord, Jupiter et Pluton, vous êtes les plus forts. Je sais qu'à la fin du mois les foudres de Zeus doivent se calmer — ce sera déjà cela de gagné.

— Oh ! vous savez, madame Teissier, tant qu'on a la santé...

C'est ma voisine qui après avoir entendu la liste de mes doléances prononce ce truisme en partant. Je l'avais complètement oubliée, perdue dans mes considérations moroses. Elle a raison, me dis-je. Mais, vague zombi ou avatar éprouvé, que restera-t-il de ma santé le 1<sup>er</sup> juillet ?

Qui osera prétendre qu'une telle chaîne de petits faits désagréables procède du plus pur des hasards ? Ma question est en fait mal posée, car elle suppose que la réponse de l'astrologie n'est qu'intuitive, gratuite, finaliste, alors qu'elle est sous-tendue par une démonstration explicative, un langage qui permet de prévoir. De prévoir non pas ces petits faits, chacun dans ses détails, mais la caractéristique générale de ceux-ci. Ce qu'il faut noter, en matière de prévision, c'est que les manifestations d'une planète dissonante seront à l'image de sa symbolique générale — que j'ai déjà signalée quant à Jupiter : principalement problèmes financiers et légaux, pro-

cès, fisc —, mais que celles-ci pourront également revêtir une forme particulière, liée à la place de cette planète dans le thème individuel. Ainsi, j'en viens à un des aspects les plus troublants de cette dissonance jupitérienne : tous les trois ans, depuis mon adolescence, j'ai remarqué que je perds un ami au moment de la quadrature ou de l'opposition de cette planète. J'ai regardé en arrière : c'est régulier. En commençant par mon brave ami Roger. En 1978, c'est un ami avocat qui disparut subitement, nous créant un choc, à André et à moi-même. J'avais de la tendresse pour ce Poissons-Vierge corse, déchiré entre son rationalisme de Vierge et son intuition de Poissons, qui pratiquait l'astrologie, dressait les thèmes de tous ses clients et des juges, plaidant différemment suivant l'individu à défendre et le juge à convaincre.

En 1975, le jour même de l'aspect exact — on estimera la probabilité pour que ceci relève du hasard, si l'on songe que l'aspect exact ne l'est que durant une seule journée, en trois ans ! — je suis en train d'écrire, nuit et jour, ma défense de l'astrologie, lorsque le téléphone sonne, en ce lundi 24 novembre : François de Roubaix est mort, noyé. Mon grand copain François... Cela me fera un tel effet que durant plusieurs jours, je serai incapable d'écrire un mot, imaginant sa mort affreuse de plongeur sous-marin asphyxié. En septembre 1975, après qu'il eut composé la musique d'*Astralement vôtre*, la dernière de ses trois cents musiques de films, nous étions devenus amis. En Bélier sceptique et moqueur — du moins en apparence —, s'il se refusait à donner de l'importance à l'astrologie, il en était intrigué. Il m'avait donc demandé de faire une sorte de test sur lui-même. Assez stupéfait de cette psychanalyse express, lorsque cependant je lui avais dit qu'avant la fin de l'année, il risquait un accident — je pensais à un accident de voiture —, il m'avait ri au nez, me disait que les accidents, c'était bon pour les autres, qu'il se chargeait lui-même de son destin ; quelque chose comme cela.



C'est à l'occasion de sa mort qui vint à deux jours près en même temps que le suicide d'un autre ami, Jacques, que je découvris cette triste correspondance cyclique dans ma vie. J'en cherchai l'explication astrologique et la trouvai immédiatement : Jupiter est en Maison 1 dans mon thème — celle du Moi —, ses dissonances m'affectent donc en profondeur ; mais, qui plus est, il régit mes deux secteurs des amitiés et des épreuves, les Maisons XI et XII. Il est donc normal que je souffre à travers mes amis, lorsque Jupiter est négatif. Pour parfaire la démonstration, il faut signaler que, de son côté, le Soleil (affecté dans ces dissonances) gouverne le secteur de la mort dans mon thème, régissant le Lion (qui, chez moi, couvre la Maison VIII). CQFD. Depuis, je sais que 1981, puis 1987, pour ne parler que des prochaines échéances de Jupiter, m'enlèveront chaque fois un ami cher. 1984, où Jupiter sera en conjonction avec mon Soleil, sera, j'espère, au contraire, éclatant. Si je suis toujours là.

Un domaine où l'astrologie — et la connaissance de son relatif (soyons prudente) déterminisme — est une mine de savoir et d'observations passionnantes, c'est celui de la santé. Mon expérience quotidienne, dans ce secteur comme dans les autres, me dit que la chronobiologie ou la cosmobiologie — peu importent les termes, c'est la chose qui est essentielle — devrait, dans les années qui viennent, faire de grands progrès. Il s'agit en gros de la discipline qui étudie les phénomènes physiologiques en fonction du moment, en fonction des cycles naturels de l'homme, rythmes circadiens, saisonniers ou autres.

Paracelse, le grand médecin astrologue du XVI<sup>e</sup> siècle, qui ne concevait pas que l'on pût être médecin sans être astrologue, avait déjà constaté que l'heure où est absorbé un remède n'est pas indifférente, que l'effet est relatif au moment d'ingestion. La science moderne a confirmé ces principes qui apparaissaient jusqu'ici comme extraits de gri-

moires moyenâgeux et poussiéreux. La même quantité de poison fait ou ne fait pas mourir la souris selon le moment où il lui est administré. D'ailleurs, sans aller chercher les souris, nous savons tous d'expérience que, tel soir, apéritifs, vins, cafés, digestifs, cigarettes passent impunément ; que tel autre soir, c'est la crise de foie et une migraine assurées pour le lendemain. À quoi imputer ces différences ? Je sais, quant à moi, que l'explication réside dans la conjoncture du jour par rapport à celle de la naissance.

Je me rappelle à ce propos un cas stupide, mais éloquent. Dans un grand hôtel d'Aix où André était venu me rejoindre lors d'une émission de télévision faite en plein air (j'y traitais le thème de Debussy), à la mi-juillet, nous prenions notre petit déjeuner avant de partir dans les Cévennes pour les vacances. Sans grand enthousiasme, je pris un croissant dans le panier : ils me paraissaient gras et indigestes. Ils l'étaient, mais peut-être un autre jour les aurais-je supportés ; ce jour-là, ce malheureux et unique croissant me causa des douleurs abdominales telles que je ne pouvais plus me tenir debout. En voiture, je gardai une bouillotte sur le ventre, bus de la tisane de thym emportée dans une thermos et honnis la nouvelle lune toute fraîche qui faisait de moi cette chose larvaire. Oh ! ce n'était pas la conjonction du Soleil et de la Lune qui m'était si malfaisante ; mais le fait — je le découvris durant le trajet en automobile — que cette conjonction se produisait à 24° du Cancer (signe de l'estomac), exactement au carré de mon MC (facteur de santé également). La chose était si spectaculaire, si démonstrative, que je voulus — entre deux geignements — en faire profiter mon époux. Celui-ci hocha la tête, comprenant vaguement, mais soupçonnant, comme le ferait tout novice en matière astrologique, que je faisais du finalisme. Ô solitude de l'esprit, apartheid du savoir marginal, combien vous êtes durs à assumer !...

Un autre exemple concerne mon amie Rirette. Depuis plus

d'une décennie que je la fréquente, je lui connais une santé de fer ; pas une de ces femmes dolentes et geignardes qui se plaisent à énumérer leurs maux pour meubler la conversation. Quelle ne fut donc ma surprise lorsqu'en ce mois de mai, je l'appelai et que, d'une voix éteinte, elle me relata les soixante-douze heures mémorables qu'elle venait de vivre. Mémorables par leur caractère dérisoire et uniformément pénible : elle les avait passées au lit, rigide, quasiment momifiée par une céphalée continue qui lui rendait impossible aussi bien toute lecture que toute conversation et insupportable le moindre rai de lumière.

— Tu as une crise de foie carabinée, lui dis-je, ou alors, tu as pris froid.

— Mais non, je t'assure. Rien qu'un coup de massue qui m'est tombé dessus, comme ça, sans crier gare. Inexplicable.

— Tu devrais consulter un médecin, lui dis-je.

C'est ce que je vais faire, car jamais de ma vie je n'ai connu de tels maux de tête. Mais, rappelle-toi, Elizabeth, ce que tu m'as dit à propos de ma révolution solaire que je t'ai priée de me faire.

— Tu évoques là mon amère victoire sur ton specticisme d'antan...

— Oh ! je t'en prie, ce n'est pas le moment de te moquer de moi. Je me souviens que tu m'as dit, entre autres choses, que j'étais exposée aux maux de tête, cette année. Regarde dans tes papiers, tu veux ? Je m'en souviens, car je m'étais dit que tu devais te fourvoyer, puisque je n'avais jamais eu tendance à ce genre de malaise. J'avoue que je suis ahurie.

— Je vais vérifier, car je ne m'en souviens plus.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je retrouvai en effet, l'indication, dans sa RS de névralgies possibles, avec une Lune dissolue en Maison VI (la santé) située en Bélier (la tête).

Voyons, me dis-je, si les transits, de leur côté, corroborent

cette probabilité. Là, franchement, je fus étonnée de la précision du ciel : ma pauvre Rirette (qui ne méritait plus guère son surnom) bénéficiait, si je puis dire, d'une double dissonance de Mars et Mercure en Bélier en ce 1<sup>er</sup> mai, par rapport à son ascendant et sa Vénus natals et de deux ou trois autres aspects funestes que j'ai oubliés. J'en conclus une fois de plus que lorsque transits et RS sont convergents, il se passe à coup sûr quelque chose. Un mois s'écoule ; entre-temps, les céphalées ont disparu comme par enchantement.

Quatre semaines, jour pour jour et, cette fois, c'est Rirette qui m'appelle, affolée.

— Ma chérie, gémit-elle, j'ai une tumeur au cerveau.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as vu un médecin ? Tu es sûre ?

— Je n'ai pas encore le résultat des analyses que le Dr L... m'a prescrites, mais je suis sûre qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans mon crâne pour que je souffre comme ça. Tu ne peux pas savoir : c'est à se cogner la tête contre les murs, à se jeter par la fenêtre, car cela n'arrête jamais. Je ne dors plus ! J'ai peur, Elizabeth. Et Pierre a peur aussi. Au fait, qu'as-tu vu dans tes archives de Faust ? C'est pour quand l'opération ? Ou alors, tu as peut-être vu que j'allais y rester ? Dis-moi.

— Rirette, calme-toi. Je t'ai déjà expliqué que la mort ne jaillit pas comme cela d'un thème, comme un diable d'une boîte ! Attends, je prends mes outils et je reviens, car c'est tout de même très intéressant, tout cela.

— Oui, bien sûr, geint-elle, je suis pour toi un cas astrologiquement intéressant. Charmant, c'est ça, l'amitié, hein ? Bon, va voir, ajoute-t-elle dans un souffle d'agonie.

— Rirette, lui dis-je triomphalement après un instant ; ne t'étonne pas de ce qui t'arrive, écoute : avant-hier, la Lune se retrouvait exactement au même endroit que le 1<sup>er</sup> mai, lors de

ta première crise ; bon. De plus, le Soleil était en carré exact à ta Lune natale et surtout, tu avais cette même conjonction de Mars et Vénus en Bélier qui, cette fois, était en opposition à ton MC. Et les aspects de ta RS confirment encore une fois ces transits. Bref, la conjoncture, très similaire à celle d'il y a un mois, a produit les mêmes effets. Au fait, où en es-tu de tes analyses ?

— Justement, je les aurai demain.

Le lendemain, elle me rappelle, perplexe :

— Je n'y comprends rien, dit-elle. Tout est excellent. Le toubib a dit qu'avec de tels résultats, je suis partie pour vivre cent ans. Tu y comprends quelque chose, toi ? Ne me dis pas qu'il suffit d'un conditionnement planétaire *ad hoc* pour tout à coup présenter des symptômes nouveaux, comme ça, qui vous tombent du ciel, si je puis dire. Dis, Elizabeth, tu m'écoutes ?

Dans sa candeur astrologique, Rirette venait de soulever un passionnant sujet de recherche : des conjonctures critiques plaideraient-elles en faveur d'une étiologie astrale de nos malaises ?

Autrement dit, les causes de ceux-ci seraient-elles à rechercher essentiellement dans le ciel ? Même si le simple énoncé fait bondir certains de mes lecteurs positivistes, je suis au regret de leur dire que je penche vers une réponse scandalusement affirmative.

Comment, cependant, mettre à l'épreuve ce supposé déterminisme astral, si ce n'est en le narguant ? Si ce n'est, après avoir prévu un danger, en le bravant ? Car notre sentiment de liberté n'est peut-être que le reflet de notre ignorance ? En limitant celle-ci par des expériences personnelles, nous ferons peut-être connaissance avec nos limites, si limites il y a ; avec nos contraintes. Le *mektoub* islamique sera alors débusqué, contraint de montrer son visage. Combien souvent,

que ce soit par désinvolture, curiosité spéculative, indépendance, orgueil, ou simplement par obligation, me suis-je prêtée à ce jeu dangereux qui, pour moi, est une des voies sûres de l'expérimentation. Je dois avouer que presque chaque fois, je vis la concordance des faits avec le climat astral prévu et, parfois, comme on dit, je me mordis les doigts d'avoir agi aussi légèrement.

Une de mes dernières expériences de ce genre se situe à la mi-février 1980, le 16 exactement, lors de l'éclipse totale du Soleil qui, invisible depuis nos contrées, devait se produire à 3 heures de l'après-midi, à 26° du Verseau.

La tradition est très sévère pour les éclipses, leur attribuant — jusqu'à la prochaine éclipse — des drames et des catastrophes collectives (sur les régions couvertes par son cône d'ombre) et individuelles (sur les êtres qui ont dans leur thème un point sensible situé à l'endroit du Zodiaque où se produit l'éclipse). C'est ainsi, par exemple, que Mussolini fut pendu dans l'année qui suivit une éclipse solaire qui avait eu lieu sur son Soleil natal. Ce qui, bien sûr, ne veut pas dire que les Verseaux — ou les Lions, signe opposé — du 16 février ou du 18 août auront une destinée aussi tragique ! Henri Gouchon pense qu'il y avait certainement quelque chose de vrai dans cet axiome traditionnel, ayant observé de fréquents accidents cardiaques (le Soleil) ces jours-là, sur les natifs visés.

Qu'avais-je, moi, dans mon thème, qui pouvait être récepteur de cette conjoncture prétendue nocive ? En dehors de ma Part de Fortune — située à quelques degrés — rien. Est-ce que celle-ci pouvait suffire à m'apporter des misères ? J'étais en revanche assez inquiète pour ma fille Marianne dont le Soleil natal et l'ascendant à la fin du Scorpion étaient également touchés (par effet de quadrature).

Mais, zut ! Il faisait très beau. Nous étions à la montagne, à Villars où, entre deux chapitres de mon livre, j'amenais mes

filles skier. Je n'allais pas gâcher leurs vacances de Mardi gras par des craintes dont le fondement était... disons, hypothétique. J'avais bien, en regardant ma RS, calculé que je me trouvais, en ce 16 février, de surcroît, sous une opposition de Mars. Bof, on allait bien voir. Je ne ferais pas d'imprudences, voilà tout. Et je ne lâcherais pas mon petit Scorpion des yeux. Isabelle me paraissait hors de danger.

Et hop, nous voilà embarquées dans le petit train.

Et hop, nous voici lancées sur les pistes. Après un interlude délicieux au restaurant — y a-t-il quelque chose de meilleur qu'un bon sandwich agrémenté d'un verre de Fendant, après deux heures de ski ? — les joues un peu empourprées par le grand air et la chaleur du chalet, nous ressortons, repartons sur nos skis. Il est trois heures et je veux garder un peu de temps et de force pour écrire tout à l'heure. Oubliés, totalement évanouis, mon Mars dangereux, la vilaine éclipse solaire. Nous filons vers la vallée inondée de soleil.

— C'est extra, hein, les filles, dis-je. Quel pied !

Juste à ce moment-là, le plus bêtement du monde, mes spatules partent en avant, me laissant derrière, et je tombe en arrière, la tête heurtant violemment mes skis. Le vol du croissant, quoi, ou de la truite. Mais il paraît que je ne bouge plus, que je suis dans les pommes. Brancard, descente impressionnante, moi ligotée à ras du sol—on ne veut pas me perdre, dit le bon Samaritain—, grelottant de froid, par réaction probablement. Service de radiologie, radios. Je suis toujours curieusement dans le brouillard, ne me préoccupe de rien ; même mes filles me sont sorties de la tête. Je flotte...

Et c'est à travers un brouillard que je vois le docteur me mettre une minerve cruelle qui semble méconnaître mon anatomie, tant elle me fait soulever le menton. Comme une somnambule, accompagnée d'Isabelle et de Marianne, je rentre à l'appartement. Je vais dans la salle de bains et me regarde

dans le miroir, flanquée de mon engin qui me fait ressembler à un chameau arrogant, moi qui me sens si misérable. Et alors là, soudain, je réalise. Je crie, terrorisée, car je viens seulement de prendre totalement conscience de la réalité de mon accident. Jusqu'ici, donc, j'étais dans une semi-conscience, semblable à l'état de rêve. Je suis prise de panique.

— Où suis-je ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

Impossible de me dominer. J'éclate en sanglots. Marianne, affolée, se met à pleurer et demande à sa sœur pourquoi je pose des questions pareilles.

— Maman sait bien qu'elle est avec nous, gémit-elle.

Au milieu de ma crise qui a quelque chose de métaphysique, car comment s'apercevoir sans horreur et sans vertige que l'émergence d'un sentiment de réalité plus aigu vous fait considérer le moment passé comme un rêve, alors qu'on sait, logiquement, que c'était aussi la réalité ? Quel est, dans ces conditions, le critère de la réalité ? Métaphysique, oui, fut mon expérience, celle de la relativité de la réalité. Me reviennent en mémoire les *Méditations métaphysiques* de Descartes où celui-ci, déjà, posait le problème : qu'est-ce qui nous prouve que lorsque nous nous croyons éveillés, nous ne rêvons pas ? Ce que j'avais toujours considéré comme une question philosophique théorique, à la limite oiseuse, voilà que je viens de la vivre. Et ce ne fut pas drôle. Je plains les malades mentaux qui perdent ce sens de la réalité ; quand il vous quitte, on est une sorte d'astronaute. Plus de repère, plus de pesanteur, plus d'assise. L'enfer.

Marianne a été choquée de voir sa mère complètement déboussolée. Ce fut sa manière à elle d'être traumatisée par l'éclipse. Je fis de multiples efforts, dans les jours qui suivirent, pour la rassurer. Je crus que c'était gagné, lorsque quelque temps après, nous vîmes ensemble mon camarade Peter Falk, à la télévision, dans Columbo, flanqué, lui aussi,



de ce déplaisant instrument qui le faisait ressembler à Erich von Stroheim.

— Oh ! maman, tu as vu ? dit Marianne, il est comme toi : il ne sait pas où il est, le pauvre.

Non, définitivement, cela ne me réussit pas de faire l'avocat du diable. Et quand je songe que je suis tombée à trois heures de l'après-midi, moment exact de l'éclipse, je ne peux qu'accuser celle-ci, stupéfaite, troublée...

Estimer notre frange de libre arbitre, c'est mesurer le décalage entre ce qui est prévu et ce qui arrive effectivement. Si ce qui arrive est d'un ordre différent, il y a deux explications : ou l'on s'est trompé dans ses prévisions, ou le libre arbitre existe. Mais délicate est la frontière entre l'être et le non-être, entre l'acte réel et l'acte virtuel. Lorsque seul le danger, la menace d'un fait surgissent, n'est-ce pas suffisant pour corroborer une prévision ? C'est la grande question. La question que je me pose encore une fois, le jour où, à Paris, ayant constaté d'après mes transits que je courais un danger d'accident, et obligée de me rendre à un rendez-vous en ville, j'ai néanmoins pris ma voiture. Marianne est là, aussi, assise derrière. J'ai dû l'emmener pour la montrer au pédiatre. Je fais très attention, roule moins vite que d'habitude. Grand bien m'en prend. Au moment où, sur la vaste place de Colombie, je redémarre — le feu s'est remis au vert — un gigantesque camion à remorque arrive à toute vitesse en sens perpendiculaire, brûlant carrément le feu rouge. Je n'ai que le temps de freiner à fond pour le laisser passer en trombe, à un mètre de mon véhicule. J'arrive de l'autre côté du carrefour, vidée de toute énergie, les mains moites, le cœur battant la chamade. Je regarde derrière ; Marianne joue tranquillement, alors que l'ange de la mort est passé tout près de nous, il y a un instant.

À quoi a tenu notre survie ? À deux raisons, principalement : au grand espace de cette place, qui m'a permis de voir

arriver le monstre et de freiner ; à ma méfiance exceptionnelle aujourd'hui, due à mes pronostics. Je dois probablement en ajouter une troisième : la Providence.

Mais une question me hante encore : si je n'avais pas eu connaissance de ce danger, autrement dit, si je n'avais pas été astrologue, notre destinée aurait-elle été différente aujourd'hui ? Et puis cette autre : les étoiles peuvent donc indiquer des faits simplement virtuels qui ne s'incarnent pas vraiment ? Bien sûr, voyons, puisque les états psychiques, les états d'âme sont aussi des reflets. Après tout, cette peur, cette violence virtuelle, je les ai vraiment vécues. Le cosmos ne fait pas de différence entre le visible, le manifesté et l'invisible, le virtuel, les deux représentant des facettes d'une seule et même réalité.

Mais je suis vivante et Marianne aussi. Et si, face à l'immensité du Temps et de l'Espace, cela est superfétatoire, négligeable, j'en suis aujourd'hui bien reconnaissante au ciel.

Si l'individu vit et meurt au rythme des cycles planétaires, il est bien évident que les masses, les collectivités, les civilisations évoluent, se meuvent à ces mêmes rythmes. L'astrologie, à ses débuts sumériens fut, on le sait, collective, l'astrologie *généthliaque* ou individuelle n'étant apparue que bien plus tard, en Grèce.

J'ai déjà évoqué plus haut le plus grand, le plus impressionnant des dix grands cycles que constituent entre elles les planètes lourdes de notre système solaire. Je veux parler du cycle de 500 ans, rendez-vous planétaire entre deux géants, Neptune et Pluton. Toutefois, ce sont quarante-cinq cycles en tout (dont le plus petit, entre le Soleil et la Lune, n'est que de 28 jours) qui brassent notre univers, retentissant sur tout ce qui vit.

Parlant des échéances majeures du ciel, j'ai mentionné que la prochaine est pour demain, pour aujourd'hui, pour

le début de ces années 80 où l'*indice cyclique de concentration planétaire* va chuter de façon spectaculaire, en fait de façon unique en tout notre XX<sup>e</sup> siècle. Le second temps fort avant l'an 2000 se situant entre 1988 et 1993. C'est alors que devrait se refermer le cycle ouvert en 1821 entre Neptune et Uranus, qui a vu naître le capitalisme. Faut-il penser dès lors que cette idéologie aura fait son temps ? On peut le croire, la fin d'un cycle amenant la mort de quelque chose et un renouveau d'autre chose. Si l'on songe, de surcroît, que 1988-1989 verra l'achèvement de deux cycles importants, l'un entre Saturne et Neptune, associé au communisme et symbolique de la gauche, et l'autre entre Saturne et Uranus, associé à la droite (aussi bien monarchie que fascisme, ou régimes impérialistes), on peut se demander à quoi ressemblera ce monde de demain qui, en quelque sorte, attend son Messie, cherche son sens nouveau.

Pourquoi associer ainsi des cycles planétaires à des mouvements historiques ? Pas d'arbitraire là-dedans, ni de gratuité. Quand on considère les temps forts de ces cycles, on s'aperçoit qu'ils correspondent chaque fois à la manifestation politique d'une tendance particulière. Prenons un exemple <sup>15</sup> : le cycle Saturne-Neptune associé au communisme russe. Il est de 35 ans, ce qui veut dire que tous les 35 ans — les mi-temps et quarts de temps correspondant respectivement à 17 et 8-9 ans — ces deux astres entrent en conjonction.

1848 : apparition du communisme ;

1917 : révolution russe ;

1953 : mort de Staline ;

1980 : les deux planètes sont en quadrature. L'URSS bouge ;

1989 : ?

Si l'on considère les positions planétaires de Leonid Brejnev,

---

<sup>15</sup> Lire à ce propos : A. Barbault, *Les Astres et l'Histoire*, éd. Pauvert.

Sagittaire du 19 décembre — hélas ! je n'ai pas connaissance de son heure de naissance —, on constate qu'entre décembre 79 et fin septembre 80, il subit une méchante quadrature de Saturne sur son Soleil, ce qui est très dévitalisant sur le plan physique et représente un défi sur le plan de l'action. Il est intéressant de noter que l'invasion effective de l'Afghanistan correspond au premier passage dissonant de Saturne dans son thème. Dieu sait ce qui se passera avant l'échéance du second. Novembre-décembre 1980 pourrait être un moment critique également pour le chef soviétique, à cause d'un double carré exact de la conjonction Jupiter-Saturne en Balance par rapport à son axe Cancer-Capricorne.

Revenons à nos moutons et à nos cycles planétaires, dont le grand astronome-astrologue Claude Ptolémée recommandait déjà l'étude : « Il faut, disait-il, surveiller avec soin chacune des conjonctions des planètes, car c'est par elles que l'on acquiert la connaissance des forces mystérieuses qui produisent dans le monde la génération et la corruption. » Entendons que la génération se fait sous les cycles ascendants (lorsque les planètes se séparent après une conjonction), alors que la dégradation, la corruption d'une civilisation se fait sous les cycles descendants (quand les planètes se rapprochent après l'opposition à 180°). Notons que, comme en 1914, deux seulement des dix cycles sont actuellement ascendants, alors qu'au début de l'an 2000, la proportion sera inversée : un monde nouveau sera né, ce qui est une considération consolante en ces temps troublés.

Autre exemple de cycle qui semble réfléchir une entité historique, le cycle Jupiter-Saturne qui est de 20 ans et qui semble être le cycle européen par excellence. Après 1961, où l'Europe des Six est définitivement constituée — 1921 ayant marqué avec le traité de Versailles un nouveau statut européen — on peut s'attendre à ce que l'Europe fasse, en 1981, un pas définitif vers son homogénéité.

En 1982 a lieu une autre échéance importante, plus inquiétante, celle-là, puisqu'elle est liée au cycle éprouvant pour l'Europe, semble-t-il, de Saturne-Pluton (cycle de 33 ans). Conjonctions successives de ces deux planètes: 1914, 1947 (l'image européenne pâlit avec l'ouverture de la guerre d'Indochine et l'indépendance de l'Inde) et 1882. Ce cycle semble être à relier avec la Chine (Mao succède à Tchang Kaï-Chek lors de la deuxième conjonction citée) et lors de l'opposition desdites planètes, en 1931, se place la guerre de Mandchourie. Novembre 1982 sera sûrement pour cette région du globe un tournant important.

C'est le couple Jupiter-Neptune qui semble présider au destin de la France, puisque l'on trouve sous leurs conjonctions (qui ont lieu tous les 12-13 ans):

1792: I<sup>re</sup> République;

1804: fin de cette république;

1830: le grand mouvement révolutionnaire qui va faire tache d'huile en Europe;

1869: III<sup>e</sup> République en 1970;

1945: IV<sup>e</sup> République;

1958: V<sup>e</sup> République.

L'élection de V.G.E., en mai 1974, se place sous un carré de ces deux planètes qui sont donc, là aussi, dans un rapport signifiant.

Faisons un rapide survol de l'avenir immédiat. Si l'on considère que:

- dès octobre-novembre 1980 les planètes du système solaire vont de nouveau se rapprocher de façon exceptionnelle, que l'indice de concentration sera donc extrêmement bas;
- en 1981, va se reproduire la conjonction Jupiter-Pluton, pour la première fois après 1968 qui a vu essai-

mer à travers la jeunesse européenne un mouvement de révolte ;

- en 1981, l'Europe semble concernée tout entière par la conjonction Jupiter-Saturne, probablement en positif, d'ailleurs ;
- le 1<sup>er</sup> septembre 1980 se reproduit le même semi-carré entre Jupiter et Uranus que le 1<sup>er</sup> septembre 1939 ;
- entre le 4 et le 11 novembre, tous les astres du système solaire (y compris Soleil et Lune) se rassembleront sur seulement trois signes : le monde va vivre des heures de haute-tension !
- novembre 1982 verra une échéance semblable, avec Saturne-Pluton, à celle de 1914 ;
- l'indice cyclique ne commence à remonter sensiblement qu'après février 1984 ;
- le 17 octobre 1981, une conjonction entre Pluton et le Soleil peut mettre le feu aux poudres (même configuration que le jour de l'assassinat de Dollfuss, chancelier d'Autriche, en juillet 1934)

...que faut-il conclure ?

Que le monde est en plein accouchement, en pleine mutation ; qu'il danse sur un volcan, et nous avec lui, désinvoltes ou angoissés suivant notre nature et suivant les moments. Que, plus que jamais, me semble-t-il, nous devons être vigilants, de bonne volonté envers nos voisins, mais non pas faibles, afin de préserver nos libertés, nos droits et la dignité humaine. Sans être alarmiste, disons que la situation est grave et que tel l'apprenti sorcier, nous risquons, par négligence ou lâcheté — par impuissance ? — de nous trouver soudain submergés, quand il n'y aura plus rien à faire, sauf à subir. Car, dans mon tableau noir ci-dessus, j'ai omis de citer un élément primordial que, masochistement, je garde pour la fin : les taches solaires.

André Barbault, éminent astrologue-chercheur de notre temps, spécialiste en astrologie mondiale, a découvert un rapport entre les années d'indice cyclique minimal et les années d'activité solaire maximale : ce sont sensiblement les mêmes, ce qui s'explique astronomiquement très bien (mais déborderait le cadre de ce livre). Disons simplement avec lui que « le Soleil s'agite davantage lorsqu'il est décentré du système solaire. »

Ce qui importe et qui est maintenant admis universellement, même par les détracteurs de l'astrologie — qui ne se doutent pas du rapport évoqué —, c'est la constatation suivante :

Le nombre d'événements historiques remarquables s'élève d'autant plus que l'activité solaire approche des maxima. Le cycle de taches solaires — projection dans le cosmos de toutes sortes de particules, flambées de rayonnements sur des milliers de kilomètres — est de 11-12 ans, correspondant au cycle de Jupiter ! D'après des recherches impressionnantes opérées par le P<sup>r</sup> Tchijevsky, comprenant une étude systématique sur 80 pays et sur 2 500 ans, ces taches seraient à l'origine des grandes migrations de masses, des révolutions, guerres, épidémies, famines, catastrophes en général. Selon ces résultats, 72 % de toutes les épidémies psychiques correspondent aux maxima de taches solaires et il ajoute : « Plus un crime est rapproché du moment où les taches solaires atteignent leur maximum d'intensité, plus la responsabilité du coupable se trouve amoindrie. »

Après la psychologie des profondeurs, voilà un autre paramètre déculpabilisant. Mais là, je digresse. Quoi qu'il en soit, le P<sup>r</sup> Tchijevsky était un fameux précurseur, puisqu'il présenta sa thèse — 872 pages ! — en 1918, devant l'université de Moscou. Le sujet, un régal pour l'astrologue, le voici : *Recherches sur la périodicité des processus historiques du monde*. Pour corroborer les résultats de ce chercheur méritoire, Bernard

Millet, astronome à l'observatoire de Nice, constate: «Il est curieux que correspondent à des maxima d'activité solaire les années 1789, 1830, 1848, les révolutions russes de 1905 et 1917 ... Ainsi que 1968 ! Malheureusement, ajoute-t-il, les terriens ne sont pas assez sages pour ne faire leurs révolutions que tous les onze ans.»

C'est que, monsieur l'astronome, il faut imbriquer tous les cycles les uns dans les autres, faire une synthèse difficile (car l'histoire, n'est-ce pas, ne se répète pas) pour avoir une chance d'expliquer le reste ... Ces autres révolutions !

J'oubliais de dire l'essentiel: 1979-1980 sont des années de maximum d'activité solaire. Le bilan astral, pour les années à venir, semble donc assez inquiétant. Sera-ce forcément une troisième guerre mondiale ? Bien qu'on puisse le redouter, épidémies, séismes, désordres géophysiques, mutation de la civilisation par conquête de l'espace... ou par l'hégémonie de la femme —qui sait ?— «feraient aussi bien l'affaire», cyniquement parlant.

Cependant, à mes yeux, le spectre de la guerre surnage, menaçant. Tant pis si l'on m'accuse de jouer à Cassandre ou au loup. Je préfère assumer le risque du ridicule d'une prévision trop pessimiste que celui de me reprocher un jour de n'avoir pas exprimé mes supputations et mes craintes, par pusillanimité pure.

Conclusion (apportée par les travaux d'un savant russe non astrologue): le déterminisme historique est lié au déterminisme astral.

Faut-il par exemple —et si oui dans quelle mesure ?— lier le suicide collectif des membres d'une secte de Guyana, qui a fait frémir le monde entier d'une horreur incrédule, avec cette activité solaire ? C'est bien possible, puisque, véritablement, il s'agit en l'occurrence d'une épidémie psychique. Atterrée comme tout le monde, mais ayant à ma disposition un outil



d'investigation que tout le monde n'a pas, j'ai cherché à voir ce qu'il avait pu y avoir d'exceptionnel dans le ciel de ce noir samedi de novembre 1978. Oui, quelle était la conjoncture en ce 18 novembre, mois du Scorpion, mois des morts ?

Je suis restée interdite, car je continue d'être, je serai toujours étonnée du miroir céleste des actions humaines. Les ingrédients de ce breuvage fatal, de ce cocktail mortel sont les suivants :

- une conjonction exacte Neptune-Mercure qui ôte l'esprit critique en enflammant l'imagination. Neptune, c'est le trouble, la chimère, le mirage ; Mercure, la pensée ;
- un carré exact entre Mars et Saturne, image de brutalité, de cruauté (c'est l'aspect typique du meurtrier), avec Pluton-Mars qui est ici en orbe de conjonction ;
- une conjonction entre le Soleil et Uranus qui signe le dépassement de soi (Uranus) à travers la destruction (le Scorpion) ;
- enfin, en guise d'épices vénéneuses, le trigone Jupiter-Mars, aspect synonyme d'action expéditive — aussitôt dit, aussitôt fait — et le carré entre Jupiter et Vénus qui peut signifier soit abus de confiance ou d'autorité, soit — qui sait ? — une atmosphère trouble, morbide, dont la luxure n'est pas exclue.

Si vous mélangez tous ces ingrédients, vous obtenez un climat assez proche de celui qui dut présider à cette triste cérémonie, déviation de l'instinct de vie. L'autopsie astrale, cependant, si elle est satisfaisante pour l'esprit, ne laisse pas de nous inquiéter à la pensée que de tels égarements collectifs pourraient se renouveler.

Cependant, le déterminisme historique passe parfois par le déterminisme individuel, lorsqu'il s'agit des grands de ce monde, qui font rejaillir sur celui-ci leur nature particulière,

leurs défauts, leurs qualités, leurs chances et malchances personnelles. C'est ainsi que, depuis quelque temps, le monde est suspendu aux décisions, ou indécisions, de Jimmy Carter — Balance, ascendant Balance, signe par excellence de l'hésitation et de la non-violence. Gandhi et, avant lui, saint François d'Assise, étaient de ce signe.

Mais la politique d'un pays aussi ambitieux exige, hélas, d'autres dialogues que ceux que l'on peut engager avec les oiseaux. Je plains de tout cœur ce président, car décider, pour une Balance, c'est dur, pour une double Balance, c'est deux fois plus dur et quand il s'agit de décisions d'une portée aussi extravagante, gageons qu'il s'agit alors d'une torture lente qui peut carrément virer à l'aboulie.

Si l'heure que l'on m'a communiquée est bonne, son Soleil se situe en Maison XII, ce qui tendrait à accentuer le fait qu'il doit se sentir prisonnier d'une situation, pris au piège. En voyant son thème, je me demande s'il n'y a pas là une histoire de karma, une facture passée à payer, mais ceci est purement intuitif. La Lune Noire est terriblement puissante et dissonante ; elle se situe d'ailleurs en IX, ce qui peut indiquer que la pierre d'achoppement, le défi de Jimmy Carter, c'est l'étranger. La réalité semble corroborer cette idée, si l'on songe à l'énorme, à l'absurde problème iranien, qui risque de jouer le rôle de Sarajevo, si ce triste privilège n'est pas revendiqué par le problème afghan. La force de Carter, ce sont ses supporters qui sont nombreux, ses amis, surtout ceux de son entourage direct ; et puis certains de ses collaborateurs, qui peuvent être très efficaces, alors que d'autres sont dangereux (Mars est à la pointe du secteur des subordonnés).

Domage, en tout cas, que cette éminente Balance n'ait pas demandé conseil à un astrologue avant de décider de son opération-éclair (et ratée) en Iran, fin avril 1980. Et, si par hasard il l'a fait — *who knows ?* —, celui-ci aurait pu, aurait dû voir immédiatement le fait suivant qui m'a sauté aux yeux, dès

que, apprenant cette consternante nouvelle, je me précipitai sur mes éphémérides et sur le thème du président américain.

Voici : exactement en novembre 1979, lorsque les otages furent pris, Pluton transitait le degré exact de son ascendant, c'est-à-dire qu'il se trouvait à 19° de la Balance, amenant pour Carter les perturbations que l'on sait. Pluton progressa lentement jusqu'à presque 22°, début février, pour ensuite revenir sur sa position exacte qu'il avait en novembre, par rétrogradation (apparente). Et ce en fin avril 1980 !

Le déterminisme est plus époustouflant encore ; la position, le 4 novembre 1979, de Pluton est : 19°59'. Celle de la même planète le 25 avril, jour de l'opération de Tabas : 19°59'. Entre les deux, la planète s'est un peu promenée et lorsqu'elle s'est retrouvée pile au même endroit, il y a eu un second temps, une phase corollaire de l'événement du 4 novembre 1979 ! On croit rêver devant tant de précision astronomique et devant la docilité de nous autres hommes, marionnettes suspendues au fil du ciel, et qui l'ignorons magnifiquement. Vainement, présomptueusement...

Qui dit déterminisme, dit prévision. Hélas, en ce qui concerne les élections de novembre 1980, les astres de Carter sont grimaçants et moqueurs, car ils laissent l'astrologue, comme l'âne de Buridan, devant ce casse-tête américain : toutes les planètes font des aspects doubles et cependant significatifs, car exacts — ce qui reflète l'importance de ce moment pour le président et son ambiguïté. Franchement, il y a autant de bon que de mauvais. Significative à coup sûr est la conjonction sur son Soleil, à ce moment-là, de Saturne et Jupiter. Cela peut être constructif, mais il faudrait considérer ce qui s'est passé il y a 29 ans, lors du dernier passage de Saturne au même endroit. C'est là que la consultation prend tout son sens, car les planètes catalysent des choses et des événements différents suivant les gens, tout en gardant des caractéristiques communes.

Enfin, pour statuer, il faudrait surtout comparer ses chances astrales avec celles de ses rivaux. Ce qui est certain, c'est que, quelle que soit l'issue, ce sera une issue limite, sur le fil du rasoir. À première vue, le thème de Ted Kennedy, Poissons ascendant Capricorne, se révèle, à ce moment-là, moins favorable. Son ascendant sera tourmenté par un mauvais et double carré. Une curiosité est à noter, la position exactement identique du Mars de Kennedy et de Carter : 260 du Verseau, ce qui, soit dit en passant, n'est pas la meilleure position pour cette planète de la volonté. Celle-ci, cependant, peut être orientée vers une action humaine et généreuse, avec, néanmoins, le danger d'en rester aux idées. Le plus curieux, c'est que ce Mars commun se place exactement sur le point même où, le 16 février 1980, eut lieu l'éclipse. On ne peut guère penser que cela facilitera l'accomplissement des vœux de l'un et de l'autre, ou alors, ce sera dur !

Quant à notre président français, qui a été perturbé, lui aussi, par le carré Neptune-Saturne depuis l'automne 1979, dissonance qui jouait sur ses possessions matérielles nuisibles à ses aspirations (secteurs II et XI) — est-ce à relier à ce qui lui fut reproché dans l'affaire des diamants ? — il devrait avoir un dernier trimestre 1980 assez éclatant, puisque la conjonction Saturne-Jupiter transitera et sa Lune et son ascendant, situés en Balance. Et, comme il a été élu, en mai 1974, sous un transit de Saturne sur son MC, il ne devrait pas avoir à redouter le passage de cette même planète.

À première vue, il semble plausible qu'une initiative brillante et très constructive, née fin novembre-début décembre 1980, produise des fruits appréciables avant août 1981. Ce pourrait, d'après une certaine logique astrale, concerner un problème européen. En tout cas, la conjoncture lui paraît clémente, peut-être même consacrante, pour toute la période citée, ce qui, je suppose, lui sera d'un certain bénéfice, voire d'un bénéfice certain, puisque sa réélection se situe dans cet

intervalle. (C'est là une approche, et non le fruit d'une analyse exhaustive, je l'avoue, afin d'éviter de peser si peu que ce fût sur les décisions de mes compatriotes.)

Si l'on se penche brièvement sur le thème de Margaret Thatcher, Balance elle aussi, mais ascendant Scorpion, on constate que, chez elle aussi, la Lune Noire, symbole de défi du thème, se situe dans le secteur de l'étranger, alors que, chez Valéry Giscard d'Estaing, par exemple, elle se situe dans celui des amis qui semblent ne pas lui apporter tout ce qu'il en attend. En octobre 1982, le Premier ministre britannique devrait commencer un nouveau cycle de sa vie : Jupiter transitera son ascendant. En voyant son thème, l'astrologue n'est nullement étonné du surnom métallique de cette grande dame de la politique. L'ascendant en Scorpion, d'une part, la conjonction Soleil-Mars, de l'autre — ce qui en fait une martienne agressive — à quoi s'ajoute une tension entre Pluton et Mars, les deux planètes les plus dures du Zodiaque, rendent bien compte de la « dame de fer ». La concernant, il serait tout à fait à propos de citer l'expression main de fer dans un gant de velours, le velours étant bien sûr à relier au charme vénusien de la Balance, son Signe solaire.

En ce qui concerne Helmut Schmidt, Capricorne du tout début — né à 0° de ce signe — et ascendant Vierge, ce personnage doté, par la prédominance de l'élément terre, d'un grand réalisme et d'un puissant sens pratique, si sa fonction n'a pas toujours été, depuis octobre 1979, facile à remplir, il a joui en même temps de ressources vitales exceptionnelles qui ont probablement compensé l'éprouvant passage de Saturne sur son ascendant qui l'assombrit depuis décembre. Lui aussi commencera, en juillet 1980, un nouveau cycle de 12 ans. Je ne connais pas la vie de cet éminent personnage, mais on peut supposer qu'il y a 12 ans, il a innové une phase nouvelle de son existence. Qui sait, s'il aime les courses de régates, peut-être l'apprendrai-je un jour « de la bouche du cheval »,

comme on dit en anglais. Ce que l'on nomme hasard fait si bien les choses !

En revanche, comme tous les Capricornes, Helmut Schmidt aura un cap difficile à passer, au moment où son ami Valéry Giscard d'Estaing sera — théoriquement, si aucun aspect gros comme une maison ne m'échappe — comblé. Je veux parler de l'automne 1980. Ce passage critique durera jusqu'à l'été 1981, de quoi faire appel à toutes les réserves de persévérance et de courage de la petite chèvre du Capricorne — qui chevrote tristement en écrivant ces lignes pessimistes qui la concernent également. Mais, on le sait, le malheur des uns fait le bonheur des autres ; et on ne peut pas être toujours du côté des autres !

Je faisais plus haut mention de l'équation évidente qui suit : déterminisme = prévision possible (puisque le déterminisme implique des lois). À ce propos, je voudrais signaler que, contrairement à ce que beaucoup croient — ce sont ceux qui, au demeurant, doutent plus qu'ils ne croient ! —, l'astrologie a plus d'une prévision juste à son actif ; en fait, celles-ci sont légion, si on se donne la peine de les extraire de la gangue des erreurs. Mais enfin, si l'on tenait rigueur aux scientifiques reconnus de toutes leurs erreurs d'appréciation ou d'orientation, des impasses où fréquemment les ont conduits leurs recherches, de leurs tâtonnements, on peut se demander où en serait le prestige de la science ?

Citons les prévisions justes qui me reviennent en mémoire. Le grand Keppler prédit la mort du duc de Wallenstein ; Carion, l'éclatement de la Révolution française ; Nostradamus, l'astrologue de Catherine de Médicis, prédit la date exacte de sa propre mort <sup>16</sup>, de même qu'une astrologue amé-

---

<sup>16</sup> À un ami qui vient lui rendre visite le 1<sup>er</sup> juillet 1566, Nostradamus déclara : « Demain, au soleil levant, je ne vivrai plus. » Le lendemain, il était mort.

ricaine, Evangeline Adams, qui mourut en 1932. Morin de Villefranche prédit, lui, la mort de Louis XIII avec exactitude, ainsi que celle de nombreux contemporains. On sait que Richelieu tint son astrologue caché derrière un rideau pendant que Louis XIV naissait, afin d'avoir son thème avec la plus grande précision possible — Richelieu était Vierge et n'aimait pas l'à-peu-près ! Plus près de nous, le Suisse K.E. Krafft eut une destinée singulière qui met l'accent sur les dangers de tomber juste. En effet, ayant prédit l'attentat de la brasserie de Munich, en novembre 1923, contre le Führer, il fut arrêté pour complicité ! Plus tard — il avait été relâché — Gœbbels lui demanda de traduire les prophéties de Nostradamus. Lorsque Hess passa en Angleterre en 1941, les astrologues servirent de boucs émissaires et ils furent persécutés, envoyés dans des camps. Krafft lui-même mourut en route pour Buchenwald.

La connaissance faustienne a toujours été explosive, parce qu'incomprise, donc louche. Mentionnons en outre l'assassinat du président Kennedy qui fut prévu à la fois par le Français Jean Viaud et par l'Américaine Jane Dixon. Et puis, quoi qu'en dise l'astronome Couderc, féroce et fanatiquement contre l'astrologie, 1968 fut prévu également...

Ceci étant fixé, revenons à une question clé : dans quelle mesure peut-on prévoir ? Les critères les plus spectaculaires devraient être les accidents graves, mortels ou pas, sur le plan de l'« événement » ; et du suicide sur le plan du déterminisme psychologique, parce que l'un comme l'autre sont des coups de hache dans une destinée, des tournants abrupts, non linéaires, donc significatifs. Autrement dit, peut-on apprécier, au vu d'un thème, quelles sont les chances, plutôt les malchances, pour que s'accomplisse l'un de ces faits violents ? La réponse est : certainement et à coup sûr.

Cependant, cela restera peut-être à l'état virtuel, latent, l'horlogerie céleste, en perpétuelle évolution, ne sonnant

peut-être jamais l'heure cosmique qui serait un catalyseur des tensions et dysharmonies dangereuses du thème natal.

Imaginons celui-ci comme une carte perforée d'information, d'une structure particulière qui est sollicitée à vibrer, réagir à certaines formules astronomiques (exemple un carré Pluton-Mars natal). Chaque fois qu'une planète, dure de préférence, comme Saturne ou Uranus, va se trouver en conjonction, en opposition ou en carré à cette structure natale, le danger existera un peu avant, pendant et après l'aspect exact (c'est-à-dire l'angularité parfaite de l'aspect). Suivant les secteurs concernés à la fois par le carré natal et la planète transistante, on pourra évaluer dans quel domaine cette dissonance cosmo-biologique s'incarnera ; il pourra aussi bien en résulter un divorce, qu'un accident d'avion ou la perte d'un être cher si ce vilain aspect n'est que partie d'une conjoncture générale, car, en principe, une seule mauvaise planète en transit négatif ne suffit pas pour provoquer des catastrophes.

Mais c'est à ce niveau qu'on peut commencer à parler de fatalité. Chaque fois que l'on considère le thème d'un sujet touché gravement — jusqu'à la perte de la vie —, une chose est manifeste : tout se passe comme si le ciel s'était donné un funeste rendez-vous pour enfermer le sujet — son thème — dans une espèce de toile d'araignée d'aspects maléficiés qui se renforcent l'un l'autre. Et le sujet s'écroule, le pont tombe, terrassé sous une trop lourde charge qu'il est incapable de porter. C'est le matraquage cosmique.

C'est là peut-être l'aspect le plus impressionnant du métier d'astrologue, cette rencontre avec l'inéluctable sous forme de chiffres et d'angles d'une absolue précision. C'est là, certes, ce qui tend à développer en soi une sorte de terreur mystique, lorsque l'on constate l'occurrence, puis l'effet d'une conjoncture sur mesure, qui vient briser l'être fragile que nous sommes.



Parlons clair : aussi bien en ce qui concerne la probabilité d'accidents ou de mort violente qu'en ce qui concerne les tendances autodestructrices, les pulsions suicidaires, on peut dire si elles sont présentes ou non. Mais toute personne qui a une dissonance Soleil-Mars n'aura pas forcément une mort accidentelle si d'autres facteurs compensent cette configuration ; celle-ci peut même n'être vécue que sur le plan psychologique, à travers une combativité extraordinaire. C'est le cas apparemment du double Bélier Raymond Barre, qui a un thème de père Fouettard, se complaisant dans l'adversité et la lutte.

A propos de ce dernier, j'ajouterai qu'il nous fallait bien, en France, cette signature astrale doublement martienne — et belliqueuse — pour accepter le défi d'une conjoncture mondiale qui se dégrade de plus en plus depuis 1975. J'avoue que je ne puis m'empêcher de sourire devant les attaques véhémentes dont il est l'objet. Sans le défendre, ni lui, ni les autres qui tiennent en main les destinées des nations, je souligne ici simplement qu'il est toujours facile de critiquer un capitaine qui fait face à la tempête quand on n'est pas à la barre (pardon !). Et surtout quand on est ignorant de la force réelle de la mer...

On peut avoir une dissonance Lune-Saturne et une autre entre Mercure et Saturne, plus une Lune Noire sur l'ascendant sans se suicider. On ne pourra certes pas éviter de graves dépressions, mais si on a beaucoup de valeurs Lion ou Taureau, si Jupiter s'allie heureusement à Vénus — par exemple —, cela créera un pendant salutaire. Un astrologue attentif et qui aurait des réserves inépuisables de temps devant lui pourrait conclure avec certitude si oui ou non les tendances dangereuses, quelles qu'elles soient, triompheront, à condition de dresser les thèmes des proches du sujet.

Car, et c'est encore un aspect absolument merveilleux de l'astrologie, les thèmes sont des vases communicants, entre

personnes qui ont des rapports relativement marquants, bien sûr. Mais cela joue pour les rapports positifs — amour, affection, amitiés — aussi bien que pour les rapports de heurts, de haine. C'est ainsi en faisant le thème de mon ami belge, Ph. W..., dont le frère était mort récemment dans un stupide accident d'avion, que je trouvai la date de l'accident de ce dernier, à deux jours près. Philippe en fut ahuri et ses amis avec lui. Moi aussi d'ailleurs. Et, ce qui est le plus stupéfiant, c'est qu'en dressant par la suite le thème du pauvre Gémeaux accidenté — où la mort s'inscrivait de façon si fatale que cela me donna la chair de poule —, c'est seulement avec un décalage de plusieurs jours (cinq, je crois) que je pus situer l'accident mortel. Il était plus évident dans le thème du frère qui était vivant !

Mais dans la carte du ciel de la victime, un aspect exact dissonant jouait à la naissance sur la planète qui régissait les voyages par air, car la Maison IX des voyages était en Balance, signe d'air.

Sublime langage chiffré de l'astrologie, fasse le ciel que je n'y devienne jamais sourde, je ne pourrais plus me passer de sa mélodie. Plus que douce, elle est presque ineffable, et tel est son piège.

Mon chant des sirènes à moi, c'est toi, ô Art royal des astres.

Que dire alors du cas de Marie, jolie brune genevoise, doux Poissons ascendant Vierge, qui eut le chagrin fou de perdre son fils de quinze ans dans un accident de cyclomoteur. Elle me demanda, m'implora de voir, si de tout temps, cette chose indicible, impossible à vivre et qui devait pourtant être vécue, si cela était inscrit quelque part. Je la comprenais. La fatalité, aussi dure soit-elle, contient quelque chose de rassurant ; elle implique un ordre ; or un ordre, aussi rude fût-il, appelle la soumission. Le désordre, le hasard aveugle, gratuit, absurde, voilà l'horreur !

«L'absurde naît de la confrontation entre notre appel humain et le silence déraisonnable du monde», dit Albert Camus. Mais si ce silence était raisonnable ? Pour pouvoir répondre, deux choses étaient à considérer pour chacun, mère et fils : les tendances du thème natal contenaient-elles en germe ce malheur familial ? Les aspects du jour fatal étaient-ils révélateurs ?

Tendances de la mère : une destinée générale attristée (MC dissonant) ; la planète qui habite le secteur des enfants est reliée à la Lune Noire, située dans celui des épreuves ; les deux maîtres de la Maison des enfants sont : l'un Saturne (planète sombre, elle aussi reliée à la Lune Noire) et Uranus situé dans le secteur de la mort. Enfin la Lune (psychisme de la mère) est reliée également à la Lune Noire et par un aspect exact — les aspects exacts, comme déjà dit, ont toujours une incidence sur les faits de la vie. L'opposition entre Lune Noire et Mercure signifie ici épreuve par un enfant adolescent.

Tendances du fils : une Lune noire pile conjointe au Soleil (la malchance porte sur l'intégrité physique du Moi) ; un carré exact entre le Soleil et Mars (l'impétuosité, les accidents), situés respectivement dans le secteur des déplacements et celui des épreuves et, de surcroît, dans les Signes violents du Lion et du Scorpion ! C'est presque trop beau (pardon, trop atroce) pour être vrai ; je veux dire qu'on demanderait à un élève astrologue d'imaginer le thème type du candidat à l'accident de circulation grave, c'est ce schéma-là qui, à coup sûr, lui viendrait à l'esprit en premier lieu ! Ajoutons à cela la fameuse conjonction, très dure, de toute la génération des enfants nés entre 1963 et 1966 — entre Uranus et Pluton — qui a le malheur de tomber en première Maison du sujet (le Moi) et on peut alors expliquer que la violence latente de cette configuration s'exprimera éventuellement sur le mode auto-destructeur. Je pense que ce gamin était un vrai casse-cou, sur lequel glissaient tous les appels à la prudence.

Chez d'autres enfants de cette période, cette conjonction se manifesterait dans d'autres domaines (révolte destructrice, mais idéaliste dans les rapports avec la famille, ou dans le travail, les amours, etc.) et, afin d'éviter que ce noyau extrême et très dur —qui fait fi de toute sentimentalité— ne prime dans ces personnages qui seront bientôt adultes, leur entourage familial se doit surtout de veiller à conserver avec eux un contact affectif très profond, très valable ; leur équilibre est à ce prix. C'était là une digression.

Mais encore fallait-il, pour que ces menaces du destin se transforment en actes, en faits, que se présente une conjonction particulièrement violente.

Une seule configuration, forte et exceptionnelle, pour le fils (avec de petites dissonances bénignes qui se répètent très souvent, ne sont pas assez puissantes pour causer la mort, mais peuvent servir d'éléments déclenchants) : celle d'Uranus sur le Soleil (et la Lune Noire), unique, même dans l'existence potentiellement normale de la victime, puisque le cycle de cette planète est de 84 ans. On obtient alors, du même coup, le carré Uranus-Mars, typique de l'accident.

Quant à la mère, c'est principalement, lors de l'accident fatal, une opposition de Saturne (la mort) à Mercure, situé dans le secteur des enfants, qui rend compte de ce malheur, et puis un très vilain Jupiter, en double carré à la Lune (en IV, secteur de la famille) et à l'ascendant (l'affectivité). Cela, hélas, ne pourrait être plus parlant.

Il est bien évident que chez des sujets à thème natal moins catastrophique, les mêmes transits n'eussent pas provoqué la mort, mais seulement une blessure, voire un simple accrochage. C'est là où gît la fatalité, en fin de compte : dans les données de base que l'on traîne toute sa vie avec soi, comme son visage, son nom, sa voix.

Dans le cas du compositeur de musique de films déjà cité,

François de Roubaix, lorsque j'appris la très triste nouvelle de son accident, je me plongeai dans les positions planétaires du moment exact de sa mort, et je trouvai de multiples aspects maléfiques dans le détail desquels il serait trop long d'entrer. Je remarquai toutefois que Neptune (la mer) y avait une part essentielle. Je regardai plus attentivement le thème natal pour tenter d'y trouver la prédestination — ce qui avait pu pousser ce sympathique et sportif Bélier à courir vers une mort grimaçante à 36 ans, en pleine ascension, en pleine gloire, alors qu'il croyait aller se détendre aux Canaries. La gloire, elle, se dégageait de cette Part de Fortune conjointe au Soleil natal ; mais cette mort précoce et aquatique ?

Je constatai que j'aurais dû accorder plus d'importance à un aspect exact, que je n'avais pas relevé, celui entre Jupiter et Neptune, en opposition à 180°. Car Jupiter dissonant, c'est la malchance, le désordre, la dispersion ; Neptune, c'est la mer. Et François s'était perdu, égaré, dans une grotte dont il ne retrouvait plus la sortie. Le désordre, la dispersion, la mer, symboles fatals pour toi ce jour-là, mon ami, qui as survécu par-delà ton enveloppe charnelle, dans nos souvenirs, grâce à ta musique très particulière où la nostalgie saturnienne le dispute au rythme du Bélier.

J'ai cité, au chapitre consacré au courrier et parmi les lettres plaisantes et intéressantes, celle d'un ingénieur en aéronautique, très connu pour avoir été le pilote d'essai des Trident et Espadon, J.G.E., dont la carrière audacieuse fut brutalement interrompue par un terrible accident. Comme il m'avait à la fois amusée par des lettres pleines d'esprit et agacée par ses affirmations « relativistes » qui pour moi avaient un relent de nihilisme ; comme André, très féru d'aviation, le connaissait et m'en parlait comme d'un grand aviateur, une brève mais sympathique correspondance s'engagea.

Au courant de son accident, je voulus savoir — pour contrer son relativisme négateur de tout ordre, de toute vérité abso-

lue — si, là encore, la fatalité était au rendez-vous. C'était lui, en effet, qui m'écrivait : « Il n'y a de vérité nulle part ; tout n'est que croyance ou interprétation passagère et fallacieuse, même chez le scientifique le plus austère. Moi-même, tout compte fait, je suis un croyant et je peux me flageller de mes propres verges ... Le microcosme humain s'abuse en se déifiant. »

Je cherchai donc la fatalité — ou ce que, anthropomorphiquement, nous appelons telle —, bref, je cherchai l'ordre, la cohérence, je cherchai la rigueur.

Voici ce que je lui écrivis dans une lettre dont, pour des raisons techniques, j'ai gardé copie :

Dans cet immense jeu d'horlogerie aux cycles multiples et tous différents, le hasard veut qu'à certains moments privilégiés (en plus ou en moins) presque toutes les planètes se trouvent en bonne, ou en mauvaise, position. Quand il s'agit de la seconde variante, la mauvaise, c'est la catastrophe. Ce fut votre cas, le jour de votre accident où, comme on dit quand on fait de l'animisme, tout s'est ligué contre vous. C'est à ne pas y croire. Lorsque j'ai fait la synthèse de toutes ces configurations détestables — dont certaines, isolées, eussent suffi à expliquer ce qui arriva ! — je me suis demandé à quel facteur vous deviez d'avoir survécu et, sinon, à quelle providence ?

Cette synthèse, la voici. Il y eut, à la fois, ce jour-là :

1. Saturne sur votre Mars, typique des accidents (périodicité : 7 ans) ;
2. Neptune sur votre Mars (tous les 41 ans !)
3. Jupiter opposé à la Lune noire (tous les 3 ans) ;
4. Uranus carré à votre Mars, et typique également des accidents (tous les 21 ans) ;
5. Uranus conjoint à la Lune et Mercure natals et opposé au MC — destinée (périodicité : 84 ans !)

6. Mars carré à l'ascendant (imprudence); aspect exact (périodicité: environ 9 mois);

7. Soleil conjoint à Saturne (périodicité: 1 an).

Ce qui a joué, je pense, en votre faveur, c'est Jupiter sur votre Soleil et votre Vénus (périodicité: 12 ans). Sans conteste, c'est l'explication que vous soyez toujours de ce monde, ce dont nous nous réjouissons !

Mais vous rendez-vous compte de cette fantastique rencontre cosmique, hélas si fortement négative pour vous ? Et vous rendez-vous compte que celle-ci fut, au contraire, pour des individus X, une conjoncture exceptionnellement chanceuse ? De quoi abonder dans votre sens relativiste... mais en étant au contraire définitivement déterministe ! Mais pour cela, je reconnais que la technique astrologique est un instrument indispensable ; sinon ce formidable déterminisme nous échappe.

Cela dit, la curiosité scientifique a primé dans l'exposé que je viens de vous faire, alors qu'il s'agit de votre chair, de votre sang, de votre vie. Excusez, je vous prie, cette légèreté, cette inhumanité qui n'en sont pas, sachez-le.

Autrement dit, sous de mauvais transits arrive la chose impossible, la chose incroyable, la réaction en chaîne de circonstances malignes qui, soudain, semblent manifester de démoniaques affinités entre elles. Nous avons tous des aventures de ce genre engrangées dans nos mémoires, qui nous laissent, aujourd'hui encore, incrédules devant l'apparente intention cachée qu'elles semblent sous-tendre. Mon accident de Genève est typique à cet égard. Mais heureusement cela marche aussi dans l'autre sens et parfois on peut ainsi jouir d'une chance insigne, d'une veine insensée, de la même façon ; et de la même façon, nous la constatons, cette chance, incrédules, frappés d'une reconnaissance éperdue et enfantine pour ce cadeau du ciel, que, d'ailleurs, nous percevons comme tel, une fois gratté le vernis de la pensée rationaliste

qui nous éloigne de nos sources profondes. C'est l'évasion impensable d'un prisonnier, la sauvegarde miraculeuse du soldat quittant une tranchée dans l'instant qui précède sa destruction par une bombe ou une grenade. (Ce fut le cas de mon grand-père maternel, à Verdun.)

En d'autres termes, les mauvais transits semblent endormir les bonnes dispositions natales et accentuer les mauvaises ; les bons transits, eux, endorment les dispositions natales négatives et exaltent les bonnes. Cela explique les fluctuations de la destinée aussi bien que celles du caractère, et notamment ces métamorphoses soudaines où l'on ne reconnaît plus son conjoint, où les parents ne reconnaissent plus leur enfant : le psychisme est sollicité par une conjoncture violente qui le pousse à sortir de lui-même, à muer.

Car la loi astrologique de base peut se résumer ainsi : à chaque configuration correspond un événement ou un climat psychique précis — dépression, exaltation, sérénité, euphorie etc. ; à chaque événement correspond une configuration. Ce qui complique les choses, c'est l'analogisme et la complexité de l'astrologie qui font qu'un même événement ou même climat psychologique peut s'exprimer à travers plusieurs sortes de configurations et qu'une même configuration peut recouvrir plusieurs événements qui seront tous parents par le symbolisme. Ainsi, le passage de Jupiter sur une planète dans le secteur IX des voyages et du psychisme peut aussi bien apporter au sujet la joie de découvrir une autre civilisation, un continent nouveau, que celle d'explorer de nouveaux domaines de la connaissance ou de traverser une phase particulièrement optimiste (ou religieuse) de l'existence.

En parlant de transits, j'aimerais signaler que certains contretemps nous arrivent sous des transits négatifs, contretemps qui nous agacent souverainement et dont nous devrions, si nous étions moins ignorants, remercier le ciel. Ce fut pour moi le cas dernièrement ; je pensais que ce jour-là



les choses n'iraient pas toutes seules, sans savoir toutefois où cela accrocherait. À un feu rouge, un agent s'approche de mes pneus, les tâte, les regarde, tourne autour de la voiture, me demande de m'arrêter. Zut, me dis-je, en voilà un qui s'ennuie et qui cherche à meubler son temps en faisant perdre le leur aux autres. En maugréant contre mon Mercure dissonant, je m'exécute.

— Vous avez deux pneus lisses, constate l'agent sans animosité apparente. Vous savez ce que cela coûte comme contravention ? C'est cher, très cher...

— Mais, monsieur, je tombe des nues ; je n'en sais rien.

— Vous pouviez vous tuer avec ça. Sur une route mouillée, je ne donne pas cher de votre peau. Or, pardonnez-moi, mais ce serait dommage.

— Je vous promets que je les change dès ce soir ; là, j'ai des rendez-vous l'un après l'autre tout l'après-midi, soyez gentil, monsieur, laissez-moi partir !

— Partir ? Jamais. À la rigueur, j'accepte de peut-être oublier la contravention si vous faites poser des pneus neufs dans les deux heures qui suivent. Rendez-vous au commissariat, laissez-moi vos papiers.

Qu'on imagine ma rogne, ma rage, en redémarrant. Tout un après-midi désorganisé (pour moi, banlieusarde qui groupe ses courses parisiennes, c'est encore plus contraignant), pour deux pneus ! Mais, le soir, lorsque je raconte mon histoire à André, il me répond tout de go :

— Eh bien, tu es tombée sur un très chic type ; oui, tu m'as dit qu'il t'avait fait grâce d'une contravention salée parce qu'il était né à Alger comme toi. N'empêche que tu peux le bénir, lui et ton Mercure, car si ça se trouve, ils t'ont sauvé la vie. Tout simplement.

La vérité, parfois, sort de la gueule des Lions.

Même mécanisme de base dans mon histoire Chanel.

Licenciée, je sortis de cette maison, amère, mortifiée par l'injustice de cette intrigue de palais. En regardant les aspects planétaires de cette époque, je me rends compte maintenant que les planètes lourdes (les importantes) étaient positives, que seules, les petites, les inférieures (les passagères) étaient négatives, reflétant la réalité pour moi de ce moment tel que je le vécus. Et les étoiles avaient entièrement raison, car ce départ fut une étape nécessaire pour évoluer, voyager, faire des photos partout, gagner soudain cinq fois plus d'argent, commencer à faire du cinéma. Et moi qui pleurais de quitter la maison Chanel, cette prestigieuse prison...

Ne parlons pas du scandale d'*Astralement vôtre* qui me fut sur le moment si pénible à vivre et qui bâtit ma notoriété. De la même façon, c'est parce qu'il tomba gravement malade en Israël où il était parti en tournée, que l'acteur Daniel Gélin rencontra sa troisième femme qui n'était autre que son infirmière.

Moralité: une mauvaise conjoncture faisant en quelque sorte paravent peut vous protéger d'un bien plus mauvais pas; ou peut vous amener la chance de votre vie. Un train peut en cacher un autre; et nous, bovidés primaires, le regardons passer tristement, alors que nous devrions nous réjouir.

Le temps, hélas, nous manque pour entrer dans le détail des cas de suicides rencontrés et nous ne voulons pas lasser la patience du lecteur — ni ruiner notre éditeur. Pourtant, c'est là un problème fascinant. Ce que je peux conclure des tristes expériences vécues comme amie, comme témoin (ou les deux à la fois), c'est de nouveau ce même schéma de base, à savoir des dispositions psychopathologiques à la névrose ou à la psychose chez le sujet, toujours allié à des manques affectifs, un manque de confiance en soi et dans les autres qui aboutit à la solitude morale totale; une quête d'absolu frustrée, des pulsions autodestructrices violentes, un mal de vivre profond. En passant, il est intéressant de noter pour le psychanalyste

ou le psychologue que la configuration de l'enfance malheureuse et de la tendance dépressive est la même (Mercure mal aspecté par Saturne), comme si l'un entraînait forcément l'autre.

Dispositions de base funestes, sombres, dures à porter et qui deviennent sous certaines configurations passagères, encore plus lourdes, trop lourdes. Alors on déclare forfait, on se rend, on succombe.

Y a-t-il donc des signes prédisposés au suicide ? Oui et non. De façon absolument générale nous dirons que certains Signes, de par leur inclination propre, sont plus accessibles à l'idée de s'autodétruire, pour diverses raisons. Ainsi en est-il des Poissons, par exemple, signe mystique, panthéiste et pessimiste — Schopenhauer, philosophe du pessimisme, était Poissons, de même que le poète allemand Hölderlin qui mit fin à ses jours. Il est vrai que sous le romantisme, l'amour, le rêve, la mort, l'absolu aboutissaient à une impasse sur la trajectoire étriquée de la vie terrestre, impasse qui favorisait la fuite dans la mort. Gérard de Nerval, Géméaux tourmenté, qui se pendit dans des conditions mystérieuses, en fut un autre exemple. À ce sujet, mentionnons la dissonance Soleil-Neptune qui, souvent, est témoin d'une mort entourée de mystère.

Les Poissons, disions-nous, et puis le Capricorne. Curieusement, c'est parmi mes relations et amis de ce Signe que je compte le plus de suicides. L'explication vient peut-être de ce que ce natif, en correspondance avec le plus profond de l'hiver, se sent toute sa vie entouré d'une gangue de glace qui le fait douter de tous les attachements terrestres dont pourtant il a un besoin féroce, même s'il brigue le détachement et l'absolu. Ne parvenant pas au premier, découvrant l'absence, en ce monde contingent, du second, il suffit d'une grande vague de froid moral pour que, dans un moment de prétendue lucidité, il mette fin à ses jours.

Ce n'est qu'ainsi que je parviens à expliquer le départ d'un copain de quarante ans, d'une exubérante vitalité qui, malgré ses deux fils et une situation professionnelle médiocre, mais redressable, organisa sa mort, la prémédita amoureusement, en avertit, hilare, son entourage qui, bien sûr, n'y croyait pas — selon l'adage primaire : quand on le dit, on ne le fait pas — et se tira une balle de revolver dans la bouche. Je le pleurai dans ma voiture, entre Paris, où j'avais appris la nouvelle, et Chatou (modeste deuil, Jacques, je sais, mais si sincère).

Longtemps je restai obsédée par l'image fascinante d'un bras qui vous est tendu du fond de l'abîme, du bras de celui qui, lui, a osé ce qui, par moments, pourrait paraître la seule solution cohérente et logique, si la Vie, autoritaire, indiscutable, grandiose et stupide, ne vous retenait. Drieu La Rochelle, qui rationalisa son « mal de vivre », est l'exemple type du Capricorne suicidaire.

Mais tous les Signes, bien sûr, sont accessibles à cette terrible et irréversible maladie de l'âme. Jean Seberg, Scorpion (signe violent par excellence), partit au moment du transit très perturbant — que certains ne vivent jamais — d'Uranus sur son Soleil natal.

Quant à Robert Boulin, Cancer ascendant Poissons avec plusieurs planètes en Lion, il était un mélange d'émotivité (planètes en signes d'eau) et de fierté noble, idéaliste, sensible à l'opprobre (feu du Lion). Lorsque l'on apprit son suicide — sur lequel plane toujours un certain point d'interrogation — je me procurai les coordonnées de naissance de cet infortuné personnage politique et constatai que Saturne, planète d'épreuves et de mort, passait juste sur son descendant. Or, le descendant représente symboliquement l'adversaire, la société, l'Autre, les autres. La mort avait surgi par et à travers les autres, qui lui demandaient de supporter le scandale, le déshonneur, autrement dit, l'impossible. Rappelons que cette configuration ne devait se reproduire que 29 ans plus tard !

Et qu'importe si la société a elle-même tenu le glaive ou si elle le lui a mis en main ; pour l'astrologie, cela est détail, à la limite : elle fait la part mince à la marge entre intention et action. (L'islam, je crois, fait cette même assimilation. En ce qui concerne le langage astral, c'est le conditionnement psychologique qui compte : après tout, lorsque nous haïssons très fort quelqu'un, nous le tuons (symboliquement parlant).

Chez le Bélier, Signe vital par excellence, on trouve curieusement assez souvent des mentalités suicidaires, comme si le feu du Bélier se consumait alors lui-même, trouvant les nourritures terrestres trop plates et trop fades par rapport à ses aspirations. Je suis d'ailleurs convaincue que la vitalité est un paramètre algébrique dont la valeur négative est plus redoutable que l'absence de vitalité. On a Monterlhant, Van Gogh qui s'allient à d'autres Béliers vibrants dans ce que Miguel de Unamuno appelle « le sentiment tragique de l'existence » car on ne peut pas dire qu'Alfred de Vigny (qui constate : « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître ») ou Verlaine (« Comme la vie est lente, comme l'espérance est violente »), que Baudelaire ou, plus près de nous, Marlon Brando ou Jacques Brel (« atteindre l'inaccessible étoile ») soient des Béliers primaires et gais comme on imagine de Signe dans une typologie... primaire.

Les tendances suicidaires sont donc fonction, là encore, d'un thème individuel et non d'un signe particulier. Puis, au fil du temps qui passe, elles se manifesteront de préférence à un moment clé, à un moment charnière qui sera significatif par rapport au thème natal.

Une des découvertes les plus fascinantes que je fis en approfondissant l'astrologie — découverte qui, sur le moment, me parut absolument magique, recouverte du sceau d'un mystère divin — c'est l'interdépendance, la solidarité des thèmes de proches. Par exemple, le suicide d'Olivier, 19 ans, s'inscrivait non seulement comme une menace diffuse dans son

propre thème, mais était apparent dans celui de sa pauvre mère Sagittaire. En dressant la carte du ciel de ce Capricorne adolescent, la drogue, reflétée par un Neptune dissonant, me parut jouer un rôle dans sa disparition. Sa mère me confirma qu'il était probablement drogué au moment de son geste fatal, car on avait retrouvé dans sa poche des amphétamines très fortes.

Solidarité, jeu de miroirs que je constatai aussi dans la mort de Lucien Barnier, l'homme des médias, cette sympathique Vierge qui avait épousée une dame Poissons. Au moment où le cancer le frappa, Saturne était sur le Soleil natal de Lucien, mais il était opposé à celui de sa femme, ce qui, dans le langage astral, signifie « problème de santé possible soit pour le conjoint, soit pour le père » — symboles du Soleil. (En juin 75, en ce qui me concerne, je subissais cette même influence et mon mari et mon père furent l'un malade, l'autre opéré à quelques jours d'intervalle).

En face des forces cosmiques qui nous régissent, tirent les ficelles, je me mis à considérer que nous étions pratiquement impuissants, réduits à ne jouer que le rôle limité d'exécutants d'une partition déjà écrite et à nous imposée. Après avoir été nourrie de libre arbitre chrétien, j'en revenais au *fatum* grec, au *mektoub* arabe. C'est ce que, ce soir-là, je dis à Raymond Abellio, lorsqu'il vint dîner à la maison. J'étais alors très perturbée par le malheur de mon amie Jeanne dont le fils s'était supprimé bêtement, chez qui le masque hideux de la mort avait oblitéré l'amour d'une mère, la senteur d'une fleur, les délices d'une sonate de Beethoven. Devant ce non-sens de la vie, devant cet acte sacrilège confronté au thème du jeune homme qui démontrait une sorte de nécessité horrible (ou, en tout cas, la favorisait grandement), je ne pouvais pas, je ne pouvais plus croire à la liberté humaine, à notre sacro-saint libre arbitre. Celui-ci m'apparaissait comme un vœu pieux, idéal, certes, mais pas comme une réalité. Je dis tout cela à

Raymond Abellio, lui demandant son sentiment. Y avait-il, selon lui, une marge pour la liberté ? Pouvait-on, comme l'exprimait si bien ma correspondante, manier son destin ?

— Je ne pense pas, me répondit Abellio avec son accent rocailleux de Toulouse. Je pense comme Spinoza que « nous ne nous croyons libres que parce que nous ignorons les causes qui nous font agir ». Mais ce n'est pas une vérité bonne à dire. Elle encourage l'à-quoibonisme, la résignation. Alors qu'il s'agit de vivre son thème le plus pleinement possible et, si possible, de le dépasser. La polyvalence symbolique des facteurs célestes nous permet de le vivre à plusieurs niveaux, en quelque sorte.

— En somme, Raymond, la dernière liberté qui nous reste, c'est de vivre notre thème à des niveaux plus spiritualisés, conscients, ce qui nous donne une impression de choix ?

— Oui, mais cela reste une impression, dit le Scorpion philosophe. (Je n'étais pas convaincue.)

— Il y a pourtant un monde entre les différentes façons de vivre une Maison XII bien fournie : passer sa vie à l'hôpital ou au monastère, en prison ou en exil. C'est toujours une retraite, mais les unes sont subies, le monastère peut être choisi par goût. Ce n'est qu'un exemple parmi mille.

— Il n'empêche que toutes ces personnes vivront leur vie loin du monde, dans l'isolement. C'est l'attitude mentale qui compte, elle est commune à toutes ces destinées marginales.

— Alors, Raymond, je pose une question : si l'astrologie a réuni toutes ces formes du vécu sous un même symbolisme, est-ce par impuissance de les discriminer ou, au contraire, en laissant délibérément, si je puis dire, un jeu à l'homme pour mener son destin ? Dans le premier cas, c'est vous qui avez raison : l'homme est enfermé dans un déterminisme absolu ; dans le second cas, il y a de l'espoir.

Raymond Abellio essuie ses lunettes et répond :

— N'oublions pas que l'astrologie est une science empirique, ésotérique, bien que nous allions vers la fin de l'ésotérisme.

— Comme vous l'avez écrit dans votre livre du même titre, que j'ai trouvé passionnant. À ce propos, vous y contribuez, vous aussi, à cette fin de l'ésotérisme, en allant, comme vous le faites, faire des conférences sur ce sujet en compagnie de sorcières sulfureuses.

L'auteur de *La Structure absolue* explique :

— Puisque c'est là une évolution irréversible, à relier probablement, comme vous le dites, à l'ère du Verseau, autant faire en sorte que ce virage s'effectue dans de bonnes conditions ; nous avons tous deux la même conception là-dessus et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai accepté de préfacier votre premier livre. Revenons à ce que nous disions. L'homme étant un adepte — conscient ou inconscient — du symbole, il a certainement relié des événements cycliques — et de même contenu psychologique — avec des configurations données, ce qui lui a permis d'élaborer une sorte de lexique astral qui associe les passages de Mars à des périodes de turbulences psychiques, donc de dangers corporels également, de discussions, de rivalités ; qui associe les passages de Vénus ou de Jupiter à des périodes fastes où prédominent les choses agréables de l'existence, les plaisirs, l'amour, le succès, les œuvres artistiques. Bon, vous savez tout cela, Elizabeth. L'homme, depuis toujours sensible à cette structure absolue, à cette astro-anthropologie intégrale que lui propose le cosmos ambiant, puisque l'on retrouve le Zodiaque (dont Bachelard dit qu'il s'agit du « test de Rorschach de l'humanité enfant ») dans toutes les civilisations, absolument, eh bien, l'homme a désigné, dans un but d'unification, les climats psychologiques semblables sous les mêmes symboles, se réservant une illusion d'opter entre des variantes d'un même climat. Mais il est tout de même déterminé en dernière ressource, puisque, vous le savez, lorsqu'on regarde l'événement après coup, en le



comparant au ciel du moment, on en a toujours le reflet fidèle dans les astres.

— C'est exact et c'est très troublant. Même dans mes tentatives d'échapper à des influx négatifs, par exemple en pratiquant le procédé (contagieux puisque vous êtes allé à Lisbonne vous-même, cher Raymond, cette année, pour vous assurer les clémences célestes) de la rectification de la RS par un choix judicieux du lieu d'anniversaire, en fin de compte, on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre : on est toujours piégé par le destin en dernier ressort, comme si on devait passer sous ses fourches caudines.

— C'est certain, dit Abellio. Mais cela vaut tout de même la peine de ménager son point faible en faisant ce choix ; moi, je choisis un lieu favorable à ma santé, ayant des problèmes de ce côté-là.

— Donc, finalement, c'est bien ma mouche du train qui est le reflet de la réalité ? dis-je.

— La mouche du train ?

Abellio est interloqué.

— Oui. Imaginons une mouche enfermée dans un compartiment de train qui va de Paris à Marseille. Elle volette de-ci, de-là, se pose sur l'oreille poilue d'un dormeur, sur le filet, puis contre la vitre d'où elle contemple le paysage : elle se sent libre. Mais elle ne sait pas qu'elle est dans le train et qu'à ceci elle ne peut rien changer : elle sera à Marseille, ce soir, qu'elle le veuille ou non. C'est cela, je crois, l'image de notre prétendue liberté. Elle est à la mesure de notre ignorance, vous ne croyez pas ?

— Oui, c'est cela : « Nous croyons faire librement ce qu'il était écrit que nous ferions. » L'idée de hasard est anachronique et désuète ; elle fait encore partie d'une mentalité scientifique qui est dépassée.

— Tiens, vous me faites penser à cet autre Scorpion

qu'était Malraux, qui avait un sens de la rigueur, de l'analyse fouillée similaire au vôtre. Il répondit, je crois, la même chose, lorsqu'on lui demanda si l'histoire de l'humanité était le produit du hasard. Il dit ceci : Le marxisme du XIX<sup>e</sup> siècle a pataugé devant ce problème, parce qu'il ignorait le sens du mot aléatoire. Il fallait choisir entre « tout peut arriver » et « n'arrive que ce qui doit arriver ». Depuis l'émergence de la notion d'aléatoire en mathématique et en physique, nous savons maintenant qu'il y a d'une part du hasard et d'autre part de la loi... Comme si le hasard était dans la loi (c'est ça, ma mouche dans le train !). Nous sommes entrés dans le domaine du probable et de l'aléatoire.

— Oui, dit Abellio, saint Thomas d'Aquin ne disait pas autre chose lorsqu'il affirmait : « Les corps célestes sont la cause de tout ce qui se produit dans ce monde sublunaire ; ils agissent indirectement, mais tous les effets qu'ils produisent ne sont pas inévitables ». Du hasard et de la loi... Il est probable cependant que cet ecclésiastique formé à la scolastique a tout de même fait la part belle au libre arbitre chrétien, ne serait-ce que pour laisser à l'homme sa responsabilité face au choix entre le bien et le mal. Question de prophylaxie sociale et morale. C'est pour cela que l'ésotérisme est par définition connaissance cachée, car les vérités qu'il recouvre ne sont pas digestibles pour tout un chacun. D'où la nécessité de l'initiation.

— Alors, dis-je, peut-être peut-on assimiler le hasard, c'est-à-dire la liberté, à la pensée, à l'esprit, à la conscience ? C'est ce que pense notre ami Jean Carteret, ce philosophe et poète de l'astrologie que vous avez rencontré dans le public de *l'Huile sur le feu*. Il dit : « L'être est déterminé, la conscience est libre. » Mais de quel niveau de conscience s'agit-il ? Peut-on imaginer une mouche surdouée, qui saurait, elle, qu'elle est en route pour Marseille ?

Nous rions ensemble de l'image.

— Ce serait une fine mouche, comme vous, dit Abellio, qui se souvient de son ascendant Gémeaux, rieur et séducteur. Non, vous êtes, vous, ce que j'appelle une femme ultime : c'est ainsi que je désigne la femme achevée. Un homme n'en rencontre pas tellement dans sa vie. Avec votre mari assis là, en face, je prends des risques à vous dire cela, mais il sait qu'à mon âge...

— Vous êtes terrible, Raymond ; mais je suis très sensible à votre compliment. Vous savez que vous êtes du même mélange astral que Jean-Paul Sartre, mais inversé ? Tous deux philosophes, adeptes de la phénoménologie, vous plutôt de Heidegger que vous avez connu, et lui de Husserl, c'est assez parallèle comme démarche. Il était Gémeaux ascendant Scorpion, ce qui explique une certaine permanence affective — celle du Scorpion — définie par l'ascendant. Après tout, on l'a toujours vu avec Simone de Beauvoir. Alors que vous, c'est le contraire : votre ascendant se situe dans le signe papillonnant par excellence !

Ce soir-là, dans mon lit, je revenais sans cesse sur ce dialogue avec Abellio. En voilà un qui osait dire qu'il était totalement déterministe, ce qui, de nos jours, est encore pour beaucoup une hérésie de la pensée. J'avais tendance à le rejoindre en songeant que notre conception du monde est en grande partie conditionnée par notre constitution, « exactement comme un peintre s'en tient, malgré lui, à une certaine gamme de couleurs », comme me l'écrivait un peintre astrologue, J. Catta. Il existe bien, disait ce dernier, des issues pour l'expérience de la liberté, c'est-à-dire vers l'absolu (l'amour, l'art et Dieu). Mais, ces échappées qui nous transforment profondément ne sont accordées que pour une situation favorable de Jupiter et une certaine allure de la Maison IX, celle de l'évolution spirituelle. On aboutit de nouveau à la prédestination, « doctrine désolante », concluait le peintre. Pour moi, me dis-je, je ne la trouve pas désolante. Je dois être bizarre.

J'aime être intégrée dans un univers qui me comprend, dans un ordre qui m'inclut, moi et tous mes semblables. Mais je pense, à l'instar du grand Keppler, qu'une causalité grossière n'est que superstition ; qu'il existe un jeu, une marge, entre la nécessité absolue, mécanique, et le destin de l'homme : c'est le jeu entre le déterminisme et la grâce, qui est hyperconscience... ou Providence.

Einstein avait raison. Moi non plus, « je ne peux pas croire que Dieu joue aux dés avec le cosmos ». Cet ordre cosmique apparaît comme le reflet de l'œuvre grandiose du Grand Architecte de l'univers, dont le mystère semble devoir subsister aux yeux étonnés des hommes. La lumière sur ce problème se trouve peut-être dans ce que m'écrit un autre philosophe, François Brousse, poète mystique possédant l'astrologie et ses mythes : « J'admets que le libre arbitre peut toujours (?) s'opposer aux poids des constellations et des planètes. Mais il s'agit d'un effort individuel, gonflé d'ardeur et d'énergie. Les masses, beaucoup plus ductiles, palpitent et grondent au choc des étoiles. »

À chacun de nous de décider d'émerger ou non desdites masses.

C'est ce que l'adage antique veut mettre en lumière, qui dit : « Les astres gouvernent les hommes, mais le sage domine les étoiles. »

Il existe aussi un déterminisme fantastique au sein duquel l'homme peut jouer avec son propre clavier. « Nous sommes merveilleusement liés... et merveilleusement libres. Superbe cocktail<sup>17</sup> ! »

---

<sup>17</sup> Extrait d'une lettre de H. Radomski, poétesse et astrologue amateur.

## 17 — Ma passion et moi

*Il faut passer par les nuages.*

Billetdoux

Elle — ma passion — et moi avons des rapports très passionnels. Je veux dire ambivalents et forts. Je l'adore et parfois je la hais, par saturation ou par révolte contre son emprise abusive.

Je l'adore pour les joies secrètes, extraordinaires, qu'elle me donne. Elle est ma fille de joie. Mais elle n'est pas facile, oh non ! Chaque jour, je l'apprivoise davantage et, pour me montrer sa reconnaissance, elle a la charité de me faire savoir lorsque je fais fausse route. Oh ! pas sur le moment, en général. Elle est généreuse à retardement, comme par coquetterie, cultivant le suspense de l'attente.

Je dois me plier à ses caprices, à ses mystères, à ses signes ambigus : à moi de me débrouiller avec les miettes de langage symbolique qu'elle laisse tomber de sa table de riche ; à moi d'en extraire la quintessence, avec mes neurones de pauvre humanoïde en quête d'une proie grandiose. À moi de déchiffrer le rébus qu'elle me propose avec mon imagination entravée, mon sens imparfait de la synthèse. Car les éléments qu'elle me donne s'ouvrent sur de multiples possibles, multiples comme la vie elle-même. La réalité n'est-elle pas ce papillon aux mille facettes que nous essayons de happer, nantis de semelles de plomb ? Alors que nous tentons de la cerner, de la saisir, elle, tellement plus agile, plus riche et plus complexe que nos calculs maladroits et nos pauvres synthèses, subtilement s'échappe et parvient presque toujours à cacher à nos naïfs regards l'un de ses aspects secrets. Facétieuse et diverse, elle déjoue constamment notre attente, se présen-

tant à nos yeux ou plus tragique ou plus banale que nous la pressentions.

Ma passion ne fait qu'un avec moi et, bien qu'elle soit insupportable, parce qu'en dernier ressort c'est toujours elle qui a raison, je ne me rebiffe pas. J'ai devant elle l'humilité qu'on éprouve devant les faits, devant l'évidence. Si ceux-ci s'écartent de mes supputations, je reprends les données en fonction de l'événement qui s'est produit, en fonction du fait. Je raisonne par induction. Et, eureka ! celui-ci s'éclaire soudain autrement ; il s'explique. Dans mon évaluation, il s'avère que j'avais oublié ou sous-estimé un facteur. Je n'ai plus qu'à lui demander pardon, à Elle, de mon manque de subtilité et de rigueur.

Mille fois, ce scénario s'est répété, depuis que je la fréquente, Elle. Un exemple me vient à l'esprit, qui faillit me coûter la vie ; et ce, par deux fois en l'espace de vingt-quatre heures !

En juillet 1976, la conjoncture du moment était dangereuse pour mon intégrité physique. Dans le ciel se reproduisait un aspect natal négatif. Or, nous sommes terriblement sensibilisés aux phases des cycles qui mettent en relation des planètes qui l'étaient déjà dans notre thème natal. Je venais de terminer une période très agitée et très positive sur le plan professionnel et je projetais de partir dans le Midi avec Marianne. André était en voyage d'affaires et Isabelle passait une partie de ses vacances chez son amie Catherine, en Corse. Je n'avais pas voulu partir plus tôt, à cause du vilain carré en question. Le 13 juillet, estimant que j'avais calculé une marge suffisante, assoiffée de nature et de douce farniente, je me mis en route en compagnie de ma petite fille et de Michèle, sa nurse. S'il restait le moindre danger, eh bien, je redoublerais de prudence.

Nous arrivâmes saines et sauvées dans notre petit havre

cévenol et je poussai un soupir de soulagement. Je m'aperçus alors que le spectre de l'accident ne m'avait pas quittée durant tout le trajet, et peut-être était-ce ce qui m'avait protégée. Il n'en demeure pas moins que, avant d'aller rejoindre la foule bruyante et joyeuse qui commençait à lancer, dès le crépuscule, des feux d'artifice en l'honneur du 14 Juillet, je voulus prendre une douche et me rafraîchir.

En allumant le tube au néon mural, tout, soudain, explosa autour de moi. Une douleur aiguë paralysa mon bras droit, celui dont je m'étais servie et je poussai un cri, que dis-je, un hurlement tel qu'il terrifia Marianne, alors âgée de deux ans et demi, qui se tenait près de moi. Elle avait vu comme moi le tube exploser dans un jaillissement de lumière et prostrée se demandait, ce qui, là, était arrivé.

Ce qui était arrivé, c'est que j'avais bêtement allumé la lumière, probablement mal isolée, alors que je sortais, les pieds mouillés, de ma douche. Cet incident avait un rapport avec l'astre qui me menaçait, Uranus planète de l'électricité, comme dans le cas tragique de la mort de Claude François, lui-même très uranien, puisque Verseau.

Le lendemain, remise de mes émotions, je pris la voiture avec Michèle et Marianne; nous allions faire des courses pour approvisionner le réfrigérateur désert. Il faisait une chaleur caniculaire et, de surcroît, il était midi. Cette chaleur devait m'être fatale ou presque. À un virage en épingle à cheveux, que je pris un peu vite — mais en temps normal, je l'aurais parfaitement maîtrisé —, ma VW dérapa légèrement sur le macadam en fusion, alors qu'une autre voiture se trouvait soudain là, en face, pas tellement sur sa droite non plus. Comme la route était étroite, ce fut l'embrassade métallique; ce fut le choc. Affolée, je me retournai: mes deux passagères n'avaient apparemment rien. Dieu soit loué! Marianne avait bien poussé un cri de panique, mais la catastrophe s'était limitée à cela.

Les larmes aux yeux de reconnaissance, je descendis de voiture : en face non plus, il n'y avait pas de dommages corporels. Mais les deux véhicules étaient hors d'usage. Remorqués jusqu'à ma maison, nous échangeâmes nos adresses autour d'un pastis, d'humeur passablement aigre. L'«adversaire» était un jeune couple hollandais qui était venu camper dans les Cévennes et qui ne parlait pas français. En allemand, je leur dis que je me sentais d'autant plus vexée de cet accident que j'étais astrologue — et que je croyais être sortie de la mauvaise influence qui, depuis quelque temps, me concernait. Ils n'eurent pas le triomphe trop cruel. Je demandai alors au conducteur sa date de naissance. Stupéfaction : il était du 7 janvier. Et moi du 6 ! C'est tous ensemble qu'alors nous éclatâmes d'un grand rire.

Les deux paires de cornes des deux chèvres venaient de s'emmêler inextricablement. Et cela simplement, parce que je n'avais pas su évaluer l'orbe de cette vilaine dissonance, à savoir son rayon d'action au-delà de l'aspect exact. — C'est là, d'ailleurs, un sujet d'étude et de recherche primordiale qui fera avancer notoirement l'astrologie sur le sentier des sciences exactes : la mesure précise du halo, de l'orbe d'une conjonction, par exemple ; car la configuration est agissante en-deçà et au-delà de la conjonction exacte, et les orbes admis par les astrologues sont très arbitraires et appellent, de ce fait, une investigation systématique.

Souffrant de multiples contusions, en particulier aux genoux —zone attribuée à mon Signe solaire— je demandai au médecin du coin, un charmant Grec égaré dans les Cévennes, de venir m'examiner. Laconiquement, il déclara :

— Rien de grave. Serez-vous surprise si je vous dis que vous avez frôlé la mort de plus près hier soir dans votre salle de bain ? C'est votre bras droit qui vous a sauvée. Gauchère, vous seriez sûrement morte à l'heure qu'il est !

Oui, surprise, à coup sûr, je l'étais...



Face à la prévision, vu l'extrême complexité de la synthèse de facteurs enchevêtrés, on se trouve devant ce que j'appellerai le paradoxe de l'astrologue : d'une part, il s'attaque à plus parfait, plus riche, plus complexe, plus élevé que lui-même : la réalité ; d'autre part, il ne peut, par définition, appréhender plus complexe, plus évolué que lui.

Voici comment André Breton commente la complexité de cette synthèse : « Ce que j'ai toujours apprécié au plus haut degré dans l'astrologie, c'est le jeu multidialectique qu'elle nécessite et sur lequel elle se fonde ... Je tiens sa méthode pour le plus fécond exercice d'assouplissement de l'esprit. Démêler une destinée à partir de la situation des planètes et de leurs aspects mutuels dans les différents signes et maisons ... suppose un tel doigté que cela devrait suffire à frapper de dérision et à convaincre d'enfantillage les modes habituels de raisonnement synthétique. » C'est probablement cette complexité qui explique le jugement de Balzac : « L'astrologie est une science immense qui a régné sur les plus grandes intelligences. »

Décoder parfaitement la réalité ferait de l'astrologue un démiurge, un dieu. La seule illusion de cette aptitude suffit à donner à certains d'entre eux, hélas, une forme de mégalo-manie : celle du thaumaturge, du faiseur de miracles. Le fait de manipuler sans cesse quelque chose qui vous dépasse doit à mon sens, au contraire, être une école d'humilité. Songeons combien est risible l'attitude de certains domestiques qui s'enorgueillissent de la noblesse de leur maître ! Les erreurs d'appréciation, les échecs dans les prévisions doivent encourager à chercher plus loin, armés d'outils raffinés et précis, comme les statistiques et les ordinateurs. Quelle joie pour moi de pouvoir obtenir quasi instantanément le thème de Messaline, de Néron, de Lorca ou de Tolstoï dès lors que je me suis procuré les éléments de naissance indispensables ! Mon ordinateur américain est à cet égard une pure merveille,

même si le schéma que sort l'imprimante est de l'hébreu pour un non-initié ! Quel fantastique outil de travail, de recherche comparative, quelle mine de jouissances intellectuelles fabuleuses, qui me permet — pardon, me permettrait — de juxtaposer des thèmes de natifs éloignés de 10 000 ans, si notre modeste histoire humaine ne me déniait ce plaisir. Car, hélas, impossible de connaître les dates et encore moins les heures de naissance d'un Zarathoustra, d'un Moïse, d'un Démocrite ou d'un Bouddha. L'astrologue est ainsi frustré d'une matière première de premier choix.

À propos d'ordinateurs, ne doit-on pas considérer comme un signe des temps le fait que la firme qui fabrique le mien aux États-Unis ne parvienne pas à fournir, tant elle est submergée de commandes qui, par définition ne proviennent que de professionnels de l'astrologie — appelés à décoder les symboles et les hiéroglyphes imprimés ? Comme je le notais dans un article du *Monde*<sup>18</sup>, cette effervescence outre-Atlantique, autour de l'univers astrologique, se manifeste de plus en plus, là-bas, en particulier, dans le monde des affaires. Selon une revue américaine que je parcourais, de passage à New York, « des milliards de dollars changent chaque année de main », grâce à ces oracles robots : on détermine, avec leur aide, les dates de sorties optimales des produits nouveaux et c'est encore en fonction de leurs conseils — ou ukases ? — que les agents de change de Wall Street décident d'acheter ou de vendre, que les chefs d'entreprise s'associent ou embauchent leur personnel.

Cette utilisation appliquée à l'astrologie de la technique électronique, vise en l'occurrence surtout la vie économique, les espèces sonnantes et trébuchantes. En ce qui me concerne, son application la plus précieuse reste la recherche, les comparaisons de thèmes, en fonction de critères communs : les

---

<sup>18</sup> Paru le 7-10-79, sous le titre : *Cosmos en boîte*.

jumeaux, la profession, la mort précoce, la maladie, le suicide, etc. Ma passion et moi avons alors des rendez-vous intimistes, secrets, exaltants, où nous n'avons besoin de rien ni de personne. Sauf de temps. Car celui-ci, jaloux, passe trop vite et, facétieux, me ferait parfois presque oublier que j'ai une famille qui m'attend, là, au-delà de mon antre de D<sup>r</sup> Faust.

Elle... Elle déteste la foule — elle sait qu'elle y perd son vrai visage —, mais elle accepte de temps à autre que je la sorte, histoire de voir si son image dans le monde a changé. Pour éviter les malentendus oiseux, je lui ai préalablement enjoint de se taire. Mais elle a une telle présence que, tôt ou tard, malgré sa discrétion, on la questionne. Que dis-je ? on la met à la question ! Je la défends alors avec plus ou moins de fougue ou d'humour. Parfois, dans l'assemblée, se trouve quelqu'un d'assez initié pour me soutenir. Mais en général, hélas, et ses amis et ses ennemis la méconnaissent.

Rentrons vite, maîtresse adorée, avant que je ne te renie par mon silence lassé, avant que, comme eux, je ne te voie grossière et vulgaire mégère, alors que tu es cette fine et exigeante créature qui sans cesse me sollicite, m'interroge et me défie. Qui me torture aussi.

Que d'affres, en vérité, vécues en ton nom et pour l'amour de toi ! Grandeurs et servitudes de l'astrologie prévisionnelle, misère des pronostics faux... et misère des pronostics justes, mais redoutables, qui me font vivre des drames cernés de mystère dans les affres de l'anticipation !

Avec Mercure (planète des enfants) qui se lève dans mon thème, les miens me collent à la peau, à la chair. Je n'aurais pu vivre, je crois, sans enfants, mais en avoir me crée une angoisse presque permanente, un assujettissement à leur bonheur qui est hautement inconfortable. Ce n'est donc pas un hasard, si les craintes les plus pernicieuses que j'aie pu éprouver, si mes inquiétudes les plus irraisonnées et les plus folles les concernent, eux.

Dans ma RS de 1978, Mercure se trouvait conjoint à Neptune et à ma Lune Noire ; et, ce dans le secteur de l'étranger. J'en conclus que, dans l'année, j'aurais quelque problème avec ma progéniture, plus particulièrement en voyage. Neptune est symbolique, entre autres, d'illusions, de délire de l'imagination. Or, vu la polyvalence de signification en astrologie, cette configuration pouvait aussi simplement refléter la naissance de mon second livre, qui effectivement eut lieu en Espagne, cet été-là, car Mercure = le mental = l'écriture, Neptune = l'inspiration, la Lune Noire gardant sa signification de défi, d'épreuve.

Au jour J où j'attends la manifestation ponctuelle de cette configuration néfaste —on peut, je l'ai dit déjà, dater les climats pratiquement d'un jour sur deux dans une RS qui concerne l'année— rien ne se produit de toute la journée.

Mon esprit est libre de toute crainte, de toute appréhension lorsque, le soir, Carmen, la fille au pair qui vient de coucher Marianne, me demande si elle peut aller danser au village. Je n'ai aucune raison de m'y opposer. Isabelle veut alors profiter de l'aubaine et, ce qu'elle n'aurait pas obtenu à Paris, elle l'obtient en vacances, l'été, et chaperonnée par Carmen — qui n'a cependant que quelques années de plus qu'elle.

— Ne rentrez pas trop tard, les filles, leur crié-je à la cantonade, tandis qu'elles se sont déjà envolées dans la chaude nuit espagnole.

Moi, je vais être héroïque et vais écrire, là, dans ce patio, sous cette belle lune inspirante. Les heures passent. Minuit, une heure, une heure et demie... Je n'arrive plus à me concentrer. Et puis, mes yeux se ferment sur ma machine à écrire. Deux heures. Elles exagèrent, tout de même ! Pourquoi ne leur ai-je pas fixé une heure précise pour rentrer ? Quelle idiote je suis ! Maintenant, je me morfonds. J'y songe : elles doivent traverser une zone obscure en sortant du village, la pinède qui nous sépare de ce dernier. Je vais aller à leur rencontre d'un

coup de voiture. Oui, mais il y a Marianne qui dort et que je répugne à laisser seule dans cette maison déserte. Attendons encore un quart d'heure. Trois heures moins le quart ! Je n'y tiens plus. Carmen est tout de même une fille raisonnable ; je ne comprends pas. Il a dû arriver quelque chose.

Et là, soudain, une angoisse m'étreint : je me souviens que c'est aujourd'hui que je vis cette sinistre configuration qui peut signifier fatalité sur les enfants ! Mon cœur s'arrête de battre. Trois fois, oui, trois fois, je ferai la navette entre la maison et Cala Ratjada, où je passe au peigne fin les dancings et boîtes de nuit, furtivement, rongée d'angoisse, vaguement gênée de l'image étrange que je dois offrir : celle d'une jeune femme rhabillée à la hâte, sans maquillage, qui parvient mal à cacher la panique qui l'étreint de plus en plus. Je me précipite même sur deux carabiniers qui sont là, de faction, pour leur demander les adresses d'établissements que j'aurais pu omettre dans ma chasse. À travers mes larmes et mon charabia franco-espagnol, je leur dis mes craintes. Ils me tranquilisent : apparemment, il n'y a pas d'actes de violence, par ici. Grâce au ciel. C'est déjà cela. Mais sait-on jamais ?

Isabelle a-t-elle été enlevée ? Est-elle là, quelque part, flottant, les cheveux épars, dans cette mer sombre que je longe, projetée dans les vagues par les mains brutales d'un sadique ? Pourquoi, Dieu, ces hallucinations cruelles, pourquoi ces visions d'horreur ? Délire de l'imaginaire, me souffle Neptune. Alors, pourquoi ne parviens-je pas à démystifier tout cela ?

Je la retrouverai tout à l'heure, inconsciente du temps qui passe, en compagnie d'une Carmen tout aussi inconsciente, dansant et folâtrant parmi les touristes, allemands pour la plupart. Et, ce que je n'ai jamais fait, là, sans réfléchir un instant, je le fais : je lui administre une gifle magistrale en public et, empoignant Carmen sans douceur, je les entraîne hors de la boîte de nuit. Ahuris, les gens n'ont pas eu le temps de réagir. Il est trois heures et demie.

Isabelle sera sévèrement punie ; je ne vois pas pourquoi je la ferais bénéficier de la complicité de ma Lune Noire !

Il y aurait beaucoup à dire sur cette anecdote sur laquelle chacun a son optique propre, fait son interprétation personnelle. D'aucuns iront même jusqu'à dire que rien de tout cela ne serait arrivé — parlant de mon affolement — si je ne m'étais pas attendue à « quelque chose de redoutable ».

Mais je m'inscris en faux contre cette vision des choses. Car même si la prise de conscience, à un certain moment de la nuit, de la configuration néfaste a amplifié mes craintes, celles-ci existaient déjà spontanées ; et tout le scénario de ce mini-drame était déjà en place. Le climat psychologique de l'angoisse, parfait reflet de ma conjoncture du jour, je le vivais, j'étais en train de le vivre, alors que je me remémorai soudain l'inquiétante correspondance avec mon ciel. Et même si rien n'arriva, je vécus le drame au niveau de l'imaginaire et ce fut terrible.

C'est probablement pour ne pas être en reste que l'été suivant, en 1979, Marianne m'octroya, dans l'île Mustique (Antilles anglaises), une peur du même genre. Une peur qui me causa un tel malaise physique que j'en eus les jambes toutes molles et dus m'asseoir sur le bord de la route, après avoir récupéré ma progéniture. Celle-ci, tandis que je farfouillais dans les chiffons d'une boutique exquise — la seule de cette mini-île, d'ailleurs — s'était évaporée dans la nature. J'eus beau l'appeler sur tous les tons, tourner autour des maisons proches, elle avait disparu. Avec Anne, mon amie américaine, nous la cherchâmes frénétiquement ; rien.

Et soudain, ô horreur, je vis sortir d'une cabane, qui servait visiblement de toilettes, un immense Noir qui tenait au bout de sa main une serpe courbe, gigantesque, sur laquelle, instinctivement, je cherchai des traces visqueuses ! Qu'on imagine les terreurs d'une mère trop imaginative !

Comme folle je me précipitai dans la cabane, redoutant je ne sais quoi. Mais non, rien là non plus. Tandis que je ressortais, vidée de toute énergie, appelant de toutes mes forces, silencieusement, ma petite fille de cinq ans, la voici qui arrivait, brandissant un énorme bout de corail rose.

— Regarde, maman, me lança-t-elle, toute fière, ce que j'ai trouvé !

Son naturel et son innocence d'enfant lavèrent en un instant béni mon esprit de toutes les fantasmagories d'horreur que mon subconscient venait de distiller dans mon conscient, durant ces minutes funestes.

Car, depuis la veille, je n'étais pas rassurée : une configuration symétrique à celle de l'année dernière présidait à cette journée à venir. Se pourrait-il alors que j'aie été manipulée de la sorte par mon subconscient qui se serait employé à créer de toutes pièces un contenu réel destiné à remplir ce contenant que je lui offrais ?

On se trouve là devant un troublant dilemme. D'une part, il faut bien être en liaison, d'une façon ou d'une autre, avec le langage de l'astrologie, si l'on veut en éprouver, dans les faits, le fondement. Mais, d'un autre côté, « contaminé » en quelque sorte par ce savoir, ces informations, il est par là même impossible de déterminer les causes de l'événement dans sa pureté, dirai-je, dégagé de toute autosuggestion inconsciente, dont le dosage serait bien malaisé à effectuer !

En d'autres termes, ces deux peurs que j'ai éprouvées à propos de mes filles, à un an d'intervalle, les eussé-je vécues de la même manière, exactement, si je ne les avais pas prévues et pressenties plus ou moins ? Même si, au jour J, la pensée consciente de ce danger était inexistante ? Voilà la grande question, le nœud du problème.

Il n'en reste pas moins que la facture de la connaissance est élevée. Que les affres que tu me fais traverser, ô ma passion,

me paraissent alors, au cœur de ces moments angoissants, un tribut trop cher à payer au savoir.

Que dire de ces nombreux cas où un être aimé est sur la route, alors que ses transits sont détestables ? De la réalité recréée, redessinée au fusain noir de mon imagination morbide ? Que dire de l'attente insupportable ?

Je me souviens d'une histoire assez spectaculaire. C'était l'été 1976. André, qui est du 1<sup>er</sup> août, allait subir le transit peu enviable de Saturne sur son Soleil natal, et ce, quelques jours seulement après notre ami Louis B... , journaliste à Antenne 2, né un 31 juillet, Lion lui aussi. J'avais prévenu ce dernier en l'incitant à la prudence. Mais que peut la prudence contre la rouerie de Saturne ? Quelques jours avant de partir en vacances, nous apprenons que Louis a fait une mauvaise chute de cheval (le jour exact du transit saturnien à la périodicité de presque 30 ans !) et qu'il se trouve à l'hôpital. Touché à la colonne vertébrale —le point fragile du Lion— le pauvre Loulou en aura pour plusieurs mois avant de sortir du cauchemar de Saturne.

Inutile de dire que lorsque j'ai au téléphone mon époux qui s'apprête à prendre la route pour le Midi où je l'attends avec les enfants, j'essaie de le dissuader de cette entreprise pour les jours à venir. Rien à faire : le Lion volontariste a décidé de braver le ciel et sa sorcière.

Celle-ci en est quitte pour compter les heures dans l'angoisse du coup de téléphone horrible qui lui apprendra le cataclysme, le télescopage sur l'autoroute, bref la catastrophe.

Mais, ô miracle, voilà que nous entendons les coups de klaxon triomphants, et bien reconnaissables, de Nounours qui semble être arrivé sans ambages. Ouf !

— Les astres inclinent, mais ne déterminent pas, lui dis-je en guise de bienvenue, avec un sourire malicieux, tandis que,



visiblement ravi de me faire la nique — et, surtout, de la faire aux astres —, il pavoise, hilare.

— Hein, qu'est-ce que je t'avais dit ? Muet, ton Saturne, inconnu au bataillon ! J'ai fait un voyage exquis, sans une anicroche. Du velours ! Ha ha ha !

Il faut croire que Saturne n'a pas le sens de l'humour et qu'il déteste être bravé. Il attendait le Lion présomptueux au tournant, si je puis dire.

C'est que, en effet, pour atteindre la maison depuis la route, il faut parcourir une centaine de mètres à pied et tourner après le passage du pont. La trahison saturnienne fit chuter mon irrévérencieux mari, bardé de valises, sur une marche en pierre. Il se releva, le bras droit en sang, avec une terrible douleur dans le dos : il venait de se coincer une vertèbre ! Malgré massages, consultations médicales et même rebouteux, André devait garder une douleur diffuse dans le bras pendant plus d'un an, douleur qui, au début alla jusqu'à l'empêcher d'écrire.

Depuis ces événements regrettables, mon doublon de Lions narquois est un peu moins... narquois. Maintenant, avant d'ironiser sur mon art, il tourne sa langue sept fois dans sa bouche.

Si, en l'occurrence, cette fois-là, les choses se sont passées moins dramatiquement que je ne le redoutais — comme, heureusement, bien souvent —, il n'en reste pas moins vrai que les probabilités meurtrières, les drames en puissance envisagés sous l'angle de demi-certitudes, d'appréhensions fondées sur des probabilités, que tout cela est terriblement perturbant. Voire minant. Et je pense pouvoir attribuer mes premiers cheveux blancs, que je vois pointer dans ma tignasse brune, aux stresses infligés par ces états de tension et d'inquiétude diffuse qui me rongent et m'obsèdent. Qui m'obsèdent notamment par rapport aux années qui nous attendent et à

ceux que j'aime, plus que par rapport à moi-même. Encore que, voir s'amonceler dans son propre ciel des nuées sombres, que ce soit pour le futur immédiat ou pour un avenir plus ou moins lointain, n'est guère réjouissant non plus. Dans tous les cas, il faut une âme d'airain pour y faire face ; et si on se fonde sur la parole antique « l'astrologie affaiblit les faibles et aguerrit les forts », j'avoue ne pas pouvoir me compter toujours parmi ceux-ci.

C'est que comme toute connaissance, celle des astres se mérite, se gagne et que, comme elle, elle est à double tranchant et non exempte de dangers. Un autre adage, cependant, attribué à Lucien de Samosate (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), prétend que « l'astrologie donne les joies de l'anticipation, de même qu'elle cuirasse contre le mal ». Et, si je fais des réserves sur la seconde proposition, j'abonde totalement — et avec quel enthousiasme ! — dans le sens de la première. C'est donc peut-être qu'il y aurait une arithmétique, somme toute assez morale, présidant à nos joies et à nos peines et que nous ne pourrions jouir que dans la mesure ou nous souffrons aussi ? Cela semble vraisemblable, faut-il dire hélas ?

Car il est certain qu'avec Elle, je ne m'ennuie jamais. Et que je la recommande à quiconque cherche un loisir souverain, insondable, intemporel, un loisir passionnant, à pratiquer partout : dans le train, au bord de la mer, le nez dans le sable ou dans son bain. Dès lors qu'on la possède un peu, elle dame le pion aux mots croisés, au jeu d'échecs, car elle ne nécessite aucun accessoire pour jouer. Une fois votre thème en tête — et c'est le premier que vous mémorisez, comme une figure géométrique — et celui de vos proches, vous n'avez besoin de rien d'autre. Dans votre bain, vous vous prenez à contempler mentalement un thème ; tiens, vous dites-vous, ce trigone entre Vénus et Pluton qu'a mon enfant et qui se place dans les secteurs 11 et 6 (les amis et le travail, ou la santé), je l'ai toujours regardé comme une aptitude à se faire des amis

dans son milieu professionnel, puisque le trigone est un angle positif. Mais, voyons, Vénus symbolisant les attachements sentimentaux ou les créations artistiques, Pluton les possibilités de régénération, la créativité et l'approfondissement, cet aspect traduit aussi — et je m'en rends compte aujourd'hui seulement ! — à la fois une propension à exercer avec bonheur ses dons créatifs dans sa vie professionnelle et, par ailleurs, des aptitudes à vivre ses liens affectifs dans un engagement total et heureux. Bref, en utilisant les paramètres planétaires, et ce, à travers la multiplicité de leurs significations analogiques (Vénus = l'amour, = la femme, = l'art, = les loisirs, = la facilité dans un certain domaine, par exemple) et les paramètres concernant les Maisons dans lesquelles se placent ces planètes, on peut varier, j'allais dire à l'infini, les combinaisons sémantiques. Et c'est là un plaisir des dieux.

Vous est-il arrivé quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui ? Eh bien, dans votre bain, le soir, vous avez une énigme à résoudre : vous avez la réalité des faits à plaquer sur un thème, en fonction des planètes du moment. Ces dernières, vous savez très vite où elles se trouvent à un moment donné, ne pouvant plus vous séparer de vos éphémérides, reflet de vos coïncidences. Votre mental est donc sans cesse actif, sollicité, comme si vous lui demandiez à chaque instant de se pencher sur la mosaïque d'un jeu d'échecs, à la recherche d'une combinaison cachée.

Quelle excitation pour l'esprit curieux ! Quelle nourriture de choix ! Car, si le jeu d'échecs reste un divertissement purement abstrait, le théâtre d'une gymnastique mentale pure, le raisonnement astrologique, surtout s'il concerne la prévision, vous atteint aux tripes, puisque c'est de votre destin dont il s'agit, ou de celui d'un être auquel, par définition, on s'intéresse. Et la saveur de la conclusion en est délectable, même lorsque le goût en est peu ou prou amer. En ce qui me concerne, droguée, séduite, envoûtée, je ne pourrais plus me

passer de tes riches nourritures, ô ma passion, ni des jubilations secrètes qu'elles me procurent.

Réunis un soir d'été, Raymond Abellio et moi-même, à l'occasion d'une émission radiophonique, nous avons la surprise agréable d'y rencontrer un astro-physicien canadien... et exquis: Hubert Reeves. Enfin, un astronome qui ne regarde pas l'astrologie à travers son monocle —ou son télescope— dédaigneux! Un astronome qui cherche, qui pose et se pose des questions, un astronome modeste et ouvert, au regard bleu très doux, à la barbichette —si mes souvenirs sont bons— attendrissante de savant Cosinus ou de P<sup>r</sup> Tournesol. Échangeant sur place des propos qui nous donnèrent, à lui et à moi, le désir de les poursuivre, nous décidâmes de déjeuner ensemble.

Et nous voici attablés, avenue Bosquet, dans un délicieux restaurant chinois, devant un poulet au gingembre qui comble la vénusienne que je suis. Hubert Reeves est un Cancer assez timide qui, comme son signe, a gardé une sorte de cordon ombilical avec l'enfance. D'ailleurs il vient, dit-il, de sortir un album aux jolies couleurs pastel, sorte d'hymne au Soleil destiné aux enfants pour leur initiation à l'astronomie.

— Je vous en ferai parvenir un, puisque vous avez une petite fille, me dit-il avec délicatesse.

— Merci, dis-je. Savez-vous que Marianne est très intoxiquée? Elle sait déjà reconnaître les symboles des douze signes. C'est amusant, les osmose familiales. Mais dites-moi: savez-vous que vous êtes un oiseau rare —si je puis me permettre cette expression— en n'étant pas systématiquement contre l'astrologie, comme la plupart de vos collègues? Êtes-vous conscient de cela? Il y a beaucoup trop d'«analphabètes diplômés<sup>19</sup>» dans tous les domaines: ceux qui possèdent ce

---

<sup>19</sup> Expression utilisée par J.-M. Domenach.

que Pascal appelle le demi-savoir, qui ne savent pas qu'ils ne savent pas. Ce sont les plus arrogants.

Avec modestie et honnêteté, Reeves veut mettre les choses au point :

— Je ne vous ai pas dit que j'étais pour l'astrologie non plus; en fait, je ne l'ai pas suffisamment étudiée pour m'en faire une idée précise et, bien que sa méthode de travail me soit étrangère, j'avoue qu'il y a des faits troublants et qu'on ne peut éviter de se poser des questions. Il faut donc rester ouvert, car cerner le savoir a toujours été dangereux et souvent ridicule. Les exemples sont nombreux, à travers l'histoire, pour nous le rappeler.

Je pousse un soupir en déclarant :

— Si vous saviez comme nous autres, astrologues, aimerions trouver dans tous les astronomes des interlocuteurs ainsi disposés! Mais c'est étrange et paradoxal: alors que vous vous penchez constamment sur l'infini, si je puis dire, on a l'impression que la majorité d'entre vous le regarde par le petit bout de la lorgnette. Comme s'ils étaient saisis d'agoraphobie; c'est cela, la peur des grands espaces, qu'en pensez-vous?

Hubert Reeves sourit; il a un charme très discret.

— C'est peut-être en réaction à une sorte de chant des sirènes? On ne veut pas perdre pied, on veut rester objectif, ne pas tomber dans le lyrisme panthéiste, globaliste, vous voyez ce que je veux dire...

— Oui, dis-je, vous voulez rester sourd à ce que Keppler appelait la musique des sphères. Et pourtant, il ne vous fait pas honte, je pense, Johannes Keppler? Je ne crois pas qu'il y ait tellement de Keppler parmi tous ces maniaques du rationalisme. Au fait, comment expliquent-ils, avec leur optique prudente et étriquée, que les distances moyennes des planètes par rapport au Soleil s'échelonnent dans des rapports

équivalents à ceux qui séparent les fréquences des notes successives d'une gamme musicale ?

Les eaux du Cancer ne se départissent pas de leur calme :

— Oui, je sais, la loi de Bode ; c'est un de ces mystères... Je le disais l'autre soir à l'antenne : en fait, la réalité nous échappe toujours et nous ne savons rien, ou presque rien.

— En somme, dis-je, ce serait Pythagore qui aurait raison, puisque c'est lui qui le premier a imaginé cette harmonie cosmique.

Hubert Reeves enchaîne :

— Et ne trouvez-vous pas merveilleux que nous soyons nés dans les étoiles, en quelque sorte ? Le développement de l'astro-physique apporte une réponse positive à la question suivante : « Est-ce que les astres ont eu une influence sur les êtres humains ? » Car nous sommes faits des mêmes matériaux que les étoiles.

— C'est probablement ce que veut dire Haldane lorsqu'il affirme que « nous sommes de la poussière d'étoiles ». Il est vrai que cela est extraordinaire. J'aurais dû servir cet argument à un de vos collègues rationalistes, avec qui j'ai été confrontée dans une émission de télévision.

Reeves fronce le sourcil. Il se souvient :

— Ah oui, dit-il, j'ai entendu parler de ce match ; c'était Schatzman, non ?

— Oui, dis-je en riant. J'ai eu carrément droit au *nec plus ultra* : le président de l'union rationaliste !

Le savant poursuit son idée !

— Cela explique, bien sûr, nos origines, la filiation profonde entre les hommes et l'univers, mais cela n'explique pas une influence dans le présent, si je puis dire, une influence sur le caractère, la destinée.

— Cela dépend, dis-je. Pour l'instant non, car il nous

manque le *missing link*, le chaînon manquant. Mais l'explication est peut-être pour demain, pour bientôt. L'axiome astrologique, c'est que toutes les manifestations terrestres, géologiques, biologiques, psychologiques, physico-chimiques ressortent d'une seule et même nature d'énergie : l'énergie cosmique ; et l'astrologie recèle le code des lois qui régissent cette énergie cosmique. Peut-être est-ce à rapprocher de ce que Bergson appelait l'élan vital. À ce propos, je lisais dernièrement que la physique moderne revenait à une conception unitaire de la réalité. Il s'agissait de la notion de *gluon*, qui serait la substance liante de l'infiniment petit, des particules ; substance qui serait impliquée dans tout phénomène physique. Il paraît qu'Einstein en avait eu l'intuition, et que maintenant on semble lui donner raison. Supposons que les vents cosmiques jouent sur le gluon ; ça expliquerait tout ! Puisque nous sommes nous-mêmes constitués de ces particules. On retrouverait une globalité à la Leibniz ; une conception unitaire de la création. J'espère vivre cela encore, ajoutée, nostalgique.

Reeves proteste, timidement galant :

— Vous êtes très jeune... et la physique avance à pas de géant ! Alors...

— Oui, Monsieur, mais ne disiez-vous pas que la réalité nous échappe sans cesse ? C'est aussi ce que pensent des physiciens modernes comme Bernard d'Espagnat, qui affirme que « la réalité ultime est cachée » et qui dit aussi quelque chose qui n'est pas tombé dans l'oreille d'un (astrologue) sourd !

J'attends une réaction. Elle ne se fait pas attendre, malgré le porc aux quatre parfums.

— Quoi donc ? demande l'astro-physicien, intéressé.

J'essaie de me concentrer pour retrouver l'idée en question.

— Oui... Il dit que la vieille thèse selon laquelle deux évé-

nements simultanés mais distants ne peuvent s'influencer réciproquement est fausse, on le sait maintenant. Autrement dit : l'interdépendance ou l'interférence est possible entre deux événements très distants. Alors j'ai raison de me rebeller intérieurement — et par intuition pure ! — lorsqu'on invoque toujours comme décisif l'argument de la distance des planètes.

— Oui, la science purement causale, celle des systèmes fermés qui est celle des deux derniers siècles, n'explique sûrement pas tout. Et notre école scientifique, fondée sur des chiffres, des courbes, des statistiques, n'est certes pas la seule méthode de travail et d'investigation. Freud, par exemple, a trouvé une méthode de travail qui n'a rien à voir avec le langage chiffré et qui est valable, même si on n'est pas d'accord avec ses idées. Elle est amplement utilisée depuis.

Hubert Reeves, tout en se saisissant de son bol de riz blanc, continue :

— Ce qui est certain, c'est que la science est en train de découvrir un réseau troublant d'interférences célestes, terrestres, écologiques. On commence à avoir de notre planète une vision globale : on sait qu'elle est influencée par des forces galactiques, stellaires, solaires, planétaires...

Ce petit homme m'intrigue. Il m'est en fait très sympathique. Peut-être parce qu'on ne sent en lui aucune vanité. Je l'interromps :

— Eh bien voilà, vous y venez ! Alors où est le hiatus ? Déjà, si nous sommes constitués des mêmes matériaux que le cosmos, je trouverais normal que nous palpitions aux mêmes rythmes que lui, que nous continuions d'être solidaires, enchaînés à lui par des fils invisibles, dis-je. Le postulat de départ de l'astrologie, à savoir l'unité du cosmos et la correspondance entre les structures de ces divers éléments — nous y compris — paraît alors beaucoup moins invraisemblable,



même à vos yeux d'astro-physicien, je suppose ? ajouté-je avec malice.

Hubert Reeves m'observe de ses yeux très bleus, dont le regard semble tourné vers l'intérieur.

— Tant que nous n'aurons pas d'explication, du moins une hypothèse plausible, satisfaisante... Je sais bien que la Lune, par exemple, pose une énigme, parce que de tout temps, elle fut assimilée, dans les différents mythes et civilisations, à la maternité. Or, curieusement — est-ce une coïncidence ou est-ce parce que l'être humain a intégré ce rythme ? —, le cycle menstruel de la femme est semblable au cycle lunaire. Je sais bien qu'il y a les taches solaires, que l'on associe à toutes sortes de désordres humains, psychologiques, sociaux, politiques, géophysiques. Mais des hypothèses, en avez-vous ? Vous parliez de vents cosmiques tout à l'heure. Que voulez-vous dire exactement ? Des ondes qui seraient de quelle nature ?

— De la nature des vibrations géomagnétiques et acoustiques, mais extrêmement ténues, difficiles à mesurer. Nos instruments ne sont probablement pas encore assez raffinés pour mesurer ces rayonnements cosmiques. Je suis sûre qu'il s'agit de vibrations qui transmettent de façon plus ou moins harmonique ou heurtée — suivant les angularités qui séparent les astres émetteurs des astres récepteurs — l'énergie ambiante du cosmos. D'ailleurs Nelson, un ingénieur radio américain, a constaté que la réception était optimale lorsque les planètes étaient situées dans une angularité de  $120^\circ$  ou de  $60^\circ$  par rapport à la terre, c'est-à-dire en trigone ou en sextile, pour utiliser le vocabulaire astrologique. La réception était très brouillée, dès que les planètes se trouvaient en quadrature ou en opposition,  $90^\circ$  ou  $180^\circ$ .

Reeves semble intéressé, voire surpris.

— Y-a-t-il d'autres preuves de ce genre ? demande-t-il. Je n'étais pas au courant de cette expérience.

— Vous avez sûrement entendu parler des statistiques de Gauquelin ?

— Oui, celles qui font la corrélation entre la présence de certaines planètes angulaires — sur les axes de l'horizon et du méridien du lieu natal — avec certaines professions particulières ? Mars avec les chefs militaires et les sportifs, c'est de cela que vous voulez parler ?

Je suis admirative de la science de mon interlocuteur dans un domaine qui non seulement n'est pas le sien, mais que le sien en général méprise et je le lui dis :

— Je trouve simplement dommage, ajoute-t-il, passant modestement sur ma remarque, que ce ne soient pas les astrologues qui, depuis tout ce temps, aient fait ce genre de vérifications.

— Mais au contraire, cher Monsieur ! dis-je, très convaincue : si cela avait été le cas — en imaginant qu'ils aient possédé la technique moderne des statistiques qui était la spécialité de ce chercheur du CNRS —, on aurait immédiatement douté de la valeur des résultats. Ils ont déjà assez de mal ainsi à se faire connaître, ces résultats, occultés qu'ils sont par la science officielle, à tel point que Gauquelin est obligé de trouver des néologismes, pour ne pas parler de tradition astrologique confirmée ! Il parle d'influence astrale, de rythmes biocosmiques, de cosmobiologie, pour ne pas être taxé de symbolisme, le pauvre ! Mais, quoi qu'il fasse, cela reste de l'astrologie. Et puis, comme preuves spectaculaires, vous avez aussi les expériences du psychologue américain Clarke qui a fait les choses très systématiquement.

— Cela m'intéresserait de les connaître, mais au fait, en ce qui vous concerne, Madame, êtes-vous pour une influence physique, mesurable, même dans l'idéal, ou pour une interprétation symboliste, puisque je crois qu'il existe les deux écoles ?

— Tout d'abord, je ne pense pas que ces deux points de vue s'excluent mutuellement, au contraire. Je pense qu'il s'agit autant d'un système de signes, que d'un système de forces ou d'influx dans le sens causal du terme. S'il fallait choisir absolument, j'opterais pour la synchronicité, telle que déjà Plotin la devinait derrière le mystère des astres.

— Ah ! Plotin, le philosophe néoplatonicien, avait une optique précise là-dessus ? demande l'astrophysicien.

— Absolument. C'est lui qui disait que nous étions des danseurs qui dansent sur une musique céleste, celle des astres. Il n'y a donc pas véritablement cause, influence, mais simultanéité, synchronicité. Ce mot, d'ailleurs, fut utilisé par Jung pour expliquer le même phénomène. Mais, encore une fois, cela n'exclut pas également l'influence physique, puisque nous vivons au sein d'un immense réservoir d'énergie, n'est-ce pas ?

— Cela est certain et je vous dirai que, si astrologie il y a, je trouve l'astrologie telle que vous la pratiquez trop étriquée.

— Ah ! dis-je, ahurie.

— Oui, car vous ne tenez pas compte des rayonnements galactiques, des quasars, des nuages de Magellan... Le centre de la galaxie est sans aucun doute un point extrêmement important où se passent des phénomènes violents auxquels, dans cette hypothèse, nous serions très sensibles !

— Je vous trouve formidable, dis-je. Car, en fait, voilà que vous êtes plus royaliste que le roi : l'astrologie n'est pas assez riche, pas assez ouverte selon vous. Mais vous n'êtes pas sans savoir que tous ces phénomènes ne sont pas perceptibles à l'œil nu, ce qui explique leur absence d'une astrologie traditionnelle. Cela dit, l'astrologie est une science ouverte, en train de se faire, une science en marche et elle a besoin de s'adjoindre, pour progresser, toutes les contributions utiles des autres disciplines — de la vôtre notamment, cher Mon-

sieur. Si le mépris pour elle n'était un tel frein dans son évolution depuis des siècles, elle serait l'objet de recherches systématiques, il y aurait des fondations astrologiques, des centres de recherche qui auraient peut-être déjà clarifié bien des choses. Car il y a tant de choses à clarifier : l'influence des astéroïdes, par exemple, des satellites de Jupiter, celle de Pluton et des hypothétiques transplutoniennes, etc. J'espère que tout cela est pour demain. Si les autres chercheurs de la science officielle sont aussi ouverts que vous, tous les espoirs sont permis.

— Et j'ajouterai : si tous les astrologues mettent la même conviction à défendre leur art que vous, chère Madame, complète Hubert Reeves. L'ennui, c'est que trop souvent, on a l'impression que votre science se présente sous la forme d'une révélation, d'une religion et c'est ce qui, je crois, nuit beaucoup à l'image scientifique de l'astrologie.

— Cela est dû à deux choses je crois : l'une, c'est que les astrologues se fondent pour l'instant sur une tradition empirique, tant qu'il n'existe pas d'explication réelle ; l'autre tient à la nature de l'astrologie qui est unitaire, qui réunit toutes les réalités dans un langage commun, symbolique, poétique, qui paraît à nos scientifiques terriblement non scientifique. Mais les temps des cosmogonies, c'est-à-dire des systèmes du monde, reviennent, maintenant que les physiciens disent que « la métaphysique n'appartient pas seulement aux métaphysiciens », que « le sens commun vole en éclats » et que « c'est l'invraisemblable qui a le plus de chances d'être vrai ». Et puis, après tout, pourquoi avoir honte du mysticisme, de cette globalité univers-homme ? Que nous apporte la connaissance sèche, si elle n'est pas intégrée dans une sagesse, dans une vision du monde ?

— La connaissance, justement, dit Reeves en souriant, et c'est suffisant, non ?

— Oui, à condition qu'elle soit vraiment éclairée par un tout.

— Cela me fait penser à certains très gros plans que permet maintenant la technique cinématographique. Jusqu'à ce que la caméra prenne suffisamment de recul, l'œil est incapable de transmettre une information, de donner un sens à l'image grossie. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je trouve votre comparaison troublante. Mais je ne suis pas sûr qu'elle troublerait tous mes collègues ! dit Reeves, amusé.

— C'est que vos collègues vivent dans « l'infiniment petit » ou « l'infiniment grand », en oubliant qu'il existe « l'infiniment complexe » — je crois que c'est Teilhard de Chardin, un fameux Taureau, qui a apporté cette nuance qui me paraît essentielle. L'astrologie relève de l'infiniment complexe, parce qu'elle intègre, recouvre toutes les réalités — c'est sa beauté. À ce propos, je crois que c'est Roger Caillois qui parlait des sciences diagonales, de celles qui ont des contacts avec de nombreuses autres sciences, qui les traversent en quelque sorte. Eh bien, l'astrologie est la science diagonale par excellence.

— Mais encore ? s'intéresse l'astronome. Mis à part la psychologie et la philosophie, je ne crois pas à ses autres points de contact.

— Pensez donc, Monsieur, il y en a une foule d'autres, comme la médecine, la sociologie, la pédagogie ; et ses applications sont multiples : elle peut enrichir aussi bien la psychopathologie ou l'orientation professionnelle que guider la vie des affaires, aider la justice à être plus raffinée, donc plus équitable, en apportant une lumière percutante sur la personnalité de l'accusé. Généralement parlant, elle peut être d'un secours précieux dans toutes sortes de domaines de la vie moderne, et même dans la vie sociale et politique. Dans

l'idéal, les gens —prévenus d'une configuration qui prédispose à la violence et à l'agressivité— pourraient apprendre à relativiser l'importance d'une grève, d'une manifestation. Je le sais bien, moi.

— Mais n'est-elle pas aussi dangereuse à ce moment-là, votre astrologie, en admettant qu'elle soit fondée ? Ne peut-elle être utilisée de façon abusive pour servir des pouvoirs isolés, des ambitions particulières, comme cela a déjà été le cas à travers l'histoire ?

— Certainement que, comme tout savoir et notamment tout savoir-faire, elle est à double tranchant. Mais nous vivons dans le danger en permanence ! Danger d'accident, de maladie, de pollution physique et morale, danger atomique. En perdant son caractère clandestin, l'astrologie perdrait aussi son aspect magique ; elle sécréterait ses propres anticorps, comme c'est le cas de toute discipline librement discutée, pratiquée, critiquée. Les gens, informés, apprendraient à séparer le bon grain de l'ivraie, comme ils sont obligés de le faire quotidiennement par rapport à la publicité, à une certaine presse, à la politique. Nous passons notre temps à trier les informations reçues. Serions-nous prêts pour autant à renoncer à ces informations sous prétexte qu'elles ne sont pas toujours le reflet exact de la réalité ? Non, n'est-ce pas ? Je crois qu'il faut cesser de traiter les gens en enfants irresponsables ; il faut leur faire confiance. Ils savent très bien, en dernier ressort, reconnaître ce qui est bidon de ce qui est authentique.

Reeves fronce le nez :

— Comme vous le dites, en dernier ressort. Je pense qu'on peut beaucoup tromper les gens, surtout de nos jours, où tout est si sophistiqué.

— Sincèrement, conclus-je, les avantages sont bien supérieurs aux dangers ou inconvénients. Quel est l'apport de

base de l'astrologie ? Le « connais-toi toi-même » socratique. Imaginez ses bienfaits : vous vous relativisez vous-même en apprenant quelle est votre texture psychique, dans quel sens souffle le vent de votre personnalité par rapport à la norme, dans quel sens il incline celle de vos proches, de vos amis, de vos supérieurs, des hommes politiques qui vous régissent. C'est fabuleux, car cette connaissance vous permet de mieux vous utiliser vous-même et, quant aux autres, elle vous remplit d'une sorte d'attendrissement ou d'indulgence à leur endroit, car tous les thèmes révèlent des faiblesses ou, si le thème dégage par trop de choses déplaisantes, elle vous permet de prendre vos distances, de moins souffrir si vos rapports sont des rapports de dépendance, amoureux, familiaux, ou sociaux, par rapport à cette personne.

Hubert Reeves réfléchit tout en avalant une gorgée de thé au jasmin :

— Oui, peut-être, j'avoue n'avoir jamais songé à cela. Mais le tout reste, ne l'oublions pas, assujetti à la question de fond : est-ce que l'astrologie, comme science des rapports entre l'univers et l'homme, est démontrable non seulement dans son fonctionnement, à travers l'expérimentation, mais explicable ?

— Je vous répondrai que oui, elle est certainement explicable, car elle correspond à une réalité vérifiable, même si elle n'est pas encore expliquée. Je suis sûre que cette explication est proche, elle est pour demain et alors, tous les sceptiques prétentieux, les pisse-vinaigre, rationalistes-à-courte-vue seront bien obligés de se reconverter, de s'adapter à ce nouveau consensus qui sera redevenu un conformisme culturel. Je m'amuse beaucoup quand je les imagine, obligés de tourner casaque.

— Vous avez l'air sûre de votre affaire.

— Je le suis. La vérité finit toujours par triompher (je

ris). Elle m'a bien eue à l'usure, moi ! Quand je pense que j'ai retrouvé dernièrement ma carte de membre de la Société astronomique de France. J'avais vingt ans. Je n'aurais jamais imaginé à l'époque que je me retrouverais en face d'astrophysiciens comme vous, cher Monsieur, et il y a quelque temps, Schatzman, pour parler astrologie !

— Vous voulez dire qu'à vingt ans vous vous intéressiez aux étoiles ? demande Reeves, surpris.

— Eh bien, c'est cette carte qui me le prouve. Finalement, les jeux sont faits très tôt, même quand on ne le sait pas, c'est cela qui est extraordinaire. Mais l'intérêt pour la caractérologie, et pour l'astrologie, est bien antérieur : je n'avais pas même quinze ans. Ce qui me fait penser que c'est la curiosité psychologique et l'interrogation philosophique qui m'ont menée vers les étoiles en tant qu'objets d'étude, et non l'inverse.

— Vous voulez dire que les motivations d'un astrologue et celles d'un astronome ne sont pas du tout les mêmes ?

— Absolument. Socrate faisait bien la différence entre ces deux intérêts lorsqu'il conseillait : « Connais-toi toi-même » et qu'il ajoutait — ce qu'on oublie souvent : « et laisse la nature aux dieux. » Vous êtes concerné par la seconde partie de la phrase, comme tous les physiciens, comme tous ceux pour qui science est synonyme d'étude du monde extérieur. Vous oubliez le sujet, alors que, selon Socrate, cette étude doit primer l'autre, voire l'exclure. Même en admettant que Socrate aille trop loin dans ce sens, pour nos esprits modernes épris de technologie, cela ne doit pas nous faire oublier l'ordre, la hiérarchie de ces études : d'abord le Moi — qui implique la connaissance des autres — à travers l'introspection et l'auto-analyse, ensuite, éventuellement, ce qui nous entoure, le reste du monde, l'univers en tant que tel.

L'astronome conclut :



— Et pour vous, l'astrologie est donc la science par excellence de la personnalité ? »

J'acquiesce avec enthousiasme :

— Oui, exactement.

En ressortant du restaurant, Reeves me lance :

— Donc, si je comprends bien, vous auriez dû prêter une plus grande attention aux aspirations et aux intérêts de vos vingt ans ? Ainsi, votre trajectoire eût peut-être été plus directe.

— Oh ! vous savez, j'ai toujours adoré l'école buissonnière, pas vous ?

Là-dessus, nous nous quittons, enchantés l'un et l'autre je crois, de cette rencontre entre les deux sœurs ennemies.

*Paris, en ce jeudi 5 octobre*

Henri-Joseph Gouchon s'est éteint doucement ce matin, là-bas, sur la côte Atlantique, chez son fidèle ami Robert Courand. Mon maître, double Poissons, était depuis longtemps dans le collimateur du ciel et, depuis longtemps, bien malade. Sentant, et prévoyant — je l'ai su plus tard — sa mort prochaine, il avait exprimé le désir de me voir, et j'avais immédiatement fait un aller et retour pour Nantes, lui avais tenu compagnie pendant vingt-quatre heures qui furent parmi les plus émouvantes de ma vie.

Il avait toute sa tête, mais une bien triste mine, jaunie par un ictère qui contribuait, avec la maigreur de son visage, à lui dessiner ce masque mortuaire avant la lettre. Comme il était poignant, dans son silence pudique et résigné, face à Celle qui allait l'emporter, il le savait.

Ce que moi, je ne savais pas, et que notre ami Robert m'apprit plus tard, c'est que Henri Gouchon, ce grand maître de l'astrologie, tenta de tricher avec Elle, comme un enfant ou,

du moins de marchander. En effet, pendant les semaines qui précédèrent le grand départ, il chercha à partir des directions primaires, sa personnalité et, en variant de quelques minutes son heure de naissance, à aboutir à une échéance ultime différente, à partir des directions primaires, sa spécialité. Attendrissantes manœuvres de l'animal qui se refuse à abdiquer. « L'homme est un animal qui sait qu'il va mourir » ; oui, mais alors l'astrologue est doublement homme, car, de surcroît, il a la possibilité de savoir quand.

Je me rappelle qu'il me dedica son magistral *Dictionnaire astrologique* dans des termes qui me firent rosir de joie. Ultime hommage d'un sage qui, à quatre-vingts ans, avait encore avec moi des attentions et une timidité de jeune homme : « À Elizabeth, la plus gentille et savante astrologue que j'aie eu la joie de connaître et d'apprécier. Avec toute mon affection. H. Gouchon. »

Adorable Henri, votre douceur, votre générosité étaient sans égales ; elles avaient quelque chose qui n'était pas de ce monde, ce qui explique probablement que l'on dut vous prendre parfois pour un naïf, comme on prit pour naïf, le simple, le modeste Einstein, ou d'autres êtres de cette qualité, dont les préoccupations sont étrangères à notre monde de matière. C'est probablement aussi ce qui explique votre vie de pèlerin modeste qui jamais ne sut accumuler les biens terrestres, qui vécut dans le dénuement total, dans une fruste austérité. À tel point que chaque fois que je vous rendais visite, je me demandais comment vous pouviez vivre ainsi, sans confort aucun, dans votre mansarde, trop chaude l'été, trop froide l'hiver.

Pauvre Henri, vous, ingénieur de formation, qui auriez pu vivre dans une relative aisance, la science d'Uranie vous ravit tout entier dans sa caverne d'Ali Baba, vous combla de ses dons, vous enrichit de ses secrets, mais vous laissa tout nu, pauvre et seul, ou presque.

Ce matin, en apprenant la nouvelle par Robert, j'ai mis la magistrale *Résurrection* de Gustav Mahler, le Cancer inspiré... Je le mis en votre honneur, Henri. Assise sur mon pouf oriental, j'ai songé à vous, à tout ce que vous m'aviez apporté.

G comme Gouchon, comme gourou. Vous avez été tant pour moi : un ami, un conseiller, un exemple, un mentor, un initiateur, un maître en somme. Votre rigueur totale, votre esprit critique acéré, vigilant, furent des modèles pour moi. Les preuves, les expériences, à vos yeux, n'étaient jamais suffisantes ; vos résultats, vous les donniez toujours au conditionnel : « Il me semble que l'on pourrait conclure, là... » Voilà ce que vous disiez. Un vrai homme de science, tel vous étiez, mon maître, qui m'avez confirmée dans ma nature d'avocat du diable.

Vous qui ne jugiez personne, vous condamnerez sévèrement les crédules, les complaisants face à leur science et tous les débordements magico-symbolistes de ceux qui manquent de colonne vertébrale au niveau de l'esprit. Cette rigueur, cette inflexibilité faisaient curieusement contraste avec votre douceur de caractère, votre indulgence tous azimuts qui, parfois, me décontenançait, moi qui ne sais pas être tiède, je l'avoue, faisais parfois l'erreur de prendre votre profonde bonté pour de l'indifférence.

Aspiration de l'âme à l'infini, ouverture, éclatement des limitations humaines, joie ineffable, l'âme gonflée d'espoir comme une voile, voilà ce que m'inspire cette œuvre sacrée de Mahler. Voilà ce que je vous offre, Henri, pour accompagner votre long voyage, qui vous éloigne à jamais de nous. Jamais plus...

Ces *jamais, jamais plus*, je les hais ; ce sont les adverbes de la mort irrévocable, du trou noir et du silence ; je les hais. Mais vous n'êtes pas mort pour moi, mon maître, puisque vous vivez en moi, comme vous vivez en ceux qui vous pleurent.

Vous vivez en moi, vous qui m'avez enseigné la sagesse et l'acceptation face aux étoiles, la soumission à leur ordonnement souverain.

Vous vivez en moi, puisque c'est par vous et votre exemple surtout que j'ai appris qu'il nous faut opérer une transmutation, à l'instar des alchimistes. Non, pas une transmutation de l'or, mais celle de nos malheurs, de nos limites, de nos complexes, voire de nos fatalités.

Vous vivez en moi, car vous m'avez appris qu'entre le fatalisme passif et la révolte absurde, puérile, il y a l'acceptation, le oui à la vie tel que le prêche le bouddhisme, tel que le chantait Nietzsche après Zarathoustra. Vous m'avez appris la nécessité du travail sur nous-mêmes à partir de ce canevas natal qu'est le thème et qui appelle nos corrections pour redresser cette plante infléchie que nous sommes tous. Et vous fûtes ainsi mon tuteur.

Vous m'avez rendue attentive à l'indispensable révolution philosophique, dès lors qu'on adhère à la logique de l'enseignement astrologique : toutes nos conceptions judéo-chrétiennes face au libre arbitre sont à revoir. Et ce n'est pas là une opération indolore pour nos esprits occidentaux. Vous m'avez enseigné, mon maître, l'algèbre du destin, cadeau inestimable, irremplaçable et lourd à porter, comme les bijoux royaux.

Vous aviez votre façon à vous d'être inattendu et charmant. Un jour où, conviée à la télévision, j'étais dans les affres, ne sachant pas si j'arriverais à proférer un mot — j'avais avalé de l'eau de Javel que ma femme de ménage avait laissée reposer dans un récipient dans la cuisine, croyant que c'était du thé et mon gosier n'était qu'une râpe ! — vous m'aviez annoncé, gamin :

— Je crois que j'ai pu vérifier votre heure de naissance de façon presque indubitable, mon petit : je l'ai calculée en fonc-

tion de l'instant où vous m'avez dit avoir ingéré votre cochonnerie d'eau de Javel ; cela vous fait un MC à 23°48' !

Comme quoi il y a mille manières d'être facétieux et espiègle ! Je ne tiens plus dans cette maison. Mahler s'est tu, lui aussi, et je ne supporte pas ce silence, aujourd'hui.

J'ai pris ma voiture et je pars n'importe où, sans but précis ; et c'est devant la Sorbonne que soudain je me retrouve, étonnée de ce tropisme inconscient. Que viens-je donc chercher ici, dans ce jardin de Montaigne où, naguère, je venais m'asseoir pour revoir mes cours ou simplement pour renifler les premières effluves d'un printemps étudiantin ?

J'ai, c'est probable, éprouvé le besoin de renouer avec celle que j'étais alors. Celle qui luttait pied à pied avec une connaissance que tout le monde méprisait, avec un savoir maudit, qu'elle-même, investie de l'argument d'autorité, cette arme redoutable, soupçonnait des pires noirceurs.

Et ce matin, je vous l'offre, Henri, mon maître, je vous offre cette étudiante curieuse que j'étais et qui a trouvé son chemin vers vous, en dépit des obstacles, en dépit des railleries.

En apprenant votre décès, ce matin, qui a fait passer un gigantesque nuage noir sur l'horizon de mon âme, j'ai regardé mes éphémérides et votre mort y était marquée sous forme, pour moi, d'un jour très sombre ; dans ma RS, Saturne et sa faux sont à l'honneur aujourd'hui. Et vous êtes mort, Henri.

Mais qu'est-ce que la mort ? Puisque, pour nous en montrer l'insignifiance et le mystère à la fois, le thème continue après, comme si elle n'était qu'un avatar regrettable mais mineur, un simple seuil. Comme si le fil d'Ariane de notre vie, plutôt que d'être tranché, s'engageait tranquillement dans une zone désertique, après avoir parcouru les verts paradis terrestres.

Relativité de l'arbre qui nous cache la forêt, nous sommes tes esclaves. Sauf certains d'entre nous, dont le regard parvient à dépasser l'arbre immédiat, à voir au-delà. Et vous

étiez de ceux-là, monsieur Gouchon, vous qui ne compreniez pas l'indignation de ceux qui s'offusquent de l'intrusion dans le futur, des prévisions.

— Comment ? me disiez-vous, vaguement choqué à votre tour. Le Temps et l'Espace sont des univers qui nous dépassent également. D'où l'expérience mystique que vivent les astronautes jetés dans l'espace quand ils reviennent de ces régions inhumaines. Le viol du Temps est-il plus sacrilège que le viol de l'Espace ? Je ne le crois pas. Le propre de la science, c'est de ne rien respecter. Pourquoi respecterait-on l'avenir humain, le Temps de l'homme ?

Maître, après le doute, vous m'avez enseigné la connaissance qui me permet de percer par bribes l'énigme du Sphinx. Par elle, vous m'avez appris à repousser les limites de ma fragilité, de ma vulnérabilité, à reconnaître mes âmes sœurs, à comprendre mes semblables et, par là même, à mieux les aimer. J'ai appris à m'utiliser efficacement à travers les transits planétaires positifs, ces potions magiques, à me mettre en état d'expectative quand ils sont négatifs, breuvages amers.

Vous m'avez enseigné la vérité, enfant capricieuse qui n'obéit pas aux règles « humaines, trop humaines » ; qui n'est pas bien élevée. La vérité qui se moque de la science officielle, qui est insolente, insurrectionnelle, dangereuse, terriblement vivante et exigeante. Qui est indépendante des modes, des ukases académiques ; qui est indestructible. Cette vérité qui ne se laisse apprivoiser et pressentir que par les curieux, les sans-préjugés, les adeptes du « pourquoi pas ? ».

Maître, vous m'avez aussi enseigné la sagesse. Par vous et par mon expérience, j'ai pu dégager une curieuse alternative de la philosophie astrologique : tout se passe comme s'il fallait choisir entre le bonheur et la création. Vous le saviez, les thèmes déchirés, écartelés dans les conflits douloureux trouvent leur récompense, leur résolution dans la création,

dans les œuvres... ou dans le crime. Les thèmes qui coulent, harmoniques et harmonieux, se vivent dans la facilité, le bien-être... et la stérilité. Trouvera-t-on thème plus tourmenté que celui d'un Dostoïevski ou d'un Nietzsche ? Et qu'est-ce qui les sépare des thèmes de déments, de névrosés, de paranoïaques, sinon cette sublimation qui appartient à la grâce ?

Image d'une justice immanente. Certains hors-d'œuvre de ma vie m'ont laissé goûter à la part qui semble devoir m'échoir...

Et puis, Maître, vous m'avez enseigné la ferveur en me faisant percevoir — et toucher du doigt, si je puis dire — le fabuleux et incroyable réseau des devenirs solidaires, les liaisons étranges et quasi magiques qui existent entre les destinées reliées entre elles. Magiques à nos yeux candides, mais explicables par la géométrie du ciel. C'est ainsi que les points de contact entre deux thèmes — qui expliquent la sensibilisation des êtres aux vibrations l'un de l'autre — se muent en points de friction lorsqu'ils sont attaqués, agressés par la conjoncture. On explique ainsi que la mort de l'un se marque dans le thème de l'autre par une dissonance touchant à son moral, à son équilibre psychique...

Enfin, Maître, vous m'avez enseigné la liberté. Vous le fataliste, vous m'avez aidée à conquérir ma liberté intérieure. « Être libre, c'est consentir à l'existence », dit le sublime Versseau Simone Weil, la philosophe ouvrière. Et vous m'avez fait appréhender que l'unique chemin vers la liberté, l'unique victoire possible sur le déterminisme astral, c'est un mélange précieux de super-conscience et de super-volonté. Ni la volonté seule ni la conscience seule, même très développées isolément, ne sont suffisantes. C'est là, je l'ai compris, que réside le secret de l'évolution intérieure. Néanmoins, votre mort seule, qui tant me peine, ne suffit pas à expliquer mon émoi d'être ici, aujourd'hui, face à cette université que j'ai tant respectée et qui m'a pourtant trompée.

« Universitas », la Sorbonne, à mes yeux, a péché par omission, en excluant de son sein cette science sublime qu'est l'astrologie. Elle fut donc tributaire, elle dont la vocation est l'indépendance du savoir, d'une décision politique irrévocable apparemment, puisque, depuis, elle en respecta le *statu quo* : la suppression de l'enseignement de l'Art royal des astres, décidée par Colbert.

Mais ce tabou peu à peu s'émiette et ce boycottage se désagrège. Je vous ai apporté, Henri, pour vous consoler de votre départ, un petit fascicule passionnant. Je crois que vous partirez plus serein si je vous lis ce qu'il contient et qui me remplit d'une joie féroce, d'une jubilation au goût de fiel : que des articles de magisters ! D'universitaires, de professeurs d'ici et d'ailleurs, faisant l'éloge de ce qui fut depuis cinquante ans, votre raison de vivre, et qui est le fil conducteur de la mienne depuis une quinzaine d'années.

Que lis-je, en effet, dans cette modeste revue<sup>20</sup> sous les prestigieuses signatures de dignes enseignants de France et de Navarre (et aussi de Belgique !) ? Par exemple, ceci : « Ce qui m'a séduit dès l'abord, dans l'astrologie (...) c'est le caractère objectif, la rigueur et la précision quasi mathématique du modèle d'ensemble qu'elle offre à l'anthropologie, et qui est fondé sur un système de structures et de relations dont la souplesse et la richesse combinatoire n'ont rien de commun avec ce que proposent les autres approches. Bien plus, sur beaucoup de points (...) ce modèle permet de les situer les unes par rapport aux autres et, dans une certaine mesure, d'en faire la synthèse. »

Vous souriez, Henri. Je ne sais si c'est de joie ou de tristesse. Plus loin, voici ceci, du même professeur, qui tente de définir la nature de l'astrologie : « Il s'agit ... d'un système de signes selon un mode informationnel, c'est-à-dire d'un mode

---

<sup>20</sup> *L'Astrologue*, Éd. Traditionnelles, Paris.



de lecture des parcours probables ou possibles de la destinée sur une grille ou un tableau immense projeté au loin devant nos yeux<sup>21</sup>. »

Je vous devine incrédule, mon maître. Et c'est pourtant vrai, je n'invente rien.

Écoutez ceci encore : « L'astrologie est une pratique de connaissance psychologique qui offre la possibilité de formuler des avis et des suggestions pédagogiques détaillées et valables, se basant sur une analyse minutieuse ... du tempérament de l'individu, de la structure dynamique de sa personnalité et des possibilités culturelles d'une personne. Ses résultats méritent une recherche scientifique intensifiée et *sans a priori* (c'est moi qui souligne), en collaboration avec des astrologues capables de comprendre et d'utiliser les méthodes et les limites des instruments scientifiques d'aujourd'hui. (Comme vous voyez, maître, la confiance ne règne pas tout à fait en ce qui concerne notre QI !) Mon expérience personnelle m'oblige à avouer que dans des cas de consultation psychologique, l'astrologie m'apporte une information et une base d'action plus raffinées et plus importantes que les tests et les instruments classiques de la psychologie différentielle moderne<sup>22</sup>. »

Tiens, tiens... Non, Henri Gouchon, vous ne rêvez pas ! Continuez de dresser l'oreille. Je vous vois cligner des yeux, comme devant un soleil trop violent. Je sais que vous n'y croyez pas, que pour vous, ce que je vous lis là fait figure de miracle, vous qui avez été une âme de transition, un passeur, un pionnier. Et, je le sais déjà, les pionniers ont tous ce sourire lassé que vous arborez ce matin, en ce jardin de Montaigne.

---

<sup>21</sup> Guy Michaud, professeur à l'université de Paris X, in *Astrologie et sciences humaines*.

<sup>22</sup> Henry Cammaer, professeur de psychologie et de pédagogie, chargé de recherches à l'université de Louvain, in *L'astrologie doit être pratiquée et étudiée sérieusement*.

Cet autre Poissons, l'auteur immense des *Essais*, qui sut dire avec génie ce que vous m'avez dit par l'exemple, pur reflet de votre signe commun : « Il y a tellement de mauvais pas que, pour le plus sûr, il faut un peu légèrement et superficiellement couler ce monde, il le faut glisser, non pas s'y enfoncer. »

Ma Lune en Poissons vibre, exaltée, à ces paroles qui contiennent la quintessence de la sagesse.

Mais où en étais-je, de mon ultime message sublunaire, à vous dédié ? Que vois-je là, sous la plume d'un autre universitaire, un physicien, cette fois ? « Il existe ... des travaux sur la croissance des plantes et leur teneur en eau en fonction des phases de la Lune. Étant donné l'importance des économies d'énergie dans l'agriculture moderne, il est regrettable que ces études marginales ne trouvent pas plus d'audience ... D'autres effets de la Lune sur le cycle physiologique des huîtres ou le cycle menstruel de la femme dépassent de loin un modèle bio-mécanique simple lié à l'attraction gravitationnelle ... La finesse de ces phénomènes ... nécessite leur étude par une physique organique — ou physique des systèmes vivants, c'est-à-dire ultra-complexe — qui n'est pas encore enseignée dans les universités... (Ah ?) Les systèmes vivants, par leur complexité, sont sensibles aux champs électro-magnétiques très faibles ... (Ils y viennent, Henri, pourquoi êtes-vous parti si tôt ?) Ainsi l'effet possible d'une planète lointaine sur la condition psycho-physiologique d'un habitant terrestre ne devrait pas laisser insensible, mais encourager de nouvelles recherches. (Que demandons-nous, mon maître, sinon des recherches systématiques ? Enfin, enfin !

Le P<sup>r</sup> Wolkowski<sup>23</sup> continue ainsi son article, bouffée d'oxygène supplémentaire en cette grise journée autom-

---

<sup>23</sup> Z.-G. Wolkowski, docteur ès sciences physiques, chargé de cours à l'université de Paris VII, maître-assistant à l'université Pierre-et Marie-Curie, in *Astrologie, cosmobiologie et physique organique*.

nale: « Parmi les différents courants de la pensée scientifique contemporaine, la cybernétique, la théorie générale des systèmes et la biocybernétique, sont particulièrement prometteurs ... Les problèmes biologiques sont à étudier non seulement en termes de quantité, mais de configuration, de position, de forme et d'ordre. (C'est là exactement ce que l'astrologie s'évertue de transmettre: une structure absolue.) C'est ainsi que l'on pourrait espérer des recouvrements entre un savoir empirique et traditionnel que semble constituer ce corps de règles astrologiques, et le formalisme émergeant dans les sciences modernes<sup>24</sup>. »

« Elle (l'astrologie) apporte ... une précision et une rigueur dont il faudra bien un jour prochain que l'on reconnaisse la justesse et l'importance<sup>25</sup>. »

Votre ombre a frémi d'émotion, là, tout près de moi, Henri. Vous pressentez la reconnaissance prochaine de votre art et vous en êtes bouleversé. Après tant d'années d'incompréhension, de moqueries qui ne suscitaient plus en vous qu'une résignation lassée ! Je vous continuerai du mieux que je peux, je vous le promets. Comme vous, je vais me consacrer à cette « tâche immense de l'astrologue, tâche jamais achevée : rester à l'écoute de la puissance sidérale ; s'efforcer de formuler l'invisible<sup>26</sup> », et pour cela je vous demande de m'aider comme vous l'avez toujours fait, mon maître.

Que disait donc ce prophète-psychologue Lion-Verseau, C.G. Jung ? « Si les gens, dont l'instruction laisse à désirer, ont cru pouvoir, jusqu'à ces derniers temps, se moquer de l'Astrologie, la considérant comme une pseudo-science liquidée depuis longtemps, cette Astrologie, remontant des profondeurs de l'âme populaire, se présente de nouveau aujourd'hui

---

<sup>24</sup> Wolkowski, *ibid.*

<sup>25</sup> Guy Michaud, *ibid.*

<sup>26</sup> L. Braun, professeur de philosophie à l'université de Strasbourg.

aux portes de nos universités, qu'elle a quittées depuis trois siècles. »

Près de votre ombre, Henri, je me tiens avec Elle devant l'imposant portail de mes vingt ans. Tous trois, nous frappons de nos poings dérisoires et obstinés sur ces séculaires bois sculptés, désespérant d'être entendus.

Et nous guettons ce mot réparateur : « ENTREZ ! »

## Épilogue

*Juin 1980, à Menton*

Mireille est allongée près de moi, dans le sable. Elle me regarde de ses yeux de chat avec la même expression, douce et espiègle à la fois, que naguère. Nous avons tenu parole : le serment de nos seize ans était trop solennel, trop contraignant. Un défi ! Or, elle et moi avons toujours succombé aux défis, alors... Pourquoi aurions-nous changé ? On ne change guère.

— N'est-ce pas, Mireille ? Qu'en pense la psychanalyste ?

— Évidemment, nous sommes tous conditionnés par des automatismes de répétition et nous avons tendance à recréer toujours des situations semblables.

Je l'interromps gaiement :

— L'astrologie explique cela très bien, par l'existence de structures planétaires natales qui vous donnent une sorte de canevas psychologique. Les passages de planètes sur ces structures (les aspects) rendent compte des moments où ces répétitions interviennent. Vous voyez, madame la psychiatre, il faut que vous appreniez l'astrologie !

Il y a quelques mois encore, Mireille aurait sursauté à cette suggestion. Elle se contente de répondre :

— Peut-être, après tout, cela m'apprendrait-il des choses utiles. Si j'ai bien compris, les aspects correspondent au fond aux *complexes* ?

— Oui, mon petit Verseau adoré, et un même aspect nég-

tif, sous forme de deux forces planétaires opposées, peut produire tantôt une névrose, quand il est vécu sur le mode passif, tantôt une perversion, s'il est vécu sur le mode actif. Enfin il peut être sublimé, aussi, dépassé.

Mireille se retourne, me fait face.

— Peux-tu me donner un exemple précis ? demande-t-elle.

— Eh bien, prenons par exemple une dissonance entre Mars et Saturne, aspect très dur à vivre, que l'on trouve d'ailleurs, chez une forte proportion de suicidaires. La névrose (passive) se traduit par du masochisme et une tendance auto-destructrice. La perversion (active) par de l'agressivité, de la brutalité, de la dureté, du sadisme ; la sublimation correspondant à l'acceptation complète et au dépassement de cette tendance. Parfois, le même être passera successivement par les trois états de cet aspect.

Mireille réfléchit et dit :

— C'est peut-être là que réside le libre arbitre minimal que tu acceptes ? Ce qui est certain, et qui me plaît vraiment dans ton astrologie, c'est la déculpabilisation qu'elle permet. Je suis sûre que cela t'a aidée dans ton problème avec ton père par exemple.

Je souris, émue de constater qu'elle n'a pas oublié.

— Oui. C'est même un des premiers éléments qui m'a accrochée sur l'astrologie : cette prise de conscience-là. Du coup, la personne même de mon père ne m'apparaissait plus de la même manière. Je cessai de lui en vouloir, ou presque, puisque tout cela faisait partie du grand plan cosmique.

— La psychanalyse aussi vise cette déculpabilisation et la mort de la rancune, bien qu'elle ne l'atteigne pas toujours, dit Mireille. Finalement, nombreux sont les points de contact entre ton art et le mien.

— Tu sais, c'est obligatoire. Ils ont tous deux pour objet

l'homme, après tout. Mais une différence essentielle, je pense, réside dans le fait que votre but à vous autres, psychanalystes et psychiatres, est thérapeutique : vous ne vous occupez que de la pathologie du psychisme, alors que l'astrologie donne une description fondamentale aussi bien de l'homme normal que du malade — malade physique ou mental, d'ailleurs. Et puis, ne l'oublions pas, l'astrologie obtient en une ou deux séances ce que vous mettez des mois ou des années à obtenir... ou à ne pas obtenir ! ajouté-je malicieusement, faisant allusion aux échecs de certains traitements psychanalytiques.

— Tu es dure, dit Mireille, un peu vexée. Je ne critique pas ta science, moi, tu pourrais te dispenser...

— Oh ! m'écrié-je, tu ne t'en es pas privée ! Comme tout le monde d'ailleurs... J'ai chaud. Je crois que je vais aller me tremper. Mais je vais te dire la chose essentielle qui distingue l'astrologie de toutes vos théories : c'est que celles-ci sont toujours à l'image des théoriciens qui les ont conçues, alors que l'astrologie a une pérennité et un côté immuable et impersonnel qui sont très séduisants.

— Elle est tout de même pratiquée par des astrologues qui sont des hommes, non ? ironise Mireille.

— Et la psychanalyse par des psychanalystes, complété-je. Là, nous sommes à égalité. Mais Freud a sa personnalité propre, Adler et Jung aussi, Lacan, de même. Cela fait beaucoup de filtres qui, tous, ont leurs particularités. À preuve, je rappelle le jugement de Jung sur son maître : « Chez Freud, dit-il, le sujet n'est qu'une aspiration au plaisir et un théâtre d'angoisse. » Pour un astrologue, c'est amusant à entendre, dans la mesure où le plaisir est attaché au Taureau et l'angoisse une notion clé du Scorpion. Or, Freud était l'un et l'autre.

— Tu as gagné, dit Mireille, boudeuse. Mais attention, c'est seulement la première manche !

J'étends le bras vers le journal tout proche.

— Ils sont fous, ces Français, dis-je en parodiant Astérix. Te rends-tu compte qu'ils s'obstinent à vouloir aller à Moscou ?

— Mais le sport n'a rien à voir avec la politique, dit Mireille. C'est une attitude qui se comprend.

— Je ne suis pas d'accord. Il ne s'agit pas seulement de savoir comment une balle est envoyée, mais comment elle est reçue, non ? Est-ce que tu irais jouer à la belote chez un voisin dont tu réprouverais les actions ? C'est pourtant exactement ce que nous allons faire. Et nous allons par la même occasion ratifier l'invasion de l'Afghanistan. Cela risque de nous coûter cher.

— Oh ! dit Mireille, on n'y est pas encore. Tant de choses peuvent arriver d'ici là.

Le nez dans le sable chaud, le spectre de la guerre m'assaille de nouveau. L'impudent ! Il ose m'agresser en plein jour, maintenant, au lieu de se cantonner dans son domaine de prédilection : la nuit.

— Tu y crois, toi, ma sorcière préférée, à la guerre ?

— Elle est hautement plausible, astralement parlant, si c'est cela que tu veux m'entendre dire. J'en ai bien peur... Et je tremble. Mais peut-être pouvons-nous l'éviter à force de lucidité, de vigilance, de courage. À force de bonne volonté, aussi. L'horizon du monde s'obscurcit. Nous allons devoir être très intelligents, sinon... Mais je ne veux plus parler de cela. Nous sommes heureuses pour l'instant. Sachons en profiter. Moi, je vais à l'eau.

Et j'ai sauté sur mes pieds. Je cours vers la mer à reculons, appelant Mireille. Comme avant. Elle me fait des gestes de dénégation, émergeant du trou sablonneux qu'elle s'est creusé.

La mer est forte, aujourd'hui, presque comme l'océan à Aïn Diab, il y a si longtemps. Hier. Les vagues, hautes, viennent me soulever. Algue, étoile, nénuphar, coquille de noix, je me



laisse porter. À mi-chemin entre la terre et le ciel, je dis oui au passé, oui à l'avenir. Je dis oui à la vie. Là, une vague plus grosse que les autres arrive, superbe, menaçante. Qu'importe, je ne bouge pas.

Dieu éloigne de nous cette coupe...

Étoile de mer inerte, je suis vide de moi, pleine du monde. Pleine de ces océans de mer et de ciel qui m'habitent, m'investissent.

Étoiles cachées du firmament, et vous, vagues mystérieuses de mon destin, je suis votre complice.

Vos ondes, qu'elles soient d'eau ou de lumière, me bercent, me traversent et palpitent en moi. Elles m'envahissent, puissantes et pacifiques.

Et puis, même si, soudain, elles m'agressent, me renversent et me terrassent.

Aveugles de superbe...

Qu'importe! Je reste votre alliée docile et sereine. Obstinément.

C'est là ma volonté, c'est là mon vœu premier et ultime. Emportez-moi donc, ondes souveraines, vers ces rivages qui m'attendent.

Ailleurs...

Mais soyez paresseuses et dolentes, je vous en prie. Soyez lentes à vous émouvoir, lentes à me percuter.

À mi-chemin de ma vie, laissez-moi un peu de temps encore...

Juste un peu de temps.

De ce temps qui m'est compté...

## PHOTOS



Surprenant sourire devant la perspective de tant de labeur...  
Mais quand on aime, on ne compte pas ! (Ph. Durand - Scoop.)

Sept ans...  
Moitié girafe,  
moitié Heidi,  
je pars  
pour l'école  
à Berne.  
(Ph. H. Forrer.)



Seize ans. (Mireille, sa sœur et moi.)  
Les trois grasses sur la plage marocaine d'Aïn Diab  
en train de préparer — si peu ! — un examen.



Je suis de celles qui pensent  
qu'une femme doit savoir  
être femme-sujet,  
femme-objet et,  
pourquoi pas,  
femme complément d'objet...  
à condition toutefois  
de se garder d'être jamais  
entre parenthèses.

*(Ph. G. Botti - Sygma.)*

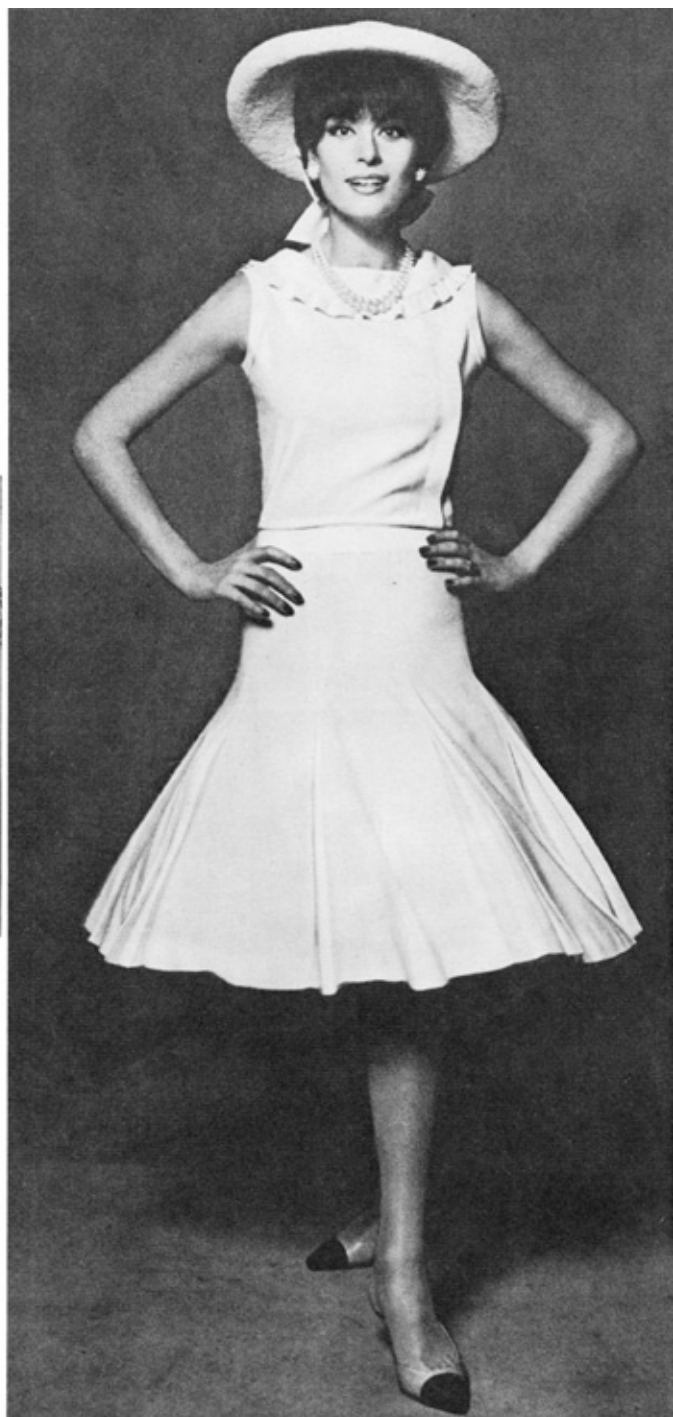


Un certain regard...  
(un rien désabusé ?)  
sur le monde du cinéma.

*(Ph. G. Botti.)*



Ma période  
Chanel.  
(Ph. G. Saad.)



Des valises jamais défaits, des avions Londres - Milan - Hambourg - Zurich... l'art du maquillage et l'argent facile, voilà la vie de cover-girl et de mannequin. Tout cela au prix d'un régime draconien... et combien frustrant pour une vénusienne gourmande !  
*(Ph. R. Dehesdin et G. Botti.)*





Dans «Château en enfer», film de guerre de Sidney Pollack avec Burt Lancaster, j'étais à la fois femme de ménage et fille à soldats.

*(Ph. Angelo Frontoni Apis.)*



Dans «Chronique d'une passion» de Roland Verhavert, j'ai monté de plusieurs crans dans la hiérarchie sociale, mais hélas, ma vertu est restée au même niveau... *(D.R.)*



«Sept fois femme»  
de Vittorio de Sica,  
avec Shirley Mac Laine.  
A l'Opéra,  
les deux panthères  
se défient du regard  
avant de sortir  
leurs griffes ! (D. R.)



Moments de détente et de bonheur  
avec des êtres merveilleux.  
Avec Sofia Loren (ci-dessus), sur son balcon qui domine Paris.  
A Rome (Cinecittà) avec Fellini et Mastroianni.  
(Ph. Angelo Frontoni.)



Prise sur le vif, nantie de ma baguette magique, dans « Au bonheur des astres » sur Antenne 2, en pleine démonstration. (D.R.)



Depuis un an, je me sers d'un ordinateur américain pour mon travail de recherche impliquant des calculs astronomiques (qui seraient sinon inabornables parce que trop absorbants.) (Ph. Collignon - V.S.D.)



Quelques jours avant sa disparition,  
mon ultime visite à mon bien-aimé Henri Gouchon,  
sur la terrasse ensoleillée d'Henri Gourand  
(aujourd'hui président de la Société astrologique de France).



Bordeaux, été 1976. Raymond Abellio, un ami cher,  
prince de la philosophie moderne, et moi invitée  
par le quotidien «Sud-Ouest» à faire une conférence sur l'astrologie.  
Abellio définit celle-ci comme «un art, une science, une sagesse.» (Ph. Editions de l'Herne.)



Sur mes chattes siamoises Tiffany et Uranie,  
j'ai pu également constater la différence qui peut exister  
entre un Bélier et une Vierge !... (Ph. M. Ristroph - Télé 7 Jours.)



Ce n'est pas une vente de disques à la criée, mais une photo publicitaire pour mes douze 45 tours astrologiques, portraits-types de chaque signe. (Ph. G. Botti.)



Gilbert Bécaud ? L'inquiétude du Scorpion, la gentillesse du vénéusien, la vitalité du marsien. Un entretien chaleureux au dernier étage de la tour du « France », un jour de juin 78. (Ph. A. Canu.)



Un Capricorne, un Scorpion et un Poisson s'aimaient d'amour tendre...  
(Ph. R. Dehesdin.)

*(Les photos non signées relèvent de la collection de l'auteur.)*

## Table des matières

### PREMIÈRE PARTIE : « DEVIENS CE QUE TU ES »

1 — David contre Goliath .....	6
2 — Les racines d'une passion honteuse .....	39
3 — Rendez- vous avec le destin .....	81
4 — Une Mercurienne dispersée .....	107
5 — Un défi et puis un autre .....	134
6 — Le lion, l'ours et Vénus .....	156
7 — Coco Chanel, une lionne féroce et fascinante .....	172
8 — Ma période vénusienne .....	202
9 — L'apprentie sorcière .....	226
10 — L'enfant aux innombrables naissances .....	263
11 — <i>Astralement vôtre</i> .....	278

### DEUXIÈME PARTIE : « ET POURTANT, ELLE TOURNE ! »

12 — L'image d'une prostituée .....	308
13 — « Au bonheur des astres » ou des étoiles a la une ...	357
14 — Le courrier, baromètre de notre société .....	405

### TROISIÈME PARTIE : L'ASTROLOGIE ROYALE

15 — Rencontres royales .....	462
16 — Entre le <i>fatum</i> grec et le libre arbitre chrétien .....	500
17 — Ma passion et moi .....	565
Épilogue .....	605
Photos.....	610

# ASTRALEMENT VÔTRE



© Arbre d'Or, Genève, août 2011

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : © photo E.Teissier et *Promodus Astronomicae*

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS